

Le Roi des Rêves

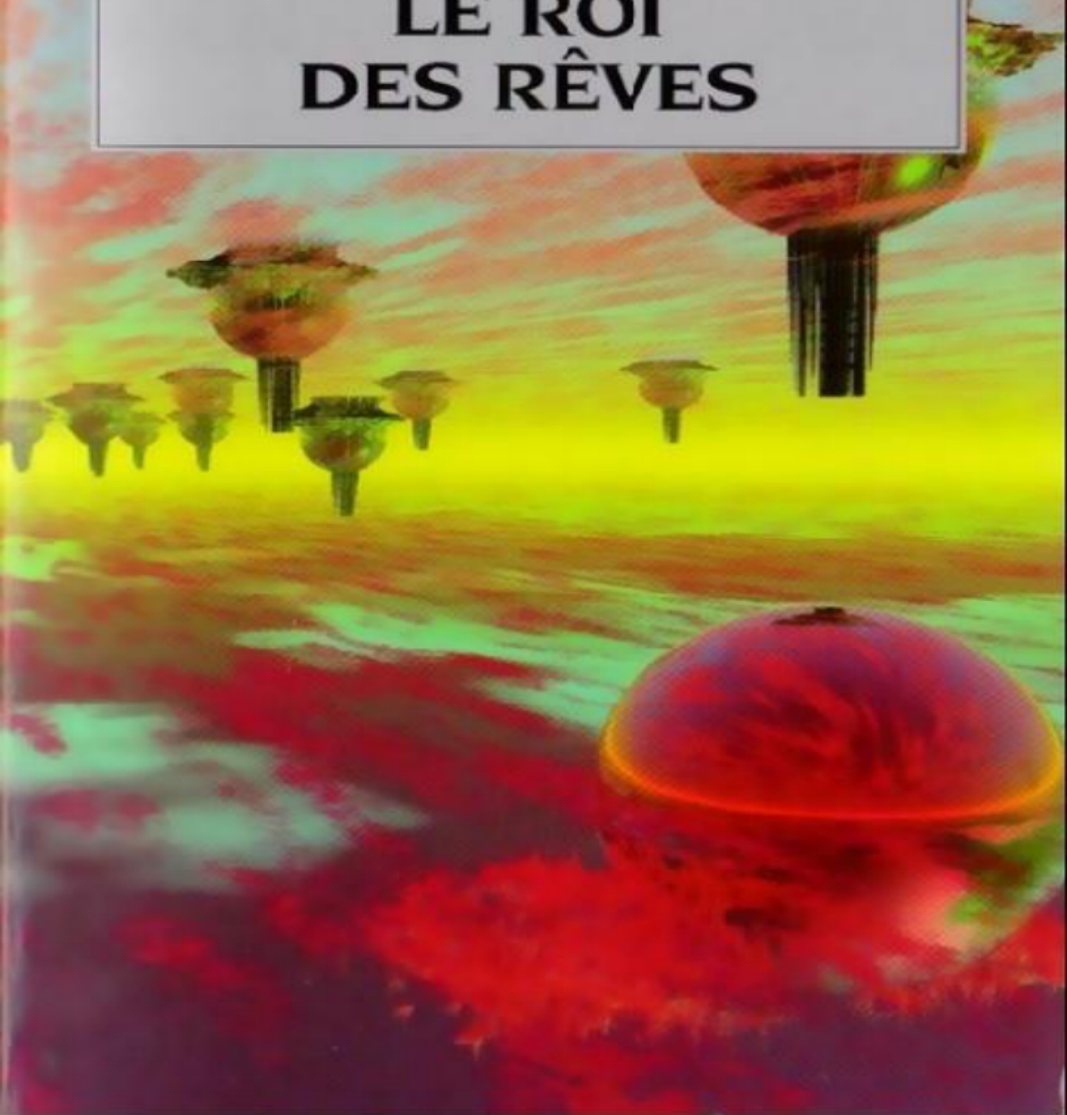
Silverberg, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT SILVERBERG
LE ROI
DES RÊVES



Robert Silverberg

Le Roi des Rêves

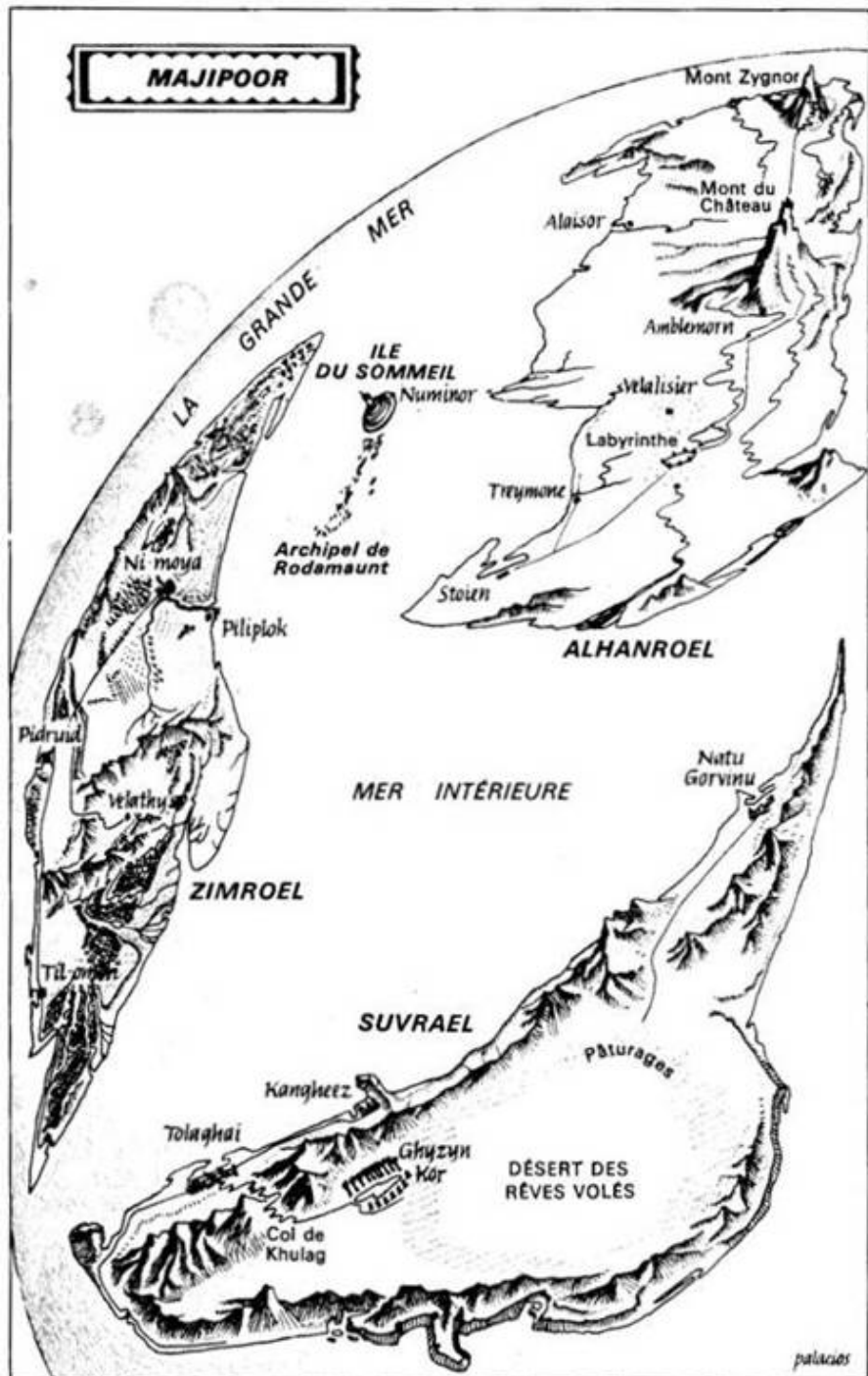
Cycle de Majipoor-7

*Traduit de l'américain
par Raphaëlle Provost*



Le livre de poche

MAJIPOOR



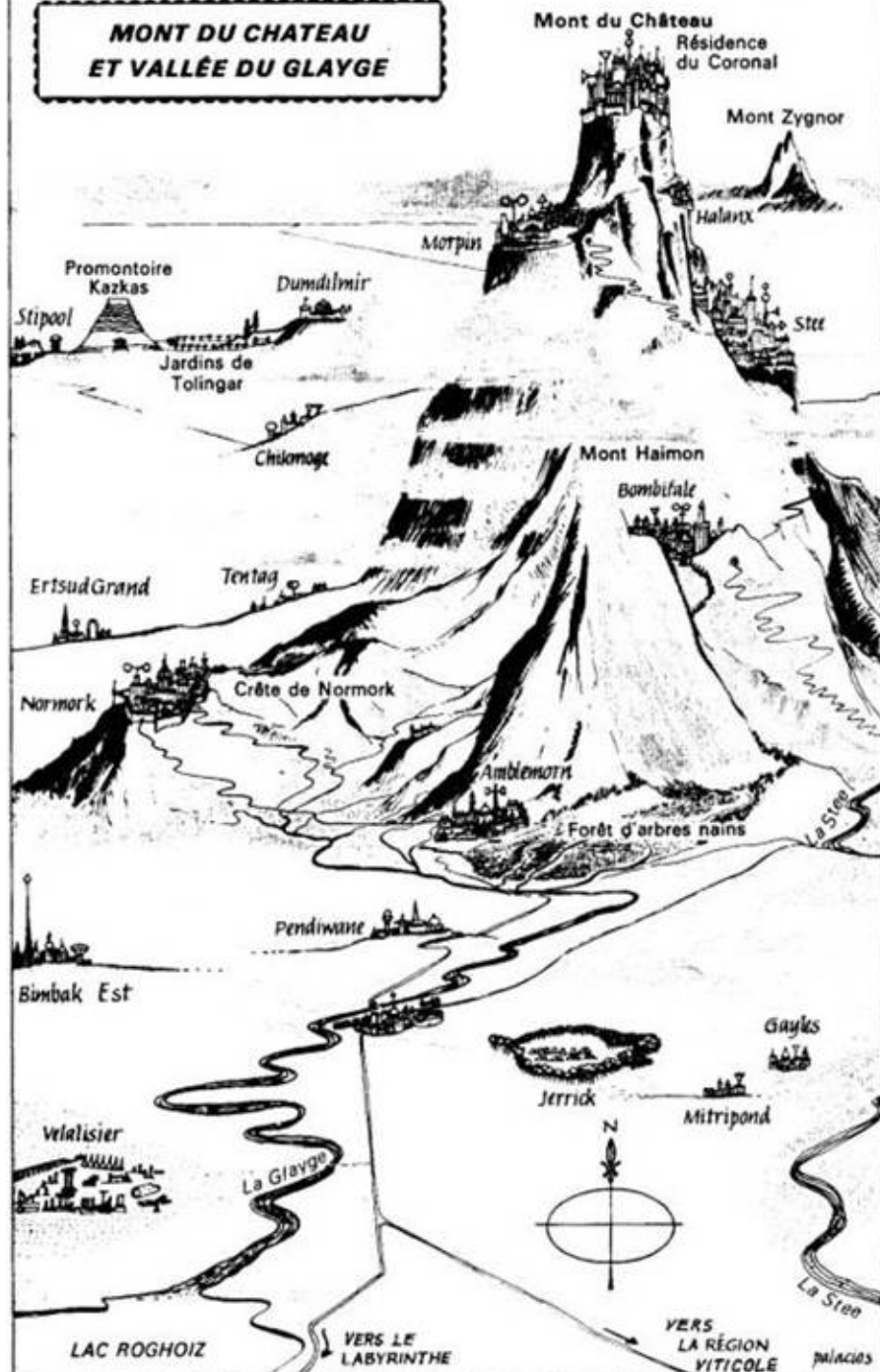
ZIMROEL

LA GRANDE MER

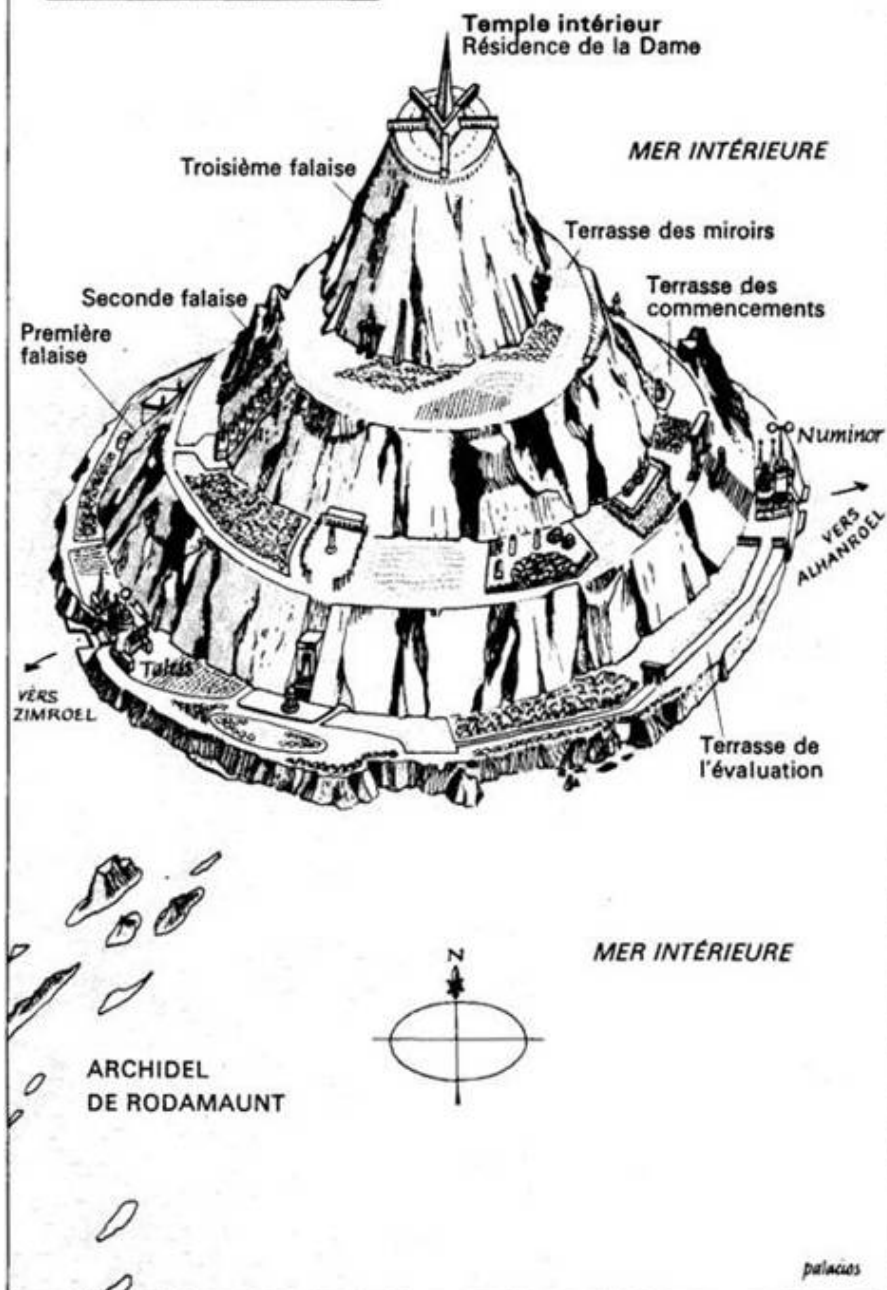




MONT DU CHATEAU ET VALLÉE DU GLAYGE



ILE DU SOMMEIL



« Et lord Stiamot pleura en les entendant chanter la ballade de sa grande victoire à Weygan Head, car le Stiamot dont ils chantaient les louanges n'était pas celui qu'il connaissait. Il n'était plus lui-même. Il avait laissé place à la légende. Il avait été un homme, mais désormais il était un mythe. »

Aithin FURVAIN
Le Livre des Changements

LE LIVRE DE L'ATTENTE

— Ce doit être ce que nous cherchions, déclara le Skandar, Sudvik Gorn, debout au bord de la falaise, indiquant le bas du coteau escarpé par des mouvements saccadés du bras gauche inférieur.

Ils avaient atteint la crête. La roche sous-jacente était fortement effritée à cet endroit, si bien que la piste qu'ils avaient suivie s'achevait sur une parcelle accidentée couverte de graviers verdâtres et acérés, au-delà de laquelle commençait une brusque descente vers une vallée à la végétation dense.

— Le Donjon de Vorthinar, juste en dessous de nous ! Que pourrait être cette construction, sinon le donjon du rebelle ? Il nous sera assez facile de l'embraser, à cette époque de l'année, reprit-il.

— Laissez-moi voir, dit le jeune Thastain. Ma vue est meilleure que la vôtre.

Il tendit impatiemment la main vers la longue-vue que Sudvik Gorn tenait dans son autre main intérieure. C'était une erreur. Sudvik Gorn adorait tourmenter le garçon, et Thastain venait de lui en donner une nouvelle occasion. Le gigantesque Skandar, qui le dépassait de plus de soixante centimètres, écarta la lunette d'un geste vif, la fit passer à un bras supérieur et l'agita au-dessus de la tête de Thastain avec une espièglerie appuyée. Il arbora un large sourire malveillant, découvrant des dents saillantes.

— Attrape-la, qu'attends-tu ?

Thastain sentit son visage s'échauffer de rage.

— Maudit ! Laisse-moi prendre ce truc, espèce de stupide bâtard à quatre bras !

— Qu'est-ce que tu as dit ? Que je suis un bâtard ? Bâtard ? Répète ça ?

La face hirsute du Skandar s'assombrit. Il brandissait désormais la lunette comme s'il s'agissait d'une arme, la balançant d'un air menaçant d'un côté à l'autre.

— Oui. Répète-moi ça, que je t'expédie directement à Ni-moya, reprit-il.

Thastain lui lança un regard furieux.

— Bâtard ! Bâtard ! Vas-y, frappe-moi, si tu peux !

C'était un garçon de seize ans, mince, à la peau claire, et assez rapide pour distancer un bilantoon à la course. C'était sa première mission d'importance au service des Cinq Lords de Zimroel, et pour on

ne sait quelle raison, le Skandar l'avait choisi comme souffre-douleur. L'exaspérante raillerie continuelle de Sudvik Gorn le rendait fou de rage. Depuis trois jours, pour ainsi dire depuis le début de l'expédition partie du domaine des Cinq Lords, de nombreux kilomètres au sud-est de là, jusqu'au territoire tenu par le rebelle, Thastain s'était contenu, mais cette fois, il n'en pouvait plus.

— Mais il faudra d'abord m'attraper, et je peux te faire tourner longtemps, tu le sais. Eh, Sudvik Gorn ! Gros tas de fourrure mitée ! poursuivit-il.

Le Skandar grogna et s'avança en grondant. Mais au lieu de s'enfuir, Thastain sauta avec agilité de quelques mètres en arrière et, prestement, ramassa une grosse poignée de cailloux pointus. Il ramena le bras en arrière comme s'il s'apprêtait à les jeter au visage de Sudvik Gorn. Thastain serrait si fermement les pierres que leurs arêtes coupantes lui entaillaient la main. On pourrait aveugler un homme avec ça, pensa-t-il.

À l'évidence, Sudvik Gorn se faisait la même réflexion. Il s'arrêta dans son élan, l'air déconcerté et furieux, et ils restèrent plantés l'un en face de l'autre. C'était sans issue.

— Allez, reprit Thastain, en faisant signe au Skandar d'un air narquois. Un pas de plus, juste un.

Il se mit à faire des moulinets d'un geste sûr de l'avant-bras, prenant de l'élan pour le lancer.

Les yeux rouges du Skandar flamboyaient de colère. Un son sourd et vibrant monta de sa large poitrine, tel celui d'un volcan se préparant à entrer en éruption. Ses quatre bras puissants tremblaient d'une menace à peine contenue. Mais il n'avança pas.

Pendant ce temps, les autres membres de la patrouille de reconnaissance avaient remarqué ce qui se passait. Du coin de l'œil, Thastain les vit se rapprocher à droite et à gauche, formant vaguement un cercle le long de la corniche, observant, ricanant. Aucun d'entre eux n'aimait le Skandar, mais Thastain doutait que beaucoup l'apprécient pour autant. Il était trop jeune, trop inexpérimenté, trop mignon. Selon toute probabilité, ils estimaient qu'il avait besoin d'une petite correction – d'être malmené par la vie, comme eux l'avaient été avant lui.

— Alors, mon garçon ?

C'était la voix tranchante de Gambrund, l'homme de Piliplok aux joues rondes, au profil gauche traversé par une impressionnante cicatrice d'un pourpre soutenu. D'aucuns prétendaient qu'elle lui avait été faite par le comte Mandralisca, dont il avait volé la cible lors d'une chasse au gihorna, d'autres qu'elle était due au lord Gavinius dans un moment d'ébriété, comme si le lord Gavinius en connaissait d'autres.

— Ne reste pas planté là ! Lance-les ! Lance-les à sa face poilue !

continua-t-il.

— Oui, lance-les, cria un autre. Montre à ce grand singe une chose ou deux ! Arrache ses yeux immondes !

C'était vraiment idiot, songea Thastain. S'il lançait les graviers, il avait intérêt à aveugler Sudvik Gorn du premier coup, sinon le Skandar le tuerait certainement. Mais s'il faisait perdre la vue à Sudvik Gorn, le comte le punirait sévèrement – sans doute en le rendant aveugle lui aussi. Et s'il se contentait de jeter les pierres, il devrait prendre ses jambes à son cou, et courir très vite, car si Sudvik Gorn le rattrapait, il le martèlerait de ses énormes poings jusqu'à le réduire en bouillie ; mais s'il prenait la fuite, alors tout le monde le traiterait de lâche. Aucune de ces solutions n'était envisageable. Comment s'était-il fourré dans cette situation ? Et comment allait-il s'en sortir ?

Il espérait ardemment que quelqu'un vienne à sa rescousse. Ce qui se produisit un moment plus tard.

— Ça suffit vous deux, arrêtez ! ordonna une nouvelle voix à quelques pas derrière Thastain.

Il s'agissait de Criscantoi Vaz. Un homme maigre et noueux, aux épaules larges et à la barbe grise, originaire de Ni-moya : le plus âgé du groupe, la quarantaine passée d'un an ou deux. L'un des rares ici à s'être pris d'une sorte d'affection pour Thastain. C'est Criscantoi Vaz qui l'avait désigné pour faire partie de cette troupe, là-bas à Horvenar sur le Zimr, où cette expédition avait commencé. Il s'avança alors, se plaçant entre Thastain et le Skandar. Il avait l'air écoeuré de qui doit patauger dans une mare d'immondices. Il eut un geste brusque vers Thastain.

— Lâche ces pierres, mon garçon.

Immédiatement, Thastain ouvrit le poing et les laissa tomber.

— Le comte Mandralisca vous ferait tous deux clouer à un arbre et fouetter s'il voyait ce qui se passe. Vous perdez un temps précieux. Avez-vous oublié que nous sommes ici pour accomplir un travail, crétiens ?

— Je lui ai seulement demandé la longue-vue, fit Thastain d'un ton maussade. En quoi cela fait-il de moi un crétin ?

— Donne-la-lui, dit Criscantoi Vaz à Sudvik Gorn. Ces petits jeux sont des sottises, et des sottises dangereuses, en plus. Ne croyez-vous pas que le seigneur Vorthinar a maintes sentinelles qui parcourent ces collines ? Nous sommes exposés ici, à chaque instant.

Grimaçant, le gigantesque Skandar donna la lunette. Il lança à Thastain un regard noir qui disait indubitablement qu'il entendait bien reprendre cela une autre fois.

Thastain s'efforça de ne pas y prêter attention. Tournant le dos à Sudvik Gorn, il alla jusqu'à l'extrême bord de l'à-pic, enfonça ses

bottes dans le gravier, et se pencha le plus en avant qu'il l'osa. Il porta la lunette à son œil. Le coteau devant lui et la vallée à ses pieds apparurent soudain avec une abondance de détails.

C'était l'automne ici, une journée de forte chaleur, étouffante. L'interminable saison sèche qu'amenait l'été dans cette partie du cœur de Zimroel n'était pas encore terminée, et la colline était couverte d'un épais manteau de grande herbe fauve, une variété d'herbe dont le lustre brillant comme du verre paraissait artificiel, comme si quelque maître artisan l'avait créée dans le but de décorer la pente. Les longs brins luisants étaient lourds de graines à leur extrémité, si bien que la violence du chaud vent du sud les pliait aisément, les faisant onduler comme une rivière d'or éclatant, coulant sur la pente, encore et encore.

Le coteau, qui dévalait en une succession de déclivités abruptes, n'avait pour ainsi dire aucun relief, sauf lorsqu'il était rompu, ça et là, par de gros rochers noirs déchiquetés, qui se dressaient comme des dents de dragon. À une centaine de mètres en dessous de lui, Thastain distinguait un helgibor au poil soyeux et aux courtes pattes en train de ramper résolument dans l'herbe, sa tête verte couverte de poils redressée, prête à frapper, ses crocs recourbés déjà à nu. Un vrимmet bleu, dodu et sans méfiance, la proie de l'helgibor, paissait tranquillement à peu de distance. Le vrимmet allait avoir de gros problèmes d'ici à quelques instants. Mais Thastain ne vit d'abord rien du château du petit seigneur rebelle, en dépit de l'acuité de sa vision et de l'aide apportée par la longue-vue.

Puis il orienta la lunette légèrement plus à l'ouest, et le donjon se tenait là, confortablement blotti dans un repli profond de la vallée : une longue chose grise, basse et incurvée, telle une cicatrice sombre sur la prairie fauve. Il lui sembla que la partie la plus basse de la construction était en pierre, peut-être jusqu'à hauteur de cuisse d'homme, mais qu'au-dessus tout était en bois, jusqu'au toit de chaume pentu.

— C'est bien le donjon, aucun doute confirma Thastain, sans se dessaisir de la longue-vue.

Sudvik Gorn avait raison. En cette saison sèche, incendier cet endroit n'aurait rien d'un exploit. Trois ou quatre brandons jetés dessus embraseraient le toit, des étincelles sauteraient sur l'herbe sèche et non fauchée qui poussait jusqu'aux fondations de la bâtisse, et les arbustes avoisinants, noueux et d'aspect huileux, s'enflammeraient. Tout alentour ne serait qu'un bûcher rugissant. En dix minutes, le seigneur Vorthinar et tous ses hommes seraient rôtis vifs.

— Vois-tu des sentinelles ? demanda Criscantoi Vaz.

— Non. Personne. Tout le monde doit être à l'intérieur. Non... Attendez... Si, il y a quelqu'un !

Une silhouette surprenante, très mince et anormalement allongée, apparut à l'angle du bâtiment. L'homme s'arrêta un instant et leva les yeux... droit vers Thastain, sembla-t-il. Thastain s'empressa de se jeter à plat ventre et fit un grand signe frénétique de la main gauche aux hommes se trouvant derrière lui pour qu'ils s'éloignent de la corniche. Puis il regarda à nouveau par-dessus le bord. Prudemment, il réaligna la lunette. L'homme avait repris son chemin. Peut-être n'avait-il rien remarqué en fin de compte.

Il y avait quelque chose d'extrêmement étrange dans sa façon de bouger. Cette démarche balancée, cette curieuse flexibilité dans le mouvement. Ce drôle de visage, comme Thastain n'en avait jamais vu auparavant. L'homme paraissait avoir des articulations singulièrement instables, comme qui dirait... caoutchouteuses. Presque comme s'il était... Se pouvait-il... ?

Thastain ferma un œil et plissa l'autre autant qu'il le put.

Oui. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale. Un Métamorphe, voilà ce que c'était. Sans le moindre doute un Métamorphe. C'était une vision nouvelle pour lui. Il avait passé toute sa courte vie ici, dans le nord de Zimroel, où on rencontrait rarement, pour ne pas dire jamais, de Métamorphes... où ils étaient, en fait, des créatures semi-légendaires.

Il l'examinait attentivement à présent. Thastain affina la mise au point de la lunette et put voir distinctement la couleur verdâtre de la peau de l'homme, les lèvres fendues, les pommettes saillantes, le léger renflement d'un nez. Et l'arc que la créature portait en travers du dos était sûrement de conception Changeforme, un objet fragile, d'apparence extrêmement flexible, en osier léger, le genre d'arme le mieux adapté à un être dont la structure osseuse est assez souple pour se tordre facilement et subir pratiquement n'importe quelle importante transformation.

Inimaginable. C'était comme de voir un démon patrouiller devant le donjon. Car enfin qui, même en cas de révolte contre ses propres suzerains, pouvait oser s'allier aux Métamorphes ? C'était contraire aux lois d'avoir commerce avec le mystérieux peuple aborigène. Et, pensa Thastain, c'était plus qu'illégal. C'était abominable.

— Il y a un Changeforme là-bas, souffla Thastain d'une voix rauque par-dessus son épaule. Je le vois passer juste devant la maison. L'histoire que nous avons entendue est donc vraie. Le seigneur Vorthinar s'est allié à eux !

— Tu penses qu'il t'a vu ? demanda Criscantoi Vaz.

— Je ne crois pas.

— Très bien. Écarte-toi du bord avant qu'il ne le fasse.

Thastain recula en se tortillant, sans se redresser, et se releva tant bien que mal lorsqu'il fut suffisamment loin du bord. En relevant la

tête, il prit conscience du regard hostile de Sudvik Gorn toujours braqué sur lui, chargé d'une froide haine, mais Sudvik Gorn et sa malveillance n'avaient plus guère d'importance pour lui. Il y avait une tâche à accomplir.

Le matin au Château. L'éclatant soleil vert doré entrait dans les magnifiques appartements du sommet de la Tour de lord Thraym, résidence officielle du Coronal et de son épouse. Il envahissait en flots lumineux la vaste et splendide chambre, aux murs recouverts de grandes plaques de granit poli aux teintes chaudes, auxquelles étaient suspendues de magnifiques tapisseries en tissu d'or, où se réveillait lady Varaile.

Le Château.

Le monde entier savait de quel château il s'agissait, lorsqu'on disait « le Château » : cela ne pouvait désigner que le Château de lord Prestimion, ainsi que le peuple de Majipoor l'avait appelé ces vingt dernières années. Auparavant, il s'était appelé le Château de lord Confalume, et précédemment, celui de lord Prankipin. et ainsi de suite depuis la brumeuse nuit des temps... le Château de lord Guadeloom, le Château de lord Pinitor, le Château de lord Kryphon, le Château de lord Thraym, le Château de lord Dizimaule, Coronal après Coronal à travers la ronde des siècles de la longue histoire de Majipoor, les grands et les médiocres ainsi que ceux dont le nom et les hauts faits étaient tombés dans l'oubli, roi après roi en remontant jusqu'au fondateur lui-même, le semi-légendaire lord Stiamot, soixante-dix siècles plus tôt ; chaque monarque de l'époque avait donné son nom à l'édifice pendant la durée de son règne. Mais c'était désormais le Château du Coronal lord Prestimion et de son épouse, lady Varaile.

Les règnes ont une fin. Un jour prochain, cet endroit serait le Château de lord Dekkeret, Varaile le savait avec une quasi-certitude.

Mais fasse que ce jour ne vienne pas trop vite, priât-elle.

Elle aimait le Château. Elle avait passé la moitié de sa vie dans cet ensemble complexe et démesuré de trente mille pièces, perché au sommet de cette splendeur prodigieuse, haute de cinquante kilomètres, que constituait le Mont du Château, cette pointe colossale qui saillait sur l'immense courbe de la planète. C'était son foyer. Elle n'avait aucune envie de le quitter, comme elle savait devoir le faire le jour où lord Prestimion serait élevé au titre de Pontife, et où Dekkeret prendrait sa succession en tant que Coronal.

Ce matin-là, Prestimion se trouvant dans une des cités sur les flancs du Mont pour inaugurer un barrage, présider à l'élévation d'un nouveau duc ou accomplir l'une des myriades de fonctions exigées

d'un Coronal – elle était incapable de se souvenir du prétexte de ce voyage –, lady Varaile se réveilla seule dans le grand lit des appartements royaux, comme cela lui arrivait désormais trop souvent. Elle ne pouvait suivre le Coronal aux quatre coins du monde lors de ses interminables pérégrinations. Son agitation permanente le poussait à se déplacer sans arrêt.

Il lui aurait demandé de l'accompagner dans ses voyages, si elle l'avait pu ; mais, ils en étaient tous deux conscients, ce n'était généralement pas possible. Longtemps auparavant, alors qu'ils étaient jeunes mariés, elle était allée partout aux côtés de Prestimion, mais ensuite étaient venus les enfants, ainsi que ses propres et lourdes responsabilités royales ; les cérémonies, les fonctions sociales et les audiences publiques, qui l'empêchaient de s'éloigner du Château. Il était à présent rare que le Coronal et son épouse voyagent ensemble.

Aussi nécessaires que soient ces séparations, Varaile ne s'était jamais résignée à leur fréquence. Au bout de seize ans de mariage, elle aimait Prestimion autant qu'au premier jour. Machinalement, alors que les éblouissants premiers rayons du soleil traversaient la grande fenêtre de cristal de la chambre royale, elle tourna la tête pour voir la lumière vert doré tomber sur les cheveux blonds de Prestimion sur l'oreiller à côté du sien.

Mais elle était seule dans le lit. Comme à l'accoutumée, il lui fallut un moment pour le comprendre, pour se souvenir que Prestimion était parti, quatre ou cinq jours plus tôt, pour... où ? Était-ce Bombifale ? Hoikmar ? Deepenhow Vale ? Elle avait oublié cela aussi. Quelque part, dans l'une des Cités des Pentes, peut-être, ou bien dans l'anneau des Cités Tutélaires. Il y avait cinquante villes sur les flancs du Mont. Le Coronal était en mouvement perpétuel ; Varaile ne se souciait plus de se tenir informée de son itinéraire, uniquement de la date de son retour tant attendu.

— Fiorinda ? appela-t-elle.

Depuis la pièce voisine, la réponse en chaud contralto fut immédiate :

— J'arrive, madame !

Varaile se leva, s'étira, salua son reflet dans le miroir sur le mur opposé. Elle continuait à dormir nue comme une jeune fille ; et, bien qu'elle eût à présent passé le cap de la quarantaine et donné trois fils et une fille au Coronal, elle s'accordait encore l'unique petite vanité de se réjouir de sa capacité à repousser les assauts du temps. Elle n'avait recours à aucun sortilège pour cela : Prestimion avait un jour exprimé son aversion envers de tels subterfuges, et de toute façon Varaile n'en ressentait pas le besoin, du moins jusque-là. C'était une femme de grande taille, aux cuisses longues et souples, et bien qu'étant de forte constitution, avec une ample poitrine et de larges hanches, elle ne

s'était pas empâtée avec l'âge. Sa peau était lisse et ferme, ses cheveux toujours noir de jais et brillants.

— Madame a-t-elle bien dormi ? demanda Fiorinda en entrant.

— Aussi bien qu'on pouvait l'espérer, étant donné que j'ai dormi seule.

Fiorinda sourit. Elle était l'épouse de Teotas, le plus jeune frère de Prestimion, et chaque matin à l'aube quittait le lit conjugal pour être à la disposition de lady Varaile lorsque celle-ci se réveillait. Mais elle ne semblait pas en concevoir de rancune, et Varaile lui en était reconnaissante. Fiorinda était comme une sœur pour elle, davantage qu'une belle-sœur ; et Varaile, qui n'avait pas de sœur, ni de frère d'ailleurs, chérissait leur amitié.

Elles prirent leur bain ensemble, comme elles le faisaient chaque matin dans l'immense baignoire en marbre, assez grande pour six ou huit personnes, que l'épouse de quelque ancien Coronal avait jugé souhaitable d'installer dans la chambre royale. Ensuite Fiorinda, une petite femme svelte aux cheveux châtons lustrés et au sourire irrévérencieux, s'enveloppa dans un simple peignoir afin d'aider Varaile à s'habiller pour la matinée.

— Le sieronal rose, je pense, et la difina dorée d'Alaisor, dit Varaile.

Fiorinda alla lui chercher le pantalon et le corsage aux broderies délicates, et, sans qu'il soit besoin de le lui demander, rapporta également la sfifa jaune vif que Varaile aimait draper sous sa poitrine avec cet ensemble, ainsi que la large ceinture rouge feu en fin drap de Makroposopos qui lui faisait pendant. Lorsque Varaile fut habillée, Fiorinda remit ses vêtements, un gilet turquoise et une culotte orange pastel.

— Quelles sont les nouvelles ? s'enquit Varaile.

— Du Coronal, madame ?

— De tout et tout le monde !

— Il y en a très peu, répondit Fiorinda. La bande de dragons de mer qui a été repérée la semaine dernière, au large des côtes de Stoien, se dirige vers le nord, en direction de Treymone.

— Très étrange de voir des dragons de mer dans ces eaux à cette époque de l'année. Penses-tu que ce soit un présage ?

— Je dois vous dire que je ne crois pas aux présages, madame.

— Moi non plus, en réalité. Ni Prestimion. Mais que peuvent donc faire ces animaux là-bas, Fiorinda ?

— Oh ! Pourrons-nous jamais comprendre les motivations des dragons de mer, madame ?... Continuons : une délégation de Sisivondal est arrivée au Château, tard la nuit dernière, apportant des cadeaux pour le musée du Coronal.

Varaile frémit.

— Je suis allée à Sisivondal, une fois, il y a longtemps. Un endroit épouvantable, dont j'ai des souvenirs affreux. C'est là qu'est mort le prince Akbalik, premier du nom, d'une infection provoquée par la morsure d'un crabe des marais dans la jungle de Stoienzar. Je laisserai à quelqu'un d'autre le soin de s'occuper des gens de Sisivondal et de leurs présents... Te souviens-tu du prince Akbalik, Fiorinda ? Quel homme superbe c'était, calme, avisé, très cher à Prestimion. Je pense qu'il serait un jour devenu Coronal, s'il avait vécu. Il est mort à l'époque de la campagne contre le Procureur.

— Je n'étais alors qu'une enfant, madame.

— Oui. Bien sûr. Suis-je bête !

Elle secoua la tête. Le temps passait implacablement pour eux tous. Fiorinda ici présente, une femme faite, de près de trente ans, en savait si peu sur le difficile début de règne de lord Prestimion, la rébellion du Procureur Dantirya Sambail et la vague de folie qui avait déferlé sur le monde au même moment, ainsi que tout le reste. Évidemment, elle n'avait pas non plus la moindre idée de la terrible guerre civile qui avait précédé tout cela, la lutte entre Prestimion et l'usurpateur Korsibar. Personne ne connaissait ces événements tumultueux, à l'exception de quelques membres choisis du cercle des intimes du Coronal. Tout souvenir en avait été oblitéré chez tous les autres par les maîtres sorciers de Prestimion, et c'était aussi bien. Aux yeux de Fiorinda, cependant, même l'infâme Dantirya Sambail n'était qu'une figure sortie des livres d'histoire. Pour elle, il était un personnage de légende, rien d'autre.

Comme nous le serons tous un jour, pensa soudain Varaile avec mélancolie : de simples personnages de légende.

— D'autres nouvelles ? demanda-t-elle.

Fiorinda hésita. Cela ne dura qu'un instant, mais ce fut suffisant. Varaile comprit cette petite hésitation comme si elle lisait dans les pensées de Fiorinda.

Il y avait d'autres nouvelles, importantes, et Fiorinda les taisait.

— Oui ? Dis-moi, la pressa Varaile.

— Eh bien...

— Arrête ça, Fiorinda. Quoi que ce soit, je veux que tu me le dises tout de suite.

— Eh bien..., Fiorinda s'humecta les lèvres. Un rapport est arrivé du Labyrinthe...

— Oui ?

— C'est sans conséquence, je pense.

— Parle !

Déjà l'information prenait tout son sens dans l'esprit de Varaile, et elle lui donnait froid dans le dos.

— Le Pontife ? demanda-t-elle.

Fiorinda acquiesça tristement. Elle ne pouvait affronter le regard d'acier de Varaile.

— Mort ?

— Oh, non, rien de tel, madame !

— Alors *EXPLIQUE TOI !* s'écria Varaile, exaspérée.

— Une légère faiblesse dans la jambe et le bras. La jambe gauche, le bras gauche. Il a fait mander des mages.

— Tu veux dire, une attaque ? Le Pontife Confalume a eu une attaque ?

Fiorinda ferma les yeux un instant et prit plusieurs grandes inspirations.

— Ce n'est pas encore confirmé, madame. Ce n'est qu'une supposition.

Varaile ressentit une chaleur au niveau des tempes et fut saisie d'un vertige. Elle se maîtrisa avec difficulté, s'obligeant à retrouver son sang-froid.

Ce n'est pas encore confirmé, se répéta-t-elle.

Ce n'est qu'une hypothèse.

— Tu me parles de dragons de mer au large d'une côte lointaine, d'une délégation sans intérêt d'une ville insignifiante au milieu de nulle part, et tu me dissimules la nouvelle de l'attaque de Confalume, si bien que je dois te l'arracher ? Crois-tu que je sois une enfant à qui il faut cacher les mauvaises nouvelles comme cela, Fiorinda ? dit-elle calmement. Fiorinda semblait au bord des larmes.

— Madame, comme je vous le disais il y a un instant, il n'est pas encore certain qu'il s'agissait d'une attaque.

— Le Pontife a largement dépassé les quatre-vingts ans. Et vraisemblablement les quatre-vingt-dix, à ce que je sais. Tout ce qui lui fait mander ses mages est mauvais signe. Et s'il meurt ? Tu sais ce qui se produira alors... Où as-tu appris cela, d'ailleurs ?

— Mon seigneur Teotas le tient du légat pontifical au Château, tard la nuit dernière, il me l'a dit ce matin, alors que je me préparais à venir, répondit Fiorinda de plus en plus troublée. Il vous en parlera lui-même une fois que vous aurez pris votre petit déjeuner, juste avant votre réunion avec les ministres royaux... Mon seigneur Teotas m'a exhortée à ne pas vous l'annoncer trop brutalement, car, a-t-il souligné, ce n'est pas réellement aussi grave que ça en a l'air, le Pontife a une bonne santé générale et n'est pas considéré comme étant en danger, il...

— Et de toute façon, les dragons de mer au large de la côte de Stoien sont plus importants, l'interrompt Varaile d'un ton acerbe. A-t-on envoyé un messenger au Coronal ?

— Je ne sais pas, madame, répondit Fiorinda d'une voix sans force.

— Qu'en est-il du prince Dekkeret ? Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours. As-tu la moindre idée de l'endroit où il se trouve ?

— Je pense qu'il est à Normork, madame. Son ami Dinitak Barjazid l'y a accompagné.

— Pas lady Fulkari ?

— Pas lady Fulkari, non. Tout ne va pas pour le mieux entre le prince Dekkeret et lady Fulkari ces temps-ci, je crois. C'est avec Dinitak qu'il est parti, Secundi, pour Normork.

— Normork ! frémit Varaile. Une autre ville hideuse, même si Dekkeret l'aime, le Divin seul sait pourquoi. Et j'imagine que tu ignores également si quelqu'un a déjà tenté de l'avertir ? Le prince Dekkeret pourrait bien se retrouver Coronal d'ici la tombée de la nuit, mais personne n'a eu l'idée de lui faire savoir que...

Varaile se rendit compte qu'elle perdait à nouveau tout contrôle. Elle s'interrompit au milieu de son envolée.

— Petit déjeuner, reprit-elle d'un ton plus calme. Nous devrions manger quelque chose, Fiorinda. Que nous nous trouvions ou non en pleine crise ce matin, nous ne devrions pas attaquer la journée l'estomac vide, hein ?

Le flotteur sortit de la dernière courbe de l'abrupte Crête de Normork, et l'immense muraille de pierre de la cité de Normork surgit soudain devant eux, en plein milieu de la route qui les avait amenés du Château jusqu'à ce niveau inférieur du flanc du Mont. Le mur constituait une gigantesque et écrasante barrière de mégalithes rectangulaires noirs empilés sur une hauteur stupéfiante. La ville qu'il protégeait était totalement cachée à la vue, derrière.

— Nous y voilà, Normork, fit Dekkeret.

— Et qu'est-ce que *cela* ? demanda Dinitak Barjazid.

Dekkeret et lui voyageaient souvent ensemble, mais c'était sa première visite de la ville natale de Dekkeret.

— Ce petit passage est-il la porte ? Notre flotteur va-t-il vraiment pouvoir la franchir ? reprit-il.

Frappé de stupeur, il regardait le misérable trou minuscule, ridiculement hors de proportion, comme rajouté après coup au pied de l'imposant rempart. Il semblait à peine assez large pour laisser passer un chariot de grande taille. Des gardes vêtus de cuir vert étaient figés au garde-à-vous de chaque côté. On n'avait de la cité cachée qu'un aperçu décevant encadré dans la petite ouverture : ce qui paraissait être des entrepôts et une paire de tours grises aux angles multiples. Dekkeret sourit.

— L'Œil de Stiamot, c'est le nom de cette porte. Un bien grand nom pour un orifice si insignifiant. Ce que tu vois est la seule et unique entrée de la célèbre cité de Normork. Impressionnant, n'est-ce pas ? Mais ce sera suffisant pour nous, oui. Pas de beaucoup, mais nous passerons.

— Étrange, fit Dinitak, alors qu'ils franchissaient l'arche en ogive et pénétraient dans la ville. Un mur aussi gigantesque et une porte aussi minable et dérisoire. Cela ne donne pas spécialement aux étrangers l'impression d'être les bienvenus, non ?

— J'ai des plans pour y remédier, quand l'occasion se présentera. Tu verras ça demain, répondit Dekkeret.

La raison de sa visite était la naissance du fils de l'actuel comte de Normork, répondant au nom de Considat. Normork n'étant pas une ville particulièrement importante, ni Considat un personnage clé de la hiérarchie du Mont du Château, d'ordinaire la seule manifestation officielle du Coronal, suite à la naissance de l'enfant, aurait consisté en

un mot de félicitations et un joli cadeau. Elle n'aurait certes pas donné lieu à une visite d'État. Toutefois Dekkeret, qui n'avait pas vu Normork depuis de nombreux mois, avait demandé l'autorisation d'aller présenter personnellement les félicitations du Coronal, et avait emmené Dinitak pour lui tenir compagnie.

— Pas Fulkari ? s'était étonné Prestimion.

Car Dekkeret et Fulkari formaient un couple inséparable depuis deux ou trois ans. À quoi Dekkeret avait répondu que le comte Considat étant un homme aux manières conservatrices, il n'estimait pas convenable de lui rendre visite accompagné d'une femme qui n'était pas son épouse. Il irait avec Dinitak. Prestimion n'avait pas insisté. Il avait entendu les rumeurs – comme tout un chacun à la cour, à ce moment-là – rapportant que, dernièrement, tout n'allait pas pour le mieux entre le prince Dekkeret et lady Fulkari, même si Dekkeret n'en avait dit mot à personne.

Dinitak et lui étaient les meilleurs amis du monde depuis des années, bien que leur style et leur tempérament soient très différents. Dekkeret était un homme fort, à la poitrine et aux épaules larges, d'une énergie sans limite, au caractère bien trempé et à la curiosité insatiable, dont les paroles avaient tendance à jaillir en un rugissement retentissant et enjoué. Les événements de sa vie l'avaient jusque-là prédisposé à l'optimisme, à l'espoir et à un enthousiasme sans bornes.

Dinitak Barjazid, plus jeune de quelques années, était un homme au visage mince et étroit, au regard sombre, étincelant et sceptique, mesurant une demi-tête de moins que lui, et d'une constitution somme toute de moindre échelle, la charpente ramassée et musculeuse, l'air prêt à entrer en action. Sa peau était encore plus foncée que ses yeux, du teint hâlé de qui a vécu pendant des années sous le terrible soleil du continent méridional. Dinitak parlait beaucoup plus doucement que Dekkeret et avait généralement une vision plus pessimiste du monde. C'était un homme pragmatique et astucieux, élevé dans un pays brûlé par un soleil implacable par une crapule de père qui était dur, rusé et d'un genre particulièrement fuyant. Il y avait souvent un côté interrogateur dans ce que Dinitak disait qui amenait Dekkeret à y réfléchir à deux fois, et parfois même plus. Il était également gouverné par un sens strict et bien arrêté de la justice, un ensemble de farouches impératifs moraux, comme s'il avait décidé très tôt d'adopter comme règle de vie de systématiquement prendre le contre-pied des actes et convictions de son père.

Ils se tenaient mutuellement dans la plus haute estime. Dekkeret avait fait le serment qu'à mesure qu'il gagnerait en importance dans le gouvernement royal de Majipoor, Dinitak s'élèverait avec lui, même si, dans l'immédiat, il ne savait pas comment il y parviendrait, compte

tenu du passé notoirement trouble du père de Dinitak et de sa parentèle. Mais il trouverait un moyen.

— J'imagine que voilà notre comité d'accueil, fit remarquer Dinitak avec un petit geste du pouce.

À l'intérieur des murs se trouvait une place pavée triangulaire, bordée de chaque côté d'un corps de garde en bois. L'émissaire du comte de Normork les attendait là, un petit homme frêle à la barbe noire, qui semblait devoir s'envoler à la première bonne bourrasque de vent. Il leur fit la révérence à leur descente du flotteur, se présenta comme le bailli Corde, et fit en phrases fleuries le plus chaleureux accueil au prince Dekkeret et à son compagnon de voyage. Le bailli désigna une douzaine d'hommes en armes et en uniformes de cuir vert qui se tenait à peu de distance.

— Ces hommes assureront votre protection pendant votre séjour, déclara-t-il.

— Pourquoi ? demanda Dekkeret. J'ai mon propre garde du corps.

— C'est le souhait du comte Considat, répliqua le bailli Corde sur un ton indiquant que ce sujet ne prêtait pas vraiment à discussion. Je vous en prie... si vous et vos hommes voulez bien me suivre, Votre Excellence...

— De quoi s'agit-il ? souffla Dinitak alors qu'ils avançaient à pied, escortés par les gardes vêtus de sombre, dans les ruelles tortueuses et étroites de cette ville ancienne jusqu'à l'endroit où ils allaient loger. Je ne pense pas que nous courions de danger ici.

— Exact. Mais alors que Prestimion était ici en visite d'État, peu après être devenu Coronal, un fou a tenté de l'assassiner devant le palais du comte. Cela s'est passé du temps du comte Meglis, le père de Considat. La folie était un phénomène très courant de par le monde à cette époque, tu t'en souviens peut-être. Chaque province en connaissait une épidémie.

Dinitak grogna de surprise.

— Assassiner le Coronal ? Tu n'es pas sérieux. Qui commettrait un tel crime ?

— Crois-moi, Dinitak, c'est arrivé, et il s'en est même fallu de peu. Je vivais encore à Normork à ce moment-là et je l'ai vu de mes propres yeux. C'était un dément, balançant une faucille à la lame affûtée. Il a surgi de la foule sur l'esplanade, et s'est précipité droit sur Prestimion. Il a été intercepté juste à temps sinon l'histoire aurait été très différente.

— Incroyable. Qu'est-il advenu de l'assassin ?

— Il a été tué, sur-le-champ.

— Ce n'était que justice, fit Dinitak.

Dekkeret sourit en entendant ce commentaire. Très fréquemment, Dinitak laissait voir le féroce moraliste qu'il était. Ses jugements,

motivés par un profond sens du bien et du mal, étaient souvent sévères et sans concession, parfois de façon surprenante. Dekkeret lui en avait fait la remarque, au début de leur amitié. Pour toute réponse, Dinitak lui avait demandé s'il aurait préféré qu'il ressemble à son père dans sa manière d'être, et Dekkeret n'avait pas insisté. Mais il se disait régulièrement qu'il devait être pénible pour Dinitak de voir systématiquement l'oisiveté, la faute et la dépravation partout, même chez ceux qu'il aimait.

— Prestimion, bien entendu, n'a pas été blessé.

Mais cet événement fut un terrible embarras pour Meglis, et il a passé le reste de sa vie à tenter de le faire oublier. En dehors de Normork, personne n'y pense, mais ici, depuis presque vingt ans, c'est une souillure sur la réputation de la ville entière. Et même s'il est peu probable que pareil événement se reproduise, j'imagine que Considat veut être absolument certain qu'aucune personne brandissant un instrument tranchant ne puisse s'approcher de l'héritier du trône pendant que nous serons ici.

— C'est insensé. Pense-t-il sérieusement que sa ville est un nid d'assassins enragés ? Quelle maudite plaie, cette troupe autour de nous partout où nous allons.

— Tout à fait d'accord. Mais s'il a le sentiment de devoir se démener au nom de la prudence, nous devons nous y plier. Protester le froisserait sans raison.

Dinitak haussa les épaules et laissa tomber. Dekkeret n'était que trop conscient du peu de tolérance de son ami envers l'extravagance sous toutes ses formes, et à l'évidence cette histoire de gardes fournis inutilement aux visiteurs du Mont du Château relevait de cette catégorie. Mais Dinitak comprenait que la présence de ces gardes ne serait qu'un désagrément inoffensif. Et il savait quand se plier aux décisions de Dekkeret en matière de protocole officiel.

Ils s'installèrent rapidement dans leur hostellerie, où Dekkeret se vit attribuer le vaste appartement généralement réservé au Coronal, et Dinitak un logement plus modeste, mais confortable, un étage en dessous. En début d'après-midi, ils se mirent en route pour leur première visite, la mère de Dekkeret, lady Taliesme. Dekkeret ne l'avait pas vue depuis de longs mois. Bien que la situation d'héritier désigné du Coronal de son fils lui donne droit à une suite au Château, elle préférerait rester à Normork la plupart du temps... vivant toujours, par le fait, dans la même petite habitation de la Vieille Ville que leur famille occupait quand Dekkeret était enfant.

Elle y vivait seule, désormais. Le père de Dekkeret, un voyageur de commerce qui avait rencontré des fortunes diverses en colportant ses sacoches de marchandises de l'une à l'autre des Cinquante Cités, était mort une décennie plus tôt encore relativement jeune, mais usé,

défait même, par la longue et laborieuse lutte qu'avait été sa vie. Il n'avait jamais vraiment pu se convaincre que son fils Dekkeret avait d'une façon ou d'une autre attiré l'attention de lord Prestimion lui-même, et s'était fait une place dans le cercle des petits seigneurs entourant le Coronal au Château. Que Dekkeret ait été fait chevalier-initié dépassait presque son entendement ; et lorsque le Coronal l'avait élevé au rang de prince, son père avait tout bonnement pris la nouvelle comme une plaisanterie bizarre.

Dekkeret se demandait souvent comment il aurait réagi s'il était venu lui annoncer : « Père, j'ai été désigné pour être le prochain Coronal. » Il aurait sans doute ri au nez de son fils. Ou l'aurait giflé, même, pour s'être moqué de son père en racontant de telles inepties. Mais il n'avait pas vécu assez longtemps pour cela.

Taliesme, en revanche, avait accueilli l'improbable ascension de son fils, et la stupéfiante élévation de sa propre situation qui l'avait nécessairement accompagnée, avec une remarquable sérénité. Ce n'est pas qu'elle se soit *attendue* à ce que Dekkeret devienne un chevalier du Château, a fortiori un prince. Et même dans ses rêves, elle ne l'avait sans doute jamais imaginé Coronal. Elle n'était pas non plus le genre de mère en adoration devant son enfant, qui accepte sans émotion la réussite de son fils comme si elle lui était due, inévitable et bien méritée.

Mais une foi simple et forte en le Divin l'avait guidée tout au long de sa vie. Elle ne luttait pas contre le destin. C'est pourquoi rien ne la surprenait jamais ; quoi qu'il lui arrive, douleur, chagrin ou gloire au-delà de toute mesure, il s'agissait d'une chose réglée d'avance, que l'on devait accepter sans se plaindre d'une part, sans montrer d'étonnement de l'autre. À l'évidence, il devait être prévu depuis le commencement du monde que Dekkeret serait Coronal un jour... et que, par conséquent, elle-même finirait sa vie en tant que Dame de l'Ile du Sommeil, une des Puissances du Royaume. La mère du Coronal occupait toujours cette fonction hautement privilégiée. Très bien : qu'il en soit ainsi. Assurément, elle n'avait rien escompté de tel ; mais si cela se produisait, eh bien, ces événements devaient être rétrospectivement considérés comme des phénomènes aussi naturels et sans surprise que le lever du soleil chaque jour à l'est !

Ce qui ébahit Dinitak fut la pauvreté du logis de dame Taliesme, une petite maison de guingois dont les châssis des fenêtres bâillaient, au milieu d'un enchevêtrement de petites bâtisses qui pouvaient être vieilles de cinq cents ans, dans une rue sombre et tortueuse aux pavés gris-vert inégaux près du cœur de la Vieille Ville. Quel domicile pour la mère du prochain Coronal !

— Oui, je sais, fit Dekkeret en grimaçant. Mais elle se plaît ici. Elle a vécu quarante ans dans cette maison et, à ses yeux, celle-ci

compte davantage que dix Châteaux. Je lui ai acheté de nouveaux meubles, plus précieux que ce qu'il y avait ici, et désormais elle porte des vêtements que mon père n'aurait jamais pu lui offrir, mais autrement rien n'a changé. Ce qui est précisément ce qu'elle veut.

— Et les gens qui l'entourent ? Ne savent-ils pas qu'ils habitent à côte de la future Dame de l'île ? Ne le sait-elle pas elle-même ?

— J'ignore ce que savent les voisins. Je soupçonne que pour eux, elle est simplement Taliesme, la veuve du marchand Orvan Pettir. Quant à elle...

La porte s'ouvrit.

— Dekkeret, dit lady Taliesme. Dinitak. Quel plaisir de vous revoir tous les deux !

Dekkeret enlaça sa mère tendrement et précautionneusement, comme si elle était délicate et fragile, et risquait de se briser si on l'étreignait avec trop d'enthousiasme. Il savait qu'en réalité elle n'était pas moitié aussi fragile qu'il se le figurait ; mais c'était néanmoins une femme de frêle constitution, menue et à l'ossature légère. Le père de Dekkeret n'était pas gros non plus. Dès l'enfance, Dekkeret avait eu l'impression d'être une espèce de monstre grossier et qui a trop grandi, qu'un sort facétieux avait inexplicablement déposé dans le foyer de ces deux êtres minuscules.

Taliesme portait une robe en soie ivoire sans ornement, et ses cheveux brillants et argentés étaient retenus par un simple bandeau d'or fin. Dekkeret lui avait apporté des cadeaux du même style austère, un petit pendentif scintillant en dent de dragon, un foulard chatoyant et fin comme une toile d'araignée fabriqué dans la lointaine Gabilorn, une petite bague en jade pourpre et lisse de Vyrongimond, et deux ou trois autres babioles du même genre. Elle reçut le tout avec un plaisir et une gratitude manifestes, mais les rangea aussi vite que la politesse le permettait. Taliesme n'avait jamais convoité de tels trésors du temps où ils étaient pauvres, et à présent elle ne semblait pas leur accorder plus qu'un léger intérêt.

Ils discutèrent tranquillement de la vie au Château, autour d'un thé et de petits gâteaux ; elle s'enquit de lord Prestimion, lady Varaile et leurs enfants et – brièvement, très brièvement – mentionna aussi lady Fulkari ; elle parla de Septach Melayn et d'autres membres du Conseil, et interrogea Dekkeret sur ses fonctions actuelles à la cour, tout à fait comme si, dans chaque fibre de son corps, elle était elle-même un élément de la cour, plutôt que la simple veuve d'un insignifiant marchand de province. Elle fit également allusion, d'un air entendu, à de récents événements au palais de Normork, le limogeage d'un ministre qui appréciait trop le vin, la naissance de l'héritier du comte Considat et d'autres sujets de la sorte ; vingt ans plus tôt, elle n'aurait pas davantage eu connaissance de ces événements que des

conversations privées entre les sorciers Changeformes dans leur capitale d'osier de la lointaine Piurifayne.

Dekkeret prenait grand plaisir à voir la façon dont lady Taliesme se glissait doucement dans le rôle que le destin lui imposait. Il avait à présent passé la moitié de sa vie parmi les princes du Château, et n'était plus le jeune garçon provincial qu'il avait été, ce jour lointain à Normork où Prestimion l'avait remarqué pour la première fois. Sa mère n'avait pas eu la même occasion de se former aux usages des puissants. Cependant, elle apprenait, d'une manière ou d'une autre. Fondamentalement, elle était restée naturelle et sans prétention ; mais elle allait néanmoins devenir, dans un avenir assez proche, une Puissance du Royaume, et il constatait la facilité avec laquelle elle s'adaptait à la singulière, et totalement inattendue, amélioration de sa condition qui se profilait.

Une conversation agréable et courtoise, donc : une mère, son fils en visite, l'ami du fils. Mais petit à petit Dekkeret prit conscience de tensions contenues dans la pièce, comme si une seconde discussion, tacite et refoulée, flottait furtivement au-dessus de leurs têtes :

— *Le Pontife vivra-t-il encore longtemps, à ton avis ?*

— *Tu sais que c'est une question à laquelle je n'ose penser, mère.*

— *Mais tu y penses tout de même. Comme moi. On ne peut s'en empêcher.*

Il était certain qu'elle se tenait intérieurement une telle conversation, là au milieu du tintement des tasses à thé et des plateaux de biscuits que l'on se passait poliment. Aussi calme, raisonnable, équilibrée et sereine qu'elle soit face aux décrets du destin, même elle ne pouvait éviter de projeter ses pensées vers l'extraordinaire transformation que le sort allait bientôt apporter au fils du colporteur de Normork et à sa mère. La couronne à la constellation pour lui, et la Troisième Falaise de l'île du Sommeil pour elle. Elle n'aurait pas été humaine si de telles idées ne l'avaient effleurée une douzaine de fois par jour.

Il en était de même pour lui.

En imagination, Thastain voyait déjà les poutres noircies de la demeure du seigneur Vorthinar se désagréger dans la lueur rouge du brasier qu'ils déclencheraient. Et ce serait mérité. Il ne pouvait penser à autre chose qu'à l'énormité de ce qu'il avait vu. Il était déjà assez grave de s'être rebellé contre les Cinq Lords, mais aller en plus frayer avec des Métamorphes... ! Ces vices dépassaient presque l'entendement de Thastain.

Ils avaient donc trouvé ce qu'ils étaient venus chercher. Mais il y avait désormais des divergences quant à leur prochaine action.

Criscantoi Vaz insistait pour qu'ils retournent faire part de leur découverte au comte Mandralisca, et laissent à celui-ci le soin d'élaborer une stratégie. Mais certains hommes, tout particulièrement Agavir Toymin de Pidruïd, dans l'ouest de Zimroel, se prononçaient bruyamment pour une attaque immédiate. Le donjon du rebelle devait être détruit : eh bien, c'est ce qu'ils devraient entreprendre, sans délai. Pourquoi laisser quelqu'un d'autre en tirer gloire ? Assurément les Cinq Lords récompenseraient généreusement ceux qui les débarrasseraient de cet ennemi. Il était absurde de ne pas aller de l'avant maintenant, alors que le quartier général de l'ennemi se trouvait à leur portée.

Thastain appartenait à cette faction. La chose à faire, pensait-il, était de descendre ce coteau, en rampant avec autant de précautions que l'helgibor aux crocs acérés, et de s'atteler à la tâche de déclencher l'incendie sans autre hésitation.

— Non, dit Criscantoi Vaz. Nous ne sommes qu'une troupe de reconnaissance. Nous n'avons pas autorité pour attaquer. Thastain, cours au camp rapporter ce que nous avons découvert au comte.

— Reste où tu es, mon garçon, fit Agavir Toymin, un grand gaillard connu pour la façon flagrante dont il cherchait la faveur des lords Gaviral et Gavinus. Qui t'a confié le commandement de cette mission, d'ailleurs ? Je ne me souviens pas d'avoir entendu quiconque te nommer chef, ajouta-t-il à l'adresse de Criscantoi Vaz.

Son ton se fit brusque et s'échauffa.

— Toi non plus, pour autant que je sache... Va. Thastain. Il faut avertir le comte.

— Nous l'avertirons que nous avons trouvé le donjon et l'avons détruit, corrigea Agavir Toymin. Que fera-t-il, il nous fouettera pour

avoir accompli ce pour quoi nous sommes venus ? Il y a cinq kilomètres d'ici au camp du comte. Le temps que le garçon y retourne, le vent aura porté notre odeur aux Changeformes en bas, et le coteau sera couvert de défenseurs entre nous et le donjon, attendant que nous descendions. Non, ce que nous devons faire, c'est remplir notre tâche et en finir.

— Je te dis que nous ne sommes en aucun cas autorisés..., commença Criscantoi Vaz, d'un ton enflammé lui aussi, une lueur de colère glaciale s'allumant dans ses yeux.

— Et moi je te dis, Criscantoi Vaz..., fit Agavir Toymin, appuyant son index contre le sternum de Criscantoi Vaz et lui donnant un coup sec.

Les yeux de Criscantoi Vaz flamboyèrent. Il écarta ce doigt d'une tape.

C'est tout ce qu'il fallut, un geste brusque suivi d'un autre, pour déclencher une flambée de rage entre eux.

— Avec incrédulité, Thastain vit leurs visages s'assombrir et se tordre alors que tout bon sens les abandonnait l'un comme l'autre, et ils se jetèrent l'un sur l'autre comme des déments, en grondant, poussant, tirant et lançant de violents coups de poing. D'autres se joignirent rapidement à la bagarre. En quelques secondes, une folle mêlée était en cours, à laquelle participaient huit ou neuf hommes, frappant à l'aveuglette, grognant, jurant et beuglant.

Ahurissant, pensait Thastain. Ahurissant ! Un comportement ridicule au sein d'une patrouille de reconnaissance. Ils auraient aussi bien pu hisser la bannière aux cinq lunes rouge sang sur fond cramoisi pâle du clan Sambailid au sommet de l'escarpement, et annoncer à grand renfort de trompettes à ceux du donjon, là-bas, que des troupes ennemies campaient au-dessus d'eux, avec l'intention de les attaquer.

Et dire que le calme et judicieux Criscantoi Vaz, un homme tellement sage et responsable, se laissait aller à une idiotie pareille... !

Thastain ne voulait pas être mêlé à cette querelle absurde et s'éloigna rapidement. Mais alors qu'il contournait l'extrémité opposée du petit groupe d'hommes luttant, il se retrouva soudain face à face avec Sudvik Gorn, qui s'était lui aussi tenu à l'écart de la rixe. Le Skandar se dressait de façon menaçante devant lui, comme une masse montagneuse de grossière fourrure auburn. Ses yeux flamboyaient de vindicte. Ses quatre énormes mains se serraient et se desserraient comme si elles étaient déjà autour de la gorge de Thastain.

— Et maintenant, mon garçon...

Thastain regarda frénétiquement autour de lui. Derrière, il y avait la brusque descente du coteau, avec le camp d'ennemis armés à son pied. Devant, le Skandar furieux et impitoyable, déterminé à laisser libre cours à sa bile. Il était piégé.

La main de Thastain se porta sur le pommeau du couteau de chasse à sa taille.

— Ne t'approche pas de moi !

Mais il se demandait quel coup pourrait pénétrer les parois de muscles épais sous la rude peau du Skandar, s'il en aurait la force, et ce que le Skandar arriverait à lui faire avant qu'il ne puisse le frapper. Le petit couteau de chasse, jugea Thastain, n'aurait pas la moindre utilité face à l'énorme masse de cet homme gigantesque.

La situation semblait totalement désespérée. Et Criscantoi Vaz, quelque part au milieu de la meute d'enragés déchaînés, ne pourrait rien faire pour l'aider cette fois-ci.

Sudvik Gorn s'avança vers lui, grondant comme un mollitor approchant de sa proie. Thastain murmura une prière à la Dame.

Et alors, pour la seconde fois en dix minutes, le secours survint inopinément.

— Que voyons-nous là ? fit une voix tranquille et terrifiante, une voix maîtrisée, implacable, qui semblait surgir de nulle part, comme un ressort qui se détend dans une machine dissimulée. Une bagarre, n'est-ce pas ? Entre vous ? Avez-vous perdu l'esprit ?

Cette voix avait le tranchant de l'acier. Elle coupait tout comme un rasoir.

— Le comte, gémirent avec angoisse une demi-douzaine de voix en même temps, et les combats cessèrent instantanément.

Mandralisca n'avait pas laissé entendre qu'il comptait les suivre à cet endroit. Pour autant qu'on sache, il avait prévu de rester en arrière dans sa tente pendant qu'ils partiraient à la recherche du bastion du seigneur Vorthinar. Mais il était là, malgré tout, avec Jacomin Halefice, son petit aide de camp aux jambes arquées, et une garde d'une demi-douzaine de spadassins. Les hommes de la patrouille de reconnaissance, surpris comme des enfants errants barbouillés de confiture, restaient figés, regardant avec horreur le redoutable et sinistre conseiller privé des Cinq Lords.

Le comte était un homme maigre, grand et élancé, la cinquantaine indéterminée, dont chaque mouvement avait une grâce étonnante, comme s'il dansait. Mais aucun danseur n'avait jamais eu visage si effrayant. Ses lèvres étaient minces et dures, ses yeux avaient un éclat froid, ses pommettes saillaient comme des lames affûtées. Une fine cicatrice verticale blanche divisait l'une d'elles en deux, souvenir d'un vieux duel. Comme à son habitude, il portait un vêtement ajusté, d'une seule pièce, en cuir noir souple et bien huilé qui lui donnait l'apparence luisante et sinueuse d'un serpent. Rien ne brisait son aspect lisse, à l'exception du symbole doré de son haut rang qui pendait sur sa poitrine, le paraclet à cinq côtés qui représentait le pouvoir de vie et de mort qu'il détenait sur les millions de gens que les

Cinq Lords de Zimroel considéraient, illicitement, comme leurs sujets.

Drapé dans un silence terrifiant, Mandralisca avançait à présent parmi eux, passant posément d'un homme à l'autre, fixant longuement chacun dans les yeux, de ce regard de basilic sous lequel il était impossible de ne pas broncher. Thastain sentait ses boyaux se nouer tandis qu'il attendait que son tour arrive.

Il n'avait jamais craint rien ni personne autant qu'il craignait le comte Mandralisca. Il semblait toujours y avoir une froide aura crépitante autour de cet homme, un miroitement bleu glacé. Sa seule vue au bout d'un long couloir inspirait une crainte révérencielle. Les genoux de Thastain s'étaient dérobés sous lui, lorsque Criscantoi Vaz lui avait dit, après l'avoir désigné pour cette mission, qu'elle ne serait dirigée par nul autre que le terrible conseiller privé en personne.

Il était bien entendu inconcevable de décliner une telle mission, du moins s'il voulait s'élever à un poste à responsabilité au service des Cinq Lords. Mais, durant tout le trajet du domaine des Sambailid à cette région de forêts et de prairies sous l'emprise des rebelles, il avait essayé de se faire assez petit pour être invisible chaque fois que le regard du comte s'était tourné dans sa direction. Et là, là... être contraint de le regarder dans les yeux...

Ce fut angoissant, mais ce fut vite terminé. Le comte Mandralisca marqua une pause devant Thastain, l'étudia de la façon dont on pourrait observer un petit insecte sans intérêt particulier qui traverse la table devant soi, et passa au suivant. Thastain s'affaissa de soulagement.

— Alors, dit Mandralisca en s'arrêtant devant Criscantoi Vaz. Un peu de chahut, c'est ça ? Juste pour s'amuser ? Je n'aurais pas cru cela de toi, Criscantoi Vaz.

Criscantoi Vaz ne répondit rien. Il ne broncha pas sous le regard de Mandralisca. Il resta droit et raide, ressemblant davantage à une statue qu'à un homme.

Un brusque reflet semblable à un éclair flamba dans les yeux du comte, et la cravache que Mandralisca avait toujours à la main cingla à une vitesse aveuglante, d'un revers méprisant. Une ligne rouge feu apparut sur la joue de Criscantoi Vaz.

Thastain, qui observait, recula sous le coup, comme s'il avait lui-même été frappé. Criscantoi Vaz était un homme à l'esprit solide, de belle allure, d'une grande sagacité et d'une force tranquille considérable. Thastain le considérait quasiment comme un père. Le voir fouetté de la sorte, devant tout le monde...

Mais Criscantoi Vaz n'eut presque aucune réaction à l'exception d'un rapide clignement d'œil et un bref tressaillement lorsque la cravache le cingla. Il resta bien droit, sans bouger, sans même porter la main à sa joue blessée. On eût dit qu'il était complètement paralysé

par la honte d'avoir été surpris par le comte dans une échauffourée aussi stupide. Mandralisca reprit son chemin. Il arriva à Agavir Toymin et le fouetta lui aussi rapidement de sa cravache, pratiquement sans prendre le temps d'y penser, puis ayant atteint le bout de la rangée où se tenait Stravin de Til-omon, le frappa de même. Il avait marqué les trois hommes les plus âgés, les chefs, ceux qui auraient dû avoir assez de bon sens pour ne pas se battre. Pour les autres, la leçon était suffisante ; il n'y avait pas véritablement besoin de les frapper.

C'était fait. La punition avait été infligée. Mandralisca recula et les regarda tous avec un mépris non dissimulé.

Thastain essaya une fois de plus de se rendre invisible. L'intensité du regard de glace de Mandralisca était effroyable.

— Quelqu'un va-t-il me dire ce qui s'est passé, maintenant ?

Le regard du comte se posa une fois de plus sur Thastain. Celui-ci frémit, mais il n'y avait pas d'autre possibilité que de croiser ces yeux effroyables.

— Toi, mon garçon. Parle !

— Nous avons trouvé le donjon de l'ennemi, Votre Grâce. Il se trouve dans la vallée juste en dessous de nous, parvint à murmurer à demi Thastain, d'une voix rauque et avec beaucoup d'effort.

— Continue. La bagarre...

— Il y a eu une dispute pour savoir s'il fallait immédiatement descendre et l'incendier, ou retourner au camp prendre nos ordres.

— Ah ! Une dispute. Une *dispute*.

Un air qui aurait pu sembler amusé passa dans les yeux froids de Mandralisca.

— Aux poings.

Son visage s'assombrit de nouveau. Il cracha.

— Alors dans ce cas, voici les ordres que vous sollicitez. Descendez là-bas immédiatement et jetez-y une torche, ce pour quoi nous sommes venus ici.

— C'est gardé par des Changeformes, Votre Grâce, ajouta Thastain, s'étonnant lui-même d'oser parler sans y avoir été invité. Mais c'était ainsi : ses paroles étaient suspendues dans l'air devant lui comme des bouffées d'une étrange fumée noire.

Le comte le regarda longuement.

— En ce moment ? Il est gardé par des Changeformes. Quelle surprise !

Mandralisca n'avait cependant pas l'air surpris. Son ton ne reflétait aucune impression.

— Eh bien, ils brûleront avec les autres ! Toi, je te confie le commandement. Prends trois hommes avec toi. Les ennemis des Cinq Lords doivent périr, continua-t-il en se tournant vers Criscantoi Vaz.

Criscantoi Vaz salua avec élégance. Il semblait presque reconnaissant. On eût dit que le coup en travers du visage n'avait jamais été porté.

Il parcourut du regard le groupe d'hommes qui attendaient.

— Agavir Toymin, appela-t-il.

Celui-ci, l'air satisfait, acquiesça d'un signe de tête et porta deux doigts à son front.

— Gambrund, dit ensuite Mandralisca. Puis après une brève interruption : Thastain.

Thastain ne s'y attendait pas. Désigné pour la mission ! Lui ! Il ressentit une grande euphorie. Les battements dans sa poitrine étaient presque douloureux, et il appuya sa main contre son sternum pour les calmer. Cependant, il fallait qu'il soit choisi, bien sûr, comprit-il après un moment. Il était le plus rapide, le plus agile. C'est lui qui irait en courant lancer les brandons.

Les quatre hommes descendirent en formation triangulaire, Thastain au sommet. Gambrund, juste derrière lui, portait la brassée de tisons, flanqué de Criscantoi Vaz et d'Agavir Toymin, armés d'un arc au cas où les sentinelles les verraient.

Thastain gardait la tête baissée et avançait avec beaucoup de précautions, songeant à l'helgibor qu'il avait vu et aux autres prédateurs aplatis dans la prairie qui pourraient être tapis dans ces pousses denses. L'éclat brillant comme du verre de l'herbe fauve n'était pas seulement une illusion d'optique, réalisait-il à présent, les brins ne se contentaient pas de *ressembler* à du verre, ils en avaient les caractéristiques, la rigidité et les bords coupants, difficiles à traverser, faisant un bruissement sec lorsqu'il les écartait. Une fois écrasés, ils formaient une surface glissante lorsqu'on marchait dessus. Chacun de ses pas était crispé : il n'aurait été que trop facile, alors qu'il glissait et dérapait, de perdre l'équilibre et d'arriver la tête la première dans le camp ennemi.

Mais il négocia la pente sans incident, et s'arrêta lorsqu'il estima être à portée de jet. Quelques instants plus tard, les trois autres le rejoignirent. Thastain indiqua du doigt le donjon. Il n'y avait aucune sentinelle en vue.

Criscantoi Vaz indiqua par des gestes rapides et pressants ce qu'il voulait faire. Gambrund tendit un brandon, Agavir Toymin sortit un petit lanceur d'énergie et l'alluma dans une vive explosion de chaleur. Thastain le lui prit, fit en courant une demi-douzaine de pas et le lança vers le donjon, en faisant presque un tour complet sur lui-même pour lui donner plus de vitesse au moment où il le lâchait.

Le tison enflammé décrivit une haute courbe et atterrit sur un lit d'herbe sèche à moins d'un mètre cinquante du donjon. On entendit le bruit crépitant d'un embrasement immédiat.

Brûlez ! pensa Thastain en jubilant. *Brûlez ! Brûlez ! Qu'ainsi périssent tous les ennemis des Cinq Lords !*

Criscantoi Vaz fit suivre le brandon de Thastain par un deuxième, un instant plus tard, le lançant avec moins d'élégance dans la forme mais avec une plus grande force : il monta admirablement en flèche dans les airs et atterrit directement sur le toit de chaume. Une spirale de feu rosâtre commença à s'élever. Thastain, jetant le tison suivant avec plus d'énergie, atteignit le groupe d'arbustes aux troncs noirs et aux feuilles vernissées le plus proche du mur du bâtiment : le feu couva un instant puis éclata en langues vives.

Les occupants du donjon étaient à présent conscients que quelque chose se passait.

— Vite ! cria Criscantoi Vaz. Il leur restait encore deux brandons. Thastain en saisit un à deux mains dès qu'Agavir Toymin l'eut allumé, courut un peu, tourna sur lui-même et le lança : cette fois-ci, lui aussi atteignit le toit. Criscantoi Vaz plaça le dernier sur un carré d'herbe sèche devant la porte, au moment où trois ou quatre hommes commençaient à en sortir. Plusieurs d'entre eux entreprirent désespérément de piétiner les flammes ; les autres, criant frénétiquement, essayèrent de remonter la pente vers les attaquants. Mais la montée depuis la vallée était quasiment à la verticale et ils n'avaient pas pris d'armes. Au bout d'une douzaine de mètres, ils abandonnèrent et retournèrent vers le donjon, qui était englouti par le feu à une vitesse stupéfiante. Comme des fous, ils rentrèrent en courant, alors que l'entrée était déjà entièrement en flammes. Le mur de façade s'écroula sur eux. Ils allaient tous rôtir comme des blaves à la broche, à l'intérieur, les rebelles et leurs Changeformes apprivoisés avec eux. Bien. Bien.

— Nous avons réussi ! cria Thastain, réjoui par cette vision. Ils brûlent tous !

— Viens, mon garçon, dit Criscantoi Vaz. Ne reste pas là.

Il se planta solidement sur ses pieds et couvrit la retraite des trois autres de son arc tendu. Mais personne n'émergea du bâtiment en feu. Lorsque Thastain atteignit l'abri de la crête, le donjon du rebelle et une grande partie de la prairie alentour étaient en flammes, et une colonne de fumée noire s'élevait dans le ciel. Le brasier s'étendait avec une rapidité impressionnante. La vallée entière allait être détruite : il n'y aurait aucun survivant là-bas.

Eh bien, c'est ce qu'ils étaient venus accomplir. Le seigneur Vorthinar, comme tant d'autres petits seigneurs locaux à travers le vaste continent de Zimroel, avait bravé les décrets de cinq frères Sambailid qui revendiquaient l'autorité suprême sur cette terre ; par conséquent, le seigneur Vorthinar devait périr. Il était écrit que ce continent serait le territoire des Sambailid, il l'avait été pendant des

générations jusqu'au renversement du Procureur par lord Prestimion ; désormais, il était à nouveau aux Sambailid. Et cette ère devrait rester ainsi pour l'éternité. Thastain, né sous le règne Sambailid, n'avait aucun doute à ce sujet. Autoriser toute autre situation serait la porte ouverte au chaos.

Le comte Mandralisca sembla grandement satisfait du travail qu'ils avaient accompli en bas. Il y eut quelque chose de presque bienveillant dans le sourire fugitif et froid avec lequel il les accueillit sur la crête, dans sa brève poignée de main de félicitations.

Ils restèrent un long moment au bord de l'à-pic contemplant avec joie le donjon du rebelle en train de brûler. Le feu se propageait toujours plus loin, dévorant la vallée sèche d'un bout à l'autre. Même une fois de retour au camp, à des kilomètres de là, ils sentaient encore l'odeur âcre et piquante de la fumée, et des cendres noires voletaient parfois dans leur direction, poussées par le vent vers le sud.

Cette nuit-là, ils ouvrirent nombre de bonbonnes du vin rouge, rude et bon, des territoires de l'ouest. Plus tard, dans l'obscurité, se sentant plus éméché qu'il ne l'avait jamais été, bien qu'il eût pris soin d'arrêter de boire avant la plupart des autres, Thastain se rendit en trébuchant au fossé où ils se soulageaient, et y découvrit le comte Mandralisca avec son aide de camp, le petit et trapu Jacomin Halefice. Ainsi donc, même le comte Mandralisca devait uriner, comme les simples mortels ! Thastain voyait là quelque chose de plaisamment incongru.

Il n'osa s'approcher. Alors qu'il restait dans l'ombre, il entendit Mandralisca déclarer avec une tranquille satisfaction :

— Ils mourront tous de la façon dont le seigneur Vorthinar est mort aujourd'hui, hein, Jacomin ? Et un jour, il n'y aura plus d'autre lord que les Cinq Lords.

— Pas même lord Prestimion ? demanda l'aide de camp. Ni lord Dekkeret qui doit lui succéder ?

Thastain vit Mandralisca se retourner pour faire face à l'homme plus petit. Il ne pouvait voir l'expression du visage du comte, mais il la devinait glaciale, au ton de Mandralisca lorsque celui-ci rétorqua :

— Tu as toi-même répondu à ta question, Jacomin.

Endormi dans le lit de la pension royale de la Cité Tutélaire de Fa, Prestimion rêvait qu'il était de retour dans l'immense et incroyable rassemblement de bâtiments pullulant au sommet du Mont du Château, connu sous le nom de Château de lord Prestimion. Il errait comme un spectre dans des couloirs poussiéreux qu'il n'avait jamais vus auparavant. Il suivait des chemins inconnus qui le conduisaient dans des parties du Château dont il ignorait jusqu'à l'existence.

Un petit fantôme avançait devant lui, une petite silhouette flottant haut devant lui, l'entraînant toujours plus loin dans les entrailles du labyrinthe qu'était le Château.

— Par ici, monseigneur. Par ici ! Suivez-moi !

Le minuscule revenant avait la forme d'un Vroon, l'un des nombreux peuples non humains qui résidaient sur Majipoor, pratiquement depuis les premiers jours de l'occupation de la planète géante par les humains. Ils étaient de la taille d'une poupée, légers comme le vent, avec une myriade de tentacules caoutchouteux et de grands yeux ronds et dorés de chaque côté d'un bec jaune crochu et acéré. Les Vroons avaient le don de seconde vue, lisaient facilement dans les esprits, et déterminaient infailliblement la bonne route à suivre dans une région totalement inconnue. Mais ils ne flottaient pas à trois mètres au-dessus du sol, comme celui-ci. La partie de l'esprit endormi de Prestimion qui restait indépendante, observant l'évolution de ses propres rêves, sut à ce seul détail qu'il était en train de rêver.

Et il sut également, sans y trouver aucun plaisir qu'il s'agissait d'un rêve qu'il avait déjà fait à maintes reprises par le passé, sous une variante ou une autre.

Il pouvait *presque* reconnaître les secteurs du Château à travers lesquels le Vroon le conduisait. Ces piliers en ruine, en grès rouge effrité, auraient pu faire partie du Bastion de Balas, où des chemins menaient à l'aile septentrionale peu utilisée. Ce pont étroit était peut-être la Passerelle de lady Thiin, auquel cas ce rempart en spirale revêtu de brique verte devrait mener à la Tour des Trompettes et à la façade extérieure du Château.

Mais qu'était ce long ensemble impressionnant de basses mesures de pierre aux tuiles noires ? Prestimion ne pouvait leur donner un nom. Et cette tour isolée, circulaire et sans fenêtres, dont les murs d'un blanc approximatif étaient incrustés de rangées de silex bleus

taillés, côté tranchant à l'extérieur ? Ce désert en forme de losange de plaques grises à l'intérieur d'une palissade de pointes de marbre rose ? Ce hall voûté sans fin, qui disparaissait dans un lointain infini, éclairé par des candélabres géants de la taille d'un tronc d'arbre ? Ces endroits ne pouvaient être des parties réelles du Château. Le Château était si gigantesque qu'il faudrait une éternité pour le voir en entier, et même Prestimion, qui y vivait depuis qu'il était jeune, savait qu'il devait y avoir de nombreuses zones dans lesquelles il n'avait jamais eu l'occasion d'entrer. Mais ces endroits où son moi endormi vagabondait en ce moment n'avaient certainement aucune existence dans le monde réel. Il devait s'agir d'inventions oniriques et rien de plus.

Il descendait de plus en plus bas par un escalier tournant fait de planches d'un bois écarlate brillant qui flottait, tel le Vroon, sans qu'aucun support visible semble le maintenir en l'air. Il était évident pour lui qu'il devait avoir quitté les niveaux supérieurs et relativement familiers du Château, et descendait à présent dans les zones auxiliaires plus basses du Mont, où étaient logés les milliers de gens dont les services étaient essentiels à la vie du Château : les gardes, serviteurs, jardiniers, cuisiniers, archivistes, commis, cantonniers, maçons, gardes-chasse, etc. Que ce soit en rêve ou éveillé, il n'avait jamais passé beaucoup de temps là-bas. Mais ces niveaux faisaient aussi partie du Château. Le Château, si grand soit-il, grandissait encore d'année en année. À cet égard, il était comme une créature vivante. Le secteur royal de l'immense bâtiment était niché au sommet des rochers escarpés du Mont, mais il y avait des couches superposées de voûtes souterraines en dessous, taillées profondément dans le cœur de pierre de la montagne géante. Et il y avait également des zones extérieures, s'étendant vers le bas sur des kilomètres sur chaque face du Mont, depuis le sommet, comme de gigantesques bras traînants, poussant toujours plus loin sur les pentes.

— Monseigneur ? appela le Vroon, chantant doucement vers lui au-dessus de sa tête. Par ici ! Par ici !

Des Hjorts à la face bouffie étaient désormais alignés le long du chemin, s'inclinant avec empressement, et de grands Skandars à l'épaisse fourrure formaient le symbole de la constellation avec l'étourdissante multiplicité qu'offraient leurs quatre bras, des saluts sifflés lui étaient envoyés par les Ghayrogs reptiliens, les petits Lii au visage plat à trois yeux le reconnaissaient également, ainsi qu'une cohorte de Su-suheris pâles et hautains... des représentants de toutes les races étrangères qui partageaient la vaste Majipoor avec ses maîtres humains. Il y avait aussi des Métamorphes, semblait-il, des êtres furtifs aux longues jambes qui se glissaient dans ou hors de l'ombre de chaque côté. Mais, se demanda Prestimion, que faisaient *ceux-là* au Mont du Château, où les peuples aborigènes étaient

interdits de séjour depuis l'époque lointaine de lord Stiamot ?

— Et maintenant, par ici, dit le Vroon, le conduisant à un édifice qui ressemblait à un château à l'intérieur du Château, une sorte d'hôtel avec des milliers de pièces disposées le long d'un unique couloir, qui disparaissait dans le lointain et se déroulait sans fin devant lui comme une route vers les étoiles ; mais le Vroon n'en était plus un.

Il s'agissait de la version du rêve que Prestimion redoutait le plus.

Il y avait eu une transformation. Son guide était à présent la brune lady Thismet, fille du Coronal lord Confalume et jumelle du prince Korsibar, Thismet qu'il avait aimée et perdue si longtemps auparavant. Aussi légère que le Vroon et tout aussi vive, elle dansait devant lui sur ses pieds nus à une dizaine de centimètres au-dessus du sol, restant toujours juste hors de portée, se retournant de temps à autre pour l'encourager d'un sourire lumineux, un brillant clin d'œil noir, un bref mouvement du bout des doigts. Sa beauté sans égale le transperçait comme une épée.

— Attends-moi ! cria-t-il, mais elle lui répondit qu'il devait avancer plus vite.

Cependant, aussi vite qu'il aille, elle filait toujours plus vite, silhouette mince et souple, ondulant dans sa robe blanche, ses luisants cheveux noir de jais s'étalant dans son dos alors qu'elle reculait devant lui dans le couloir sans fin.

— Thismet ! appela-t-il. Attends, Thismet ! Attends ! Attends ! Attends !

Il courait à présent avec une ardeur désespérée, atteignant les limites de sa résistance. Devant lui, les portes s'ouvraient, de chaque côté du corridor sans fin ; des têtes se penchaient, souriaient, clignaient de l'œil, lui faisaient signe. Elles étaient Thismet elles aussi, chacune d'elles, Thismet encore et encore, des centaines, des milliers de Thismet, mais chaque fois qu'il arrivait devant une pièce, la porte se refermait en claquant, ne lui laissant que le rire tintant de Thismet derrière. Et la Thismet qui le guidait continuait d'avancer sereinement, se retournant constamment pour l'attirer plus loin, mais sans jamais se laisser rattraper.

— *Thismet ! Thismet ! Thismet !*

Sa voix devint une clameur énorme, un rugissement d'angoisse, de rage et de frustration.

— Monseigneur ?

— *Thismet ! Thismet !*

— Monseigneur, êtes-vous malade ? Parlez-moi ! Ouvrez les yeux, monseigneur ! C'est moi, Diandolo ! Réveillez-vous, monseigneur. Je vous en prie, monseigneur...

— This... met...

Les lumières étaient allumées à présent. Prestimion, clignant des yeux, hébété, vit le jeune page Diandolo penché sur le lit, les yeux écarquillés, le regardant bouche bée, bouleversé. D'autres silhouettes étaient visibles derrière lui, quatre, cinq, six personnes : gardes du corps, serviteurs, et autres dont les visages lui étaient totalement inconnus. Il s'efforça de se réveiller complètement.

La silhouette robuste de Falco apparut alors, poussant Diandolo sur le côté, se penchant sur Prestimion. Il était le grand écuyer de Prestimion dans tous ses déplacements officiels, vingt-cinq ans environ, un beau grand gaillard de Minimool, dont la chevelure noire épaisse et luisante, la merveilleuse voix mélodieuse et chantante et le regard brillant d'une invincible bonne humeur faisaient l'envie.

— Ce n'était qu'un rêve, monseigneur.

Prestimion acquiesça. Sa poitrine et ses bras étaient couverts de sueur. Sa gorge était rauque et irritée à force d'avoir crié. Il avait une barre brûlante qui lui traversait le front.

— Oui, dit-il d'une voix enrouée. Ce... n'était... qu'un... rêve...

Trois des quatre enfants de Varaile l'attendaient dans la salle du matin lorsqu'elle y pénétra. Ils se levèrent à son entrée. Prendre le premier repas de la journée avec elle était une tradition familiale.

Le prince Taradath, l'aîné, accompagnant son père dans son voyage actuel, ce fut par conséquent le deuxième fils, le prince Akbalik, qui la conduisit cérémonieusement à son fauteuil. À douze ans, il était déjà grand et solide : il avait hérité de la chevelure blonde et de la robuste constitution de son père, mais il avait la taille de sa mère. D'ici deux ou trois ans, il serait plus grand que ses parents. Cependant, ses yeux doux et ses manières réfléchies faisaient mentir sa taille et sa corpulence : il était destiné à devenir un érudit, ou peut-être un poète, mais certainement pas un athlète ni un guerrier.

Le prince Simbilon, dix ans, qui avait toujours le visage rond d'un bambin, l'attitude d'une terrible solennité, suffisante même, offrit avec attention à Varaile le plateau de fruits qui constituait habituellement son premier plat. Lady Tuanelys, quant à elle, huit ans et un désintéret manifeste pour les usages de la politesse, n'accorda à sa mère qu'un signe de tête des plus brefs et retourna à sa place, et à l'assiette recouverte de fromage nappé de miel qu'elle s'était déjà servie. Attendre de la courtoisie de la part de Tuanelys était une folie. C'était une enfant charmante, aux cheveux dorés formant un voile ravissant qu'elle portait sous une résille ornée de perles, ses traits délicats prédisaient la beauté qui serait sienne dans six ou sept ans ; mais pour le moment, son petit corps était maigre, aussi long et droit qu'une baguette. C'était une coureuse, une grimpeuse, une bagarreuse, un véritable garçon manqué.

— As-tu bien dormi, mère ? demanda le prince Akbalik.

— Comme toujours. Et toi ? Mais ce fut Tuanelys qui répondit :

— J'ai rêvé d'un endroit où les arbres poussaient à l'envers, mère. Leurs feuilles étaient dans le sol et leurs racines se dressaient dans le ciel. Et les oiseaux...

— Mère parlait à Akbalik, enfant, intervint le prince Simbilon avec hauteur.

— Oui, mais Akbalik n'a jamais rien d'intéressant à raconter. Toi non plus, Simbilon.

Lady Tuanelys lui tira la langue. Simbilon rougit, mais ne répondit pas. Fiorinda, qui observait cette scène familiale sur le côté,

commença à glousser.

— J'ai très bien dormi, mère, répondit alors Akbalik, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption.

Puis il se mit à lui donner son emploi du temps de la journée, les cours d'histoire et de poésie épique le matin, et la leçon de tir à l'arc l'après-midi, comme s'il s'agissait d'événements de la plus haute importance pour le monde. Lorsqu'il eut terminé, le prince Simbilon expliqua en détail ses propres occupations pour la journée à venir, ponctué à deux reprises par lady Tuanelys demandant qu'on lui passe les plats. Tuanelys n'avait rien d'autre à dire. C'était souvent ainsi. Pour le moment, sa vie semblait presque entièrement consacrée à la natation ; chaque jour elle passait des heures, autant qu'elle pouvait en prendre sur ses études, à nager éperdument d'un bout à l'autre de la piscine dans le gymnase de l'aile est, comme un petit cambeliot affolé. Il y avait quelque chose de fanatique dans l'intensité avec laquelle elle accomplissait ses longueurs. Son moniteur disait qu'il fallait l'arrêter au bout d'un certain temps, sinon elle nageait jusqu'à épuisement, car elle ne s'arrêtait jamais d'elle-même.

Ce matin-là, l'égoïsme de ses enfants paraissait moins amusant que d'habitude à Varaile. Le rapport inquiétant en provenance du Labyrinthe jetait une ombre sinistre sur tout. Comment réagiraient-ils, se demandait-elle, s'ils savaient que leur père pourrait se retrouver soudain beaucoup plus près de devenir Pontife qu'il ne l'avait jamais été, et qu'ils allaient tous être arrachés à la belle vie du Château et forcés d'aller vivre, d'ici peu, dans le sinistre Labyrinthe souterrain, le siège du Pontife, loin au sud ? Varaile s'obligea à balayer de telles pensées. Que Prestimion devienne un jour Pontife était inévitable depuis l'instant où il avait été oint Coronal et où la couronne de la constellation avait été placée sur sa tête. Confalume était très âgé. Il pouvait mourir aujourd'hui, le mois prochain, l'année prochaine ; mais tôt ou tard, et vraisemblablement plus tôt que tard, son heure sonnerait. Indubitablement, Akbalik et Simbilon devaient très bien comprendre ce que cela signifierait pour eux tous. Quant à Tuanelys, si elle ne le savait pas encore, elle devrait l'apprendre. Et l'accepter. Avec un haut rang venait l'obligation de se conduire de façon royale, même lorsqu'on n'était qu'une enfant.

Quand elle eut terminé son repas, Varaile se sentit de nouveau tout à fait maîtresse d'elle-même. Il était à présent l'heure de la conférence matinale avec les ministres de Prestimion : pendant son absence du Château, c'était elle qui faisait office de régente remplaçant le Coronal.

Teotas l'attendait devant la salle du petit déjeuner.

Ce jour-là, son visage était encore plus sérieux qu'à l'accoutumée, et ses plis et rides semblaient s'être accentués pendant la nuit.

Autrefois, il ressemblait tant à son frère aîné, Prestimion, que quelqu'un ne les connaissant pas bien aurait presque pu les prendre pour des jumeaux, bien qu'en vérité ils aient une différence d'âge de dix ans. Mais Teotas avait un caractère brusque, emporté et maussade qui faisait défaut chez Prestimion, et là, dans la cinquantaine, des ravines s'étaient creusées dans son visage qui le faisaient paraître beaucoup plus vieux qu'il n'était, alors que la peau de Prestimion était toujours lisse. On ne pouvait plus confondre Teotas et le Coronal, mais il était difficile de croire que Teotas était le plus jeune.

— Fiorinda vous a transmis le message du Labyrinthe ?

— En fin de compte, oui. Je pense qu'elle aurait préféré me le cacher.

— Nous aimerions tous nous le cacher, je crois, dit Teotas. Mais il n'y a pas de dérobade possible face à certaines situations, hein, Varaile ?

— Va-t-il mourir ?

— Nul ne le sait. Mais ce dernier incident, quel qu'il soit, le rapproche indéniablement de la fin. Je crois cependant qu'il nous reste encore un peu de temps ici.

— Dites-vous cela parce que vous savez que c'est ce que je veux entendre, Teotas ? Ou avez-vous effectivement des informations concrètes ? Le Pontife a-t-il *réellement* eu une attaque, ou pas ?

— S'il en a eu une, elle était très légère. Il a eu quelques problèmes au niveau d'une jambe et d'un bras... il a perdu conscience pendant un instant...

— Fiorinda m'a parlé de la jambe et du bras. Pas de la perte de conscience. Continuez, quoi d'autre ?

— C'est tout. Ses mages s'occupent de lui à présent.

— Et aussi un praticien ou deux, j'espère ?

— Vous connaissez Confalume, répondit Teotas en haussant les épaules. Peut-être a-t-il un médecin auprès de lui, ou peut-être pas. Mais l'encens doit brûler à toute heure du jour et de la nuit, cela j'en suis sûr, et les sortilèges doivent être jetés les uns après les autres. Pourvu qu'ils soient efficaces.

— Je le souhaite, maugréa Varaile d'un ton railleur.

Ils marchaient rapidement dans les couloirs sinueux qui conduisaient à la salle du trône de Stiamot, où la réunion aurait lieu. Leur chemin les fit passer devant le vestiaire royal et la superbe salle des jugements que Prestimion avait fait construire à partir d'un dédale de petites pièces adjacentes à la grandiose salle du trône de lord Confalume.

Chaque Coronal apposait sa marque sur le Château partie nouvelles constructions. La salle des jugements, cette magnifique pièce vouée aux immenses fenêtres en arches de verre dépoli et aux

gigantesques lustres scintillants, était la principale contribution de Prestimion à la partie la plus profonde du Château, même s'il avait également fait édifier les magnifiques Archives de Prestimion, un musée qui rassemblait un trésor de merveilles historiques, le long du bord extérieur du secteur central connu sous le nom de Château Intérieur. Et il avait encore d'autres projets de construction ambitieux, savait Varaile, si seulement le Divin voulait lui accorder un plus long séjour sur le trône du Coronal.

Néanmoins, malgré toute la splendeur ahurissante de la glorieuse salle des jugements, et de la salle du trône de lord Confalume, à côté, depuis le début de son règne, Prestimion avait préféré rejeter ces décors imposants et exercer autant de fonctions officielles qu'il le pouvait dans l'ancienne salle du trône de Stiamot, une petite pièce simple, austère même, au sol pavé qui était censée être restée quasiment inchangée depuis les premiers temps du Château.

En y pénétrant, Varaile vit que la quasi-totalité des grands pairs du royaume s'y tenait : le Haut Conseiller Septach Melayn, le Grand Amiral Gialaurys, le mage Maundigand-Klimd, Navigorn de Hoikmar, le duc Dembitave de Tidias et trois ou quatre autres, ainsi que le légat du Pontificat, Phraatakes Rem et la Hiérarque Bernimorn, représentant la Dame de l'île au Château. Ils se levèrent à son arrivée et, du bout des doigts, Varaile leur fit signe de se rasseoir.

Des personnages importants du royaume, seul manquait l'autre frère de Prestimion, le prince Abrigant. Au cours des premières années du règne de Prestimion. Abrigant avait joué un rôle considérable dans les affaires du gouvernement : c'était sa découverte des riches mines de fer de Skakkenoir qui avait été à l'origine de la majeure partie de la grande prospérité du royaume sous l'empire de Prestimion... Mais dernièrement, il s'était retiré dans le domaine familial de Muldemar, sur la pente, dont il avait hérité de la responsabilité, et il y passait la plupart de son temps. Mais tous les autres étaient rassemblés. La présence de tant de grands dignitaires ce jour-là à la réunion du Conseil renforça les appréhensions de Varaile.

Rapidement, elle traversa la pièce jusqu'au petit trône de marbre blanc grossièrement taillé qui était le siège du Coronal, et ce jour-là, en l'absence du Coronal, le sien en tant que régente. Elle jeta un œil sur sa gauche, où était assis Septach Melayn, l'élégant escrimeur aux longs membres qui était le meilleur ami de Prestimion depuis son enfance, et qui était, après Varaile elle-même, le conseiller dont il respectait le plus l'avis. Septach Melayn rencontra le regard de Varaile avec gêne, presque tristement. Gialaurys... Navigorn... Dembitave... paraissaient être mal à l'aise aussi. Seul l'imposant mage Su-suheris, Maundigand-Klimd, était impénétrable, comme toujours.

— Je suis déjà au courant, commença-t-elle, que le Pontife est

malade. Quelqu'un peut-il me dire à quel point exactement ?

Elle porta son attention vers le légat pontifical.

— Phraatakes Rem, ces nouvelles ont été transmises par vous, ai-je raison ?

— Oui, madame.

C'était un petit homme soigné, aux cheveux gris, qui représentait officiellement le Pontife au Château depuis neuf ans... pour l'essentiel, un ambassadeur du monarque le plus âgé auprès du plus jeune. La spirale dorée compliquée, qui était le symbole du Labyrinthe, était fixée sur la poitrine de sa souple tunique gris-vert à l'aspect velouté.

— Le message est arrivé la nuit dernière. Il n'y en a pas eu d'autre depuis. Nous ne savons rien de plus que ce que vous avez sûrement déjà appris.

— Une attaque, c'est cela ? demanda Varaile sans ambages.

Elle n'était pas du genre à mâcher ses mots. Le légat pontifical se tortilla légèrement sur son siège. Il était troublant de voir ce diplomate accompli, toujours si onctueux et sûr de lui, manifester de tels signes de détresse.

— Sa Majesté a ressenti un certain vertige... un engourdissement au niveau de la main, une faiblesse dans la jambe gauche. Il a été mis au lit et ses mages sont à son chevet. Nous attendons d'autres nouvelles.

— Cela ressemble fort à une attaque, fit Varaile.

— Je ne peux me prononcer à ce sujet, madame.

— Une attaque n'est pas forcément fatale, lady Varaile. D'aucuns ont vécu de nombreuses années après en avoir eu une, commenta Yegan de Low Morpin, un prince flegmatique et sans grand humour, dont la présence au Conseil avait longtemps laissé Varaile perplexe.

— Merci de cette observation, prince Yegan. Diriez-vous que le Pontife était en bonne santé jusqu'à présent, cette saison ? reprit-elle à l'attention de Phraatakes Rem.

— En effet, madame, actif et énergique. Compte tenu de son âge, naturellement. Mais il a toujours été un homme extrêmement vigoureux.

— Quel âge a-t-il d'ailleurs ? demanda Septach Melayn. Quarante-vingt-cinq ans ? Quarante-vingt-dix ?

Il se leva et se mit à faire nerveusement les cent pas dans la petite pièce, ses longues jambes le portant d'un côté à l'autre en seulement quelques enjambées.

— Sans doute davantage, fit Yegan.

— Il a été Coronal pendant une quarantaine d'années, avança Navigorn de Hoikmar, d'une voix rauque.

Il avait autrefois été un homme puissant, un grand commandant militaire en son temps, mais dernièrement, il était devenu gras et lent.

— Et ensuite Pontife, depuis maintenant vingt ans, c'est exact ? Par conséquent...

— Oui. Par conséquent, il doit être très âgé, coupa brusquement Varaile.

Elle luttait pour contenir son impatience. Ces hommes avaient tous dix ou vingt ans de plus qu'elle, et l'époque de leur détermination était révolue ; sa nature vive s'irritait facilement lorsqu'ils s'égarèrent dans ces longues digressions.

— La Dame a-t-elle été informée ? demanda-t-elle à la Hiérarque Bernimorn.

— Nous avons déjà transmis le message à l'Ile, répondit la Hiérarque, une femme mince et pâle d'un âge considérable, qui réussissait à paraître à la fois fragile et impérieuse.

— Bien. Qu'en est-il de lord Prestimion ? Il se trouve à Deepenhow Vale, je crois. Ou Bombifale, ajouta-t-elle à l'adresse de Dembitave.

— Lord Prestimion est actuellement dans la ville de Fa, madame. Un messenger se prépare en ce moment à partir pour Fa lui apporter la nouvelle.

— Qui allez-vous envoyer ? demanda Navigorn d'une voix voilée, brutale, presque belliqueuse.

— Eh bien... Comment le saurais-je ? L'un des messagers habituels du Château va y aller, je suppose, répondit Dembitave en regardant, intrigué, le vieux guerrier.

— De telles nouvelles ne devraient pas être annoncées par un étranger. Je porterai le message moi-même.

Le rouge monta aux joues pâles de Dembitave. Il était le cousin de Septach Melayn, le duc de Tidias, un homme de soixante ans, fier et quelque peu susceptible. Lui et Navigorn ne s'étaient jamais beaucoup aimés. À l'évidence, il prenait son intervention comme une sorte de reproche. Pendant quelques instants, il ne fit aucune réponse, puis il dit avec raideur :

— Comme il vous plaira, seigneur Navigorn.

— Et le prince Dekkeret ? demanda Varaile. On pourrait penser qu'il devrait être informé, lui aussi.

Il y eut un second silence embarrassé dans la pièce. Varaile fixa un visage confus après l'autre. La réponse n'était que trop claire. Personne n'avait songé à prévenir l'héritier présomptif que le Pontife était peut-être mourant.

— J'ai appris qu'il était parti pour Normork, avec son ami Dinitak, rendre visite à sa mère, reprit Varaile d'un ton cassant. Il devrait lui aussi être averti. Teotas...

Il se mit au garde-à-vous.

— Je m'en occupe immédiatement, répondit-il, et il sortit de la

pièce.

Et maintenant ? Qu'était-elle censée faire ensuite ? Improvisant rapidement, elle déclara au légat pontifical :

— Vous transmettez bien entendu notre vive inquiétude au sujet de la santé de Sa Majesté, notre consternation face à sa maladie et notre souhait profond que cet épisode ne soit qu'une faiblesse passagère...

Elle chercha d'autres expressions de sympathie n'en trouva aucune appropriée et laissa sa voix se briser au milieu de sa phrase.

Cependant, Phraatakes Rem, enchaînant adroitement sa réplique, répondit doucement :

— Je le ferai, n'ayez crainte... Mais je vous en prie, madame, ne dramatisons pas. Il n'y avait pas de réelle urgence dans la formulation du message que j'ai reçu. Si le porte-parole avait eu l'impression que la mort de Sa Majesté était imminente, il aurait présenté les événements d'une tout autre façon. Je comprends la détresse que peut ressentir madame vis-à-vis du prochain bouleversement de l'administration, et bien sûr chacun de nous ici doit ressentir la même, sachant que son rôle dans le gouvernement pourrait bientôt arriver à son terme, mais cependant...

Le grondement grave et râpeux qu'était la voix du Grand Amiral Gialaurys, solennel et de forte carrure, trancha sur le ton mesuré du légat du Pontificat.

— Et si le Pontife était réellement mal en point ? Je signale que nous avons parmi nous un mage qui voit clairement les événements à venir. Ne devrions-nous pas le consulter ?

— Pourquoi pas ? s'écria Septach Melayn avec chaleur. Pourquoi devrions-nous rester dans l'ignorance ?

Sa répugnance envers la sorcellerie sous toutes ses formes était aussi connue que la foi naïve du Grand Amiral dans la puissance de la magie. Mais ces deux-là, qui avaient été les principaux soutiens de Prestimion dans la guerre contre l'usurpateur Korsibar, étaient depuis longtemps parvenus à une acceptation amicale des abîmes qui séparaient leurs personnalités et leurs croyances.

— Bien sûr, demandons au grand mage ! Qu'en pensez-vous, Maundigand-Klimd ? Le vieux Confalume va-t-il nous quitter ou pas ?

— Oui, reprit Varaile. Prédisez-nous l'avenir du Pontife, Maundigand-Klimd. Son avenir et le nôtre.

Tous les yeux se tournèrent vers le Su-suheris, qui comme à l'accoutumée, se tenait à l'écart des autres, silencieux, perdu dans des ruminations étrangères, au-delà des perceptions des êtres ordinaires.

Il avait une silhouette menaçante, dépassant les deux mètres vingt, resplendissant dans sa robe d'un pourpre vif et au col incrusté de bijoux qui attestait de son rang de mage prééminent à la cour. Ses

deux têtes pâles et glabres se dressaient majestueusement au sommet de la longue colonne de son cou qui se divisait en forme de fourche, comme deux globes de marbre allongés, et ses quatre petits yeux émeraude étaient comme toujours enveloppés d'un mystère insondable.

De toutes les races non humaines qui étaient venues s'installer sur Majipoor, les Su-suheris étaient de loin les plus énigmatiques. La plupart des gens, troublés par leurs manières glaciales et leur inquiétante apparence détachée des contingences de ce monde, les considéraient comme des monstres et les craignaient. Même les Su-suheris qui, comme Maundigand-Klimd, se mêlaient facilement aux gens d'autres espèces n'avaient jamais de véritable intimité d'aucune sorte avec eux. Cependant, leurs indéniables talents de mage et de devin leur donnaient accès aux plus hauts cercles.

Maundigand-Klimd avait un jour expliqué à Prestimion la technique par laquelle il voyait l'avenir. En établissant une sorte de lien entre ses deux esprits, il parvenait à créer un vortex de forces neurales qui le projetait brièvement sur la rivière du temps, un voyage dont il revenait avec des aperçus, aussi brumeux et ambigus qu'ils puissent être, de ce qui allait se passer. Il entra alors dans cette transe divinatoire.

Varaile le fixait intensément. Elle n'avait pas une grande foi dans la valeur de la sorcellerie, pas plus que Prestimion et Septach Melayn, mais elle faisait confiance à Maundigand-Klimd et considérait ses divinations comme beaucoup plus fiables que la plupart de celles de ses confrères. S'il annonçait que le Pontife était à l'article de la mort... Mais le Su-suheris dit simplement, au bout d'un certain temps :

— Il n'y a pas de raison immédiate de s'inquiéter, madame.

— Confalume va vivre ?

— Il n'est pas en danger de mort dans l'immédiat. Varaile laissa échapper un profond soupir et se laissa aller en arrière sur le trône.

— Très bien, dit-elle au bout d'un moment. Nous avons droit à un sursis, semble-t-il. L'accepterons-nous sans autre question et passerons-nous à autre chose ? Oui. Faisons cela.

Elle se tourna vers Belditan le Jeune de Gimkandale, le chancelier du Conseil, qui tenait l'ordre du jour des réunions du Conseil.

— Si vous pouviez avoir la bonté de nous rappeler les sujets réclamant notre attention aujourd'hui, comte Belditan...

Le légat pontifical et la Hiérarque Bernimorn, dont la présence à cette réunion n'était plus requise, se firent excuser et se retirèrent. Varaile se plongea alors dans les affaires courantes du royaume avec une fougue joyeuse.

Un sursis, voilà ce que c'était. Un répit devant l'inévitable. Ils n'auraient pas à quitter la magnificence baignée de soleil du Château

et du haut Mont pour descendre dans les sombres profondeurs du Labyrinthe. Pas tout de suite, du moins. Pas pour le moment. Pas maintenant. Pas encore.

Mais à la fin de la réunion, lorsqu'ils en eurent terminé avec la masse de sujets insignifiants qui étaient parvenus à être portés à l'attention des grands de ce monde, ce matin-là, Septach Melayn s'attarda dans la salle du trône après le départ des autres. Il prit doucement la main de Varaile et prit un ton compatissant.

— C'est un avertissement, j'en ai bien peur. Sans le moindre doute, la fin est proche pour Confalume. Vous devez vous préparer à de grands changements, madame. Comme nous tous.

— Je le ferai, Septach Melayn. Je sais que je le dois.

Elle leva les yeux vers lui. Bien qu'elle fût grande, il se dressait haut au-dessus d'elle, sa grande silhouette dégingandée ressemblant à une araignée, les bras et les jambes extraordinairement fins et le corps élancé, avait, même maintenant que l'âge se faisait sentir, une grâce et une fluidité dans le mouvement admirables.

Au cours des dernières années, Septach Melayn était devenu encore plus anguleux. Il ne semblait pas y avoir une once de chair superflue sur son ossature fine ; mais il irradiait toujours une beauté d'un genre peu fréquent chez un homme. Tout en lui était élégance : son attitude, sa mise, la cascade de boucles artistement arrangées de ses cheveux, toujours dorés après toutes ces années, sa petite barbe en pointe et sa moustache soigneusement taillée. C'était un maître entre tous parmi les fines lames, il n'avait jamais été près d'être battu dans un duel, et n'avait été blessé qu'en une seule occasion, alors qu'il luttait contre quatre hommes en même temps, lors d'une horrible bataille de la guerre contre Korsibar. Depuis longtemps, Prestimion l'aimait comme un frère pour son esprit taquin et sa nature dévouée ; et Varaile en était venue à ressentir la même affection pour lui.

— Pensez-vous, lui demanda-t-elle, qu'au fond de lui, Prestimion soit prêt à devenir Pontife ?

— Ne le sauriez-vous pas mieux que moi, madame ?

— Je n'en parle jamais avec lui.

— Alors, laissez-moi vous dire, répondit Septach Melayn, qu'il est aussi prêt qu'on puisse l'être. Pendant toutes ces décennies, à vivre d'abord comme Coronal-désigné puis comme Coronal, il savait que le Pontife se coucherait un jour pour ne plus se réveiller. Il a pris cela en compte. Il *s'est battu* pour devenir Coronal, souvenez-vous. Cela ne lui est pas échu facilement. Pendant deux années entières, il a combattu Korsibar, l'a défait et a récupéré le trône dont il s'était emparé. Aurait-il lutté si farouchement pour la couronne de la constellation s'il ne s'était pas déjà fait à l'idée que le Labyrinthe l'attendait, une fois

terminé son règne au Château ?

— J'espère que vous avez raison, Septach Melayn.

— Je sais que j'ai raison, gente dame. Et vous le savez aussi.

— Peut-être.

— Prestimion ne considère pas le fait de devenir Pontife comme une tragédie. C'est une partie de ses devoirs... Les devoirs qui sont devenus les siens dans l'heure où Confalume l'a désigné pour être le prochain Coronal. Et vous savez qu'il ne s'est jamais dérobé à ses obligations en aucune sorte.

— Oui, bien sûr. Mais pourtant... pourtant...

— Je sais, madame.

— Le Château... nous avons été si heureux ici...

— Aucun Coronal n'aime le quitter. Son épouse non plus. Mais il en a été ainsi depuis des milliers d'années, après avoir été Coronal, il faut devenir Pontife, descendre dans le Labyrinthe et passer le reste de ses jours sous la surface de la terre, et...

Septach Melayn vacilla soudain. Varaile, saisie, vit un voile tomber sur ses perçants yeux bleu clair.

Lui aussi quitterait le Château, naturellement, lorsque le moment serait venu pour Prestimion. Il le suivrait jusque dans le Labyrinthe, comme les autres. Pour lui aussi cette prise de conscience était douloureuse ; et pendant un instant, juste un instant, il fut manifeste que Septach Melayn était incapable de dissimuler cette douleur.

Puis le moment de tristesse passa. Son sourire brillant de dandy réapparut, il toucha du bout des doigts les boucles dorées sur son front et dit :

— Vous devez m'excuser, à présent, lady Varaile. C'est l'heure de mon cours d'escrime, et mes élèves m'attendent.

Il se leva pour partir.

— Attendez, dit-elle. Une chose encore. Vous me rappelez une question au sujet de votre classe d'escrime.

— Madame ?

— Avez-vous de la place dans cette classe pour un disciple de plus ? Car j'en ai un pour vous : son nom est Keltryn de Sipermit, récemment arrivé au Château.

L'expression de Septach Melayn refléta sa confusion.

— Keltryn n'est généralement pas considéré comme un nom d'homme, madame.

— Ce n'en est pas un, en effet. Je parle de *lady* Keltryn, la jeune sœur de la Fulkari de Dekkeret. Elle s'est adressée à moi avant-hier, en faveur de sa sœur. Elle dit que cette Keltryn est très douée dans le maniement des armes, et souhaite maintenant profiter de l'entraînement unique que vous seul pouvez dispenser.

— Une femme ? bafouilla Septach Melayn. Une fille ?

— Je ne vous demande pas d'en faire votre maîtresse, vous savez. Seulement de l'accepter dans vos cours.

— Mais pour quelle raison une femme voudrait-elle apprendre l'escrime ?

— Je n'en ai aucune idée. Sans doute pense-t-elle que c'est un talent utile. Je suggère que vous le lui demandiez vous-même.

— Et si elle est blessée par l'un de mes jeunes hommes ? Je n'ai pas de novices dans mon groupe. Nous utilisons des armes à pointes émoussées, mais même ainsi, elles peuvent causer des dommages considérables.

— Rien de plus grave qu'une ou deux ecchymoses, j'espère. Elle devrait pouvoir le supporter. Vous n'envisagez certainement pas de rejeter d'emblée cette jeune fille, Septach Melayn. Qui sait ? Elle pourrait vous apprendre sur notre sexe deux ou trois choses que vous ignoriez auparavant. Acceptez-la, Septach Melayn. Je vous le demande personnellement.

— En ce cas, comment pourrais-je refuser ? Envoyez-moi cette lady Keltryn et j'en ferai la plus redoutable épée que ce monde ait connue. Je m'y engage, madame. Et maintenant... si vous m'autorisez à me retirer...

Varaile acquiesça. Il lui fit un large sourire en baissant la tête, se retourna et s'éloigna en bondissant comme le garçon aux longues jambes qu'il était tant d'années auparavant, la laissant seule avec ses pensées dans la salle du trône à présent déserte.

Elle y resta un moment, laissant ses idées s'évacuer.

Puis, lentement, elle quitta la pièce et prit à gauche le dédale de couloirs qui conduisait au vieux et curieux édifice aux cinq tours connu sous le nom de Beffroi de lord Arioc, duquel on avait une vue fabuleuse sur tout le Château Intérieur... la Cour Pinitor, le bassin aux reflets de lord Siminave avec la Rotonde de lord Haspar derrière, les balcons en dentelle éthérée que lord Vildivar avait fait construire en cette même ère incroyablement ancienne, et tout le reste.

Comme tout cela était beau ! Comme ce salmigondis de constructions étranges, rassemblées là en sept mille ans, s'accordait à merveille avec cet immense et sans égal chef-d'œuvre d'architecture ! Très bien, pensa Varaile.

Prestimion est toujours Coronal, et je réside toujours ici au Château, du moins pour l'instant.

Enfin, l'heure viendrait où le devoir inexorable les pousserait vers le Labyrinthe : c'était la règle, et elle n'avait pas changé depuis l'époque de la fondation du monde. Chaque Coronal devait passer par cette épreuve, ainsi que chaque épouse de Coronal.

Le Divin protège le Pontife Confalume, pria-t-elle.

Il était cependant indubitable que la fin approchait pour le

Pontife. Mais que nous ayons d'abord un peu plus de temps ici, au Château. Juste un peu. Quelques mois. Un an. Deux, peut-être. Ce que nous pourrons avoir.

Ils avaient à présent atteint la Plaine des Fouets. Devant eux, un mur rouge se dressait sur l'horizon septentrional, une étroite chaîne de falaises de grès plates sur lesquelles les Cinq Lords avaient édifié leurs cinq palais, juste au-dessus du puissant torrent du fleuve Zimr coulant vers l'est.

— Regardez, monsieur, dit Jacomin Halefice en indiquant les collines rouges. Nous sommes presque à la maison, je crois.

Presque à la maison, pensa Mandralisca avec un sourire plein d'une ironie désabusée. *Oui*. Pour lui, il n'y avait qu'un sinistre sarcasme dans cette expression.

Il était chez lui, plus ou moins, partout et nulle part sur la planète. Vus à travers le filtre de son indifférence, pour lui tous les endroits se valaient. Un moment, il avait considéré les périlleuses jungles de Stoienzar comme son foyer, et avant cela, une cellule dans les cachots du Château de lord Prestimion, et auparavant, de magnifiques appartements dans la riche métropole tentaculaire de Nimoya ; il avait aussi vécu dans de nombreux autres endroits, depuis son enfance amère dans une triste ville au milieu des pics enneigés de la Chaîne des Gonghars, une enfance qu'il aurait préféré oublier. Au cours des cinq dernières années, cette région aride et obscure du cœur de Zimroel était celle qu'il avait choisie pour être son « foyer » ; et ainsi, levant les yeux vers ces falaises rouges à présent brûlées par le soleil, à la lisière de la plaine de sable inhospitalière qui s'étendait devant lui, il pouvait avec une certaine justice tomber d'accord avec Halefice sur le fait qu'il était presque à la maison, pour le faible sens qu'avait ce mot.

— Ce sont les palais des lords, non, Votre Grâce ? demanda Jacomin Halefice, pointant un doigt vers la haute chaîne. L'aide de camp avançait juste à la hauteur du comte, chevauchant une monture grasse, placide, couleur lavande pâle, qui peinait pour se maintenir à la même allure que le coursier plus fougueux de Mandralisca.

Le comte s'abrita les yeux de la main et regarda vers le haut.

— Trois d'entre eux, en tout cas. Je vois les demeures de Gavinius, de Gavahaud et de Gavdat.

Les dômes gris, lisses et luisants, aux tuiles de céramique avaient un reflet rougeâtre sous l'implacable soleil de midi.

— Il est trop tôt pour voir les deux autres, je pense. Ou es-tu en

train de me dire que tu peux déjà les voir ?

— En vérité, je ne crois pas que je puisse y arriver maintenant, monsieur.

— Moi non plus, fit Mandralisca.

Les Cinq Lords, lorsqu'ils avaient entamé leur étrange, et jusqu'à présent secrète, rupture avec l'autorité du pouvoir central, avaient accepté de ne pas installer leur quartier général à Ni-moya, l'ancienne capitale de leur oncle. C'eût été follement imprudent de leur part. Ils étaient tous les cinq imprudents de nature ; mais parfois ils écoutaient la voix de la raison. Sur la suggestion de Mandralisca, ils avaient consenti à venir jusqu'à la province faiblement peuplée de Gornevon, depuis longtemps à l'abandon, à mi-chemin entre Ni-moya et Verf sur la rive méridionale du Zimr.

Le fleuve, qui était pourtant facilement navigable sur la totalité de ses onze mille kilomètres de long, du Rift de Dulorn, loin à l'ouest, à la cité côtière de Piliplok sur la Mer Intérieure, était curieusement contraire ici. Partout ailleurs, le long de son cours, les bons mouillages abondaient et de grands centres urbains prospères s'y étaient développés, une quantité de ports intérieurs riches : Khyntor, Mazadone, Verf et nombre d'autres, dont Ni-moya était la plus imposante, une reine sublime parmi les cités du continent occidental.

Mais ici, à Gornevon, une chaîne de falaises de grès rouge à pic se dressait à la verticale sur le littoral de la rive sud du fleuve. Cette ligne de falaises abruptes en bordure d'eau était imposante, infranchissable même, et formait une barrière insurmontable entre le fleuve et les terres au sud. Il n'y avait rien non plus qui ressemble de loin à un mouillage sur cette partie du fleuve, pas même un endroit où de petits bateaux puissent accoster.

Ce qui rendait le rivage méridional du Zimr absolument inaccessible dans cette partie de la province, et toute relation commerciale avait été abandonnée. Sur l'autre rive, juste en face du site où s'élevaient maintenant les palais des Cinq Lords, se trouvait le port en large arc de cercle qui avait apporté une grande prospérité à la cité de Horvenar ; de ce côté, cependant, il n'y avait rien d'autre que les falaises rouges au sommet aplati, avec ce qui ressemblait fort à un désert au sud, une terre brûlée, stérile, que personne n'avait jamais jugée propre à la colonisation, puisqu'il n'y avait pas d'accès depuis le fleuve et que l'approche par les terres était extrêmement difficile au sud. C'est là que Mandralisca avait convaincu les Cinq Lords d'établir leur capitale.

C'était un terrain morne et peu accueillant. Gornevon était une province aride. Elle se situait tout entière dans l'ombre de la partie ouest de la longue et imposante chaîne des Gonghars, au milieu du continent, dont les à-pics des crêtes enneigées étaient autant

d'obstacles aux pluies estivales qui venaient du sud-ouest, des territoires Changeformes. De l'autre côté de la province se dressait la muraille haute de quinze cents mètres de la Faille de Velathys, qui interceptait les pluies hivernales apportées par le vent d'ouest depuis la Grande Mer ; ainsi, Gornevon était une sorte de désert de poche, au milieu de la fertile et prospère Zimroel, l'un des endroits les plus secs de tout cet immense continent.

— Si seulement nous rentrions à Ni-moya, hein ? fit Halefice avec un petit rire.

La réponse de Mandralisca fut un petit sourire froid.

— Tu aimes tes aises, n'est-ce pas, mon ami ?

— Qui d'autre qu'un fou, ou les Cinq Lords, pourrait préférer cet endroit à Ni-moya, Votre Grâce ?

Mandralisca haussa les épaules.

— Qui d'autre qu'un fou, vraiment ? Cependant, nous allons là où nous devons aller. Notre destin nous a conduits ici : qu'il en soit ainsi.

Les cinq frères n'auraient assurément pas osé utiliser Ni-moya comme base de leur insurrection, même si c'était le foyer ancestral de leur famille, à partir duquel leur rapace d'oncle, le Procureur Dantirya Sambail, avait longtemps gouverné Zimroel comme s'il en était le roi. Prestimion, ayant fait prisonnier Dantirya Sambail sur le champ de bataille de Thegomar Edge à la fin de la guerre contre Korsibar, lui avait finalement pardonné son rôle perfide dans l'insurrection. Le Coronal victorieux lui avait laissé la possession de ses terres et de ses biens. Mais il l'avait dépouillé de son titre de Procureur, et lui avait défendu d'exercer son autorité au-delà des limites de son immense domaine personnel. Cela faisait seize ans. Il n'y avait pas eu de Procureur à Zimroel depuis lors.

La seconde révolte de Dantirya Sambail lui avait apporté une fin sanglante, de la main de Septach Melayn, dans les forêts marécageuses de Stoienzar. Ses propriétés étaient revenues à ses frères, les brutaux et grossiers Gaviad et Gaviundar. En définitive, après leur mort, les biens avaient été transmis aux cinq fils de Gaviundar, qui aspiraient à retrouver la domination qu'avait autrefois exercée leur grand et terrible oncle sur la totalité de Zimroel ; car le gouvernement central et ses deux monarques, le Pontife et le Coronal, étaient loin sur l'autre continent plus ancien d'Alhanroel, où se trouvaient ses deux capitales.

Dans la populeuse Zimroel, la plupart des gens ne ressentaient qu'une allégeance des plus abstraites au gouvernement. Ils reconnaissaient le Coronal du bout des lèvres, oui ; mais le pouvoir du Procureur, l'un des leurs, avait toujours eu plus de réalité pour eux. Ils s'étaient habitués au règne de leur féroce Procureur. Il avait été un homme singulièrement peu attachant, mais sous sa poigne énergique, Zimroel était parvenue à la fortune et à la stabilité. Par

conséquent, il était très probable, c'est ce que se disaient les cinq fils de Gaviundar, que le peuple de Zimroel décide, même au bout d'une décennie et demie, d'accepter les héritiers légitimes du Procureur, princes de pur sang Sambailid, comme maîtres.

Naturellement, il n'aurait pas été possible de commencer une telle campagne pour le pouvoir à Ni-moya même. Ni-moya était le centre administratif du continent occidental, un nid de bureaucrates pontificaux. Qu'un membre de la tribu Sambailid annonce une fois encore qu'il entendait exercer l'ancienne autorité de la famille sur autre chose que le domaine privé familial, et le message serait immédiatement transmis de Ni-moya au Labyrinthe, et de là au Château, et sous peu une armée royale sous le commandement du Coronal se mettrait en route pour Zimroel afin de faire rentrer les choses dans l'ordre.

Ici, dans l'arrière-pays, cependant, on pouvait faire ce que l'on voulait, y compris se proclamer souverain de vastes domaines, et il pouvait se passer des années avant que la nouvelle n'atteigne le Coronal, au sommet du Mont du Château, ou le propre suzerain du Coronal, le Pontife, dans sa tanière souterraine. Majipoor était si immense que les nouvelles voyageaient souvent lentement, même portées par des ailes rapides.

Ainsi, les cinq frères s'étaient installés dans cet avant-poste isolé et s'étaient donné des titres ronflants : ils avaient pris le nom de Lords de Zimroel, authentiques successeurs par droit du sang des anciens Procureurs. Et ils avaient petit à petit fait passer le mot de village en village, dans les régions avoisinantes de Zimroel des deux côtés du fleuve, qu'ils y détenaient à présent le pouvoir suprême. Ils ne s'étaient pas intéressés aux cités du fleuve jusqu'alors, car le fleuve restait la principale route à travers le continent, et toute tentative d'interférence dans le commerce sur le Zimr entraînerait une prompt réponse du gouvernement central. Mais ils avaient exigé et obtenu l'allégeance des communautés agricoles au nord et au sud du fleuve sur plusieurs milliers de kilomètres, à l'est jusqu'à Immanala, à l'ouest presque jusqu'à Dulorn. Ce qui leur donnait un domaine à partir duquel ils pourraient en fin de compte se déployer.

C'est Mandralisca lui-même, longtemps chef en second de Dantirya Sambail et désormais principal conseiller de ses cinq neveux, qui leur avait suggéré leurs nouveaux titres.

— Vous ne pouvez vous appeler Procureurs, dit-il. Cela reviendrait à une déclaration de guerre immédiate.

— Mais « lords »... ? avait hésité Gaviral, l'aîné et le plus malin du lot. Seul le Coronal peut s'appeler « lord » sur Majipoor, n'est-ce pas, Mandralisca ?

— Seul le Coronal peut l'intégrer à son nom : *lord* Prankipin, *lord*

Confalume, *lord* Prestimion. Mais tout comte, prince ou duc est une sorte de lord sur son propre territoire et on peut fort convenablement dire, en s'adressant à lui : « milord ». Aussi ferons-nous une petite distinction ici. Vous serez les Cinq Lords de Zimroel : mais vous ne tenterez pas de parler de vous en tant que *lord* Gaviral, *lord* Gavinius, *lord* Gavdat, etc. Non : vous serez « le Lord Gaviral », « le Lord Gavinius », et cetera et cetera.

— Cela me semble une distinction très subtile, fit Gaviral.

— Ça me plaî, décida Gavahaud qui était le plus futile des cinq.

Il arbora un grand sourire découvrant largement ses dents.

— Le Lord Gavahaud ! Vive le Lord Gavahaud ! Ça sonne bien, ne croyez-vous pas, lord Gavilomarin ?

— Faites attention, intervint Mandralisca. Vous vous trompez déjà. Ce n'est pas *lord* Gavilomarin, mais le Lord Gavilomarin. En s'adressant à lui directement, on peut l'appeler « milord » et dire : Milord Gavilomarin, mais jamais lord Gavilomarin seul. Est-ce clair ?

Il leur fallut un moment pour comprendre. Mandralisca n'en fut pas surpris. Il jugeait qu'ils ne valaient après tout pas plus qu'une bande de bouffons.

Mais ils embrassèrent leurs nouveaux titres avec joie. Avec le temps, ils se firent connaître dans la région et plusieurs provinces voisines comme les Cinq Lords de Zimroel. Tout le monde n'acceptait pas la résurgence de la puissance Sambailid de gaieté de cœur : le seigneur Vorthinar, par exemple, un insignifiant petit seigneur possédant un domaine au nord du Zimr, avait eu sa propre conception d'une autorité indépendante du régime d'Alhanroel, et avait rejeté les ouvertures des Sambailid, si brutalement et catégoriquement qu'il avait été nécessaire pour les frères d'envoyer Mandralisca s'occuper de lui. Mais nombre d'hommes avaient apprécié Dantirya Sambail et étaient indignés de son renversement par l'étranger Prestimion, et ils venaient de nombreuses parties du continent occidental lier leur sort aux Cinq Lords. Très tranquillement, un gouvernement Sambailid fantôme naquit là, dans la rurale Zimroel.

Dans leur dominion s'étendant lentement, les Cinq Lords nommèrent des fonctionnaires et promulguèrent des lois. Ils parvinrent à détourner des taxes locales des percepteurs pontificaux pour leur propre compte. Ils se bâtirent cinq magnifiques palais en face d'Horvenar, au sommet des falaises rouges de Gornevon. Les résidences de Gavdat, Gavinius et Gavahaud étaient côte à côte, formant un groupe, celle de Gaviral un peu à l'ouest des autres, sur un petit à-pic où la vue sur le fleuve était meilleure que celle de ses frères, et celle de Gavilomarin plus à l'est, séparée des autres par une basse chaîne latérale ; et ils se proposaient d'étendre graduellement leur autorité sur le continent que leur puissant oncle avait autrefois

gouverné, pratiquement comme un roi.

À ce jour, le gouvernement du Pontife Confalume et du Coronal lord Prestimion dans la lointaine Alhanroel n'avait pas prêté attention à ce qui commençait à prendre forme à Zimroel. Peut-être l'ignoraient-ils encore.

Les Cinq Lords connaissaient les risques encourus. Mais Mandralisca leur avait fait voir la difficulté qu'aurait le gouvernement impérial pour entreprendre toute action punitive d'importance contre eux. Il faudrait lever une armée à Alhanroel, lui faire traverser d'une façon ou d'une autre l'immense golfe de la Mer Intérieure d'un continent à l'autre. Puis les troupes impériales devraient pratiquement réquisitionner la totalité de la flotte fluviale de Zimroel pour se transporter en amont du fleuve dans le territoire tenu par les insurgés, ou alors marcher pendant des milliers de kilomètres en traversant probablement l'une après l'autre des régions hostiles.

Et même s'ils y parvenaient, et ramenaient sous contrôle les paysans rebelles de la région, il ne leur serait pas facile de déloger les Cinq Lords eux-mêmes de leur nid d'aigle au-dessus du Zimr. Il n'y avait aucun moyen d'escalader ces falaises rouges depuis le fleuve. Ce qui ne laissait qu'une approche, depuis le désert au sud : la région même où Mandralisca et sa patrouille chevauchaient à présent. Et c'était une route véritablement infernale.

Dans la soirée, le bailli Corde fit chercher Dekkeret et Dinitak à leur hostellerie, et les fit escorter au palais du comte pour un banquet officiel, le premier de ceux prévus à l'occasion du séjour de Dekkeret à Normork.

Dekkeret avait souvent vu le palais au cours de son enfance : un bâtiment massif de pierre grise, lourd et presque sans fenêtres, qui était collé au mur de la cité, comme une énorme moule sur un rocher, là où le mur formait une large boucle vers l'extérieur pour contourner un éperon du Mont du Château. C'était un endroit sombre et sinistre, ressemblant à une forteresse, peu attrayant. Même les six minarets étroits qui s'élevaient sur son toit, dont l'architecte avait sans doute pensé qu'ils apporteraient une touche de légèreté à l'aspect du palais, ne paraissaient rien d'autre qu'une rangée de lances barbelées.

L'intérieur était tout aussi sombre que l'extérieur. L'édifice avait l'air deux fois plus grand de l'intérieur, et peut-être encore quatre fois plus laid. Dekkeret et Dinitak furent conduits à travers d'ahurissants couloirs longs et obscurs, uniquement éclairés par des torches fumantes et de médiocres tubes lumineux, par des carrefours d'où partaient, comme autant de rayons, des couloirs aux murs de pierre nue, passant devant des salles aux murs de brique noire sans autre décoration que, de loin en loin, la grotesque statue de quelque ancien personnage important, ou des tapisseries grossières représentant des seigneurs et dames de la cité, depuis longtemps oubliés, occupés à des divertissements seigneuriaux ; puis, enfin, ils parvinrent dans la salle de banquets du comte Considat, sombre et pleine de courants d'air, où un assortiment de notables de Normork les attendait.

La soirée fut lugubre. Considat prit le premier la parole, souhaitant un bon retour à l'enfant le plus célèbre de la ville. Le comte était jeune et n'avait hérité de son titre que l'année précédente ; c'était un homme aimable, qui semblait presque manquer d'assurance, plus attirant par son physique et ses manières que son père, sans savoir-vivre, ne l'avait été. Mais c'était un orateur ennuyeux, qui ne cessait de parler, d'un ton monotone, comme s'il n'avait su de quelle façon terminer son discours, déversant un torrent de platitudes stupides. À un moment, Dekkeret s'assoupit et fut rappelé à l'ordre d'un coup de coude de Dinitak sous la table.

Puis ce fut au tour de Dekkeret de s'exprimer, pour transmettre les

compliments de lord Prestimion, et, puisque c'était le prétexte officiel de cette visite, ses félicitations au comte et à la comtesse pour la naissance de leur fils. Il présenta les regrets de lord Prestimion de ne pouvoir être présent en personne. Les cadeaux envoyés par lord Prestimion furent apportés par les hommes de Dekkeret. Le bailli Corde fit un discours. Ainsi que plusieurs autres hauts fonctionnaires de la cour, visiblement désireux de faire grande impression au futur Coronal, dans un style profus et assommant. Puis le comte reprit la parole, sans plus d'éloquence que la première fois, mais du moins plus brièvement. Dekkeret, légèrement surpris, improvisa une réponse. Ensuite, et ensuite seulement, le repas fut enfin servi, une triste succession de viandes trop cuites et peu épicées, de légumes mous et de vins trop verts. Les discours d'après dîner suivirent. Dekkeret vint au bout de cette cérémonie interminable en faisant appel à toute sa patience et sa discipline.

Il ne comprenait que trop bien que de nombreuses autres soirées comme celle-ci l'attendaient dans les années à venir. Jadis, quand il était beaucoup plus jeune, il avait cru que la vie d'un Coronal devait consister en une prestigieuse succession de tournois, banquets et festivités, interrompue çà et là par la prise de grandes décisions spectaculaires, affectant la vie de plusieurs millions de gens. Il était plus avisé à présent.

Le jour suivant, n'ayant pas de fonctions officielles prévues avant la tombée de la nuit, Dekkeret fit visiter la ville à Dinitak, eux deux, seuls avec une douzaine de gardes du corps. C'était une matinée claire et chaude, avec l'air doux et parfumé de l'éternel printemps du Mont du Château, et un soleil fort et brillant. Les rochers à pic du Mont, aux aspérités s'élançant vers le ciel, s'élevaient au-delà du mur de la cité de tous côtés de Normork, brillant comme du bronze rougeoyant sous cette lumière éclatante.

Les visiteurs de Normork commentaient souvent le contraste entre l'écrin d'une merveilleuse beauté de la ville et l'aspect sombre et hermétique de la cité elle-même, cette multitude de bâtiments gris entassés en vrac, blottis dans l'ombre du colossal mur noir. Dekkeret, élevé là, trouvait naturel le sombre caractère dominant de Normork, sans rien y trouver d'anormal, en fait sans même le remarquer ; mais là, pour la première fois, il commença à voir sa ville avec les yeux des critiques. Peut-être toutes ces années où il avait habité les plus hauts niveaux du Mont du Château commençaient-elles à modifier son attitude vis-à-vis de cet endroit, songea-t-il.

Le mur de la cité était presque impossible à escalader de l'extérieur. Toutefois, dans toute la ville, des escaliers de pierre adossés contre sa face intérieure menaient au sommet. Ils donnaient facilement accès à la large voie, assez vaste pour permettre à dix

personnes de marcher de front, qui suivait le bord du mur. Dekkeret et Dinitak, accompagnés de leur inévitable petite troupe de protection, y montèrent par l'escalier en face de leur hôtel.

En silence, ils prirent la direction de l'ouest sur le périmètre de la ville. Au bout d'un moment, Dekkeret fit signe à son compagnon de le suivre vers le bord extérieur du mur. Se penchant fort au-dessus, il dit :

— Vois-tu la route, là, en dessous de nous ? Cette chose qui ressemble à un ruban blanc s'étendant loin à l'est ? C'est celle qui monte de Dundilmir, Stilpool et les autres cités de ce niveau du Mont. Cette route est le principal accès à Normork, à partir de ces villes et de toutes celles qui se situent en contrebas. Mais tu remarqueras qu'elle n'entre pas *dans* Normork, en nul endroit. Elle ne le peut pas, parce qu'elle arrive du mauvais côté de la ville. Tu as déjà vu que l'unique entrée de la ville se trouve de l'autre côté, du côté de Normork qui fait face au sommet de la pente. Dinitak regarda et acquiesça.

— Oui, elle vient jusqu'au mur en dessous de l'endroit où nous nous trouvons, mais il n'y a aucun moyen d'entrer par ici. Donc elle tourne à gauche et continue le long du mur, qu'elle suit jusqu'à l'autre côté j'imagine, jusqu'à... Jusqu'à quoi ? Jusqu'à ce qu'elle atteigne cette ridicule petite porte ?

— Exactement. De l'autre côté, elle rejoint la route par laquelle nous sommes descendus du Château, et elles forment une route unique qui rentre dans Normork par l'Œil de Stiamot.

— Et cela oblige les voyageurs venant du bas de la pente à faire tout le tour de la ville pour entrer par le côté en amont ? Quel aménagement brouillon !

— C'est ainsi. Mais des changements se préparent.

— Ah ?

— Je t'ai dit que j'avais des projets pour cette ville, déclara solennellement Dekkeret. Nous nous trouvons exactement au-dessus de l'endroit où j'ai l'intention de percer un jour une seconde entrée dans le mur.

Il balaya d'un ample geste le titanesque rempart de pierre noire pour y représenter une vaste voie.

— Écoute ça, Dinitak ! La porte que j'ai l'intention de bâtir sera quelque chose de véritablement majestueux, rien à voir avec le pitoyable petit trou par lequel nous sommes entrés hier. Je vais lui donner quinze mètres de haut et douze de large, ou peut-être même plus, afin que même un Skandar se sente petit lorsqu'il la franchira. Je la ferai faire dans un bois noir d'une espèce que je connais à Zimroel, un bois rare et coûteux qui, une fois poli, aura un tel brillant qu'il chatouillera comme un miroir dans la lumière matinale, et je la ceindrai de grosses barres d'acier, les gonds aussi seront en acier ; et selon mon

décret le plus sacré, elle restera grande ouverte en tout temps, sauf si la cité est en danger, si cela advient jamais. Alors, qu'en dis-tu ?

Dinitak resta silencieux un moment, sourcils froncés.

— Je me pose des questions, dit-il finalement.

— Continue.

— Je vous accorde que tout ceci sonne bien. Mais croyez-vous qu'ils *veulent* sincèrement une telle porte ici, Dekkeret ? Je ne suis là que depuis moins d'une journée et demie, mais j'ai déjà la nette impression que la principale préoccupation des gens de Normork est la *sécurité*. Ils la désirent au-delà de toute raison. Ils sont les plus prudents du monde. Et cet énorme mur noir inexpugnable qu'ils vénèrent autant est le symbole de cette obsession. C'est sans aucun doute la raison pour laquelle la seule ouverture du mur est si petite, et pourquoi ils prennent soin de la fermer et de la verrouiller chaque soir au coucher du soleil. Pensez-vous que le confort des voyageurs venant des cités du bas de la pente les intéresse, à côté de la sécurité de leurs propres petites personnes ? Si vous venez faire un trou béant dans leur mur, croyez-vous que cet acte vous vaudra leur amour ?

— Je serai alors Coronal. Le premier Coronal à être né à Normork.

— Il n'empêche...

— Non. Ils accepteront ma porte, j'en suis certain. Ils *adoreront* ma porte. Peut-être pas tout de suite, non, je t'accorde qu'ils auront besoin de temps pour s'y habituer. Mais il s'agira d'une porte absolument splendide, le nouveau symbole de la cité, quelque chose que les gens viendront voir de tout le Mont du Château. Et les citoyens la montreront et diront : voici la porte que lord Dekkeret a fait construire pour nous, la plus magnifique porte que l'on puisse trouver au monde.

— Et le fait qu'elle reste ouverte tout le temps... ?

— Même ainsi. Un signe de confiance municipale. Quels ennemis ont-ils à craindre, de toute façon ? Le monde est en paix. Aucune armée d'envahisseurs ne va marcher sur le Mont du Château. Non, Dinitak... peut-être marmonneront-ils et grogneront-ils au début, mais très vite, ils reconnaîtront que la nouvelle porte est la construction la plus merveilleuse qui ait été édiflée ici depuis le mur lui-même.

— Vous avez absolument raison, commenta Dinitak, avec juste le plus léger soupçon d'ironie.

Dekkeret l'entendit. Mais il ne se laissa pas arrêter.

— Je sais que j'ai raison. Cette porte sera mon monument. La Porte Dekkeret, c'est ainsi que les gens l'appelleront dans les siècles à venir. Tous ceux qui arriveront depuis le bas du Mont passeront par cette porte et la contempleront bouche bée, et ils se diront les uns aux autres que cette magnifique porte, la plus célèbre au monde, fut construite il y a longtemps par un Coronal lord du nom de Dekkeret,

qui était originaire de cette cité de Normork.

Il ne put retenir un sourire devant l'extravagante prétention de ses propres paroles. Son *monument* ? Un Coronal de Majipoor devait-il vraiment se soucier de savoir si on l'oublierait un jour ? Tout ce qu'il venait de dire se mit à lui paraître un rien idiot, alors que les derniers mots résonnaient encore. Dinitak avait souvent cet effet sur lui. Le réalisme chèrement acquis du petit homme coriace était fréquemment un antidote utile aux folles envolées romantiques de Dekkeret.

Mais pas cette fois, se jura-t-il. En dépit des doutes de Dinitak, la Porte Dekkeret serait construite. Elle ne serait probablement pas son premier grand projet une fois qu'il serait Coronal, mais tôt ou tard, il le réaliserait. C'était son rêve depuis de nombreuses années. Rien de ce que Dinitak pourrait dire ne l'en détournerait.

Ils reprirent leur marche le long du sommet du mur.

— C'est le palais du comte, non ? demanda Dinitak en indiquant un bâtiment derrière le parapet intérieur. Il est très différent sous cet angle. Mais toujours aussi hideux.

— Peut-être. Peut-être.

Dekkeret sentit son humeur s'assombrir brusquement. Une pulsation se mit à vibrer dans ses tempes. Il avança vers le garde-fou pour mieux voir, et se retrouva face à deux des gardes en uniformes sombres du comte Considat. Il gesticula si violemment qu'ils durent penser qu'il allait les balancer sur le côté. Ils reculèrent précipitamment.

Dekkeret regarda fixement l'esplanade devant le palais. Son visage blêmit. Ses lèvres se crispèrent. Il appuya le bout de ses doigts de chaque côté de sa tête et massa lentement un endroit juste au-dessus de ses pommettes.

— Que se passe-t-il ? demanda Dinitak, au bout d'un moment, comme il ne disait rien.

— Nous aurions une vue parfaite de la tentative d'assassinat, d'ici, déclara Dekkeret et il se mit à brosser la scène pour Dinitak en brusques gestes de la main. Lord Prestimion vient d'arriver sur l'esplanade. Voilà son flotteur, arrêté juste là. Il en descend. Gialaurys marche à sa gauche, Akbalik à sa droite. Tu n'as pas connu Akbalik, n'est-ce pas ? Il est mort à peu près au moment où tu nous as rejoints à Stioen pour l'assaut final contre Dantirya Sambail. Akbalik était un homme merveilleux. C'est lui qui devrait être sur le point de devenir Coronal, pas moi... Et voilà le comte Meglis sur les marches du palais, à trois ou quatre marches du pied de l'escalier. Cet abruti de bâtard reste là, attendant que Prestimion *le rejoigne*, alors que ce doit être l'inverse. Prestimion est déconcerté. Il attend que Meglis descende les dernières marches, mais celui-ci ne le fait pas et, pendant un bon moment, aucun d'eux ne bouge. Dekkeret se tut.

— Et où étiez-vous ? demanda Dinitak. Vous m'avez dit que vous étiez là ce jour-là, que vous aviez assisté à toute la scène.

— Oui. Oui. Il y avait une grande foule, là-bas, à gauche, où l'esplanade rejoint le grand boulevard. Des milliers de gens. Les gardes nous contiennent. Je suis quasiment devant, de ce côté. Au deuxième rang.

Dekkeret soupira. Un nouveau silence morne suivit.

— Et ensuite ? L'assassin surgit de la foule, brandissant sa faucille ? Quelqu'un hurle pour avertir le Coronal. Les gardes interviennent et l'abattent, continua Dinitak.

— Non. Une jeune fille avance d'abord...

— Une jeune fille ?

— Une belle jeune fille, très grande, aux boucles roux doré. Seize ans. Son nom était Sithelle. Ma cousine. Juste devant moi, contre la corde qui retient la foule. Elle adorait lord Prestimion. Nous nous étions levés à l'aube pour être bien placés, devant. Elle portait un bouquet qu'elle avait tressé elle-même, des centaines de fleurs. Je croyais qu'elle comptait le jeter en direction du Coronal. Mais non. Non.

La voix de Dekkeret était devenue basse, monocorde et sourde.

— Elle se penche, se glisse sous la corde et passe entre les gardes pour pouvoir *remettre* les fleurs à Prestimion. Un acte totalement insensé. Mais il est amusé. Il fait signe aux gardes de la laisser approcher. Il accepte les fleurs. Lui pose une ou deux questions. Et alors...

— L'homme à la faucille ?

— Oui. Un maigrichon avec une barbe. Le regard fou. Il surgit de nulle part, fonce droit sur Prestimion, Sithelle ne le voit pas arriver, mais elle entend des pas je pense, elle se retourne et il la frappe avec sa faucille pour l'écarter, dit Dekkeret en claquant des doigts. Juste comme ça. Du sang partout... sa gorge...

— Il tue votre cousine ? demande Dinitak d'une voix étouffée.

— Elle a dû mourir sur le coup.

— Et ensuite les gardes le tuent.

— Non, dit Dekkeret. C'est moi qui le tue.

— Vous ?

— L'assassin se tenait à cinq ou six pas sur ma gauche. Je suis sorti de la foule en courant et me suis jeté sur lui ; j'ignore comment j'ai franchi la corde maintenant la foule, je ne me souviens pas de ça, seulement que j'étais là, que je voyais Sithelle la main sur sa gorge essayant de refermer la blessure en tombant, et Prestimion qui restait figé devant l'homme qui levait sa faucille, Gialaurys et Akbalik qui se mettaient en mouvement sur les côtés, mais pas assez vite. J'ai saisi le bras de l'assassin et l'ai tordu jusqu'à ce qu'il casse. Puis j'ai mis le

bras autour de son cou et le lui ai brisé aussi. Ensuite, j'ai ramassé Sithelle... elle était déjà morte, je le savais... et j'ai traversé la foule avec elle, suivant le Boulevard Spurifon, dans la Vieille Ville. Personne ne m'a arrêté. Les gens s'écartaient de moi lorsque j'approchais. J'étais couvert de son sang. Je l'ai ramenée chez elle et j'ai expliqué à ses parents ce qui s'était passé. Ce fut l'heure la plus atroce de ma vie. Elle m'accompagne depuis.

— Vous l'aimiez ? Vous vouliez l'épouser ? Vous étiez promis l'un à l'autre ?

— Oh, non ! Rien de tel. Je l'aimais bien entendu, mais pas comme ça. Nous étions cousins, souviens-toi. Élevés quasiment comme frère et sœur. Nos familles voulaient nous marier, mais je ne l'avais jamais sérieusement envisagé.

— Et elle ?

Dekkeret eut un pauvre sourire.

— Elle rêvait peut-être d'épouser lord Prestimion. Je sais qu'elle avait des portraits de lui accrochés un peu partout dans sa chambre. Mais rien n'en serait jamais sorti, et elle le savait probablement. Il est bien possible qu'elle ait été amoureuse de moi, j'imagine. Nous étions alors si jeunes... que savions-nous l'un et l'autre... ?

Il baissa de nouveau les yeux vers l'esplanade. *Était-ce son sang qui tachait encore les pavés de l'esplanade ?*

Non. Non, se dit-il, ne sois pas ridicule !

— En fait, vous étiez amoureux d'elle, je crois, dit Dinitak.

— Non. Je suis sûr que non, pas à l'époque. Mais... le Divin me vienne en aide, Dinitak ! Quelque chose s'est peu à peu emparé de moi depuis. Elle ne quitte pas mes pensées. Je regarde en arrière, par-delà les années, et je la vois, son visage, ses yeux, ses cheveux, sa façon de se tenir, la manière dont elle montait et descendait en courant ces escaliers, l'espièglerie de son regard... et je me dis : si seulement elle avait vécu, si seulement nous avions eu une chance de grandir un peu...

Dekkeret secoua violemment la tête.

— Il n'empêche. Elle est morte depuis plus longtemps qu'elle n'a vécu. Elle n'a désormais pas plus de réalité qu'un personnage qui t'apparaît en rêve. Viens, quittons cet endroit.

— Je suis désolé d'avoir réveillé tout cela, Dekkeret.

— Ne t'en fais pas. C'est toujours en moi. Voir l'endroit où c'est arrivé a juste rendu les choses un peu plus pénibles pendant un instant... Le même après-midi, tu sais, Akbalik m'a retrouvé, je ne sais comment, et m'a emmené voir Prestimion, qui a proposé de m'enrôler comme chevalier-initié au Château en remerciement pour lui avoir sauvé la vie, et tout ce qui m'est arrivé depuis a été la conséquence directe de ce qui s'est passé ce terrible jour. J'entends encore

Prestimion dire à Akbalik : « Qui sait ? Aujourd'hui, nous avons peut-être trouvé le prochain Coronal. » Ce sont ses propres paroles. Bien sûr, à ce moment-là, il plaisantait.

— Mais il avait raison.

— Oui. On le dirait. Une ligne droite, reliant le jeune garçon qui a fendu la foule pour sauver lord Prestimion, à l'homme qui prendra un jour la succession de Prestimion sur le Trône de Confalume. Moi, lord Dekkeret ! N'est-ce pas ahurissant, Dinitak ? fit amèrement Dekkeret.

— Pas à mes yeux. Mais j'ai parfois l'impression que vous avez du mal à croire que vous serez effectivement Coronal.

— N'en aurais-tu pas aussi, s'il s'agissait de toi ?

— Mais il ne s'agit pas de moi, et ce ne sera jamais le cas, grâce au Divin. Je suis tout à fait satisfait d'être ce que je suis.

— Moi aussi, Dinitak. Je ne suis pas pressé de remplacer Prestimion. S'il était encore Coronal pour les vingt prochaines années, ce serait parfait pour...

Dinitak attrapa la manche de Dekkeret.

— Attendez une seconde. Regardez... Il se passe quelque chose d'étrange là-bas.

Il suivit le bras de Dinitak. Oui, il semblait y avoir un début d'altercation à quelque quinze mètres plus bas, au pied du mur, à l'extérieur du cercle protecteur des forces de sécurité de Considat. Une demi-douzaine de gardes entouraient quelqu'un. Des bras s'agitaient. On entendait beaucoup de cris furieux et incohérents.

— Il serait invraisemblable qu'il y ait une nouvelle tentative d'assassinat, fit Dinitak.

— Tu as fichtrement raison. Mais ces imbéciles... Dekkeret se hissa sur la pointe des pieds pour mieux voir. Un hoquet d'indignation lui échappa.

— Par la Dame, c'est après un messenger du Château qu'ils en ont ! Suis-moi, Dinitak !

Ils se précipitèrent.

— Un étranger suspect, mon seigneur. Nous avons tenté de l'interroger, mais... commença un garde à l'air excédé, s'interposant devant Dekkeret.

— Crétin, ne reconnais-tu pas l'insigne des courriers du Coronal ? Recule !

Le courrier n'était pas un de ceux connus de Dekkeret, mais la constellation dorée, insigne de sa fonction, était suffisante. L'homme, bien que plus très frais après l'intervention des gardes, se ressaisit vaillamment et tendit à Dekkeret une enveloppe au sceau de cire écarlate bien visible du Haut Conseiller Septach Melayn.

— Seigneur Dekkeret, je vous apporte ce message... sur ordre du prince Teotas, au nom du Conseil, j'ai chevauché nuit et jour depuis le

Château pour vous le remettre...

Dekkeret le lui arracha, jeta un coup d'œil au sceau et ouvrit l'enveloppe en la déchirant. Elle ne contenait qu'une feuille griffonnée, de l'écriture épaisse, carrée et enfantine de Teotas. Dekkeret parcourut rapidement les mots des yeux, une fois, puis deux, puis trois.

— Mauvaises nouvelles ? demanda Dinitak au bout d'un moment.

Dekkeret acquiesça.

— En effet. Le Pontife est malade. Il a peut-être eu une attaque.

— Est-il mourant ?

— Le terme n'est pas utilisé. Mais comment cela ne traverserait-il pas l'esprit, lorsqu'un homme de quatre-vingt-dix ans est malade ? Je suis immédiatement rappelé au Château.

Dekkeret eut un rire forcé.

— Eh bien, au moins nous n'aurons pas à subir un autre des ennuyeux banquets du comte Considat ce soir ; grâces soient rendues au Divin pour ses petites attentions. Mais ce qui risque de se produire ensuite...

Il regarda au loin. Il ne savait que penser. Un flot étourdissant de sentiments contradictoires faisait rage en lui : tristesse, excitation, désarroi, euphorie, incrédulité, peur.

Confalume malade. Peut-être mourant. Voire déjà mort.

Prestimion le savait-il ? Il était censé être aussi en voyage en ce moment. Comme à son habitude. Dekkeret se demanda quel genre de scène pouvait se dérouler, là-bas au Château, en l'absence à la fois du Coronal et du Coronal-désigné.

— Ce n'est peut-être rien, dit-il.

Sa voix, d'ordinaire sonore, était caverneuse et rauque.

— Les personnes âgées sont parfois malades. Ce qui *semble être* une attaque n'en est pas toujours une. Et on ne meurt pas forcément d'une attaque.

— Tout cela est vrai, répondit Dinitak. Mais cependant...

Dekkeret leva la main.

— Non. Ne le dis pas.

Dinitak ne voulut pas s'arrêter.

— Vous disiez, il y a un instant, espérer que Prestimion soit encore Coronal pendant les vingt prochaines années. Et je sais que vous étiez sincère en formulant ce vœu. Mais vous ne croyiez pas sérieusement qu'il le serait encore, non ?

Les premiers pungatans apparaissaient, disséminés sur le terrain en friche devant eux.

— Quelles sales plantes ! marmonna Jacomin Halefice. Ce que je peux les détester ! J'y mettrais le feu, si j'en avais le droit !

— Oh ! Ces plantes sont nos amies ! répondit Mandralisca.

— Les vôtres peut-être, Votre Grâce. Pas les miennes.

— Elles sont les gardiennes de notre domaine, expliqua le comte. Ces charmants pungatans nous protègent de nos ennemis.

En effet. Ce désert était sauvage et cruel, et la seule route le franchissant était une simple piste rocailleuse. S'en éloigner ne serait-ce que d'une dizaine de mètres vous mettrait à la portée des pungatans... ces plantes funestes aux feuilles en forme de fouet étaient les seules à se plaire là. Conduire une armée de quelque taille que ce soit au milieu de ce territoire, où l'eau était rare, où il n'y avait ni bois ni plantes comestibles, et où la végétation existante attaquait violemment et mortellement tout passant, serait un exercice relevant de la grande logistique.

Mais Mandralisca connaissait le chemin traversant cette plaine sinistre.

— Attention aux fouets ! cria-t-il, en lançant un regard par-dessus son épaule à ses hommes. Restez alignés !

Il éperonna sa monture et avança dans le bosquet de pungatans.

Ils étaient réellement beaux, ces pungatans, du moins aux yeux de Mandralisca. Leurs épais troncs gris trapus, lisses et cylindriques, s'élevaient du sol rouge rouille jusqu'à une hauteur de quatre-vingt-dix centimètres à un mètre vingt. À leur sommet poussait une paire de frondes ondulantes semblables à des rubans, s'étendant en directions opposées sur environ deux mètres, leurs extrémités traînant joliment sur le sol en un enchevêtrement complexe de filaments effilochés et emmêlés. Ces frondes paraissaient délicates et douces ; elles étaient presque transparentes au point d'être difficiles à voir, excepté sous certains angles favorables. Flottant dans la brise, elles auraient pu passer pour des algues claires, apparaissant avec les marées.

Mais il suffisait de passer à quatre ou six mètres de l'une de ces plantes pour qu'un liquide violacé vienne se répandre dans ces frondes agitées, qu'elles deviennent turgescents et que leurs extrémités se mettent à trembler ; ensuite... *tchac* !... elles se déroulaient de toute

leur longueur surprenante et frappaient, un coup de fouet d'une étonnante rapidité et d'une force terrifiante. C'était un coup latéral violent qui découpait avec la force d'une épée bien affilée toute créature assez téméraire pour s'aventurer à leur portée. C'est ainsi qu'elles se nourrissaient, sur ce sol stérile : elles tuaient, puis absorbaient les nutriments qui filtraient dans la terre sous les corps en décomposition de leurs victimes. On voyait des squelettes partiels dispersés tout autour, les restes anciens d'animaux imprudents et, à l'évidence, d'un bon nombre de voyageurs sans méfiance.

Il y a longtemps, quelqu'un avait tracé une piste sûre à travers ce désert peu attrayant, une zone étroite passant entre les endroits où les plantes avaient tendance à pousser. Elle n'était marquée que par une ligne discontinue de cailloux de chaque côté, et le passant négligent pouvait facilement dévier de ses limites. Mais le comte Mandralisca n'était pas enclin à la négligence. Il guida son petit convoi à travers la plaine mortelle sans incident, puis de là sur l'interminable piste étroite, en épingle à cheveux, qui menait au sommet des falaises au bord du fleuve, et à l'enceinte des palais où ses maîtres les Cinq Lords attendaient son retour.

Quel genre de sottises avaient-ils réussi à faire pendant son absence ? se demanda Mandralisca.

Le spectacle qui s'offrit à lui, alors que sa patrouille et lui arrivaient sur la vaste place faisant face aux trois édifices centraux, était tellement conforme à ce à quoi il s'attendait qu'il eut du mal à retenir un rire amer et à dissimuler son mépris et son dégoût.

Gavinus, le frère dont Mandralisca se souciait le moins, errait sur la place, ivre – ce n'était pas une surprise ! – et titubant, se déchaînant avec maladresse. Rouge et couvert de sueur, uniquement vêtu d'un tablier de lin aux pans lâches, il se traînait d'une colonne de pierre à la suivante, leur distribuant des baisers comme s'il s'agissait de jolies jeunes filles, tout en braillant une chanson criarde. Une flasque d'eau-de-vie en cuir était accrochée à son épaule. Une paire de ses femmes, ses « épouses » ainsi que Gavinus aimait à les appeler, bien qu'il n'y ait aucune preuve d'une relation aussi officielle, le suivaient prudemment, comme si elles espéraient réussir à le ramener à l'intérieur du palais. Mais elles prenaient soin de ne pas trop l'approcher. Gavinus était dangereux lorsqu'il avait bu.

Il s'arrêta en chancelant et vacillant lorsqu'il vit le comte.

— Mandralisca ! beugla-t-il. Enfin ! Où étais-tu, camarade ? T'ai cherché toute la journée !

Le gros homme avança en trébuchant. Mandralisca mit rapidement pied à terre. Il n'aurait pas été sage de rester sur sa monture en présence du Lord Gavinus.

Des cinq frères, c'était celui qui ressemblait le plus à feu leur père

Gaviundar : un homme énorme, au gros ventre, au visage large et rougeaud, aux déplaisants petits yeux bleu-vert et aux grandes oreilles charnues qui s'écartaient en angles aigus du dôme quasiment chauve de son crâne. Bien que Mandralisca soit grand, le Lord Gavinius était encore plus grand et beaucoup plus volumineux. Il se mit presque nez à nez avec Mandralisca et resta là, à se balancer de façon inquiétante d'avant en arrière sur les troncs massifs de ses jambes, le fixant d'un regard trouble.

— Tu veux à boire, comte ? Là. Là. Regarde-toi, tu es couvert de poussière ! Où étais-tu passé ?

Maladroitement, il défit la courroie de sa flasque d'eau-de-vie, la laissant presque tomber ce faisant et ne la rattrapant que d'une volée désespérée de son énorme patte, puis la poussa vers Mandralisca.

— Je vous remercie, milord Gavinius. Mais je n'ai pas soif pour l'instant.

— Pas soif ? Mais c'est que tu n'as jamais soif. Et pourquoi donc, maudit ? Quel triste compagnon tu fais, Mandralisca ! Bois quand même. Tu devrais avoir envie de boire. Tu devrais aimer boire. Comment puis-je faire confiance à un homme qui déteste boire ? Allez. Allez, *bois* !

Haussant les épaules, Mandralisca prit la flasque que lui tendait le gros homme, la porta à ses lèvres sans qu'elle les touche vraiment, fit semblant de prendre une gorgée, et la rendit.

Gavinius la reboucha et la jeta sans façon par-dessus son épaule. Puis, se penchant tout près du visage de Mandralisca, il commença à parler d'une voix épaisse :

— J'ai fait un rêve la nuit dernière... on ne peut plus renversant... c'était un message, Mandralisca, un véritable message, je te le dis ! Je voulais que tu me l'interprètes, mais où étais-tu ? Bon sang, où étais-tu ? C'était un rêve si...

— Il était au nord du Zimr, nigaud, menant une expédition punitive contre le seigneur Vorthinar, coupa brusquement une voix dure et sèche venant de sur le côté. N'est-ce pas, Mandralisca ?

C'était Gaviral. Le seul réellement intelligent du lot : le futur Pontife de Zimroel, si Mandralisca arrivait à ses fins.

L'interruption fut la bienvenue. Négocier avec Gavinius, ivre ou sobre, était toujours exaspérant, mais cela pouvait aussi être dangereux. Gaviral pouvait se montrer dangereux à sa façon fourbe, mais en aucun cas il ne risquait de vous empoigner en une virile démonstration d'affection à vous broyer les os, ou tout simplement de vous écraser en tombant complètement ivre sur vous, comme un arbre qui s'abat.

— Je suis allé dans le nord, oui, milord, répondit Mandralisca, et la mission a été accomplie. Le seigneur Vorthinar et tous ses hommes

sont partis en flammes il y a cinq jours.

Gaviral sourit. Seul dans cette bande fraternelle de grands balourds frustes, il était petit, noueux et impatient, avec des yeux vifs sans cesse en mouvement et une bouche étroite et agitée. Il était bâti sur une échelle tellement différente des autres que Mandralisca soupçonnait parfois qu'il n'était peut-être pas le fils de son père. Mais il avait bien les cheveux roux de tout le clan Sambailid, la rudesse caractéristique des traits et leur esprit d'une avidité irréprensible.

— Ils sont morts ? dit Gaviral. Splendide. Splendide ! Mais je n'avais aucun doute. Tu es un brave homme, loyal et fidèle, Mandralisca. Que ferions-nous sans toi ? Tu es un trésor. Tu es notre solide bras droit. Je fais ton éloge de tout cœur.

Il y avait une profonde condescendance dans le ton expansif de Gaviral, un manque de sincérité désinvolte, une vague déloyauté, qui retentissait dans chaque syllabe. Il parlait de la façon dont on s'adresserait à un serviteur, un laquais, un larbin... du moins de la façon dont parlerait un idiot ne comprenant pas la façon adéquate de s'adresser à ceux dont il dépend, aussi inférieurs soient-ils.

Mais Mandralisca ne montrait aucun signe d'offuscation.

— Merci, milord, dit-il doucement avec un petit sourire de gratitude et une inclinaison de tête, comme s'il recevait une chaîne en or, était fait chevalier, ou se voyait offrir six villages fertiles du nord. Je chérirai ces paroles. Vos louanges ont une grande importance pour moi... plus peut-être que vous ne pouvez l'imaginer.

— Il ne s'agit pas tant de louanges que d'un simple constat, Mandralisca, dit Gaviral, l'air très content de lui.

Il était le plus intelligent des cinq frères, oui. Mais ce qu'il ignorait et que savait Mandralisca, c'est qu'il ne l'était pas moitié autant qu'il s'imaginait l'être. C'était son gros défaut. Il était assez facile à abuser : il suffisait de lui donner à penser que l'on était intimidé par son esprit brillant pour le mettre dans sa poche. Gavinius les interrompit avec brusquerie.

— J'ai rêvé, dit-il, revenant à son sujet comme si Mandralisca et Gaviral n'avaient pas discuté entre eux. Un tel rêve ! Le Procureur venait me trouver, le croirais-tu ? Il faisait les cent pas devant moi, me regardait dans les yeux, me disait des paroles merveilleuses. C'était un message, j'en suis sûr, mais de qui ? Sûrement pas de la Dame. Pourquoi la Dame m'enverrait-elle l'esprit du Procureur ? Pourquoi la Dame m'enverrait-elle un rêve, d'abord ?

Gavinius rota.

— Il faut que tu m'expliques, Mandralisca. Je t'ai cherché toute la journée. Et d'ailleurs, où étais-tu ?

Puis il se retourna, cherchant du pied la flasque dans le sable rouge de la place.

— Et où est mon eau-de-vie ? Qu'as-tu fait de ma flasque ?

— Rentre, Gavinius, dit Gaviral d'une voix basse mais pressante. Couche-toi. Ferme les yeux un instant. Le comte interprétera ton rêve plus tard.

Le petit homme donna à son mastodonte de frère un coup sec du doigt dans le sternum. Gavinius baissa la tête, clignant des yeux de surprise et regarda l'endroit où il avait été frappé.

— Allez. Allez, Gavinius.

Gaviral lui porta un nouveau coup, un peu plus fort cette fois. Gavinius, clignant toujours des yeux, se dirigea d'un pas pesant vers son palais, comme un Bidlack éméché, ses femmes le suivant de près.

Les Lords Gavdat et Gavahaud étaient entre-temps arrivés sur la place, et Mandralisca vit Gavilomarin s'approcher d'eux par la corniche qui séparait son palais des autres. Les frères se regroupèrent autour de leur conseiller privé.

Gavdat, au visage doux tout en bajoues, aux narines caverneuses, fit savoir dès qu'il eut appris le succès de la mission de Mandralisca que, d'après l'horoscope thaumaturge qu'il avait tiré, ce résultat était certain. Il se prétendait sorcier, et pratiquait en amateur raté la magie et les sortilèges. Le vain Gavahaud au cou de taureau, aussi laid que ses frères mais convaincu à un point extraordinaire de sa beauté, présenta ses félicitations à Mandralisca d'un salut délicat de dandy, doublement grotesque chez un homme si lourd. Le gros et mou Gavilomarin, sans grande âme, personnage négligeable qui était obligeamment d'accord avec tout ce que les autres pouvaient dire, battit des mains comme un simple d'esprit et gloussa gaiement en apprenant l'incendie du donjon.

— Puissent-ils tous périr ainsi, ceux qui s'opposent à nous ! déclara sentencieusement Gavahaud.

— Il y en aura beaucoup, j'en ai bien peur, répondit Mandralisca.

— Tu veux parler du Coronal ? demanda le Lord Gaviral.

— Cela viendra plus tard. Je veux dire d'autres comme le seigneur Vorthinar. Des princes locaux, qui sentent là une chance de se dégager de toute autorité. Une fois qu'ils voient des seigneurs comme vous défier ouvertement le Coronal et le Pontife et réussissant cette rébellion, ils ne trouvent plus de raison de continuer à payer des taxes aux autres gouvernements. Y compris le vôtre, mes seigneurs.

— Tu les brûleras pour nous comme tu as brûlé celui-ci, fit Gavahaud.

— Oui. Oui. C'est ce qu'il fera ! s'écria Gavilomarin, qui battit de nouveau des mains en jubilant.

Mandralisca lui lança un rapide sourire sinistre. Puis tapotant des doigts le paraclet doré de sa fonction qui pendait sur sa poitrine, et jetant un vif regard à chacun des frères, il dit :

— Messieurs, j'ai fait un long voyage aujourd'hui, et je suis très las. Je vous demande la permission de me retirer.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le village, un peu au sud du palais de Gaviral, où vivaient les serviteurs de plus haut rang, Jacomin Halefice dit avec hésitation à Mandralisca :

— Monsieur, puis-je vous faire part d'une observation personnelle ?

— Ne sommes-nous pas amis, Jacomin ?

Cette déclaration était si éloignée de la vérité qu'Halefice eut du mal à dissimuler son étonnement. Mais il se reprit au bout d'un moment et continua :

— Il m'a semblé, monsieur, que les frères, lorsqu'ils discutaient avec vous, à l'instant... et en fait, je l'avais déjà remarqué auparavant... j'espère que vous me pardonneriez de le dire, mais..., hésita-t-il. Ce que je veux dire...

— Dis-le, veux-tu ?

— C'est qu'ils sont très paternalistes lorsqu'ils vous parlent. Ils s'adressent à vous comme s'ils étaient de grands et puissants nobles, et vous traitent comme si vous n'étiez rien de plus qu'un vassal insignifiant, un simple laquais, se lança Halefice.

— Je *suis* bel et bien leur vassal, Jacomin.

— Mais pas leur serviteur.

— Pas exactement, non.

— Pourquoi supportez-vous leur insolence, alors, monsieur ? Car c'est de cela qu'il s'agit, et pardonnez-moi, Votre Grâce, mais cela me peine de voir un homme avec vos talents traité de la sorte. Ont-ils oublié que vous, et vous seul, avez fait d'eux ce qu'ils sont ?

— Oh non, pas à ce point ! Tu m'accordes un trop grand mérite, Jacomin. C'est le Divin qui les a faits ce qu'ils sont, et aussi, j'imagine, leur glorieux père, le prince Gaviundar, avec quelque assistance de leur mère, quelle qu'ait pu être cette dame, dit Mandralisca, arborant de nouveau son vif sourire glacé. Tout ce que j'ai fait a été de leur montrer qu'ils pouvaient se faire seigneurs de ces quelques provinces sans importance. Et, si tout se passe bien, de tout Zimroel, un jour, peut-être.

— Et cela ne vous dérange vraiment pas qu'ils vous traitent avec un tel mépris, monsieur ?

Mandralisca jeta un long regard inquisiteur à son petit aide de camp aux jambes arquées.

Jacomin Halefice et lui étaient ensemble depuis plus de vingt ans, à présent. Ils avaient combattu côte à côte contre les forces de Prestimion à Thegomar Edge, lorsque Korsibar avait péri de la main de son propre mage Su-suheris, que le Procureur Dantirya Sambail

avait été vaincu et fait prisonnier par Prestimion, et que Mandralisca lui-même, qui avait lutté jusqu'au dernier stade de l'épuisement, avait été blessé et également fait prisonnier par Rufiel Kisimir de Muldemar. Et tous deux avaient à nouveau été l'un près de l'autre à l'époque de la seconde grande défaite, au milieu des halliers de manganozas de Stoienzar, alors que Dantirya Sambail était tué par Septach Melayn : Halefice avait aidé Mandralisca à se glisser dans les broussailles et à disparaître, quand Navigorn le poursuivait et l'aurait mis à mort. C'était l'aide d'Halefice qui avait permis à Mandralisca de quitter Alhanroel et d'entrer au service des deux frères de Dantirya Sambail.

La loyauté et la dévotion d'Halefice étaient incontestables. Il était le bras droit de Mandralisca, comme Mandralisca avait été celui du Procureur Dantirya Sambail. Et pourtant, au cours de tout ce temps passé ensemble, il n'avait jamais osé parler de façon si intime avec Mandralisca qu'il venait de le faire. En cela, pensa Mandralisca, c'était assez touchant. Il répondit avec circonspection.

— S'ils semblent me traiter avec mépris, Jacomin, c'est que leurs manières sont toujours frustes, tel est le style de leur clan tout entier. Tu te souviens de leur élégant père Gaviundar, et de son joli frère Gaviad. Leur oncle Dantirya Sambail n'était pas non plus connu pour la douceur de sa dent. Là où tu vois du mépris, mon ami, je ne vois qu'un manque de délicatesse. Je ne m'en offusque pas. C'est dans leur nature. Ce sont des hommes grossiers et brutaux. Je le leur pardonne, car nous jouons tous dans la même équipe comprends-tu ce que je veux dire ?

— Monsieur ? dit Halefice, le regard vide.

— Apparemment pas. Laisse-moi te le présenter autrement : je sers les desseins des Sambailid, qu'ils le sachent ou pas, et je pense que non, parce qu'ils servent également les miens. C'est pareil qu'entre toi et moi, d'ailleurs. Réfléchis-y Jacomin. Mais garde tes réflexions pour toi. Ne parlons plus de ces sujets, d'accord ?

Mandralisca se détourna, en direction de sa petite maison toute simple.

— C'est ici que nos chemins se séparent, dit-il. Je te souhaite une bonne journée.

Les lumières restèrent allumées et Falco, le grand écuyer, resta aux côtés de Prestimion pendant qu'il se calmait. Diandolo lui apporta une boisson fraîche et apaisante. Le maître de maison, quasiment fou de contrariété à l'idée que son royal invité ait fait un rêve aussi terrifiant sous son toit, fit preuve d'une telle effusion de sollicitude et d'embarras que Falco dut lui ordonner de quitter la pièce. Le jeune prince Taradath, qui avait accompagné Prestimion à Fa et disposait de son propre appartement de l'autre côté de la cour, fit alors une apparition tardive, finalement sorti du profond sommeil de l'adolescence par le tumulte dans les couloirs. Prestimion le renvoya également. Les cauchemars de son père ne devaient pas l'inquiéter.

On était au troisième jour de la visite d'État de Prestimion à Fa. Tout s'était passé de façon prévisible jusque-là, banquets, discours, attribution de distinctions royales à des citoyens méritants, et tout le reste. Cependant les deux premières nuits, il avait fait le rêve « perdu dans des niveaux inconnus du Château », mais, grâce au Divin, sans l'angoisse supplémentaire de l'apparition de Thismet. Mais cette fois-ci la crise s'était abattue sur lui dans toute son horreur.

— Vous avez crié quelque chose comme « *tizmit, tizmit, tizmit* », monseigneur, dit Falco.

Naturellement, le nom de Thismet ne lui disait rien. Il n'y avait pas plus de six personnes au monde à savoir qui elle avait été.

— Vous criiez si fort, que je vous ai entendu à deux pièces d'ici. « *Tizmit ! Tizmit !* »

— Nous disons n'importe quoi en rêve, Falco. Cela n'a pas forcément de sens.

— Il devait être très mauvais, monseigneur. Vous êtes encore pâle... Là, donnez-moi ça, dit-il en tendant la main derrière lui pour prendre la flasque que Diandolo venait d'apporter. N'entendez-vous pas que la voix du Coronal est enroutée?... Voulez-vous boire, monseigneur ?

Prestimion prit le flacon. Cette fois, c'était du cognac. Il l'avalait à grandes gorgées comme de l'eau.

— Dois-je faire appeler un interprète des rêves. Excellence ? demanda Falco.

— Personne n'interprète les rêves du Coronal, excepté la Dame de l'île, Falco. Tu le sais. Et la Dame n'est pas dans les parages.

Prestimion se leva d'un pas légèrement chancelant et alla à la fenêtre. Tout était sombre dehors. On était encore au milieu d'une nuit sans lune, ici à Fa, cette agréable cité charmante et gaie, succession de terrasses aux coteaux couverts de villas roses à balcons de dentelle de pierre. Il s'appuya contre le rebord de la fenêtre et se pencha à l'extérieur, cherchant l'air frais de cette douce nuit.

Vingt ans, et Thismet le hantait toujours.

Elle et son frère étaient tous deux morts depuis longtemps, morts et oubliés, si profondément oubliés que leur propre père n'avait lui-même aucune idée de leur existence. L'assemblée de mages de Prestimion y avait veillé, sur le champ de bataille de Thegomar Edge, aussitôt après la grande victoire, lorsque, dans un acte de sorcellerie fantastique, ils avaient effacé tout souvenir de l'insurrection de Korsibar de la mémoire collective.

Mais Prestimion n'avait pas oublié. Et, même après toutes ces années auprès de Varaile, Varaile qu'il aimait avec une ferveur qui n'avait jamais diminué, Thismet persistait à se glisser maintes fois dans son esprit sans défense lorsqu'il dormait. Il savait qu'il ne se débarrasserait jamais de l'emprise qu'elle avait sur lui. Elle avait été son ennemie opiniâtre, puis était survenu leur ahurissant coup de foudre, et ensuite, elle avait été sienne pour si peu de temps, cette heure accablante sur le champ de bataille de Thegomar Edge, où il avait en même temps gagné sa couronne et perdu sa promesse.

— Je vais vous laisser, monseigneur, dit Falco. Vous voulez sans doute vous rendormir. Il reste encore trois heures avant l'aube.

— Laisse-moi, oui, fit Prestimion.

Mais il n'essaya pas de se recoucher. Le rêve n'attendait que lui : Dans sa serviette cuivrée, il prit le portfolio contenant les documents officiels attendant sa signature qui l'accompagnait partout, et se mit au travail. Il contenait en permanence une réserve de cinquante ou cent papiers à signer, la plupart produits par les bureaucrates zélés du Pontificat, les autres dus au travail de ses propres services gouvernementaux.

Il s'agissait pour la plupart d'actes insignifiants, proclamations et décrets de routine, traités commerciaux entre une province et une autre, révision du code des douanes, le genre d'affaires courantes que d'autres Coronals auraient chargé leurs assistants de lire, de façon à n'avoir qu'à survoler un bref résumé annexé avant de signer. Les documents du Labyrinthe, déjà approuvés par le Pontife ou quelqu'un agissant en son nom, ne requéraient même pas l'attention du Coronal, seulement son contresceau. En théorie, le Coronal avait le droit de rejeter un décret pontifical, et de le renvoyer au Labyrinthe pour un nouvel examen, cependant nul ne se souvenait de la dernière fois où un Coronal avait invoqué ce privilège. Mais Prestimion s'efforçait d'en

lire le maximum. En partie à cause de son grand sens du devoir ; mais aussi parce qu'il trouvait singulièrement réconfortant, les nuits comme celle-ci, de pouvoir se plonger dans un travail aussi ennuyeux et insignifiant.

Il restait encore une ou deux heures avant l'aube, lorsqu'il entendit des bruits en provenance de la cour : la porte qui s'ouvrait, le bourdonnement d'un flotteur arrivant, une voix grave et impérieuse réclamant bruyamment des porteurs. Il était étrange, pensa Prestimion, que quelqu'un survienne à une telle heure dans la maison royale, et fasse autant de bruit. Il regarda dehors.

C'était un flotteur du Château. Il arborait l'emblème royal de la constellation. Un grand homme costaud portant une ceinture sur une tunique rouge lui arrivant à la cheville, en était sorti. Sa large poitrine et ses épaules firent d'abord penser à Prestimion qu'il pouvait s'agir de Gialaurys ; mais l'homme était encore plus corpulent que le Grand Amiral, avec un ventre si saillant que Gialaurys aurait presque paru mince à côté. De plus, il parlait avec le pur accent du Château, non celui de Piliplok, quasi comique, à couper au couteau et monotone, de Gialaurys. Prestimion réalisa au bout d'un moment que ce devait être Navigorn. Ici ? Pourquoi ? Que s'était-il passé ?

— Falco ! appela Prestimion.

Le grand écuyer fut presque immédiatement à la porte. Il avait l'air de ne pas s'être rendormi, lui non plus.

— Falco, le seigneur Navigorn vient d'arriver. Il est dans la cour. Veille à ce qu'on le conduise directement ici.

Les trois volées de marches laissèrent Navigorn hors d'haleine et tout rouge. Il oscilla un moment de façon inquiétante dans l'embrasure de la porte, grande silhouette disgracieuse face à celle, ramassée, de Prestimion. Il s'exprima avec difficulté.

— Prestimion,... j'arrive... tout... droit du... Château. Je suis parti hier après-midi, j'ai voyagé toute la nuit.

Avec précaution, Navigorn assit sa masse volumineuse sur l'une des chaises près de la fenêtre, un siège délicatement ouvré en bois doré de camareros, qui craqua et grinça sous ce poids, mais résista.

— Vous ne voyez pas d'objection à ce que je m'asseye, Prestimion ? Courir dans ces escaliers...

Il sourit.

— Je ne suis pas exactement au mieux de ma forme, ces temps-ci.

— Asseyez-vous. Asseyez-vous. Vous occupez moins d'espace ainsi.

Navigorn s'installa avec soin. Patiemment, Prestimion demanda :

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Navigorn ? Apportez-vous de mauvaises nouvelles ?

Les yeux du gros homme se levèrent vers les siens. Il sembla

chercher un instant la meilleure façon de commencer.

— Il se peut que le Pontife ait eu une attaque.

— Ah ! lâcha Prestimion comme s'il avait reçu un coup de poing dans la poitrine. Une attaque. *Possible* qu'il ait eu une attaque, dites-vous ?

— Il n'y a pas eu confirmation. Je suis désolé de vous réveiller avec une telle nouvelle, Prestimion, mais...

— En fait, j'étais réveillé, fit Prestimion en désignant les papiers éparpillés sur son bureau. Parlez-moi de cette attaque. Cette *possible* attaque.

— Un message est arrivé du Labyrinthe. Engourdissement de la main, raideur de la jambe. Les mages ont été mandés.

— Va-t-il mourir ?

— Qui peut le dire ? Vous savez quel homme solide il est, Prestimion, comme de l'acier.

Une expression douloureuse traversa le visage charnu de Navigorn. Il se tortilla tant sur sa chaise qu'elle émit un craquement de protestation. Il se renfroгна.

— Oui, reprit-il enfin. Oui, c'est sans doute le début de la fin pour lui. C'est juste une impression, vous comprenez. Une simple intuition. Mais il a quatre-vingt-dix ans, il est Pontife depuis vingt ans et il a été Coronal une quarantaine d'années avant cela... même l'acier s'use, vous savez, tôt ou tard. Je suis désolé, Prestimion.

— Désolé ?

— Aucun Coronal n'a envie de se retrouver dans le Labyrinthe.

— Mais chaque Coronal finit par y aller, Navigorn. Croyez-vous que je sois pris au dépourvu ?

Puis, comme pour se contredire lui-même, Prestimion alla jusqu'au placard, où un flacon de vin de Muldemar était posé, et en versa dans un verre.

— En voulez-vous ? demanda-t-il.

— À cette heure matinale ? Eh bien, oui. Oui, volontiers.

Prestimion lui tendit le verre et s'en servit un autre. Ils burent en silence. Un flot de pensées pénibles envahit son esprit.

— Que pensez-vous que je doive faire, Navigorn ? demanda-t-il en faisant les cent pas dans la pièce. Retourner immédiatement au Château et attendre la suite ? Ou me mettre en route pour le Labyrinthe et aller présenter mes respects à Sa Majesté pendant qu'elle est encore en vie ?

— Phraatakes Rem ne semble pas penser que la mort de Confalume soit imminente. Si j'étais vous, je retournerais au Château. Rencontrez le Conseil, discutez avec lady Varaile. Et *ensuite* seulement rendez-vous au Labyrinthe.

Navigorn releva la tête. Un sourire incongru apparut soudain sur

son visage.

— Voilà un bon vin, Prestimion ! Des vignobles de votre famille ?

— Il n'y en a pas de meilleur, si ? Encore un peu ?

— Oui, s'il vous plaît.

Prestimion remplit de nouveau leurs verres et ils restèrent assis là, sirotant le riche vin pourpre, sans que ni l'un ni l'autre dise un mot.

Il trouvait étrangement touchant que ce fût Navigorn, plutôt que Septach Melayn, Gialaurys, ou son frère Teotas, qui lui ait apporté cette nouvelle inquiétante. Navigorn et lui avaient longtemps été amis, mais il pensait que leur amitié n'avait jamais été aussi intime que celle qu'il entretenait avec les autres. En fait, ils avaient même été ennemis, jadis, bien que Navigorn n'en ait aucun souvenir. C'était au temps de l'usurpation de Korsibar, lorsque Navigorn avait sans hésiter accordé sa loyauté au faux Coronal, et combattu vaillamment au nom de Korsibar lors de la guerre civile.

Mais bien entendu, Navigorn n'avait pas considéré Korsibar comme un faux Coronal. Quelque illégale qu'ait été la façon dont le fils malavisé de Confalume s'était lui-même placé sur le trône, bien que sa prise de pouvoir ait violé toutes les coutumes et les conventions, il avait été dûment oint et couronné, si bien que pour le peuple de Majipoor, il était le véritable Coronal. Et donc, lorsque Prestimion avait remis en question sa légitimité en tant que roi, et était parti en guerre pour le renverser, Navigorn avait servi avec dévouement l'homme qu'il reconnaissait comme roi. C'est seulement à l'heure de la défaite de Korsibar, alors que le chaos régnait sur le monde, et que le triomphe de Prestimion était assuré, que Navigorn avait pressé Korsibar de se rendre et d'abdiquer afin de mettre un terme à cette effusion de sang.

Mais le stupide et obstiné Korsibar avait refusé de céder, et était mort sur le champ de bataille du marais de Beldak, en aval de Thegomar Edge ; et Navigorn s'agenouillant devant Prestimion, avait reconnu son erreur et demandé son pardon. Que Prestimion lui avait accordé de tout cœur et plus encore. Car lors du grand effacement de la mémoire collective, Navigorn avait perdu tout souvenir de la guerre civile et de son rôle d'ennemi de Prestimion, et il put facilement accepter l'offre de celui-ci de rejoindre le Conseil, dont il avait été un membre de valeur toutes ces années. Avec le temps, Navigorn était devenu vieux, gros et goutteux, mais il avait servi Prestimion avec autant de loyauté qu'il avait servi Korsibar. Et il se tenait à présent là, s'étant porté volontaire pour la difficile tâche d'apprendre à Prestimion la nouvelle que son règne en tant que Coronal était peut-être bien révolu.

— Vous souvenez-vous, Prestimion, lorsque nous sommes tous allés au Labyrinthe attendre la mort de Prankipin, et que le vieil

homme prenait tellement son temps que nous pensions qu'il ne mourrait jamais ? C'était toute une époque !

— Toute une époque, en effet, répondit Prestimion. Comment pourrais-je l'oublier ?

Son esprit franchit les décennies jusqu'à cette grande assemblée, ce brillant rassemblement de jeunes seigneurs réunis dans la cité souterraine lors des derniers jours du long règne du Pontife Prankipin : la fine fleur de l'humanité de Majipoor, les princes du royaume, déployés autour du vieil homme agonisant. Parmi eux, pensa Prestimion, tant devaient mourir eux-mêmes, un à trois ans plus tard, combattant au nom de l'usurpateur Korsibar, dans la guerre inutile et stupide qu'il avait apportée au monde.

Navigorn, perdu dans ses souvenirs, se resservit du vin sans demander la permission.

— Vous êtes descendu du Château avec Serithorn de Samivole, je m'en souviens. Septach Melayn était avec vous, ainsi que Gialaurys et cet autre de vos amis, ce petit homme sournois de Suvrael qui se donnait le titre de duc... quel était son nom ?

— Svor.

— Svor, oui. Et il y avait aussi ce bon vieux Kanteverel de Bailemoona, le Grand Amiral Gonivaul, qui n'avait jamais été en mer, le duc Oljebbin, le comte Kamba de Mazadone. Et je ne dois pas non plus oublier notre vil ami au visage rubicond, le Procureur Dantirya Sambail, hein, Prestimion ?... et Mandrykarn de Stee... Ah, c'était un homme, ce Mandrykarn !... Venta de Haplior, aussi... Et tant d'entre eux sont morts jeunes. N'était-ce pas étrange ? Kamba, Mandrykarn, Iram de Normork, Sibellor de Banglecode, et beaucoup d'autres encore... Morts, tous morts, bien trop tôt. Quel dommage que tout cela ! Qui aurait deviné, alors que nous étions tous ensemble au Labyrinthe, que tant d'entre nous périraient si vite ? dit Navigorn en secouant la tête.

Prestimion fut troublé que cette pensée ait également effleuré Navigorn. Il attendit anxieusement pour voir si l'autre homme allait étendre sa liste des morts : disons, à Korsibar. Ce Korsibar musclé et fanfaron qui avait été le personnage le plus ostentatoire de toute cette assemblée de seigneurs dans le Labyrinthe. Mais Navigorn ne prononça pas le nom de Korsibar.

Et son humeur pensive disparut aussi vite qu'elle était apparue. Il sourit, soupira, leva son verre en hommage.

— C'était le bon temps, cependant... n'est-ce pas, Prestimion ? C'était le bon temps.

Navigorn se mit à parler des jeux qui s'étaient tenus au Labyrinthe, en attendant la mort de Prankipin ; les Jeux Pontificaux, comme ils les avaient appelés, le plus grand tournoi des temps

modernes.

— La lutte opposant Gialaurys à ce grand singe de Farholt... j'ai cru qu'ils allaient se tuer, savez-vous ? Il me semble que ce n'était qu'hier. Et le concours de tir à l'arc... vous étiez alors à votre apogée, Prestimion, vous avez réalisé des exploits que nul n'avait jamais vus et n'a plus revus depuis lors, d'ailleurs. Septach Melayn a vaincu le comte Farquanor à l'épée, le ridiculisant dans les paris. Et qui était-ce au sabre ? Un homme grand, les cheveux bruns, très fort. Son visage flotte à la frontière de ma mémoire mais son nom m'échappe. Qui était-ce ? Vous en souvenez-vous, Prestimion ?

— Je n'étais peut-être pas là pendant les combats au sabre ce jour-là, répondit Prestimion, en se détournant.

— Je vois encore le reste des épreuves très clairement, pourtant. On dirait *vraiment* que c'était hier. Plus de vingt ans ont passé, mais c'est comme hier !

Comme si c'était hier, oui, pensa Prestimion.

C'est Korsibar qui avait remporté le concours au sabre. C'était lui, l'homme grand et brun, tapi au fond de la mémoire de Navigorn. Mais tout souvenir de l'identité de Korsibar avait depuis longtemps été ôté de la mémoire de Navigorn, ainsi que ceux de Thismet, la sœur de Korsibar, et Prestimion était soulagé de voir que le passage des années n'avait pas permis à ceux-ci de ressurgir.

Navigorn ne paraissait pas non plus se rappeler le dernier épisode théâtral de ces fameux Jeux Pontificaux, le matin où les quatre-vingt-dix participants aux joutes s'étaient rassemblés en armure complète dans la Cour des Trônes, de laquelle ils étaient censés se transporter ensemble dans l'Arène, et où le prince Korsibar s'était précipité dans la salle en criant que la mort avait enfin emporté le vieux Pontife. La longue attente était terminée. Le moment était finalement venu de changer de règne, le Coronal lord Confalume deviendrait Pontife, et il nommerait comme nouveau Coronal le jeune prince Prestimion de Muldemar.

Du moins, c'était ce à quoi chacun s'attendait ; mais ce n'est pas ce qui arriva. Car un sombre voile de sorcellerie tomba sur les esprits des seigneurs réunis dans la Cour des Trônes, et lorsqu'il se leva, il révéla une scène incroyable. Le prince Korsibar, fils du Coronal, avait pris la couronne de la constellation au Hjort ahuri qui la tenait, l'avait posée sur son propre front et était désormais majestueusement assis à l'endroit où le Coronal devait siéger, son père Confalume, l'air perplexe et presque hébété, assis à côté de lui, sur le trône du Pontife. Et les seigneurs qui avaient participé au complot avec Korsibar s'étaient écriés bruyamment : « Vive le Coronal lord Korsibar ! Korsibar ! Korsibar ! Lord Korsibar ! »

— Trahison ! avait été la réponse hurlée par Gialaurys. Trahison !

Trahison !

Et il se serait jeté sur les gardes porteurs de hallebardes de Korsibar si Prestimion ne l'avait retenu, voyant bien qu'offrir une quelconque résistance à cette prise de pouvoir signifierait une mort certaine. Aussi ses amis et lui avaient-ils quitté la salle, stupéfaits et vaincus, et le trône était revenu à Korsibar, bien que, depuis le commencement de Majipoor, la tradition ait voulu que le fils d'un Coronal ne puisse jamais hériter de la fonction de son père.

Non, Navigorn n'avait aucun souvenir de tout cela, ni de la grande guerre qui avait suivi et avait coûté la vie à tant d'hommes, grands et petits. En fin de compte Korsibar avait été renversé, et les sorciers de Prestimion avaient effacé son usurpation de l'histoire du monde. Mais ce jour dans le Labyrinthe était toujours aussi vivace dans l'esprit de Prestimion, ce moment où le trône lui avait été promis et arraché par trahison, l'obligeant à lancer cette guerre sanglante contre ses anciens amis afin de restaurer l'ordre des choses. La voix de Navigorn le tira de sa rêverie.

— Y aura-t-il une nouvelle édition des Jeux Pontificaux, Prestimion, lorsque nous descendrons tous au Labyrinthe attendre la mort de Confalume ?

— Nous ne savons pas encore si Confalume va mourir, rectifia sèchement Prestimion. Mais même s'il meurt... d'autres jeux ? Non. Non, pas maintenant, je pense.

Il regarda par la fenêtre. L'aube se levait sur Fa. Navigorn avait sans doute raison, pensa-t-il : l'attaque de Confalume annonçait la fin prochaine du vieux Pontife, et d'ici peu Majipoor connaîtrait un nouveau changement de règne. Il se rendrait au Labyrinthe pour devenir Pontife, et Dekkeret siégerait à sa place au sommet du Mont du Château en tant que Coronal.

Était-il prêt à cette éventualité ? Non, bien sûr que non. Navigorn avait dit la vérité : aucun Coronal ne voulait descendre dans le Labyrinthe. Mais il le ferait quand même, comme c'était son devoir.

Prestimion se demandait comment une nature aussi agitée que la sienne supporterait la vie dans la capitale souterraine. Même le Château s'était avéré trop restreint pour lui ; d'un bout à l'autre de son règne, il avait constamment parcouru le monde, saisissant tous les prétextes pour aller visiter une ville lointaine. Il avait accompli pas moins de trois Grands Périples, chose que les précédents Coronals avaient rarement réalisée. Mais son règne tout entier avait été un éternel grand périple pour lui : il avait voyagé comme aucun Coronal ne l'avait fait avant lui.

Bien entendu, il ne serait pas *obligé* de rester caché dans le Labyrinthe une fois devenu Pontife. Il s'agissait d'une simple coutume. Le Pontife, l'aîné des monarques, était censé vivre en reclus ; c'était le

jeune et glorieux Coronal qui paraissait parmi le peuple, pour voir et être vu. Il avait l'intention de se conformer à cette règle, jusqu'à un certain point. Et seulement jusqu'à un certain point.

Combien de temps faudra-t-il pour que tout change pour moi ? se demanda-t-il.

Le rêve de Thismet avait peut-être été un présage. Le passé se manifestait pour lui demander des comptes, et bientôt, tous joueraient la pièce de la mort du vieux Prankipin. Mais cette fois, il tiendrait le rôle du Coronal sur le départ, qui avait alors été celui de Confalume, et Dekkeret serait le nouveau prince occupant le devant de la scène.

Du moins n'y avait-il pas de nouveau Korsibar attendant dans les coulisses. Il y avait veillé. Confalume, lorsqu'il était Coronal, avait fait savoir qu'il avait choisi Prestimion pour lui succéder, mais ne l'avait jamais officiellement nommé Coronal-désigné, estimant que ce n'était pas convenable, tant que le vieux Prankipin était encore en vie. Prestimion n'avait pas commis cette erreur. Dans l'intérêt d'une succession bien réglée, il avait déjà nommé Dekkeret son héritier, et expliqué à ses fils pourquoi les fils d'un Coronal ne pouvaient espérer hériter du trône de leur père.

Ainsi, tout était en ordre. Il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Ce qui devait être serait, et tout irait bien.

Eh bien, se dit Prestimion, que le changement commence.

Il y était prêt. Aussi prêt qu'il pourrait jamais l'être.

— J'imagine que vous avez raison et que je ferais mieux de retourner au Château avant de prendre la direction du Labyrinthe. Il faudra d'abord que j'aie une longue conversation avec Varaile. Et je devrai aussi rencontrer le Conseil, bien sûr... les préparer à la succession... dit-il brusquement à Navigorn.

La seule réponse fut un ronflement sonore. Prestimion reporta son regard sur Navigorn. Celui-ci s'était endormi sur sa chaise.

— Falco ! appela Prestimion, en ouvrant la porte. Diandolo !

Le grand écuyer et le page arrivèrent en courant.

— Préparez tout pour notre départ. Nous nous mettrons en route pour le Château après le petit déjeuner. Diandolo, réveille le prince Taradath et dis-lui que nous partons, et que j'ai l'intention de partir à l'heure. Oh ! Et il faut envoyer un message au duc Emelric de Fa, lui faisant savoir que ma présence au Château a soudainement été requise et que c'est avec grand regret que je dois annuler le reste de mon séjour ici. Avant cela toutefois, renvoie un courrier à lady Varaile au Château l'informant que je reviens et... eh bien, ce sera tout pour le moment.

En silence, pour ne pas réveiller Navigorn, Prestimion commença à rassembler les documents officiels dispersés qui jonchaient son

bureau.

Un visage pâle et tendu apparut dans l'embrasure de la porte du bureau de Mandralisca. Une voix de ténor indécise dit, dans à peine plus qu'un murmure guttural :

— Votre Grâce ?

Mandralisca releva la tête. Un jeune homme : plus exactement un jeune garçon. Les yeux verts, de longs cheveux couleur paille. L'air sérieux et ingénu.

Il écarta les plans qu'il étudiait.

— Je crois que je te connais. Tu étais avec moi lors de la mission Vorthinar, non ?

— Oui, Votre Grâce.

Le garçon semblait trembler. Mandralisca l'entendait à peine.

— Il y a ici un visiteur qui dit qu'il a...

Un visiteur ? Ce n'était pas un endroit où les visiteurs se rendaient, ce village isolé au sommet de la falaise, au-dessus de la vallée implacable, sèche et stérile.

— Que dis-tu ? Un *visiteur* ?

— Un visiteur, oui, monsieur.

— Parle plus fort, veux-tu ?... As-tu peur de moi ?

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que... Parce que...

— C'est mon visage ? Mon regard ?

— Vous êtes tout simplement quelqu'un d'effrayant, monsieur.

Les mots jaillirent tous en même temps. Mais le garçon reprenait courage. Il regarda Mandralisca droit dans les yeux.

— Je le suis, en effet. La vérité est que j'y veille. Je trouve qu'il est utile d'être effrayant.

Mandralisca lui fit un signe impatient pour lui indiquer d'entrer au lieu d'hésiter devant la porte. Le bureau, une pièce circulaire au plafond voûté et aux murs de terre sèche orange foncé, était petit. La maison entière était petite : les Cinq Lords vivaient peut-être dans des palais, mais ils ne s'étaient pas souciés d'en fournir un à leur conseiller privé.

— D'où viens-tu, mon garçon ?

— Sennec, monsieur. Une ville un peu en aval de Horvenar.

— Quel âge ?

— Seize ans... Votre visiteur, monsieur, dit...

— Que mon maudit visiteur attende ! Qu'il mange des étrons de manculain en attendant ! C'est à toi que je parle en ce moment. Quel est ton nom ?

— Thastain, monsieur.

— Thastain de Sennec. Le rythme est un peu brutal. *Comte* Thastain de Sennec : cela sonne-t-il mieux ? Thastain, comte de Sennec et Horvenar. Il y a là une certaine grandeur, ne trouves-tu pas ?

Le garçon ne répondit pas. Son expression reflétait un mélange de confusion, de peur, et peut-être d'irritation, voire de colère.

Mandralisca sourit.

— Tu crois que je joue avec toi ?

— Qui voudrait me faire comte, Votre Grâce ?

— Qui m'a fait comte, *moi* ? Pourtant je le suis. Comte Mandralisca de Zimroel : il y a là une vraie poésie pour toi ! Autrefois, j'étais un garçon de la Campagne, tout comme toi, un campagnard des Gonghars. C'est Dantirya Sambail qui m'a accordé ce titre, la veille de sa mort. « Tu m'as bien servi, Mandralisca, et il est grand temps que je t'offre une récompense appropriée. » Nous étions alors dans la jungle de Stoenzar. Nous ne savions pas qu'ils étaient sur le point de nous rattraper. Je me suis agenouillé, il m'a adoubé avec sa dague et m'a fait comte sur-le-champ, comte de Zimroel, un titre que jamais personne n'avait porté. Le jour suivant, les hommes de Prestimion découvrirent notre camp et le Procureur fut tué. Mais je m'en suis sorti et j'ai gardé mon titre... Nous te ferons comte également, dans les années à venir, peut-être. Mais il nous faut d'abord faire du Lord Gaviral un Pontife. Et, j'imagine, un Coronal du Lord Gavahaud.

Ce qui n'amena qu'un regard vide, puis un froncement de sourcils perplexe.

Peut-être en avait-il trop dit. Il était temps de renvoyer le garçon, compris Mandralisca. Il y avait cependant un étrange plaisir dans tout cela : l'innocence de Thastain était une nouveauté charmante, et Mandralisca se sentait bizarrement en veine d'épanchements ce matin-là. Mais il avait appris depuis longtemps à se méfier du plaisir, et même à le craindre. De plus, il commençait à se sentir trop détendu avec le garçon. C'était dangereux.

— Connais-tu par hasard le nom de ce mien visiteur ? demanda-t-il.

— Barz... Braj... Barjz...

— *Barjazid* ?

— Barjazid, oui ! C'est cela, monsieur ! Khaymak Barjazid, de Suvrael !

Oui. Oui. Mandralisca se souvenait à présent : la correspondance,

la proposition, l'invitation à venir. Cela lui était sorti de l'esprit.

— Il a donc fait un long voyage, ce Khaymak Barjazid. Où est-il en ce moment ?

— Dans l'enceinte, monsieur, où toute personne arrivant par la route de la vallée depuis le désert des pungatans est retenue. Les gardes de la première porte l'ont trouvé et amené là. Il prétend que vous et lui avez à parler affaires.

Mandalisca ressentit une pointe d'excitation. Le Barjazid, enfin ! Le nouveau, le frère, le survivant inespéré. Il avait pris son temps. Il avait fait miroiter la promesse de son arrivée pendant presque un an. Et la promesse d'autres choses aussi. *Je peux vous être d'une grande utilité*, avait écrit Barjazid. *Permettez-moi de vous rendre visite et de vous montrer ce que j'ai.*

— Merci, comte Thastain. Dites-lui de venir.

Thastain se dirigea vers la porte.

— Je vais le chercher, Votre Grâce.

— Oui, vas-y.

Mais... non, Barjazid aurait dû être là depuis des mois. Que ce maudit bâtard fuyant reste un peu plus longtemps sur le gril ! La chaleur du désert lui était familière, après tout. Et il ne serait pas opportun de paraître trop impatient, maintenant que l'homme – et, supposait Mandalisca, ses marchandises – était enfin là. Un trop grand empressement vous fait toujours perdre l'avantage du temps...

— Attends, mon garçon !

— Monsieur ?

Mandalisca joignit le bout de ses longs doigts fuselés.

— Encore une question, d'abord, avant que je ne te laisse partir. Dis-m'en un peu plus sur toi. Pour quelle raison t'es-tu engagé au service des Cinq Lords ? Qu'espérais-tu y gagner ?

— Y gagner, monsieur ? Je ne comprends pas. Je ne cherchais pas à gagner quoi que ce soit. C'était une question de devoir, Votre Grâce. Les Cinq Lords sont les souverains légitimes de Zimroel, les héritiers du Procureur Dantirya Sambail.

— Très bien parlé, comte Thastain. J'admire votre dévotion à la cause.

De nouveau, le garçon se dirigea vers la porte, comme s'il n'était que trop pressé de s'éloigner de la présence de Mandalisca.

— Je me demande si tu sais quel métier j'exerçais, lorsque je suis entré dans la suite du Procureur Dantirya Sambail, fit Mandalisca, l'arrêtant une fois de plus.

— Comment pourrais-je le savoir, monsieur ?

— Comment le pourrais-tu, en effet. J'étais son goûteur. Un métier très démodé, que cela. Tout droit sorti de l'époque des mythes et des légendes. Dantirya Sambail avait le sentiment qu'il lui en fallait

un. Ou peut-être en voulait-il simplement un comme décoration, une touche d'apparat médiéval. Je goûtais un peu de tout ce qu'on lui offrait à boire ou à manger. Un petit bout de sa viande, une gorgée de son vin. Il ne portait jamais rien à sa bouche que je n'aie goûté d'abord. Je faisais ma petite impression, sais-tu, debout derrière son épaule durant les banquets au Château ou au Labyrinthe.

Mandalisca sourit une seconde fois : on approchait du quota de la matinée entière, se dit-il.

— Allez, maintenant. Va me chercher mon Barjazid.

— Viendrais-tu avec toi ? demanda Varaile. Je pourrais, tu sais.

— Es-tu si impatiente de revoir le Labyrinthe ?

— Pas plus que toi, Prestimion. Mais il y a une éternité que nous n'avons pas voyagé ensemble. Tu n'essaierais pas de m'éviter, non ?

Il la regarda avec une surprise non feinte.

— T'éviter ? Tu plaisantes. Mais je tiens à ce que ce soit une visite courte et sans complication, vite parti vite revenu. Il n'est apparemment pas aussi malade que nous le pensions, après tout. Je resterai un jour ou deux auprès de lui, pour discuter ensemble de tel ou tel sujet important, lui présenter mes vœux de longue vie et de bonne santé, puis je reviendrai. Si je pars avec toi, Dekkeret, Septach Melayn, Dembitave, ou qui que ce soit d'autre que la suite minimale du Coronal en déplacement, ce voyage deviendra soudain beaucoup plus compliqué, avec tout le formalisme nécessité par l'événement. Je ne veux pas lui imposer un tel effort. Et je veux encore moins arriver avec un nombre de courtisans tel que Confalume se mette en tête qu'il s'agit d'une sorte de visite d'adieu officiel à un mourant.

— Je ne me rappelle pas avoir suggéré que tu emmènes la cour entière, répliqua Varaile. J'ai simplement proposé de t'accompagner.

Prestimion prit ses mains dans les siennes et rapprocha son visage tout près du sien. Ils faisaient presque exactement la même taille. En souriant, il appuya le bout de son nez contre le sien.

— Tu sais que je t'aime, dit-il doucement. Je pense que je devrais faire ce voyage seul. Si tu veux venir avec moi, je ne t'en empêcherai pas. Mais je préférerais y aller seul et revenir le plus vite possible. Ce n'est pas comme si toi et moi n'allions pas avoir beaucoup de temps à passer ensemble dans le Labyrinthe au cours des années à venir.

— Donc, tu vas bien revenir ?

— Cette fois-ci, oui. La prochaine fois que j'y descendrai, ce sera pour un plus long séjour, j'en ai bien peur.

Il avait eu la même conversation, à peu de chose près, avec Dekkeret, un peu plus tôt, et une autre pas très différente avec Septach Melayn. Ils le traitaient tous comme si c'était lui, et non Confalume, le malade. Ils considéraient la possibilité de la mort du Pontife comme une énorme crise pour lui, et voulaient être auprès de lui, pour le protéger et le réconforter.

Ils n'avaient pas totalement tort, bien entendu. C'était bien à un

gros problème qu'il allait être confronté... pas cette visite au Labyrinthe, mais l'inévitable transition qui l'attendait d'ici peu de temps. Croyaient-ils, cependant, qu'il était probable qu'il s'effondre et éclate en sanglots, à l'instant où il mettrait le pied dans la capitale souterraine ? Pensaient-ils qu'il se trouvait dans une telle incapacité à supporter la perspective de devenir Pontife qu'il ait besoin d'avoir en permanence ses proches les plus chers autour de lui ? Comment pouvait-il leur expliquer que les Coronals vivaient chaque journée de leur vie, nuit et jour, en sachant qu'ils pouvaient devenir Pontife à tout moment ? Cette possibilité était inhérente à la fonction ; toute personne incapable de la gérer était de ce fait non qualifiée pour être Coronal.

En fin de compte, le seul membre de sa maisonnée qui l'accompagna fut le prince Taradath. Le garçon avait été déçu par la fin brutale du voyage longtemps promis à Fa, et n'avait par ailleurs jamais vu le Labyrinthe. Rencontrer Sa Majesté le Pontife serait un souvenir mémorable pour lui.

Et il serait utile pour Taradath d'avoir un aperçu, aussi bref soit-il, de la machine administrative du Pontificat. À quinze ans, Taradath paraissait pouvoir devenir un jeune homme de valeur, pour lequel un rôle intéressant serait sans doute trouvé dans le gouvernement, une fois que Dekkeret serait Coronal. Les fils de Coronals, conscients qu'ils ne pourraient jamais être eux-mêmes Coronals, devenaient souvent des oisifs frivoles, ou, ce qui était bien pire, des nigauds vaniteux et sans cervelle, comme Korsibar. Prestimion espérait mieux pour ses fils.

Ils prirent la route habituelle pour le Labyrinthe, par le fleuve Glayge sur la barge royale, traversant les basses terres agricoles fertiles. En d'autres circonstances, Prestimion aurait pu en faire un petit périple, s'arrêtant dans les villes fluviales importantes comme Mitrions, Palaghat ou Grevvin, mais il avait promis à Varaile que ce serait un voyage rapide. Il pénétra dans le Labyrinthe par l'Entrée des Eaux, la porte utilisée par les Coronals, et descendit rapidement les nombreux niveaux de la cité souterraine, dépassant le dédale de garennes constituant les bureaux des bureaucrates et les impressionnantes merveilles architecturales en dessous : la Salle des Vents, la Cour des Colonnes, la Place des Masques, et les autres, ces endroits étrangement beaux qui semblaient extraordinaires aux gens qui aimaient le Labyrinthe, ce que Prestimion doutait pouvoir faire un jour, et parvinrent enfin au niveau le plus profond, le secteur impérial, où le Pontife avait sa tanière.

Le protocole exigeait que ce soit le porte-parole du Pontife, le fonctionnaire de plus haut rang, qui l'accueille. Cette fonction avait été occupée ces cinq dernières années par le vénérable duc Haskelorn de Chorg, membre d'une famille faisant remonter son ascendance au

Pontife Stalvok, dix règnes plus tôt. Haskelorn était presque aussi âgé que Confalume lui-même, dodu et le visage rose, avec de longues bajoues et un épais double menton. Comme c'était la coutume en ce lieu, il portait un petit masque sur les yeux et le haut de son nez, qui était une sorte d'insigne de fonction parmi les fonctionnaires du Pontificat.

— Confalume..., commença immédiatement Prestimion.

— ... est en bonne santé et souhaite vous voir à l'instant, lord Prestimion...

Bonne santé ? Quelle idée se faisait le porte-parole d'une bonne santé ? Prestimion ne savait à quoi s'attendre. Mais il fut déconcerté, en entrant dans le vestibule du dédale de pièces, labyrinthe dans le Labyrinthe, qu'était la résidence du Pontife de Majipoor. Un Confalume souriant, vêtu de la robe écarlate et noir du Pontife, était debout – debout ! – dans l'embrasure voûtée de la porte au bout du vestibule, tendant les bras vers Prestimion en une chaleureuse manifestation de bienvenue.

Prestimion fut si profondément décontenancé qu'il en perdit momentanément l'usage de la parole, et quand il retrouva sa langue, il ne put que bégayer :

— Ils m'ont dit... que vous... vous étiez...

— Mourant, Prestimion ? Déjà engagé sur le chemin de la Source, hein ? Quoi que vous ayez pu entendre, mon fils, voici la vérité : j'ai quitté mon lit de douleur. Comme vous le voyez, le Pontife se tient sur ses deux jambes. Le Pontife marche. Avec un peu de raideur, soit, mais il marche. Il parle également, pas encore mort, Prestimion, pas même près de l'être... Vous ne dites rien. Muet de joie, c'est cela ? Oui j'imagine. Vous avez un sursis pour un petit moment de plus avant le Labyrinthe.

— Ils disaient que vous aviez eu une attaque.

— Disons plutôt un léger évanouissement.

Le Pontife leva la main gauche et serra le poing. L'index et l'auriculaire ne voulurent pas se fermer ; il dut les plier de l'autre main.

— Un problème mineur ici, vous voyez ? Mais vraiment mineur. Et la jambe gauche...

Confalume fit quelques pas vers lui.

— Traîne un peu, vous l'aurez remarqué. Mon temps comme danseur est terminé. Bah, on n'attend pas de moi, à mon âge, que je me déplace rapidement... Vous appelleriez cela une attaque, j'imagine, mais pas très grave. C'est votre fils, Prestimion ? Il a tant grandi depuis la dernière fois que je l'ai vu, que j'ai failli ne pas le reconnaître. Quand était-ce, mon garçon, il y a cinq ou sept ans, lorsque j'étais au Château ? fit-il ensuite, remarquant Taradath

derrière lui.

— Il y a huit ans, Votre Majesté, répondit Taradath luttant visiblement contre une crainte révérencielle. J'avais alors sept ans.

— Et maintenant tu es aussi grand que ton père, ce qui n'est pas difficile. Et tu as le teint brun de ta mère, aussi. Eh bien, approchez, approchez tous les deux ! Ne restez pas plantés là !

Il y avait un chevrottement dans la voix de Confalume, nota Prestimion, et il semblait aussi avoir acquis la verbosité d'un vieillard. Mais il avait l'air d'être dans une forme phénoménale. Confalume avait toujours été un homme d'une vigueur et d'une résistance supérieures à la moyenne, bien sûr. Même à présent, sa silhouette trapue paraissait encore musculeuse, et sa crinière indisciplinée, même si elle était blanche depuis longtemps, était toujours aussi épaisse. Seul le grain relâché et parcheminé de ses joues trahissait de façon significative le grand âge du Pontife. Et il semblait réellement s'être débarrassé de la plupart des symptômes de l'attaque qui avait causé un tel émoi dans les deux capitales du royaume.

Il conduisit Prestimion et Taradath à l'intérieur. Peu de visiteurs s'aventuraient jamais dans les appartements pontificaux privés. La célèbre collection d'objets précieux de Confalume ornait chaque rebord, niche et étagère : figurines de verre filé, sculptures d'ivoire de dragon incrustées de porphyre et d'onyx, boîtes à bijoux, une forêt entière d'étranges arbres faits de fils d'argent tressés, pièces anciennes et collections d'insectes, volumes reliés en cuir de coutumes antiques, et beaucoup d'autres encore, les trésors accumulés pendant une longue vie d'acquisitions l'entouraient de toutes parts. Le Pontife n'avait pas non plus perdu sa fascination pour les arts occultes : ses chers instruments de magie étaient là aussi, ses ammatepalas, veralistias et sphères armillaires, ses rohillas, ses protospathifars, ses poudres, potions et onguents. Peut-être, songea Prestimion, le vieillard avait-il réussi grâce à la magie à se relever de son lit de mort : sans aucun doute si la foi dans les sciences occultes suffisait à le réaliser, Confalume vivrait éternellement.

Le Pontife se versa du vin, ainsi qu'à Prestimion et même à Taradath, fit visiter au garçon quelques-unes des salles remplies d'objets fantastiques et les entraîna dans une conversation superficielle et agréable sur leur descente du Glayge, les actuels projets de construction au Château, les activités de lady Varaile, et ainsi de suite. Tout cela était charmant et totalement différent du déroulement auquel Prestimion s'était attendu pour cette visite.

Taradath n'était plus intimidé. Il semblait à présent considérer le Pontife comme un gentil vieux grand-père.

— Ces hommes étaient-ils tous Pontifes ? demanda-t-il, en montrant la longue rangée de médaillons peints sur le haut du mur.

— En effet, répondit Confalume. Voici Prankipin, vous vous en souvenez, bien entendu, n'est-ce pas, Prestimion ?... Gobryas, qui est venu juste avant lui... Avinas... Kelimiphon... Amyntir..., continua-t-il, donnant sans difficulté un nom à chaque portrait. Dizimaule... Kanaba... Sirruth... Vildivar...

Écoutant Confalume énumérer la liste de ses prédécesseurs sur des milliers d'années, Prestimion se sentit humble devant l'immensité de l'histoire, cette grande arche montant en flèche et disparaissant dans le brouillard des mythes, dans laquelle on trouverait, dans une fin désormais ancrée dans le présent, pas moins que sa propre personne.

La plupart de ces hommes n'étaient guère plus que des noms pour Prestimion. Les hauts faits des Pontifes Kanaba, Sirruth et Vildivar n'étaient plus connus que des seuls historiens. Quant aux plus récents, Gobryas, Avinas, Kelimiphon, oui, il connaissait deux ou trois faits à leur sujet, bien que d'après toutes les sources ils aient été de médiocres souverains. Le monde avait connu des moments difficiles sous le règne mal inspiré d'hommes tels que Gobryas et Avinas. Mais Prestimion, levant les yeux vers la longue succession de visages, prit soudain conscience de faire partie d'une dynastie moderne extraordinaire. Prankipin, là-haut, Coronal pendant une vingtaine d'années et Pontife pendant quarante-trois, avait hérité de son prédécesseur, Gobryas, un monde faible et agité, et par de sages mesures et un gouvernement dynamique l'avait ramené à son ancienne grandeur. Si, vers la fin, il avait succombé à la folie de la sorcellerie et laissé le monde fourmiller de sorciers, eh bien, c'était un défaut pardonnable pour un homme qui avait tant accompli. Puis venait Confalume, pas encore représenté sur le mur, mais un homme bien vivant, Pontife ces vingt dernières années, et Coronal quarante-trois autres auparavant, qui avait construit sur les glorieuses fondations de Prankipin et veillé à ce que la prospérité se généralise encore davantage pour les quinze milliards d'habitants de Majipoor. Lui aussi devrait se faire pardonner sa passion pour la magie, ce ne serait pas difficile, pensa Prestimion.

Et c'était à présent au tour de Prestimion de Muldemar, actuellement lord Prestimion, un jour Pontife. Serait-il jugé digne successeur du grand Prankipin et du magnifique Confalume ? Peut-être. Majipoor florissait sous sa conduite. Il avait commis des erreurs, oui, mais Prankipin aussi, et Confalume également. Sa plus grande réussite avait été d'éviter au monde d'être mal gouverné par Korsibar ; mais personne n'en saurait jamais rien. Avait-il accompli autre chose de louable ? Assurément, il espérait que oui ; mais lui moins que tout autre ne pouvait le savoir. Il était encore jeune, cependant. Il pourrait finalement, tel était son souhait le plus vif, figurer aux côtés de ces deux architectes d'un âge d'or.

— Et voilà Stiamot ? demanda Taradath.

— Il est plus loin dans la rangée, mon garçon. Naturellement, l'artiste a dû deviner à quoi il ressemblait, mais il est là. Ici... que je te montre...

Étonnamment alerte, boitant juste un peu de la jambe gauche, celle atteinte, Confalume se dirigea en traînant les pieds vers l'autre bout de la pièce. Prestimion le regarda passer de portrait en portrait avec Taradath, rappelant le nom des premiers empereurs.

Le garçon resta là-bas, observant solennellement les visages des Pontifes qui avaient gouverné le monde un millier d'années avant la naissance de Stiamot lui-même. Confalume, revenant à l'endroit où Prestimion était encore assis, remplit de nouveau leurs verres et dit à voix basse, sur un ton confidentiel ;

— La véritable raison pour laquelle vous vous êtes précipité ici est que vous pensiez que j'étais mourant, n'est-ce pas ? Vous vouliez constater de vos propres yeux mon état de santé.

— J'ignore ce que je pensais. Mais les nouvelles venant du Labyrinthe à votre sujet étaient vraiment inquiétantes. Il semblait approprié de vous rendre visite. Un homme de votre âge, subissant une attaque...

— En réalité, j'ai bien cru que j'allais mourir, lorsque c'est arrivé. Mais seulement sur le moment. Je suis loin d'être fini, Prestimion.

— Pourvu que ce soit vrai.

— Dites-vous cela dans mon intérêt ou dans le vôtre ? demanda le Pontife.

— Vous rendez-vous compte à quel point c'est injuste ?

— Mais c'est réaliste, n'est-ce pas ? Vous n'avez aucune envie d'être déjà Pontife, rit Confalume.

Prestimion lança un regard prudent vers Taradath, qui se trouvait quasiment au bout de la salle, à présent, probablement hors de portée de voix.

— Tout Majipoor vous souhaite une bonne santé et une longue vie, Votre Majesté. Je ne suis pas une exception. Mais je vous assure que si le Divin choisissait de vous emporter demain, je suis à tous égards prêt à faire ce que l'on attendra de moi, répondit-il avec un rien d'irritation.

— L'êtes-vous ? Eh bien, oui, vous dites l'être, et j'imagine que je dois le prendre pour argent comptant.

Le Pontife ferma les yeux. Il sembla considérer quelque lointain recoin du temps. Prestimion étudia le léger pouls perceptible dans les veines des paupières du vieillard, et attendit un moment, puis un autre. S'était-il endormi ? Mais, brusquement, Confalume le regarda à nouveau, son vif regard gris toujours aussi pénétrant.

— Je me rappelle avoir été assis ici même avec vous, il y a

longtemps, lors de votre première visite après être devenu Coronal, et vous avoir déclaré qu'au bout d'une quarantaine d'années de travail, vous seriez tout à fait disposé à vous installer au Labyrinthe. Vous en souvenez-vous ?

— Oui.

— Vous êtes à la moitié de ces quarante ans, maintenant. Vous devez donc être au moins à moitié sincère lorsque vous déclarez être prêt à me remplacer. Mais n'ayez crainte, Prestimion. Il reste encore vingt ans à attendre.

Confalume désigna le dessus de table qui supportait sa collection d'instruments astrologiques.

— Il se trouve que j'ai établi mon horoscope pas plus tard que la semaine dernière. À moins d'une sérieuse erreur dans mes calculs, je vais vivre jusqu'à cent dix ans. J'aurai le règne le plus long de toute l'histoire des Pontifes de Majipoor. Qu'en dites-vous, Prestimion ? Vous êtes soulagé, n'est-ce pas ? Avouez-le ! Vous l'êtes ! Du moins, vous l'êtes en ce moment... Car je vous le dis, mon jeune ami, d'ici à ce que je fasse le voyage jusqu'à la Source, vous en aurez plus qu'assez d'être Coronal. Vous ne regretterez pas de quitter le Château. Le moment viendra où vous serez impatient de devenir Pontife, croyez-moi. Vous serez plus que prêt à vous retirer au Labyrinthe, croyez-moi, plus que prêt !

Sur le chemin du retour, sur le Glayge, Prestimion réfléchit aux paroles de Confalume. Il devait admettre qu'il s'était trompé lui-même, faute d'avoir trompé les autres, en prétendant être totalement prêt à accepter le Pontificat. Son soulagement en trouvant, de façon inespérée, Confalume dans une si grande forme en était la preuve irréfutable. C'était un répit, un répit incontestable ; ce qui signifiait qu'il considérait toujours le fait de devenir Pontife comme une condamnation inflexible et inexorable, plutôt qu'en terme de devoir. Toutefois, il doutait fort de la valeur des calculs astrologiques de Confalume, de toute évidence, le prochain changement de souverain aurait lieu d'ici quelques années.

Il ne pouvait nier que son humeur était nettement plus légère, à présent. Ce qui lui apprenait tout ce qu'il avait besoin de savoir quant à ses protestations appuyées de sa disposition à la vie au Labyrinthe.

Avant de partir pour le Château, il emmena Taradath dans une brève visite de la cité. Le garçon avait déjà vu nombre de merveilles dans sa courte vie, mais l'étrangeté du Labyrinthe ne ressemblait à rien d'autre au monde, ces vastes salles remplies d'échos, à l'architecture bizarre, qui se trouvaient si loin de la surface.

— Le Bassin des Rêves, c'est son nom, dit Prestimion en désignant l'eau calme et verdâtre dans les profondeurs de laquelle apparaissaient

et disparaissaient constamment des images mystérieuses, parfois d'une beauté surnaturelle, d'autres aussi repoussantes qu'un cauchemar, des scènes éphémères totalement différentes les unes des autres. Nul ne sait comment il fonctionne. Ni même quel Pontife l'a installé là.

La Place des Masques, où d'énormes têtes sans corps, aux yeux aveugles, s'élevaient sur des tiges de marbre. La Cour des Pyramides, avec ses milliers de monolithes blancs très rapprochés, sans objet, inexplicables. La Salle des Vents, où un air froid sortait subitement en grandes rafales de grilles de pierre, bien que l'on soit très loin sous terre. La Cour des Globes... Le Cabinet des Épées Flottantes... La Chambre des Miracles... Le Temple des Dieux Inconnus...

Le jour suivant, Prestimion et son fils prirent l'ascenseur rapide vers la surface et retournèrent à l'Entrée des Eaux, où les attendait la barge royale pour les remmener par le fleuve jusqu'au Château. Mais ils n'avaient atteint que Mauril, à trois jours au nord du Labyrinthe, lorsqu'ils furent rattrapés par un bateau rapide portant le drapeau pontifical.

Le messager qui monta à bord n'eut que deux mots à dire pour que Prestimion comprenne ce qui s'était passé.

— Votre Majesté...

C'était la façon de s'adresser à un Pontife. Le reste ne vint que trop vite. Confalume était mort, très soudainement, d'une seconde attaque. Prestimion devait retourner au Labyrinthe présider aux derniers rites et prendre la succession en tant que Pontife.

La ressemblance était ahurissante, songea Mandralisca.

Venghenar Barjazid, celui qui était mort, aux machines démoniaques qui permettaient de contrôler l'esprit, avait été un petit homme à l'air mauvais, dont les yeux n'étaient pas tout à fait de taille ni de couleur identiques, ils n'étaient d'ailleurs pas disposés au même niveau sur son visage, dont les lèvres, de travers du côté gauche, dessinaient un perpétuel sourire narquois, dont la peau sombre, boucanée et épaissie par une vie d'exposition au soleil implacable de Suvrael, était ridée et plissée comme celle du canavong.

Mandralisca trouva ce nouveau Barjazid tout aussi joliment repoussant que son frère aîné l'avait été. Une intuition puissante lui apprit, au premier coup d'œil, qu'il venait de trouver un allié important dans la lutte pour le contrôle du monde qui se profilait.

Celui-ci était d'apparence tout aussi méprisable et décharnée, le visage aussi déplaisant que son défunt frère. Ses yeux aussi étaient dépareillés et mal alignés, et avaient le même éclat dur, ses lèvres étaient également déformées en une grimace railleuse ; lui aussi avait la peau plissée et noircie de qui a vécu trop longtemps sur l'aride Suvrael brûlée par le soleil. Il avait l'air un tantinet plus grand que Venghenar, peut-être, et un peu moins sûr de lui. Mandralisca supposa qu'il avait la cinquantaine ; plus âgé désormais que Venghenar ne l'était lorsqu'il avait apporté l'ensemble de ses appareils à Dantirya Sambail.

Et lui aussi semblait avoir apporté de la marchandise. Il était entré dans la pièce avec une valise de toile aux empiècements de cuir, informe, pleine à craquer, usée au milieu, qu'il posa avec grand soin à côté de lui en prenant le siège que Mandralisca lui proposait. Mandralisca lança un rapide coup d'œil oblique à la valise. Les objets devaient s'y trouver, il en était certain ; une nouvelle collection de jouets utiles que le Barjazid avait apportés pour les lui vendre.

Mais Mandralisca n'avait pas pour habitude de se presser pour engager de quelconques négociations. Il était primordial, pensait-il, de déterminer d'abord qui aurait l'avantage. Et ce serait celui qui aurait la plus grande volonté de retarder l'entrée dans le vif du sujet.

— Votre Grâce, dit Barjazid avec une petite révérence obséquieuse. Quel plaisir de vous rencontrer enfin ! Feu mon frère m'a dit le plus grand bien de vous.

— Nous avons bien travaillé ensemble, en effet.

— Mon plus fervent espoir est que vous en disiez autant de moi.

— Le mien également... Comment avez-vous su où me trouver ? Et pourquoi pensiez-vous que j'aurais des raisons de vouloir vous recevoir ?

— En réalité, je croyais que vous étiez mort depuis longtemps, ce même jour où mon frère est mort à Stoiénzar. Puis la nouvelle m'est parvenue que vous vous étiez échappé, et étiez sain et sauf, vivant quelque part dans la région.

— La nouvelle de ma situation est parvenue jusqu'à Suvrael ? demanda Mandralisca. Je trouve cela surprenant.

— Les nouvelles voyagent. Votre Grâce. Et je sais également comment obtenir des renseignements. J'ai appris que vous étiez là, au service des cinq fils de l'un des frères du Procureur, et qu'ils pourraient envisager de recouvrer l'autorité sur Zimroel, que leur célèbre oncle avait autrefois cédée ; et j'ai eu l'impression que je pourrais vous assister dans cette entreprise. Je vous ai donc envoyé un message en ce sens.

— Et vous avez pris tout votre temps pour venir ici, continua Mandralisca. Votre lettre indiquait que vous seriez là il y a un an, quasiment. Que s'est-il passé ?

— Il y a eu des retards sur le chemin, dit Khaymak Barjazid.

La réponse rapide sembla un peu trop désinvolte à Mandralisca.

— Vous devez comprendre, Votre Grâce, que la route est longue de Suvrael jusqu'ici.

— Pas longue à *ce point*. J'ai interprété votre lettre comme une volonté de me rencontrer immédiatement. Manifestement, je me suis trompé.

Barjazid le jaugea du regard. Le bout de sa langue apparut un instant, dardant comme celle d'un serpent.

— Je suis passé par Alhanroel, Votre Grâce, dit-il doucement. Le calendrier de la navigation facilitait ce trajet. De plus, j'ai un neveu, mon seul parent vivant, au service du Coronal sur le Mont du Château. Je voulais le revoir avant de venir ici.

— Le Mont du Château, si je me souviens bien, est à plusieurs milliers de kilomètres du port le plus proche.

— Le Mont du Château n'était pas sur le chemin, je l'admets. Mais je n'avais pas eu le plaisir de parler au fils de mon frère depuis de nombreuses années. Si je dois vous faire allégeance, ici à Zimroel, comme c'est mon espoir, je n'en aurai sans doute plus l'occasion.

— J'ai entendu parler de ce neveu, fit Mandralisca. Il était aussi au courant de la visite de Khaymak Barjazid au Mont du Château ; mais l'homme avait marqué un bon point en le révélant de lui-même. Mandralisca joignit les mains et regarda Barjazid d'un air songeur au-

dessus de ses doigts.

— Votre neveu a trahi son propre père, n'est-ce pas ? C'est grâce à l'aide inestimable de votre neveu que Prestimion a pu affaiblir Dantirya Sambail, et le rendre vulnérable à l'attaque qui a coûté la vie au Procureur. On pourrait même dire que la mort de votre frère dans cette même bataille était de la responsabilité directe de votre neveu. Quelle sorte d'amour pouvez-vous ressentir pour une telle personne, parente ou pas ? Pourquoi vouliez-vous lui rendre visite ?

Barjazid se tortilla, mal à l'aise.

— Dinitak n'était qu'un enfant lorsqu'il a fait cela. Il était sous l'influence du prince Dekkeret, et s'est laissé emporter par un élan d'enthousiasme juvénile envers lord Prestimion, ce qui a eu des conséquences que je sais qu'il n'aurait pu prévoir. Je voulais découvrir si, au cours des années écoulées, il s'était aperçu de ses erreurs : si une réconciliation était possible entre nous.

— Et... ?

— Il était stupide de ma part de croire une telle chose. Il est toujours l'homme de Prestimion et de Dekkeret, jusqu'au bout des ongles. Il leur appartient corps et âme. J'aurais dû savoir que je ne pouvais pas attendre de lui le moindre sens de la famille. Il a même refusé de me voir.

— Que c'est triste, fit Mandralisca sans même essayer de prendre un ton compatissant. Vous avez fait tout ce chemin pour aller au Château pour rien !

— Monsieur, je n'ai pas pu aller au-delà de High Morpin. Sur l'ordre explicite de mon neveu, on m'a interdit d'approcher davantage du Château.

Une histoire très touchante, pensa Mandralisca. Mais pas entièrement convaincante.

Il était assez facile de trouver une explication plus plausible au long détour de Khaymak Barjazid jusqu'au Mont du Château. Vraisemblablement, l'idée lui était venue, après avoir décidé de proposer ses services aux Cinq Lords, qu'il pourrait peut-être obtenir un meilleur prix ailleurs. Il était incontestable que cet homme transportait des marchandises de valeur dans cette valise usée. Il était tout aussi évident qu'il cherchait à les vendre au plus offrant ; et les poches les mieux remplies de la planète étaient celles de lord Prestimion.

Si Dinitak Barjazid avait consenti à écouter cinq petites minutes les cajoleries de son oncle, cette conversation n'aurait pas lieu, Mandralisca le savait. Il est heureux pour nous, se dit-il, que le jeune Barjazid ait le bon goût de ne rien vouloir avoir à faire avec son oncle peu recommandable.

— Une aventure malheureuse, déclara-t-il. Mais au moins, vous ne

l'aurez pas sur la conscience. Et maintenant... peut-être un peu plus tard que je ne pensais que vous le feriez... vous vous manifestez, enfin, ici.

— Personne ne regrette plus que moi ce retard, Votre Grâce. Mais, en effet, je suis là, dit-il en souriant, révélant une rangée de vilains chicots. Et j'ai apporté avec moi certains objets auxquels je faisais allusion dans ma lettre.

Mandalisca jeta un nouveau regard vers la valise.

— Qui sont là-dedans ?

— Oui.

Il prit cela comme le signal qu'il attendait.

— Très bien, mon ami. Pensez-vous que nous soyons arrivés au moment de commencer à parler affaires ?

— Nous avons déjà commencé, Votre Grâce, répondit calmement Khaymak Barjazid, sans faire un mouvement vers la valise.

Mandalisca lui accorda quelques points pour cela. Barjazid connaissait aussi les dangers d'un trop grand empressement, et testait sa capacité à faire attendre Mandalisca. Il était rare qu'il se laisse ainsi dominer.

Très bien. Il concéderait cette petite victoire à Barjazid. Il attendit, sans rien ajouter.

De nouveau, le bout de la langue sortit rapidement.

— Vous savez, je pense, qu'avant que mon regretté frère n'entre au service du Procureur Dantirya Sambail, il était guide à Suvrael, entre autres professions. Auparavant, il avait passé quelques années au Château, en tant qu'aide du duc Svor de Tolaghai, un ami proche de Prestimion, qui n'était alors que prince de Muldemar. À cette époque, au Château, il y avait aussi un Vroon du nom de Thalnap Zelifor, qui...

Mandalisca ressentit une bouffée d'irritation. Voilà qui dépassait les bornes. Ayant pris l'avantage, Barjazid se délectait trop manifestement de son contrôle de la conversation.

— Où nous ramène toute cette histoire ? demanda-t-il. Jusqu'à lord Stiamot, c'est cela ?

— Si vous voulez m'accorder votre indulgence encore un moment, monsieur.

De nouveau, il s'autorisa à se taire. Il y avait une onctuosité prodigieuse dans la formulation de Barjazid qui forçait l'admiration de Mandalisca. Cet homme était un adversaire à la hauteur.

Barjazid continua, imperturbable :

— Si vous êtes déjà au courant de ces sujets, pardonnez-moi. Je veux seulement clarifier mon propre rôle dans les affaires de mon frère, qui ne vous sont peut-être pas familières.

— Allez-y.

— Permettez-moi de vous rappeler que ce Thalnap Zelifor, sorcier de profession, ainsi que le sont généralement les gens de son peuple, fabriquait des appareils capables de pénétrer les secrets de l'esprit d'une personne. Prestimion, lorsqu'il devint Coronal, exila le Vroon pour une raison ou une autre à Suvrael, et confia à mon frère le soin de l'y escorter. Malheureusement, le Vroon mourut en route ; mais il avait eu la bonté de donner d'abord à mon frère des instructions dans l'art d'utiliser ses appareils, qu'il avait pour la plupart emportés du Château.

— Jusque-là vous ne m'apprenez rien de nouveau.

— Mais vous n'aurez sans doute pas su que, ayant un certain don pour les sciences mécaniques, j'ai aidé mon frère à expérimenter ces machines et à comprendre leur fonctionnement. Plus tard, j'en ai même conçu des modèles améliorés. Tout ceci se passait dans la cité de Tolaghai, à Suvrael, il y a de nombreuses années. Puis survint l'épisode... peut-être le connaissez-vous, monsieur... où le prince Dekkeret, alors tout jeune homme et pas encore prince, se rendit à Suvrael et fit une rencontre plutôt désagréable avec mon frère et son fils, qu'il conduisit au Château en tant que prisonniers, avec la plupart des équipements lisant dans les esprits.

— Votre frère me l'a dit, oui.

— De même, vous savez que mon frère, s'échappant du Château, s'enfuit dans l'ouest d'Alhanroel et fit cause commune avec Dantirya Sambail.

— Oui, dit Mandralisca. J'étais présent quand il arriva. J'étais également là quand Prestimion, utilisant un de ces appareils que lui avait apporté votre neveu Dinitak, permit à une armée, sous le commandement de Gialaurys et Septach Melayn, de localiser notre camp et de tuer à la fois le Procureur et votre frère, et, il s'en fallut de peu, moi aussi. Les appareils lisant dans les esprits tombèrent tous entre les mains de Prestimion. J'imagine qu'il les garde en sécurité quelque part dans le Château.

— Très vraisemblablement, oui.

À nouveau, Mandralisca jeta un regard, plus appuyé cette fois, sur la valise abîmée et pleine à craquer de Khaymak Barjazid. Le récit de l'histoire ancienne avait assez duré : le petit homme sournois poussait son avantage trop loin. Mandralisca ne se laisserait pas manipuler plus longtemps.

— C'est un prologue suffisant, je pense, dit-il d'une voix brusque et froide. De nombreuses tâches m'attendent aujourd'hui. Montrez-moi ce que vous avez pour moi. Maintenant.

Barjazid sourit. Il posa la valise sur ses genoux et l'ouvrit. Il en sortit une liasse de parchemins qu'il déroula et étendit sur le couvercle ouvert.

— Ce sont les plans originaux des différents appareils de Thalnap Zelifor qui permettent de contrôler les esprits. Ils sont restés en ma possession à Suvrael depuis que mon frère a été emmené prisonnier au Mont par Dekkeret.

— Puis-je les voir ? demanda Mandralisca en tendant la main.

— Bien sûr. Votre Grâce. Voici les schémas de trois modèles successifs de l'appareil, chacun d'une puissance supérieure au précédent. Ceci est le premier. Voilà celui que mon neveu déroba et livra à lord Prestimion pour qu'il l'utilise contre mon frère. Et celui que mon frère lui-même portait, lors de la bataille finale où Prestimion perça ses défenses.

Mandralisca feuilleta les parchemins. Barjazid ne risquait rien en les lui montrant : ils n'avaient aucun sens pour lui.

— Et ceux-là ? demanda-t-il en désignant d'autres feuilles encore dans les mains de Khaymak Barjazid.

— Les plans de nouveaux modèles, encore plus puissants, dont je parlais il y a un moment. Au cours des années passées, j'ai continué à jouer avec les concepts de base du Vroon. Je crois avoir réalisé des progrès importants dans le domaine de la technique.

— Vous croyez seulement ?

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de faire les tests.

— De peur d'être repéré par les gens de Prestimion ?

— En partie, oui. Mais aussi... ces appareils coûtent très cher à fabriquer, monsieur... Vous devez garder à l'esprit que je ne suis pas un homme riche...

— Je vois.

On les invitait à financer les recherches de Barjazid.

— Donc, la vérité est que vous n'avez pas de modèle en état de fonctionnement.

— J'ai ceci, fit Barjazid, sortant un piètre casque métallique de sa valise.

C'était une dentelle chatoyante de délicats fils rouge et or tressés ensemble, avec une triple rangée de cordons plus épais en bronze sur le sommet. Sa conception était beaucoup plus simple que les souvenirs qu'avait Mandralisca de celui porté par l'autre Barjazid lors de l'ultime bataille de Stoienzar. Probablement, en partie, parce que la conception était plus subtile. Mais cet objet semblait *trop* simple. Il paraissait incomplet, inachevé.

— Que peut-on en faire ? demanda Mandralisca.

— Sous sa forme actuelle ? Rien. Les connexions nécessaires ne sont pas encore en place.

— Et si elles l'étaient ?

— Si elles l'étaient, le porteur de ce casque pourrait atteindre n'importe qui sur la planète, et lui glisser des rêves dans l'esprit. Des

rêves très puissants, Votre Grâce. Des rêves effrayants. Des rêves *douloureux*, s'il le voulait. Des rêves qui briseraient la volonté d'une personne. Qui la feraient se jeter à terre et implorer grâce.

— Vraiment, fit Mandralisca.

Il promena ses doigts sur le réseau de dentelle, l'explorant, le caressant. Il le mit sur sa tête, le déploya, remarquant à quel point il était léger, à peine perceptible. Il l'enleva et le plia une fois, puis deux jusqu'à ce qu'il tienne dans son poing fermé. Il le soupesa dans le creux de sa main. Il eut un signe de tête appréciateur, mais ne dit rien. Une minute passa, peut-être plus.

Khaymak Barjazid observa toute la scène avec ce que l'on ne pouvait interpréter autrement que comme une inquiétude et une angoisse croissantes.

— Pensez-vous avoir l'utilité d'un tel appareil, Votre Grâce ? demanda-t-il enfin.

— Oh oui ! Oui, certainement. Mais fonctionnera-t-il ?

— On peut le mettre en état de marche. Tous les instruments décrits sur ces plans peuvent être mis en œuvre. Il faut simplement de l'argent.

— Oui, bien sûr.

Mandralisca se leva, se dirigea vers la porte, s'arrêta pour regarder longtemps l'éclat du matin dans le désert. Il faisait doucement passer le casque de Barjazid d'une main à l'autre. Quelle impression cela procurerait-il, se demandait-il, de pouvoir envoyer des rêves à ses ennemis ? Des rêves *douloureux*, avait dit Barjazid. Des cauchemars. Pires que des cauchemars. Une ribambelle d'images terrifiantes. Des choses voletant, suspendues à de fins fils métalliques. Une armée sans fin de gros insectes noirs marchant sur le sol, leurs pattes bruissant horriblement. Des doigts transparents chatouillant les canaux de l'esprit. De lentes spirales de peur à l'état pur figeant et déformant l'esprit torturé. Et... peu à peu... un sanglot, un gémissement, une supplique de grâce...

— Accompagnez-moi dehors, dit-il à Barjazid par-dessus son épaule, sans le regarder.

Ils avancèrent sur la falaise, jusqu'à un point d'où l'on pouvait voir au loin plusieurs des dômes des palais des Lords.

— Savez-vous ce que sont ces édifices ? demanda Mandralisca.

— Ce sont les résidences des Cinq Lords. Le garçon qui m'a conduit ici me l'a dit.

— Ainsi, vous savez qu'ils se font appeler les Cinq Lords ? Que savez-vous d'autre à leur sujet ?

— Qu'ils sont les fils de l'un des frères de Dantirya Sambail. Qu'ils ont dernièrement revendiqué le pouvoir de certains secteurs du cœur de Zimroel. Qu'ils ont pris le titre de Lords de Zimroel.

— Vous saviez tout cela lorsque vous m'avez écrit ?

— Tout, excepté leur titre de Lords de Zimroel.

— Pourquoi ce genre de nouvelles aurait-il atteint Suvrael ?

— Je vous ai dit, Votre Grâce, avoir quelque talent pour obtenir des renseignements.

— Apparemment, oui. Le Coronal lui-même, pour autant que je sache, ignore ce qui se passe dans cette partie de Zimroel.

— Mais lorsqu'il le découvrira... ?

— Eh bien, j'imagine que ce sera la guerre, répondit Mandralisca en se retournant pour être face au petit homme. Je suggère que nous parlions sans détour, maintenant. Ces Cinq Lords de Zimroel sont stupides et pervers. Je les méprise au plus haut point. Quand vous les connaîtrez, vous en ferez autant. Il y a cependant des millions de gens, ici à Zimroel, qui les considèrent comme les héritiers légitimes de Dantirya Sambail et suivront leur bannière, une fois que celle-ci sera déployée, dans une guerre d'indépendance contre le gouvernement d'Alhanroel. Que je crois que nous pouvons remporter, avec votre aide.

— J'en serais ravi. C'est Prestimion et ses gens qui ont détruit mon frère.

— Dans ce cas, vous aurez votre revanche. Dantirya Sambail a tenté par deux fois de renverser Prestimion, mais parce qu'il était déjà maître de Zimroel, il a essayé les deux fois de porter cette insurrection à Alhanroel. C'était une erreur. Le Coronal et le Pontife ne peuvent être battus sur leur propre territoire par des envahisseurs venus de Zimroel. Alhanroel est trop grande pour être conquise de l'extérieur, et les lignes d'approvisionnement ne peuvent être assurées sur des milliers de kilomètres. Mais l'inverse est également vrai. Aucune armée venue de l'autre continent ne pourrait jamais soumettre tout Zimroel.

— Vous comptez donc établir Zimroel en nation indépendante ?

— Pourquoi pas ? *Pourquoi* devrions-nous être assujettis à Alhanroel ? Quel avantage avons-nous à être gouvernés par un roi et un empereur qui vivent dans l'autre moitié du monde ? Je proclamerai l'un des cinq frères, le plus intelligent, Pontife de Zimroel. L'un des autres sera son Coronal. Et nous serons enfin libérés d'Alhanroel.

— Il existe un troisième continent, fit Barjazid. Avez-vous des projets en tête, concernant Suvrael ?

— Non, répondit Mandralisca.

La question le prit au dépourvu. Il prit conscience qu'il n'avait accordé aucune réflexion à Suvrael.

— Mais si elle souhaite l'indépendance, j'imagine que cela peut se régler assez facilement. Prestimion n'est pas assez fou pour vouloir envoyer une armée dans vos horribles déserts, et s'il le faisait, la

chaleur les tuerait tous en six mois, de toute façon.

Une lueur avide apparut dans les yeux de Barjazid.

— Suvrael aurait alors son propre roi.

— Elle pourrait. Elle pourrait, en effet, dit-il comprenant brusquement où Barjazid voulait en venir, et un large sourire fendit son visage. Bravo, mon ami ! Bravo ! Vous venez de fixer le prix de votre assistance, n'est-ce pas ? Khaymak Premier de Suvrael ! Eh bien, qu'il en soit ainsi ! Je vous félicite, Votre Altesse !

— Je vous remercie, Votre Grâce, répondit Barjazid en lui adressant un chaleureux sourire de reconnaissance et de camaraderie. Un Pontife de Zimroel... un roi de Suvrael... Et dans quel rôle vous voyez-vous vous-même, comte Mandralisca, une fois que ces frères seront installés sur leurs trônes ?

— Moi ? Je serai leur conseiller privé, comme je le suis actuellement. Ils auront toujours besoin que quelqu'un leur dise quoi faire. Et c'est moi qui le ferai.

— Ah ! Oui, bien sûr.

— Nous nous comprenons, je pense.

— Je le crois, oui. Quelle est la prochaine étape ?

— Eh bien, il faut que vous nous fabriquiez vos machines démoniaques. Elles nous permettront de commencer à rendre la vie dure à Prestimion.

— Très bien. Je suggère d'établir un atelier immédiatement à Ni-moya, et...

— Non, intervint Mandralisca. Pas Ni-moya. C'est *ici* que vous accomplirez votre travail, Votre Altesse.

— Ici ? J'ai besoin d'un équipement particulier... de matériaux... d'ouvriers qualifiés, peut-être. Dans un avant-poste désert et lointain comme celui-ci, je ne peux vraiment...

— Vous pouvez et vous le ferez. Un homme de Suvrael tel que vous ne devrait pas avoir de problème à s'adapter aux conditions du désert. Nous vous apporterons tout ce dont vous aurez besoin de Ni-moya. Mais vous devez vous joindre à nous maintenant, mon ami. C'est votre foyer, désormais. C'est ici que vous allez habiter, vivre et travailler, jusqu'à ce que la guerre soit gagnée.

— On dirait à vous entendre que vous ne me faites pas confiance. Votre Grâce.

— Je ne fais confiance à personne, mon ami. Pas même à moi.

Dekkeret retourna au Château par le chemin le plus rapide, empruntant la Route de Grand Calintane, qui s'achevait sur la grande esplanade ouverte, carrelée de pavés de porcelaine ronds, lisses et verts, connue sous le nom de place Dizimaule. Son flotteur passa au-dessus de l'énorme constellation de carreaux dorés qui en occupait le centre et lui fit traverser la Grande Arche de Dizimaule, l'entrée principale du Château, la porte de l'aile sud. Les gardes stationnés devant le corps de garde, à gauche de l'arche, lui firent signe lorsqu'il passa, du salut bref et raide qui lui était familier.

Il y avait une atmosphère de tension à peine réprimée dans les couloirs du Château tandis qu'il y avançait. Les visages de ceux qui le saluaient à chaque point de contrôle étaient tirés et solennels ; les lèvres serrées, les yeux baissés.

— Vu leur air à tous, dit-il à Dinitak, il serait assez facile de croire que le Pontife est mort pendant le temps qu'il nous a fallu pour revenir de Normork.

— Je pense que vous le sauriez déjà, fit Dinitak.

— J'imagine, oui.

Oui. Ils l'auraient salué en tant que Coronal, non, si Confalume était mort ? Des gens s'agenouillant, formant le symbole de la constellation, criant la formule traditionnelle : « Dekkeret ! Lord Dekkeret ! Vive lord Dekkeret ! Longue vie à lord Dekkeret ! » Même s'il ne deviendrait pas réellement Coronal avant que le Conseil ne donne son assentiment, et que Prestimion l'annonce officiellement. Mais chacun savait qui serait le prochain Coronal. *Lord Dekkeret*. Cela lui paraissait si étrange ! Comme son esprit avait du mal à l'appréhender !

— C'est seulement un moment troublant pour tout le monde, déclara Dinitak. Ce doit être ainsi chaque fois qu'un changement de règne se prépare. Les vieux maîtres quittent le Château, de nouveaux arrivent ; rien ne sera plus pareil pour personne ici.

Ils étaient à présent au seuil du Château Intérieur. Les Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches se dressaient devant eux. Ils s'arrêtèrent. L'appartement de Dinitak se trouvait à ce niveau, loin, à gauche ; Dekkeret vivait au-dessus, dans la suite de la Tour Munnerak qu'avait occupée Prestimion.

— Je dois vous quitter ici, fit Dinitak. Vous allez devoir

rencontrer le Conseil... et lady Varaile, aussi, j'imagine...

— Merci de m'avoir accompagné à Normork, dit Dekkeret. D'avoir assisté aux banquets et à tout le reste.

— Nul besoin de merci. J'irai où vous me direz d'aller.

Ils s'étreignirent rapidement, et Dinitak partit.

Dekkeret gravit deux par deux les marches usées de l'antique escalier. *Lord Dekkeret*, pensait-il. *Lord Dekkeret*. *Lord Dekkeret*. *Lord Dekkeret*. Ahurissant. Incroyable.

Ce n'était pas encore arrivé, cependant. Aucun nouveau bulletin n'était parvenu du Labyrinthe depuis qu'il avait reçu le message le rappelant de Normork. Septach Melayn, le premier membre du Conseil qu'il rencontra après être entré dans le Château Intérieur, fut celui qui le lui apprit.

L'escrimeur aux longues jambes l'attendait sur le petit square devant le Trésor de Prankipin, au sommet des Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches.

— Vous avez fait vite, Dekkeret ! Nous ne vous attendions pas avant demain.

— Je suis parti dès que j'ai eu le message. Où est Prestimion ?

— Sur le Glayge, à mi-chemin du Labyrinthe, j'espère. Il est revenu en coup de vent de Fa, dès que nous avons reçu la nouvelle, a passé environ trois minutes avec lady Varaile, et est reparti aussitôt en direction du sud. Il veut présenter ses respects au vieux Confalume pendant qu'il le peut encore, voyez-vous. Je suis surpris que vous ne l'ayez pas croisé en route.

— Donc Confalume est toujours...

— En vie ? Pour autant que nous le sachions, oui, répondit Septach Melayn. Bien entendu, il faut un tel temps pour que nous apprenions ici ce qui se passe là-bas. Phraatakes Rem dit que l'attaque n'était pas grave.

— Pouvons-nous lui faire confiance ? Il est dans son intérêt de prétendre le plus longtemps possible que son maître le Pontife est toujours aux commandes. Je connais des cas où la mort du Pontife a été dissimulée pendant des semaines. Des mois.

— Que puis-je répondre à cela, mon garçon ? fit Septach Melayn avec un haussement d'épaules. Pour ma part, je préférerais que Confalume soit encore Pontife les cinquante prochaines années. Je comprends que vous puissiez avoir une tout autre position à ce sujet.

— Non, dit Dekkeret en saisissant le poignet de Septach Melayn et rapprochant son visage tout près de celui de son aîné.

Il était l'un des très rares princes du Château à n'être pas loin d'égaler la taille de Septach Melayn.

— Non, répéta-t-il, d'une voix basse, sombre. Vous vous trompez totalement, Septach Melayn. Si le Divin veut que je sois Coronal un

jour, eh bien, je suis prêt à cette tâche, quelle que soit la date à laquelle je doive la remplir. Mais je ne désire aucunement qu'elle arrive avant l'heure. Quiconque pense le contraire commet une grave erreur.

— Tout doux, Dekkeret ! dit en souriant Septach Melayn. Je n'avais pas l'intention de vous offenser, en aucune façon. Venez, je vous accompagne à votre appartement, afin que vous puissiez vous rafraîchir après ce voyage. Le Conseil se réunira plus tard dans l'après-midi, dans la salle du trône de Stiamot. Vous devriez y assister, si vous le voulez.

— J'y serai, déclara Dekkeret.

Mais ce fut une réunion sans intérêt, inutile. Qu'y avait-il à dire ? Les plus hauts niveaux du gouvernement étaient paralysés. Le Pontife avait eu une attaque, était peut-être sur le point de mourir, voire même déjà mort. Le Coronal était parti pour le Labyrinthe, comme il convenait, se tenir au chevet du monarque suprême. Dans les deux capitales, les fonctions habituelles de la bureaucratie continuaient comme à l'ordinaire, mais les ministres qui en étaient chargés se trouvaient en stase, ne sachant, d'un jour à l'autre, combien de temps s'écoulerait avant qu'ils ne quittent leur poste.

Sans véritables informations à partir desquelles travailler, les membres du Conseil ne pouvaient que reformuler noblement leur espoir que le Pontife retrouve ses facultés et poursuive son long et glorieux règne. Mais l'incertitude s'affichait sur tous les visages. Lorsque Confalume mourrait, certains de ces hommes se verraient demander de rejoindre le gouvernement du nouveau Pontife dans le Labyrinthe, et d'autres, ignorés par le Coronal entrant, seraient contraints à prendre leur retraite après de nombreuses années dans les ressorts du pouvoir. Les deux possibilités présentaient leurs propres problèmes ; et personne ne pouvait être certain de ce qui lui serait offert.

Tous les regards étaient tournés vers Dekkeret. Mais Dekkeret devait prendre en compte son propre destin. Il parla peu pendant la réunion. Il était de son devoir de se taire, pendant cette période ambiguë. Un Coronal-désigné et un Coronal sont deux choses très différentes.

Lorsque ce fut terminé, il se retira dans ses appartements privés. Il avait une suite agréable, en aucun cas la plus grandiose ; mais elle avait été assez bien pour Prestimion lorsqu'il était Coronal-désigné, et Dekkeret la trouvait plus qu'acceptable. Les pièces étaient grandes et bien disposées, et, derrière les grandes fenêtres aux nombreuses facettes incurvées, œuvre d'habiles artisans de Stee, la vue sur l'abysse qui longeait cette aile du Château, appelé Plongeon de Morpin, était

spectaculaire.

Il rencontra brièvement son personnel : Dalip Amrit, l'ancien professeur plein de tact de Normork, qui était son secrétaire personnel, le compétent et hyperactif Singobinda Mukund, le chef de la domesticité, un homme de Ni-moya au visage rubicond, et la comtesse Auranga de Bibiroon, qui faisait office d'hôtesse, en l'absence d'une épouse. Ils lui rapportèrent les événements survenus pendant son absence du Château. Puis il les renvoya et se glissa avec gratitude dans sa grande baignoire de marbre noir de Khyntor, pour un long bain tranquille avant le dîner. Il avait l'intention de manger seul et de se coucher tôt. Mais il avait à peine revêtu son peignoir, en sortant du bain, que Dalip Amrit lui transmit que lady Varaile requérait sa présence à dîner dans la résidence royale de la Tour de lord Thraym, s'il n'avait pas d'autre projet.

On ne traitait pas à la légère les invitations de l'épouse du Coronal. Dekkeret enfila une tenue de soirée, pourpoint doré à taille basse, étroites chausses violettes à rayures en velours, et se présenta ponctuellement à la salle à manger royale.

Il était, semblait-il, le seul invité. Il en fut légèrement surpris ; il croyait trouver Septach Melayn, peut-être, ou le prince Teotas et lady Fiorinda, ou d'autres membres du cercle intime de la cour. Mais seule Varaile l'attendait, si simplement vêtue d'une longue tunique verte et d'une blouse jaune aux manches larges qu'il se sentit confus d'être habillé si cérémonieusement.

Elle lui présenta sa joue. Lady Varaile et lui avaient toujours été bons amis. Elle n'avait pas plus d'un an ou deux de plus que lui, et, comme lui, avait été brusquement élevée de la condition de roturière à une place au milieu des dames et seigneurs du Château. Mais elle était née riche et privilégiée, fille de Simbilon Khayf, l'extrêmement prospère banquier de la grande cité de Stee, alors que lui-même n'était que le fils d'un infortuné vendeur ambulant ; Dekkeret avait ainsi considéré Varaile comme une personne évoluant facilement et confortablement parmi l'aristocratie du Mont, alors que lui avait dû apprendre lentement, et avec grandes difficultés, à maîtriser cette attitude, comme on étudie les mathématiques avancées.

Au-dessus de coupes de dattes brun doré de Sippulgar et de lait chaud mélangé à du cognac rouge de Narabal, elle s'enquit aimablement de sa visite à Normork. Elle parla avec affection de sa mère, qu'elle aimait beaucoup ; et lui apprit quelques petits commérages du Château qui lui étaient venus aux oreilles pendant son absence, des histoires mouvementées, mais sans importance, de liaisons compliquées impliquant des hommes et femmes de la cour qui, à leur âge, auraient dû être plus avisés. On eût dit que rien d'inhabituel ne s'était produit dernièrement dans le monde.

Puis elle demanda, alors qu'un plat de quaal, poisson à la chair pâle, mitonné dans du vin doux, était servi :

— Vous savez, bien entendu, que Prestimion est allé au Labyrinthe ?

— Septach Melayn me l'a appris cet après-midi. Le Coronal sera-t-il absent longtemps ?

— Aussi longtemps qu'il le faudra, je pense, dit Varaile en posant sur lui ses grands yeux sombres luisant d'une intensité soudaine et inattendue. *Cette fois-ci*, il reviendra au Château quand il aura terminé. Mais la prochaine fois qu'il s'y rendra...

— Oui. Je sais, madame.

— Vous n'avez aucune raison d'être aussi affligé. Pour vous, ce sera l'appel de la grandeur, Dekkeret. Mais pour moi... pour lord Prestimion... pour nos enfants...

Elle le regarda d'un air de reproche. Il fut frappé par cette injustice : le croyait-elle insensible au point de ne pas comprendre le côté fâcheux de sa situation ? Mais par amitié pour elle, il garda un ton doux.

— Toutefois, en réalité, Varaile, la mort du Pontife signifie la même chose pour nous tous : *le changement*. Un changement gigantesque et incompréhensible. Vous et vos proches partirez pour le Labyrinthe ; je ceindrai une couronne et prendrai place sur le trône de Confalume. Pensez-vous que ce qui va survenir me cause moins d'appréhension qu'à vous ?

Elle s'adoucit un peu.

— Nous ne devrions pas nous quereller, Dekkeret.

— Sommes-nous en train de le faire, madame ?

Elle ne répondit pas à cette question.

— La tension créée par ces inquiétudes nous met tous deux à cran. Je voulais que ce soit une visite amicale. Car nous *sommes* amis, n'est-ce pas ?

— Vous savez que oui.

Il tendit la main vers le flacon de vin pour remplir leurs verres. Elle voulut le prendre au même moment et leurs mains se heurtèrent, le flacon bascula. Dekkeret le rattrapa juste avant qu'il ne se renverse. Ils rirent tous deux de cette maladresse provoquée par l'agitation actuelle, et leur rire mit fin, momentanément, aux tensions qui avaient surgi entre eux.

Elle avait raison, reconnut Dekkeret. Elle devait faire face à l'énorme sacrifice de renoncer à un décor familial et beau pour aller vivre dans un endroit lointain et désagréable. Lui, en revanche, accéderait au poste qui lui apporterait célébrité et gloire, celui pour lequel il se préparait depuis dix ans et plus. Comment pouvait-on, réellement, comparer leurs situations ? Il se dit qu'il devait être plus

gentil avec elle.

— Nous devrions parler d'autre chose, dit-elle. Avez-vous discuté avec lady Fulkari depuis votre retour au Château ?

Dekkeret trouva le changement de sujet malencontreux.

— Pas encore. Y a-t-il une raison particulière pour laquelle je le devrais ? demanda-t-il d'une voix telle que Varaile parut troublée.

— Eh bien, seulement que... elle est impatiente de vous voir. Et je pensais que vous... étant parti depuis plus d'une semaine...

— Seriez tout aussi impatient de la voir, termina Dekkeret, lorsqu'il sembla évident que Varaile ne le pouvait, ou ne le voulait pas. Eh bien, oui, je le suis ! Évidemment. Mais tout d'abord, j'ai besoin d'un peu de temps pour me reprendre. Si vous ne m'aviez fait appeler ce soir, j'aurais passé la soirée seul, à me reposer, réfléchir à l'avenir, et songer à mes responsabilités prochaines.

— Je vous prie de m'excuser de vous avoir tiré de vos méditations, dans ce cas, dit-elle, d'une voix dont on ne pouvait se méprendre sur l'acidité. J'ai été très claire sur le fait que vous ne deviez venir que si vous n'aviez pas d'autres projets pour la soirée. Je pensais que peut-être vous préféreriez être avec Fulkari. Mais même une soirée de méditation solitaire est un projet, Dekkeret. Vous pouviez assurément refuser.

— Assurément pas, fit-il. Pas une invitation de votre part. Et donc me voici. Fulkari ne m'a pas envoyé chercher, et vous si. Bien que je ne comprenne pas pourquoi, Varaile. Dans quel but, exactement, vouliez-vous me voir ce soir ? Seulement pour vous lamenter sur l'éventualité de devoir vous rendre au Labyrinthe ?

— Je crois que nous nous querellons à nouveau, constata Varaile avec légèreté.

Il lui aurait pris la main, s'il avait osé une telle familiarité avec l'épouse du Coronal. Prenant soin de parler d'un ton mesuré et doux, il dit :

— C'est un moment difficile pour nous deux, et le stress prend son tribut. Laissez-moi vous poser la question une seconde fois : pourquoi suis-je ici ? Est-ce seulement parce que vous vouliez de la compagnie, ce soir ? Vous auriez pu inviter Teotas et Fiorinda, en ce cas, ou Gialaurys, ou même Maundigand-Klimd. Mais vous m'avez fait chercher moi, alors même que vous pensiez que je pourrais passer la soirée avec Fulkari.

— Je vous ai fait demander parce que je vous considère comme un ami, quelqu'un qui peut comprendre mes émotions à l'idée qu'un changement de gouvernement soit en train de se préparer, quelqu'un qui – comme vous l'avez souligné – pourrait ressentir les mêmes sentiments. Mais c'était également une façon de découvrir si vous *seriez* avec Fulkari ce soir.

— Oh ! C'est très surnois, Varaile.

— Croyez-vous ? Dans ce cas, j'imagine que ça l'était.

— Pourquoi vouliez-vous le savoir ?

— Des rumeurs circulent au Château, selon lesquelles vous vous désintéresseriez d'elle.

— C'est faux.

— Donc, vous l'aimez, Dekkeret ?

Il sentit ses joues le brûler. Ceci était déloyal.

— Vous savez que oui.

— Et pourtant, la première nuit de votre retour, vous préférez votre propre compagnie à la sienne ?

Dekkeret joua avec sa serviette de table, la tordant et la froissant.

— Je vous l'ai dit, Varaile : je voulais être seul. Pour réfléchir à... ce qui nous attend tous. Si Fulkari avait voulu me voir, elle n'aurait eu qu'à me le faire savoir, et je serais allé la retrouver, comme je suis venu vous voir. Mais aucun message ne m'est parvenu de sa part, seulement de la vôtre.

— Peut-être attendait-elle de voir ce que vous alliez faire.

— Et elle imaginera maintenant que je suis votre amant, c'est cela ?

Varaile sourit.

— J'en doute fort. Mais ce qu'elle *pensera*, c'est qu'elle n'est pas très importante à vos yeux. Autrement, pourquoi l'éviteriez-vous ainsi, votre première nuit ici ? C'est un signe d'indifférence, pas de passion.

— Vous m'avez entendu déclarer que je l'aime. Elle le sait aussi.

— Vraiment ?

— Pensez-vous que je lui ai laissé le moindre doute à ce sujet ? demanda Dekkeret en haussant les sourcils.

— Avez-vous parlé mariage avec elle, Dekkeret ?

— Pas encore, non. Oh... *maintenant* je vois la vraie raison de votre convocation ! dit-il en détournant les yeux. Elle vous a priée de le faire, hein ? ajouta-t-il froidement.

La colère flamboya un instant dans les yeux de Varaile.

— Vous êtes très près de passer les limites avec une telle question. Mais non, non, Dekkeret : ceci n'est pas de son fait. J'en suis entièrement responsable. Le croirez-vous ?

— Je ne mettrais jamais en doute votre parole, madame.

— Très bien, en ce cas, Dekkeret : voici le point capital. Vous deviendrez bientôt Coronal : c'est clair. La coutume parmi nous est que le Coronal ait une femme. L'épouse du roi a d'importantes fonctions au Château, et s'il n'y a pas d'épouse, qui s'en chargera ?

C'était donc ça ! Dekkeret ne répondit pas. Il mit sa main autour de son verre de vin sans le porter à ses lèvres, et attendit qu'elle poursuive.

— Vous n'êtes plus un jeune garçon, Dekkeret. À moins que je ne me trompe, et j'en doute, vous aurez bientôt quarante ans. Vous fréquentez lady Fulkari depuis... combien de temps, trois ans maintenant ?... et n'avez jamais parlé mariage à personne. Y compris à elle, apparemment. C'est un sujet que vous devriez avoir à l'esprit à présent.

— Il l'est. Croyez-moi, Varaile, il l'est.

— Et pensez-vous que Fulkari sera l'élue ?

— Vous insistez trop, madame. Je vous prie de mettre fin à cette inquisition. Vous êtes ma reine, et aussi une de mes amies les plus chères, mais ce sont là des questions dont je ne souhaite pas discuter, si vous le permettez.

Repoussant sa chaise, il la regarda d'une façon qui dressa un mur de silence entre eux.

À ce moment-là, ce fut elle qui tendit la main vers lui.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous mettre mal à l'aise, Dekkeret, dit-elle affectueusement. Je voulais seulement vous faire part de mon opinion, sur un point qui m'inquiète profondément.

— Je vous le répète : j'aime Fulkari. J'ignore si je veux l'épouser, et je ne suis pas sûr qu'elle le veuille. Il y a des problèmes entre Fulkari et moi, Varaile, dont je ne discuterai pas, même avec vous. *Surtout* avec vous... Pouvons-nous, une fois encore, changer de sujet ? De quoi pouvons-nous parler ? De vos enfants ? Le prince Akbalik : il a écrit un poème épique, c'est exact ? Et la princesse Tuanelys... est-il vrai que Septach Melayn a promis de l'entraîner à l'épée quand elle aura un ou deux ans de plus... ?

En se réveillant, au matin, il découvrit une note qui avait été glissée sous la porte de sa chambre pendant la nuit :

Pouvons-nous faire une promenade demain ? Dans la prairie du sud, peut-être ?

— F.

Les gens de sa maison lui apprirent qu'un Vroon l'avait apportée aux petites heures. Dekkeret savait de qui il s'agissait : le petit Guijara Yaso, le mage personnel de Fulkari, un invétéré jeteur de sorts et préparateur de potions, qui lui servait généralement d'intermédiaire dans ce genre de situation. Dekkeret soupçonnait le Vroon d'avoir, de temps à autre, usé de sorcellerie sur lui, pour tenter de maintenir Fulkari en première position dans son cœur.

Non que la sorcellerie soit nécessaire : elle occupait constamment ses pensées. Il n'était en aucune façon indifférent à Fulkari ; et tout au

long de son séjour à Normork, il n'avait eu qu'à laisser son esprit s'écarter brièvement de ce qui se passait à ce moment-là pour qu'elle soit là, comme un feu brûlant dans son cerveau, souriante, lui faisant signe, l'attirant à elle...

Assurément, après une semaine de séparation, le désir de se précipiter à ses côtés dès son retour avait été puissant. Mais Dekkeret avait ressenti la nécessité de mettre de la distance entre elle et lui pour un moment, ne serait-ce que pour se donner le temps de comprendre ce qu'il attendait réellement d'elle, et elle de lui. Cette résolution fut anéantie en un instant. Il sentit un torrent de soulagement, de joie et de plaisir anticipé l'envahir en lisant sa note.

— Ai-je des fonctions officielles prévues ce matin ? demanda-t-il à Singobinda Mukund, au petit déjeuner.

— Aucune, monsieur, répondit le chef de la domesticité.

— Et aucunes nouvelles du Labyrinthe, je suppose ?

— Rien, monsieur, fit Singobinda Mukund.

Il regarda Dekkeret d'un air horrifié, comme pour indiquer qu'il était ébahi que Dekkeret puisse avoir besoin de le demander.

— Envoyez un mot à lady Fulkari, dans ce cas, disant que je la retrouverai dans deux heures, à l'Arche de Dizimaule.

Fulkari l'attendait lorsqu'il arriva, vision ravissante et élancée en tenue d'équitation de souple cuir vert qui lui faisait comme une seconde peau. Dekkeret vit qu'elle avait déjà demandé deux fougueuses montures de course aux écuries du Château. Fulkari était ainsi : elle profitait de l'instant présent, accomplissait rapidement ce qui devait être réalisé. Son attente, la nuit dernière, pour voir s'il ferait le premier pas, n'était vraiment pas habituelle. Et effectivement, puisqu'il ne l'avait pas fait, elle l'avait fait elle-même, en faisant glisser la note sous la porte.

Ils étaient amants depuis presque trois ans à présent, quasiment depuis le premier jour de l'arrivée de Fulkari au Château. Elle était membre de l'une des vieilles familles pontificales, descendante de Makhario de Sipermit, qui avait gouverné cinq cents ans plus tôt. Le Château était rempli de tels nobles, des centaines, des milliers même, dans les veines desquels coulait le sang des monarques d'autrefois.

Bien que la monarchie ne puisse jamais être héréditaire, la progéniture des Pontifes et des Coronals était anoblie pour l'éternité, et avait le droit d'occuper des appartements au Château, aussi longtemps qu'il lui plaisait, qu'elle ait ou non une fonction officielle dans le gouvernement actuel. D'aucuns choisissaient d'établir leur résidence permanente et faisaient partie des meubles de la cour. La plupart, cependant, préféraient passer la plus grande partie de l'année dans leur domaine familial, quelque part sur le Mont, ne se rendant au Château que pendant la haute saison.

Sipermit, où avait grandi Fulkari, était l'une des neuf Cités Hautes du Mont du Château, qui occupaient la bande urbaine située juste en dessous du Château lui-même. Mais elle n'avait en fait jamais mis les pieds au Château avant d'avoir vingt et un ans, lorsqu'elle et son jeune frère Fulkarno avaient été envoyés vivre quelques années à la cour par leurs parents, comme il était de coutume pour les jeunes aristocrates.

Dekkeret avait remarqué Fulkari presque immédiatement. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle ressemblait assez à Sithelle, sa cousine depuis longtemps disparue, tombée sous la lame de l'assassin ce terrible jour, vingt ans plus tôt à Normork, pour être le fantôme de Sithelle traversant parmi eux les corridors du Château.

Elle était mince et musclée, comme Sithelle, une grande jeune femme aux bras et aux jambes particulièrement longs pour son tronc. Ses cheveux roux dorés tombaient en une semblable cascade embrasée, ses yeux étaient du même gris-violet soutenu, ses lèvres pleines, son menton ferme, comme Sithelle. Son visage était plus large qu'il ne se rappelait que celui de Sithelle l'ait été, et elle avait un curieux petit creux sur le menton que Sithelle n'avait pas ; mais dans l'ensemble, la ressemblance était extraordinaire.

Dekkeret s'arrêta net, le souffle coupé, la première fois qu'il la vit.

— Qui est-ce ? demanda-t-il. Et lorsqu'on lui répondit qu'elle était la nièce nouvellement arrivée du comte de Sipermit, il se débrouilla pour la faire rapidement inviter à une réception à la cour, donnée la semaine suivante par Varaile ; et s'arrangea pour s'y trouver lui-même et se la faire présenter, il la dévisagea alors avec une fascination si intense qu'il dut lui paraître un peu fou.

— L'un de vos ancêtres serait-il originaire de Normork, par hasard ? l'interrogea-t-il alors.

— Non, Excellence. Nous sommes des gens de Sipermit, depuis des milliers d'années, dit-elle d'un air perplexe.

— C'est étrange. Vous me rappelez quelqu'un que j'y connaissais autrefois. Je suis moi-même de Normork, voyez-vous. Et il y avait une certaine personne, la fille de la sœur de mon père, en réalité...

Non, non, elle n'avait aucun lien avec Sithelle. Cette ressemblance était une simple coïncidence, aussi mystérieuse soit-elle. Mais Dekkeret ne mit pas longtemps à l'attirer dans sa vie. Fulkari avait une douzaine d'années de moins que lui, et n'avait aucune expérience de la cour, mais elle avait l'esprit vif, plein d'entrain et désireux d'apprendre, était ardente et passionnée, pas le moins du monde timide. Malgré cela, il était bizarre de la tenir dans ses bras, et de voir son visage, si semblable à celui de Sithelle, si près du sien. Sithelle et lui n'avaient jamais été amants, n'avaient même jamais rêvé d'une telle chose ; d'ailleurs, il la considérait davantage comme une sœur que comme une cousine.

Et là, il enlaçait une femme qui paraissait presque être sa réincarnation. Par moments, cela lui semblait bizarrement incestueux. Et il s'interrogeait : reproduisait-il avec Fulkari la relation qu'il n'avait jamais eue avec Sithelle ? Aimait-il réellement Fulkari, ou n'était-il pas plutôt amoureux du fantasme de sa Sithelle perdue ? C'était un problème important pour lui. Et ce n'était pas le seul qu'elle lui posait.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui, leurs joues se touchant d'abord, puis leurs lèvres. Il lui était indifférent que les gardes occupant le poste à l'Arche de Dizimaule les regardent. Qu'ils regardent, pensait-il.

Au bout d'un moment, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Elle avait les yeux brillants, sa poitrine se soulevait rapidement sous le cuir souple et doux.

— Viens, dit-elle en indiquant les montures d'un signe de tête. Descendons dans la prairie.

Elle sauta aisément sur la selle naturelle de son animal et partit sans l'attendre.

La monture de Dekkeret était une belle bête aux jambes fines et à la robe d'un pourpre profond mêlé de bleu, l'espèce spécialement élevée pour sa rapidité et sa puissance. Il s'installa facilement sur la large selle qui faisait partie intégrante du dos de la monture, agrippa le pommeau qui faisait saillie devant lui, et lança l'animal à sa poursuite d'une forte pression des cuisses. L'air doux et frais passait sur lui, soulevant et ébouriffant ses cheveux non attachés.

Il se demanda combien d'autres occasions il aurait de se glisser ainsi hors du Château, simple citoyen faisant une sortie pour le plaisir, sans escorte, sans être dérangé. En tant que Coronal, il pourrait rarement, voire jamais, aller seul où que ce soit. Sa visite à Normork avait été un avant-goût de ce qui l'attendait. Il y aurait toujours des gardes autour de lui, excepté lorsqu'il parviendrait à leur fausser compagnie.

Mais à présent, le vent dans les cheveux, le brillant soleil vert doré haut dans le ciel, la superbe monture galopant sous lui dans un bruit de tonnerre, Fulkari fonçant devant...

Sous l'aile sud du Château s'étendait une ceinture de prairie sauvage, à travers laquelle passait la Route de Grand Calintane, celle qu'empruntaient tant de voyageurs en route pour le Château. Il ne se passait pas un jour où cette prairie ne fût fleurie, une explosion étourdissante de bleu flanqué de fleurs jaune vif, une ribambelle de blanc et de rouge, un océan d'or, de cramoisi, d'orange, de violet. La piste équestre qu'avait choisie Fulkari passait à gauche de la grand-route, dans la campagne en pente douce qui s'étendait à proximité de la cité des plaisirs de High Morpin, à quinze kilomètres de là.

Dekkeret la rattrapa au bout d'un moment et ils chevauchèrent

côte à côte. Ils étaient désormais suffisamment loin du Mont pour que la longue ombre du Château soit visible devant eux, réduite à une mince pointe. Bientôt la prairie céda la place à une forêt de hakkatingas, petits, au tronc droit, à l'écorce brun rouge et à la couronne dense, qui poussaient étroitement entrelacés à leurs voisins, formant un épais dais.

Leurs montures, ne pouvant plus aller aussi vite, se mirent d'elles-mêmes au petit galop.

— Tu m'as tellement manqué, dit Fulkari, alors qu'ils chevauchaient côte à côte. J'ai eu l'impression que tu étais parti depuis un mois.

— Moi aussi.

— As-tu dû assister à de nombreuses réunions importantes dès ton retour ? Tu as sûrement été très occupé, toute la journée d'hier.

Il hésita.

— J'avais des réunions, oui. Je ne sais pas quelle importance elles avaient. Mais je devais y être présent.

— C'est au sujet du Pontife ? Il est mourant, n'est-ce pas ? C'est ce que tout le monde dit.

— Nul ne le sait, répondit Dekkeret. Jusqu'à ce que des nouvelles confirmées nous parviennent du porte-parole, nous sommes tous dans l'ignorance.

Ils avaient atteint une partie de la forêt où elle et lui s'étaient retrouvés plus d'une fois. Les cimes des arbres étaient si étroitement liées à cet endroit que, même au milieu de la matinée, une espèce d'aube ou de crépuscule régnait. Un petit ruisseau coulait là, qu'une colonie de granths bâtisseurs de barrages avait obstrué avec des rondins rongés pour former un joli petit bassin. Sur son bord se trouvait un épais tapis bleu ciel de mousse-caoutchouc élastique et robuste. C'était un charmant petit berceau de verdure ombragé, secret, isolé.

Fulkari démontra et attacha les rênes à une branche basse. Il en fit autant. Ils restèrent face à face d'une manière hésitante. Dekkeret savait que la solution la plus sage était d'aller vers elle, de la prendre rapidement dans ses bras et de l'allonger sur le tapis de mousse, avant que ne soit dit quelque chose qui briserait la magie du moment. Mais il voyait qu'elle voulait parler. Elle se tenait loin de lui, humectait ses lèvres, faisait les cent pas avec nervosité. Les mots luttaien pour jaillir de sa bouche. Elle ne l'avait pas amené ici juste pour faire l'amour.

— Qu'y a-t-il, Fulkari ? demanda-t-il finalement.

— Le Pontife va bientôt mourir, n'est-ce pas, Dekkeret ? dit-elle d'une voix sombre et tendue.

— Comme je viens de te le dire : je l'ignore. Personne au Château ne le sait.

— Mais lorsqu'il mourra... seras-tu intronisé Coronal ?

— Je l'ignore également, fit-il en détestant la lâcheté de sa dérobade.

— Il ne peut y avoir aucun doute sur ce point, n'est-ce pas ? Tu as déjà été nommé Coronal-désigné. Une fois cela fait, le Coronal ne change jamais d'avis et ne choisit pas quelqu'un d'autre... S'il te plaît, Dekkeret, je veux que tu sois honnête avec moi, continua-t-elle, implacable.

— Je m'attends à être intronisé Coronal à la mort de Confalume, oui. Du moins, si lord Prestimion me le demande, et si le Conseil le ratifie.

— Et si on te le demande, accepteras-tu ?

— Oui.

— Et qu'advient-il de nous, alors ?

Sa voix sembla lui parvenir de très loin.

Il n'avait plus d'autre choix que de poursuivre.

— Un Coronal doit avoir une épouse. J'en ai justement discuté avec lady Varaile, hier soir.

— Tu présentes la situation de façon si impersonnelle, Dekkeret. « *Un Coronal doit avoir une épouse.* »

Elle paraissait effrayée de lui parler si brutalement, à lui qui serait bientôt roi, mais il y avait cependant bien une pointe de colère dans sa voix.

— Est-il possible qu'il y ait une personne en particulier que tu pourrais choisir comme épouse ?

— Tu sais qu'il y en a une, Fulkari. Mais...

— Mais ?

— Tu m'as fait savoir d'un millier de façons que tu ne veux pas être l'épouse d'un Coronal, dit-il.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas vrai ? Il y a une minute, tu m'as demandé si j'accepterais le trône si on me l'offrait. Comme s'il était assez courant que les gens refusent d'être Coronal, Fulkari. Le mois dernier, je crois, tu as voulu savoir, tout à trac, s'il était déjà arrivé qu'un Coronal-désigné le décline. Et avant cela, la fois où toi et moi étions à Amblemorn...

— D'accord. C'est assez. Tu n'as pas besoin d'aller chercher d'autres exemples, l'interrompit-elle d'une voix encore ferme, alors qu'elle paraissait au bord des larmes. Je t'ai demandé d'être honnête avec moi. Maintenant, je vais l'être tout autant avec toi.

Fulkari se tut un instant. Puis elle reprit, le regardant posément :

— Dekkeret, je ne veux *pas* être l'épouse d'un Coronal.

Il eut un signe de tête affirmatif.

— Je le sais. Mais si tu ne le veux pas, pourquoi avoir consenti à

devenir la maîtresse du Coronal-désigné ? Par exaltation ? Comme une distraction ? Tu savais, lorsque nous nous sommes rencontrés, ce que Prestimion projetait pour moi.

— À t'entendre, on dirait que j'ai agi délibérément. Suis-je venue au Château dans l'espoir de tomber amoureuse du Coronal-désigné, Dekkeret ? T'ai-je poursuivi de quelque façon après mon arrivée ? Tu m'as vue. Tu es venu me trouver. Nous avons discuté. Nous sommes allés nous promener. Nous sommes tombés amoureux. Je pourrais tout aussi bien te demander pourquoi le choix du Coronal-désigné s'est porté sur une amante qui ne pense pas qu'être la femme du Coronal est une chose merveilleuse ?

— Je ne m'étais pas aperçu que j'avais fait une telle chose. Je ne m'en suis rendu compte que peu à peu, alors que nous apprenions à nous connaître. J'en suis énormément inquiet, depuis que je l'ai compris. Elle s'empourpra de colère.

— Parce que notre petit imbroglio sentimental se met en travers de ta grande ambition ?

— Tu ne peux dire que le fait de devenir Coronal soit mon *ambition*, Fulkari. Je n'ai jamais demandé à l'être. Je n'ai même jamais imaginé que ce pourrait être possible. Cette condition m'est revenue par défaut, lorsque le précédent héritier logique est mort subitement.

Comment pouvait-il lui faire comprendre ? Pourquoi était-ce si difficile ?

— Aucun Coronal ne cherche à gagner le trône. S'il ne lui revient pas en toute logique, il ne le mérite pas. Depuis maintenant des années, la logique m'a désigné.

— Et dois-tu suivre cette logique ?

— Il serait honteux de refuser, répondit-il en la regardant d'un air désespéré.

— Honteux ! Honteux ! C'est tout ce qui vous intéresse, vous les hommes : l'orgueil, la honte, de quoi cela aura-t-il l'air ! Tu dis m'aimer. Tu sais à quel point le fait que tu deviennes Coronal m'effraie. Et pourtant... parce que ton orgueil ne te permet pas de dire non à Prestimion...

Elle *pleurait* à présent. Maladroitement, il la prit dans ses bras. Elle ne résista pas, mais son corps était raide, contracté.

— Explique-moi pour quelle raison tu ne veux pas être mon épouse, Fulkari, lui demanda-t-il doucement.

— Un Coronal passe tout son temps à étudier des documents officiels, signer des décrets, participer à des réunions. Ou alors il se rend dans des endroits éloignés pour y assister à des banquets et faire des discours. Il a très peu de temps à consacrer à sa femme. Combien de fois as-tu vu Prestimion et Varaile ensemble ? La femme du Coronal doit également se rendre à des banquets, remplir ses fonctions et faire

des discours. Cela semble être un travail affreux, ennuyeux et épuisant. Il me consumerait. Je n'ai que vingt-quatre ans, Dekkeret. Je ne me sens absolument pas prête à m'engager dans une telle vie.

— Chut, dit-il, comme pour apaiser un enfant.

C'est ainsi qu'elle lui apparaissait désormais, d'ailleurs : sinon une enfant, du moins une adolescente, loin de la maturité. Il comprenait, à présent, pourquoi Varaile était si inquiète de l'état de sa relation avec Fulkari. Varaile espérait que Fulkari serait la prochaine épouse royale de Majipoor, et craignait que Dekkeret ne soit sur le point de la rejeter. Mais Varaile n'avait pas connaissance de la véritable situation.

Et lui, alors ? La beauté de Fulkari, sa ressemblance inquiétante avec Sithelle l'avaient envoûté, lui faisant croire qu'elle avait l'étoffe d'une épouse royale. Mais à l'évidence, il n'en était rien. Une maîtresse royale, oui. Mais pas une reine. Elle le lui avait dit depuis longtemps, d'abord de façon détournée, et maintenant très explicitement.

— Chut, répéta-t-il, alors que ses sanglots redoublaient. Tout va bien, Fulkari. Le Pontife n'est peut-être pas mourant. Il peut encore vivre des années... des années...

Il disait à présent des paroles dont il ne croyait pas le premier mot. Mais pour le moment, il lui semblait plus important de la reconforter que d'essayer d'aborder la réalité de la situation.

Car la réalité était qu'il *allait* devenir Coronal et qu'il ne pourrait épouser Fulkari, qui ne voulait tout simplement pas être l'épouse d'un Coronal ; et donc il n'avait d'autre choix que de rompre définitivement avec elle, sur-le-champ. Mais c'était une idée à laquelle il ne pouvait se résoudre. Certainement pas ce jour-là, peut-être jamais. C'était une situation impossible.

Il la tint serrée contre lui. Il la caressa tendrement. Peu à peu les sanglots cessèrent. La raideur disparut de son corps.

Puis, en une transition quasi imperceptible, ils se retrouvèrent d'un commun accord à passer de l'angoisse, la confusion et l'impossible réconciliation au rythme du désir et du besoin. Ils se trouvaient dans cet endroit particulier, où ils s'étaient souvent échappés de la vie agitée et importune du Château ; et là, à côté du bassin frais et sombre que les granths avaient construit sous les hakkatingas entremêlés, ils succombèrent une nouvelle fois à une soudaine urgence familière qui balaya toute autre considération.

Fulkari, comme toujours, prit l'initiative. Elle l'embrassa légèrement et s'écarta un peu de lui. Effleura les attaches métalliques de son vêtement au niveau de la poitrine, la hanche et la cuisse. Le cuir souple céda, comme tranché par une lame invisible. Elle s'en écarta rapidement et se tint devant lui dans toute sa nudité resplendissante, pâle, élancée, souriante, irrésistible, tendant les mains

vers lui. Ses yeux, les yeux gris-violet de Sithelle, brillaient. Ils lui faisaient signe. Pour Dekkeret, il y avait de la magie dans cette lueur radieuse. De la sorcellerie.

À ce moment-là, la question de savoir qui serait ou non l'épouse du prochain Coronal de Majipoor lui paraissait aussi étrangère et insignifiante que les étendues désertes et ensablées de Suvrael. Il lui était impossible de penser à cela pour l'instant. Il ne pouvait résister à la magie de sa beauté. Ce sourire, la vue de son corps nu et mince, l'éclat de ses magnifiques yeux, ramenaient avec ardeur à la vie tout ce qui l'avait saisi et emporté à maintes reprises au cours des trois dernières années. Il s'avança vers elle et l'attira doucement à lui, et ils s'enfoncèrent ensemble, enlacés, dans le tapis de mousse-caoutchouc à côté du bassin.

— Il me semble qu'aujourd'hui nous pratiquons l'escrime au bâton, dit Septach Melayn avec une petite hésitation. Ou bien, est-ce le sabre à garde en coquille ?

— La rapière, Votre Excellence, corrigea le jeune Polliex, le garçon brun et gracieux d'Estotilaup, second fils du comte de Thanesar. Demain sera le jour du bâton, monsieur.

— La rapière. Ah ! Oui, bien sûr, la rapière. Ce qui explique pourquoi vous portez tous vos masques, répéta Septach Melayn, écartant son erreur d'un haussement d'épaules et d'un sourire.

À une époque, il avait considéré ces petits trous de mémoire comme autant de péchés contre le Divin, et fait pénitence pour cela en pratiquant pendant des heures des exercices à l'épée. Mais il avait récemment conclu un accord avec lui-même, et avec le Divin par la même occasion, concernant de telles erreurs. Tant que son œil resterait vif et sa main toujours ferme, il se pardonnerait ces petites étourderies. Quand un homme vieillit, il doit inévitablement se résigner au sacrifice d'une faculté ou d'une autre ; et Septach Melayn était prêt à renoncer à une partie de son excellente mémoire si, en échange, il pouvait conserver sa parfaite coordination de mouvements hors pair pendant une année de plus, voire trois, cinq ou dix.

Il choisit une rapière dans le coffre des armes, contre le mur, et se retourna face à sa classe. Ils s'étaient déjà alignés en demi-cercle ; Polliex à gauche et la nouvelle, la jeune Keltryn, à l'autre bout de la rangée. Septach Melayn commençait toujours la leçon avec l'une des extrémités, et Polliex s'arrangeait toujours pour être à un endroit où il serait dans les premiers choisis. La fille avait rapidement saisi l'astuce.

Ils étaient onze dans ce cours : dix jeunes hommes et Keltryn. Ils rencontraient Septach Melayn chaque matin pendant une heure, dans le gymnase de l'aile est du Château qui était sa salle d'exercices privée depuis le début du règne de Prestimion. C'était une pièce claire, haute de plafond, dont les murs étaient percés de huit fenêtres octogonales en hauteur qui laissaient entrer de généreux flots de lumière jusque peu après midi. D'aucuns prétendaient que cet endroit était une écurie, du temps de lord Guadeloom, mais c'était il y a bien longtemps, et la salle était utilisée comme gymnase de temps immémorial.

— La rapière, déclara Septach Melayn, est une arme d'une

utilisation extrêmement variée, assez légère pour autoriser un grand talent dans le maniement, et cependant capable d'infliger une blessure importante lorsqu'elle est utilisée comme arme de défense.

Il balaya rapidement du regard le demi-cercle, décida de ne pas prendre Polliex pour la première démonstration de la journée, et regarda automatiquement de l'autre côté, où Keltryn attendait.

— Vous, madame. Avancez.

Il leva son arme et lui fit signe.

— Votre masque, monsieur ! s'écria une voix au milieu du groupe.

Il s'agissait de Toraman Kanna, le fils du prince de Syrnix, à la peau sombre et lisse et aux séduisants yeux en amande. C'était toujours lui qui soulignait ce genre de choses.

— Mon masque, oui, dit Septach Melayn, souriant avec amertume.

Il en décrocha un du mur. Septach Melayn insistait toujours pour que ses élèves portent des masques leur protégeant le visage, lorsque les armes les plus affûtées étaient utilisées, de crainte que le coup violent et hasardeux d'un novice ne fasse perdre un œil princier, créant un raffut et un tollé inopportuns parmi la parentèle du garçon blessé.

Cependant, la suggestion lui avait un jour été faite en classe qu'il devrait également porter un masque, afin de montrer le bon exemple. Il lui semblait follement absurde qu'on lui demande à lui entre tous de prendre une telle précaution... lui dont la garde n'avait jamais été percée par un autre bretteur, pas même une seule fois, excepté en cette unique occasion, lors de l'engagement de Stymphinor dans la guerre contre Korsibar, lorsqu'il avait combattu contre quatre hommes en même temps sur le champ de bataille, et qu'un lâche l'avait touché par le flanc, hors des limites de sa vision périphérique. Mais pour la logique, il accepta. Il était toutefois souvent nécessaire que ses élèves lui rappellent de mettre cette chose disgracieuse, au début de chaque cours.

— Si vous voulez bien, madame, reprit-il, et Keltryn s'avança au centre du groupe.

Septach Melayn ne s'était pas encore tout à fait habitué à l'idée d'une femme épéiste. Il était, bien entendu, beaucoup plus à l'aise en compagnie de jeunes hommes que de femmes ou de jeunes filles : telle était simplement sa nature. Il en avait toujours eu un cercle autour de lui. Mais le fait que ses élèves aient toujours été des hommes n'était pas tant une question de préférence de sa part que de la leur ; Septach Melayn n'avait même jamais entendu parler d'une femme voulant manier des armes, avant celle-ci.

Le plus étrange était que Keltryn semblait avoir un talent naturel pour ce sport. Elle avait environ dix-sept ans, était agile et vive, avec

un corps maigre qui aurait presque pu être celui d'un garçon, et les bras et jambes exceptionnellement longs qui étaient un atout en escrime. Elle avait le teint de sa sœur aînée et aussi sa beauté éclatante, mais chaque geste de Fulkari était empli d'une douce séduction, évidente même pour Septach Melayn, bien qu'il n'y réagît pas, alors que les mouvements de celle-ci avaient un côté irrésistiblement saccadé, inexpérimenté, qu'il trouvait délicieusement peu féminin. En outre, il était inconcevable d'imaginer Fulkari prenant une épée. Cette arme ne paraissait absolument pas déplacée dans la main de Keltryn.

Elle lui faisait hardiment face, l'épée au repos le long de son corps. À l'instant où Septach Melayn leva son arme, elle dressa la sienne et se mit de côté, en position de combat, prête à répondre à son assaut. Le profil qu'elle présentait était très étroit : dès le premier jour dans le groupe, elle avait bandé sa poitrine dans un sous-vêtement bien serré, ce qui fait qu'elle paraissait ne pas en avoir, sous sa veste d'escrime blanche. Ce qui était tout aussi bien, pensait Septach Melayn. Il n'avait pas l'habitude de pratiquer l'escrime avec quelqu'un ayant des seins.

C'était la première leçon de rapière depuis qu'elle avait rejoint le groupe. Keltryn tenait bizarrement son arme, et Septach Melayn secoua la tête et baissa son arme d'un petit coup.

— Commençons par étudier la position de la main, madame. Nous suivons ici le style de Zimroel : la poignée est plus longue que ce dont vous êtes familière et nous la tenons plus loin de la garde. Vous constaterez que cela donne une plus grande liberté de mouvement.

Elle corrigea sa prise. Le masque dissimulait tout signe d'embarras ou de déplaisir face à cette critique. Lorsque Septach Melayn leva de nouveau son arme, elle leva la sienne, l'agitant comme pour indiquer qu'elle était impatiente de débiter la leçon.

L'impatience était une chose qu'il ne pouvait tolérer. Délibérément, il la fit attendre.

— Examinons certains principes de base, dit-il. Notre intention avec cette arme, comme je pense que vous le savez, est d'allonger des bottes, de parer les contre-attaques de notre adversaire et de préparer notre riposte. Seule la pointe de l'arme est utilisée. Le corps entier est la cible. Ces faits doivent déjà vous être familiers. Ce que je vous enseigne de particulier ici, c'est le fractionnement de l'instant. Avez-vous déjà entendu ce terme, madame ?

Elle fit signe que non.

— Nous considérons qu'un bon escrimeur doit prendre le contrôle du temps, plutôt qu'être contrôlé par lui. Dans nos vies quotidiennes, nous percevons le temps comme un flot ininterrompu, une rivière qui coule continuellement de la source à l'embouchure. Mais en réalité,

une rivière est constituée de petites unités d'eau, chacune distincte des autres. Parce qu'elles se déplacent dans la même direction, elles donnent l'illusion de l'unité. Ce n'est cependant qu'une illusion.

Comprenait-elle ? Elle ne laissait rien deviner.

— Il en est de même pour le temps, continua Septach Melayn. Chaque minute d'une heure est une unité indépendante. De même pour chaque seconde d'une minute. Votre tâche consiste à isoler les unités de chaque seconde, et à visualiser votre adversaire se déplaçant d'une unité à la suivante en une série de sauts discontinus. C'est une discipline difficile ; mais une fois que vous la maîtrisez, il est facile de vous glisser entre un de ses sauts et le suivant. Par exemple...

Il dit « en garde », prit immédiatement l'offensive, se fendit et la laissa parer, se fendit à nouveau et cette fois contra sa parade en écartant son arme, ce qui lui dégagea la voie vers son épaule gauche qu'il toucha, puis il recula et porta une nouvelle botte, avant qu'elle n'ait eu le temps de remarquer qu'elle avait reçu un coup, et lui toucha l'autre épaule. Une troisième fois, il se glissa à l'intérieur de sa garde et toucha avec précaution, une grande précaution, le milieu de sa cage thoracique, juste au-dessus de l'endroit où il pensait que devaient se rejoindre ses seins comprimés.

La démonstration entière n'avait duré qu'une poignée de secondes. Ses mouvements lui semblaient désormais lents, terriblement lents, mais Septach Melayn se jugeait d'après des critères vieux de vingt ans. Il n'y avait toujours personne capable d'égaler sa vitesse.

— Maintenant, dit-il, repoussant son masque en arrière et relâchant la pose, le but de ce que je viens de faire n'était pas de vous prouver que je suis un escrimeur de haut niveau, ce que, je pense, nous pouvons tous considérer comme allant de soi, mais de vous montrer la façon dont fonctionne la théorie du frac, talonnement de l'instant. J'imagine que ce que vous venez de ressentir était une impression confuse d'action, dans laquelle un adversaire plus grand et plut expert se jetait implacablement sur vous de tous côtés à la fois et vous touchait à plusieurs reprises, tandis que vous cherchiez à discerner un schéma dans ses mouvements. Tandis que ce que j'ai ressenti était une succession d'intervalles discrets, des plans d'action figés : vous étiez ici, puis là, et je me suis glissé dans l'intervalle entre ces positions et ai touché votre épaule. Je me suis retiré, suis revenu, ai trouvé une ouverture entre les deux intervalles suivants et j'ai à nouveau pénétré votre garde. Et ainsi de suite. Me suivez-vous ?

— D'aucune façon profitable, Votre Excellence.

— Non. Je ne pensais pas que vous le pourriez. Mais reprenons l'enchaînement, maintenant. Je vais tout refaire, exactement de la même manière. Cette fois, cependant, essayez de me voir, non comme

une tornade d'activité ininterrompue, mais comme une suite de tableaux immobiles dans lesquels je suis dans cette position, puis dans une autre, et dans la suivante. C'est-à-dire que vous devez me voir *plus vite*, afin que j'aie l'air de bouger plus lentement. Cette idée peut vous paraître n'avoir aucun sens pour le moment, mais je pense que tôt ou tard, elle en prendra un... En garde, madame !

Il recommença le tout. Ce coup-ci, elle fut peut-être encore plus inefficace, bien qu'elle sût de quelle direction viendraient ses mouvements. Il y avait du désespoir dans ses parades, une hâte frénétique, qui s'écartaient grandement de la forme et l'obligeaient, lui, à allonger au maximum pour pouvoir la toucher comme auparavant. Mais elle semblait également essayer de comprendre son discours énigmatique sur le fractionnement de l'instant. Elle paraissait tenter de ralentir tant bien que mal la course du temps, en attendant jusqu'au tout dernier moment pour réagir à ses bottes. Ensuite, bien sûr, elle devait précipiter ses parades. Face à un bretteur tel que Septach Melayn, cette tactique ne pouvait que mener au désastre ; mais au moins, elle essayait de comprendre la méthode.

Il la toucha derechef à l'épaule gauche, à l'épaule droite et au sternum.

De nouveau, il s'arrêta et repoussa son masque. Elle en fit autant. Son visage était rouge, et elle avait une expression maussade et hostile.

— Beaucoup mieux, cette fois-ci, madame.

— Comment pouvez-vous dire une telle chose ? J'ai été lamentable. Ou essayez-vous seulement de vous moquer de moi... Votre Grâce ?

— Oh, non, madame ! Je suis ici pour enseigner, non pour me moquer. Vous vous comportez bien, mieux, peut-être, que vous ne le pensez. Le potentiel est là sans aucun doute. Mais ces techniques ne se maîtrisent pas en un seul jour. Je voulais seulement vous faire voir le domaine dans lequel vous devez travailler.

Faire une grande épéiste d'une telle fille serait un défi intéressant, songea-t-il.

— Maintenant, observez pendant que je répète la même manœuvre avec quelqu'un de plus coutumier de mes théories. Regardez, s'il vous plaît, comme il reste calme au milieu de l'attaque, comme il semble être immobile alors qu'il est en mouvement. Audhari ? appela-t-il en lançant un regard vers le milieu du groupe.

Il était le meilleur élève de Septach Melayn, un garçon de Stoienzar aux taches de rousseur sur tout le visage, l'arrière-petit-fils du duc d'Oljebbin, l'ancien Haut Conseiller sous le règne de lord Confalume, et, par conséquent, vaguement apparenté à Prestimion. Il était grand et fort, avec de puissants avant-bras et les plus vifs réflexes

que Septach Melayn ait rencontrés depuis longtemps.

— En garde, fit Septach Melayn, qui partit immédiatement à l'attaque.

Audhari n'avait pas plus de chance qu'un autre de le battre, mais il était toutefois capable de faire les pauses, de retenir la cascade de moments les uns au-dessus des autres. Et ainsi, il pouvait anticiper, parer, trouver une occasion entre un instant et le suivant pour contre-attaquer une ou deux fois, et de manière générale se débrouiller de façon honorable, tout bien considéré, alors que Septach Melayn entreprenait méthodiquement de percer sa garde à de multiples reprises.

Tout en accomplissant sa tâche, Septach Melayn put jeter un regard vers Keltryn. Elle observait intensément, totalement concentrée.

Elle apprendra, décida-t-il. Elle ne pourrait jamais être aussi forte qu'un homme, elle ne serait sans doute pas aussi rapide, mais son œil était bon, sa volonté de réussir excellente, sa position tout à fait satisfaisante dans la forme. Il ne comprenait toujours pas comment une jeune femme pouvait vouloir se mettre à l'escrime, mais il résolut de la traiter avec autant de sérieux que n'importe lequel de ses autres élèves.

— Vous ne pouvez pas encore voir, dit-il à la jeune fille, comment Audhari s'y prend pour séparer un instant du suivant. Tout se fait en esprit, c'est une technique qui requiert une longue pratique. Mais surveillez, cette fois-ci, la façon dont il se tourne pour faire face à chaque botte. Ne me prêtez aucune attention. Ne regardez que lui... Encore, Audhari. En garde !

— Monsieur ? La voix était celle de Polliex. Un messenger vient d'arriver, Votre Grâce.

Septach Melayn prit conscience que quelqu'un était entré dans la pièce, l'un des pages du Château, évidemment. Il s'écarta d'Audhari et rejeta son masque.

Le garçon portait un message, plié en trois, non scellé. Septach Melayn le parcourut rapidement des yeux d'un bout à l'autre, comme à son habitude, remarquant le « V » griffonné de la signature de lady Varaile à la fin, tout en lisant le corps du texte. Puis il le relut plus attentivement, comme s'il pouvait ainsi en changer le contenu, mais ce ne fut pas le cas. Il releva la tête.

— Le Pontife Confalume est mort, dit Septach Melayn. Lord Prestimion, qui était sur le chemin du retour, a fait demi-tour et est reparti au Labyrinthe pour les funérailles de Sa Majesté. En tant que Haut Conseiller, j'y suis appelé également. La leçon est ajournée. Je pense que nous ne nous reverrons pas de quelque temps.

Les élèves se dispersèrent en un brouhaha de murmures. Septach

Melayn passa au milieu d'eux comme s'ils étaient invisibles et quitta la pièce.

Ainsi, c'était enfin arrivé, songeait-il, et dorénavant, tout allait changer.

Confalume disparu, Prestimion Pontife, un nouvel homme sur le trône du Château. Un nouveau Haut Conseiller devrait également être nommé. Il est exact que Korsibar avait gardé Oljebbin à ce poste, après s'être emparé de la couronne, mais il l'aurait sans doute rapidement remplacé si son règne avait duré assez longtemps pour lui permettre de penser à de telles questions ; et Prestimion, à la fin de l'usurpation, n'avait pas perdu de temps pour mettre un homme à lui en place. Dekkeret, selon toute vraisemblance, voudrait en faire autant. De toute manière, Septach Melayn savait qu'il accompagnerait Prestimion au Labyrinthe. C'est ce que l'on attendait de lui, et il s'y conformerait. Mais pourtant... pourtant... ils avaient dit que Confalume se remettrait, qu'il ne risquait pas de mourir dans l'immédiat...

Tout ceci faisait beaucoup à assimiler, si tôt dans la journée.

En s'engageant dans le couloir qui reliait l'aile est au Château Intérieur, Septach Melayn passa devant l'édifice gris en forme de voûte qui constituait les nouvelles Archives de Prestimion, et la bizarrerie aux folles courbes du Beffroi de lord Arioc. En arrivant dans la Cour Pinitor, il vit Dekkeret se diriger vers lui, en sens opposé, lady Fulkari à ses côtés. Ils portaient des tenues d'équitation, et avaient l'air chiffonnés et en sueur, comme s'ils revenaient d'une chevauchée dans la prairie.

C'est maintenant que cela commence, songea Septach Melayn.

— Monseigneur ! cria-t-il.

Dekkeret regarda dans sa direction, bouche bée de surprise.

— Qu'avez-vous dit, Septach Melayn ?

— Dekkeret ! Dekkeret ! Vive lord Dekkeret ! cria Septach Melayn, mains tendues pour faire le symbole de la constellation. Longue vie à lord Dekkeret ! Je crois que je suis le premier à prononcer ces mots, ajouta-t-il ensuite sur un ton plus bas.

Ils le dévisageaient tous les deux, Dekkeret et lady Fulkari, figés, abasourdis. Puis Septach Melayn les vit échanger des regards stupéfaits.

— Qu'est cela, Septach Melayn ? Que faites-vous ? demanda Dekkeret d'une voix rauque.

— Je fais le salut approprié, monseigneur. Il semble que des nouvelles soient arrivées du Labyrinthe. Prestimion est devenu Pontife, et nous avons un nouveau Coronal à acclamer. Du moins, nous l'aurons dès que le Conseil pourra se réunir. Mais c'est comme si c'était fait, monseigneur. Vous êtes maintenant notre roi ; et je vous

salue comme tel... Vous semblez contrarié, monseigneur. Qu'ai-je pu dire pour vous offenser ?

LE LIVRE DES LORDS

Les terres humides et moites au-delà de la Trouée de Kinslain étaient un territoire Hjort. Peu d'autres gens auraient voulu vivre sur de telles terres, mais les Hjorts étaient originaires d'un monde humide au sol spongieux et au brouillard permanent et torride, et ils trouvaient ces conditions idéales. En outre, ils se savaient peu appréciés des autres races habitant Majipoor, qui trouvaient leur apparence déplaisante et leurs manières caustiques et irritantes ; ils préféraient donc avoir une province à eux, où ils pouvaient vivre leur vie comme il leur plaisait.

Leur centre principal était la petite cité ramassée de Santhiskion, à la population de deux millions de personnes, peut-être même plus. Santhiskion était un vivier de bureaucrates mineurs, car il y avait quelque chose dans le tempérament des Hjorts urbains, bien éduqués, qui leur faisait considérer d'un bon œil de devenir contrôleurs des douanes, agents recenseurs, inspecteurs du bâtiment, et autres professions du même style. Des Hjorts d'un genre différent vivaient dans la vallée de la Kulit, à l'ouest de la ville : pour la plupart, des gens simples, villageois, fermiers, qui se tenaient à l'écart et vaquaient patiemment à leurs tâches, cultivant des plantes telles que le grayven, les baies à cidre et le ganyn, qu'ils expédiaient par bateau aux cités très peuplées de l'ouest d'Alhanroel.

De même que les Hjorts de la cité de Santhiskion étaient naturellement enclins à la tâche laborieuse d'établir des listes, de tenir des registres et de rédiger des rapports, les Hjorts ruraux de la vallée étaient passionnés de rituels et de cérémonies. Leurs vies étaient articulées autour de leurs fermes et de leurs produits ; partout autour d'eux étaient tapis d'invisibles dieux, démons et sorcières, qui pouvaient constituer des menaces pour les récoltes en train de mûrir, il était nécessaire de constamment se concilier les êtres bienveillants et de se prémunir contre les déprédations de ceux qui étaient hostiles, en accomplissant les rites appropriés selon le jour de l'année. Dans chaque village, un commissaire avait la charge du calendrier des rites, et chaque matin il annonçait les propitiations adaptées pour la semaine à venir. Savoir tenir le calendrier n'était pas chose facile ; cela impliquait une longue formation, et le conservateur du calendrier était respecté pour ses compétences, de la même façon qu'un prêtre ou un chirurgien l'eût été.

Dans le village d'Abon Airair, le conservateur du calendrier s'appelait Erb Skonarij, un homme si vieux que sa peau grenue, jadis couleur de cendre, s'était décolorée et n'était plus que bleu pâle, et ses yeux, autrefois magnifiquement grands et brillants, étaient désormais ternes et enfoncés dans son front. Mais son esprit était toujours aussi alerte et il effectuait ses tâches éphémérides extrêmement alambiquées avec une précision qui ne se démentait pas.

— Aujourd'hui est le dixième jour de Mapadik, le quatrième jour de Iyap et le neuvième jour de Tjatur, annonça Erb Skonarij, lorsque les anciens du village vinrent le trouver au matin pour entendre les calculs de la journée. Le démon Rangda Geyak est lâché parmi nous. Par conséquent, il nous incombe de jouer la pièce des geyaks ennemis, ce soir.

Et le conteur, dont c'était la responsabilité de narrer l'histoire des geyaks ennemis, se mit aussitôt à se préparer pour le spectacle, car chez les Hjorts de la Vallée de Kulit, on n'établissait pas de distinction entre les rites et le théâtre.

Ils avaient apporté de leur monde natal un calendrier complexe, ou plutôt un ensemble de calendriers, qui n'avait aucun rapport avec la révolution de Majipoor autour de son soleil, ni avec les mouvements d'aucun corps céleste : leur année comportait 240 jours, divisés en huit mois de trente jours d'après l'un des calendriers, mais également en douze mois de vingt jours selon un autre calcul, et de la même façon en six mois de quarante jours, vingt-quatre mois de dix jours, et cent vingt mois de deux jours.

Ainsi, tout jour de l'année correspondait à cinq dates différentes de cinq calendriers distincts ; et lors de certaines conjonctions spécifiques, notamment celles impliquant les mois nommés Tjatur du calendrier de douze mois, Iyap dans le calendrier de huit mois, et Mapadik dans le calendrier de vingt-quatre mois, des rites particulièrement importants devaient être célébrés. Cette nuit-là, la conjonction de dates faisait que le rite de *Ktut*, le récit de la guerre entre les démons, devait être mimé.

Les gens d'Abon Airair commencèrent à se rassembler sur le tertre du conteur au crépuscule, et lorsque le soleil se fut couché derrière le Mont Prezmyr, le village entier était réuni, les musiciens et les acteurs étaient en place, le conteur perché sur son haut fauteuil.

Un grand feu de joie flambait dans la fosse à feu. Tous les yeux étaient tournés vers Erb Skonarij ; et au moment précis où survint l'heure connue sous le nom de Pasang Gjond, il donna le signal de début.

— Depuis maintenant de nombreux mois, récita le conteur, les deux factions de geyaks sont en guerre...

Cette vieille, vieille histoire. Tout le monde la connaissait par

cœur.

Les musiciens levèrent leurs kempinongs, leurs heftii, leurs tjimpins et jouèrent les mélodies familières, les choristes aux sacs vocaux dilatés entonnèrent l'habituel bourdonnement grave et répétitif qui persisterait sans interruption tout au long de la représentation, et les danseurs, aux costumes recherchés, s'avancèrent pour mimer les événements dramatiques de la légende.

— Grande est la douleur dans le village, alors que les démons se livrent bataille, chanta le conteur. Nous avons vu des flammes vertes transpercer la nuit au milieu des arbres gerribong. Des flammes bleues ont dansé au sommet des pierres tombales dans le cimetière. Des flammes blanches ont circulé le long des poutres de nos toits. Un grand tort nous a été causé. Nombre d'entre nous sont tombés malades, et des enfants sont morts. Le garryn que nous avions récolté a été détruit. Les champs de grayven sont dévastés. L'époque de la moisson sera bientôt là et il n'y aura pas de grayven à rentrer. Et tout ceci nous est arrivé parce que le péché est entré dans le village, et que les pécheurs ne se sont pas livrés pour être purifiés. Le démon Rangda Geyak est parmi nous...

Rangda Geyak se déplaçait au milieu d'eux pendant que le conteur parlait : une énorme silhouette hideuse costumée de façon à ressembler à une très vieille femme de la race humaine, avec une tignasse blanc sale, de longs seins pendants et de grandes dents jaunes et recourbées qui ressortaient comme des crocs. Des flammes rouges se détachaient de ses cheveux ; des flammes jaunes jaillissaient du bout de ses doigts. Elle allait et venait au sommet du tertre, menaçant ceux assis dans les premiers rangs.

— Mais, voilà que survient le sorcier Tjal Goring Geyak, et il se bat contre elle...

Un deuxième démon, cette fois-ci un géant possédant les quatre bras d'un Skandar, sortit de l'ombre en se pavanant et affronta le premier. Ils dansaient désormais ensemble, en cercle, face à face, se raillant et persiflant, tandis que le conteur récitait les détails de leur combat, décrivant la façon dont ils se lançaient des arbres embrasés, provoquaient la formation d'immenses cratères sur la place du village, faisaient déborder les eaux de la placide rivière Kulit de son lit et inonder la ville.

Le fond de l'histoire était que la lutte faisant rage entre les geyaks apportait un grand malheur et la désolation au village, car les démons ne se souciaient pas des dommages collatéraux qu'ils causaient en se battant du haut en bas de la ville et dans les champs environnants. Ce n'est que lorsque les pécheurs qui avaient attiré cette calamité sur les gens de la ville s'avançaient et confessaient leurs crimes que les démons cessaient leur guerre et se retournaient contre les scélérats,

prenant des fléaux et les brandissant comme des armes pour les conduire hors du village.

Les trois danseurs qui devaient interpréter les pécheurs pleins de remords étaient assis sur le côté, regardant le spectacle avec tout le monde. Leur tour d'entrer en scène ne viendrait pas avant plusieurs heures ; le conteur devait d'abord relater avec force détails l'arrivée d'autres démons, l'oiseau à une seule aile, le dragon unijambiste, la créature qui dévorait ses propres entrailles, et beaucoup d'autres encore. Il devait parler des orgies démoniaques et de l'absorption de sang. Il devait rapporter les transformations, les bêtes qui échangeaient leurs formes. Il devait raconter l'histoire de cette belle jeune femme qui, sans prononcer un mot, faisait des propositions obscènes aux jeunes hommes sur les routes isolées, tard la nuit. Il devait...

Alors que la vieille légende se déroulait, Erb Skonarij, observant depuis le siège privilégié qui était le sien au nom des décennies passées en tant que conservateur du calendrier du village, ressentit une soudaine douleur fulgurante dans le crâne, comme si un cercle d'acier brûlant lui avait enserré le cerveau.

C'était une sensation épouvantable. Il n'avait jamais éprouvé une telle douleur.

Il commença par penser que l'heure de sa mort avait enfin sonné. Mais ensuite, tandis que cela continuait sans répit, l'idée lui vint que peut-être il n'allait pas mourir, qu'il allait seulement devoir souffrir ainsi pour l'éternité.

Et il s'agissait, comprit-il au bout d'un moment, non pas d'un supplice physique mais mental.

Quelque chose plantait un couteau dans son âme. Quelque chose fouettait le tréfonds de son être avec un fouet de feu. Quelque chose martelait son essence même avec un énorme rocher déchiqueté.

C'était *lui* le pécheur. *Lui* qui avait attiré la furie de démons sur le village. *Lui, lui, lui*, le conservateur du calendrier, le gardien des cérémonies : il avait failli à sa tâche, il avait manqué à ses obligations, il avait trahi ceux qui se reposaient sur lui, et à moins qu'il ne confesse sa faute sur-le-champ, le village tout entier souffrirait à cause de ses perfidies.

Quittant la place d'honneur, il avança en chancelant jusqu'au centre de la scène.

— Arrêtez ! s'écria-t-il. C'est moi ! Je dois être puni ! Pour moi les fléaux ! Pour moi les fouets ! Conduisez-moi hors d'ici ! Rejetez-moi de votre compagnie !

La musique mourut en une cacophonie confuse. Le bourdonnement des choristes se tut. La voix rythmée du conteur s'interrompit au milieu d'une phrase. Ils le dévisageaient tous. Erb

Skonarij regarda le public et vit lui aussi les yeux écarquillés, perplexes, les bouches bées.

L'élancement sous son crâne était inexorable. Il le faisait atrocement souffrir.

Quelqu'un posa la main sur son bras. Une voix près de sa membrane otique droite se fit entendre.

— Il faut vous asseoir, vieil homme. La cérémonie sera gâchée. Vous plus que tout autre...

— Non ! s'écria Erb Skonarij en se libérant. C'est moi ! J'ai attiré les démons ! Il montra du doigt le conteur, qui le fixait, frappé de stupeur et d'effroi. Dites-le ! Dites-le ! Dites la trahison du conservateur du calendrier ! Libérez-moi, je vous en prie ! Libérez-nous tous ! Je ne peux plus supporter cette douleur !

Pourquoi ne l'écoutaient-ils pas ?

Un vacillement désespéré l'amena devant les deux démons, Rangda Geyak et Tjal Goring Gevak. Ils avaient à présent cessé leur danse. Erb Skonarij ramassa les fléaux qu'ils devaient utiliser au point culminant de la cérémonie, et les leur mit de force dans la main.

— Frappez-moi ! Fouettez-moi ! Conduisez-moi à l'extérieur !

Les deux silhouettes masquées restaient immobiles. Erb Skonarij appuya ses mains sur son front lancinant. Cette douleur, cette douleur ! Est-ce que personne ne comprenait ? Ils étaient en présence du péché véritable : ils devaient l'expulser du village, car tous souffriraient, et lui plus que tout autre, aussi longtemps que ce ne serait pas fait. Mais personne ne bougeait. Personne.

Il poussa un cri de désespoir étouffé et se précipita vers le feu de joie rugissant. Ce n'était pas bien, il le savait. Le pécheur ne devait pas se punir lui-même. Il devait être rejeté de force de leur sein sous les efforts conjugués de tous les villageois, ou l'exorcisme serait sans effet pour le village. Mais ils ne le faisaient pas ; et il ne pouvait plus supporter la douleur, sans parler de la honte et du chagrin.

Il fut stupéfait de l'apaisement apporté par la chaleur des flammes. Des mains le saisirent, mais il les écarta violemment. Le feu... Le feu... Il chantait pour lui le pardon et la paix.

Il se jeta dedans.

Mandalisca ôta le casque de sa tête. Khaymak Barjazid était assis en face de lui, l'observant avec avidité. Jacomin Halefice était debout près de la porte du bureau de Mandalisca, le Lord Gaviral à côté de lui. Mandalisca secoua la tête, cligna plusieurs fois des yeux, se frotta le milieu du front du bout des doigts. Ses oreilles bourdonnaient et sa poitrine était oppressée.

Pendant un moment, nul ne dit mot, enfin, Barjazid prit la parole.

— Alors, Votre Grâce ? Comment était-ce ?

— Une expérience forte. Combien de temps ai-je gardé cet appareil ?

— Environ quinze secondes. Peut-être une demi-minute, tout au plus.

— C'est tout ? dit Mandalisca, caressant nonchalamment la lisse toile métallique. Bizarre. Cela m'a paru plus, beaucoup plus long.

Les sensations qui venaient de le secouer résonnaient toujours dans son esprit. Il se rendit compte qu'il n'était pas encore tout à fait remis de son excursion.

La répercussion immédiate de cette expérience fut qu'une étrange excitation nerveuse s'empara de lui. Chaque nerf était sensible. Il sentait la chaleur torride du soleil frapper les murs du bâtiment, entendait le sifflement du vent du désert traversant la plaine des pungatans, loin en dessous, ressentait le caractère oppressant de l'atmosphère épaisse et musquée autour de lui, à l'intérieur.

Se levant, il fit les cent pas tout autour de la salle circulaire, comme un fauve en cage. Halefice, et même Gaviral, s'écartèrent précipitamment de son chemin, lorsqu'il arriva sur eux à grands pas. Mandalisca les remarqua à peine. Dans l'état d'exaltation où il se trouvait alors, à ses yeux ils ne semblaient être rien d'autre que de petits animaux détalant devant lui des drôles, des mintuns, des hiktigans, d'insignifiantes créatures de la forêt. Voire des insectes. De simples insectes.

D'une certaine façon il était *entré* dans ce petit casque métallique. Son esprit entier s'y était glissé ; et ensuite, d'une manière qu'il ne pouvait concevoir, il avait pu se propulser à l'extérieur, comme une lance de feu s'élevant dans le ciel...

— Avez-vous une idée de la distance ou de la direction dans laquelle vous êtes allé ? demanda Barjazid.

— Non. Aucune.

Qu'il était curieux d'avoir une conversation avec un insecte. Mais il s'obligea à prêter attention à la question de Barjazid.

— J'ai eu l'impression d'une distance considérable, mais pour ce que j'en sais, ce n'était peut-être pas plus loin que la cité sur l'autre rive du fleuve.

— C'était probablement plus éloigné, Votre Grâce. La portée est illimitée, voyez-vous : il ne faut pas plus d'efforts pour atteindre Alaisor, Tolaghai ou Piliplok que pour aller dans la pièce voisine. C'est la directivité que nous n'arrivons pas à contrôler. Du moins, pas encore.

— Pourrait-on atteindre le Château, à votre avis ? demanda le Lord Gaviral.

— Comme je viens de le dire à sa grâce le comte Mandralisca, répondit Barjazid, la portée est illimitée.

Mandralisca remarqua que Barjazid avait déjà appris à se montrer extrêmement patient avec Gaviral. Ce qui est une excellente idée, lorsque l'on a affaire à quelqu'un d'une grande stupidité mais qui détient une considérable autorité sur vous.

— Donc, nous pourrions arriver jusqu'à Prestimion et le blesser ? demanda Gaviral avec avidité. Ou Dekkeret ?

— Nous pourrions, avec le temps, répondit Barjazid. Ainsi que je l'ai également fait observer, nous n'avons pas encore de véritable directivité. Nous pouvons seulement frapper au hasard pour l'instant.

— Mais au bout du compte, reprit Gaviral. Oh oui, au bout du compte... !

Mandralisca eut toutes les peines du monde à se retenir d'interrompre Gaviral d'une remarque méprisante. Arriver jusqu'à Prestimion et le blesser ? *L'imbécile. L'imbécile.* C'était la dernière chose qu'ils voulaient faire. Le jeune Thastain faisait preuve de plus de perspicacité en matière de stratégie politique que n'importe lequel de ces cinq frères sans cervelle. Mais ce n'était pas le moment de provoquer une brouille avec l'un des hommes qui étaient, en théorie du moins, ses maîtres.

Il réfléchit à ce que le casque de Barjazid venait de lui permettre d'accomplir. Cela présentait davantage d'intérêt pour lui que tout ce que ces gens pouvaient avoir à dire.

Il avait projeté son esprit et fait souffrir quelqu'un avec le casque. De cela, il était certain. Il ne savait pas vraiment qui, ni où ; mais il n'avait aucun doute quant au fait d'avoir touché un autre esprit, quelque part, au loin, une sorte de prêtre, peut-être, en tout cas quelqu'un qui officiait lors d'un rituel, de l'avoir pénétré, et de l'avoir corrompu. Peut-être de l'avoir anéanti. Certainement de lui avoir fait très mal. Il savait ce que cela faisait de blesser quelqu'un : c'était une

sensation très particulière de plaisir, presque de nature sexuelle, qu'il avait ressentie de nombreuses fois au cours de sa vie. Il venait de la ressentir à l'instant, avec une intensité nouvelle et ahurissante. Un étranger éloigné, se recroquevillant de douleur et d'horreur devant son attaque...

... il avait volé comme une lance, une lance de feu traversant la moitié du monde...

Comme un dieu.

— Votre frère ne m'a jamais permis d'essayer le casque, confia Mandralisca à Khaymak Barjazid.

Retournant à son bureau, il y laissa tomber l'appareil au milieu.

— Je le lui ai demandé plus d'une fois, tandis que nous étions en Stoiénzar. Juste pour découvrir à quoi cela ressemblait, vous savez. Le genre de sensation que cela procurait. « Non, disait-il. Je ne prendrai pas ce risque, Mandralisca. Sa puissance est trop grande. » Il voulait dire que j'aurais pu me blesser, croyais-je. Mais en y repensant, j'ai trouvé un autre sens à son expression. « Son pouvoir est trop grand pour que je vous le confie », voilà ce qu'il disait réellement. Je pense qu'il craignait que je n'aille fureter dans son esprit.

— Il avait en permanence peur d'une éventualité comme celle-ci : que le casque puisse être utilisé contre lui.

— N'étais-je pas son allié ?

— Non. Mon frère n'a jamais considéré personne comme un allié. Tout le monde était dangereux. Souvenez-vous, son propre fils s'est retourné contre lui au cours de la révolte de Dantirya Sambail, et a apporté l'un des casques à Prestimion et Dekkeret. Personne n'aurait pu convaincre Venghenar de laisser un autre que lui s'approcher du casque après cela.

— J'ai observé Prestimion le détruire avec le casque que Dinitak lui avait donné, fit Mandralisca.

Sa voix semblait étrange à ses propres oreilles. Il comprit qu'il ne devait pas encore s'être entièrement libéré de l'effet induit par le port du casque. Ces trois hommes lui paraissaient toujours être des insectes. Ils n'avaient pas la moindre importance.

— Votre frère, continua-t-il, s'adressant à Barjazid comme si les deux autres n'étaient pas dans la pièce, se trouvait juste à côté de moi, portant son propre casque. Prestimion et lui se livraient à une sorte de duel au moyen de leurs casques, à des centaines de kilomètres de distance, peut-être. Je l'ai vu se préparer pour l'assaut final ; mais avant qu'il n'ait pu le déclencher, Prestimion l'a frappé avec toute la puissance du casque et l'a mis à genoux. « *Prestimion* », a dit Venghenar, commençant à gémir, et Prestimion l'a frappé une ou deux fois de plus, et j'ai vu que son esprit était totalement détruit. Une ou deux heures plus tard, Septach Melayn et Gialaurys nous sont tombés

dessus. L'un d'eux s'est jeté sur lui et l'a assassiné.

— Comme nous assassinerons Prestimion, déclara le Lord Gaviral sur un ton grandiloquent.

Mandalisca fit comme si Gaviral n'avait rien dit. Assassiner Prestimion ? Ce n'était pas une solution au problème de la libération du continent occidental. *Contraindre* Prestimion, oui. Le *contrôler*. *L'utiliser*. Voilà ce qu'accomplirait le casque, en temps et lieu. Mais pourquoi le tuer ? Cela ne ferait que placer Dekkeret sur le haut siège du pouvoir dans le Labyrinthe, et amènerait un autre Coronal au sommet du Mont du Château, et ils devraient recommencer tout le processus visant à tirer Zimroel des griffes d'Alhanroel. Il était cependant vain d'attendre d'aucun des Cinq Lords qu'il assimile de telles notions si on ne les lui expliquait pas d'abord.

— Le casque nous donnera notre revanche, oui, reprit Khaymak Barjazid.

Mandalisca ignore aussi cette déclaration. C'était un tel lieu commun. Et ce n'était même pas sincère, songea Mandalisca. Barjazid ne faisait preuve d'aucun intérêt pour la vengeance. La mort de son frère, de la main de Prestimion, ne semblait pas compter beaucoup pour lui. Il se serait tout aussi volontiers vendu aux assassins de son frère qu'aux ennemis des assassins de son frère, si le prix avait été correct. Les affaires étaient tout ce qui importait. Ce qui intéressait ce Barjazid c'était l'argent, la sécurité, le confort : trois petites choses insignifiantes. Il y avait en Barjazid une brillante étincelle de malveillance qu'appréciait Mandalisca, une intelligence pernicieuse et froide, mais l'homme était de nature frivole, un petit paquet d'inhabituelles compétences négociables et d'appétits très ordinaires.

La surexcitation de Mandalisca le reprenait. La puanteur de la chair d'autres humains dans cette pièce devenait à présent insupportable. La chaleur. La pression d'autres consciences trop près de la sienne.

Il ramassa le piètre petit casque et le rangea, comme de la menue monnaie, dans une bourse accrochée sur sa hanche.

— Je sors, dit-il. Trop chaud ici. Un peu d'air frais. Les longues ombres de l'après-midi commençaient à ramper vers l'ouest sur les falaises. Les palais des Cinq Lords, là-haut au sommet de la colline dominant le village, étaient baignés d'une lumière rougeâtre. Mandalisca traversa le village à grandes enjambées, sans destination particulière en tête. Les trois hommes lui emboîtèrent le pas, s'efforçant de se maintenir à son rythme.

De si petits hommes, songea-t-il. Gaviral, Halefice, Barjazid. Petits par la taille, petits par l'âme également. Halefice, en ce qui le concernait, en était conscient : il ne cherchait qu'à servir. Gaviral rêvait de régner en roi sur Zimroel, et n'était pas davantage fait pour

cela que ne le serait un singe des rochers. Et le vilain petit Barjazid... eh bien, il avait ses qualités, il était dur et rusé, au moins. Mandralisca ne le méprisait pas totalement. Mais dans le fond, il n'était rien. *Rien*.

— Votre Grâce ?

Halefice l'avait rattrapé. L'aide de camp poursuivit :

— Je vous demande pardon, Votre Grâce, mais peut-être l'utilisation de cet appareil vous a-t-elle fatigué plus que vous ne le pensez, et vous devriez vous reposer un instant au lieu de...

— Merci, Jacomin. Je vais bien.

Mandralisca continua d'avancer, sans même se tourner vers Halefice pour lui parler. Ils se trouvaient dans le cœur du village, à présent, au milieu des forgerons et des potiers, les boutiques des marchands de vin, juste derrière, puis le marché aux pains et aux viandes.

Construire un village vivant en autarcie, là dans ce pays sec et désolé, où les récoltes devaient être obtenues à force de cajoleries d'une terre rouge hostile, à l'aide d'une eau pompée goutte par goutte dans l'exaspérant fleuve inaccessible juste derrière la colline, n'avait pas été une tâche facile, mais ils y étaient parvenus. *Il* y était parvenu. Il ne connaissait rien à l'agriculture, rien à l'élevage du bétail, rien à la création d'un village à partir du néant, mais il l'avait fait, il avait tiré les plans, donné les ordres, et l'avait fait naître, même chose pour les palais des Cinq Lords au sommet de la falaise, et à présent, arpentant tout cela par cet étrange après-midi, il ressentait... quoi ?

Un sentiment de plaisir anticipé. L'impression de se trouver sur le seuil d'un nouvel endroit, un endroit étonnant et merveilleux.

Déjà, il tenait les Cinq Lords entre ses mains, qu'ils en aient ou non conscience. Bientôt, il tiendrait également Prestimion et Dekkeret. Il serait le maître de tout Majipoor. N'était-ce pas une belle réussite, pour un jeune campagnard des Gonghars enneigés qui avait débuté dans la vie sans autres atouts que son esprit vif et la rapidité foudroyante de ses réflexes ?

Il dépassa les boutiques des marchands de vin, écartant les flacons que les commerçants le suppliaient ardemment de prendre, et continua à travers le marché aux pains. L'un des vendeurs lui mit un biscuit dans la main en faisant une révérence respectueuse et en murmurant une prière. Il y avait de la crainte révérencielle dans ses yeux, comme si c'était lui, et non Gavial, le Lord de Zimroel. Les marchands de vin et les vendeurs de pain savaient, songea Mandralisca, où résidait le véritable pouvoir en cet endroit. Il mordit dans le biscuit : c'était l'un des petits ronds appelés cuirasses, avec une crête sur le dessus, qui les faisait ressembler à une couronne. Un bon choix, pensa Mandralisca. Il le dévora en trois bouchées.

À l'autre bout du marché aux pains, la falaise s'élevait

brutalement jusqu'à une éminence d'où l'on pouvait voir le fleuve, loin en contrebas, bouillonnant et se jetant contre le pied de l'à-pic. Il se dirigea à grandes enjambées dans cette direction. Halefice le suivait toujours sur sa gauche, un ou deux pas en arrière. Barjazid se trouvait de l'autre côté. Le Lord Gaviral ne semblait pas les avoir suivis au-delà du marché sur la colline.

Mandalisca regarda le fleuve un long moment, sans rien dire. Puis il sortit le casque de sa bourse. Il tenait dans la paume de sa main la petite masse de toile métallique repliée. Barjazid lui jeta un œil inquiet, comme s'il se demandait si Mandalisca pourrait avoir dans l'idée de le jeter dans l'eau en dessous.

— Barjazid, avez-vous jamais voulu tuer votre père ? demanda-t-il brusquement à l'homme de Suvrael.

Ce qui lui valut un regard ahuri.

— Mon père était un homme bon, Votre Grâce. Un marchand dans le négoce du cuir et du bœuf séché, dans la cité de Tolaghai. Il ne me serait jamais venu à l'esprit...

— C'est venu au mien, mille fois par jour. Si mon père était encore en vie aujourd'hui, je mettrais ce casque et j'essaierais de le tuer à l'instant.

Barjazid était trop ébahi pour répondre. Halefice et lui le regardaient tous deux d'un air bizarre.

Mandalisca n'avait jamais abordé ce sujet avec personne. Mais ces quelques secondes d'utilisation du casque de Barjazid avaient apparemment ouvert une porte dans son âme.

— Il était également commerçant, commença-t-il.

Il regardait droit dans la gorge du fleuve, et le passé abhorré flottait devant ses yeux.

— À Ibykos, qui est une petite ville insignifiante et boueuse dans la contrée escarpée des Gonghars, à cent cinquante kilomètres à l'ouest de Velathys. Il y pleut tout l'été et neige tout l'hiver. Il était dans le négoce du vin et des spiritueux, et était son meilleur client ; lorsqu'il avait bu, ce qui était quasiment toujours le cas, il vous battait aussi facilement qu'il vous regardait. C'est ainsi qu'il s'exprimait, avec ses mains. C'est au cours de mon enfance que j'ai appris à me déplacer aussi rapidement. À sauter vite en arrière... hors de sa portée.

Même au bout de près de quarante ans, Mandalisca voyait encore en imagination le visage sinistre, si semblable au sien à présent. La longue mâchoire maigre, les lèvres serrées, la mine sombre et renfrognée, les sourcils rapprochés au point de n'en dessiner qu'un seul ; et la main impitoyable, frappant comme l'éclair, rapide comme le fouet d'un pungatan, pour vous fendre la lèvre, vous faire enfler la joue ou vous mettre un œil au beurre noir. Quelquefois, les corrections s'enchaînaient, à la moindre occasion, ou sans raison du tout.

Mandalisca pouvait à peine évoquer un souvenir de sa mère, timide et pâle, mais le père, irascible, brutal, monstrueux se dressait toujours dans sa mémoire, semblable à une montagne. Des années et des années de ce traitement ; les jurons, les gifles du revers de la main, les brusques coups de doigt, de coude et les claques, non seulement de son père, mais aussi des trois autres, ses frères aînés, qui imitaient leur père en frappant tous ceux qui étaient plus petits qu'eux. Il ne s'était jamais passé de jour sans ecchymose, sans son petit lot de douleur et d'humiliation.

Il referma son poing sur le casque, le serra.

— Chaque nuit, je m'endormais en imaginant que je l'avais assassiné ce jour-là. Un couteau dans le ventre, du vin empoisonné, ou un fil tendu dans l'obscurité et un nœud coulant dissimulé, je le tuais de cinquante façons différentes. Jusqu'au jour où je lui ai dit à voix haute ce que je ferais si j'en avais l'occasion, et où j'ai cru qu'il allait me tuer *moi* sur-le-champ. Mais j'étais trop rapide pour lui, et lorsqu'il m'eut pourchassé d'un bout à l'autre de la ville, il renonça, m'avertissant qu'il me briserait en deux la prochaine fois qu'il mettrait la main sur moi. Mais il n'y eut jamais de prochaine fois. Une charrette passa, qui se rendait à Velathys, et m'emmena, et je n'ai plus revu les Gonghars depuis lors. J'ai appris, de nombreuses années plus tard, que mon père était mort dans une rixe avec un client ivre dans sa boutique. Mes frères aussi sont morts, je crois. Ou du moins, je le souhaite de tout mon cœur.

— Êtes-vous entré directement au service de Dantirya Sambail, ensuite ? lui demanda Halefice.

— Pas à cette époque, non.

Sa langue était déliée, désormais. Son visage lui donnait l'impression d'être étrangement empourpré.

— Je suis d'abord allé dans les territoires de l'Ouest, à Narabal, dans le Sud, sur la côte : je voulais avoir chaud, je ne voulais plus jamais voir de neige, puis à Til-omon, dans la Dulorn des Ghayrogs, et beaucoup d'autres endroits, jusqu'à ce que je me retrouve à Ni-moya et que le Procureur me choisisse pour lui servir d'échanson. Je faisais alors partie de sa garde, et il m'a remarqué lors d'une démonstration au bâton ; je suis rapide avec un bâton, vous savez, rapide avec toutes sortes d'armes de duel, et il a demandé à me parler après que j'eus battu six de ses gardes du corps à la suite. Il a dit : « J'ai besoin d'un échanson, Mandalisca. Accepteras-tu ce travail ? »

— On ne disait pas non à un homme tel que Dantirya Sambail, commenta Halefice avec dévotion.

— Pourquoi aurais-je refusé ? Est-ce que je pensais que cette tâche était indigne de moi ? J'étais un jeune campagnard, Jacomin. Il était le maître de Zimroel ; et je me tiendrais à ses côtés et lui

verserais son vin, ce qui signifiait que je serais en permanence en sa présence. Lorsqu'il rencontrait les grands de ce monde, les ducs, comtes, maires, ou même les Coronals et les Pontifes, j'étais là.

— Et vous êtes ensuite devenu son goûteur, alors ?

— C'est arrivé plus tard. Cette saison-là, le bruit a couru que le Procureur serait assassiné par l'un des fils de son cousin, qui avait été régent lorsque Dantirya Sambail était jeune, et que celui-ci avait écarté. Ce serait par le poison, disait-on, du poison dans son vin. Cette rumeur est parvenue jusqu'aux oreilles du Procureur ; et lorsque je lui ai tendu son verre de vin la fois suivante, il l'a regardé, puis moi, et j'ai su qu'il n'avait pas confiance. Alors j'ai déclaré de mon propre chef, parce que ma vie n'avait aucune importance à mes yeux et que la sienne en avait énormément : « Laissez-moi y goûter d'abord, seigneur Procureur, au nom de la sécurité. » Je n'ai aucun goût pour le vin, à cause de mon père, vous comprenez. Mais je l'ai goûté, tandis que Dantirya Sambail m'observait, et nous avons attendu, et je ne suis pas tombé raide mort. Par la suite, j'ai goûté chaque verre de vin jusqu'à la fin de ses jours. C'était une habitude entre nous, même s'il n'y eut plus jamais d'autres menaces contre sa vie. C'était un contrat passé entre nous, je prenais une gorgée de son vin avant de lui donner son verre. C'est le seul vin que j'aie jamais bu, le vin que je goûtais pour le compte de Dantirya Sambail.

— Vous n'aviez pas peur ? demanda Khaymak Barjazid.

Mandralisca se tourna vers lui avec un sourire méprisant.

— Si j'étais mort, quelle importance pour moi ? Le risque était bon à prendre. La vie que je menais m'était-elle si précieuse que je ne l'aurais pas risquée dans le but de devenir le compagnon de Dantirya Sambail ? Le fait d'être vivant est-il un phénomène si merveilleux que l'on veuille s'y accrocher comme des avarès s'accrochent à leurs sacs de royaux ? Ce ne fut jamais mon opinion... De toute façon, il n'y avait pas de poison dans le vin, à l'évidence, ni alors, ni jamais. Et par la suite, je suis toujours resté à ses côtés.

S'il avait jamais aimé quelqu'un, songea Mandralisca, cette personne était Dantirya Sambail. C'était comme s'ils s'étaient partagé un unique esprit dans deux corps. Bien que le Procureur ait déjà réussi à placer la totalité de Zimroel sous son autorité avant que Mandralisca n'entre à son service, c'est Mandralisca qui l'avait encouragé dans la bien plus vaste entreprise consistant à inciter le fils de Confalume, Korsibar, à s'emparer du trône de Majipoor. Avec Korsibar comme Coronal, redevable à Dantirya Sambail pour sa couronne, Dantirya Sambail aurait été le personnage le plus puissant du monde.

Eh bien, ce plan n'avait pas marché, et Korsibar et le Procureur étaient tous deux morts depuis longtemps. Dantirya Sambail avait joué

et perdu, c'était ainsi. Mais pour Mandralisca, il restait encore d'autres parties à jouer. Il caressa doucement le casque dans sa main.

D'autres parties à jouer, oui. C'est tout ce à quoi se résumait la vie : un jeu. Lui seul en avait vu la vérité, ce que les autres négligeaient de voir. On vit un temps, on joue le jeu de la vie, et au bout du compte on perd, et ensuite il n'y a plus rien. Mais pendant que l'on joue, on joue pour gagner. Les grandes richesses, les biens précieux, les palais imposants, les banquets, les plaisirs de la chair et tout le reste, ces choses ne signifiaient rien pour lui, et même moins que rien. Ils n'étaient que les témoignages du degré de réussite ; ils n'avaient aucune valeur en eux et par eux-mêmes. Même l'exercice du pouvoir en soi était secondaire, un moyen plutôt qu'une fin.

Tout ce qui importait était de *gagner*, pensa-t-il, aussi longtemps que l'on pouvait. Jouer et gagner jusqu'au moment où, inévitablement, on perdait. Et si cela signifiait prendre le risque de boire du poison destiné au Procureur, si c'était le prix à payer pour entrer dans la partie, eh bien, sûrement le risque valait la récompense ! Que d'autres hommes ceignent les couronnes et accumulent de gigantesques réserves de trésors. Que d'autres hommes s'entourent de femmes minaudières et s'abrutissent de vin piquant. Ce n'étaient pas des choses dont il avait besoin. Lorsqu'il était enfant, tout ce qui avait compté pour lui, lui avait été refusé, et il avait appris à vivre sans rien. À présent, il ne désirait quasiment rien, excepté veiller à ce que plus personne ne puisse le mettre dans une situation où on pourrait lui refuser quoi que ce soit.

Barjazid le dévisageait à nouveau comme s'il lisait dans ses pensées. Mandralisca réalisa qu'il avait, une fois de plus, trop révélé de lui-même. La colère se fit en lui. C'était une faiblesse qu'il ne s'était jamais permise auparavant. Il en avait dit assez, et plus qu'assez. Se retournant brusquement, il dit :

— Retournons à mon bureau.

Si je le surprends un jour à utiliser son casque sur moi, se dit Mandralisca, je l'emmènerai dans le désert et l'attacherai entre deux punggatans.

— Je vais essayer à nouveau votre jouet, je pense, dit-il à Barjazid.

Il glissa rapidement le casque sur son front, sentit sa force s'emparer de lui et projeta son esprit jusqu'à ce qu'il établisse un contact avec un autre, sans se soucier de savoir s'il appartenait à un humain, un Ghayrog, un Skandar ou un Lii. Il le sonda pour trouver un point d'entrée. Le pénétra alors, tranchant comme une épée. Le taillada. Le laissa en miettes. *Maîtrise. Extase.*

— Ainsi, voilà la salle du trône impérial ! Je m'étais toujours demandé à quoi elle pouvait ressembler, s'exclama Dekkeret.

Prestimion fit un geste grandiose et extravagant.

— Regardez bien. Ce sera à vous un jour.

— Ayez pitié, monseigneur ! répondit Dekkeret avec un sourire triste. Je suis à peine habitué à porter la robe de Coronal, et vous voilà déjà en train de m'ouvrir les portes du Labyrinthe !

— Je vois que vous continuez à m'appeler « monseigneur ». Ce titre est le vôtre, maintenant, monseigneur. Je suis « Votre Majesté ».

— Oui, Votre Majesté.

— Merci, monseigneur.

Aucun des deux hommes ne tenta de réprimer son éclat de rire. C'était leur première rencontre officielle en tant que Pontife et Coronal, et ni l'un ni l'autre ne pouvaient envisager l'ampleur du fait sans une certaine dose d'amusement.

Ils se trouvaient dans le niveau le plus profond du Labyrinthe, lieu de la résidence privée du Pontife et des grandes salles publiques de la branche impériale de la monarchie, la salle du trône, la Grande Salle du Pontife, la Cour des Trônes, et tout le reste. Dekkeret était arrivé dans la capitale souterraine tard le soir précédent. Il n'avait jamais eu de raison de se rendre dans le Labyrinthe auparavant, même s'il en avait entendu parler tout au long de sa vie : son aspect sinistre, l'absence d'air pur, l'impression qu'il donnait d'être coupé de la vie et de la nature, condamné à vivre en profondeur, hors de vue du monde, dans un royaume où régnait une nuit éternelle, éclairé par des lampes à l'éclat dur.

Au premier abord, cependant, l'endroit le frappa comme étant beaucoup moins rébarbatif qu'il ne se l'était imaginé. Les niveaux supérieurs avaient la vitalité riche et affairée d'une puissante métropole, ce qu'était, après tout, le Labyrinthe : la capitale du monde. Et ensuite, il y avait ces merveilles architecturales plus bas, la myriade de bizarreries dont dix mille ans de Pontifes avaient paré leur cité. Enfin, il y avait la grandeur et la richesse du secteur impérial lui-même, où une telle magnificence avait été prodigalement déployée qu'elle faisait de l'ombre même à l'opulence du Château.

Dekkeret avait passé la nuit dans les appartements réservés aux Coronals durant leurs visites à la cour de l'aîné des monarques. C'était

la première fois qu'il occupait une résidence du Coronal quelle qu'elle soit. Il s'était arrêté un instant, saisi de respect à la vue de l'immense porte de la suite qui était désormais sienne, avec ses sculptures complexes, les volutes des symboles de la constellation en or et le monogramme royal répété encore et encore, LPC, LPC, LPC, *lord Prestimion Coronal*, qui serait bientôt remplacé par le LDC de sa propre élévation. Il ne restait qu'une étape avant cela. Il avait été proclamé par Prestimion, il avait été confirmé par le Conseil ; il ne lui restait plus qu'à retourner au Château pour la cérémonie du sacre. Mais les funérailles de Confalume et le couronnement du nouveau Pontife avaient la préséance.

Le nouveau Pontife avait déjà accompli l'antique rite de prise de possession de sa nouvelle demeure, puisque Prestimion voyageait déjà sur le Glayge lorsque la nouvelle de la mort de Confalume lui était parvenue, il était retourné au Labyrinthe par le fleuve ; mais au lieu de pénétrer dans la capitale par l'Entrée des Eaux, l'habituelle entrée depuis le Glayge, la tradition exigeait que cette fois il fasse tout le tour de la cité pour arriver du côté faisant face au désert méridional, et passe par l'Entrée des Lames, beaucoup moins sympathique.

Il s'agissait simplement d'un austère trou béant dans le sol du désert, entouré de poutres nues pour empêcher le sable porté par le vent de le boucher. Devant étaient alignées d'anciennes épées rouillées, dont on disait qu'elles étaient vieilles de milliers d'années, plantées pointes en l'air dans une matrice de béton. Derrière cette entrée peu accueillante attendaient les sept gardiens masqués du Labyrinthe : par tradition, deux Hjorts, un Ghayrog, un Skandar et même un Lii se trouvaient parmi eux, qui suivirent sobrement le rituel consistant à s'enquérir des raisons amenant Prestimion en cet endroit, s'entretenirent avec ostentation entre eux pour décider s'ils allaient le laisser entrer, puis lui demandèrent la traditionnelle offrande d'entrée, qui devait être un objet de son choix. Prestimion avait apporté la grande cape que les gens de Gamarkaim lui avaient offerte comme cadeau de couronnement lorsqu'il était devenu Coronal, faite de plumes bleu de cobalt de scarabées de feu géants entrelacées, et réputée protéger celui qui la portait du feu des flammes. En la remettant ici pour qu'elle soit déposée à jamais au musée où étaient conservés de tels dons, il déclarait qu'à l'intérieur du Labyrinthe, il serait toujours à l'abri de toute menace extérieure.

Puis il entra ; la coutume voulait à présent qu'il descendît à pied tous les niveaux de la cité en spirale. Ce n'était pas une petite affaire. Varaile parcourut à ses côtés toute la distance, ainsi que ses trois fils et sa fille, même si lady Tuanelys, trop jeune pour soutenir l'allure, fut portée sur le dos d'un garde Skandar pendant la plus grande partie du trajet. À chaque étape, d'immenses foules se rassemblaient autour de

lui, formant en l'air le symbole du Labyrinthe du bout de leurs doigts, et criant son nouveau nom : « Prestimion Pontife ! Prestimion Pontife ! » Il n'était plus lord Prestimion.

Entre-temps, son accession au trône suprême avait été proclamée dans chacun des étages inférieurs, d'abord dans la Cour des Colonnes, puis sur la Place des Masques, ensuite dans la Salle des Vents, la Cour des Pyramides, puis était remontée jusqu'à l'Entrée des Lames. Ainsi chaque endroit était déjà consacré à son règne lorsqu'il y arrivait. Puis, enfin, Prestimion atteignit le secteur impérial, où il s'agenouilla d'abord devant la dépouille embaumée de son prédécesseur, Confalume, qui reposait en grand appareil sur l'estrade de la Cour des Trônes, avant de se rendre dans sa nouvelle résidence, et d'y recevoir du porte-parole du Pontificat l'emblème en spirale de sa fonction et la robe noir et écarlate. Le reste ne pouvait être accompli avant que Dekkeret n'arrive.

À présent, Dekkeret était là. La coutume antique voulait que Prestimion reçoive le nouveau Coronal dans la salle du trône impérial. Ainsi, le porte-parole Haskelorn fit quérir Dekkeret dans la suite du Coronal le matin suivant son arrivée, et ils parcoururent ensemble dans un petit flotteur les couloirs longs et sinueux du secteur impérial, par un tunnel qui allait en se rétrécissant au point que, finalement, même le petit véhicule ne put plus passer. Marchant désormais côte à côte, ils avancèrent dans un passage scellé tous les quinze mètres par des portes de bronze, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la dernière porte, portant le blason du Labyrinthe et le monogramme fraîchement gravé du Pontife Prestimion, là où, seulement quelques heures plus tôt, se trouvait celui de Confalume. Le vieil Haskelorn posa sa paume sur le monogramme et la porte s'ouvrit en grand, découvrant Prestimion, souriant.

— Laissez-nous, dit-il à Haskelorn. Cette réunion ne concerne que nous deux.

Prestimion fit d'abord voir la chambre du trône à Dekkeret.

C'était une immense salle en forme de globe, aux parois incurvées recouvertes du sol au plafond de tuiles brun-jaune lisses et étincelantes, qui semblaient briller d'une lumière intérieure. Mais la seule illumination de la salle du trône provenait d'un unique et massif flotteur luisant, qui planait en l'air et émettait une luminosité régulière couleur rubis. Le trône Pontifical se trouvait juste en dessous, sur une estrade que l'on atteignait en gravissant trois larges marches : un énorme fauteuil à haut dossier avec de longues pattes élancées aux extrémités en forme de serres implacables, ressemblant aux pattes de quelque oiseau géant. Il était entièrement recouvert de feuilles d'or, ou peut-être, pour ce qu'en savait Dekkeret, taillé dans

un bloc du métal inestimable. Au milieu de la simplicité de la gigantesque salle, le trône paraissait rayonner d'une puissance redoutable.

On imaginait facilement Confalume dessinant cette salle du Labyrinthe, car elle faisait pendant à la resplendissante salle du trône que Confalume s'était fait construire au Château, lorsqu'il était Coronal. Mais cette pièce n'était pas l'œuvre de Confalume. Elle ne portait pas la marque du penchant du regretté monarque pour le style extravagant du baroque. La salle du trône du Labyrinthe était une pièce si ancienne que personne ne savait réellement qui l'avait construite : la croyance générale était qu'elle remontait à une époque encore antérieure au règne de Stiamot.

L'effet était quelque peu grotesque, tout en inspirant le respect en même temps.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Prestimion.

Dekkeret dut contenir de nouveaux glossements.

— C'est extrêmement... majestueux, dirais-je. Majestueux, c'est le mot qui convient. Confalume a dû l'adorer. Vous n'allez pas vraiment l'utiliser, n'est-ce pas ?

— Je le dois, répondit Prestimion. Pour certaines hautes fonctions et cérémonies sacrées. Haskelorn va me rédiger un guide. Nous devons prendre ces détails au sérieux, Dekkeret.

— Oui. J'imagine que oui. J'ai remarqué depuis longtemps avec quel sérieux vous preniez le Trône de Confalume. Combien de fois vous ai-je vu vous y asseoir, au fil des années... cinq ? Huit ?

Prestimion eut l'air quelque peu froissé.

— Mais je prenais vraiment le Trône de Confalume au sérieux. C'est le symbole de la grandeur et du pouvoir du Coronal. Un peu *trop* grand à mon propre goût, ce qui est la raison pour laquelle je préférerais utiliser l'ancienne salle du trône de Stiamot, la plupart du temps. Je n'aurais jamais construit une chose comme le Trône de Confalume, Dekkeret. Mais cela ne signifie pas que je sous-estime l'importance de l'affirmation du pouvoir et de la majesté du gouvernement. Et vous ne le devriez pas non plus.

— Je n'avais pas l'intention de suggérer que je le ferais. Seulement que, lorsque je nous imagine : vous, ici, sur cet immense fauteuil d'or, et moi, là-haut au Château, perché sur le gros bloc d'opale du vieux Confalume...

Il secoua la tête.

— Par le Divin, Prestimion, nous ne sommes que des *hommes*, des hommes que leur vessie fait souffrir si nous restons trop longtemps sans uriner, et dont l'estomac grogne quand nous ne le remplissons pas à l'heure.

— Oui, nous sommes cela, répondit doucement Prestimion. Mais

nous sommes également des Puissances du Royaume, deux des trois. Je suis l'empereur du monde, et vous en êtes le roi, et pour les quinze milliards de gens sur qui nous régnons, nous sommes l'incarnation de tout ce qui est sacré ici. Ainsi, ils nous mettent sur ces trônes tape-à-l'œil et s'inclinent devant nous, mais qui sommes-nous pour dire non à toute cette pompe, si elle facilite un peu notre tâche pour gouverner cette immense planète ? Pensez à eux, Dekkeret, chaque fois que vous accomplirez quelque rituel absurde, ou quand vous vous hisserez sur un fauteuil surchargé de décorations. Nous ne sommes pas des juges de paix de province, vous savez. Nous sommes les principaux ressorts du monde.

Puis, comme s'il réalisait que son ton était devenu trop acerbe, Prestimion eut un large sourire.

— Nous et les cinquante millions d'insignifiants fonctionnaires qui ont la charge effective d'accomplir tout ce que, dans notre grandeur, nous leur commandons de faire... Venez, laissez-moi vous montrer le reste de ce palais.

Ce fut une visite complète. Prestimion la conduisit rapidement. Bien que les jambes de Dekkeret aient été d'une longueur considérablement supérieure à celles de Prestimion, il eut fort à faire pour se maintenir à la hauteur de son aîné, qui menait une allure conforme à une vie entière d'agitation et d'impulsivité.

Ils franchirent d'abord une porte dissimulée, à l'arrière de la chambre du trône, puis suivirent un long couloir jusqu'à un vaste espace obscur connu sous le nom de Cour des Trônes, où de sombres murs de pierre noire se rejoignaient majestueusement très haut au-dessus des têtes en voûtes pointues. La seule lumière de la Cour des Trônes était fournie par une demi-douzaine de cierges de cire le long des murs, très éloignés les uns des autres, dans des appliques en forme de mains levées. Les deux grands trônes en bois de gamba qui donnaient son nom à la salle, pas aussi étonnamment grands que celui de la salle du trône, mais tout de même imposants à leur manière, se dressaient côte à côte sur une estrade surélevée au fond de la salle. L'un portait le symbole de la constellation du Coronal, et l'autre, le plus grand, le labyrinthe en spirale, qui était le signe du Pontife.

— Cela ressemble davantage à une salle des tortures qu'à une salle des trônes, si vous voulez mon avis, déclara Dekkeret en haussant les épaules.

— En vérité, je suis d'accord avec vous. Je n'ai pas de bons souvenirs de cette salle : c'est l'endroit où les sorciers de Korsibar nous ont embrouillé l'esprit, et alors que nous étions étourdis par leur sorcellerie, il s'est emparé de la couronne et l'a mise sur sa propre tête. J'en frémis encore à chaque fois que je viens ici.

— Ces événements ne se sont jamais produits, Prestimion.

Demandez à n'importe qui, c'est ce que l'on vous répondra. Tout cet épisode a disparu de la mémoire de tout le monde. Vous devriez également vous le sortir de l'esprit.

— Si seulement je le pouvais ! J'ai découvert que certains souvenirs pénibles refusent de disparaître. À mes yeux, c'est encore très réel.

Prestimion passa nerveusement la main dans ses cheveux dorés, fins et soyeux. Son expression était lugubre. Il sembla s'extirper par la seule force de sa volonté de cette réminiscence du passé.

— Enfin, c'est là que nous nous assiérons, tous les deux, d'ici une paire de jours, et je vous coifferai moi-même de la couronne.

— Je devrais saisir cette occasion de vous dire, commença Dekkeret, qu'une fois sur le trône, j'ai l'intention de demander à votre frère Teotas d'être mon Haut Conseiller.

— Vous présentez la chose comme si vous m'en demandiez la permission. Le Coronal désigne qui il souhaite à ce poste, Dekkeret, dit Prestimion d'un ton empreint d'une certaine brusquerie.

— Vous le connaissez mieux que quiconque. Si vous pensez qu'il a en lui quelque défaut que je n'ai pas remarqué...

— Il est très coléreux, répondit Prestimion. Mais il ne s'agit pas d'un défaut que l'on ne puisse remarquer en passant cinq minutes en sa compagnie. Autrement, il est parfait. Sage choix, Dekkeret. Je l'approuve. Il fera très bien l'affaire. C'est ce que vous vouliez m'entendre dire, n'est-ce pas ?

Il était clair, à son impatience durant cette discussion, que Prestimion avait d'autres idées en tête. Ou peut-être voulait-il simplement cacher le plaisir qu'il ressentait à voir un si grand honneur échoir à son frère.

— Regardez par ici, maintenant. Il y a là quelque chose que vous devez absolument voir.

Dekkeret suivit Prestimion dans l'ombre d'une alcôve sur la gauche, dans laquelle il aperçut une sorte d'autel recouvert de damas blanc, puis, en se rapprochant, une silhouette couchée dessus, sur le dos, les mains croisées sur la poitrine.

— Confalume, murmura Prestimion sur le ton le plus bas. Reposant là où je reposerai moi-même, d'ici vingt ou trente ans, et vous-même ensuite, vingt ou quarante ans plus tard. Ils l'ont embaumé pour qu'il soit préservé une centaine de siècles ou davantage. Il existe une crypte secrète dans le Labyrinthe, où les cinquante derniers Pontifes sont enterrés. Le saviez-vous, Dekkeret ? Non. Moi non plus. Une très longue rangée de sépultures impériales, chacune avec sa petite marque personnelle. Demain, nous mettrons Confalume dans la sienne.

Prestimion s'agenouilla et toucha respectueusement du front le

côté de l'autel. Au bout d'un moment, Dekkeret en fit autant.

— Je l'ai rencontré une fois, lorsque j'étais enfant ; vous l'ai-je jamais dit ? demanda Dekkeret, lorsqu'ils se relevèrent. J'avais neuf ans. C'était à Bombifale. Nous nous trouvions là, parce que mon père y présentait des échantillons de sa marchandise : des outils agricoles, je crois, le négoce auquel il se livrait à cette époque-là, au régisseur du domaine de l'Amiral Gonivaul, et lord Confalume était à ce moment-là l'invité de Gonivaul. Je les ai vus se promener dans le grand flotteur de Gonivaul. Ils sont passés juste devant moi, sur la route, j'ai fait signe de la main, Confalume a souri et m'a fait signe aussi. Sa seule vue m'a fait trembler. Il paraissait si fort, Prestimion, si radieux : quasiment divin. Son sourire : cette chaleur, cette puissance. C'est un instant que je n'oublierai jamais. Et ensuite, cet après-midi-là, mon père et moi sommes allés au Palais de Bombifale, le Coronal était entouré de sa cour, et une fois de plus, il m'a souri...

Il interrompit son histoire et regarda la silhouette immobile, voilée, reposant sur l'autel. Il était difficile d'accepter le fait qu'un monarque d'une telle force, d'une telle grandeur, puisse disparaître de la surface du monde entre un instant et, le suivant, ne laissant que son enveloppe corporelle derrière lui.

— Il a peut-être été le plus grand de tous, déclara Prestimion. Il n'était pas parfait, non. Avec sa vanité, son amour du luxe, sa faiblesse pour les sorciers et les devins. Mais il s'agissait de défauts insignifiants, alors que ses réalisations ont été merveilleuses ! Diriger le monde pendant soixante ans : cette puissance héroïque, comme vous disiez, presque divine. L'histoire sera bienveillante avec lui. Espérons que l'on se souviendra de nous avec ne serait-ce que la moitié de la chaleur qu'il suscitera, Dekkeret.

— Oui. Je prie pour cela.

Prestimion se dirigea vers la sortie de la grande salle. Mais en atteignant la porte, il s'arrêta et désigna une fois de plus les deux trônes, à l'autre extrémité de la pièce, d'un rapide signe de tête crispé, puis reporta son regard vers l'alcôve où reposait le Pontife décédé.

— Le pire moment de son règne s'est déroulé ici, juste devant ces trônes, lorsque Korsibar s'empara de la couronne de la constellation.

Dekkeret suivit le bras tendu de Prestimion.

— Je regardais Confalume, à cet instant. Il semblait paralysé. Atterré... brisé, anéanti. Ils ont dû lui prendre le coude, lui faire monter les marches, et l'asseoir sur le trône Pontifical, avec son fils assis là-haut à côté de lui. Là. Il s'agissait de ces trônes.

Il y avait si longtemps, songea Dekkeret. De l'histoire ancienne, enterrée et oubliée de tout le monde. Excepté Prestimion, apparemment.

Celui-ci était à présent pris par sa propre histoire.

— J'ai eu un entretien avec Confalume, un ou deux jours plus tard, et il paraissait toujours abasourdi par ce qu'avait fait Korsibar. Il semblait vieux... faible... vaincu. J'étais furieux de m'être fait souffler le trône, et qu'il ait consenti à ce vol ; pourtant, en le voyant dans cet état, je n'ai pu m'empêcher de ressentir de la compassion pour lui. Je lui ai demandé de faire donner la troupe contre l'usurpateur, et j'ai cru qu'il allait se mettre à pleurer, parce que je voulais qu'il lance une guerre contre son propre fils. Il a refusé, bien entendu. Il m'a dit qu'il reconnaissait que c'est moi qui aurais dû devenir Coronal, mais qu'il n'avait plus d'autre choix que d'accepter le coup d'État de Korsibar. Il m'a demandé grâce ! Grâce, Dekkeret ! Et par pitié pour lui, je suis reparti sans insister.

Il y eut soudain une surprenante expression tourmentée dans les yeux de Prestimion.

— Voir un si grand homme brisé, comme ça, Dekkeret, le puissant *Confalume* avec lequel je parlais n'était désormais plus que l'ombre pathétique d'un roi...

Ainsi, il ne renoncera pas, pensa Dekkeret : l'usurpation et toutes ses conséquences résonnaient toujours dans l'esprit de Prestimion, jusqu'à ce moment même.

— Quelle affreuse épreuve cela a dû être pour vous, commenta-t-il, sentant qu'il devait dire quelque chose, alors qu'ils arrivaient dans le vestibule.

— C'était un supplice pour moi. Et pour Confalume aussi, je pense... Enfin, au bout du compte mes sorciers ont extirpé de son esprit, et de celui de tout le monde en même temps, tout souvenir de la petite bêtise de Korsibar et il est redevenu lui-même et a vécu heureux de nombreuses années par la suite. Mais j'en ai gardé le souvenir dans mon âme. Si seulement j'avais pu l'oublier aussi !

— Il est des souvenirs douloureux qui refusent de disparaître, c'est ce que vous m'avez dit, il y a seulement une minute.

— C'est assez vrai.

Dekkeret réalisa avec désarroi qu'un souvenir douloureux venait de se réveiller inopinément en lui. Il essaya de le renvoyer d'où il venait. Mais il résistait.

Prestimion, l'air plus enjoué à présent, ouvrit une autre porte. Un gigantesque garde Skandar se trouvait juste derrière. Prestimion l'écarta d'un geste.

— À partir d'ici, dit-il d'un ton plus léger, commencent les appartements privés du Pontife. Ils s'étendent en longueur : des dizaines de pièces, au moins une soixantaine. Je n'en ai pas encore fait le tour. Les collections de Confalume sont là, les voyez-vous ?... tous ses jouets magiques, ses peintures, ses statues, les artéfacts

préhistoriques, les monnaies anciennes, les oiseaux empaillés et les insectes montés.

Cet homme s'est intéressé à toutes sortes d'objets que l'on pouvait tenir à deux mains tout au long de sa vie et tout se trouve ici. Il a tout légué à la nation. Nous lui consacrerons une aile entière du nouveau bâtiment des Archives, au Château. Regardez là, voyez-vous ceci, Dekkeret ?

— J'ai également un souvenir pénible qui refuse de disparaître, dit Dekkeret, qui l'écoutait à peine.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Prestimion. Il semblait déconcerté par cette interruption.

— Vous étiez présent lorsque c'est arrivé. Ce jour à Normork, où le dément a tenté de vous assassiner, et où ma cousine Sithelle est morte à votre place... ?

— Ah ! Oui, fit Prestimion, sur un ton un peu distrait, comme si en vingt ans, il n'avait pas accordé une pensée à cet incident. Cette charmante jeune fille. Oui. Bien entendu.

Tout lui revint une fois de plus en un instant.

— J'ai parcouru les rues en la portant, son sang coulant sur moi, morte dans mes bras. Le pire moment de ma vie, sans exception. Ce sang. Ce visage blême, ces yeux fixes. Et plus tard, ce jour-là, on m'a conduit devant vous, parce que je vous avais sauvé la vie, vous m'avez remercié d'un poste de chevalier-initié, et tout a commencé pour moi à partir de cet instant. J'avais tout juste dix-huit ans. Mais je n'ai jamais pu me libérer totalement de la douleur causée par la mort de Sithelle. Pas réellement. Ce n'est qu'après sa mort que j'ai réalisé à quel point je l'aimais.

Dekkeret hésita. Il n'était pas sûr, même après en avoir dit autant, de vouloir partager cela avec Prestimion, en dépit du fait que son aîné avait été son guide et son mentor ces presque vingt dernières années. Mais ensuite, les mots sortirent en se bousculant, comme de leur propre chef.

— Savez-vous, Prestimion, que je crois que c'est à cause de Sithelle que je me suis lié avec Fulkari ? Je pense que j'ai été attiré, dès le début, et encore maintenant, parce qu'en la regardant elle, je vois Sithelle.

Prestimion ne semblait toujours pas saisir la profondeur de ses sentiments. Pour lui, il s'agissait d'une simple conversation.

— Vous le pensez vraiment ? C'est intéressant que cette ressemblance soit si grande.

Il ne semblait pas intéressé le moins du monde.

— Mais bien sûr, je ne suis pas en mesure de le savoir. Je n'ai vu votre cousine que cette fois-là, et cela n'a duré qu'un instant. C'était il y a longtemps... tout se passait tellement vite...

— Oui. Comment pourriez-vous vous en souvenir ? Mais s'il était possible de les placer côte à côte, je suis certain que vous penseriez qu'elles doivent être sœurs. À mes yeux, Fulkari ressemble davantage à Sithelle qu'à sa véritable sœur. Et ainsi... les origines de mon obsession pour elle...

— Obsession ?

Prestimion plissa les yeux de surprise.

— Attendez un instant ! Je croyais que vous étiez amoureux d'elle, Dekkeret. L'obsession, c'est un tout autre sentiment, un sentiment loin d'être aussi beau et pur. Ou êtes-vous en train de me dire que vous pensez que les deux termes sont synonymes ?

— Ils peuvent l'être, oui. Oui. Et dans ce cas précis, je sais qu'ils le sont.

Il n'était plus possible de faire demi-tour, désormais.

— Je le jure, Prestimion, ce qui m'a attiré vers Fulkari était sa ressemblance avec Sithelle, et rien d'autre. Je ne savais rien d'elle. Je ne lui avais jamais adressé la parole. Mais je l'ai vue, et j'ai pensé : *La voilà qui m'est rendue*, et c'est comme si un piège s'était refermé sur moi. Un piège que je me serais moi-même tendu.

— Ainsi, vous ne l'aimez pas ? Vous vous servez seulement d'elle, comme remplaçante de quelqu'un que vous avez perdu il y a longtemps ?

Dekkeret secoua la tête.

— Je refuse de penser que c'est la vérité. Je l'aime, oui. Mais il est parfaitement clair qu'elle n'est pas une femme pour moi. Cependant, je reste avec elle malgré tout, parce que me trouver avec elle semble ramener Sithelle à la vie. Ce qui n'est vraiment pas une raison. Je dois m'en libérer, Prestimion !

Prestimion semblait perplexe.

— Pas une femme pour vous ? Pourquoi donc ?

— Elle ne veut pas être l'épouse d'un Coronal. Tout dans cette idée la terrifie... les obligations, le temps qu'elles nous prendront, à elle comme à moi...

— Elle vous l'a dit ?

— Exactement en ces termes. Je lui ai demandé de m'épouser, et elle a répondu qu'elle accepterait, mais seulement si je refusais d'être intronisé Coronal.

— C'est ahurissant, Dekkeret. Non seulement vous dites l'aimer pour de mauvaises raisons, mais elle n'est de toute façon pas destinée à être votre reine... et cependant, vous excluez de rompre avec elle ? Vous le devez, mon vieux.

— Je sais. Mais je n'en trouve pas la force.

— À cause des souvenirs de votre regrettée Sithelle.

— Oui.

— Vos hésitations aboutissent à une situation réellement malsaine, Dekkeret. Sithelle et Fulkari sont deux personnes distinctes.

La voix de Prestimion était grave et plus paternelle que Dekkeret ne l'avait jamais entendue.

— Sithelle a disparu à tout jamais. En aucun cas Fulkari ne peut être Sithelle pour vous. Ôtez-vous cela de l'esprit. De plus, elle ne constitue même pas un bon choix comme épouse, de son propre aveu, semble-t-il.

— Que suis-je censé faire, alors ?

— La quitter. Une rupture totale.

Les mots de Prestimion tombèrent comme un couperet.

— Il y a de nombreuses autres femmes à la cour, qui seraient heureuses de vous fréquenter jusqu'à ce que vous décidiez de vous marier. Mais il faut mettre un terme à cette relation. Vous devriez remercier le Divin que Fulkari vous ait dit non. Elle n'est manifestement pas faite pour vous. Et cela n'a aucun sens de vouloir épouser une femme simplement parce qu'elle vous rappelle quelqu'un d'autre.

— Ne croyez-vous pas que j'en sois conscient ? Je le sais. Je le sais. Et cependant...

— Cependant, vous ne pouvez vous libérer de votre obsession pour elle.

Dekkeret détourna la tête. Cette discussion devenait mortifiante. Il s'était cruellement rabaissé aux yeux de Prestimion, il le savait.

— Non, je ne peux pas. Et il vous est impossible de le comprendre, n'est-ce pas, Prestimion ? dit-il, d'une petite voix qui n'avait rien de royal.

— Au contraire. Je crois que je le peux.

Il y eut un silence embarrassé pendant quelques instants. Pendant tout ce temps, ils avaient continué d'avancer parmi les rangées de vitrines de trésors de Confalume, sans qu'aucun des deux regarde quoi que ce soit.

— Je peux comprendre à quel point la distinction entre l'amour et l'obsession peut être trouble, reprit Prestimion sur un ton différent, plus intime. Jadis, il y a également eu une femme dans ma vie, que j'ai aimée et qui m'a été enlevée par la violence : elle était la fille de Confalume, la sœur jumelle de Korsibar, c'est une longue histoire, une très longue histoire...

Prestimion paraissait avoir du mal à trouver ses mots.

— Elle a été tuée dans la dernière heure de la guerre civile, assassinée sur le champ de bataille par le traître mage de Korsibar. Je l'ai pleurée pendant des années, puis, je l'ai plus ou moins laissée derrière moi. Du moins, je croyais l'avoir fait. Avec le temps, j'ai rencontré Varaile, qui me convient à tous égards, et tout se passa bien.

Excepté que Thismet, c'était son nom, Thismet, continue à me hanter. À peine un mois se passe sans que je rêve d'elle. Et me réveille couvert d'une sueur froide, hurlant de douleur. Je n'ai jamais expliqué à Varaile de quoi il s'agit. Personne n'est au courant. Personne, à part vous, désormais.

Dekkeret ne s'attendait pas à une telle confession. C'était stupéfiant.

— Je vois que nous traînons tous nos fantômes. Qui ne lâcheront pas leur emprise sur nos âmes, qu'importe le nombre d'années passées.

— Oui. Je vous remercie de m'avoir fait partager vos pensées intimes, Dekkeret.

— Je n'ai pas baissé dans votre estime, malgré ce que je vous ai dit ?

— Pourquoi auriez-vous baissé dans mon estime ? Vous êtes humain, non ? Nous n'attendons pas de nos Coronals qu'ils soient parfaits en toute chose. Sinon, nous mettrions des statues de marbre sur le trône. Et peut-être votre souffrance peut-elle être guérie. Je pourrais demander à Maundigand-Klimd d'essayer de débarrasser votre mémoire de tout souvenir de votre regrettée cousine.

— Comme il a débarrassé la vôtre de Thismet ? répliqua immédiatement Dekkeret d'un ton acerbe.

Prestimion lui lança un regard surpris. Dekkeret comprit qu'au plus profond de sa honte, il avait soudain ressenti le besoin de se venger de l'homme qui cherchait précisément à apaiser sa douleur, et que ses paroles irréfléchies avaient été blessantes.

— Pardonnez-moi. C'était cruel de ma part.

— Non, Dekkeret. C'était la vérité. Vous étiez en droit de le dire.

Prestimion voulut passer le bras autour des épaules de Dekkeret, mais son cadet était trop grand. Il serra donc légèrement le poignet de Dekkeret.

— Cette conversation est inestimable : c'est l'une des plus importantes que nous ayons eues. Je vous connais beaucoup mieux maintenant qu'auparavant, au cours de toutes ces années.

— Et pensez-vous qu'un homme qui porte un tel fardeau soit digne de devenir Coronal ?

— Je pense que je vais faire comme si vous n'aviez rien dit.

— Merci, Prestimion.

— Par ailleurs, ma remarque au sujet de Maundigand-Klimd, il y a un instant, vous a visiblement bouleversé. J'en suis désolé. Comme vous l'avez dit, nous traînons tous nos fantômes. Et peut-être est-il vrai que nous sommes condamnés à les conserver jusqu'à la fin de nos jours. Mais je voulais simplement dire que ces souvenirs de votre cousine morte semblent vous apporter une grande douleur, et que vous avez un monde à gouverner, une épouse à choisir, et beaucoup

d'autres circonstances vous attendent, désormais, qui requerront toutes vos facultés, sans inattention. Je pense que Maundigand-Klimd *pourrait* vous guérir de votre perte. Mais il se peut que vous ne vouliez pas renoncer aux souvenirs de Sithelle en dépit de la douleur qu'ils vous causent... tout comme j'imagine, je veux m'accrocher à ce qui me reste de Thismet. Alors, n'en parlons plus, d'accord ? Je suis sûr que vous guérirez vous-même, à votre façon. Et que vous réglerez correctement ce problème concernant Fulkari, également.

— Je l'espère.

— Vous le ferez. Vous êtes roi, maintenant. L'indécision est un luxe accordé uniquement aux gens du commun.

— J'en étais un, autrefois, dit Dekkeret. Ce n'est pas quelque chose à quoi on peut totalement échapper.

Puis il sourit.

— Mais vous avez raison : je dois désormais apprendre à être roi. C'est un sujet que je passerai le reste de ma vie à étudier, je le crains.

— En effet, et vous n'aurez jamais l'impression de le maîtriser. Ne vous en inquiétez pas. J'ai eu le même sentiment, et Confalume avant moi, et Prankipin, très vraisemblablement, aussi, et ainsi de suite, en remontant jusqu'à Stiamot et aux rois qui l'ont précédé. Cela fait partie de la fonction. Nous sommes *tous* des gens du commun, Dekkeret, sous nos robes et nos couronnes. Notre épreuve consiste à voir dans quelle mesure nous arrivons à nous élever au-dessus de cette condition. Mais vous pourrez vous adresser à moi, lorsque vous aurez des doutes.

— Je le sais, Prestimion. J'en rends grâce chaque jour...

— Et j'ai également pris mes dispositions pour que mon chambellan, Zeldor Luudwid, soit à votre service, lorsque vous retournerez au Château. Il en sait plus que moi sur le comportement d'un Coronal. Si vous *rencontrez* un problème, parlez-lui-en, tout simplement. Il est mon cadeau.

— Je vous remercie... Votre Majesté.

— Je vous en prie... monseigneur.

— Même un jardin s'entretenant seul nécessite une certaine quantité de soins, expliqua Dumafice Moal à son neveu en visite, alors qu'ils se mettaient en route pour la terrasse la plus élevée du magnifique parc que lord Havilbove avait dessiné trois mille ans plus tôt. D'où mon activité permanente, mon cher neveu. Si le parc était réellement aussi parfait que les gens le croient communément, je vendrais des saucisses dans les rues de Dundilmir, aujourd'hui.

Le jardin s'étendait sur soixante-cinq kilomètres de long sur le bas des pentes du Mont du Château. Il commençait à Bibiroon Sweep, sous la cité de Bibiroon, dans l'anneau des Cités Libres, et descendait en s'enroulant sur le Mont en une large courbe orientée à l'est, vers les cités les plus hautes de l'ensemble des Cités des Pentes, approchant, en son point le plus bas, les villes de Kazkas, Stilpool et Dundilmir. Le site occupé par le jardin était connu sous le nom de Barrière de Tolingar, bien qu'il n'y ait désormais plus de barrière. Jadis, c'était une zone quasiment infranchissable de tertres hérissés de pointes acérées noires, les vestiges affleurant d'une coulée de lave, vieille d'un million d'années, d'une veine volcanique dans les profondeurs du Mont. Mais le Coronal lord Havilbove, qui avait consacré une grande partie de son règne à la réalisation de ce jardin, avait fait pulvériser les collines de lave de la Barrière de Tolingar en un fin sable noir, qui s'avéra être un sol fertile pour l'immense jardin qui serait planté là.

Lord Havilbove, natif de la cité de Palaghat, dans les basses terres de la vallée du Glayge, était un homme pointilleux et méthodique qui adorait les plantes de toutes sortes, mais détestait la facilité et la rapidité avec lesquelles même les plus beaux jardins devenaient rapidement indisciplinés et s'écartaient des plans, s'ils n'étaient pas constamment et scrupuleusement soignés. Ainsi, tandis que ses bataillons d'ouvriers musclés peinaient à pulvériser les champs de lave de la Barrière de Tolingar, dans les ateliers du Château des artisans s'efforçaient, en multipliant les expériences d'hybridation contrôlée, de créer des plantes, des arbustes et des arbres qui ne nécessiteraient aucune intervention des cisailles du jardinier pour entretenir leurs formes gracieuses.

C'était à une époque où la science de tels miracles biologiques était encore pratiquée sur Majipoor. Les efforts des techniciens de lord Havilbove furent couronnés de succès. Les plantes prévues pour son

jardin parvinrent à une symétrie parfaite en grandissant, et lorsqu'elles atteignirent une taille appropriée, par rapport aux plantes les entourant, elles conservèrent définitivement cette taille.

Les feuilles superflues, et même des branches entières, inutiles, tombaient automatiquement, et se désagrégeaient rapidement en compost qui accroissait la fertilité du sol de lave. Des enzymes contenus dans leurs racines empêchaient la croissance des mauvaises herbes. Chaque plante portait des fleurs, mais les graines produites par ces fleurs étaient stériles ; ce n'est que lorsqu'une plante parvenait à la fin naturelle de son cycle de vie qu'elle engendrait des graines fertiles, afin qu'elle puisse être remplacée par une autre qui serait bientôt de taille et de forme identiques. Ainsi, le jardin conservait le même équilibre immuable.

Chaque fois qu'il entendait parler d'un bel arbre ou arbuste, quelque part dans le monde, lord Havilbove en envoyait chercher des spécimens, avec les racines et le sol autour, et les confiait aux chirurgiens génétiques du Château, pour qu'ils puissent être modifiés afin de s'entretenir eux-mêmes. Des chargements de minéraux de décoration aux nuances vives arrivèrent également dans le jardin : la pierre vert jaunâtre connue sous le nom de chrysocolla, la bleue appelée cœur-d'azur, le cinabre rouge, le crusca doré et des dizaines d'autres. Chacune d'elles était utilisée comme couverture sur un niveau différent, leurs différentes couleurs déployées par Havilbove avec un œil de peintre, de sorte qu'une personne debout sur le pic de Bibiroon Sweep et regardant la totalité du jardin voyait une grande tache cramoisi pâle ici, une autre jaune vif là, et des zones pourpre, bleue, verte, toutes avec des plantations aux couleurs complémentaires à celle du terrain.

Le successeur de lord Havilbove, lord Kanaba, s'était tout autant dévoué au jardin, et lord Sirruth, qui l'avait suivi, était assez bien disposé pour maintenir le personnel en place et même augmenter le budget. Puis était venu le Coronal lord Thraym, qui avait d'abord été préoccupé par d'ambitieux projets de construction de son cru au Château, mais était tombé amoureux du jardin de lord Havilbove lors de sa première visite. Il veilla à ce que des fonds soient prévus pour le mener jusqu'à son stade ultime de perfection. Ainsi, il avait fallu un siècle ou plus pour réaliser l'immense jardin ; mais ensuite, il était définitivement resté l'un des trésors du Mont, un paysage renommé que chaque habitant de Majipoor espérait avoir le privilège de contempler au moins une fois dans sa vie.

Dumafice Moal était né à Dundilmir, juste en dessous de la pointe la plus basse du jardin, et dès l'enfance, il l'avait visité à chaque fois qu'il en avait eu l'occasion. Il n'avait jamais eu le moindre doute quant au fait que son destin était de faire partie du personnel du

jardin : et à présent, à l'âge de soixante ans, il avait plus de quarante ans de bons et loyaux services à son actif.

Bien que le jardin s'entretienne lui-même, il nécessitait toutefois un personnel considérable. Des millions de gens visitant le jardin chaque année, une certaine quantité de dégâts était inévitable : les sentiers et fontaines devaient être réparés, les esplanades ornementales nettoyées, les plantes volées remplacées. Le jardin n'était pas davantage à l'abri d'animaux en maraude venus de l'extérieur. Il y avait nombre de grands espaces vides sur le Mont du Château dans les régions entre les Cinquante Cités, où les créatures sauvages continuaient à prospérer. Les pentes forestières du Mont grouillaient de bêtes de toutes sortes, des loups-hryssas, jakkaboies et sournois noomanossi aux longs crocs, aux moindres créatures, telles que les sigimoiens, mintuns et drôles aux yeux en boutons de bottine. Les jakkaboies et loups-hryssas, aussi dangereux soient-ils, ne constituaient pas une menace pour les élégantes plantations. Mais une bande de petits drôles fouisseurs, enfonçant leurs longs museaux pleins de dents dans le sol, à la recherche de larves, pouvaient déraciner tout un parterre d'eldirons ou de tanigales entre minuit et l'aube. Une infestation de verdefers pouvait étendre d'horribles dais de soie grossière sur un kilomètre de thwales en fleur et réduire rapidement les plantes à des arbustes nus. Une volée de vulgis affamés s'installant dans la cime des arbres pour construire leurs nids... ou un essaim de ganganels... ou d'épisodiques cujus...

La tâche quotidienne de Dumafice Moal consistait donc à patrouiller dans le jardin, dès le lever du soleil, à la recherche des ennemis des plantes. C'était une guerre permanente. Il portait un lanceur d'énergie à longue poignée en guise d'arme, réglé sur la puissance la plus faible, et lorsqu'il arrivait sur quelque ouvrage de destruction en cours, il appliquait juste la chaleur nécessaire pour chasser les forces destructrices, sans endommager les plantes elles-mêmes.

— Cela commence souvent très discrètement, dit-il à son neveu. Une piste de terre retournée te conduit à un minuscule défilé de petits insectes rouges, et si tu le suis, tu découvres un petit monticule, quelque chose à quoi les visiteurs n'accorderaient pas réellement d'attention... mais ceux d'entre nous qui savent quoi chercher comprennent qu'il s'agit de chenilles de harpilan, qui si on le laisse faire, va ah... regarde par ici, mon garçon...

Il frappa la bordure d'une rangée de khemibors de Bailemoon avec l'extrémité de son lanceur d'énergie.

— Vois-tu ceci, Theriax... juste ici ?

Le garçon secoua la tête. Cet enfant, commençait à croire Dumafice Moal, n'avait pas particulièrement le sens de l'observation.

C'était le fils de sa plus jeune sœur, qui habitait à Canzilaine, littéralement au pied du Mont. Dumafice Moal ne s'était lui-même jamais marié : sa dévotion allait au jardin, mais il venait d'une grande famille avec des frères, sœurs et cousins éparpillés de Bibiroon et Sikkal jusqu'en bas du Mont, à Amblemorn, Dundimer et plusieurs autres Cités des Pentes. De temps à autre, l'un de ses parents venait voir le jardin. Dumafice Moal aimait les emmener pour une visite privée, tôt le matin, avant que les portes ne soient ouvertes au public, pendant qu'il faisait sa tournée matinale.

Les khemibors étaient une espèce méridionale aux fleurs d'un bleu lumineux et aux feuilles vernissées de la même couleur, ils avaient été plantés sur des parterres de pierre orange vif, produisant un effet visuel merveilleux. Le regard exercé de Dumafice Moal avait remarqué un certain manque d'éclat de la surface brillante des feuilles des plantes les plus près du sentier, signe certain que des himmis avaient élu domicile en dessous. Il glissa le lanceur d'énergie sous la rangée la plus proche, vérifia soigneusement que le bouton de réglage était sur la puissance la plus faible.

— Des himmis, dit-il en les désignant du doigt. Nous avons coutume de les pulvériser, mais cela n'a jamais été très efficace. Donc nous les cuisons, maintenant. Regarde comment je procède pour rendre la situation brûlante pour ces petites vermines.

Alors qu'il commençait à déplacer le long bâton, une étrange sensation derrière le crâne se mit à le faire souffrir.

C'était très bizarre. On aurait dit une démangeaison, mais pas totalement. Il sentait une légère chaleur à cet endroit, puis quelque chose de moins léger. Une douleur aiguë et cuisante ensuite, comme si un insecte déplaisant l'attaquait. Mais lorsqu'il se frotta l'arrière de la tête de sa main libre, il ne trouva rien.

Il continua à balayer le sol sous les khemibors de son lanceur d'énergie. La sensation cuisante s'intensifiait. Elle devenait à présent violente et brûlante, très localisée : comme un rayon brûlant de lumière concentré sur un seul point de sa tête, drillant, essayant de se forer un chemin dans...

— Theriax ? appela-t-il, vacillant, manquant de tomber.

— Mon oncle ? Est-ce que tu vas bien ?

Le garçon tendit le bras pour le retenir. Dumafice Moal l'écarta d'un haussement d'épaules. Il commençait à ressentir une autre sorte de douleur : intérieure celle-ci, une détresse déconcertante qu'il ne pouvait décrire que comme une douleur de l'âme. Le sentiment de son impuissance, d'avoir mal accompli sa tâche tout au long de sa vie, d'avoir failli au jardin.

Comme c'est étrange, songea-t-il. J'ai toujours travaillé si dur.

Mais il ne pouvait échapper au sentiment de honte qui s'insinuait

désormais dans chaque recoin de son esprit. Il était totalement submergé, il s'y enfonçait comme dans une fosse profonde et sombre, un abîme de culpabilité.

— Mon oncle ? répéta le garçon, de très loin. Mon oncle, je crois que vous risquez de brûler les...

— Chut. Laisse-moi tranquille.

Il ne voyait que trop clairement avec quelle médiocrité il avait effectué son travail. Le jardin était désespérément infesté d'ennemis voraces. Des nuisibles de toutes sortes étaient tapis partout : la nielle, la moisissure, la rouille, le charbon, les créatures mastiquant, les créatures suçant, les créatures irritant, les créatures fouissant, les créatures mordant. Des essaims de mouches, des nuages de moucherons, des armées d'insectes, des légions de vers. Le bruit de tonnerre d'un milliard de minuscules mâchoires s'activant bruyamment en même temps rugissait dans ses oreilles. Où qu'il regarde, il en voyait davantage, et d'autres encore dans l'intervalle : des œufs, des cocons, des nids prêts à lâcher de nouveaux prédateurs par millions. Et tout cela par sa faute à lui... lui... lui...

Ils doivent tous brûler.

— Mon oncle ?

Brûlez ! Brûlez !

Dumafice Moal régla le lanceur d'énergie sur une puissance plus forte, puis une plus forte encore. Un rougeoiement terne et rosâtre jaillit du parterre de khemibors. *Brûlez !* Que les himmis se débrouillent avec ça ! Il passa rapidement de rangée en rangée, de parterre en parterre, de terrasse en terrasse. Des spirales de grasse fumée bleue commencèrent à s'élever des tas de cendres nouvellement créés. Les troncs des arbres devenaient noirs des cicatrices de combustion. Les vignes pendaient en boucles anguleuses, désordonnées.

Il y avait beaucoup à faire. C'était son devoir de purifier le jardin tout entier, sur-le-champ. Il y passerait toute la journée et une bonne partie de la nuit si nécessaire, et continuerait à l'aube suivante. Comment pourrait-il autrement faire face à l'insupportable poids de la culpabilité qui troublait les replis les plus profonds de son âme ?

Il avançait, encore et encore, faisant flamber ceci, mettant le feu à cela. Les nuages de cendres s'élevaient à présent à chaque pas qu'il faisait. Une brume noire voilait le soleil du matin. Un goût âcre de brûlé lui envahissait les narines. Le garçon le suivait, abasourdi, sidéré.

Quelqu'un lui criait, d'une terrasse au-dessus :

— Dumafice Moal, êtes-vous devenu fou ? Arrêtez ça ! Arrêtez !

— Je dois le faire, répondit-il. Ce jardin me fait honte. J'ai manqué à mes devoirs.

Des étincelles volaient à présent de tous côtés. Les arbres se transformaient en flammes vives. Ici et là, de grosses branches embrasées se détachaient et s'effondraient, enveloppées de rouge, sur les plantations en dessous. Il était conscient de causer des ravages dans les jardins, mais beaucoup moins que ces insectes, animaux et nuisibles fongueux n'en avaient causé. Et il s'agissait de ravages nécessaires, de ravages purgatifs. Ce n'est que par le feu que le jardin serait purifié... qu'il pourrait être absous pour sa faute...

Il continua, au-delà des alluailles et des arbres-vessie, loin dans les buissons de navindombe, à présent. Derrière lui s'élevait un brouillard sombre, moucheté de rouge, des braises fumantes. Il dirigeait son lanceur d'énergie là, là, là. Les arbres au loin se fracassaient. D'énormes branches atterrissaient avec le doux soupir d'impact du bois qui a brûlé de l'intérieur : des branches de rêve, une lumière de rêve. Les cendres craquaient sous le pied. La cendre était une poudre noire, épaisse et douce qui s'élevait en bouffées étouffantes. Le ciel devenait rouge. Une obscurité primitive régnait partout. Il ne ressentait plus la douleur au sommet de son crâne, ne ressentait plus la honte, même, de son échec : seulement la joie de ce qu'il accomplissait à présent, le triomphe d'avoir restauré la pureté de ce qui était devenu impur, d'avoir nié la négation.

Des voix furieuses criaient derrière lui.

Il se retourna. Il vit des visages stupéfaits, des yeux exorbités.

— Voyez-vous ? leur demanda-t-il fièrement. Comme c'est beaucoup mieux à présent ?

— Qu'avez-vous fait, Dumafice Moal ?

Ils se précipitèrent à travers les couches de cendres vers lui. Le saisirent par les bras. Le jetèrent au sol, lui lièrent pieds et mains, tandis qu'il protestait tout ce temps que son travail n'était pas terminé, qu'il restait encore beaucoup à faire, qu'il ne pourrait se reposer avant d'avoir sauvé la totalité du jardin de ses ennemis.

La nouvelle commençait à se répandre du sommet au pied du Mont du Château, et à l'extérieur vers les terres au-delà : le vieux Pontife Confalume était mort, lord Prestimion était parti au Labyrinthe occuper le trône le plus élevé, le prince Dekkeret de Normork allait devenir le nouveau Coronal. Déjà, les portraits du défunt Pontife étaient sortis de leurs remises et affichés, désormais parés des banderoles jaunes du deuil : Confalume, en jeune lord vigoureux aux yeux vifs et perçants et à l'épaisse chevelure châtain indisciplinée, Confalume, le Coronal adoré aux cheveux gris, Confalume, le majestueux vieux Pontife de ces jeux dernières décennies, tous ceux sur lesquels les gens pouvaient mettre la main. Bientôt des portraits du nouveau Coronal seraient également disponibles en tous lieux, et ils se retrouveraient sur tous les murs et à chaque fenêtre, avec, à côté d'eux, des portraits de l'ancien lord Prestimion, et désormais Pontife Prestimion, portant la robe pourpre et noir de sa haute fonction fraîchement endossée.

Partout, les préparatifs pour de grandes célébrations furent entamés : festivals, parades, feux d'artifice, tournois, une atmosphère d'allégresse universelle. L'entrée en scène d'un nouveau Coronal était une curiosité pour la Majipoor moderne.

Au cours des treize mille ans d'histoire de Majipoor, il n'arrivait généralement que deux ou trois fois dans une vie qu'un Pontife meure et que de nouveaux souverains s'installent dans les deux capitales. Mais au cours du siècle précédent, un changement de monarque avait été un événement encore plus rare. Confalume avait été Pontife ces vingt dernières années, et, avant cela, Coronal pendant quarante-trois. Ainsi, plus de soixante ans s'étaient écoulés depuis que le Pontife Gobryas était mort et que lui avait succédé le jeune et impétueux lord Prankipin, qui avait désigné le prince Confalume pour être son Coronal ; et très peu de gens étaient encore en vie pour se souvenir de ce jour. Prankipin lui-même, mort depuis quelque vingt ans désormais, n'était qu'un nom pour les milliards d'individus les plus jeunes qui étaient venus au monde durant le Pontificat de Confalume.

Le nouveau lord Dekkeret n'était pas très largement connu en dehors des confins du Château, les nouveaux Coronals l'étaient rarement, mais chacun savait qu'il était un proche collaborateur de lord Prestimion qui avait toute confiance en lui, et c'était suffisant.

Lord Prestimion, comme lord Confalume avant lui, avait été un Coronal immensément adoré, et il y avait une croyance générale qu'il choisirait bien et sagement son successeur.

La plupart des gens étaient au courant que Dekkeret était d'extraction populaire, un jeune homme de Normork qui avait d'abord attiré l'attention de lord Prestimion en contrecarrant une tentative d'assassinat contre le Coronal, tout au début du règne de Prestimion. C'était un événement on ne peut plus inhabituel, un roturier choisi comme Coronal, mais cela arrivait tous les deux ou trois siècles. Ils savaient que Dekkeret était un homme de stature imposante, robuste et beau, d'allure majestueuse. Ceux qui avaient été en contact avec lui, au cours de ses voyages à travers le monde en tant qu'héritier désigné de Prestimion, avaient découvert qu'il était facile à vivre et d'esprit tranquille, un homme sincère, à l'âme généreuse. De plus, ils apprendraient bien assez tôt quel genre de Coronal il serait. Prestimion, tout au long de ses années en tant que roi, avait souvent quitté le Mont pour visiter des cités de tous côtés. Très vraisemblablement, Dekkeret en ferait autant.

Dans la cité d'Ertsud Grand, à mi-pente du Mont du Château, les gardiens du Palais d'Été commencèrent à dresser des plans pour une visite prochaine du nouveau Coronal à la résidence auxiliaire qui y était entretenue à son usage.

À ce stade, ils le savaient, de telles discussions revenaient surtout à prendre leurs désirs pour la réalité. Ertsud Grand, cité de neuf millions d'habitants sur l'anneau du Mont du Château connu sous le nom des Cités Tutélaires, avait été la résidence secondaire favorite des Coronals pendant des siècles ; mais lord Gobryas, qui était monté sur le trône près de quatre-vingt-dix ans plus tôt, avait été le dernier à utiliser régulièrement la magnifique demeure qui lui était réservée. Lord Prankipin n'avait séjourné au Palais d'Été qu'une demi-douzaine de fois, pendant ses vingt années passées sur le Mont. Lord Confalume, cependant, ne s'y était rendu que deux fois au cours d'un règne deux fois plus long. Quant à lord Prestimion, il n'était jamais allé à Ertsud Grand, et semblait d'ailleurs ignorer jusqu'à l'existence du Palais d'Été.

Pourtant, c'était un beau palais dans une belle ville. Ertsud Grand était connue sous le nom de Cité des Huit Mille Ponts, bien que ses citoyens expliquent toujours aux visiteurs étonnés : « Bien sûr, c'est une exagération. Il n'y en a sans doute pas plus de sept ou huit cents. » Des ruisseaux venant de trois côtés du Mont se rencontraient et se mêlaient ici, dotant la ville d'un sous-sol saturé d'une eau qui s'écoulait ensuite vers le bas, donnant naissance à la rivière Huyn, l'une des six descendant les pentes du Mont du Château.

Un réseau de canaux reliait les différents secteurs d'Ertsud Grand, ce qui permettait de se déplacer dans toute la ville en bateau. Tous les

principaux canaux coulaient vers le Marché Central, qui se trouvait en réalité dans la moitié orientale de la ville, plutôt qu'en son centre véritable, où, sur une gigantesque esplanade aux pavés ronds bordée de grands entrepôts de pierre blanche, étaient vendus et achetés des articles de luxe venant de toutes les provinces de Majipoor. C'est là que l'on voyait les négociants en viandes et poissons rares, en épices exotiques, en fourrures voluptueuses des froides Marches septentrionales de Zimroel, en perles vertes du tropical Archipel de Rodamaunt, en topazes transparentes extraites la nuit à Zeberged, en vins d'une centaine de régions, en petits animaux et insectes étranges que les gens d'Ertsud Grand appréciaient comme animaux de compagnie, et beaucoup d'autres encore.

Pour nantir le secteur occidental de la ville d'un point de convergence qui serait à sa façon une attraction aussi importante que l'était le Marché Central dans la partie orientale, les anciens urbanistes d'Ertsud Grand avaient endigué une demi-douzaine des ruisseaux les plus larges, créant l'étendue d'eau connue sous le nom de Grand Lac. Il était parfaitement circulaire, d'une couleur bleu saphir soutenu, d'une circonférence de seize kilomètres, et chatoyant comme un miroir géant sous le soleil de la mi-journée. Tout autour, ses rives étaient occupées par des palais et des manoirs appartenant à de riches marchands et à la noblesse de la cité, ainsi que par une kyrielle de pavillons de plaisirs et de salons sportifs. Des bateaux et des barges à fond plat du genre le plus raffiné, peints de couleurs vives, allaient et venaient entre ces bâtiments tout au long de la journée.

Le Palais d'Été, chef-d'œuvre de l'antique lord Kassar, du reste oublié, était situé sur une grande île artificielle au centre exact du Grand Lac. Il s'agissait, en réalité, de deux palais, l'un à l'intérieur de l'autre : un à l'extérieur, fait de marbre rose, et un à l'intérieur, entièrement constitué de cannes de bambou.

Le palais de marbre était une sorte de mur continu habitable : une série de pavillons assemblés, leurs toits supportés par des colonnes incrustées d'or et de lapis-lazuli, avec une multitude d'appartements, de cloîtres à colonnades, de salles de banquets et de cours. Les chambres d'invités, elles, se comptaient par dizaines, spacieuses et claires, étaient décorées de peintures murales extravagantes représentant les vies des premiers Coronals lords. Là, de temps à autre, les Coronals à la recherche d'un répit dans la routine des affaires courantes du Château venaient en été, entourés de leur cour, et donnaient des fêtes luxueuses pour leurs principaux seigneurs, la noblesse des Cités du Mont et les dignitaires en visite.

À l'intérieur de l'édifice de marbre en forme d'anneau, qui occupait tout le périmètre de l'île, s'étendait un vaste parc où des animaux sauvages de maintes espèces étaient libres de se promener :

gibizongs, plaars, semboks et dimillions, bilantoons timides et délicats, gambulons à corne en spirale caracolant, petits krefts à poil qui couraient partout comme des boules de fourrure animées avec leur queue dressée tout droit, et une troupe de cinquante petits kibriles dont les yeux rouges luisaient au milieu de leur large front comme d'énormes rubis. Et au cœur même du parc se trouvait le Palais d'Été proprement dit, destiné à servir de refuge privé au Coronal.

Il était conçu de la manière la plus élégante qui soit, fait de robuste bambou noir de Sippulgar, dont les cannes sont quasiment aussi dures que l'acier. Les cannes faisaient quinze centimètres de diamètre, étaient coupées à une longueur de six mètres, dorées et liées par des cordes de soie. Pas un seul clou n'avait été utilisé, nulle part. Le toit était également constitué de tronçons de cannes de Sippulgar, vernies chaque année avec la sève rouge du grifafa, qui les préservait de toute putréfaction. Les colonnes intérieures, les mêmes cannes de bambou liées par trois, en formaient le support. Des emblèmes rouges des dragons de mer surmontaient chaque colonne.

Le Palais d'Été se tenait sur une petite butte qui l'élevait au-dessus du reste de l'île, offrant au Coronal une perspective sur les distantes rives du Grand Lac. L'édifice avait été construit si astucieusement que le démonter serait, disait-on, l'affaire d'une seule journée, pour l'orienter dans une autre direction, au cas où le Coronal viendrait à se fatiguer de la vue depuis sa chambre et à en réclamer une autre. Les gens à qui il avait été accordé de visiter le palais à l'époque moderne, des ducs et des comtes en visite, des membres de la famille d'anciens Coronals, d'importants capitaines d'industrie venus à Ertsud Grand à la tête de missions commerciales, étaient invariablement informés de cette caractéristique particulière de la conception. Au temps de lord Kassarn, disait la rumeur, le palais avait été démonté et repositionné tous les ans, juste avant l'arrivée du Coronal à Ertsud Grand pour sa retraite estivale. Parfois, sur la requête du Coronal, cela avait été fait plus souvent. Mais personne ne se souvenait réellement de la dernière occasion.

Bien que les visites des Coronals au Palais d'Été soient devenues des événements rares aux temps modernes, et qu'aucun Coronal n'y soit venu au cours des trente-cinq dernières années, la municipalité d'Ertsud Grand maintenait en permanence les deux structures, le pavillon de marbre et celui de bambou, prêtes pour l'arrivée imminente de sa seigneurie. L'entretien des bâtiments était confié à un conservateur portant le titre de Majordome des Palais, qui avait un personnel de vingt personnes à plein temps pour balayer les couloirs, épousseter les peintures et les statues, tailler les massifs d'arbustes, nourrir les animaux du parc, réparer ce qui devait être réparé, et mettre chaque semaine des draps propres dans les lits des

innombrables chambres.

La fonction de majordome était héréditaire. Au cours des cinq cents dernières années, elle avait été la prérogative de la famille d'Eruvni Semivinvor, qui avait été parent d'un célèbre ancien maire d'Ertsud Grand. L'actuel majordome, Gopak Semivinvor, quatrième du nom, occupait ce poste depuis presque un demi-siècle, et c'était donc à lui qu'il était revenu de saluer lord Confalume à l'occasion du second de ses deux séjours au Palais d'Été.

Ce séjour, qui avait duré quatre jours, était l'apogée de la vie de Semivinvor. À maintes reprises, il l'avait revécu au cours des années qui avaient suivi : saluer le Coronal et son épouse, lady Roxivail, à leur débarquement de la barge royale, les conduire à travers le palais de marbre et le parc à gibier jusqu'au palais de bambou, déboucher leur vin et les servir personnellement lors de leur premier repas, puis les laisser ensemble dans leur splendide intimité royale. La rumeur publique racontait que le mariage du Coronal était orageux ; Gopak Semivinvor était convaincu que lord Confalume et lady Roxivail étaient venus à Ertsud Grand pour tenter de se réconcilier, et il n'avait jamais cessé de croire qu'une telle réconciliation avait bel et bien eu lieu durant ces quatre jours, en dépit de toutes les preuves ultérieures du contraire.

Au cours du reste du règne de lord Confalume, et pendant tout celui de lord Prestimion, Gopak Semivinvor avait vécu dans l'éternelle expectative de la prochaine visite royale. Il se levait chaque jour à l'aube, le majordome habitait un cottage dans un coin tranquille du parc à gibier, et faisait une inspection complète du palais extérieur et de celui de l'intérieur, établissant une longue liste de tâches à accomplir pour son personnel avant que le Coronal et ses invités n'arrivent. C'était pour lui une source de grande déception que cette visite ne survienne jamais. Mais les inspections continuaient cependant ; les toits de bambou continuaient de recevoir leur couche de vernis annuelle, les couloirs au sol de pierre du palais extérieur continuaient d'être balayés et les blocs du bâtiment de marbre d'être rejointoyés. Gopak Semivinvor avait à présent quatre-vingts ans. Il ne comptait pas mourir avant d'avoir une fois de plus joué l'hôte d'un Coronal au Palais d'Été d'Ertsud Grand.

Lorsque la nouvelle de la prochaine ascension au trône royal du prince Dekkeret était parvenue aux oreilles de Gopak Semivinvor, sa première réaction avait été de consulter son mage pour une prédiction sur la probabilité que le nouveau Coronal séjourne au Palais d'Été.

Comme beaucoup de gens de l'ère du Pontife Prankipin et du Coronal lord Confalume, Gopak Semivinvor avait contracté une foi profonde dans la capacité des devins à prévoir l'avenir. L'école de chamans à laquelle il souscrivait était établie à Triggoin, la capitale de

la sorcellerie de Majipoor, dans le nord d'Alhanroel au-delà du désert désolé de Valmambra. Elle était connue sous le nom de Plaidoyer des Quatre Noms ; au cours des dernières années, elle avait gagné nombre de disciples à Ertsud Grand, et plusieurs cités voisines sur le Mont. Gopak Semivinvor était un fidèle client d'un sorcier des Quatre Noms, grand et surnaturellement pâle, du nom de Dobranda Thelk, qui était très jeune pour un praticien de cette profession, mais dont la froide intensité du regard était absolument convaincante.

— Le Coronal, demanda Gopak Semivinvor, viendrait-il bientôt en visite au Palais d'Été ?

Dobranda Thelk ferma un moment ses yeux brillants. Lorsqu'il les rouvrit, il sembla regarder profondément dans l'âme de Gopak Semivinvor.

— Il est très clair qu'il viendra, répondit le mage. Mais seulement si le palais est en bon ordre, et que tout soit en parfait accord avec ce qui est attendu.

Gopak Semivinvor savait qu'il ne pourrait jamais en être autrement, aussi longtemps qu'il aurait la charge du palais. Et un violent frisson de joie le parcourut, au point qu'il crut que sa poitrine allait exploser.

— Dites-moi, dit-il, posant un royal sur le plateau du sorcier, puis, après un instant de réflexion, ajoutant une pièce de cinq couronnes à côté, que dois-je faire de particulier pour assurer tout le confort de lord Dekkeret quand il sera au Palais d'Été ?

Dobranda Thelk mélangea les poudres colorées qu'il utilisait pour la divination. Il ferma à nouveau les yeux et murmura les Noms. Il prononça les Cinq Mots. Il tamisa les poudres sur ses mains et répéta les Noms, puis dit les Trois Mots qui ne peuvent être écrits. Lorsqu'il leva la tête vers Gopak Semivinvor, ses yeux perçants étaient aussi durs que des pointes de tarière.

— Il y a une priorité sur tout le reste : vous devez veiller à ce que le Coronal dorme en connexion adéquate avec les puissantes étoiles Thorius et Xavial. Vous êtes capable de localiser ces étoiles dans le ciel, non ?

— Bien entendu. Mais comment pourrai-je savoir dans quelle position doit se trouver le palais pour permettre la connexion adéquate ?

— Ceci vous sera révélé en rêves, répliqua Dobranda Thelk.

— Vous voulez dire par un message ?

— Ce pourrait être sous cette forme, oui, répondit le mage, et à la froideur de son ton, Gopak Semivinvor comprit que la consultation était terminée.

Trois fois, au cours de sa longue vie, Gopak Semivinvor avait reçu un message de la Dame de l'île, du moins le croyait-il : des rêves dans

lesquels la bienveillante Dame était venue à lui, et lui avait renouvelé l'assurance que le déroulement de sa vie suivait le bon chemin. Il n'avait perçu aucune indication particulière à suivre dans aucun de ces trois rêves, seulement une impression générale de chaleur et de bien-être. Mais cette nuit-là, alors qu'il se préparait à se coucher, il s'agenouilla et demanda à la Dame de lui accorder la grâce d'un quatrième message, qui le guiderait dans son désir de servir le nouveau Coronal de la meilleure façon possible.

Et en vérité, peu après s'être abandonné au sommeil, Gopak Semivinvor ressentit la sensation de chaleur sous son cuir chevelu qu'il considérait comme le présage d'un message. Il resta allongé parfaitement immobile, attendant dans cet état de réceptivité observatrice, que chacun apprenait étant enfant, dans laquelle l'esprit du dormeur est simultanément plongé dans le sommeil et attentivement conscient de tout conseil que pourrait apporter le rêve.

Ce message, cependant, semblait différent des précédents. Les sensations n'étaient pas particulièrement agréables. Il ressentit un contact, irréfutablement un contact, de l'extérieur, mais qui n'était pas doux. La pression sur son crâne était plus forte qu'elle ne l'avait été les autres fois, elle était même douloureuse, d'une certaine manière ; l'air paraissait se refroidir autour de son corps endormi, et il n'y avait pas une once du sentiment de bien-être que l'on s'attendait toujours à ressentir au contact de l'esprit de la Dame de l'île du Sommeil. Il maintint toutefois sa réceptivité à ce qui allait suivre, gardant l'esprit ouvert et lui permettant de s'emplir de la conscience de... De quoi ?

Discontinuité. Disparité. Incongruité. *Mal*.

Mal, oui. Un sentiment profond que les charnières du monde se défaisaient, que les joints du cosmos se relâchaient, que la porte de la terreur était ouverte et qu'une marée noire de chaos s'y déversait.

Il se réveilla alors, s'assit, serra fort ses bras autour de lui. Gopak Semivinvor transpirait et tremblait si excessivement qu'il se demanda si ses derniers instants étaient arrivés. Mais petit à petit, il se calma. Il y avait toujours une étrange pression dans son cerveau, cette impression que quelque chose appuyait de l'extérieur : une sensation dérangeante, inquiétante, même.

Quelques moments passèrent, puis sa clarté d'esprit commença à lui revenir, ainsi qu'une certaine dose de tranquillité d'âme ; accompagnée de la conviction qu'il avait compris les paroles de l'oracle.

Vous devez veiller à ce que le Coronal dorme en connexion adéquate avec les puissantes étoiles Thorius et Xavial. À l'évidence, la présente configuration du palais de bambou était inadéquate, mal alignée, pas en harmonie avec les mouvements du cosmos. Très bien. L'édifice était conçu pour être démonté et reconstruit sur un axe différent. C'est ce

qui devait être fait. Le palais avait besoin d'être tourné sur ses fondations.

Que le palais n'ait pas été démonté et déplacé depuis des centaines d'années, probablement un millier, n'inquiéta pas le majordome plus d'un instant. Une petite voix prudente, au fond de lui, suggéra que ce plan pourrait s'avérer plus difficile qu'il ne l'imaginait, mais à l'opposé de cette petite objection se faisait entendre la clameur pressante de son désir de se mettre au travail. Une hâte extrême le poussait : le mage avait parlé, le rêve troublant lui avait d'une certaine façon apporté son soutien, et à présent il devait préparer le palais, conformément au commandement qu'il avait reçu, sans perdre de temps. De cela, il n'avait aucun doute. Le doute ne semblait pas permis dans cette entreprise.

Il ne se soucia pas non plus, sur le moment, du fait qu'il ignorait quelle orientation serait plus favorable que la présente. Il fallait le déplacer, cela était clair. Le Coronal ne viendrait pas avant que ce ne soit fait. Et il avait toutes les raisons de penser que le positionnement approprié lui serait révélé lorsqu'il se mettrait à la tâche. Il était le Majordome des Palais, il l'avait été pendant près de cinquante ans ; il avait été confié à ses soins d'entretenir ce merveilleux édifice, et de le tenir en permanence prêt pour l'usage du Coronal oint, on pouvait même dire que la destinée l'avait choisi pour accomplir cette tâche particulière. Il était certain qu'il l'accomplirait correctement.

Gopak Semivinvor se précipita dehors dans la nuit, une nuit douce et chaude, le climat d'Ertsud Grand étant quasiment un éternel été, traversa le parc à gibier jusqu'à la porte principale du palais de bambou, dispersant les mibberils et les thassips nocturnes dans sa course, et faisant s'envoler les menagungs noirs aux grands yeux vers les cimes des arbres. Haletant, pris de vertiges après cet effort, il s'appuya contre le montant de la porte de la construction, et leva les yeux pour localiser l'éclatante étoile rouge Xavial, qui représentait le milieu du ciel, le grand axe de l'univers. Son puissant contrepoids, la brillante Thorius, ne se trouvait pas très loin sur sa gauche.

À présent, comment déterminer la position correcte pour l'édifice, celle qui représentait la connexion adéquate avec Thorius et Xavial ?

Il tourna et tourna, puis, incertain, tourna encore, et encore. Son esprit commença à avoir le vertige et à tourner. Au bout d'un moment, Gopak Semivinvor eut l'impression d'être immobile, alors que la voûte céleste tout entière tourbillonnait furieusement autour de lui. Est, ouest, nord, sud... quelle direction était la bonne ? De ce côté, la chambre du Coronal ferait face aux magnifiques manoirs de la rive est du lac, de celui-ci, il pourrait voir les pavillons de plaisirs de la rive ouest, tourné de ce côté, son appartement lui procurerait une vue de la dense forêt de kokapas aux feuilles pelucheuses qui bordait la

limite sud du lac. Alors qu'au nord...

Au nord, à égale distance des étoiles Xavial et Thorius, se trouvait la très vive étoile blanche Trinatha, l'étoile des sorciers, l'étoile qui demeurerait dans les cieux au-dessus de la cité des sorciers, Triggoin.

Dans l'âme de Gopak Semivinvor se fit la certitude inéluctable que Trinatha était la clé de ce qu'avait voulu dire le mage Dobranda Thelk par « connexion adéquate ». Il devait faire pivoter le bâtiment pour que la chambre du Coronal soit dirigée vers la ligne qui reliait Thorius et la rouge Xavial à la sainte Trinatha, l'étoile blanche de la sorcellerie, la propre étoile de Dobranda Thelk.

Oui. Oui. Il était précisément minuit, l'Heure du Coronal. Qu'aurait-il pu y avoir comme meilleur augure ? Il saisit un bâton pointu et se mit à gratter en cannelures profondes le doux velours de la pelouse qui entourait le palais de bambou, de vilaines lignes brunes qui indiquaient la configuration précise dans laquelle devait être tourné le palais. Il travaillait avec une urgence frénétique, essayant de terminer son esquisse de plan avant que les étoiles, dans leur voyage à travers le ciel nocturne, ne se soient déplacées en un autre schéma de connexion.

Au matin, Gopak Semivinvor convoqua toute son équipe, les vingt hommes et femmes qui travaillaient sous sa supervision depuis si longtemps, certains presque aussi longtemps qu'il avait lui-même été majordome.

— Nous allons immédiatement démonter le bâtiment, et le faire pivoter de quatre-vingt-dix degrés, plus ou moins, de sorte qu'il soit orienté dans cette direction, dit-il, tendant les mains parallèlement aux lignes creusées dans la pelouse pour indiquer comment il voulait que soit repositionné le palais.

Ils étaient visiblement consternés. Ils se regardaient les uns les autres comme pour dire : « Est-il sérieux ? » et « Le vieil homme peut-il avoir perdu la tête ? ».

— Allons, fit Gopak Semivinvor en tapant impatiemment des mains. Vous voyez les dessins dans la pelouse. Ces deux longues lignes : elles indiquent l'endroit où la fenêtre de la chambre du Coronal devra se trouver lorsque la reconstruction sera terminée. Kijel Busiak, ajouta-t-il pour son contremaître, vous ferez immédiatement planter des piquets le long des lignes que j'ai tracées, afin d'éviter tout risque de confusion plus tard. Gorvin Dihal, faites immédiatement en sorte que tout un jeu de nouvelles cordes pour lier les cannes soit tissé, car je crains que celles existant ne survivent pas au démontage. Et vous, Voyne Bethafar...

— Monsieur ? dit timidement Kijel Busiak.

Gopak Semivinvor regarda avec ennui le contremaître.

— Y a-t-il une question ?

— Monsieur, n'est-il pas vrai que l'anecdote selon laquelle le bâtiment a été conçu pour être démonté et rapidement remonté n'est rien d'autre qu'un mythe, une légende, quelque chose que nous racontons aux visiteurs mais ne croyons pas nous-mêmes ?

— Non, répondit Gopak Semivinvor. J'ai étudié l'histoire du Palais d'Été en profondeur depuis des décennies, et je n'ai aucun doute sur le fait que, non seulement c'est possible, mais cela a été fait à de nombreuses reprises au cours des siècles. Simplement on ne l'a pas fait récemment, c'est tout.

— Vous avez donc un manuel, monsieur, qui expliquerait la meilleure façon d'exécuter ce travail ? Car assurément, aucune personne vivante n'a le souvenir de la manière de s'y prendre.

— Il n'y a pas de manuel. Pourquoi une telle chose serait-elle nécessaire ? Ce que nous avons ici est une simple structure de cannes de bambou raccordées par des cordes de soie et couverte d'un toit de la même sorte. Nous défaisons les cordes, nous séparons les poutres du toit, les retirons et les mettons de côté, nous enlevons les murs extérieurs canne par canne. Puis nous dressons un plan soigné de l'intérieur et retirons également les murs intérieurs, ensuite nous les remettons à leur place respective, mais face à un autre côté. Après quoi, nous réinsérons les cannes des murs dans leurs fondations et reconstruisons le toit. C'est la simplicité même, Kijel Busiak. Je veux que le travail commence immédiatement. Nous ignorons quand lord Dekkeret choisira de venir parmi nous, et je ne veux pas me retrouver avec un palais à moitié achevé lorsqu'il arrivera.

Il lui semblait réellement, tandis qu'il contemplait la tâche à accomplir, que les vieux contes sur le démontage et le remontage de l'édifice en un seul jour ne pouvaient être autre chose que des vieux contes. Le travail paraissait beaucoup plus compliqué. Il faudrait plus vraisemblablement une semaine, dix jours, peut-être. Mais il ne prévoyait aucune difficulté. Dans la chaleur de l'excitation qui envahissait son esprit à l'idée qu'une visite royale était enfin imminente, il ne pouvait y avoir aucun doute à ses yeux que ce serait un jeu d'enfant de démonter le palais, de changer son orientation de quatre-vingt-dix degrés, et de l'ériger à nouveau. N'importe quel architecte de province devrait être capable de diriger ce travail.

Il y eut quelques autres protestations modérées, mais Gopak Semivinvor y répondit sèchement. En fin de compte, sa volonté l'emporta, comme il savait que ce serait le cas. Le travail commença le jour suivant.

Presque aussitôt, des problèmes inattendus se présentèrent. Les poutres du toit s'avérèrent être encastrées les unes dans les autres de façon on ne peut plus complexe au faite du bâtiment, les jointures qui les assemblaient aux colonnes les supportant, et aux extrémités des

cannes qui formaient les murs de l'édifice, étaient de conception tout aussi inhabituelle. Non seulement leur style était suranné mais les techniques d'assemblage à tenons et à mortaises étaient bizarrement et inutilement déconcertantes, comme si elles avaient été conçues par un constructeur déterminé à recevoir des éloges pour son originalité. Gopak Semivinvor en entendit peu parler par ses ouvriers, car ils craignaient la colère du vieillard, et souffraient sous le coup de son impatience. Mais le démontage continua la semaine suivante, puis une troisième. On entendait désormais Gopak Semivinvor dire qu'il serait peut-être mieux de tous les congédier et de faire venir des ouvriers plus jeunes, qui seraient peut-être plus habiles.

Les extrémités de nombreuses poutres se brisèrent lorsqu'elles furent démontées. Les entailles insolites se fendirent et ne purent être réparées. Tout un mur intérieur tomba de manière inattendue et les cannes furent détruites. On envoya un message à Sippulgar pour les faire remplacer.

Finalement, cependant – toute l'opération avait pris un mois et demi – le Palais fut transformé en un tas de cannes démembrées, beaucoup d'entre elles irrémédiablement endommagées, irrécupérables. Les fondations, à présent à nu, se révélèrent être également en cannes, gravement abîmées par la pourriture sèche. De nombreuses entailles dans lesquelles les cannes des murs avaient été insérées gonflaient, absorbant l'air humide dès que les cannes qu'elles retenaient étaient enlevées, et il ne semblait pas que les anciennes cannes puissent y être réinsérées.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Kijel Busiak, alors que Gopak Semivinvor et lui inspectaient le site de la dévastation. Comment le remontons-nous, monsieur ? Nous attendons vos instructions.

Mais Gopak Semivinvor n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire. Il était désormais clair que le Palais d'Été de lord Kassarn n'était pas le moins du monde aussi simple de forme que chacun se l'était imaginé ; qu'il était plutôt une structure complexe et merveilleuse, un petit miracle de construction, le chef-d'œuvre excentrique de quelque grand architecte oublié. Le démonter lui avait inévitablement causé de grands dommages. Peu des composants originaux du palais pourraient être utilisés pour la reconstruction. Ils devraient construire un nouveau palais, une imitation parfaite du premier, en repartant de zéro. Qui, cependant, aurait le talent pour le faire ?

Il comprenait à présent que, poussé par l'étrange et irrésistible pression derrière son crâne, cet inquiétant message qui n'avait pas été un message de la Dame bienveillante, il avait détruit le Palais d'Été au cours du démontage. Il ne serait plus, ne pourrait plus être repositionné dans une direction plus favorable. Il n'y avait plus de

Palais d'Été. Gopak Semivinvor s'écroula, inconsolable, contre l'une des piles de poutres, s'enfouit le visage entre ses mains et se mit à sangloter. Kijel Busiak, qui ne trouvait rien à dire, le laissa seul.

Au bout d'un moment, il se releva. S'éloignant des ruines du bâtiment sans un regard en arrière, le majordome se rendit au bord de l'île, et y resta un long moment devant le Grand Lac, l'esprit vide de toute pensée, puis, très lentement, il entra dans le lac, et continua à avancer jusqu'à ce que l'eau lui arrive au-dessus de la tête.

— Encore, madame. Levez votre bâton ! Parez Parez ! Parez ! dit Septach Melayn.

Keltryn répondait à chaque botte du bâton de bois du grand homme avec rapidité et vivacité, anticipant chaque fois avec succès la direction par laquelle il viendrait sur elle, et positionnant le bâton là où il devait être. Elle n'avait aucune illusion sur sa capacité à tenir bon lors d'une rencontre contre le grand escrimeur. Mais ce n'était pas ce que l'on attendait d'elle, ni de quiconque. Ce qui était important était le développement de ses talents ; et ceux-ci se développaient à une vitesse remarquable. Elle s'en apercevait à la façon dont Septach Melayn lui souriait à présent. Il voyait en elle de véritables promesses. Plus encore, il semblait s'être pris d'affection pour elle, lui qui avait la réputation de ne pas s'intéresser davantage aux femmes qu'une pierre ne le ferait. Ainsi, depuis son retour du Labyrinthe, il avait commencé à lui accorder le rare privilège de cours particuliers dans cet art.

Elle avait fait ce qu'elle pouvait sans lui, pendant les semaines qu'avait duré son absence, pour les funérailles du vieux Pontife et les cérémonies qui avaient marqué la succession au trône impérial de Prestimion, au Labyrinthe. Durant ce temps, Keltryn était allée voir les membres de la classe d'escrime de Septach Melayn, et les avait fait s'entraîner avec elle, à un contre un.

Certains d'entre eux, qui ne s'étaient jamais faits à la présence anormale d'une femme dans la classe, l'avaient simplement repoussée en riant. Mais quelques-uns, peut-être sans autre raison que l'occasion qu'ils y voyaient de passer du temps en compagnie d'une jeune femme attirante, étaient assez bien disposés pour se prêter à sa requête. Polliex, le séduisant fils du comte d'Estotilaup, faisait partie de ce groupe. Il était extrêmement beau, par le fait, le plus bel homme que Keltryn ait connu, et il en était bien trop conscient. Il interpréta l'invitation de Keltryn de pratiquer la rapière et le bâton ensemble comme le présage d'une conquête.

Mais Keltryn, à ce moment-là, ne cherchait pas à devenir la conquête de qui que ce soit, et le visage au profil parfait de Polliex n'était de toute façon plus pertinent, une fois caché par un masque d'escrime. Après plusieurs séances avec lui, pendant lesquelles il insista pour lui demander, à plusieurs reprises, en dépit de son refus poli, de se joindre à lui pour un week-end de glisse-glaces et autres

divertissements dans la cité des plaisirs de High Morpin, juste en dessous du Château, elle annula les autres entraînements avec Polliex et se tourna plutôt vers Toraman Kanna, de Syrinx, le fils du prince.

Lui aussi était un jeune homme à la beauté frappante, mince, sinueux, la peau couleur olive et de longs cheveux bruns. En fait, sa beauté était presque féminine, au point que l'on pensait généralement qu'il était l'un des compagnons de jeu de Septach Melayn. Peut-être l'était-il ; mais Keltryn découvrit rapidement qu'il trouvait aussi les femmes attirantes, en tout cas, la trouvait, elle, séduisante.

— Vous devriez tenir votre arme ainsi, dit Toraman Kanna, debout derrière elle, et levant son bras.

Puis, après avoir rectifié sa position, il laissa sa main glisser le long de sa veste d'escrime et reposer légèrement sur son sein droit. Tout aussi tranquillement, elle la repoussa. Probablement pensait-il que la toucher de cette manière faisait partie de ses prérogatives en tant que prince. Ils ne s'entraînèrent pas ensemble une seconde fois.

Audhari de Stoienzar ne lui causa pas de telles complications. Le grand garçon au visage constellé de taches de rousseur paraissait chaleureux et assez normal, mais ce qui l'intéressait lorsqu'il se trouvait avec elle dans le gymnase était l'escrime, pas le flirt. Keltryn avait déjà découvert qu'il était l'escrimeur le plus compétent de la classe. À présent, le rencontrant jour après jour, elle se concentrait pour apprendre de lui comment maîtriser l'astuce de Septach Melayn pour diviser chaque instant en ses composants et en subdivisant ceux-ci, jusqu'à ce que le temps lui-même soit ralenti et que l'on puisse passer *entre* les sections qui séparaient chaque instant du suivant, permettant ainsi de pouvoir facilement contrecarrer, et souvent anticiper les actions de son adversaire. Ce n'était pas une science facile à maîtriser. Mais Audhari, parce qu'il n'était pas l'homme d'épée redoutablement parfait qu'était Septach Melayn, était capable grâce aux défauts de sa technique de donner accès à Keltryn à sa considérable connaissance de la méthode.

Lorsque Septach Melayn revint du Labyrinthe, elle était presque aussi bonne qu'Audhari, et supérieure à tout le reste de la classe. Septach Melayn le remarqua immédiatement, la première fois que le groupe se réunit ; aussi, quand elle l'approcha, avec quelques craintes, au sujet de cours privés, accepta-t-il sans hésitation.

Ils se rencontraient une heure, tous les trois jours. Il était patient avec elle, gentil, tolérant les erreurs qu'elle commettait inévitablement.

— Voilà, dit-il. De cette façon. Regardez en haut et portez une botte basse, ou vice versa. Je peux lire vos intentions. Vous envoyez trop de signaux avec vos yeux.

Leurs lames se rencontrèrent. Lui fit glisser sa lame sur la sienne

et la toucha légèrement à la clavicule. Si ce combat avait été sérieux, elle aurait été tuée cinq fois par minute. Jamais elle ne perçait sa garde à lui. Mais elle ne s'attendait pas à le faire. Il était un maître en tout point. Personne ne le toucherait jamais.

— Voilà ! cria-t-il. Regardez ! Regardez ! Regardez ! *Hop !*

Elle travaillait à stopper le temps, essayait de transformer ses mouvements lisses en une série de sauts discontinus afin de pouvoir entrer dans l'intervalle entre un segment de temps et le suivant, et finalement le toucher de la pointe de sa lame et elle y réussit presque. Mais malgré cela, il parvenait toujours à esquiver, puis, avec ce don merveilleux qui le faisait paraître revenir sur elle de deux côtés à la fois, à contre-attaquer, et elle ne pouvait se défendre.

Elle aimait s'entraîner avec lui. Elle l'aimait *lui*, d'une façon qui n'avait rien à voir avec le sexe. Elle avait dix-sept ans et lui... combien ? Cinquante ? Cinquante-cinq ? Il était vieux, de toute façon, très vieux, malgré son panache, son élégance et sa grande beauté. Mais il ne s'intéressait absolument pas aux femmes, c'est ce que tout le monde disait. Pas de *cette* façon, en tout cas, même s'il semblait apprécier les femmes comme amies, et était souvent vu en leur compagnie. C'était parfait pour Keltryn. Tout ce qu'elle voulait des hommes, à ce moment de sa vie, était de l'amitié, rien de plus. Et Septach Melayn était un merveilleux ami.

Il était charmant et drôle, un homme enjoué et séillant. Il était sage : lord Prestimion ne l'avait-il pas choisi comme Haut Conseiller du Royaume ? On le disait amateur averti de vins, il s'y connaissait en musique, poésie et peinture, et nul au Château, pas même le Coronal, n'avait une garde-robe plus élégante. Et bien entendu, il était le meilleur escrimeur du monde.

Même ceux pour qui l'escrime n'était qu'un passe-temps sans intérêt l'admiraient pour cela : on ne peut qu'admirer quelqu'un qui est supérieur à tout autre dans une discipline, indépendamment de ce qu'est cette discipline.

Septach Melayn était également gentil et bon, aimé de tous, aussi modeste que ses exploits le lui permettaient, célèbre pour son dévouement à son ami le Coronal. Il était un véritable phénix, le plus heureux, le plus enviable des hommes. Mais en apprenant à le connaître, Keltryn commença à se demander s'il n'y avait pas, quelque part au fond de lui, un noyau de tristesse qu'il s'employait à dissimuler. Indubitablement, il détestait vieillir, lui qui était un athlète si magistral et tellement beau à voir. Peut-être se sentait-il secrètement seul. Et peut-être souhaitait-il qu'il y ait quelqu'un, quelque part parmi les quinze milliards de personnes de cette planète géante, qui puisse se mesurer à lui lors d'un duel.

Au cours de la troisième semaine de leurs cours particuliers,

Septach Melayn retira brusquement son masque, après qu'elle eut exécuté une série d'échanges remarquablement bien menés, et dit en la regardant attentivement de tout son haut :

— C'était très bien, madame. Je n'avais jamais vu personne progresser aussi rapidement que vous l'avez fait. Quel dommage que nous devions très bientôt cesser ces leçons !

Il ne lui aurait pas fait plus mal s'il l'avait frappée à la gorge du tranchant de sa rapière.

— Nous le devons ? fit-elle, horrifiée.

— Le Pontife arrivera sous peu au Château pour la cérémonie du couronnement de lord Dekkeret, et après cela les véritables changements commenceront dans le nouveau régime. Lord Dekkeret voudra son propre Haut Conseiller. Je pense qu'il compte nommer le frère de Prestimion, Teotas. Quant à moi, on m'a demandé de rester au service de Prestimion, cette fois comme porte-parole du Pontife. Ce qui signifie, bien sûr, que je vais quitter le Château et m'établir au Labyrinthe.

— Le Labyrinthe... oh, c'est terrible, Septach Melayn ! souffla Keltryn.

— Bah, pas aussi grave que ce que l'on dit, je pense, dit-il avec un gracieux haussement d'épaules. Il y a de bons tailleurs là-bas, et quelques restaurants dignes d'estime. De plus, Prestimion n'a pas l'intention d'être l'un de ces Pontifes reclus qui se cachent tout au fond de cet antre, et ne sortent plus au soleil du reste de leur vie. La cour voyagera beaucoup, m'a-t-il révélé. Je suppose qu'il empruntera plus souvent le Glayge dans un sens ou dans l'autre que la plupart des Pontifes, et qu'il ira plus loin, également. Mais si je suis là-bas avec lui, et vous ici, madame...

— Oui. Je vois.

— Il ne vous viendrait pas à l'esprit, j'imagine, de vous installer vous-même au Labyrinthe ? ajouta-t-il après une courte pause. Dans ce cas, bien entendu, nous pourrions continuer nos études.

Les yeux de Keltryn s'écarquillèrent. Que disait-il ?

— Mes parents m'ont envoyée au Château pour y acquérir une plus vaste éducation, Votre Excellence, répondit-elle, presque dans un murmure. Je ne crois pas qu'ils aient jamais imaginé... que j'irais... que j'irais *là-bas*...

— Non. Le Château n'est que lumière et gaieté ; et le Labyrinthe, eh bien, est différent. C'est ici l'endroit pour les jeunes seigneurs et dames. Je le sais.

Septach Melayn semblait bizarrement mal à l'aise.

Elle ne l'avait jamais vu autrement que parfaitement calme. Mais là, il était agité ; il tirait nerveusement sa petite barbe soignée, ses yeux bleu pâle ne parvenaient pas à croiser les siens.

Il n'était pas possible qu'il ressentît de désir charnel pour elle. Elle le savait. Mais malgré tout, il ne voulait visiblement pas la laisser derrière lui, lorsqu'il suivrait Prestimion dans la capitale souterraine. Il voulait que les leçons continuent. Était-ce parce qu'elle était une élève réagissant si bien ? Ou bien chérissait-il leur amitié inattendue ? Il se sent seul, pensa-t-elle. Il a peur que je ne lui manque. Elle était stupéfaite à l'idée que le Haut Conseiller Septach Melayn puisse avoir ces sentiments à son égard.

Mais elle ne pouvait l'accompagner au Labyrinthe. Ne voulait pas, ne pouvait pas, ne devrait pas. Sa vie se trouvait là au Château, pour le moment, et ensuite, supposait-elle, elle retournerait dans sa famille à Sippermit, et épouserait quelqu'un, puis... eh bien, elle ne pouvait projeter ses pensées plus loin. Mais le Labyrinthe n'avait sa place nulle part dans son avenir, selon son cours normal.

— Peut-être pourrais-je aller vous voir là-bas de temps à autre, dit-elle. Pour rafraîchir mes connaissances, vous savez.

— Peut-être, répéta Septach Melayn, et ils abandonnèrent le sujet.

Sa sœur, Fulkari, l'attendait dans la salle de détente du secteur de l'aile ouest du Château connu sous le nom de Galerie Setiphon, où elles avaient toutes deux leurs appartements, ainsi que leur frère Fulkarno. Fulkari y utilisait la piscine presque tous les jours. Keltryn la rejoignait généralement là après sa leçon d'escrime.

C'était une piscine superbe, un grand bassin ovale de porphyre rose avec une incrustation de malachite éclatante représentant la constellation sur tout le pourtour, juste en dessous de la surface de l'eau. L'eau elle-même venait d'une source chaude au parfum de cannelle, quelque part dans les profondeurs du Mont, et était d'une nuance de rose pâle ressemblant un peu à du vin. Apparemment, ce secteur du Château avait servi de pavillon des hôtes pour les princes de mondes éloignés en visite durant le règne de quelque Coronal depuis longtemps oublié, à une époque où le commerce entre étoiles était beaucoup plus courant qu'il ne l'était devenu par la suite, et ce lieu faisait partie de leurs installations de détente. Elle servait désormais les besoins des invités royaux venant de moins loin.

Personne d'autre que Fulkari ne se trouvait à la piscine lorsque Keltryn arriva. Elle faisait des allers-retours avec des mouvements réguliers et rapides, nageant inlassablement d'un bout à l'autre du bassin, se retournant et repartant pour le tour suivant. Keltryn, debout au bord de la piscine, l'observa un moment, admirant la souplesse du corps de sa sœur, la perfection de ses mouvements. Même à présent qu'elle avait dix-sept ans, Keltryn considérait Fulkari comme une femme, et se voyait elle-même comme une simple fille gauche. Les sept ans d'écart entre elles paraissaient un gouffre béant. Keltryn

enviait la maturité des hanches de Fulkari, sa poitrine plus ample, tous ces témoignages de ce qu'elle regardait comme une plus grande féminité de sa sœur.

— Tu ne viens pas ? l'appela Fulkari.

Keltryn enleva sa tenue d'escrime, la jeta négligemment sur le côté, et se glissa dans l'eau à côté de Fulkari. L'eau était douce et apaisante. Elles nagèrent côte à côte pendant quelques minutes, sans vraiment discuter.

Lorsqu'elles se fatiguèrent des longueurs, elles se redressèrent ensemble et firent la planche, barbotant doucement.

— Qu'est-ce qui t'ennuie ? demanda Fulkari. Tu es bien silencieuse aujourd'hui. Tu as été mauvaise pendant ta leçon d'escrime, c'est cela ?

— Au contraire.

— Alors de quoi s'agit-il ?

— Septach Melayn m'a dit qu'il allait s'installer au Labyrinthe, dit Keltryn d'un ton accablé. La cérémonie du couronnement aura bientôt lieu, et ensuite il deviendra le porte-parole de Prestimion là-bas.

— J'imagine que cela met fin à ta carrière d'épéiste, alors, fit Fulkari, sans exprimer de sympathie particulière.

— Si je reste ici, oui. Mais il m'a demandé de m'installer au Labyrinthe, afin que nous puissions continuer nos leçons.

— Vraiment ! s'exclama Fulkari, puis elle gloussa. De t'installer au Labyrinthe ! Toi !... Il ne t'a pas demandé de l'épouser aussi, non ?

— Ne sois pas idiote, Fulkari.

— Il ne le fera pas, tu le sais.

Keltryn sentit la colère monter en elle. Fulkari n'avait aucune raison de se montrer aussi cruelle.

— Ne crois-tu pas que je le sache ?

— Je voulais seulement m'assurer que tu ne te faisais pas d'idées à son sujet.

— Devenir l'épouse de Septach Melayn est une chose qui ne m'est jamais venue à l'esprit, je te l'assure. Et je suis tout à fait certaine que ça ne lui est jamais venu à l'idée non plus... Non. Fulkari, je veux seulement qu'il continue à m'entraîner. Mais, bien sûr, je ne vais pas aller m'installer au Labyrinthe.

— C'est un soulagement.

Fulkari se hissa hors de l'eau. Au bout d'un instant, Keltryn la suivit. Mettant les mains derrière elle, Fulkari se pencha en arrière et s'étira avec volupté, comme un grand chat.

— Je n'ai jamais compris ton attirance pour les épées, de toute façon, ajouta-t-elle languissamment. Que gagne-t-on à être épéiste ? Surtout pour une femme.

— Que gagne-t-on à être une lady à la cour ? répliqua Keltryn. Au

moins une épéiste a quelques talents avec autre chose que sa langue.

— Peut-être bien. Mais c'est un talent qui n'a aucune utilité. Enfin, cela te passera, à mon avis. Qu'un prince suscite ton intérêt et nous n'entendrons plus parler de tes rapières et de tes bâtons.

— Je suis sûre que tu as raison, fit aigrement Keltryn avec une grimace.

Elle sauta prestement sur ses pieds, courut le long du bord de la piscine jusqu'à l'autre bout et se jeta à nouveau à l'eau, plongeant si peu profondément que la douleur provoquée par le contact de l'eau résonna dans ses seins et son ventre. Nageant en mouvements courts, saccadés, violents, elle retourna à l'endroit où Fulkari était assise et releva la tête pour être vue.

— Est-ce que ton Coronal va nous donner de bonnes places pour le couronnement ? demanda-t-elle, lançant un grand sourire malveillant.

— *Mon* Coronal ? En quoi est-il *mon* Coronal ?

— Ne fais pas la maligne avec moi, Fulkari.

— Le prince Dekkeret, je devrais dire lord Dekkeret, et moi sommes de simples amis, dit Fulkari d'un ton guindé. Tout comme toi et Septach Melayn êtes amis, Keltryn.

Keltryn monta péniblement sur le rebord du bassin et se tint au-dessus de sa sœur, déglouinant sur elle.

— Nous ne sommes cependant pas amis de la même façon que Dekkeret et toi.

— Que peux-tu bien vouloir dire par là ?

— Tu le *fais* avec lui, non ?

Le rouge monta aux joues de Fulkari. Mais elle n'attendit qu'un instant avant de répondre, presque avec défi.

— Eh bien, oui ! Bien entendu.

— Par conséquent, lui et toi...

— Sommes amis. Rien de plus que des amis.

— Tu ne vas pas l'épouser, Fulkari ?

— Ça ne te regarde vraiment pas, tu sais.

— Mais vas-tu l'être ? Oui ? La femme du Coronal ? Reine du monde ? Bien sûr que oui ! Tu serais folle de dire non ! Et tu ne le feras pas, car tu n'es pas folle. Tu n'es pas folle, n'est-ce pas ?

— S'il te plaît, Keltryn...

— Je suis ta sœur. J'ai des droits. Je veux seulement savoir...

— Arrête ! Arrête !

Brusquement Fulkari se leva, chercha une serviette autour d'elle, la jeta sur ses épaules comme si elle avait besoin d'un vêtement quelconque, même inutile, et se mit à faire les cent pas avec emportement. Elle était visiblement très énervée, et troublée également. Keltryn ne se souvenait pas de la dernière fois où sa sœur

avait paru troublée.

— Je n'avais pas l'intention de te contrarier, dit-elle, tentant de se montrer conciliante. Tu es la meilleure amie que j'aie au monde, Fulkari. Il ne me semble pas déplacé de te demander si tu vas épouser un homme dont tu es visiblement amoureuse. Mais si ça te dérange à ce point de parler de ce sujet, j'arrête. D'accord ?

Fulkari jeta la serviette et revint vers elle. Elle s'assit à nouveau près d'elle. La tempête semblait passée. Après un petit moment, Keltryn s'enquit, les yeux brillants de curiosité :

— Comment est-ce, Fulkari ?

— Avec lui, tu veux dire ?

— Avec n'importe qui. Je n'en ai pas vraiment idée, tu vois. Je n'ai jamais...

— Non ! s'écria Fulkari, sincèrement surprise. Tu es sérieuse ? Jamais ? Pas une *seule* fois ?

— Non. Jamais.

Fulkari semblait avoir du mal à le croire. Cela lui paraissait une chose bien inoffensive à reconnaître, mais Keltryn se retrouva en train de souhaiter pouvoir ravalier ses paroles. Elle se sentit rougir des pieds à la tête. Honteuse de son innocence, honteuse d'être ainsi nue devant sa propre sœur, honteuse de la finesse de ses cuisses, de ses fesses plates de garçon, de la maigreur de ses petits seins hauts. Fulkari, assise là en face d'elle, semblait par comparaison une déesse de la féminité.

Mais le ton de Fulkari était doux, aimant et tendre lorsqu'elle lui répondit.

— Je dois te dire que c'est une réelle surprise. Quelqu'un d'aussi ouvert et plein d'allant que toi... qui prend des cours d'escrime avec une bande de garçons, pas moins... Je me disais, certainement, elle a dû sortir avec deux ou trois maintenant, peut-être même plus. Keltryn fit signe que non.

— Non. Pas un. Absolument personne.

— Ne crois-tu pas qu'il soit temps, alors ? demanda Fulkari, les yeux pétillants.

— Je n'ai que dix-sept ans, Fulkari.

— J'avais seize ans, la première fois. Et je pensais avoir démarré tard.

— Seize ans. Eh bien !

Keltryn secoua la tête, faisant tomber des gouttes de ses boucles roux doré.

— Mais nous avons toujours été différentes, toi et moi. Je suis beaucoup plus garçon manqué que tu ne l'as jamais été, je parie.

Elle se pencha tout près de Fulkari et demanda à voix basse :

— Qui était-ce ?

— Madjegau.

— *Madjegau ?*

Le nom jaillit en un cri si railleur qu'elle mit la main sur sa bouche.

— Mais c'était un tel... cornichon, Fulkari !

— Bien sûr qu'il l'était. Mais ils peuvent être des cornichons tout en étant très séduisants, tu sais. Particulièrement quand on a seize ans.

— Je n'ai jamais trouvé d'attraits aux cornichons, je dois l'avouer.

— Tu ne peux pas comprendre. C'est une question d'hormones. J'avais seize ans et j'étais mûre pour cela, Madjegau était grand et beau, et il était au bon endroit au bon moment, et... eh bien...

— J' imagine. Je t'avoue que je ne vois pas l'attrait... Est-ce que ça fait mal, la première fois, quand il te pénètre ?

— Un peu. Ce n'est pas important. Tu es concentrée sur d'autres sensations, Keltryn. Tu verras. Un de ces jours, dans un avenir pas très lointain...

Elles pouffaient toutes les deux à présent, toute animosité disparue, sœurs et amies.

— Après Madjegau, y en a-t-il eu beaucoup d'autres ? Je veux dire, avant Dekkeret ?

— Il y en a eu... quelques-uns.

Fulkari jeta un regard hésitant à Keltryn.

— Je ne suis pas convaincue que je devrais discuter de tout ça avec toi.

— Tu peux me le dire. Je suis ta sœur. Pourquoi aurions-nous des secrets ? Allez... Qui d'autre, Fulkari ?

— Kandrigo. Tu te souviens de lui, je pense. Et Jengan Biru.

— Ce qui fait trois hommes, alors ! Plus Dekkeret.

— Je n'ai pas encore mentionné Velimir.

— Quatre ! Oh, tu n'as pas honte, Fulkari ! Bien sûr je savais qu'il devait y en avoir. Mais quatre !

Elle lança un regard inquisiteur à Fulkari.

— Il n'y en a pas d'autre, si ?

— Je n'arrive pas à croire que je te raconte tout ça. Mais non, pas d'autre, Keltryn. Quatre amants. Cela ne fait pas beaucoup, en cinq ans, tu sais.

— Et ensuite Dekkeret.

— Et ensuite Dekkeret, oui.

Keltryn se pencha de nouveau vers Fulkari, la regardant au fond des yeux.

— C'est lui le meilleur, non ? Meilleur que tous les autres rassemblés. Je sais qu'il l'est. Je veux dire, je ne le *sais* pas, mais j' imagine... je suis sûre...

— Ça suffit, Keltryn. C'est un sujet dont je n'ai absolument pas

l'intention de discuter.

— Tu n'en as pas besoin. Je lis la réponse sur ton visage. Il est merveilleux : j'en suis certaine. Et maintenant il est Coronal. Et tu vas être reine du monde. Oh Fulkari, Fulkari, je suis si heureuse pour toi ! Je ne peux te dire à quel point je...

— Arrête, Keltryn.

Fulkari se leva d'un geste brusque et vif, et commença à rassembler ses vêtements.

— Je pense qu'il est temps que nous partions, dit-elle d'un ton cassant, irrité.

Keltryn vit qu'elle avait touché un point sensible. Quelque chose n'allait pas, vraiment pas. Mais elle ne pouvait en rester là.

— Tu ne vas *pas* l'épouser, Fulkari ? Silence glacial. Puis :

— Non.

— Il ne te l'a pas demandé ? Il a quelqu'un d'autre en tête ?

— Non. Aux deux questions.

— Il te l'a proposé et tu l'as repoussé ? continua Keltryn, incrédule. Pourquoi, Fulkari ? Pourquoi ? Tu ne l'aimes pas ? Est-il trop vieux pour toi ? As-tu quelqu'un d'autre en tête ?... Je ne peux pas m'en empêcher, Fulkari. Je sais que tout ceci t'ennuie. Mais je n'arrive pas à comprendre comment tu peux...

À la stupéfaction de Keltryn, Fulkari sembla soudain au bord des larmes. Elle essaya de le cacher, se détournant rapidement, gardant le visage tourné face au mur, et tripotant furieusement ses vêtements. Mais Keltryn voyait les mouvements frémissants de ses épaules, comme pour refouler difficilement ses sanglots.

D'une voix sombre, caverneuse, Fulkari le dos toujours tourné, lui répondit :

— Keltryn, j'aime Dekkeret. Je veux l'épouser. C'est *lord* Dekkeret que je ne veux pas épouser.

Keltryn trouva cela déroutant.

— Mais... que...

Fulkari se retourna pour lui faire face.

— As-tu la moindre idée de ce qu'implique le fait d'être la femme du Coronal ? Les tâches interminables, les responsabilités, les dîners officiels, les discours ? Tu devrais jeter un œil sur le programme qu'ils établissent pour lady Varaile. C'est un cauchemar. Je ne veux pas de ça. Je suis peut-être folle, Keltryn, je suis peut-être superficielle et idiote, mais je ne peux pas changer ce que je suis. Épouser le Coronal me paraît très semblable à se porter volontaire pour aller en prison.

Keltryn la regardait fixement. La voix de Fulkari reflétait un réel tourment, et Keltryn ne mettait pas en doute sa douleur. Elle ressentit une bouffée de compassion pour elle ; mais ensuite, presque aussitôt, vinrent la contrariété, la colère et même l'indignation.

Elle s'était toujours vue elle-même comme une enfant, et Fulkari comme une femme, mais soudain les rôles étaient renversés. À vingt-quatre ans, Fulkari semblait penser qu'elle était encore une petite fille. Mais croyait-elle qu'elle allait rester une petite fille toute sa vie ? N'aspirait-elle à rien de plus que de chevaucher dans la prairie, flirter avec de beaux jeunes hommes, et parfois faire l'amour avec eux ?

Keltryn savait qu'elle ferait mieux de ne pas continuer à faire pression sur sa sœur, sur ce sujet. Mais les mots sortirent de sa bouche malgré elle.

— Pardonne-moi de te dire cela, Fulkari. Mais je suis ébahie par ce que tu viens de me dire. Tu es amoureuse de l'homme le plus désirable et le plus important au monde, et celui-ci t'aime et veut t'épouser. Mais il est sur le point de devenir Coronal, et tu dis que c'est trop de dérangement d'être la femme du Coronal ? Alors je dois te dire que tu es folle, Fulkari, la pire folle qui soit. Je suis désolée si ça te blesse, mais c'est la vérité. Une folle. Et je vais te dire autre chose : si tu ne veux pas épouser Dekkeret, je le ferai. Si j'arrive un jour à attirer son attention, du moins. Si je pouvais prendre cinq ou six kilos, je serais exactement comme toi, et j'apprendrais à faire ce que les hommes et les femmes font ensemble, et ensuite...

— Tu dis des idioties, Keltryn, fit froidement Fulkari.

— Oui. Je le sais.

— Alors arrête ! Arrête ! Arrête !

Fulkari pleurait à présent.

— Oh, Keltryn... Keltryn...

— Fulkari...

Keltryn se précipita vers elle. La serra dans ses bras. Sentit ses propres larmes couler sur ses joues.

— Le Lord Gaviral requiert respectueusement votre présence en son palais, comte Mandralisca, dit Jacomin Halefice.

Mandralisca releva la tête.

— Est-ce ainsi qu'il l'a formulé, Jacomin ? « Requiert respectueusement » ?

Halefice sourit, pendant peut-être une demi-seconde.

— L'expression était de moi, Votre Grâce. J'ai pensé que cela serait plus élégant de le présenter ainsi.

— Oui. C'est bien possible. Cela ne ressemblait pas du tout au style de Gaviral... Eh bien, dis-lui que j'y serai dans cinq minutes. Non, disons plutôt dix, à mon avis.

Que Gaviral attende respectueusement. Mandralisca reporta son regard sur le casque de Barjazid, posé devant lui sur le bureau en un petit tas chatoyant. Il avait joué avec tout l'après-midi, le mettant et envoyant son esprit de par le monde, testant les pouvoirs de cet engin, essayant d'en tirer davantage de connaissances sur ses possibilités, et il voulait un peu de temps pour passer en revue ce qu'il avait accompli.

Il avait si peu de contrôle dessus, pour l'instant. Il ne pouvait l'orienter vers une région particulière du monde, et ne pouvait pas non plus choisir d'établir le contact avec un individu spécifique. Barjazid l'avait assuré à plusieurs reprises qu'ils finiraient par résoudre ce problème de directivité. Diriger le pouvoir du casque sur une personne précise semblait être un défi plus difficile, mais Barjazid paraissait penser qu'avec le temps ce serait également faisable. Assurément, les deux fonctions avaient été possibles avec les modèles précédents, tel celui utilisé par Prestimion pour abattre le frère de Barjazid, Venghenar. Celui-ci, plus récent, avait une plus grande portée et une action plus sensible : c'était une rapière, non un sabre, capable non seulement d'infliger une grande blessure, mais aussi de provoquer de légères déviations dans les esprits qu'il touchait, mais certaines autres qualités de précision avaient été perdues.

Pendant ce temps, disait Barjazid, ce serait une bonne idée que Mandralisca s'entraîne chaque jour à utiliser le casque, pour s'habituer à son fonctionnement, pour se construire la souplesse mentale nécessaire pour résister aux tensions subies par l'utilisateur. C'est ce qu'il avait fait. Jour après jour, il avait rendu visite aux citoyens de

Majipoor, au hasard, se glissant dans leur esprit, titillant leur âme avec de petites suggestions désagréables. Il était intéressant de voir quel genre d'effet on pouvait obtenir, même sur un esprit bien protégé.

Il s'était aperçu qu'il pouvait entrer quasiment en n'importe quelle personne sur qui se portait son choix, même si les esprits endormis étaient beaucoup plus vulnérables que ceux éveillés. Il pouvait percer les défenses de l'âme par quelques coups bien placés, exactement comme il savait le faire si magnifiquement au temps de ses duels au bâton, lorsque la souplesse de ses mouvements et ses réflexes supérieurs lui avaient fait remporter championnat sur championnat dans les tournois, et, ce qui avait encore plus de valeur, la grande approbation de Dantirya Sambail. Utiliser le casque était très similaire. Dans les tournois, on ne maniait pas le bâton comme un gourdin ; on déroutait et déconcertait son adversaire avec, le harcelant tellement de petits coups, vifs comme l'éclair, du bâton en bois flexible de noctiflore, qu'il laissait une ouverture pour l'attaque ultime. Là aussi, avait découvert Mandralisca, il valait mieux saper la résolution et le sentiment de sécurité de la victime par quelques légers petits coups, et la laisser achever elle-même le processus de destruction. Le jardinier du parc de lord Havilbove, le gardien du palais de bambou d'Ertsud Grand, l'infortuné conservateur du calendrier du village Hjort, et tous les autres : que cela avait été facile, vraiment, et si plaisant !

Tiens, aujourd'hui encore.

Mais le Lord Gaviral avait respectueusement requis sa présence au palais, se rappela Mandralisca. On ne doit pas laisser les Lords de Zimroel attendre trop longtemps, ou ils deviennent irritables. Il glissa le casque dans la bourse sur sa hanche, qui était sa place lorsqu'il n'était pas utilisé, et se mit en route sur le sentier menant au palais de Gaviral, au sommet de la colline.

Les palais des Cinq Lords paraissaient impressionnants, vus de l'extérieur, mais leur intérieur reflétait non seulement la hâte avec laquelle tout l'avant-poste avait été construit, mais aussi le mauvais goût général des frères. L'architecte, un Ghayrog de Dulorn, du nom de Hesmaan Thrax, les avait dessinés pour inspirer une crainte révérencielle à ceux qui les voyaient en venant du bas : chacun des cinq édifices était un immense dôme de tuiles lisses et parfaitement assemblées, grises avec le dessous rouge, s'élevant à une grande hauteur et surmonté du croissant de lune rouge, qui était l'emblème du clan Sambailid. À l'intérieur, cependant, ils n'étaient que salles nues et remplies d'échos, aux murs grossiers et mal finis, aux meubles bizarrement dépareillés et mal placés.

La demeure de Gaviral était la mieux lotie de ce triste assemblage.

Sa salle principale était un vaste espace haut de plafond, où un grand homme tel que Confalume se serait développé facilement, et qu'il aurait encore rehaussé de sa propre grandeur, il n'avait jamais paru déplacé au milieu de l'immensité de la salle du trône qu'il s'était fait construire au Château, mais une insignifiante créature telle que Gaviral y était diminuée. Il paraissait déplacé, comme un ajout après coup, dans sa propre grande salle.

En tant que fils aîné de Gaviundar, le frère de Dantirya Sambail, il avait eu droit au premier choix dans les riches biens qui avaient jadis orné le superbe palais du Procureur à Ni-moya. C'est à lui qu'étaient revenus les plus admirables statues et tentures, les tapisseries à partir de fourrures de haigus et de steetmoy, les étranges sculptures en os d'animaux que Dantirya Sambail avait rapportées de quelque expédition dans les glaciales Marches de Khyntor dans le nord de Zimroel. Mais tous ces objets précieux avaient souffert des outrages du temps, particulièrement dans les années qui avaient suivi la mort de Dantirya Sambail, lorsque l'énorme Gaviundar avait habité la procuratie. Beaucoup des plus belles pièces étaient bosselées, ébréchées, tachées, les supports étaient défoncés, des fissures étaient apparues sur des objets délicats et irremplaçables. Et à présent que Gaviral en avait hérité, ils étaient disposés avec négligence, presque au hasard, dispersés çà et là dans les gigantesques salles remplies d'échos du bâtiment, comme les jouets abandonnés d'un enfant indifférent.

Gaviral lui-même se prélassait au milieu de cet étalage désordonné et miteux dans un large fauteuil aux allures de trône, qui semblait avoir été conçu pour l'un de ses quatre frères, tous plus massifs que lui. Quelques-unes de ses femmes étaient accroupies à ses pieds. Les cinq Sambailid s'étaient chacun constitué un harem, au mépris de toutes les lois et convenances. Sa main agrippait un flacon de vin. Comparé à ses frères, Gaviral était un modèle de sobriété et de correction ; mais il n'en restait pas moins un gros buveur, comme tous ceux de sa tribu.

Derrière l'épaule gauche de Gaviral se tenait un des autres frères. Il s'agissait du Lord Gavdat à la mâchoire lourde, gras, ineffablement stupide, qui aimait jouer au sorcier et au pronostiqueur. Il était ce jour-là absurdement vêtu, à la manière d'un géomancien de la Cité Haute de Tidias, loin de là, sur le Mont du Château : grand casque de cuivre, robe en riche brocart, cape minutieusement décorée. Mandralisca ne se souvenait pas de la dernière fois où il avait vu quelque chose d'aussi ridicule.

Il fit un salut cérémonieux et protocolaire.

— Milord Gaviral. Milord Gavdat.

Gaviral brandit son flacon.

— Veux-tu du vin, Mandralisca ?

Après tout ce temps, ils n'avaient toujours pas réussi à comprendre qu'il détestait le vin. Mais il refusa poliment, avec des remerciements. Il était inutile d'essayer d'expliquer de telles choses à ces gens. Gaviral lui-même but longuement et, avec une courtoisie dont Mandralisca l'aurait cru incapable, tendit le flacon à son grossier frère aux pieds traînants. Gavdat renversa la tête si loin en arrière que Mandralisca s'étonna que son casque de cuivre ne tombe pas, vida presque entièrement le flacon et le jeta indolemment sur le côté, où il répandit ses dernières gouttes sur ce qui était autrefois un tapis en steetmoy d'un blanc éblouissant.

— Eh bien ! dit enfin Gaviral.

Ses petits yeux vifs voletaient d'un côté à l'autre, de cette façon typique, si semblable à celle d'un petit rongeur. Il brandit d'une main des papiers froissés.

— Tu as appris les nouvelles du Labyrinthe, Mandralisca ?

— Que le Pontife est sérieusement malade, suite à une attaque, milord ?

— Que le Pontife est mort, dit Gaviral. La première attaque n'a pas été mortelle, mais il y en a eu une seconde. Il est mort immédiatement, disent ces rapports, qui ont mis quelque temps à nous parvenir. Prestimion a déjà été installé comme son successeur.

— Et Dekkeret comme nouveau Coronal ?

— Le couronnement aura bientôt lieu, répondit Gavdat, prononçant ces paroles comme s'il transmettait les messages de quelque esprit invisible. J'ai étudié les auspices. Il aura un règne court et malheureux.

Mandralisca attendit. Ces remarques ne paraissaient appeler de commentaires.

— Peut-être, dit le Lord Gaviral, passant ses doigts dans sa chevelure rousse clairsemée, serait-ce le moment favorable pour nous de proclamer l'indépendance de Zimroel sous notre autorité. Le redoutable Confalume sorti de scène, Prestimion occupé à établir son gouvernement au Labyrinthe, un nouvel homme inexpérimenté prenant le commandement au Château... qu'en dis-tu, Mandralisca ? Nous faisons nos bagages et retournons à Ni-moya, pour faire savoir que le continent occidental a assez longtemps vécu sous la coupe d'Alhanroel, hein ? Nous les plaçons devant le fait accompli, *hop !* et les mettons au défi d'élever une objection.

Avant que Mandralisca n'ait pu répondre, on entendit un grand fracas résonner dans la salle extérieure, ainsi que des cris rauques. Mandralisca supposa que ces bruits étaient le présage de l'arrivée du fanfaron et bestial Lord Gavinus, mais à sa légère surprise, le nouveau venu était le corpulent et costaud Gavahaud, lui qui se figurait être un

parangon d'élégance et de grâce. L'interruption était la bienvenue : elle lui donnait un moment pour trouver la façon la plus diplomatique de formuler sa réponse. Gavahaud entra en marmonnant quelque chose au sujet d'une rencontre avec un obstacle inattendu dans la salle des sculptures à l'extérieur. Puis, voyant Mandralisca, il lança un regard à Gaviral et demanda :

— Alors ? Est-il d'accord ?

Une chose était sûre : ils bouillaient d'envie de déclencher leur guerre contre Prestimion et Dekkeret. Ils n'attendaient de lui qu'un tapotement sur la tête, et des louanges pour leurs grandes ambitions et leur âme belliqueuse.

Les trois frères concentraient à présent toute leur attention sur lui : les yeux perçants de Gaviral, injectés de sang de Gavahaud, humides du stupide Gavdat. C'en était presque poignant, pensa Mandralisca, de voir à quel point ils dépendaient de lui, ils étaient terriblement désireux de l'entendre approuver les pitoyables bribes de stratégie qu'ils étaient parvenus à élaborer seuls.

— Si vous voulez savoir, milord, si je conviens que c'est le moment opportun pour déclarer notre indépendance du gouvernement impérial, ma réponse est que je ne le crois pas, dit-il.

Chacun des trois réagit à sa manière à la déclaration tranquille de Mandralisca. Celui-ci observa d'un seul coup d'œil ces trois réactions et les trouva instructives.

Gavdat sembla reculer sous le choc, sa tête revenant en arrière si brusquement que ses joues molles ballottèrent comme de la gelée. Vraisemblablement, il avait fait usage de ses instruments de prédiction et était arrivé à une tout autre prévision. L'arrogant Gavahaud, visiblement aussi ahuri et déçu, regarda Mandralisca avec stupéfaction, comme si celui-ci lui avait craché au visage. Seul Gaviral prit calmement la réponse de Mandralisca, regardant d'abord l'un de ses frères, puis l'autre d'une façon satisfaite et suffisante qui ne pouvait signifier qu'une chose : *Voilà ! Ne vous l'avais-je pas dit ? Il est important d'attendre, et de tout vérifier avec Mandralisca.* C'était le signe de la prééminence intellectuelle de Gaviral, dans cette bande de frères à l'esprit obtus et rustre, que lui seul ait une lueur de conscience, une connaissance, peut-être, de leur degré stupidité, et de leur besoin désespéré des indications leur conseiller privé, pour tout sujet d'importance.

— Puis-je te demander, dit avec circonspection Gaviral, pourquoi tu as cette impression ? Pour plusieurs raisons, milord. Il les énuméra sur ses doigts.

— La première : c'est une période de deuil général à travers tout Majipoor, si je me rappelle bien la réaction à la mort du Pontife Prankipin il y a vingt ans. Même à Zimroel, le Pontife est un

personnage vénéré et adoré, et dans ce cas le Pontife était Confalume, le monarque le plus estimé depuis des siècles. Je crois que cela paraîtrait de mauvais goût et choquant d'entreprendre une rupture révolutionnaire avec le gouvernement impérial au moment même où de tous côtés les gens expriment, comme je n'en doute pas une seconde, leur chagrin suite à la mort de Confalume. Cela nous ferait perdre une grande part de sympathie parmi nos propres citoyens, et susciterait une certaine colère préjudiciable parmi le peuple d'Alhanroel.

— Peut-être bien, concéda Gaviral. Continue.

— La deuxième : une proclamation d'indépendance doit être accompagnée de la démonstration que nous pouvons tenir nos promesses. Je veux dire par là que nous n'en sommes qu'aux tout premiers stades d'organisation de notre armée, si tant est que nous en soyons aux premiers stades. Par conséquent...

— Tu prévois une guerre avec Alhanroel, n'est-ce pas ? demanda le Lord Gavahaud, d'un ton dédaigneux. Est-il possible qu'ils osent nous attaquer ?

— Oh oui, milord ! Je pense vraiment qu'ils oseraient nous attaquer. Prestimion le bien-aimé est en fait un homme sujet à de grands emportements et à une rage folle quand on le contrarie : j'en ai eu de solides preuves suite à l'aventure de votre célèbre oncle Dantirya Sambail. Et lord Dekkeret, d'après ce que je sais de lui, ne voudra pas commencer son règne en laissant la moitié de son royaume faire sécession. Vous pouvez être tout à fait certains que les impériaux enverront une force militaire chez nous dès qu'ils auront digéré notre proclamation et pourront lever un corps d'armée.

— Mais les distances sont si grandes... ils devraient naviguer de nombreuses semaines, rien que pour atteindre Piliplok... et ensuite, traverser un territoire hostile jusqu'à Ni-moya... fit Gavdat.

C'était une remarque raisonnable. Peut-être Gavdat n'était-il pas tout à fait aussi bête qu'il en avait l'air, pensa Mandralisca.

— Vous avez raison, milord, mettre en place une chaîne d'approvisionnement s'étirant à travers la Mer Intérieure, du Mont du Château à Ni-moya, sera une véritable gageure. C'est pourquoi je pense que nous réussirons notre rébellion en fin de compte. Mais ils n'auront d'autre choix, je pense, que d'essayer de reconquérir leur pouvoir sur nous. Nous devons être totalement prêts. Nous devons avoir des troupes les attendant à Piliplok et dans tous les autres ports importants de notre côte orientale, peut-être jusqu'à Gihorna, au sud.

— Mais il n'y a pas de port suffisant pour un débarquement en force à Gihorna ! objecta Gavahaud.

— Exactement. C'est pourquoi ils pourraient essayer : pour nous prendre par surprise. Il n'y a pas de grand port, là-bas, mais il y en a

de petits de haut en bas de la province. Ils pourraient procéder à plusieurs débarquements simultanés dans des endroits si obscurs qu'ils ne s'attendent pas à ce que nous y soyons. Nous devons fortifier toute la côte. Nous devons avoir une deuxième ligne de défense à l'intérieur des terres, et une troisième à Ni-moya même. Et, en premier lieu, nous aurons besoin de rassembler une flotte pour les rencontrer en mer dans l'espoir de les empêcher d'atteindre nos rivages. Tout ceci prendra du temps. Nous devrions être bien avancés dans notre tâche avant de dévoiler notre jeu.

— Il faut que tu saches, dit Gavdat, que j'aie étudié les runes très soigneusement, et qu'elles prédisent le succès de tous nos efforts.

— Nous n'attendons pas d'autre résultat, répondit sereinement Mandralisca. Mais les runes seules ne peuvent nous assurer la victoire. Il faut également une bonne organisation.

— Oui, dit Gaviral. Oui. Vous comprenez cela, mes frères, non ?

Les deux autres le regardèrent avec gêne. Peut-être sentaient-ils vaguement que le vif petit Gaviral était en train de les circonvenir, de s'allier soudain à la voix de la prudence, à présent qu'il réalisait que cette prudence était peut-être requise.

— Il y a une troisième raison à prendre en considération, ajouta Mandralisca.

Il les laissa attendre. Il n'avait aucune envie de surmener leurs esprits en accumulant les arguments trop vite.

— Il se trouve que j'expérimente une nouvelle arme, une arme capitale pour nos espoirs de victoire, dit-il ensuite. Il s'agit du casque que ce petit homme, Khaymak Barjazid, m'a apporté, une version de celui qui fut utilisé, sans succès, hélas, par Dantirya Sambail dans sa lutte contre Prestimion, il y a longtemps. Nous apportons des améliorations à cette arme. Je perfectionne ma maîtrise avec, jour après jour. Elle provoquera de terribles destructions, lorsque je serai prêt à la déchaîner. Mais je ne le suis pas encore complètement, messeigneurs. Par conséquent, je vous demande plus de temps. Je vous demande assez de temps pour assurer la grande victoire que milord Gavdat a si précisément prédite comme une certitude.

Comme dans un rêve, Dekkeret parcourait la myriade de salles du Château qui porterait dorénavant son nom, examinant tout comme s'il le voyait pour la première fois.

Il était seul. Il n'avait pas particulièrement demandé à rester seul, mais son attitude, son expression n'avaient laissé aucun doute quant à son besoin de solitude. C'était le quatrième jour depuis le retour de Dekkeret des festivités du Labyrinthe qui avaient validé l'ascension de Prestimion au trône impérial, et jusque-là, chaque instant avait été consacré à la préparation de son propre couronnement. Ce n'était que ce matin qu'un trou s'était révélé dans la bousculade des préparatifs, et il avait saisi cette occasion de se promener dans la Cour Pinitor et d'errer seul dans quelques-uns des nombreux niveaux de la zone la plus haute du Château.

Il avait vécu au Château plus de la moitié de sa vie. Il avait dix-huit ans lorsqu'en contrecarrant la tentative d'assassinat contre Prestimion, il avait gagné le rang de chevalier-initié, et il en avait à présent trente-huit.

Cependant, il signalait toujours « Dekkeret de Normork » lorsque ses devoirs officiels le requéraient, alors qu'il aurait été plus exact de prendre le nom de « Dekkeret du Château », car Normork n'était qu'un souvenir d'enfance, et le Château son foyer. L'inquiétant beffroi de lord Arioc, la masse noire et dure du Trésor de Prankipin, la délicate beauté de la Cascade de Guadeloom, les blocs de granit rose du Clos de Vildivar, la spectaculaire descente des Quatre-Vingt-Dix-Neuf Marches, il passait devant toutes ces choses tous les jours.

Il se promenait parmi elles à présent. Suivant un couloir, puis un autre. Il arriva à un coude dans un corridor et se retrouva en train de regarder par une gigantesque fenêtre de cristal, une fenêtre suffisamment claire pour être essentiellement invisible, offrant brutalement une vue renversante sur l'extérieur : un abîme qui descendait kilomètre après kilomètre avant d'être bouché à son extrémité inférieure par une épaisse couche nuageuse blanche. C'était un rappel frappant du fait que l'on se trouvait à cinquante kilomètres d'altitude, là au Château, assis au sommet de la plus grande montagne de l'univers, alimentée en lumière, air, eau et tous les autres éléments indispensables par d'ingénieux mécanismes vieux de milliers d'années. On avait tendance à l'oublier, une fois que l'on avait passé

suffisamment de temps au Château. On avait tendance à se mettre à penser qu'il s'agissait du niveau principal du monde, et que tout le reste de Majipoor s'était mystérieusement enfoncé sous la surface. Mais c'était une erreur. Il y avait le monde, et ensuite il y avait le Château : et le Château se dressait loin au-dessus de tout.

Le portail devant lui ramenait au Château Intérieur. Sur sa gauche se trouvait le bâtiment des archives de Prestimion, s'élevant derrière le Beffroi de lord Arioc sur sa droite le manoir aux tuiles blanches où résidait la Dame de l'île lorsqu'elle venait au Château rendre visite à son fils, et aussitôt après, la serre de lord Confalume, avec son ahurissante collection de délicates plantes des régions tropicales. Il franchit la porte située à côté du manoir de la Dame et se retrouva dans le dédale de couloirs et de galeries, si déroutant pour les nouveaux venus, qui menait au cœur du Château.

Il évita de s'approcher des couloirs de la cour. Ils étaient toujours très animés, des fonctionnaires tout à la fois du régime partant et du sien, un gouvernement à moitié formé pour l'instant, discutant de points de protocole pour la cérémonie du couronnement, établissant des listes d'invités en fonction du rang et de la préséance, et cetera, et cetera. Dekkeret en avait assez de tout cela, et plus qu'assez, pour le moment. Si on l'avait laissé faire, le rituel du couronnement aurait consisté au mieux en une audience de sept à dix personnes, et n'aurait pas duré plus longtemps que le temps nécessaire pour que Prestimion prenne la couronne de la constellation des mains du porteur, la place sur le front de son successeur, et s'écrie « Dekkeret ! Dekkeret ! Vive lord Dekkeret ! ».

Mais il était trop avisé pour croire que cela pouvait être aussi simple. Il devait y avoir des banquets, des rituels, des lectures de poèmes, les saluts de grands seigneurs et l'exposition cérémonielle du blason du Coronal, ainsi que le couronnement de sa mère, lady Taliesme, comme nouvelle Dame de l'île du Sommeil, et tout ce qui pouvait encore être requis pour investir le nouveau Coronal avec toute la majesté et le grandiose voulus. Dekkeret n'avait pas l'intention d'intervenir dans tout ceci. Quelques innovations qu'apporte son règne, et il comptait bien qu'il y en ait, il n'allait pas faire usage de son autorité, si tôt, pour d'insignifiantes histoires de cérémonie. D'un autre côté, il prit bien soin de rester à l'écart des pièces où avaient lieu les préparatifs. Il se dirigea plutôt vers le centre même du secteur royal, à présent désert en cette période de transition d'un règne à un autre.

Deux grandes portes de métal, de près de cinq mètres de haut, se dressaient à présent devant lui. Elles étaient l'œuvre de Prestimion, un projet en cours de réalisation depuis une décennie ou plus, et qui était encore loin d'être achevé. La porte de gauche était couverte, sur

chaque centimètre carré, de scènes illustrant les événements du règne de lord Confalume. La porte opposée ne présentait encore qu'une surface lisse et vierge.

Je ferai graver sur cette porte les actions de Prestimion, dans un style assorti par le même artisan, se dit Dekkeret. Ensuite je ferai dorer les deux portes, afin qu'elles brillent à jamais au cours des âges.

Il poussa l'une des lourdes poignées de bronze, et la porte, précisément et parfaitement équilibrée, pivota en arrière pour le laisser pénétrer dans le cœur du Château.

La petite salle du trône toute simple de lord Stiamot fut la première où il arriva. Il la dépassa, flânant toujours sans plan défini, et se retrouva dans un autre fouillis de petits corridors et passages où il ne se rappelait pas s'être aventuré par le passé ; il commençait justement à se dire qu'il s'était perdu, lorsqu'il tourna à gauche et s'aperçut qu'il regardait la grande salle voûtée qui servait de salle des jugements à Prestimion, avec l'extravagance saisissante de la salle du trône de Confalume juste derrière.

Il n'était pas approprié, songea Dekkeret, de devoir approcher ces immenses salles par un tel dédale chaotique. Prestimion avait construit sa salle des jugements à partir d'une douzaine d'anciennes petites pièces ; Dekkeret résolut alors de faire la même chose avec les couloirs qu'il venait d'emprunter, de les supprimer pour bâtir une nouvelle salle de cérémonie, une Chapelle du Divin, peut-être, dans laquelle le Coronal pourrait demander à recevoir le don de la sagesse avant d'aller rendre la justice dans la salle des jugements. L'Oratoire de Dekkeret, oui. Il sourit. Il la voyait déjà en imagination, un passage voûté en pierre par là, et le couloir menant à la salle des jugements blasonné de brillantes mosaïques vert et doré.

Bravo ! pensa-t-il. Pas encore couronné et déjà lancé dans ton programme de construction !

Il fut surpris de la facilité avec laquelle il s'accoutumait à l'idée de devenir le Coronal lord de Majipoor. Il restait encore au fond de lui, caché quelque part, Dekkeret, le petit garçon, fils unique du marchand Orvan Pettir tirant le diable par la queue avec sa bonne épouse Taliesme, celui qui parcourait les rues pentues de la ville fortifiée de Normork avec sa jeune et pétulante cousine Sithelle et rêvait de réussir mieux que son père ne l'avait fait, de devenir un chevalier du Château, peut-être, qui un jour aurait une fonction importante au sein du gouvernement : comment cet enfant n'aurait-il pas été époustoufflé de retrouver la personne qu'il était devenue, près d'accéder à la plus haute des fonctions ?

Il ne reniait rien. Mais son nouveau moi était moins facilement impressionné par de telles idées. Un Coronal, il le savait à présent, n'était qu'un homme qui revêtait une robe verte bordée d'hermine, et

lors de certaines occasions protocolaires avait le droit de ceindre une couronne et d'occuper un trône. C'était toujours un homme, malgré tout. *Quelqu'un* devait être Coronal, et, par un incroyable enchaînement d'accidents, le choix s'était porté sur lui. Cet enchaînement avait commencé par la visite, longtemps auparavant, de Prestimion à Normork, et la mort de Sithelle, était passé par sa malheureuse expédition de chasse dans les Marches de Khyntor, et le voyage de pénitence, sur une impulsion, à Suvrael qui l'avait suivi, menant à la découverte des Barjazid et de leurs casques qui permettaient de contrôler les esprits, puis par la guerre contre Dantirya Sambail et la mort d'Akbalik, qui avait emporté l'héritier attendu de la couronne... Qui, ainsi, lui était revenue. Eh bien, qu'il en soit ainsi ! Il serait Coronal. Il n'en resterait pas moins un homme, qui doit manger, dormir, vider ses boyaux et mourir un jour. Mais pour le moment, il serait lord Dekkeret, du Château de lord Dekkeret, et il y construirait l'Oratoire de Dekkeret, et, comme il l'avait déclaré à Dinitak Barjazid, il semblait y avoir un siècle de cela à Normork, il bâtirait au bout du compte la Porte Dekkeret, et peut-être aussi...

— Monseigneur ?

La voix, interrompant ainsi ses ruminations, ne le fit pas qu'un peu sursauter.

De plus, au début, Dekkeret ne crut pas que c'est à lui qu'elle s'adressait. Il n'était toujours pas habitué à ce titre de « monseigneur ». Il regarda autour de lui, pensant trouver Prestimion quelque part alentour ; puis il réalisa que ces paroles lui étaient destinées. Leur auteur était le Su-suheris Maundigand-Klimd, le grand mage de la cour de Prestimion.

— Je sais que je vous dérange dans votre isolement monseigneur. Je vous en demande pardon.

— Vous ne faites rien sans raison, Maundigand-Klimd. Le pardon n'est guère nécessaire.

— Je vous remercie, monsieur. Il se trouve que j'ai un sujet d'importance à porter à votre attention. Pouvons-nous nous entretenir dans un endroit moins public que celui-ci ?

Dekkeret fit signe à l'être bicéphale de lui ouvrir le chemin.

Il n'avait jamais très bien compris pour quelle raison Prestimion, un homme au scepticisme le plus convaincu et tenace pour tout ce qui touchait aux sciences occultes et mystiques, pouvait garder un mage dans le cercle de ses proches. Confalume avait été un homme très enclin à la sorcellerie, oui, et Dekkeret comprenait que Prankipin avant lui avait eu les mêmes penchants irrationnels ; mais Prestimion lui avait toujours paru être quelqu'un qui s'appuyait sur le témoignage de sa raison et de ses sens, plutôt que sur les conjurations et les prédictions des devins. Son Haut Conseiller, Septach Melayn, était

peut-être d'une tournure d'esprit encore plus réaliste.

Dekkeret savait que Prestimion, malgré son scepticisme, avait passé quelque temps dans la capitale des sorciers à Triggoin, dans le nord, un épisode de sa vie dont il ne parlait qu'avec la plus grande réticence ; et qu'il avait employé les services de certains maîtres sorciers de Triggoin dans sa guerre contre l'usurpateur Korsibar, et de temps à autre en certaines occasions durant son règne. Donc, son attitude face aux arts magiques était plus complexe qu'elle ne semblait au premier abord.

Et Maundigand-Klimd ne semblait jamais être loin du cœur des événements à la cour. Dekkeret n'avait pas l'impression que Prestimion gardait le Su-suheris à proximité uniquement pour flatter la crédulité de tous ces milliards de gens du peuple de par le monde qui ne juraient que par les devins et les nécromanciens, ni qu'il était une simple décoration. Non, Prestimion *consultait* réellement Maundigand-Klimd sur des sujets de la plus haute importance. C'était une question dont Dekkeret avait l'intention de discuter avec lui, avant que la transmission de pouvoirs ne soit achevée. Dekkeret lui-même n'avait que le plus désinvolte intérêt pour la persistance des arts divinatoires en tant que phénomène de la culture moderne, et pas la moindre confiance en la valeur de leurs prédictions. Mais si Prestimion trouvait utile d'avoir quelqu'un comme Maundigand-Klimd à portée de main...

Alors, le garder à portée de main était ce qu'il avait fait. Le Su-suheris le conduisait à présent aux appartements privés qu'il occupait depuis le début du règne de Prestimion : juste en face de la propre résidence du Coronal, de l'autre côté de la Cour Pinitor. Dekkeret avait entendu dire que ces appartements avaient appartenu au fils oublié de lord Confalume, le prince Korsibar, avant son usurpation du trône, ce sombre acte qui avait été effacé de la mémoire de presque tout le monde sur la planète. Il s'agissait donc d'appartements importants.

Dekkeret n'avait jamais eu de raisons d'y entrer auparavant. Il fut surpris de l'austérité de l'ameublement. Aucun de ces gadgets ostentatoires de la sorcellerie professionnelle en ces lieux ; les ambivials, les hexaphores, les alambics et sphères armillaires, avec lesquels les charlatans impressionnaient la populace sur les marchés, ni de gros volumes reliés en cuir d'usages ésotériques, imprimés en lettres noires, qui inspiraient une telle frayeur à ceux qui craignaient de telles choses. Dekkeret ne vit que quelques petits appareils qui auraient pu être les calculatrices d'un comptable, et en étaient très probablement, et une petite bibliothèque de livres qui n'avaient rien de mystique dans leur apparence extérieure. Pour le reste, l'appartement de Maundigand-Klimd était quasiment vide. Dekkeret

ne vit ni lit, ni chaise. Les Su-suheris dormaient-ils debout ? À l'évidence, oui.

Et ils tenaient leurs conversations de la même façon. L'affaire allait être délicate, compris Dekkeret. Il en était toujours ainsi avec les Su-suheris. Non seulement ils étaient démesurément grands, leurs cous longs de trente centimètres et leurs têtes allongées et fuselées les faisaient rivaliser avec les Skandars en taille, sinon en volume, mais il fallait faire face à leur *étrangeté*, leur inévitable côté *extraterrestre*. Leurs deux têtes, d'abord : chacune avec sa propre identité, indépendante de l'autre, avec ses propres expressions faciales, sa propre voix, sa propre paire d'yeux perçants émeraude. Existait-il une autre race bicéphale en quelque endroit de la galaxie ? Et leur peau pâle, glabre et blanche comme le marbre, leur air perpétuellement sombre, les fentes sans lèvres aux bords durs qui leur servaient de bouches et qui ne souriaient pas : il n'était que trop facile de les voir comme des monstres terrifiants à l'âme de glace.

Pourtant celui-ci, ce sorcier bicéphale, était le conseiller, et l'ami de Prestimion. Ceci demandait une explication. Dekkeret aurait souhaité l'avoir réclamée bien avant ce moment.

— Je suis depuis longtemps au courant de votre dégoût pour les soi-disant sciences occultes, monseigneur, déclara Maundigand-Klimd. Permettez-moi de vous dire que je partage vos dispositions.

Dekkeret fronça les sourcils.

— Cela semble une position très étrange à adopter de votre part.

— Pour quelle raison ?

— À cause du paradoxe qu'elle implique. Le mage de profession affirme être un sceptique ? Il parle des sciences occultes comme des *soi-disant* sciences occultes ?

— Je suis un sceptique, oui, cependant pas au sens où vous l'êtes, Votre Seigneurie. Si je vous lis correctement, vous adoptez la position que toute prédiction est une simple hypothèse, à peine plus digne de confiance que de tirer à pile ou face, alors que...

— Oh, pas toutes les prédictions, Maundigand-Klimd.

C'était déconcertant de regarder d'une tête à l'autre, en essayant de garder un contact visuel avec une seule à la fois, tâchant de prévoir laquelle serait la prochaine à parler.

— Je reconnais que les Vroons, par exemple, ont un curieux don pour choisir le bon embranchement à prendre sur une route, même en territoire totalement inconnu. Et votre longue affiliation avec lord Prestimion me conduit à la conclusion que la plupart des conseils que vous lui avez donnés étaient utiles. Même si...

— Ce sont des exemples pertinents, oui, dit le Su-suheris, c'était la tête gauche, celle à la voix grave qui parlait. Et d'autres pourraient être cités, des événements difficiles à expliquer, sauf à les qualifier de

magiques. Indéniablement, ils produisent l'effet voulu, aussi déroutant que ce soit. Ce à quoi je fais référence en disant que nous partageons une certaine attitude envers la sorcellerie implique la multitude de cultes bizarres et, si vous voulez, barbares, qui ont infesté le monde au cours des cinquante dernières années. Les gens qui se flagellent et s'inondent du sang de bidlaks égorgés vifs. Les adorateurs d'idoles. Ceux qui placent leur foi dans des appareils mécaniques ou des amulettes fantaisistes. Vous et moi savons à quel point ces objets sont dénués de valeur. Lord Prestimion, tout au long de son règne, a discrètement et ingénieusement tenté de mettre fin à la mode de telles pratiques. Je suis persuadé, monseigneur..., quelque part en cours de route, réalisa Dekkeret, la tête droite avait pris le relais de la conversation..., que vous suivrez le même chemin.

— Vous pouvez en être certain.

— Puis-je vous demander si vous projetez de nommer un Grand Mage lorsque votre règne commencera officiellement ? Non que je postule à ce poste. Vous devez savoir, si ce n'est déjà le cas, que le nouveau Pontife m'a demandé de l'accompagner au Labyrinthe, une fois que les cérémonies de votre couronnement seront terminées.

Dekkeret acquiesça.

— Je m'y attendais. Pour ce qui est d'un nouveau Grand Mage, je dois vous dire, Maundigand-Klimd, que je n'ai pas accordé la moindre réflexion à ce sujet. Mon sentiment actuel est que je n'en ai pas besoin.

— Parce que vous considéreriez tout ce qu'il vous dirait comme fondamentalement inutile ?

— Fondamentalement, oui.

— C'est votre choix, dit Maundigand-Klimd, et à son ton, il était clair que le sujet lui était parfaitement indifférent. Cependant, pour le moment il y a toujours un Grand Mage au service du Coronal, et je me sens obligé d'informer le nouveau Coronal que j'ai eu une révélation confuse qui pourrait influencer sur son règne. L'ancien lord Prestimion m'a informé qu'il serait opportun de porter cette révélation à votre attention.

— Ah, fit Dekkeret. Je vois.

— Bien entendu, si Votre Seigneurie préfère ne pas...

— Non, dit Dekkeret. Si Prestimion pense que je devrais écouter cette information, je vous en prie, partagez-la avec moi.

— Très bien. Ce que j'ai fait a été de consulter les oracles sur le début de votre règne. Les présages, je regrette de le dire, sont plutôt sombres et peu propices.

Dekkeret le prit avec le sourire.

— Je suis réconforté de mon manque de confiance dans les arts divinatoires, alors. Il est plus facile de gérer les mauvaises nouvelles

quand on n'a pas grande foi en leur fondement.

— Exactement, monseigneur.

— Pouvez-vous cependant être plus précis sur ces sombres présages ?

— Malheureusement, non. Je connais mes limites. Tout était enveloppé dans un brouillard d'ambiguïtés. Rien n'était vraiment clair. J'ai seulement détecté une impression de conflit à venir, de refus de faire allégeance, de désobéissance civile.

— Vous n'avez pas vu de visages ? Vous n'avez pas entendu prononcer de noms ?

— Ces visions ne fonctionnent pas à un niveau si prosaïque.

— J'avoue ne pas voir une grande valeur dans une prédiction si nébuleuse qu'elle ne prédit pas grand-chose, en vérité, dit Dekkeret.

Sa patience commençait à s'épuiser, à présent.

— C'est entendu, monseigneur. Mes visions sont hautement subjectives : des intuitions, des impressions, des sensations du genre le plus subtil, des aperçus de probabilité, plutôt que des détails concrets. Mais vous feriez tout de même bien de vous tenir sur vos gardes, face à des retournements de situation inattendus.

— Mes études en histoire me disent qu'un Coronal sage devrait toujours l'être, avec ou sans conseil de mages pour le guider. Mais je vous remercie du renseignement.

Dekkeret se dirigea vers la porte.

— Il n'y avait, reprit Maundigand-Klimd, juste avant que Dekkeret n'ait réussi à prendre congé, qu'un aspect de ma vision qui était suffisamment clair pour que je puisse vous le décrire de façon utile. Il concernait les Puissances du Royaume, qui étaient réunies au Château à l'occasion d'une certaine cérémonie porteuse d'un rituel de grande importance. J'ai senti leurs auras, toutes regroupées autour du Trône de Confalume.

— Oui, fit Dekkeret. Nous avons en ce moment les trois Puissances du Royaume au Château : ma mère, Prestimion et moi. Et que faisons-nous exactement dans votre rêve, tous les trois ?

— Il y avait quatre auras, monseigneur. Dekkeret regarda le mage d'un air perplexe.

— Votre rêve vous a égaré, alors. Je ne connais que trois Puissances du Royaume.

Il les compta sur ses doigts.

— Le Pontife, le Coronal, la Dame de l'île. C'est une division des pouvoirs qui remonte à des milliers d'années.

— J'ai indubitablement senti une quatrième aura, et c'était celle d'une Puissance. Une quatrième Puissance, monseigneur.

— Êtes-vous en train de me dire qu'un nouvel usurpateur va se proclamer ? Allons-nous rejouer toute l'histoire de Korsibar ?

Le Su-suheris eut l'équivalent Su-suheris d'un haussement d'épaules : une rétraction partielle de la colonne se divisant en forme de fourche de son cou, un recourbement de ses longues mains semblables à des serres à six doigts.

— Il n'y avait dans ma vision pas de signe pour corroborer cette possibilité. Ni pour l'infirmier, d'ailleurs.

— Alors comment...

— J'ai un autre détail à ajouter. La personne qui avait l'aura de la quatrième Puissance du Royaume portait également l'empreinte d'un membre de la famille Barjazid.

— Quoi ?

— Je ne peux pas me tromper, monsieur. Je n'ai pas oublié que vous avez amené l'homme Venghenar Barjazid, et bien entendu son fils, Dinitak, au Château comme prisonniers, bien que cela se soit passé il y a vingt ans. Le schéma de l'âme d'un Barjazid est exceptionnellement caractéristique.

— Ainsi Dinitak va être une Puissance ! s'écria Dekkeret en riant. Il va adorer entendre ça !

Cette révélation absurde, survenant au point culminant d'une conversation interminable et déconcertante lui parut merveilleusement ridicule.

— M'écartera-t-il pour se couronner Coronal, à votre avis ? Ou vise-t-il la fonction de Dame de l'île ?

Rien ne perturba la gravité impénétrable de Maundigand-Klimd.

— Vous n'ajoutez pas assez foi, monseigneur, à ma déclaration sur la subjectivité de mes visions. Je ne dirais pas que le Barjazid qui était revêtu de la majesté d'une Puissance était votre ami Dinitak, ni ne pourrais affirmer que ce n'était pas lui. Je ne peux que vous confirmer que j'ai senti le schéma Barjazid. Je vous mets en garde contre une interprétation trop littérale de ce que je vous dis.

— Il y a d'autres Barjazid, j'imagine. Suvrael en est peut-être encore envahi.

— Oui. Je vous rappelle l'homme Khaymak Barjazid, qui, il y a peu de temps a tenté d'entrer au service de lord Prestimion, mais a été refoulé sur les conseils de son propre neveu, Dinitak.

— C'est vrai. Le frère de Venghenar... bien sûr. C'est *lui* qui va devenir une Puissance, alors, à votre avis ? Ça n'a toujours aucun sens, Maundigand-Klimd !

— De nouveau, je vous déconseille, Votre Seigneurie, de chercher une explication trop littérale. Manifestement, il est absurde qu'il puisse y avoir une quatrième Puissance du Royaume, ou qu'un membre du clan Barjazid puisse ne serait-ce qu'aspirer à cette distinction. Mais ma vision ne peut être rejetée d'emblée. Elle a des significations symboliques, qu'à ce point je ne peux moi-même

interpréter. Mais une chose est claire : il y aura des troubles au début de votre règne, monseigneur ; et un Barjazid y sera impliqué. Je ne peux vous en dire plus.

— Tu es toujours éveillé ? demanda Fiorinda.

Teotas, à côté d'elle, répondit par un murmure affirmatif.

— Quelle heure est-il, au fait ?

— Je ne sais pas. Il est très tard. Qu'est-ce qui te tient éveillé ?

— Trop de vin, j'imagine, répondit-il.

Le banquet d'avant le couronnement s'était éternisé ce soir-là, chacun se comportant en crétin ivre et rugissant, Prestimion et Dekkeret côte à côte à la table haute, avec Septach Melayn, Gialaurys, Dembitave, Navigorn et une demi-douzaine d'autres membres du Conseil, tous d'une rare bonne humeur. Abrigant était venu de Muldemar pour l'occasion, apportant avec lui dix caisses de vin d'illustres millésimes remontant loin dans le règne de lord Confalume et il ne faisait aucun doute que les dix caisses ne contenaient plus que des bouteilles vides, à présent.

Mais la réponse était évasive. Teotas savait que le vin n'était pas responsable de son insomnie. Il avait bu autant que les autres, pensait-il. L'ironie de la chose était que ce vin avait été gâché en ce qui le concernait, lui, un prince de Muldemar, membre de la famille qui produisait les vins les plus fins du monde ! Il aurait aussi bien pu boire de l'eau. Son âme exaltée, bouillonnante, brûlait l'alcool aussi vite qu'il l'avalait : il n'avait absolument aucun effet sur lui. Il n'avait jamais été réellement ivre de toute sa vie, jamais même agréablement éméché, et c'était un lourd prix à payer pour être également dispensé de gueule de bois. Ce qui l'inquiétait, il le savait, n'avait rien à voir avec la débauche de la nuit précédente. C'était, pour une bonne part, un malaise face à l'immensité des changements qui allaient être apportés à son existence, à présent que le temps de Prestimion en tant que Coronal était révolu et que la nouvelle vie de son frère allait commencer au Labyrinthe.

En théorie, pensait Teotas, lui-même n'en ressentirait pas de grosses conséquences. Il était le plus jeune des quatre frères princes de Muldemar, sans obligations héréditaires, libre de vivre sa vie comme il l'entendait. Prestimion, l'aîné, avait toujours été le favori des dieux, s'élevant rapidement et inéluctablement vers le trône du monde. Taradath, le brillant deuxième frère, avait péri au cours de la guerre contre Korsibar. Le fief familial de Muldemar était revenu au robuste Abrigant, le troisième, qui vivait désormais au manoir de Muldemar,

comme l'avaient fait depuis des siècles les princes de Muldemar, présidant les vigneron et dispensant la justice à ses citoyens en adoration.

Teotas, quant à lui, avait vécu la vie d'un simple citoyen jusqu'à ce que Prestimion le choisît au Conseil. Il avait pris femme, l'excellente lady Fiorinda de Stee, une amie d'enfance de l'épouse de Prestimion, Varaile, et ensemble ils avaient élevé trois admirables enfants ; et lorsque Prestimion l'avait nommé au Conseil, il en était devenu l'un des membres les plus compétents. L'un dans l'autre, il s'était fait une vie satisfaisante, même s'il y avait cette malheureuse bizarrerie de son caractère l'empêchant de prendre vraiment plaisir à l'accomplissement ultime de son ambition et de ses désirs.

Et à présent... à présent...

Les allées et venues de ces cérémonies du couronnement arrivaient enfin à leur terme. Bientôt, chacun serait installé à sa place. Pour Prestimion et Varaile, cette place serait au Labyrinthe. Et Varaile voulait que Fiorinda, sa belle-sœur et sa première dame d'honneur, vive là-bas avec elle.

Varaile comprenait-elle que, pour Fiorinda, cela signifierait déraciner toute sa famille ? Bien sûr que oui. Mais les deux femmes étaient des amies inséparables. Il devait sembler à Fiorinda, comme à Varaile, qu'il valait mieux pour Fiorinda et sa famille aller s'installer dans la capitale souterraine du Sud, plutôt que d'être séparées.

Teotas, pourtant, avait vécu au Château depuis qu'il était enfant. Il ne connaissait pas d'autre foyer, excepté la propriété familiale du manoir de Muldemar, et elle appartenait à Abrigant, désormais. Les milliers de pièces du Château étaient comme des extensions de sa peau. Il parcourait en tous sens la prairie à l'extérieur, chassait dans les réserves forestières de Halanx, appréciait les plaisirs étourdissants des mastodontes et des glisse-glaces de High Morpin, il allait de temps à autre flâner à Muldemar pour évoquer le bon vieux temps avec Abrigant. Ou bien encore il voyageait de par les villes du Mont, allait admirer le vol nuptial des oiseaux de pierre de Furible, les charmantes tours orange foncé de Bombifale, et le festival des canaux enflammés de Hoikmar. Le Mont du Château était toute sa vie. Le Labyrinthe n'avait aucun attrait pour lui. Ce n'était un secret pour personne.

Il avait toujours cédé à tous les caprices de Fiorinda. Là, il s'agissait de davantage qu'un caprice : mais il s'y prêterait également, s'il le pouvait. Cette fois-ci, en revanche, ce serait très difficile.

Il y avait un dernier développement dans la situation qui rendait sa reddition quasi impossible. Dekkeret, à son retour du couronnement de Prestimion, lui avait demandé d'être son Haut Conseiller du Royaume.

— Cela permettra une continuité, avait dit Dekkeret. Le propre

frère de Prestimion, occupant la seconde position au Château, et qui d'autre serait mieux qualifié que vous, un membre-clé du Conseil de Prestimion... ?

Oui, c'était logique. Teotas était honoré et flatté.

Mais Dekkeret était-il au courant que Varaile avait déjà requis la compagnie de Fiorinda au Labyrinthe ? Apparemment pas. Et les deux nominations étaient inconciliables.

Comment pourrait-il être le Haut Conseiller de lord Dekkeret au Château, tandis que Fiorinda serait la première dame d'honneur de lady Varaile au Labyrinthe ? Dekkeret et Varaile s'attendaient-ils à ce qu'ils mettent tout simplement fin à leur mariage ? Ou étaient-ils censés diviser leur temps, la moitié de l'année dans une capitale et la seconde dans l'autre ? Cela ne pouvait tout simplement pas fonctionner. Le Coronal avait besoin que son Haut Conseiller soit à ses côtés en permanence, et non en train de converser intimement avec le Pontife pendant des mois dans le Labyrinthe. Varaile ne voudrait pas être séparée de Fiorinda aussi longtemps, non plus.

L'un d'entre eux devrait faire un grand sacrifice. Mais lequel ?

Jusque-là, Teotas avait répugné à discuter de ce sujet avec Fiorinda, espérant tristement qu'une solution miracle et accommodante se présenterait d'elle-même. Il savait à quel point c'était improbable. Il avait toujours eu une propension à céder à ses souhaits, oui. Mais décliner le poste de Haut Conseiller... ce serait presque une trahison ; Dekkeret avait besoin de lui et le voulait, il n'y avait pas d'autre choix logique.

Varaile pouvait sûrement trouver d'autres dames d'honneur. Ce n'était pas comme si... mais, d'un autre côté...

Il ne voyait pas de solution, et en était déchiré. C'était une partie de l'angoisse qui rongait Teotas. Mais il y avait aussi les rêves.

Nuit après nuit, des cauchemars si abominables qu'il en était venu à redouter de s'endormir, car une fois qu'il plongeait dans le pays sombre au-delà de son oreiller, il devenait la proie des horreurs les plus monstrueuses. Il ne lui était d'aucun secours de se dire, une fois réveillé, que ce n'était rien de plus qu'un rêve. Il y avait toujours quelque chose de plus dans les rêves. Teotas savait que les rêves avaient une grande signification : qu'ils étaient les messagers du monde invisible, se signalant et demandant à être admis à l'intérieur des limites de nos âmes. Et des rêves sombres comme les siens ne pouvaient qu'être le signe de démons, de forces menaçantes derrière les nuages, les êtres anciens qui dominaient autrefois ce monde, et risquaient un jour de le reprendre à ceux qui étaient venus se l'approprier.

Le sommeil le terrifiait à présent. Éveillé, il pouvait se défendre contre n'importe quoi. Endormi, il était aussi désarmé qu'un enfant.

C'était exaspérant de n'avoir aucune défense. Mais il ne pouvait combattre le sommeil éternellement, aussi fort qu'il l'essayât. Celui-ci le prenait, à présent, en dépit de tout.

— Oui, Teotas, oui, dors...

Fiorinda lui caressait le front, les joues, la gorge.

— Détends-toi. Laisse-toi aller, Teotas, fais le vide.

Que pouvait-il dire ? *Je n'ose pas dormir. J'ai peur des démons, Fiorinda ? Je ne veux pas m'en remettre à leur merci ?*

Son étreinte était douce et apaisante. Il appuya la tête contre sa poitrine tendre et chaude. À quoi bon lutter ? Le sommeil était nécessaire. Le sommeil était inéluctable. Le sommeil était...

Une culbute en avant, une chute libre, un plongeon bon gré mal gré.

Et il se retrouve en train de traverser un plateau nu et noirci, un endroit fait de scories et de cendre, de crevasses béantes, d'arbres morts désolés, il devient plus vieux, beaucoup plus vieux, à chaque pas qu'il fait. Il inhale le grand âge comme une émanation toxique. Sa peau se plisse, devient crevassée et ridée. Un grossier pelage blanc lui pousse sur la poitrine, le ventre et les reins. Ses veines font saillie. Ses chevilles protestent. Ses yeux deviennent chassieux. Ses genoux plient. Son cœur bat de façon inégale. Ses narines sifflent.

Il avance péniblement, luttant contre sa transformation, et perdant constamment, perdant, perdant. Le pâle soleil commence à glisser derrière l'horizon. Le chemin qu'il suit, sans qu'il sache pourquoi, s'élève, maintenant. Chaque pas est un supplice. Sa gorge est sèche, et sa langue enflée est comme un vieux morceau de tissu dans sa bouche. De la chassie gluante coule des coins de ses yeux et dégoutte sur sa poitrine. Ses tempes battent et il a une boule froide dans les tripes.

Des créatures, qui ne sont guère plus que des vapeurs légères, dansent dans l'air devant lui. Elles le montrent du doigt, elles rient, elles le huent. *Poltron*, lui crient-elles. *Imbécile. Insecte. Pauvre créature rampante.*

Faiblement, il brandit le poing vers elles. Leur rire devient plus rauque. Leurs insultes se font plus vicieuses. Elles dévoilent son absence totale de valeur, de cinquante manières différentes, et la force lui manque pour les contredire, au bout d'un moment, il sait qu'il n'y a pas de contradiction possible, car elles disent la simple vérité.

Puis, comme si elles ne pouvaient soutenir plus longtemps leur intérêt pour une entité aussi insignifiante et méprisable que lui, elles se dissipent et disparaissent, ne laissant derrière elles qu'un nuage traînant de tintements joyeux.

Il continue en chancelant. Par deux fois il tombe, et deux fois il se

remet péniblement debout, sent le frottement rude os contre os, le bruissement épais du sang sombre se frayant un chemin dans des artères rétrécies. Il n'aurait pas cru qu'être vieux puisse être un tel martyre. L'obscurité vient rapidement. Il se retrouve au plus profond d'une nuit sans lune et sans étoiles, et est reconnaissant de ne plus avoir à voir son propre corps.

— Fiorinda ? croasse-t-il, mais il n'y a pas de réponse.

Il est seul. Il n'a jamais été autrement que seul.

Une lumière apparaît maintenant au loin en clignotant, et s'intensifie rapidement pour devenir un cône lumineux vert, s'élargit jusqu'à remplir les cieux, geyser de pâle rayonnement jaillissant dans le ciel. Le vent le balaye, il provoque des volutes de couleur plus grise, tourbillons de lumière dans la lumière. Accompagnant cette explosion de brillance un chuchotis pressé, comme le murmure d'une eau lointaine. Il entend aussi ce qui semble être un rire souterrain, sonore, insaisissable. Il avance, pénétrant dans une sorte de nuage vert qui filtre du sol. L'air est électrique. Ses pores lui cuisent. Une odeur aigre lui monte aux narines. Son corps, courbé et douloureux, transpire et fume. Il y a ce qui paraît être une montagne devant, mais alors qu'il avance au milieu du nuage, Teotas s'aperçoit que ce qu'il voit est une chose vivante colossale, lourde, énorme, incompréhensible, assise toute droite sur une sorte de trône.

Un dieu ? Un démon ? Une idole ? Sa peau brune, tannée, est épaisse et luisante, ridée comme un cuir de reptile. Son corps massif est bas et long, le museau aplati, les yeux ronds, avec un dos haut et voûté, de larges flancs, un ventre pansu, une partie inférieure semblable à un piédestal. Teotas n'a jamais vu une créature si gigantesque. Rien que la bouche-Cette bouche-Cette bouche bée...

Teotas est incapable de s'arrêter. La bouche bâille comme l'entrée de la caverne des cavernes, et il poursuit sa marche, ne se déplaçant plus avec difficulté : glissant, plutôt, filant vers la bouche, se précipitant vers elle.

De plus en plus large, la caverne immense remplit le ciel. Un hurlement terrible en sort, assez fort pour secouer la terre. Un glissement de terrain commence ; les rochers tombent en avalanches grondantes, il n'y a pas d'endroit où se réfugier, excepté à l'intérieur de la bouche, cette bouche qui attend, cette bouche éternellement bée...

Teotas se précipite dans l'obscurité.

— Tout va bien, dit quelqu'un. Un rêve, ce n'est qu'un rêve ! Teotas... s'il te plaît, Teotas...

Il était baigné de sueur, frissonnant, une masse recroquevillée. Fiorinda le berçait dans ses bras, murmurant un flot sans fin de mots

apaisants. Petit à petit, il se sentit sortir de ce cauchemar, bien que ses bribes, telles des nappes d'huile, clapotent toujours aux limites de son esprit.

— Ce n'était qu'un rêve, Teotas ! Pas la réalité !

Il acquiesça. Que pourrait-il dire, comment expliquer ?

— Oui. Ce n'était qu'un rêve.

— Cette fois, c'en est enfin terminé de tous ces agréables festivals et divertissements. Maintenant commence le vrai travail, n'est-ce pas, Dekkeret ? dit Prestimion.

Ces semaines de cérémonies officielles, qui marquaient la fin du règne précédent et le commencement d'un nouveau, l'avaient ramené vers des jours anciens. Il était déjà passé par tout cela, seulement à cette époque, c'était lui dont on avait célébré l'accession au trône. L'afflux de cadeaux de couronnement venus de toutes les parties du monde – avait-il d'ailleurs déballé plus qu'une fraction de ces myriades de boîtes et de caisses ? –, le rite du transfert de la couronne, le banquet du couronnement, les récits du *Livre des Changements*, les chants du *Livre des Puissances*, les verres de vin qui passaient et repassaient, les seigneurs du royaume rassemblés se levant pour faire le symbole de la constellation et criant le salut au nouveau Coronal...

— Prestimion ! avaient-ils crié. Lord Prestimion ! Vive lord Prestimion ! Longue vie à lord Prestimion !

Il y avait si longtemps ! Il lui semblait à cet instant que tout son règne de Coronal était passé en un clin d'œil, et il se retrouvait là, mystérieusement transformé en homme d'âge mûr, plus aussi enjoué et impulsif qu'il l'était autrefois, ni d'aussi bonne humeur, un peu grincheux parfois, en fait, il l'admettait, et voilà qu'ils avaient tout recommencé, les rituels immémoriaux exécutés à nouveau, mais cette fois, le nom qu'ils avaient crié était celui de Dekkeret, Dekkeret, lord Dekkeret, tandis que lui regardait sur le côté, souriant cédant de bonne grâce sa part de gloire au nouveau monarque.

Mais une partie de lui resterait toujours Coronal, il le savait.

Le jeune garçon qu'il avait été se tenait face à lui dans le miroir de sa mémoire comme une autre personne, ce jeune et agile Prestimion d'il y avait vingt ans : ce jeune homme à la résistance à toute épreuve, qui avait survécu à l'humiliation de l'usurpation de Korsibar et à l'épouvantable carnage de la guerre civile, et était malgré tout devenu Coronal. Comme il s'était battu pour cela ! Cela lui avait coûté un frère et une amante, et beaucoup de souffrances physiques en plus ; des nuits à camper sur des rives boueuses, des journées passées à traverser péniblement le désert le plus implacable de ce côté de Suvrael, des montures abattues sous lui sur le champ de bataille, des blessures dont il portait toujours les cicatrices. Dekkeret

avait de la chance de s'être vu épargner tout cela, sans parler d'une répétition de ces épreuves. Son élévation au trône s'était passée normalement, dans les règles. C'était une façon bien plus simple de devenir roi.

Tout aurait dû être simple pour moi aussi, pensa Prestimion. Mais ce n'était pas le destin que me réservait le Divin.

Il se tenait avec Dekkeret, *lord* Dekkeret, dans la salle du trône de Confalume, eux deux seulement, au milieu des échos. Tandis qu'ils regardaient le parquet de brillant bois jaune de gurna allant jusqu'au trône, ce bloc massif d'opale noire veinée de rubis se dressant en haut de plusieurs marches sur un piédestal en acajou noir, Dekkeret déclara :

— Il va vous manquer, j'en suis sûr. Allez, Prestimion, montez-y une dernière fois si vous le voulez. Je n'en parlerai jamais.

Prestimion sourit.

— Je n'ai jamais aimé m'asseoir dessus, lorsque j'étais Coronal. Je me sentirais encore plus mal en m'y asseyant maintenant.

— Mais vous avez pris place sur ce trône assez souvent lorsque vous étiez roi, et vous y faisiez bonne figure, alors.

— C'était mon travail d'y faire bonne figure, Dekkeret. Mais maintenant, ce travail est le vôtre. Je n'ai plus rien à faire là-haut, pas même au nom des sentiments.

Il continua cependant à observer le gigantesque trône pendant un moment. Même à présent, il ne pouvait s'empêcher de trouver amusante la prétention de cette salle du trône au coût ahurissant, que Confalume avait avec une telle grandeur imposée au cœur du Château, et le trône lui-même qui en était le joyau. Mais en même temps, il l'honorait comme le symbole du pouvoir légitime qu'il représentait, et cela lui ramena à l'esprit le souvenir de Confalume lui-même, qui d'une certaine façon avait été un père pour lui, davantage que le sien propre.

— Vous savez, Dekkeret, dit-il enfin, nous devons prendre le trône tape-à-l'œil du vieil homme très au sérieux lorsque nous nous trouvons dessus. Nous avons besoin de croire en chaque fibre de notre être à sa majesté. Car la vérité est que nous sommes des comédiens, savez-vous, et ceci est notre scène. Et pendant le peu de temps où nous nous pavanons sur cette scène nous devons croire que la pièce est réelle et importante : car si *nous-mêmes* ne paraissions pas le croire, qui d'autre sera disposé à le faire ?

— Oui. Oui, je le comprends bien, Prestimion.

— Mais maintenant, j'ai une autre scène à moi, et personne ne me verra m'agiter dessus... Sortons de cet endroit, voulez-vous ?

Prestimion accorda au gigantesque trône un dernier regard, presque attendri.

Ils passèrent de la salle du trône à la salle des jugements, une pièce de sa conception. C'était une splendeur également, dans une mesure qui n'avait rien de négligeable. Penserait-on, un jour, que le vieux lord Prestimion avait été un homme aussi enclin à l'ostentation et aux manifestations grandioses que son prédécesseur lord Confalume ? Eh bien, que l'on pense ainsi, alors. Ce n'était pas une question dont il avait à se soucier. L'histoire inventerait son propre Prestimion, comme elle avait inventé son propre Stiamot, son propre Arioc, son propre Guadeloom. C'était un processus dans lequel aucun homme ne pouvait interférer. Il était probablement déjà bien avancé sur le chemin de devenir une légende.

— Ces pièces, au-delà de ce point, je vais les supprimer et construire une chapelle pour le Coronal, je pense. J'ai l'impression qu'elle est nécessaire ici, dit Dekkeret.

— Bonne idée.

— Une chapelle à cet endroit, voulez-vous dire ?

— L'idée en général de construire des choses. Il me plaît que vous ayez déjà cela en tête. Si vous voulez une chapelle ici, construisez-en une. Apposez votre empreinte sur le Château, Dekkeret. Prenez-le en main. Façonnez-le selon votre volonté. Cet endroit est la somme de tous les rois qui y ont vécu. Nous n'aurons jamais terminé de le construire. Aussi longtemps que durera le monde, il y aura de nouvelles constructions ici.

— Oui. C'est ce que Majipoor attend de nous. Prestimion apprécia de faire cette dernière visite de ces pièces sacrées avec l'homme solide et déterminé qu'il avait désigné pour lui succéder. Dekkeret serait un superbe Coronal, de cela il était sûr. Il était nécessaire pour lui de savoir qu'il avait accordé au monde un tel successeur. Aussi grands qu'aient été ses propres hauts faits, l'Histoire ne lui aurait pas pardonné d'avoir donné à Majipoor une mauviette ou un idiot comme roi.

De grands Coronals avaient commis de telles erreurs par le passé. Mais Prestimion était certain que personne ne porterait jamais une telle accusation contre lui. Dekkeret se montrerait à la hauteur de toutes les espérances. Il serait un roi différent de son prédécesseur, oui, sérieux et honnête, là où Prestimion avait souvent compté sur la ruse et la manipulation. Et Dekkeret était un personnage grand et héroïque, qui inspirait le respect simplement en entrant dans une pièce, alors que Prestimion, créé par le Divin sur une échelle beaucoup plus petite, avait l'impression de devoir parvenir à la majesté uniquement grâce à sa personnalité.

Eh bien, ces différences permettraient aux gens de les distinguer plus facilement l'un de l'autre, dans les années à venir, en tout cas. « Du temps de Prestimion et Dekkeret », diraient-ils, revenant à cette

époque comme s'il s'agissait d'un âge d'or, de la façon dont les gens parlaient parfois de l'époque de Thrwym et Vildivar, Signor et Melikand, ou Agis et Klain. Mais ces rois n'existaient qu'en tant que paire de noms interchangeables, non comme des individus en tant que tels. Prestimion espérait un sort plus agréable. Il était si différent de Dekkeret que ceux qui vivraient dans les temps à venir verraient nécessairement en imagination l'image du vif et souple petit Prestimion, le maître archer, le grand planificateur, et la silhouette aux larges épaules et au grand corps de Dekkeret à côté de lui, et ils sauraient, à jamais, lequel était qui. Du moins Prestimion l'espérait-il.

— Pousserons-nous jusqu'au Parapet de Morvendil ? demanda-t-il en désignant d'un geste la porte du nord-ouest. J'ai souvent apprécié la vue que l'on y a la nuit.

— Et vous l'appréciez encore, souvent, fit Dekkeret. Vous *viendrez* bien souvent ?

— Aussi souvent qu'il est approprié pour un Pontife de montrer son nez au Château, j'imagine. Mais ce n'est pas très souvent, n'est-ce pas ? Et vous ne voudrez pas de moi ici, de toute façon. Quels que puissent être vos sentiments aujourd'hui, vous ne voudrez pas me voir fureter en ces lieux, une fois que vous commencerez à croire que cet endroit est vraiment à vous.

Dekkeret eut un petit rire, mais ne répondit rien.

Ils traversèrent rapidement les couloirs dans l'obscurité. Des gardes distants les saluèrent. D'autres, de vagues silhouettes qui auraient pu être des princes du royaume, les observèrent de loin également, mais personne n'osa s'approcher : qui aurait interrompu une conférence privée entre le Pontife et le Coronal ? Un passage couvert portant une inscription du temps de lord Dulcinon les mena à la Cour de Gaznivin, qui comportait un balcon à son extrémité la plus basse qui donnait accès au Parapet de lord Morvendil.

Quelle sorte de souverain avait été lord Morvendil ou même à quelle époque il avait vécu étaient des questions auxquelles Prestimion n'avait pas de réponse, mais le parapet lui-même, une longue et étroite rambarde en pierre noire de Velathys, avait longtemps été l'un des refuges privés de Prestimion, loin des soucis de la couronne. À cet endroit, le Mont s'achevait en une pointe étroite, chutant sous le mur du Château en une pente raide qui offrait une vue spectaculaire sur plusieurs des Cités Hautes et une partie de l'anneau des Cités Intérieures, juste en dessous. L'obscurité tombait rapidement là-bas, et des îlots de lumières surgissaient sur le flanc de la montagne gigantesque. Il était toujours instructif de songer que cette petite tache de lumière, à gauche, était en réalité une cité de six millions d'habitants, et ce point de lumière, là, le foyer de sept millions de

plus. Et celui-ci, en bas, confortablement appuyé contre le versant de la montagne et entouré d'un demi-cercle d'une noirceur d'encre, était le charmant Muldemar de Prestimion.

Des souvenirs remontaient en lui de sa jeunesse dans cette belle ville, son heureuse vie de famille ; la mère chaleureuse et aimante, le père noble et fort, si vite emporté par la mort, qui paraissait aussi royal que n'importe quel Coronal. Quelle chaleureuse communauté, quelle existence plaisante ! Il n'avait jamais connu un moment de tristesse ou de désespoir. Si le Château ne l'avait appelé, il serait à ce jour prince de Muldemar, affairé et satisfait au milieu des grappes et des caves à vin.

Mais il lui avait semblé normal et naturel de quitter le sein de sa famille et ses responsabilités princières envers la cité de sa naissance pour le service de l'humanité. Ainsi le désir lui était venu d'être Coronal et d'entourer Majipoor dans une chaleureuse étreinte familiale, lui le centre des rêves de chacun, lui le guide bienveillant, lui le père du monde.

Était-ce ainsi qu'il l'avait vu à l'époque, ou était-ce simplement la soif de pouvoir qui l'avait poussé vers le trône ? Il ne pouvait le dire. Il y avait eu, bien entendu, une partie de désir de maîtrise dans son ascension dans la hiérarchie du Château. Mais cela avait été loin d'être sa raison principale, il en était certain, très loin. Prestimion avait appris cela pendant la guerre contre Korsibar.

Il s'était alors battu pour le trône, oui, battu désespérément, mais pas tant parce qu'il le *voulait* simplement, comme Korsibar, mais parce qu'il était convaincu de le mériter, d'y être indispensable, qu'il était le seul et unique homme essentiel de son ère. Nul doute que de nombreux tyrans redoutables et de monstrueux renégats n'aient eu exactement les mêmes sentiments que lui, au cours de la longue histoire de l'humanité, en remontant jusqu'aux temps oubliés de la Vieille Terre. Eh bien, qu'il en soit ainsi ! Prestimion avait foi en son propre entendement de ses motivations personnelles. Et Majipoor, également, il le savait. Il était aimé de tous, et c'était la confirmation de tout. Il avait servi avec compétence en tant que Coronal, il servirait de même, à présent qu'il était Pontife.

Il tourna la tête vers Dekkeret, qui se tenait un peu en retrait, manifestement peu disposé à s'immiscer dans ses réflexions.

— Avez-vous déjà mûrement réfléchi à la façon dont vous allez commencer ?

— De nouveaux décrets et lois, voulez-vous dire ? Pour annuler d'antiques précédents, révoquer le protocole existant, et mettre le monde sens dessus dessous ? J'ai pensé que je pourrais attendre un peu avant de m'engager sur cette voie.

Prestimion rit.

— Sage position, je crois. Le Coronal qui gouverne le plus sagement est celui qui gouverne le moins. Lord Prankipin a remis le monde sur les rails en diminuant l'emprise du gouvernement ; Confalume a marché sur ses traces, et moi aussi. Les bénéfices se voient de tous côtés... Mais non, non, je ne parlais pas de questions législatives, seulement de sujets symboliques. Avez-vous l'intention de vous enfermer au Château jusqu'à ce que vous soyez totalement habitué à vos fonctions, ou allez-vous vous montrer au peuple ?

— Si je me cache ici en attendant de me sentir totalement habitué à mes fonctions, je risque d'être vieux et mort avant que le monde ne voie mon visage. Mais il est assurément trop tôt pour un Grand Périple, Prestimion !

— C'est aussi mon opinion. Gardez le Périple pour le traditionnel cinquième anniversaire, à moins que les circonstances ne vous y obligent plus tôt. Mais après être devenu Coronal, je n'ai pas perdu de temps pour visiter les cités voisines, faute d'aller plus loin. Bien sûr, j'étais un homme remuant, vous vous satisfaites plus facilement de voir les mêmes portes et fenêtres plusieurs semaines d'affilée, je pense. Cependant, il y a des avantages pour un Coronal à s'échapper du Château aussi souvent que les convenances le permettent. On a une vision sacrément étroite du monde, à cinquante kilomètres d'altitude.

— J'imagine, oui, répondit Dekkeret. Où êtes-vous allé au cours des premiers mois ?

— Tout au début, je me suis tout simplement glissé dehors avec Septach Melayn et Gialaurys, sans rien dire à personne, me rendant de nuit dans des endroits comme Banglecode, Greel ou Bibiroon. Nous portions des perruques et de fausses barbes, même, gardions les oreilles grandes ouvertes, et avons appris beaucoup sur le monde qui nous avait été donné à gouverner. Le marché de minuit de Bombifale... ah, c'était le bon temps ! Nous avons goûté des mets que jamais un Coronal n'avait mangés auparavant. Nous avons rendu visite aux marchands d'articles de sorcellerie. C'est là que j'ai rencontré Maundigand-Klimd, qui n'a eu aucun mal à percer mon déguisement... Non que je vous recommande un tel subterfuge.

— Non. Les accessoires tels que les perruques et les fausses barbes ne sont pas mon style, j'imagine.

— Un peu plus tard, j'ai voyagé de façon plus officielle. J'emmenais Teotas ou Abrigant avec moi, Gialaurys, Navigorn, différents membres de mon Conseil. Et je visitais les cités du Mont : Peritole, Strave, Minimool, en descendant le Mont jusqu'à Gimkandale, sans jamais m'imposer longtemps dans une ville, à cause des dépenses que cela occasionnait pour elle, simplement, j'arrivais, faisais un ou deux discours, écoutais les griefs, promettais des miracles, et repartais. C'est à cette époque de mon règne que je suis

allé à Normork, vous vous en souvenez peut-être.

— Comment pourrai-je jamais l'oublier, fit Dekkeret avec gravité.

— Trouver Maundigand-Klimd lors d'un voyage, vous lors d'un autre, et il y eut un troisième voyage, une visite à Stee, où j'ai rencontré lady Varaile. Des rencontres fortuites, toutes les trois, les plus purs des hasards, et cependant comme elles ont transformé mon règne et ma vie ! Alors que si vous restez enfermé au Château...

Dekkeret acquiesça d'un signe de tête.

— Oui, je vois bien ce que vous voulez dire.

— Une dernière question, puis nous devons rentrer, dit Prestimion. Maundigand-Klimd est allé vous trouver, n'est-ce pas, avec le récit de sa perception d'un Barjazid en Puissance du Royaume ? Que pensez-vous de son histoire ?

— Eh bien, pas grand-chose, voire rien. Dekkeret manifesta de la surprise que Prestimion fasse ne serait-ce que mentionner une idée si invraisemblable.

— Les trois fonctions sont occupées, et espérons qu'il n'y ait pas de vacance avant de nombreuses années.

— Vous donnez à ses paroles un sens très littéral, je vois.

— Le Su-suheris m'a fait exactement la même remarque. Mais comment pourrais-je considérer des paroles autrement que comme des choses pourvues de sens ? Vous semblez trouver divertissant de prêter de temps à autre l'oreille aux murmures des sorciers, mais pour moi ils ne sont que de vains oisifs et des parasites, même votre cher Maundigand-Klimd, et leurs prédictions ne sont que du vent pour moi. Si un mage vient me trouver pour me dire qu'il a vu dans ses rêves un Barjazid avec l'aura d'une Puissance du Royaume, pourquoi devrais-je y chercher une signification cachée et des subtilités enfouies ? J'étudie d'abord le message lui-même. Ce message particulier me semble une idiotie. Donc je l'écarte de mon esprit.

— Vous vous faites du tort en ignorant l'avertissement de Maundigand-Klimd.

Une certaine note d'exaspération apparut dans la voix de Dekkeret.

— Nous ne devrions pas nous quereller un jour aussi heureux, Prestimion. Mais, pardonnez-moi, quel sens peut-on trouver à sa prophétie ? Les Barjazid sont tous de détestables crapules, à l'exception de mon ami Dinitak. Le monde ne les prendrait jamais comme rois.

— Mais peut-être Dinitak, à votre avis ?

— Ce serait très tiré par les cheveux. Je vous accorde que je pourrais décider de le nommer mon successeur, ce qui ferait bel et bien de lui une Puissance du Royaume, et si je le faisais, je pense qu'il serait un souverain compétent, bien que peut-être un peu sévère. Mais

je vous assure sans le moindre doute, Prestimion, qu'il se passera de nombreuses années avant que je ne me mette à me tourmenter pour trouver mon remplaçant, et lorsque je le ferai, je doute sérieusement que mon choix se porte jamais sur Dinitak. Deux roturiers à la suite seraient peut-être plus que le système ne peut en supporter. Dinitak a de nombreuses qualités et est, je crois, mon meilleur ami, mais il n'a, à mon avis, pas l'âme assez généreuse pour être considéré, même pour plaisanter, comme un Coronal potentiel. C'est un homme dur, qui n'est guère charitable. Par conséquent...

Prestimion leva une main.

— Assez ! Je vous en supplie, Dekkeret, écartons toute la partie sur la Puissance du Royaume de cette prophétie. Vous venez d'exclure Dinitak, et quant à Khaymak Barjazid, j'ai autant de mal que vous à l'imaginer Coronal. Concentrez-vous plutôt sur l'avertissement de Maundigand-Klimd annonçant des difficultés au début de votre règne, et le fait qu'un Barjazid y sera mêlé.

— Je suis prêt à m'occuper de tout ce qui surviendra. Mais que cela survienne d'abord.

— Vous resterez cependant sur vos gardes ?

— Bien entendu. Cela va sans dire. Mais je ne prendrai pas les armes contre des fantômes, malgré tout ce que vous me dites de la sagesse de votre mage. Et je vous précise, Prestimion, que je serai toujours réticent à prendre les armes, quelque problème qui puisse surgir, si je dispose d'une solution pacifique... Abandonnerons-nous cette conversation, maintenant, Prestimion ? Nous devons nous préparer pour notre dîner d'adieu.

— Oui. En effet.

De toute façon, Prestimion se rendait compte qu'il ne servait à rien de continuer ainsi. Il était clair pour lui que ce qu'il essayait de faire était à peu près aussi utile que de se cogner la tête contre la gigantesque muraille de Normork. Cognez autant qu'il vous plaira : la muraille ne cédera jamais. Dekkeret non plus.

Peut-être suis-je trop sensible sur ce point, pensa Prestimion, ayant dû subir deux insurrections coup sur coup dans les premières années de mon règne. Je suis conditionné par mes propres expériences malheureuses à toujours m'attendre à des problèmes ; lorsqu'il n'y en a pas, comme ce fut le cas depuis de nombreuses années, depuis la mort de Dantirya Sambail, je me méfie de leur absence. Dekkeret a un caractère plus enjoué, laissons-le traiter la sombre prophétie de Maundigand-Klimd comme il l'entend. Peut-être le Divin lui accordera-t-il effectivement un heureux début de règne malgré tout. Et le dîner attend.

— J'ai une idée, Votre Grâce... Vous avez mentionné, il y a quelque temps, vos difficiles relations avec votre père et vos frères, dit Khaymak Barjazid.

Mandalisca lui lança un regard très surpris et courroucé. À cet instant, il avait totalement oublié avoir jamais parlé de son enfance malheureuse à Barjazid ou qui que ce soit d'autre. Et il n'était absolument pas accoutumé à ce que l'on s'adresse à lui en osant briser les murs qu'il avait érigés autour de sa vie privée.

— Et si tel était le cas ? demanda-t-il d'une voix coupante comme une lame.

Barjazid tressaillit. La terreur apparut dans les yeux dépareillés du petit homme.

— Je ne voulais pas vous offenser, monsieur ! Absolument pas ! C'est seulement que je vois un moyen d'intensifier le pouvoir du casque que vous tenez entre vos mains, un moyen qui utiliserait... certaines de vos... expériences.

Mandalisca se pencha en avant. L'aiguillon de cette brutale intrusion dans son âme se faisait toujours sentir, mais il était tout de même intéressé.

— De quelle manière ?

— Laissez-moi réfléchir à la façon de le présenter, dit prudemment Barjazid.

Il se tenait comme un homme qui s'apprêterait à avoir une discussion philosophique avec un khelpoin féroce et furieux, tout en crocs jaunes et yeux étincelants, qu'il aurait rencontré à l'improviste sur une tranquille route de campagne.

— Lorsque l'on utilise le casque, on en produit soi-même le pouvoir, reprit-il. J'ai la conviction que l'on pourrait augmenter la puissance de l'appareil, si l'on puisait dans un réservoir de douleur, de rage, ou... je pourrais presque dire « haine ».

— Eh bien, dites-le alors. *Haine*. C'est un mot que je comprends.

— Haine, oui. Et ainsi, certaines idées me sont venues à l'esprit, monsieur, en me souvenant de ce que vous m'aviez dit ce jour-là au sujet de votre enfance, de votre père. Votre... malheur juvénile...

Barjazid choisissait avec soin ses mots, manifestement conscient qu'il avançait en terrain glissant. Il comprenait que Mandalisca pouvait très bien ne pas vouloir se voir rappeler les paroles qui lui

avaient échappé, à sa grande surprise, le jour où lui, Barjazid et Jacomin Halefice traversaient le marché. Mais Mandralisca, se contrôlant, lui fit signe de poursuivre. Ce que fit astucieusement Barjazid : il parla par allusions, insinuations, euphémismes, tout en dépeignant le portrait du petit Mandralisca vivant dans la crainte continuelle de son père, ivre et brutal, et de ses frères, bravaches et tyranniques, souffrant chaque jour sous leurs coups, et engrangeant envers eux une pleine mesure de dégoût, qui, un jour, déborderait sur le monde. Dégoût qui pouvait être transformé en avantage, qui pouvait être exploité, qui pouvait devenir une source de grande puissance. Et proposa quelques suggestions sur la façon d'y parvenir.

Tout ceci était très intéressant. Mandralisca était reconnaissant à Barjazid de le partager avec lui. Mais il n'en regrettait pas moins d'avoir écarté, même pour un instant, le voile qui enveloppait sa jeunesse. Il avait toujours trouvé utile que le monde le perçoive comme un monstre taillé dans la glace ; il y avait de gros risques à donner à quelqu'un un aperçu de l'enfant vulnérable du temps passé qui se cachait quelque part derrière cette façade froide. S'il l'avait pu, il aurait volontiers ravalé tout ce qu'il avait dit au petit homme, cet étrange après-midi.

— Assez, dit enfin Mandralisca. Vous avez bien éclairé la question. Maintenant, allez et laissez-moi travailler.

Il tendit la main vers le casque.

Fin de l'automne dans les Gonghars, l'hiver est proche. La pluie légère mais continue de la saison chaude commence à laisser place à la pluie froide mais tout aussi permanente de l'automne, mêlée de neige fondue, qui cédera d'ici quelques semaines le terrain aux premières neiges de l'hiver. Voici la cabane, la hutte sordide, le foyer répugnant et délabré où vit le marchand de vin Kekkidis et sa famille, ici dans cette triste petite ville montagnarde d'Ibykos. L'heure est très avancée dans l'après-midi, sombre, froide. La pluie résonne sur le toit recouvert de lichen pourrissant, et coule par les trous habituels, atterrissant dans les seaux habituels avec un *ploc, ploc, ploc* régulier. Mandralisca n'ose allumer un feu. On ne gaspille pas le combustible dans cette maison, et tout combustible qui n'est pas consommé pour son père ne peut qu'être du combustible gâché ; personne ici ne compte, que son père, et le feu n'est allumé que lorsque son père revient de sa journée de travail, pas avant.

Aujourd'hui, cela peut prendre encore des heures. Ou, peut-être... si le Divin le veut... jamais.

Depuis trois jours maintenant, Kekkidis et son fils aîné, Malchio, se trouvent dans la cité de Velathys, à cent cinquante kilomètres de là, négociant pour acheter le stock d'un collègue marchand de vin qui est

mort dans une avalanche, en laissant une demi-douzaine d'enfants en bas âge affamés. Ils doivent rentrer aujourd'hui ; en fait, ils sont déjà plus qu'un peu en retard, car le flotteur qui relie Velathys à Ibykos part à l'aube, et arrive à Ibykos au milieu de l'après-midi, il fait quasiment nuit, à présent, mais le flotteur n'est pas là. Personne ne sait pourquoi. Un autre frère de Mandralisca les attend à la gare depuis midi avec la charrette. Le troisième est à la boutique de vin, aidant leur mère. Mandralisca est seul à la maison. Il se distrait en imaginant voluptueusement les cataclysmes survenant à son père. Peut-être, peut-être, peut-être, peut-être ! quelque chose est-il arrivé en route. Peut-être. Peut-être.

Son autre moyen de passer le temps, et de se tenir chaud, est de s'entraîner avec le bâton qu'il s'est taillé dans un morceau de bois de noctiflore. C'est un bâton de la plus belle sorte, un bâton en bois de noctiflore, et Mandralisca a mis de l'argent de côté pendant toute l'année dernière, pesant par pesant, pour s'acheter un jonc de taille convenable, qu'il a taillé et taillé encore au couteau jusqu'à ce qu'il ait une dimension et un poids parfaits, et épouse si parfaitement sa main que l'on pourrait croire qu'un maître artisan a dessiné la poignée. Maintenant, tenant le bâton de façon qu'il repose légèrement dans sa paume, il avance et recule prestement dans la pièce, feignant contre les ombres, portant des coups, parant. Il est vif, il est bon, son poignet est fort, son œil perçant ; il espère être un jour un champion. Mais pour l'instant, il veut surtout avoir chaud.

Il imagine que son père est son adversaire. Il danse tout autour du vieux, le frappant d'un air narquois, touchant l'extrémité de chaque épaule, sous le menton, le long des joues, jouant avec lui, le manipulant, l'humiliant. Kekkidis s'est mis à grogner de rage ; il fouette l'air de son bâton tenu à deux mains, comme s'il balançait une hache, mais le garçon est dix fois plus rapide que lui, et le touche encore et encore, alors que Kekkidis est incapable de faire une seule touche.

Peut-être Kekkidis ne rentrera-t-il jamais. Peut-être mourra-t-il quelque part sur la route. Fasse, prie Mandralisca, qu'il soit déjà mort !

Qu'il ait droit à une avalanche lui aussi.

Les collines au-dessus d'Ibykos sont déjà recouvertes de neige, une neige lourde et humide typique de la fin de saison. Mandralisca, fermant les yeux, se représente la pluie battante, l'imagine frappant la base de granit noir, ouvrant un angle dans les congères amoncelées, travaillant comme de petits couteaux pour les libérer, et les envoyer glisser en gros nuages sur le versant de la colline vers la grand-route en contrebas, juste au moment où le flotteur de Velathys passe, le dissimulant à la vue jusqu'au printemps prochain, Kekkidis et Malchio

enterrés sous un millier de tonnes de neige...

Ou qu'un trou apparaisse brusquement dans la route. Que le flotteur y soit englouti.

Que le flotteur fasse une embardée brutale. Qu'il plonge dans la rivière.

Que le moteur expire à mi-chemin entre ici et Velathys. Qu'ils soient pris dans un blizzard et meurent gelés.

Mandalisca ponctue chacune de ces pensées pleines d'espoir d'une furieuse botte de son bâton. Tac, tac, tac. Il tourbillonne, danse, tourne légèrement sur la pointe des pieds, frappe alors que son corps est plus qu'à moitié détourné de son ennemi. Revient par au-dessus, en angle descendant, impossible à parer, comme un éclair. Prends ça ! Ça ! Ça !

Le bruit de la charrette qui s'arrête, brusquement. Mandalisca en pleurerait. Pas d'avalanche, pas de trou béant, pas de blizzard meurtrier. Kekkidis est de nouveau à la maison.

Des voix. Des pas à l'extérieur, maintenant. Des toux. Une personne tape des pieds, deux personnes, Kekkidis et Malchio, débarrassant leurs bottes de la neige.

— Garçon ! Où es-tu garçon ? Laisse-nous entrer ! As-tu idée du froid qu'il fait dehors ?

Mandalisca appuie son bâton contre le mur. Se précipite vers la porte, manipule maladroitement le loquet. Deux hommes de haute taille se tiennent sur le seuil, l'un plus vieux que l'autre, deux visages blêmes et renfrognés aux joues creuses, aux cheveux noirs longs et gras, derrière lesquels brillent des yeux furieux. Mandalisca sent l'eau-de-vie dans leur haleine. Il y a une odeur de rage autour d'eux, aussi : une puanteur piquante, musquée, monte de sous leurs couvertures de fourrure. Quelque chose a dû aller de travers. Ils passent devant lui en tapant des pieds, le poussent d'un geste.

— Où est le feu ? demande Kekkidis. Pourquoi fait-il si bougrement froid ici ? Tu aurais dû préparer un feu pour nous, garçon !

Pas moyen d'y échapper. Condamné s'il prépare un feu, condamné s'il n'en prépare pas. La vieille rengaine.

Mandalisca s'empresse d'aller chercher du petit bois sous le porche du fond. Son père et son frère, leur manteau toujours sur le dos, sont plantés au milieu de la pièce, se frottant les mains pour les réchauffer. Ils parlent de leur voyage. Leurs voix sont dures et amères. À l'évidence la tentative a été un échec ; les représentants de la succession de l'autre marchand de vin ont été trop malins pour Kekkidis, l'achat facile et bon marché de marchandises vendues sur saisie est tombé à l'eau, toute l'expédition a été une perte de temps et d'argent. Mandalisca garde la tête basse et vague à ses affaires, sans

poser de question. Il est trop avisé pour attirer l'attention sur lui lorsque son père est d'une telle humeur. Mieux vaut rester hors de son chemin, s'attacher aux ombres, le laisser passer sa rage sur les poêles, la batterie de cuisine et les tabourets, pas sur son plus jeune fils.

Mais cela se produit quand même. Mandralisca est un demi-pas trop lent à accomplir une tâche. Kekkidis est mécontent. Il grogne, il jure, voit soudain le bâton de Mandralisca appuyé contre le mur à peu de distance de lui, s'en saisit et frappe durement le garçon à l'estomac avec son extrémité.

C'est insupportable. Pas tant la douleur d'être frappé avec le bâton, bien qu'elle lui coupe quasiment le souffle, mais le fait que son père se serve de son bâton. Kekkidis n'a pas à y toucher, encore moins à l'utiliser contre lui. Ce bâton est à *lui*. Son seul bien. Acheté avec son propre argent, taillé de ses propres mains.

Sans prendre le temps de réfléchir, Mandralisca tend la main pour le saisir alors que Kekkidis le lève pour un second coup. Prompt comme l'éclair, il avance, attrape le bâton par un bout, le tire vers lui, essayant de l'arracher de la main de son père.

C'est une terrible erreur. Il le sait alors même qu'il la commet, mais malgré toute sa vivacité, il ne peut interrompre son geste. Kekkidis le dévisage le regard fou, bafouillant de stupéfaction devant un acte de défi si flagrant. Il oblige Mandralisca à lâcher prise d'une torsion latérale d'une force vicieuse, à laquelle le mince poignet de Mandralisca ne peut résister. Saisit le bâton par les deux extrémités, avec un rictus, le casse facilement sur son genou, sourit de nouveau largement, lève les deux morceaux pour les lui montrer, et les jette négligemment dans le feu. Tout ceci ne prend qu'une seconde ou deux.

— Non, murmure Mandralisca, ne croyant pas encore que c'est arrivé. Non... non... s'il te plaît... Une année d'économie. Son superbe bâton.

Trente-cinq ans plus tard et près de deux mille kilomètres plus au nord et à l'est, l'homme qui se nomme comte Mandralisca de Zimroel est assis dans une petite pièce circulaire au plafond en voûte, et aux murs de terre sèche orange foncé, sur une falaise dominant les étendues désertiques de la Plaine des Fouets. Il porte un casque de dentelle métallique sur le front ; ses mains sont serrées sur ses côtés comme si chacune tenait une moitié brisée de son bâton cassé.

Il voit le visage de son père devant lui. Le sourire triomphant et vindicatif. Les morceaux du bâton levés... jetés dans les flammes...

L'esprit en quête de Mandralisca s'élève dans le ciel, à l'extérieur, se souvenant, haïssant...

— *Non... non... s'il te plaît...*

Teotas, de nouveau vaincu par le sommeil, dort. Il ne peut rien faire d'autre. Son esprit craint le sommeil, mais son corps le réclame. Chaque nuit il se bat, perd, succombe. Ainsi, à présent, malgré son combat nocturne, une fois de plus, il gît endormi. Rêvant. Un désert, quelque part, nul endroit réel. Des hallucinations s'élèvent des rochers comme des ondes de chaleur. Il entend des gémissements et d'occasionnels sanglots, ainsi que ce qui pourrait être un chœur d'insectes, un bruissement sec. Le vent est chaud et chargé de poussière. L'aube est d'un éclat aveuglant. Les rochers sont des nœuds brillants de pure énergie, dont les surfaces rouges à la riche texture vibrent de dessins qui changent constamment. D'un côté de chaque masse rocheuse, il voit des lumières dorées tournant gracieusement. Sur le côté opposé, des sphères d'un bleu pâle naissent continuellement et s'envolent. Tout chatoie. Tout luit d'une lumière intérieure. Tout serait d'une beauté magnifique si ce n'était si effrayant.

Lui-même s'est transformé en quelque chose de hideux. Ses mains sont devenues des marteaux. Ses orteils sont des griffes recourbées. Ses genoux ont des yeux mais pas de paupières. Sa langue est en satin. Sa salive est en verre. Son sang est de la bile et sa bile est du sang. Un sentiment troublant de punition imminente l'accable. Des créatures faites de nervures verticales de cartilage gris mugissent sourdement à son intention. Il ne sait comment mais il en comprend la signification : elles expriment leur mépris, elles se moquent de lui et de ses innombrables insuffisances. Il veut crier, mais aucun son ne sort de sa gorge. Il ne peut fuir cette scène non plus. Il est paralysé.

— Fi... o... rin... da...

Dans un ultime effort, il parvient à prononcer son nom. Peut-elle l'entendre ? Le sauvera-t-elle ?

— Fi... o... rin... da...

Il tire sur la courtepointe tire-bouchonnée, emmêlée. Fiorinda est couchée à côté de lui comme une poupée grandeur nature abandonnée là par quelqu'un, coupée de lui par un mur de sommeil, il sait qu'elle est là, ne peut l'atteindre, ne peut la toucher d'aucune façon. L'un d'eux se trouve dans un autre univers. Il n'a aucun moyen de savoir lequel. Probablement moi, décide-t-il. Oui. Il est dans un autre univers, endormi, rêvant, rêvant qu'il est couché dans son lit au Château, endormi près de Fiorinda qui dort, hors d'atteinte. Et il rêve.

— Fiorinda ? Silence. Solitude.

Il comprend à présent qu'il doit être en train de rêver qu'il est éveillé. Il s'assied, tend la main vers la veilleuse. À son faible éclat vert, il voit qu'il est seul dans le lit. Il se souvient, maintenant : Fiorinda a accompagné Varaile au Labyrinthe, ce n'est pas une séparation définitive, seulement un ajournement de leur décision, une

rapide visite pour aider Varaile à s'installer dans son nouveau foyer. Et ensuite, ils décideront lequel des deux acceptera le poste qui lui a été offert ; si Fiorinda sera dame d'honneur de l'épouse du nouveau Pontife, ou si lui sera le Haut Conseiller de lord Dekkeret. Mais comment peut-il être Haut Conseiller alors qu'il n'est que le plus répugnant des insectes ?

Entre-temps, il est seul au Château. Assailli de rêves impitoyables.

Nuit après nuit... la terreur. La folie. Où peut-il se cacher ? Nulle part. Il n'y a aucun endroit où se cacher. Nulle part. Nulle part.

— Tu entends quelque chose ? demanda Varaile. L'un des enfants crier, peut-être ?

— Quoi ? Quoi ?

— Réveille-toi, Prestimion ! L'un des enfants...

Il émit un nouveau bruit interrogatif, mais ne montra pas signe de vouloir se réveiller. Au bout d'un moment.

Varaile prit conscience qu'il n'avait aucune raison de le faire. Il était très tard. Il était épuisé ; depuis leur arrivée au Labyrinthe, ses jours, et beaucoup de ses nuits également, avaient été remplis de réunions, conférences, discussions. Les fonctionnaires du Pontificat du défunt Confalume devaient être reçus et sondés, les personnes que Prestimion avait amenées avec lui du Château devaient être intégrées au système existant, il y avait des demandes de service à examiner, des pétitions auxquelles faire droit...

Laissons-le dormir, pensa Varaile. C'était un problème dont elle pouvait se charger seule.

Et cela se produisit à nouveau : un son bizarre, étranglé, qui semblait vouloir être un hurlement, mais se traduisait en un gémissement. À sa hauteur, elle crut reconnaître la voix de Simbilon, qui, bien qu'il eût près de onze ans, avait toujours un contralto pur et clair. C'est donc dans sa chambre qu'elle se rendit en premier lieu, en s'orientant de manière hésitante dans cet ensemble de pièces déconcertant qu'était la résidence impériale. Un globe dansant de lumière assujettie orange flottait au-dessus de sa tête, illuminant son chemin.

Mais Simbilon dormait paisiblement au milieu de son fouillis de livres, une douzaine voire plus, éparpillés tout autour de lui sur le lit, l'un encore ouvert, les pages aplaties sur sa poitrine où était tombé le livre lorsque le sommeil l'avait surpris. Varaile le prit, le posa à côté de son oreiller et sortit de la chambre.

Le bruit étrange lui parvint à nouveau, plus pressant, à présent. Elle fut effrayée à l'idée que l'un de ses enfants puisse émettre un tel son. Elle traversa en hâte le couloir, et entra dans la chambre où dormait Tuanelys sur un amas d'animaux en peluche entassés haut sur

son lit ; des blaves, des sigimoins, des bilantons, des canavongs, des ghalvars, et même un manculain à museau allongé, son préféré du moment, transformé par la main du fabricant en un jouet adorable, alors que les vrais manculains des jungles de Stoienzar, entièrement couverts de piquants jaunes empoisonnés, étaient aussi loin de la douceur qu'un animal peut l'être.

Mais il n'y avait aucun animal en peluche autour d'elle à ce moment. Tuanelys les avait apparemment jetés pêle-mêle dans toutes les directions, comme s'il s'agissait de sales vermines ayant envahi son lit. Même le manculain adoré avait été écarté : Varaile le vit de l'autre côté de la pièce, à l'envers sur la coiffeuse de la petite fille, où, en atterrissant, il avait bousculé une douzaine de jolis petits vaisseaux de verre dont Tuanelys faisait collection. Plusieurs paraissaient être brisés. Quant à Tuanelys elle-même, elle avait repoussé à coups de pied la courtepointe et était couchée en un petit tas tout recroquevillé, genoux presque sous le menton, le corps entièrement raidi, sa chemise de nuit remontée et retroussée sous ses bras, si bien que son petit corps mince était nu. Elle brillait comme si elle avait eu de la fièvre. Une mare de sueur avait taché les draps autour d'elle.

— Tuanelys, mon trésor...

Un autre gémissement qui aurait voulu être un cri. Une onde de convulsion parcourut la fillette : elle grimaça, tressaillit et frissonna, rua d'une jambe puis de l'autre, serra les poings, rentra la tête dans les épaules. Varaile lui toucha légèrement l'épaule. Sa peau était tiède, normale : pas de fièvre. Mais Tuanelys eut un mouvement de recul à son contact. Elle recommença à gémir, un gémissement qui se transforma rapidement en un sanglot épouvantable. Ses traits étaient déformés en un masque hideux, les yeux étroitement clos, les narines dilatées, les lèvres retroussées, les dents à nu.

— Ce n'est que moi, mon cœur. Chut. Chut. Tout va bien. Mère est là. Chut. Tuanelys. Chut.

Elle tira sur la chemise de nuit de l'enfant, la descendit sur sa taille et ses cuisses, tourna la petite fille sur le dos, et lui caressa doucement le front, tout en continuant à lui murmurer des mots doux. Petit à petit, la tension qui avait saisi Tuanelys sembla se relâcher un peu. De temps à autre, une onde répondant à quelque horrible vision intérieure continuait à la secouer, mais cela commençait à se ralentir, et le masque effrayant qu'était devenu son visage avait commencé à reprendre son aspect habituel.

Varaile se rendit compte que quelqu'un se tenait derrière son épaule. Prestimion ? Non : Fiorinda, comprit Varaile. Elle s'était réveillée et était venue dans le couloir depuis ses propres appartements pour voir ce qui se passait.

— Un cauchemar, dit Varaile, sans se retourner. Va lui chercher

un bol de lait, s'il te plaît.

Les paupières de Tuanelys battirent et s'ouvrirent. Elle paraissait hébétée, désorientée, encore plus abasourdie que ce à quoi l'on pourrait s'attendre de la part d'un enfant réveillé au milieu de la nuit. Ce n'était que la deuxième semaine qu'elle vivait au Labyrinthe. Ils avaient essayé d'y installer sa chambre le plus possible comme celle qu'elle avait au Château, mais, il n'empêche... cette rupture dans sa vie, l'amplitude du bouleversement...

— Maman...

Sa voix était rauque. Elle n'avait plus utilisé ce mot depuis au moins deux ans.

— Tout va bien, Tuanelys. Tout va bien.

— Il n'avaient pas de visages... seulement des yeux...

— Ils n'étaient pas réels. Tu rêvais, mon trésor.

— Ils étaient des centaines et des centaines. Sans visage. Juste... des yeux. Oh, maman... maman...

Elle tremblait de peur. Quelle que soit la vision qui avait affecté son esprit endormi, elle était encore bien vivace. Bribe par bribe elle se mit à décrire à Varaile ce qu'elle avait vu, du moins elle essaya, mais les descriptions étaient fragmentaires, ses paroles largement incohérentes. Elle avait vu quelque chose d'affreux, c'était clair. Mais il lui manquait la faculté de rendre son cauchemar réel aux yeux de Varaile. Des créatures blanches, de mystérieuses *créatures* blêmes, une horde d'hommes sans visages défilant, ou étaient-ce des espèces de vers géants ? des milliers d'yeux fixes...

Les détails ne comptaient guère. Les cauchemars d'une petite fille n'avaient pas de signification importante ; ce qui était important, c'était qu'elle ait eu des cauchemars. Là, dans le havre du Labyrinthe, dans ces appartements nichés tout au fond du secteur impérial, quelque chose de sombre et d'épouvantable avait réussi à se glisser et à toucher l'esprit de la fille du Pontife de Majipoor. Ce n'était pas normal.

— Ils étaient si froids, disait Tuanelys. Ils détestaient tout ce qui a du sang chaud dans les veines. Des hommes morts avec des yeux. Assis sur des montagnes blanches. Froids, si froids, tu les touchais et tu gelais...

Fiorinda reparut, portant un bol de lait.

— Je l'ai réchauffé un peu. La pauvre enfant ! Je me demande si nous ne devrions pas y ajouter une goutte de cognac.

— Pas cette fois, je pense. Tiens, Tuanelys, laisse-moi remonter les couvertures sur toi. Bois ceci, mon cœur. C'est du lait. Bois-le doucement, une petite gorgée à la fois...

Tuanelys but le bol à petites gorgées. L'étrange crise semblait passer. Elle cherchait ses animaux en peluche. Varaile et Fiorinda les

rassemblèrent et les disposèrent à côté d'elle sur le lit. Elle trouva le manculain et le jeta sous la courtepoinle, de nouveau tout près d'elle.

— Tout le mois dernier, Teotas aussi a fait d'horribles cauchemars, dit Fiorinda. Je ne serais pas surprise qu'il en fasse un en ce moment... Voulez-vous que je reste avec elle, Varaile ?

— Retourne te coucher. Je veillerai sur elle.

Elle prit le bol de lait vide des mains de Tuanelys, et repoussa légèrement la tête de la petite fille sur son oreiller, la maintenant là, la caressant pour la replonger dans le sommeil. Pendant un instant ou deux, Tuanelys parut parfaitement calme. Puis un brusque frisson la parcourut, comme si le rêve revenait.

— Des yeux, murmura-t-elle. Pas de visage.

C'est là que cela se termina. En quelques minutes elle était paisiblement endormie. De légers ronflements de petite fille s'élevaient. Varaile resta à la surveiller pendant un moment, attendant d'être totalement sûre que tout allait bien. Cela semblait être le cas. Elle sortit sur la pointe des pieds et retourna dans sa propre chambre, où elle retrouva Prestimion toujours profondément endormi, et resta couchée à côté de lui, éveillée, jusqu'à ce que vienne l'aube sans soleil du Labyrinthe.

Debout devant le Lord Gaviral dans la grande salle du palais de Gaviral, Mandralisca balançait machinalement le casque de Barjazid d'une main à l'autre, geste qui était presque devenu un tic chez lui, au cours des dernières semaines.

— Un compte rendu d'évolution, monseigneur Gaviral, dit-il. L'arme secrète dont je vous ai parlé, ce petit casque que voilà ? J'ai bien avancé dans sa maîtrise.

Gaviral sourit. Son sourire n'avait rien qui réjouisse le cœur : une rapide torsion de ses maigres petites lèvres, découvrant une rangée de dents irrégulières, pour la plupart triangulaires, et un éclat froid apparaissant un instant dans ses petits yeux enfoncés. Il se passa la main dans ses cheveux roux épais et clairsemés.

— Y a-t-il des résultats particuliers à signaler ? demanda-t-il.

— J'ai pénétré dans le Château avec, milord.

— Ah !

— Et le Labyrinthe.

— Ah ! Ah !

C'était l'une des expressions favorites de Dantirya Sambail, ce double « ah », avec un moment de pause entre les deux et une emphase cinglante sur le second. Gaviral ne pouvait être très vieux à la mort de Dantirya Sambail, mais il avait réussi à imiter l'intonation du Procureur à la perfection. Il était bizarre, et nullement amusant, d'entendre ce double « ah » dans la bouche de Gaviral, comme un

numéro de ventriloque d'outre-tombe. Le Lord Gaviral avait plus qu'un peu de la laideur de son fameux oncle, mais quasiment rien de sa sinistre astuce ni de sa sombre habileté tortueuse, et il n'était pas agréable à Mandralisca de se voir offrir une imitation aussi précise des habitudes du Procureur. Il s'agissait de sentiments qu'il gardait pour lui, cependant, comme tant d'autres sujets.

— Je suis maintenant prêt, reprit Mandralisca, à proposer une modification de notre stratégie.

— Qui consisterait à... ?

— À nous placer de façon plus agressive en position de visibilité, milord. Je suggère que nous quittions cet endroit dans le désert, et transférons notre centre d'opérations dans la cité de Ni-moya.

— Vous me plongez dans la perplexité, comte. C'est une étape contre laquelle vous nous avez mis en garde depuis le début de notre campagne. Cela enverrait, avez-vous dit, un signal immédiat aux fonctionnaires Pontificaux, qui fourmillent partout à Ni-moya, qu'une révolte avait éclaté à Zimroel contre l'autorité du gouvernement central. Le mois dernier encore, vous nous avez déconseillé de dévoiler prématurément notre jeu. Pourquoi, aujourd'hui, vous contredisez-vous ?

— Parce que j'ai moins peur du gouvernement central aujourd'hui qu'il y a un an, ou même un mois.

— Ah ! Ah !

— Je continue à croire que nous devons avancer avec une extrême prudence vers notre but. Vous ne m'entendrez pas vous conseiller une déclaration de guerre contre le gouvernement de Prestimion et Dekkeret : pas encore, du moins. Mais je considère maintenant que nous pouvons nous permettre de prendre davantage de risques, car les armes dont nous disposons – il souleva le casque – sont plus importantes que je ne l'avais imaginé. Si Prestimion et Compagnie tentent de nous nuire, nous pourrons nous défendre.

— Ah !

Mandralisca attendit le second, regardant Gaviral d'un air furieux dans l'expectative. Mais il ne vint pas.

— Donc, nous irons à Ni-moya, dit-il au bout d'un moment. Vous réoccuperez la procuratie, cependant vous ne tenterez, en aucun cas, de réclamer le titre de Procureur. Vos frères prendront possession de demeures presque aussi grandioses. Toutefois, pour le moment, vous vivrez là en tant que simples citoyens, ne revendiquant d'autorité que sur le domaine de votre famille. Est-ce compris, milord Gaviral ?

— Cela signifie-t-il que nous ne serons plus considérés comme lords ? demanda Gaviral.

Il était évident à son expression que cette possibilité lui était pénible.

— À l'intérieur de vos foyers, vous serez toujours les Lords de Zimroel. Dans vos relations avec les gens de Ni-moya, vous serez les cinq princes de la Maison de Sambail, et rien de plus, pour l'instant. Plus tard, milord, j'aurai un titre plus noble encore que celui de « lord » pour vous, mais cela devra attendre un peu plus longtemps.

Un sourire d'excitation apparut sur le déplaisant visage de Gaviral. Il se pencha en avant avec avidité.

— Et quel serait ce titre plus noble ? demanda-t-il, comme s'il connaissait déjà la réponse.

— Pontife, répondit Mandralisca.

— Monseigneur, dit le chambellan de Dekkeret, le prince Dinitak est ici.

— Merci, Zeldor Luudwid. Demandez-lui d'entrer.

Il fut amusé d'entendre le chambellan promouvoir Dinitak au principat. Un tel titre ne lui avait jamais été conféré, et Dekkeret ne projetait pas particulièrement de le faire ; Dinitak ne montrait d'ailleurs pas le moindre désir d'être élevé à la noblesse. Il était toujours le fils de Venghenar Barjazid, après tout, un enfant du désert de Suvrael qui avait autrefois collaboré avec son peu reluisant père pour escroquer et exploiter les voyageurs qui les engageaient comme guides dans ce pays peu accueillant. L'aristocratie du Mont du Château avait accepté Dinitak comme l'ami de Dekkeret, parce que Dekkeret ne leur avait pas laissé le choix. Mais ils n'accepteraient jamais que Dekkeret le lance parmi eux en tant que membre de leur caste élevée.

— Dinitak, dit Dekkeret, en se levant pour le serrer dans ses bras.

Au cours des dernières semaines, Dekkeret avait adopté comme quartier général une section du Long Couloir de Methirasp, qui n'était absolument pas un couloir, mais plutôt une série de petites pièces octogonales à l'intérieur de la Bibliothèque de lord Stiamot. La bibliothèque elle-même était un passage sinueux continu qui serpentait tout autour du sommet du Mont du Château sur une longueur totale de nombreux kilomètres, et, d'après la légende, contenait chaque livre publié dans tous les mondes de l'univers. À un endroit directement en dessous du tapis de verdure du Clos de Vildivar, elle débouchait sur les douze pièces du Couloir de Methirasp. Elles étaient réservées aux érudits ; mais il était rare que plus d'une ou deux d'entre elles soient occupées.

Dekkeret, tombant sur ces pièces lors d'une de ses explorations du Château, avait immédiatement été séduit. Elles étaient hautes de deux étages, leurs murs couverts de peintures murales représentant des dragons de mer et des animaux terrestres fantastiques, des chevaliers dans des tournois, des merveilles naturelles, et beaucoup d'autres choses encore, toutes rendues dans un style médiéval ravissant. Très haut au-dessus des têtes, des plafonds aux couleurs éclatantes, peints en vermillon, jaune, vert et bleu, et recouverts d'un vernis clair et fin qui les faisait scintiller comme du cristal, donnaient une chaude lumière réfléchie. Des couloirs aux murs couverts d'étagères pleines de

livres menaient à la bibliothèque proprement dite. Dekkeret s'était surpris à revenir à plusieurs reprises dans ce sanctuaire plaisant à l'intérieur du Château, et avait finalement décidé de faire fermer au public la partie connue sous le nom de Cabinet de Travail de lord Spurifon pour la transformer en bureau auxiliaire à son usage. C'est là qu'il reçut Dinitak Barjazid ce jour-là.

Ils discutèrent tranquillement de choses et d'autres pendant un moment : une visite que Dinitak avait faite récemment à la grande cité de Stee, les projets de Dekkeret de se rendre dans cette ville et certaines de ses voisines sur le Mont, et ainsi de suite. Il n'était pas difficile pour Dekkeret de voir qu'une tension intérieure réprimée était à l'œuvre dans l'âme de son ami, mais il laissa Dinitak mener la conversation ; et petit à petit, il en vint au sujet qui l'avait amené à demander une audience privée avec le Coronal.

— Avez-vous souvent vu le prince Teotas récemment, Votre Seigneurie ? demanda Dinitak, une nouvelle intensité se manifestant dans sa voix.

Dekkeret fut agacé par la soudaine évocation du nom de Teotas. Le problème concernant Teotas était devenu sensible pour lui.

— Je le vois de temps à autre, mais pas très souvent, répliqua Dekkeret. Avec cette question de désignation du Haut Conseiller toujours en suspens, il semble m'éviter. Ne veut pas refuser le poste, mais ne peut se résoudre à l'accepter, non plus. J'en attribue la responsabilité à Fiorinda.

Le regard tranquille et pénétrant de Dinitak exprima de la surprise.

— Fiorinda ? En quoi Fiorinda est-elle impliquée dans votre choix d'un Haut Conseiller ?

— Elle est mariée à l'homme que j'ai choisi, non Dinitak ? Ce qui nous crée une couche de complications que je n'avais pas prise en considération. J'imagine que tu es au courant qu'elle est partie au Labyrinthe retrouver lady Varaile, en laissant Teotas.

Dekkeret fouilla avec irritation dans les piles de documents sur son bureau. Cela l'ennuyait de discuter du problème de plus en plus embarrassant de Teotas, même avec Dinitak.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle demanderait à Teotas de choisir entre devenir Haut Conseiller et se séparer de sa femme.

— C'est sérieux à ce point, vous croyez ? Avec colère, Dekkeret ramassa les papiers en tas.

— Comment le saurais-je ? Ces derniers temps, Teotas me parle à peine. Mais pour quelle autre raison hésiterait-il à accepter cette nomination ? Si Fiorinda lui a posé une espèce d'ultimatum concernant sa vie au Labyrinthe, il ne peut pas vraiment rester ici et devenir Haut Conseiller, pas s'il veut sauver son mariage. Les femmes !

Dinitak sourit.

— Ce sont des créatures peu commodes, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Il ne m'est jamais venu une seconde à l'idée qu'elle placerait le fait de rester dame d'honneur de Varaile au-dessus de l'opportunité qu'a son mari d'occuper une fonction au Château qui ne le cède qu'à la mienne. Entre-temps, Septach Melayn s'est déjà installé au Labyrinthe pour être le porte-parole de Prestimion, et le poste de Haut Conseiller reste vacant ici... Qui plus est, Teotas a l'air d'une épave. Tout ceci doit le démolir.

— Il a très mauvaise mine, oui, convint Dinitak. Mais je suis convaincu que ce problème avec Fiorinda n'est pas le seul qui le travaille.

— Que veux-tu dire ? Que se passe-t-il d'autre ? Dinitak regardait Dekkeret bien en face.

— Teotas a recherché ma compagnie à plusieurs reprises, récemment. Je pense que vous savez que lui et moi n'avons jamais eu grand commerce ensemble. Cependant maintenant, il souffre et réclame de l'aide, mais il n'ose s'adresser à vous à cause de cette histoire de Haut Conseiller, à laquelle il ne voit pas de solution. Il a donc préféré venir me trouver. Dans l'espoir, sans doute, que je vous parle de lui.

— Comme tu le fais en ce moment. Mais quelle sorte d'aide puis-je lui fournir ? Tu dis qu'il souffre. Mais si un homme ne peut prendre de décision sur un sujet aussi important que le poste de Haut Conseiller...

— Cela n'a rien à voir avec le poste de Haut Conseiller, monseigneur. Il n'y a aucun lien direct.

— Alors de quoi d'autre peut-il s'agir ? dit sèchement Dekkeret, perplexe et commençant à s'impatienter.

— Il reçoit des messages, Dekkeret. Nuit après nuit, les plus terribles rêves, les cauchemars les plus atroces. Cela a atteint un tel point qu'il a peur de s'endormir.

— Des messages ? Les messages sont bienveillants, Dinitak.

— Les messages de la Dame, oui. Mais ceux-ci ne viennent pas d'elle. La Dame n'envoie pas de rêves de monstres et de démons qui poursuivent les gens dans des paysages dévastés. La Dame ne vous envoie pas non plus de rêves pour vous persuader de votre totale absence de qualités, et vous faire croire que chaque acte de votre vie a été une imposture méprisante. Il dit que certaines nuits il se réveille en se méprisant. *Méprisant*.

Dekkeret se remet à jouer nerveusement avec ses documents.

— Teotas devrait consulter un interprète des rêves, dans ce cas, et se faire remettre les idées en place. Par le Divin, Dinitak, c'est

exaspérant ! J'offre le poste le plus important de mon gouvernement à un homme qui me semble éminemment qualifié, et je découvre à présent qu'il ne peut l'accepter parce que sa femme ne le lui permet pas, et qu'il est par ailleurs troublé par quelques mauvais rêves... ! Très bien, c'est assez simple. Je vais retirer mon offre et Teotas pourra courir au Labyrinthe retrouver Fiorinda. Peut-être le vieux Dembitave voudra-t-il être Haut Conseiller. Ou peut-être que je pourrais faire quitter Muldemar à Abrigant et lui faire prendre ce poste. Ou encore, j'imagine que je peux demander à l'un des jeunes princes, Vandimain, peut-être...

— Monseigneur, le coupa brusquement Dinitak. Je vous rappelle que je vous ai dit que Teotas recevait des messages.

— Ce qui est une affirmation sans aucun sens pour moi.

— Ce que je veux dire, c'est que quelqu'un glisse à distance ces terribles rêves dans l'esprit de Teotas. Vous continuez à croire que la Dame de l'Île est la seule personne au monde à pouvoir entrer dans l'esprit des gens endormis.

— Eh bien ? N'en est-il pas ainsi ?

— Vous rappelez-vous un certain casque, Dekkeret, un petit appareil de dentelle métallique, que mon défunt père utilisa sur vous, il y a longtemps, alors que vous traversiez avec nous le Désert des Rêves Volés à Suvrael ? Vous souvenez-vous d'une version plus récente du même appareil, que j'ai moi-même utilisé en votre présence, et que lord Prestimion a également utilisé, lorsque nous luttions contre le rebelle Dantirya Sambail ? Ce casque donne à une personne la capacité d'entrer dans les esprits par-delà de grandes distances. Prestimion lui-même pourrait vous le confirmer, si vous le lui demandiez.

— Mais ces casques et tous les documents touchant à leur fabrication et leur fonctionnement sont gardés sous clef au Trésor du Château. Personne ne s'en est approché depuis des années. Essaies-tu de me dire qu'ils ont été volés ?

— Pas du tout, monseigneur.

— Alors pourquoi en discutons-nous ?

— À cause des rêves que fait Teotas.

— Très bien. Donc Teotas fait de très mauvais rêves. Ce n'est pas un événement sans importance. Mais les rêves, en fin de compte, ne sont que des rêves. Nous les générons des profondeurs de nos âmes, à moins que l'on ne nous les y glisse de l'extérieur, et la seule à pouvoir accomplir cela est la Dame de l'île. Qui certainement n'enverrait jamais à personne des rêves de l'espèce que tu dis que reçoit Teotas. Et tu as toi-même reconnu que nous contrôlons la seule autre machine qui puisse faire une telle chose, et qui est le casque que ton père utilisait.

— Comment pouvez-vous être sûr, demanda Dinitak, que les appareils que vous tenez sous clef au Trésor sont les seuls exemplaires qui existent ? Je suis familier du fonctionnement du casque. Votre Seigneurie, je sais ce qu'il peut faire. Ce qui arrive à Teotas est précisément ce genre de chose.

Pour la première fois, Dekkeret commença à voir où Dinitak avait voulu l'amener tout ce temps.

— Et qui, d'après toi, possède cet autre casque et tourmente ce pauvre Teotas avec ?

Un éclat apparut dans les yeux de Dinitak.

— Le frère cadet de mon père, Khaymak, était le mécanicien qui construisait les casques qui permettaient de contrôler les esprits pour mon père. Khaymak est resté à Suvrael toutes ces années, vaquant à je ne sais quelles affaires louches dont il s'occupe. Mais vous vous souvenez peut-être qu'il est venu sur le Mont du Château, pas plus tard que l'année dernière...

— Bien sûr, dit Dekkeret. Bien sûr !

Tout commençait à se mettre en place à présent.

— Venu sur le Mont du Château, continua Dinitak, cherchant à s'engager au service de lord Prestimion. J'ai moi-même veillé, en détestant l'embarras, je le reconnais, d'avoir un parent si peu recommandable dans les environs, à ce qu'on lui refuse l'autorisation de s'approcher du Château. Je vois maintenant que c'était une erreur monumentale.

— Tu penses qu'il a construit un autre casque ?

— Soit ça, soit il en a conçu un et cherchait un protecteur pour financer la fabrication d'un modèle qui fonctionne. J'ai eu l'impression que c'était pour cette raison qu'il venait voir Prestimion ; et je ne voyais rien de bon en sortir, donc les portes du Château lui ont été fermées. Mais je crois qu'il a trouvé un protecteur ailleurs, et a désormais fabriqué un nouveau casque, qu'il utilise sur Teotas. Et, peut-être, sur d'autres aussi.

Dekkeret eut un frisson.

— Juste avant mon couronnement, dit-il lentement, le mage Suheris de Prestimion est venu me trouver pour me dire qu'il avait eu une sorte de vision dans laquelle un membre du clan Barjazid réussissait à devenir une Puissance du Royaume. Toute cette histoire me paraissait être une ineptie, et je n'y ai plus pensé. Je ne t'en ai jamais parlé, parce que pour moi cela comportait des implications de trahison, que tu aurais pu vouloir me renverser et te faire Coronal à ma place, ce qui me paraissait trop absurde pour seulement l'envisager.

— Je ne suis pas le seul Barjazid de ce monde, monseigneur.

— En effet. Et Maundigand-Klimd m'a mis en garde contre une

interprétation trop littérale de sa vision. Mais si elle signifiait, non que ce Barjazid allait devenir une Puissance – et quelle autre Puissance pouvait-il devenir si ce n'était Coronal ? – mais qu'il allait *parvenir* à la puissance, le pouvoir au sens large du mot ?

— Ou qu'il allait vendre le casque et ses services à une autre personne qui voudrait exercer ce pouvoir, ajouta Dinitak.

— Mais de qui s'agirait-il ? Le monde est en paix. Prestimion s'est occupé de tous nos ennemis il y a longtemps.

— Le goûteur de Dantirya Sambail est toujours en vie, monseigneur.

— Mandralisca ? Je ne lui ai même pas accordé une pensée depuis des années ! Enfin, il doit être un vieillard maintenant, si même il est encore en vie.

— Pas si vieux que ça, à mon avis. Peut-être cinquante ans, au plus. Et toujours très dangereux, j'imagine. J'ai touché son esprit avec le mien, vous savez lorsque je portais le casque, le jour de la bataille finale en Stoienczar. Seulement brièvement, mais c'était suffisant. Je ne l'oublierai jamais. La haine est lovée dans son esprit comme un serpent gigantesque : une colère dirigée contre le monde entier, un désir de nuire, de détruire...

— Mandralisca ! murmura Dekkeret, secouant la tête.

Il était plongé dans la surprise et l'horreur de ses souvenirs.

— Il était, je crois, un monstre pire que son maître Dantirya Sambail, déclara Dinitak. Le Procureur savait quand mettre un frein à ses ambitions. Il y avait toujours un certain point qu'il répugnait à franchir, et lorsqu'il l'atteignait, il trouvait quelqu'un d'autre pour entreprendre la tâche dans son intérêt.

Dekkeret acquiesça d'un signe de tête.

— Korsibar, par exemple. Dantirya Sambail, aussi assoiffé de pouvoir qu'il l'était, n'a jamais tenté de se faire *lui-même* Coronal. Il a trouvé un mandataire, une marionnette.

— Exactement. Le Procureur a toujours préféré rester en sécurité dans les coulisses, évitant de prendre les plus grands risques, laissant les autres faire le sale boulot pour lui. Mandralisca était d'une autre espèce. Il était toujours disposé à tout risquer sur un coup de dés.

— En jouant les goûteurs, par exemple. Quel homme sain d'esprit ferait un tel travail ? Mais il paraissait ne pas se soucier des risques pour sa propre vie.

— Je le pense aussi. Ou peut-être pensait-il que le risque valait la peine d'être pris. En faisant savoir à son maître qu'il était prêt à mettre sa vie en jeu pour lui, il trouvait le chemin du cœur de Dantirya Sambail. Le pari a dû lui paraître raisonnable. Et une fois qu'il s'est retrouvé aux côtés du Procureur, je pense qu'il a poussé

Dantirya Sambail d'un acte monstrueux à l'autre, peut-être par simple plaisir.

— Une telle personne est au-delà de mon entendement, dit Dekkeret.

— Pas du mien, hélas. J'ai eu des relations plus proches que les vôtres avec des monstres. Mais c'est vous qui devrez l'arrêter.

— Oh, mais attends ! Nous avançons très vite, là, Dinitak, et ces conjectures nous emmènent très loin.

Dekkeret planta son index sur l'homme plus petit.

— Que me dis-tu, réellement ? Tu as évoqué le vieux démon Mandralisca, tu as remis entre ses mains l'arme de ton père qui permettait de contrôler les pensées, tu as suggéré que Mandralisca se prépare à lancer une nouvelle guerre sur le monde. Mais où sont les preuves qu'une partie de ces suppositions soit vraie ? Pour moi, cela ne semble reposer sur rien d'autre que les mauvais rêves de Teotas, et la vision ambiguë de Maundigand-Klimd !

Dinitak sourit.

— Le casque original est toujours en notre possession. Laissez-moi le sortir du Trésor et explorer le monde avec. Si Mandralisca est encore vivant, je le trouverai, là où il est. Ainsi que celui pour qui il travaille. Qu'en dites-vous, monseigneur ?

— Que puis-je dire ?

La tête de Dekkeret l'élançait. Il était sur le trône depuis à peine plus d'un mois, Prestimion était loin et ignorait tout de cette histoire, et il n'avait pas de Haut Conseiller vers qui se tourner. Il était entièrement seul exception faite de Dinitak Barjazid. Et à présent la possibilité qu'un ancien ennemi essaie de lui causer des problèmes quelque part au loin se dressait soudain devant lui.

— Voilà ce que je dis : trouve-le-moi, Dinitak. Découvre ses intentions. Rends-le inoffensif, de la façon dont tu le pourras. Détruis-le, si nécessaire. Tu me comprends. Fais ce qui doit être fait, répondit Dekkeret d'une voix durcie par l'appréhension et la frustration.

Fulkari traversait les Balcons de Vildivar, en direction de la Cour de Pinitor, lorsque survint le moment qu'elle redoutait depuis des semaines. Par les portes donnant du Château Intérieur sur les Balcons, à l'autre bout, arriva le Coronal lord Dekkeret, magnifique dans sa robe de fonction et entouré, ainsi qu'il l'était toujours à cette époque, par un petit groupe d'hommes à l'air important, le cercle intime de sa cour. Le seul chemin possible la conduisait droit vers lui. Il n'y avait aucun moyen de l'éviter, à présent : ils allaient inévitablement se retrouver face à face.

Dekkeret et elle ne s'étaient pas dit un mot au cours des semaines qui s'étaient écoulées depuis son accession au trône. En fait, elle ne l'avait vu que quelques fois, et seulement de très loin, lors de cérémonies officielles à la cour, auxquelles les jeunes dames de haute naissance telles que Fulkari, descendantes d'anciennes familles royales des siècles passés, devaient assister. Il n'y avait eu aucun contact entre eux. Il avait à peine regardé dans sa direction. Il s'était comporté comme si elle était invisible. Et elle avait également évité toute possibilité de contact. Une fois, lors d'une réception royale, alors qu'il semblait que le chemin qu'il suivait à travers la grande salle du trône les mettrait sans aucun doute en présence l'un de l'autre, elle avait pris soin de se glisser dans la foule avant qu'il n'approche. Elle avait peur de ce qu'il pourrait lui dire.

Il était évident pour tout le monde que, quelque relation qu'il ait pu y avoir auparavant entre eux, celle-ci était terminée. Peut-être n'était-il pas disposé à le lui dire franchement, mais Fulkari était certaine que tout était fini. Seul le fait qu'il ne se soit pas encore résolu à une rupture formelle avec elle lui permettait d'y croire encore. Elle savait cependant à quel point c'était idiot. Ils s'étaient fréquentés pendant trois ans, et à présent ils ne s'adressaient plus la parole. Qu'y aurait-il pu y avoir de plus clair ? Dekkeret lui avait demandé de l'épouser et elle avait refusé. Point final. Était-il réellement nécessaire, se demandait-elle, qu'il reconnaisse officiellement une situation qui était évidente pour tout un chacun ?

Pourtant, il était là, à moins de cent mètres d'elle et se dirigeant droit sur elle.

Continuerait-il à prétendre qu'elle était invisible, lorsqu'ils se rencontreraient sur cet étroit balcon ? Ce serait atroce, songea Fulkari.

Être humiliée de la sorte devant Dinitak, le prince Teotas, les ministres du Conseil Dembitave et Vandimain et tous ces autres hommes. Un tourment de son propre fait, elle n'avait aucun doute à ce sujet, mais un tourment quand même, la désignant comme rien de plus qu'une maîtresse royale rejetée. Et même moins que cela, en fait. Dekkeret n'était pas encore devenu Coronal, la dernière fois qu'ils avaient fait l'amour. Donc elle était seulement quelqu'un qui avait été l'amante du nouveau Coronal alors qu'il n'était encore qu'un simple particulier, une des nombreuses femmes qui étaient passées dans son lit au cours des années.

Elle résolut d'aborder la situation franchement. Je ne suis pas une simple concubine rejetée, pensa-t-elle. Je suis lady Fulkari de Sippermit, dans les veines de laquelle coule le sang du Coronal lord Makhario, qui était roi de ce Château, il y a cinq siècles. Que faisaient les ancêtres de Dekkeret, il y a cinq siècles ? Connaissait-il seulement leurs noms ?

Dekkeret et elle n'étaient plus qu'à quinze mètres l'un de l'autre. Fulkari regarda droit vers lui. Leurs yeux se rencontrèrent, et ce n'est qu'au prix d'un grand effort qu'elle ne détourna pas les siens ; mais elle continua à le regarder.

Dekkeret avait l'air tendu et las. Circonspect, également : disparu à présent le visage ouvert et riant de l'homme enjoué qui avait été son amant ces trois dernières années. Il semblait désormais surmené. Ses lèvres étaient étroitement serrées, son front plissé, il avait une sorte de tressaillement agitant sa joue gauche. Étaient-ce les soucis de sa haute fonction qui en étaient la cause, ou réagissait-il simplement à l'embarras de leur rencontre accidentelle devant tous ses compagnons ?

— Fulkari, dit-il, lorsqu'ils furent plus proches.

Il parlait doucement et sa voix paraissait aussi sévère et strictement contrôlée que l'expression de son visage.

— Monseigneur.

Fulkari inclina la tête et lui fit le symbole de la constellation.

Il s'arrêta devant elle. Elle était assez près de lui, là, dans les limites étroites de la petite promenade des balcons pour observer une fine trace de transpiration sur sa lèvre supérieure. Les deux qui marchaient le plus près du Coronal, Dinitak et Vandimain, reculèrent et parurent se fondre dans le décor. Le prince Teotas, qui paraissait terriblement fatigué et tendu lui aussi, les yeux injectés de sang, hagards, la regardait comme si elle était une espèce de fantôme.

Puis Teotas, Dinitak et Vandimain semblèrent reculer encore plus, au point de disparaître totalement, et Fulkari ne vit plus que Dekkeret, occupant un immense espace au centre de sa conscience. Elle se tint bien droite devant lui. Bien qu'elle ait été une femme de grande taille,

elle lui arrivait à peine à la poitrine.

Il y eut un silence qui parut se prolonger infiniment. Si seulement il pouvait tendre la main vers elle, se dit-elle, elle se jetterait dans ses bras devant ces autres hommes, tous ces grands du royaume, ces princes, comtes et ducs. Mais il ne tendit pas la main.

Au lieu de quoi, il dit de la même voix tendue, après ce qui lui sembla des années mais n'avait vraisemblablement duré que cinq ou six secondes.

— J'avais l'intention de vous envoyer chercher, Fulkari. Nous devons discuter, savez-vous ?

Mots fatidiques. Les mots qu'elle espérait ne pas entendre.

Nous devons discuter ? De quoi, monseigneur ? Que nous reste-t-il à dire ?

C'est ce qu'elle aurait voulu pouvoir dire. Puis le dépasser et continuer rapidement son chemin. Mais son regard resta calme et son ton posé et très formel lorsqu'elle répondit.

— Oui, monseigneur. Quand vous le souhaitez monseigneur.

Le front de Dekkeret luisait maintenant de transpiration. Ce devait être aussi difficile pour lui que pour elle, réalisa Fulkari.

Il se tourna vers son chambellan.

— Vous arrangerez une audience privée pour lady Fulkari demain après-midi, Zeldor Luudwid. Nous nous retrouverons dans le Couloir Methirasp.

— Très bien, monsieur, dit le chambellan.

— Il veut me voir, Keltryn ! dit Fulkari.

Elles se trouvaient dans l'appartement modeste et encombré de Keltryn, dans la Galerie de Setiphon, deux étages plus bas que la suite plus imposante qu'occupait Fulkari. Elle s'était rendue directement chez Keltryn après sa rencontre avec Dekkeret.

— Je passais par l'un des Balcons de Vildivar, et il arrivait à l'autre bout avec Vandimain, Dinitak et un tas d'autres gens, et nous ne pouvions faire autrement que de marcher droit l'un sur l'autre.

Rapidement elle décrivit leur brève rencontre. Le malaise de Dekkeret, ses émotions contradictoires à elle, le caractère distant de leur brève conversation, le rendez-vous pour le voir le jour suivant.

— Eh bien, pourquoi ne voudrait-il pas te voir ? demanda Keltryn. Tu n'es pas plus vilaine que tu n'étais le mois dernier, et même un homme aussi occupé que le Coronal aime avoir quelqu'un à côté de lui dans son lit de temps à autre, j'imagine. Donc il t'a vue là devant lui, et il a pensé, « Ah, oui, Fulkari... je me souviens de Fulkari... »

— Quelle enfant tu fais, Keltryn !

Keltryn sourit largement.

— Tu ne crois pas que j'ai raison ?

— Bien sûr que non. Cette idée est absolument indigne. Manifestement tu dois penser que lui et moi sommes des gens complètement frivoles, qu'il ne voit en moi rien de plus qu'un jouet disponible pour les nuits solitaires, et qu'il lui suffirait de claquer des doigts pour que je coure le rejoindre...

— Mais tu vas bien le voir, non ?

— Bien entendu. Suis-je censée dire au Coronal de Majipoor que je n'ai pas envie d'accepter son invitation ?

— Eh bien, dans ce cas, tu découvriras bien assez tôt si j'ai raison ou pas, dit Keltryn.

Ses yeux brillaient de triomphe. Elle se divertissait beaucoup.

— Va le voir. Écoute ce qu'il a à te dire. Je prédis qu'en cinq minutes il promènera ses mains partout sur toi. Et tu fondras alors entre ses bras.

Fulkari dévisagea sa sœur avec un mélange de colère et d'amusement. Elle *était* une telle enfant, après tout. Que savait-elle des hommes, elle qui ne s'était jamais abandonnée à l'un d'eux ? Et pourtant, pourtant, regardant de l'extérieur toutes ces histoires suantes d'hommes et de femmes, Keltryn avait peut-être bien une perspective que ne voyait pas Fulkari, empêtrée au cœur de cette liaison.

Après tout, à dix-sept ans, Keltryn n'était pas si inexpérimentée et novice que cela. Il y avait en elle une sagesse pleine de bon sens que Fulkari commençait à respecter. C'était une erreur de continuer à la considérer comme une éternelle petite fille. Des changements survenaient. On pouvait le voir à son visage :

Fulkari fut très surprise de voir qu'elle semblait moins garçonnière, brusquement, comme si elle avait finalement accompli la transition entre la fille sans expérience et la véritable féminité.

Fulkari errait dans la pièce, prenant et reposant nerveusement l'une après l'autre les bouteilles en cristal taillé dont Keltryn faisait collection. Un flot de pensées contradictoires hurlait en elle.

Enfin, elle se retourna et s'expliqua, les mots sortant sur un ton haut perché et flûté qui lui donna une fois encore l'impression étrange que c'était Keltryn l'aînée, et elle la cadette.

— Comment *peut-il* sérieusement vouloir tout recommencer, Keltryn ? Après ce que je lui ai dit lorsqu'il m'a demandé de l'épouser ? Non. Non, c'est tout simplement impossible. Il sait que ce n'est pas la peine de tout remuer une seconde fois. Et s'il recherche simplement une partenaire, sans complication, le Château est plein d'autres femmes, beaucoup plus indiquées que moi, qui seraient ravies de se plier à ses désirs. Lui et moi avons une trop longue histoire pour nous permettre de laisser une telle situation se produire à présent.

Keltryn la regarda les yeux écarquillés, sérieuse.

— Et s'il te *veut* toujours, malgré tout ? N'est-ce pas aussi ce que

tu veux ?

— Je ne sais pas ce que je veux. Tu sais que je l'aime.

— Oui.

— Mais il cherche une épouse, et j'ai déjà dit que je ne veux pas épouser un Coronal.

Fulkari secoua la tête. Elle sentait un peu de clarté revenir dans son esprit troublé.

— Non, Keltryn, tu as tort. La dernière chose que souhaite Dekkeret, c'est de reprendre sa liaison avec moi. Je pense que la raison pour laquelle il m'a demandé d'aller le voir est qu'il s'est aperçu qu'il ne m'a jamais dit officiellement que c'était terminé, et il a des remords à ce sujet, car il me doit bien cela, au moins. Il a été si occupé à être Coronal qu'il m'a laissée en suspens, parfaitement, et il est temps qu'il fasse ce qu'il a à faire. Et lorsque nous sommes tombés l'un sur l'autre sur le balcon, il a dû penser : « Oh, eh bien, je ne peux vraiment pas laisser la situation traîner plus longtemps. »

— Peut-être. Et que ressens-tu à ce sujet ? Qu'il te fait venir juste pour mettre un point final à votre relation ? Honnêtement ?

— Honnêtement ?

Fulkari n'hésita qu'un instant.

— Je déteste cette idée. Je ne veux pas que ce soit fini. Je te l'ai dit : je l'aime toujours, Keltryn.

— Et pourtant, tu lui as dit que tu ne l'épouserai pas. Qu'espères-tu qu'il fasse ? Il doit poursuivre sa vie. Il n'a plus besoin d'une maîtresse maintenant : il a besoin d'une femme.

— Je n'ai pas refusé de l'épouser. J'ai refusé d'épouser le *Coronal*.

— Oui. Oui. Tu n'arrêtes pas de le répéter. Mais c'est pareil, non, Fulkari ?

— Ça ne l'était pas, lorsque je l'ai dit. Il n'avait pas encore été proclamé officiellement. J'imagine que j'espérais qu'il renoncerait à tout pour moi. Mais bien entendu, il ne l'a pas fait.

— C'était une demande idiote, tu sais.

— Je m'en rends compte. Il s'est préparé ces quinze dernières années à succéder à lord Prestimion, et lorsque le moment arrive, je lui dis : « Non, non, je suis beaucoup plus importante que tout cela, n'est-ce pas Dekkeret ? » Comment ai-je pu être aussi stupide ?

Fulkari se détourna. Elle en avait la migraine. Elle avait couru chez Keltryn, comprit-elle, avec une espèce de frénésie, d'excitation de petite fille aux idées confuses, « Il veut me voir ! », et Keltryn avait méthodiquement révélé l'étendue de sa confusion. Ce qui était d'une aide précieuse mais également très douloureux. Elle ne voulait pas poursuivre cette discussion.

— Fulkari ? dit Keltryn après un moment de silence. Tu vas bien ?

— Plus ou moins, oui... Et si nous allions nager ?

— J'allais justement suggérer la même chose.

— Bien, dit Fulkari. Allons-y. Continues-tu tes leçons d'escrime, maintenant que Septach Melayn est au Labyrinthe ? ajouta-t-elle ensuite, pour changer de sujet.

— En quelque sorte, répondit Keltryn. Je rencontre deux fois par semaine au gymnase l'un des garçons de la classe de Septach Melayn.

— Audhari, c'est cela ? Celui dont tu m'as parlé, qui vient de Stoienzar ?

— Audhari, oui.

Voilà qui était intéressant. Fulkari attendit que Keltryn en dise davantage sur Audhari, mais rien ne vint. Elle étudia attentivement le visage de Keltryn, se demandant si un signe révélateur d'embarras ou de malaise allait le traverser, un détail qui indiquerait que sa petite sœur vierge avait finalement pris un amant. Mais rien de tel n'était visible. Soit Keltryn était une actrice plus accomplie que Fulkari ne l'aurait cru, soit il ne se passait rien de plus que d'innocents exercices d'escrime entre elle et cet Audhari.

Domage, pensa-t-elle. Il était temps qu'une petite idylle trouve sa place dans la vie de Keltryn.

— Dis-moi, Fulkari, lança ensuite abruptement Keltryn, alors qu'elles arrivaient à la piscine. Connais-tu bien Dinitak Barjazid ? Fulkari fronça les sourcils.

— Dinitak ? Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Je te le demande parce que je te le demande. Et alors, à son immense surprise, Fulkari vit les signes de tension qui ne s'étaient pas manifestés lorsque le nom d'Audhari avait été mentionné.

— Est-ce un de tes amis ? dit Keltryn.

— Au sens large du terme, oui. On ne peut passer beaucoup de temps avec Dekkeret sans en venir à connaître également Dinitak. Il n'est généralement pas loin de Dekkeret, tu sais. Mais lui et moi n'avons jamais été particulièrement proches. Des connaissances, en fait, plus que des amis... Vas-tu me dire de quoi il s'agit, Keltryn ? Ou est-ce quelque chose que je ne suis pas censée savoir ?

Keltryn affichait désormais un masque d'indifférence appliquée.

— Il m'intéresse, c'est tout. Il se trouve que je suis tombée sur lui, hier, dans la Rotonde de lord Haspar, alors que je me rendais à mon entraînement d'escrime, et nous avons discuté quelques minutes. Rien de plus. Ne te fais pas d'idées, Fulkari. Nous n'avons fait que discuter.

— Des idées ? De quelles idées parles-tu ?

— Il est très... différent, je trouve, dit Keltryn. Elle semblait peser ses mots avec beaucoup de soin.

— Il y a quelque chose de farouche en lui... quelque chose de mystérieux et grave. J'imagine que c'est parce qu'il vient de Suvrael. Tous les gens de Suvrael que j'ai rencontrés sont un peu étranges. Ce

doit être dû à ce soleil torride. Mais il est étrange d'une façon intéressante, si tu vois ce que je veux dire.

— Je pense que oui, répondit Fulkari, jaugeant la lueur qui venait d'apparaître dans les yeux de sa sœur.

Elle savait aussi bien que n'importe qui ce que signifiait une telle lueur dans les yeux d'une fille de dix-sept ans.

Dinitak ? Comme c'était bizarre. Comme c'était intéressant. Comme c'était inattendu.

— Je te dois des excuses, Fulkari, dit Dekkeret.

Fulkari, hors d'haleine après sa longue course folle dans les interminables tours et détours de la Bibliothèque de lord Stiamot, mit du temps à répondre. Elle était arrivée avec vingt minutes de retard à son audience avec le Coronal, s'étant trompée de chemin de nombreuses fois dans la collection s'étendant sur des kilomètres interminables. Elle n'avait jamais vu autant de livres de sa vie qu'en courant dans ces couloirs. Elle n'avait pas idée qu'il existait autant de livres. Quelqu'un en avait-il déjà lu, au moins ? N'y avait-il pas de fin à ces milliers d'étagères ? Finalement, un très vieux bibliothécaire ressemblant à un fossile la prit en pitié, et la guida dans ce dédale jusqu'au petit bureau isolé de lord Dekkeret, dans le Long Couloir de Methirasp.

— Des excuses ? répéta-t-elle enfin, ne serait-ce que pour dire quelque chose.

Le bureau de Dekkeret édifiait une barrière entre eux. Il était recouvert de hautes piles de documents officiels, de longs parchemins festonnés de rubans et de sceaux impressionnants. Ils semblaient défiler vers lui sur la surface brillante et polie du bureau, une armée s'avancant pour réclamer son attention.

Dekkeret paraissait fatigué et mal à l'aise. Ce jour-là il ne portait pas de magnifique robe royale, juste une simple tunique grise, avec une ceinture lâche à la taille.

— Des excuses, oui, Fulkari.

Il semblait devoir forcer les mots à sortir.

— Pour t'avoir attirée dans une relation aussi malheureuse et impossible.

Elle trouva sa déclaration déconcertante.

— Impossible ? Peut-être. Mais c'est moi qui l'ai rendue telle. Pourquoi aurais-tu l'impression de devoir t'excuser de quoi que ce soit ? Et pourquoi la qualifier de « malheureuse », Dekkeret ? Était-ce réellement une relation si malheureuse ? Est-ce ainsi qu'elle te paraît ?

— Pas depuis longtemps. Mais tu dois admettre qu'elle s'est terminée de façon malheureuse.

La phrase se répéta dans l'âme de Fulkari. *Elle s'est terminée. Elle*

s'est terminée. Elle s'est terminée.

Oui. Bien sûr qu'elle s'était terminée. Mais elle n'était pas prête à entendre ces mots. Ces quelques syllabes tranchantes, prononcées à haute voix, avaient l'irrévocabilité d'un couperet s'abattant.

Fulkari attendit un moment que le choc s'atténue.

— Il n'empêche, dit-elle. Je ne comprends toujours pas de quoi tu ressens le besoin de t'excuser.

— Tu ne peux pas savoir. Mais c'est pour cette raison que je t'ai demandé de venir aujourd'hui. Je ne peux plus te dissimuler la vérité plus longtemps.

— De quoi parles-tu, Dekkeret ? dit-elle avec impatience.

Elle le voyait chercher ses mots, s'efforçant de structurer sa réponse.

Il semblait avoir vieilli de cinq ans, depuis leur dernière rencontre. Son visage était pâle et tiré, il avait des cernes sous les yeux, et ses épaules étaient voûtées comme si se tenir droit avait été un trop grand effort pour lui ce jour-là. Elle n'avait jamais vu ce Dekkeret auparavant, cet homme fatigué, brusquement indécis. Elle voulut tendre la main vers lui, lui caresser le front pour lui apporter un peu de réconfort.

— La première fois que je t'ai vue, Fulkari, j'ai immédiatement été attiré par toi, dit-il avec hésitation. T'en souviens-tu ? J'ai dû avoir l'air d'un homme qui a été frappé par la foudre.

Fulkari sourit.

— Je m'en souviens, oui. Tu me regardais fixement, encore et encore. Tu me fixais si intensément que j'ai commencé à penser qu'il y avait un problème avec ma tenue.

— Il n'y avait aucun problème. Je ne pouvais cesser de te regarder, c'est tout. Puis tu as poursuivi ton chemin, j'ai demandé à quelqu'un qui tu étais, et je me suis arrangé pour te faire inviter à une réception que donnait lady Varaile la semaine suivante. Où je t'ai fait avancer pour que tu me sois présentée.

— Et tu m'as dévisagée encore un peu.

— Oui. Je l'ai certainement fait. Te souviens-tu ce que je t'ai dit alors ?

Elle n'en avait pas de souvenir précis. Quoi qu'il lui ait dit à ce moment-là, cela s'était perdu, balayé dans la confusion et l'excitation de ces premiers instants.

— Tu as voulu savoir si tu pouvais me revoir, j'imagine, répondit-elle de façon hésitante.

— C'était plus tard. Que t'ai-je dit en *premier lieu* ?

— Crois-tu vraiment que je puisse me souvenir de tout avec autant de détails ? C'était il y a si longtemps, Dekkeret !

— Eh bien, je m'en souviens, déclara-t-il. Je t'ai demandé si tu

étais du sang de Normork. Non, as-tu répondu : de Sipermit. Je t'ai alors dit que tu me rappelais beaucoup quelqu'un que j'avais connu à Normork longtemps avant, ma cousine Sithelle, en fait. Cela te rappelle-t-il quelque chose ? Une ressemblance extraordinaire, tes yeux, tes cheveux, ta bouche, ton menton, tes longs bras, tes jambes ; si semblable à Sithelle que j'ai cru voir son fantôme.

— Sithelle est morte, alors ?

— Depuis vingt ans. Assassinée dans les rues de Normork par un meurtrier qui essayait d'atteindre Prestimion. J'étais là. Elle est morte dans mes bras. Je n'ai réellement compris à quel point je l'aimais que des années plus tard. Aussi, quand je t'ai vue ce jour-là à la cour, te regardant sans rien savoir de toi, pensant seulement : *Voilà Sithelle rendue à moi...*

Il s'interrompt. Il détourna le regard, confus. Fulkari sentit ses joues s'empourprer. C'était pire qu'humiliant : c'était enrageant.

— Ce n'est pas par moi que tu étais attiré ? demanda-t-elle.

Il y avait aussi de la passion dans sa voix, qu'elle ne pouvait réprimer.

— Tu n'as été attiré par moi qu'à cause de ma ressemblance avec quelqu'un que tu avais connu autrefois ? Oh, Dekkeret... Dekkeret... !

— Je t'ai dit que je te devais des excuses, Fulkari, dit-il d'une voix à peine audible.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, des larmes de rage.

— Ainsi je n'ai jamais été autre chose pour toi qu'une sorte de réplique en chair et en os d'une autre personne que tu ne pouvais avoir ? Quand tu me regardais, tu voyais Sithelle, et quand tu m'embrassais, tu embrassais Sithelle et quand tu couchais avec moi, tu...

— Non, Fulkari. Ce n'était pas du tout comme cela. Dekkeret parlait avec plus de force à présent. Quand je te disais que je t'aimais, c'est à *toi* que je le déclarais, Fulkari de Sipermit. Quand je te tenais dans mes bras, c'est Fulkari de Sipermit que j'enlaçais. Sithelle et moi n'avons jamais été amants. Nous ne l'aurions sans doute jamais été, même si elle avait vécu. Quand je t'ai demandé de m'épouser, c'est à toi que je l'ai proposé, pas au fantôme de Sithelle.

— Alors pourquoi tout ce discours sur les excuses ?

— Parce que ce que je ne peux nier, c'est que, à l'origine, j'ai été attiré vers toi pour de mauvaises raisons, quoi qu'il se soit passé ensuite. L'attirance immédiate que j'ai ressentie, avant que nous n'ayons échangé le moindre mot, c'était parce qu'une partie de moi murmurait stupidement que tu étais Sithelle réincarnée, qu'une seconde chance m'était donnée. Je savais à ce moment même que c'était idiot. Mais j'étais piégé, coincé dans mes propres fantasmes ridicules. Et je t'ai poursuivie. Pas parce que tu étais toi, pas au

départ, mais parce que tu ressemblais tant à Sithelle. La femme dont je suis tombé amoureux, c'était toi. La femme à qui j'ai demandé de m'épouser : toi. *Toi*. Fulkari.

— Et lorsque Fulkari t'a repoussé, était-ce comme de perdre Sithelle une seconde fois ? demanda-t-elle.

Son ton était seulement celui de la simple curiosité. Elle fut surprise de la rapidité avec laquelle sa colère commençait à s'évanouir.

— Non. Non. Ce n'était pas du tout pareil, dit Dekkeret. Sithelle était comme une sœur pour moi : je ne l'aurais jamais épousée. Quand tu m'as repoussé – et je savais que tu le ferais ; tu m'en avais déjà donné un million d'indices – j'ai été déchiré, parce que je savais que j'allais te perdre *toi*. Et je me suis rendu compte que ma folie originelle de vouloir t'utiliser comme remplaçante de Sithelle m'avait conduit, pas à pas, à tomber amoureux d'une femme vivante et bien réelle qui ne se trouvait pas vouloir devenir ma femme. J'ai gaspillé trois années de nos vies, Fulkari. C'est de cela que je suis désolé. Ce qui m'a attiré vers toi en premier lieu était un fantasme, un feu follet, mais je me suis retrouvé pris dedans comme dans un piège de métal ; et il m'a retenu suffisamment longtemps pour que je tombe amoureux de la véritable Fulkari, qui ne pouvait me rendre cet amour, et ainsi... un gâchis, Fulkari, un vrai gâchis...

— Ce n'est pas vrai, Dekkeret.

Elle parlait avec fermeté, et croisa son regard avec calme et sérénité. Toute trace de colère avait disparu. Une nouvelle assurance l'habitait.

— Tu ne le crois pas ?

— Peut-être était-ce un gâchis pour toi. Mais pas pour moi. Ce que je ressentais pour toi était réel. L'est toujours.

Fulkari ne s'interrompt qu'un instant, puis se lança audacieusement. Qu'y avait-il à perdre ?

— Je t'aime, Dekkeret. Et pas parce que tu me rappelles quelqu'un d'autre.

Il sembla étonné.

— Tu m'aimes encore ?

— Quand ai-je dit que j'avais cessé de t'aimer ?

— Tu semblais furieuse, il y a quelques instants, lorsque je t'ai dit que ce qui m'avait d'abord conduit à te poursuivre était l'image de Sithelle que je gardais encore en mémoire.

— Quelle femme serait heureuse d'entendre une telle confession ? Mais pourquoi devrais-je lui permettre de compter encore ? Sithelle est morte depuis longtemps. Ainsi que le garçon qui était peut-être, ou peut-être pas, amoureux d'elle, même s'il n'en était pas sûr, il y a longtemps. Mais toi et moi sommes toujours là.

— Pour ce que cela change, dit Dekkeret.

— Peut-être cela change-t-il beaucoup de choses, en réalité, fit Fulkari. Dis-moi une chose, Dekkeret : à ton avis, quelle difficulté y aurait-il réellement à être l'épouse du Coronal ?

— Monseigneur ? fit Teotas, avançant la tête par la porte ouverte.

Il se tenait sur le seuil de l'entrée des appartements officiels du Coronal, cette immense salle dont la gigantesque fenêtre incurvée révélait l'abîme à couper le souffle d'espace vide, contigu à ce côté du Château.

Dekkeret, lorsque Teotas lui avait demandé cet entretien, avait proposé que Teotas vienne le voir dans la pièce du Long Couloir de Methirasp qui semblait lui servir de bureau principal ces derniers temps. Mais cette idée avait mis Teotas mal à l'aise. Ce n'était pas régulier. C'était cette salle-ci qu'il associait à la grandeur et la puissance du Coronal lord. Maintes et maintes fois durant le règne de son frère Prestimion, il y avait rencontré le Coronal, en quelque temps de crise. Ce dont il voulait discuter avec lord Dekkeret, à présent, était un sujet de la plus haute importance, et c'était dans cette salle, et seulement dans cette salle, qu'il voulait en discuter. On ne pouvait d'ordinaire rien exiger d'un Coronal. Mais Dekkeret avait gracieusement accédé à sa requête.

— Entrez, Teotas, dit Dekkeret. Asseyez-vous.

— Monseigneur, répéta Teotas, en faisant le symbole de la constellation.

Le Coronal était assis derrière le splendide bureau ancien, une simple plaque polie de palissandre rouge, dont le grain naturel ressemblait à l'emblème de la constellation qu'utilisaient les Coronals depuis l'époque de lord Dizimaule, une durée de cinq cents ans ou plus. Cela causa une sorte de choc à Teotas, de voir lord Dekkeret bel et bien assis au bureau qu'avait occupé lord Prestimion pendant tant d'années. Mais il avait besoin de ce choc. Il était important pour lui de se rappeler, à chaque occasion qui se présentait, que le grand bouleversement impérial s'était produit une fois de plus, que Prestimion était parti au Labyrinthe pour y devenir Pontife, que ce magnifique bureau, qui avait été celui de lord Confalume avant d'être celui de Prestimion, et celui de lord Prankipin avant d'être celui de Confalume, était désormais celui de lord Dekkeret.

Dekkeret s'accordait bien au décor : mieux que Prestimion, en vérité. Ce bureau avait toujours paru trop gigantesque pour la petite stature de Prestimion, mais Dekkeret, beaucoup plus grand, formait une paire plus assortie avec les dimensions majestueuses du bureau. Il

était vêtu de façon traditionnelle, portant la robe vert et doré avec une bordure d'hermine, et il irradiait à ce moment la force et la confiance, au point que Teotas, las jusqu'à l'épuisement et proche des limites de sa force, se sentit soudain vieux et faible en présence d'un homme qui n'avait que quelques années de moins que lui.

— Ainsi, dit Dekkeret. Nous y sommes.

— Nous y sommes, oui.

— Vous avez l'air fatigué, Teotas. Dinitak me dit que vous dormez mal ces derniers temps.

— Je dirais plutôt que je ne dors pas. Lorsque je me livre au sommeil, il m'apporte les plus terribles rêves, des rêves si effrayants que je peux à peine croire que mon esprit est capable d'inventer de telles horreurs.

— Donnez-moi un exemple.

Teotas secoua la tête.

— Il est inutile d'essayer. J'aurais du mal à le décrire. Il ne me reste pas grand-chose en mémoire une fois que je suis réveillé, excepté le sentiment d'avoir vécu une expérience effroyable. Je vois des paysages étranges et hideux, des monstres, des démons. Mais je n'essaierai pas de les dépeindre. Ce qui semble particulièrement effrayant pour le rêveur n'a aucun pouvoir sur les autres... Et de toute façon, je ne suis pas venu parler de mes rêves, monseigneur. C'est au sujet de ma nomination en suspens en tant que Haut Conseiller.

— Qu'en est-il ? demanda Dekkeret, sur un ton si calme et désinvolte que Teotas comprit qu'il s'attendait précisément à une discussion sur ce thème. Je vous rappelle, Teotas, que je n'ai pas encore eu d'acceptation officielle du poste de votre part.

— Et vous n'en aurez pas, répondit Teotas. Je suis venu vous demander de retirer mon nom de la liste des candidats.

Manifestement, Dekkeret avait prévu cette requête. La voix du Coronal était toujours très calme lorsqu'il reprit :

— Je ne vous aurais pas choisi, Teotas, si je ne pensais pas que vous soyez l'homme le plus indiqué pour cette fonction.

— J'en suis conscient. C'est une cause de profond regret pour moi de ne pouvoir accepter ce grand honneur. Mais cela m'est impossible.

— Puis-je avoir une raison ?

— Dois-je en fournir une, monseigneur ?

— Vous ne le « devez » pas, non. Mais je pense vraiment qu'une explication serait appropriée.

— Monseigneur...

Teotas ne put continuer, de peur de ce qu'il pourrait dire. Il ressentit un frémissement, tout au fond de lui, du célèbre caractère que l'on craignait autrefois tant. Pourquoi Dekkeret ne le libérerait-il pas tout simplement de sa proposition et ne le laissait-il pas tranquille ?

Mais l'ardeur de sa colère avait été grandement diminuée par le temps et par la lassitude qui accompagne le désespoir. Il ne pouvait plus trouver en lui-même qu'un crépitement de contrariété, qui passa rapidement, le laissant vidé, affligé et engourdi.

Il enfouit sa tête dans ses mains.

— Monseigneur, reprit-il au bout d'un moment, d'une voix éteinte, indistincte.

Dekkeret attendit sans rien dire.

— Monseigneur, voyez-vous de quoi j'ai l'air ? Comment je me conduis ? Est-ce le Teotas dont vous vous souvenez d'une époque précédente ? D'il y a ne serait-ce que six mois ? Selon vous, ai-je l'air d'un homme apte à assumer les fonctions de Haut Conseiller du Royaume ? Ne voyez-vous pas que j'ai à moitié perdu la raison ? Plus qu'à moitié. Seul un idiot désignerait quelqu'un d'aussi instable que moi à un poste aussi important. Et vous n'avez rien d'un idiot.

— Je vois que vous paraissez mal portant, Teotas. Mais la maladie se soigne... Avez-vous parlé de cette décision de refuser le poste avec Sa Majesté votre frère ?

— Absolument pas. Je ne vois pas l'intérêt de faire porter à Prestimion le poids de mes problèmes.

— Si le Divin m'avait accordé un frère, dit Dekkeret, je pense que je serais tout à fait disposé à l'écouter parler de ses problèmes, à toute heure du jour ou de la nuit. Et je pense qu'il en est de même pour Prestimion.

— Néanmoins, je ne m'adresserai pas à lui. Cet entretien devenait un supplice.

— Au nom du Divin, Dekkeret ! Trouvez-vous un autre Haut Conseiller, et laissez-moi en finir avec cette histoire ! Assurément, je ne suis pas indispensable.

Le Coronal sembla enfin s'apercevoir de la souffrance de Teotas.

— Personne n'est indispensable, pas même le Pontife et le Coronal, dit-il gentiment. Et j'annulerai cette nomination, si vous ne me laissez pas d'autre choix.

— Je vous remercie, monseigneur.

Teotas se leva comme pour partir.

Mais Dekkeret n'en avait pas terminé avec lui.

— Je devrais vous dire, cependant, que Dinitak pense que ces rêves que vous faites, qui semblent être véritablement épouvantables, ne sont absolument pas l'œuvre de votre cerveau. Il croit qu'ils sont envoyés par un ennemi de l'extérieur, un sien parent, un Barjazid, soupçonne-t-il, qui utilise un modèle du casque qui permet de contrôler les pensées que nous avons jadis employé contre Dantirya Sambail.

— Est-ce possible ? souffla Teotas.

— En ce moment, Dinitak cherche les preuves à l'appui de sa théorie. Et prendra les mesures nécessaires, s'il découvre que ce qu'il suspecte est vrai.

— Cette idée me laisse perplexe, monseigneur. Pourquoi quelqu'un voudrait-il m'envoyer de mauvais rêves ? Votre ami Dinitak perd son temps, je pense.

— Quoi qu'il en soit, je l'ai autorisé à enquêter là-dessus.

Teotas sentit qu'il arrivait aux limites de ses forces. Il devait mettre fin à cette situation.

— Quoi qu'il puisse découvrir, cela ne changera rien à notre discussion, dit-il. La vraie question est ce qu'il advient de mon mariage... Vous savez, j'imagine, que Fiorinda est au Labyrinthe avec Varaile ?

— Oui.

— Elle est aussi importante pour Varaile que vous dites que je le suis pour vous. Mais je ne vivrai pas séparé d'elle indéfiniment, monseigneur. Il n'y a pas d'autre solution, en ce cas, que de refuser pour l'un de nous la nomination royale et ma règle a toujours été de placer les besoins et désirs de Fiorinda avant les miens. Par conséquent, je ne serai pas votre Haut Conseiller.

— Vous penserez peut-être autrement, dit Dekkeret, une fois que nous vous aurons délivré de ces rêves. Renoncer à la fonction de Haut Conseiller est une affaire sérieuse. Je vous promets de vous libérer si vous avez le sentiment, même une fois débarrassé de vos rêves, de ne pas vouloir de ce travail. Mais pouvons-nous laisser cette décision en suspens jusque-là ?

— Vous êtes implacable, monseigneur. Mais je suis inflexible. Rêves ou pas rêves, je veux être avec ma femme, et elle veut être avec Varaile au Labyrinthe. Il se dirigea de nouveau vers la porte.

— Accordez-vous une semaine de plus, dit Dekkeret. Nous nous reverrons dans une semaine, et si vous êtes toujours dans le même état d'esprit, je nommerai quelqu'un d'autre à ce poste. Pouvons-nous en convenir ? Une semaine de plus ?

La ténacité de Dekkeret était exaspérante. Teotas ne pouvait en supporter davantage.

— Comme monseigneur le voudra, murmura-t-il. Une semaine de plus, oui. Comme vous le voudrez.

Il fit hâtivement le symbole de la constellation et se précipita hors de la salle avant que le Coronal n'ait pu prononcer un mot de plus.

Cette nuit Teotas reste éveillé pendant des heures, trop fatigué pour pouvoir dormir, et il commence à espérer que, cette fois peut-être, il sera épargné, qu'il traversera la nuit de minuit à l'aube sans descendre, même un instant, au royaume des rêves. Mieux vaut ne pas

dormir du tout, pense-t-il, que de subir la torture que sont devenus ses rêves.

Mais malgré tout, il passe, une fois de plus, sans s'en rendre compte de l'état de veille au sommeil. Il n'y a pas de transition brutale, pas d'impression de traverser une frontière. Cependant, sans trop savoir comment, il a pénétré dans un autre endroit étrange, où il sait qu'il va souffrir. Alors qu'il y avance, la puissance de l'endroit ne se fait connaître que petit à petit à lui, s'accumule lentement, augmente à chacun de ses pas, ne l'oppressant d'abord qu'un peu, puis davantage et ensuite bien plus encore.

Et maintenant, toute la tension de cet endroit pèse sur Teotas. Il se trouve dans une région d'arbustes gris, bas, au tronc épais et aux feuilles larges. Un épais brouillard plane. Le ton général ici est l'absence de couleur : les teintes ont été saignées à blanc. Et il y a une terrible attraction qui monte du sol, un étau de gravité qui s'accroche avec une force inexorable à chaque partie de lui. Ses paupières sont en plomb. Ses joues sont flasques. Son ventre s'affaisse. Sa gorge est un sac qui pend mollement. Ses os se courbent sous l'effort. Il marche les genoux fléchis. Combien pèse-t-il ici ? Trois cent cinquante kilos ? Trois mille cinq cents ? Trois millions cinq cent mille ? Il est inconcevablement lourd. Lourd. Lourd.

Son poids cloue ses pieds au sol. Chaque fois qu'il en lève un pour faire un pas de plus, il entend un son se propager tandis que la planète se rétracte sous le coup de la séparation. Il a conscience du sang noir qui stagne et dort dans les artères affaiblies de sa poitrine. Il porte un monstrueux fardeau d'acier sur les épaules. Pourtant il continue d'avancer. Il doit y avoir une fin à cet endroit, quelque part. Mais il n'y a pas de fin.

S'arrêtant, Teotas s'agenouille, juste pour reprendre son souffle. Des larmes de soulagement éclatent, alors qu'un peu de tension est ôtée de sa charpente osseuse. Pareilles à des gouttes de vif-argent, les larmes coulent lentement sur ses joues et tombent lourdement sur le sol.

Lorsqu'il se sent prêt à repartir, il tente de se lever. Il doit s'y reprendre à cinq fois. Puis il y parvient, s'ébranle, se soulève sur les articulations des mains, postérieur en l'air, les intestins tirés vers le sol, la colonne vertébrale qui saille, le cou qui craque. Plus haut. Plus haut. Encore une poussée. Il est debout. Il halète. Il marche. Il retrouve le chemin qu'il suivait un instant plus tôt : il y a ses empreintes, enfoncées de deux centimètres dans le sol sableux. Il repose ses pieds dans les traces et avance.

La pesanteur continue d'augmenter. Respirer est devenu un combat. Sa cage thoracique ne se soulève plus que contrainte et forcée, ses poumons sont tendus comme des bandes élastiques. Ses

joues pendent vers ses épaules. Il a un boulet sur la poitrine. Et cela continue à empirer. Il sait que s'il reste là plus longtemps il sera aplati. Il sera laminé jusqu'à n'être plus qu'un film de poussière recouvrant le sol.

L'effet continue à s'aggraver. Il ne peut plus se tenir droit. Le haut de son corps est devenu trop lourd et la masse de son crâne lui recourbe le dos de façon convexe, ses vertèbres glissent, grincent et craquent. Il a très envie de s'étendre à plat ventre, de s'abandonner à cette force terrifiante, mais il sait que s'il le fait, il ne pourra jamais se relever.

Le ciel descend sur lui. Un bouclier gris appuie sur son dos. Ses genoux prennent racine. Il rampe. Il rampe. Il rampe. Il rampe.

— Aidez-moi ! crie-t-il. Fiorinda ! Prestimion ! Abrigant !

Ses mots sont comme des grains de plomb. Ils coulent de sa bouche et tombent à pic sur le sol. Il rampe.

Il ressent une douleur horrible dans le flanc. Il craint que ses intestins ne se soient rompus à travers sa peau. Ses os se séparent aux coudes et aux genoux. Il rampe. Il rampe. Il rampe.

— Pres... tim... i... on !

Le nom jaillit comme un gargouillis incohérent. Son gosier est de pierre. Ses lobes d'oreilles sont de pierre. Ses lèvres sont de pierre. Il rampe. Ses mains s'enfoncent dans le sol. Il les en arrache violemment. Il est à bout de force. Il va périr. C'est la fin : il est sur le point de mourir d'une mort lente et hideuse. Le gris manteau du ciel l'écrase. Il est pris entre la terre et l'air. Tout est invraisemblablement lourd. Lourd. Lourd. Lourd. Il rampe. Il ne voit que le sol nu et inégal à vingt centimètres de son nez.

Puis, miraculeusement, une porte apparaît devant lui, un ovale doré chatoyant dans l'air, juste au-dessus de sa tête.

Teotas sait que, s'il peut l'atteindre, il se libérera de ce royaume de pression insoutenable. Mais l'atteindre est un défi quasiment au-dessus de ses possibilités. Chaque centimètre qu'il gagne représente un triomphe sur des forces implacables.

Il l'atteint. Centimètre par centimètre, il se traîne plus loin, se tire sur le sol, enfonçant ses ongles et halant son corps incroyablement lourd vers la porte dorée, et elle plane juste devant lui, il pose ses mains sur le bord et se hisse sur ses pieds, passe une épaule, puis aussitôt la tête et le cou, et réussit tant bien que mal à lever une jambe et lui faire franchir le seuil. Et il est de l'autre côté. Il se sent tomber, mais la chute n'est que d'un mètre et il atterrit à plat ventre sur une plate-forme de brique où il reste, cherchant sa respiration.

Son poids est normal de ce côté. C'est le monde réel qui s'étend ici. Il est toujours endormi, mais il sent qu'il a quitté sa chambre et erre sur un parapet extérieur du Château.

Rien n'a l'air familier. Il voit des flèches, des embrasures, des tours lointaines. Il se trouve sur un chemin étroit et sinueux qui semble monter toujours plus haut tournant autour d'une haute dépendance en saillie du château qu'il ne parvient pas à identifier. Le ciel ténébreux est tacheté de l'éclat des étoiles et la lumière froide de deux ou trois des lunes brille sur l'horizon. Il continue à s'élever. Il imagine qu'il entend un vent sinistre hurler en fouettant le sommet du Mont, bien qu'il sache qu'il ne devrait pas entendre de telles choses à cette altitude privilégiée.

Le chemin de brique qu'il suit devient toujours plus raide, toujours plus étroit. Les marches sont fissurées et cassées sous ses pieds, comme si nul ne s'était soucié de monter ici depuis des siècles et que la brique ait été purement et simplement abandonnée à l'érosion. Il lui semble qu'il gravit la face externe de l'une des tours de garde de la périphérie du Château, grimpant sur une piste terriblement précaire avec une interminable descente des deux côtés. Il commence à se sentir un peu inquiet.

Mais il n'y a pas de retour possible. Suivre cette piste est comme monter sur l'épine dorsale d'un monstre gigantesque. Le chemin ici est trop étroit pour pouvoir se retourner, et essayer de le descendre à reculons est inconcevable, donc aucune retraite n'est possible. Une sueur glacée se met à lui dégouliner sur les flancs.

Il franchit un tournant du chemin et la Grande Lune remplit soudain le ciel. Elle est croissante ce soir, d'un éclat aveuglant, une énorme paire de cornes blanches et brillantes pendue devant lui. Grâce à son éclat glacial, il voit qu'il a gravi une aiguille solitaire du colossal Château et atteint un point proche de la pointe. Très loin à droite, il voit ce qu'il pense être les toits du Château Intérieur. À gauche, il n'y a qu'un abîme noir. Il ne peut monter plus haut. Ni faire demi-tour. Il ne peut que rester là, à trembler sur cette pointe dressée, vertigineuse, fouetté par le vent mugissant, attendant de se réveiller. Ou alors, il peut choisir de faire un pas dans le vide et de descendre en flottant vers ce qui peut l'attendre en dessous.

Oui. Voilà ce qu'il veut faire.

Teotas se tourne sur sa gauche et regarde les ténèbres, puis il pose un pied hors du chemin de brique qui marque le bord du sentier et le franchit.

Mais ce n'est pas un rêve. Il tombe réellement.

Teotas ne s'en soucie pas. C'est comme voler. L'air frais venant d'en dessous lui brosse les cheveux comme une caresse. Il tombe et tombe encore sur trois cents mètres, trois mille, peut-être toute la hauteur qui le sépare du pied du Mont du Château, et il sait que lorsqu'il atteindra le fond, il sera en paix. Enfin. En paix.

LE LIVRE DES PUISSANCES

Le Pontife Prestimion ne s'attendait pas à retourner si tôt au Château, il n'avait pas non plus prévu que ce serait pour une occasion aussi triste que les funérailles d'un frère. Il remontait cependant en toute hâte du Labyrinthe par le fleuve, une fois de plus, étouffant de chagrin, pour les obsèques de Teotas. La cérémonie n'aurait pas lieu au Château même, mais au manoir de Muldemar, le domaine familial, l'endroit où Teotas était né et où il reposerait désormais à jamais, aux côtés de la longue lignée de ses ancêtres princiers.

Cela faisait des années que Prestimion n'était pas allé à Muldemar. Il n'avait aucune véritable raison de s'y rendre. Il y était souvent allé, du temps où il était un prince du Château, pour rendre visite à sa mère, lady Therissa, mais son accession au trône de Coronal lui avait automatiquement octroyé le titre et les devoirs de Dame de l'île du Sommeil, et elle résidait sur cette île depuis lors. De la même façon, l'accession au trône de Prestimion avait fait du manoir de Muldemar le domaine de son frère Abrigant, et Prestimion ne désirait pas éclipser l'autorité de son frère dans sa propre maison.

Puis était arrivée la nouvelle ahurissante, déchirante, de la mort de Teotas ; et Prestimion était revenu précipitamment à la demeure ancestrale. Abrigant lui-même, silhouette impressionnante en pourpoint bleu sombre et cape rayée noir et blanc, portant un ruban jaune de deuil sur l'épaule, l'accueillit lorsque le groupe Pontifical arriva aux portes de la cité de Muldemar. Ses yeux étaient rouges et irrités par le chagrin. Il était de grande taille, le plus grand d'une tête et des épaules des quatre frères qui avaient grandi là ensemble, des décennies plus tôt, et quand il embrassa le Pontife dans une étreinte longue et puissante, il l'étouffa presque.

Il lâcha Prestimion et recula.

— Je te souhaite la bienvenue, mon frère. Considère cet endroit comme la maison qui n'a jamais cessé d'être la tienne.

— Tu sais à quel point j'apprécie tes paroles, Abrigant.

— Et maintenant que tu es là, nous pouvons procéder à l'enterrement.

Prestimion eut un sourire sombre.

— A-t-on des nouvelles de notre mère ?

— Elle nous envoie un message chaleureux avec tout son amour, et dit se joindre à nous dans notre peine. Mais elle ne pourra être

parmi nous.

Cette nouvelle n'avait rien de surprenant. Il n'avait jamais été vraisemblable que Lady Therissa puisse assister à la cérémonie. Elle était à présent trop âgée pour le pénible voyage par mer puis par terre, de l'île du Sommeil jusqu'au Mont du Château, et de toute manière, la distance était si vaste qu'elle n'aurait pu la parcourir assez rapidement. Abrigant avait déjà considérablement retardé les rites, pour permettre à Prestimion d'être présent. Lady Therissa pleurerait son plus jeune fils de loin.

Prestimion fut saisi de voir à quel point Abridant semblait avoir vieilli depuis leur dernière rencontre. Elle avait eu lieu lors du couronnement de Dekkeret, pas si longtemps auparavant. Tout comme Teotas, Abridant avait commencé très tôt à faire son âge. Il se tenait un peu voûté, à présent. Le lustre des cheveux dorés brillants d'Abridant paraissait s'être beaucoup terni au cours des tout derniers mois, et les rides verticales de l'âge qui avaient commencé à apparaître de chaque côté de son nez semblaient désormais très profondément gravées. Visiblement il se ressentait fortement de la mort de Teotas. Abridant et Teotas, les troisième et quatrième fils, avaient été extrêmement proches, surtout au cours des dernières années, lorsque les responsabilités royales de Prestimion l'avaient tenu éloigné des deux autres.

— Il ne reste plus que nous deux, maintenant, dit Abridant avec une espèce d'étonnement dans la voix, comme s'il ne pouvait croire ses propres paroles.

Son ton était sombre et sépulcral, comme le souffle d'une lointaine bourrasque de vent.

— Il est tellement étrange, tellement injuste que nos frères aient dû mourir si jeunes ! Quel âge avait Taradath lorsqu'il est tombé au cours de la guerre contre Korsibar ? Vingt-quatre ans ? Vingt-cinq ? Et maintenant Teotas, qui était pourtant plus jeune que moi, et qui nous a quittés si longtemps avant son heure...

L'expression égarée dans les yeux d'Abridant était terrible à voir.

— As-tu la moindre idée de ce qui a pu le pousser à cette extrémité ? demanda Prestimion.

Il avait à peine commencé à accepter cette possibilité lui-même.

— C'était une crise de folie, d'une sorte qui le prenait de plus en plus souvent, répondit Abridant d'une voix prudente. C'est tout ce que je peux te dire. Dekkeret t'en parlera en détail plus tard. Mais viens, voici les flotteurs qui nous emmèneront au manoir de Muldemar.

Il fit signe à Varaile et Fiorinda, qui avaient pris place à gauche de Prestimion pendant la conversation et attendaient en silence tandis que Prestimion et Abridant discutaient.

— Venez, mes sœurs...

Les deux femmes ne s'étaient quasiment pas quittées durant le voyage depuis le Labyrinthe. Toutes deux étaient drapées dans les robes jaunes du deuil, et semblaient si accablées de douleur qu'un étranger aurait été en mal de dire laquelle était la veuve du défunt prince, et laquelle seulement sa belle-sœur. Les trois jeunes enfants de Fiorinda, deux filles et un garçon de cinq ans, étaient blottis derrière leur mère, montrant timidement leur nez, ne semblant pas comprendre la tragédie qui frappait leur famille.

— Ce flotteur est pour vous, leur dit Abrigant.

Il les y accompagna. Lady Tuanelys et le jeune prince Simbilon voyageraient avec leur mère, leur tante et leurs cousins également.

— Et je prendrai celui-ci avec le Pontife, ajouta-t-il en indiquant son propre flotteur.

Prestimion y entra, ses deux fils aînés montèrent à côté de lui, puis Abrigant donna au véhicule l'ordre de démarrer.

Abrigant parut se détendre et s'épanouir au cours du trajet de la cité de Muldemar à la propriété elle-même. Peut-être était-il soulagé, en cette période sombre, que son frère aîné vienne le décharger d'une partie de son fardeau.

Il complimenta Prestimion sur ses enfants, combien ils avaient grandi et avaient bonne mine. Le jeune Taradath commençait en effet à avoir un air assez princier, et le prince Akbalik également, même si Simbilon paraissait encore loin d'avoir terminé sa croissance. Et prestimion ne trouvait pas que lady Tuanelys, qui faisait ces derniers temps des cauchemars terribles présentant une ressemblance inquiétante avec les rêves qu'était censé avoir faits Teotas, avait bonne mine. Des rêves troublants avaient commencé à affecter Varaile également, récemment. Mais Prestimion n'en dit rien à Abrigant.

— Et les vins de cette année ! était en train de dire Abrigant.

Il paraissait presque exubérant à présent.

— Attends de les avoir goûtés, Prestimion ! Une année entre toutes, une année exceptionnelle ! Le rouge en particulier, comme je le disais encore à Teotas le... mois... dernier...

Sa voix ralentit et s'arrêta au milieu de sa phrase. Toute exubérance disparut et l'expression hagarde revint brusquement dans ses yeux.

— Ah, regarde par là, Abrigant, le manoir de Muldemar ! dit rapidement Prestimion. Comme c'est beau ! Ce que cela m'a manqué d'être ici !

C'était comme s'il avait eu l'impression qu'il était de son devoir, non seulement en tant que Pontife, mais également en tant qu'aîné de la famille, d'empêcher Abrigant de sombrer dans l'abattement.

— Je suis né ici, vous savez, dit-il à ses deux fils. Ce soir, je vous

montrerai les appartements où j'habitais.

Comme s'ils n'avaient jamais vu cet endroit auparavant ; mais son seul souci pour le moment était de distraire Abrigant de sa peine.

Prestimion lui-même, aux prises avec son propre sentiment aigu de perte immense, se sentit arraché à son humeur sombre à la vue du foyer de son enfance.

Qui aurait pu ne pas réagir à l'extraordinaire beauté du val de Muldemar ? Parmi toutes les splendeurs variées du Mont du Château il se distinguait comme un lieu de grâce et de calme. Il était bordé d'un côté par la large face du Mont lui-même, et de l'autre par la Crête de Kudarmar, un pic secondaire du Mont qui, partout ailleurs dans l'univers, aurait lui-même été considéré comme une montagne majestueuse et grandiose. Reposant ainsi dans une poche abritée entre ces deux pointes élevées, le val de Muldemar profitait toute l'année de douces brises et de légères brumes, et son sol était fertile et profond.

Les ancêtres de Prestimion s'étaient installés là avant même que le Château n'existe. Ils étaient fermiers, à l'époque, et étaient venus des basses terres avec des provins des vignes qu'ils y cultivaient. Les siècles passant, leurs vins s'étaient taillé la réputation d'être les plus remarquables de Majipoor, et des Coronals reconnaissants avaient, au fil des siècles, anobli les vigneronns de Muldemar, jusqu'à en faire des ducs, puis des princes. Prestimion était le premier de sa lignée à monter sur le trône de Coronal, puis sur le siège du Pontife.

Les terres familiales s'étendaient sur de nombreux kilomètres dans la zone la plus recherchée du val, un large royaume de verdure s'étirant de la Rivière Zemulikkaz à la Crête de Kudarmar. Très à l'intérieur de la propriété se dressaient les murs blancs et les tours noires s'élançant vers le ciel du manoir de Muldemar, domaine de deux cents chambres réparties dans trois ailes tentaculaires.

Abrigant avait été assez prévenant pour loger Prestimion dans les appartements qui avaient été les siens, des pièces au premier étage qui donnaient sur la Colline de Sambattinola, paysage magnifique derrière les fenêtres de quartz à facettes brillantes. Peu de choses avaient changé depuis son dernier séjour là, plus de vingt ans plus tôt : les murs étaient toujours ornés des mêmes peintures murales subtiles aux douces nuances d'améthyste, d'azur et de rose topaze, et la banquettes sous la fenêtre, où le jeune Prestimion avait passé tant d'heures agréables, était garnie de quelques-uns des mêmes livres qu'il avait lus si longtemps auparavant.

Les domestiques de la maison, que Prestimion ne reconnut pas, sans aucun doute les fils et filles de ceux qu'il avait connus, étaient à disposition pour aider le Pontife et sa famille à s'installer. Ce qui provoqua une petite algarade avec le propre personnel de Prestimion, car la coutume voulait que le Pontife emmène ses propres serviteurs

avec lui partout où il allait, et ils protégeaient jalousement cet apanage.

— Vous ne pouvez entrer, dit le grand et robuste Falco, qui portait désormais le titre de Premier Grand Écuyer Impérial et prenait sa promotion très au sérieux. Ces pièces sont la propriété du Pontife, et vous ne pouvez le voir.

Prestimion fut attristé de voir que ces braves gens de Muldemar le regardaient timidement par-dessus l'épaule de Falco, avec respect et émerveillement, comme s'il n'était pas lui-même un homme de Muldemar, mais était descendu parmi eux venant d'une autre planète ; et il avisa Falco qu'il avait l'intention, dans cette maison, de renoncer aux habituelles prérogatives Pontificales et de permettre aux gens du peuple d'avoir accès à sa présence. Falco n'apprécia pas du tout.

Varaile et Prestimion partageraient la chambre principale ; Varaile mit Tuanelys, qui se réveillait désormais souvent en pleurant la nuit, dans la chambre adjacente. Taradath, Akbalik et Simbilon se débrouillèrent tout seuls avec les pièces suivantes. L'appartement comptait de nombreuses chambres.

— J'aurais aimé que Fiorinda soit également près de moi, dit Varaile.

Prestimion sourit.

— Je sais que tu es habituée à sa présence près de toi. Mais cet appartement n'était pas conçu pour accueillir une dame d'honneur lorsque j'y habitais. Si seulement tel avait été le cas, mais ce n'est pas ainsi que les choses se faisaient.

— Ce n'est pas pour moi que je veux avoir Fiorinda à mes côtés, dit Varaile, avec un peu de sécheresse dans la voix. C'est elle qui a besoin de réconfort, et j'aimerais pouvoir le lui apporter.

— Ils l'auront installée dans les appartements où elle et Teotas logeaient habituellement lorsqu'ils étaient ici. Sans aucun doute, elle aura sa propre femme de chambre pour s'occuper d'elle.

Mais Varaile ne pouvait se sortir Fiorinda de l'esprit.

— Elle souffre tant, Prestimion. Et moi aussi. Teotas n'aurait jamais effectué cette promenade dans la nuit si elle avait été à ses côtés. Mais Fiorinda et Teotas ont été séparés pendant toutes ces semaines avant qu'il ne... meure, et c'est ma faute. Je n'aurais jamais dû l'emmener avec moi en quittant le Château.

— La séparation ne devait être que temporaire. Et qui aurait pu deviner que Teotas avait en lui ce désir de se suicider ?

Varaile lui lança un étrange regard.

— Est-ce *cela* qu'il a fait ?

— Pourquoi un homme escaladerait-il une tour dangereuse et presque inaccessible au milieu de la nuit, si ce n'est pour se suicider ?

— Le Teotas que j'ai connu n'était pas un homme suicidaire,

Prestimion.

— Je suis d'accord. Mais que faisait-il là-haut, dans ce cas ? Était-il somnambule ? Non, on ne marche pas ainsi pendant une crise de somnambulisme. Ivre ? Teotas n'a jamais passé pour un gros buveur. Ensorcelé, peut-être ?

— Peut-être, dit Varaile.

Il écarquilla les yeux.

— Tu sembles presque sérieuse.

— Pourquoi pas ? Est-ce une idée impossible ?

— Imaginons que ce ne le soit pas, dans ce cas. Je t'accorde qu'il y a des sortilèges qui sont réellement efficaces. Mais qui jetterait un sort de suicide sur le frère du Pontife, Varaile ?

— Qui en effet ? répondit-elle brusquement. N'est-ce pas ce que tu dois découvrir ?

Prestimion acquiesça d'un signe de tête distrait. Il fallait éclaircir ce mystère, oui. Mais comment ? Comment ? Qui pourrait examiner l'esprit du défunt Teotas et produire les réponses nécessaires ? Ils erraient à présent dans des territoires très mystérieux.

— J'ai besoin de discuter de tout ceci avec Dekkeret, dit-il. Dekkeret a été la dernière personne à voir Teotas vivant, quelques heures seulement avant sa mort. Abrigant dit qu'il sait quelque chose à propos de ce qui s'est passé.

— Tu devrais lui parler, alors. Je t'en prie, Prestimion.

Par Abrigant, Prestimion apprit que Dekkeret se trouvait encore au Château, mais descendrait au manoir de Muldemar plus tard ce jour-là, à présent qu'il savait que Prestimion était arrivé. Et en milieu d'après-midi, on entendit à l'extérieur un brouhaha, un raffut, alors qu'une procession de flotteurs royaux portant l'emblème de la constellation s'arrêtait dehors. Prestimion regarda par la fenêtre et vit la silhouette imposante du Coronal, en robe de cérémonie, entrer dans l'édifice. Il remarqua aussi, non sans intérêt, que lady Fulkari marchait à ses côtés.

Dekkeret paraissait sévère et déterminé, très soucieux de ses responsabilités. Il était évident qu'il commençait déjà à adopter les qualités intangibles de la majesté, là dans les premiers mois de son règne. Prestimion en fut satisfait. Il n'avait jamais eu le moindre doute quant à la sagesse du choix qu'il avait fait de prendre Dekkeret comme successeur, mais cet air de grandeur qu'affichait à présent Dekkeret n'en était pas moins une confirmation bienvenue.

Il n'y avait aucune possibilité de tenir une conversation avec lui avant le dîner, ni pendant le repas non plus. Les Coronals n'avaient pas été des visiteurs exceptionnels au manoir de Muldemar au fil des siècles, et les princes de Muldemar leur réservaient une résidence

d'invités dans l'aile est, aussi éloignée qu'il était possible des appartements actuels de Prestimion. Leur première occasion de rencontre fut à la table du dîner, mais celui-ci fut une morne formalité au cours de laquelle toute discussion privée fut impossible. Prestimion et Dekkeret s'embrassèrent, comme il convenait au Pontife et au Coronal de le faire chaque fois qu'ils se trouvaient présents au même événement, puis ils prirent place aux deux extrémités de la longue table. Fulkari s'assit à côté de Dekkeret, Varaile près de Prestimion, Fiorinda étant sa voisine.

Le reste de l'assemblée réunie dans la grande salle des banquets était en petit nombre. Abrigant et sa femme Cirophan étaient accompagnés de leurs deux fils adolescents. Les deux fils aînés de Prestimion se trouvaient également là. Les seuls autres convives étaient Septach Melayn et Gialaurys, qui étaient venus à Muldemar avec le Pontife. Abrigant parla brièvement de l'occasion solennelle qui les avait réunis ce soir-là, et ils levèrent leurs verres à la mémoire de Teotas. Puis le dîner, très bon, fut servi ; mais il s'agissait d'un groupe hétéroclite, l'état d'esprit dominant était sombre et il y eut peu de conversations.

Plus tard, Dekkeret alla trouver Prestimion et lui dit :

— Vous et moi devrions discuter, Votre Majesté.

— Nous le devrions en effet. Dois-je amener Septach Melayn ?

— Je pense que nous ne devrions être que nous deux, répondit Dekkeret. Vous pourrez partager ce que j'ai à vous dire avec le porte-parole par la suite, si vous le souhaitez. Mais Abridant pense que vous et moi devrions discuter seuls de ces questions, d'abord.

— Abridant sait ce que vous allez me dire ? demanda Prestimion.

— En partie. Pas tout.

Prestimion choisit comme lieu de rencontre la salle de dégustation du manoir de Muldemar, endroit qui avait toujours exercé un charme étrange sur lui, bien que d'aucuns déclaraient trouver l'endroit lugubre. Elle était située à l'entrée d'une caverne profonde et fraîche de basalte vert au niveau le plus bas du bâtiment, s'étendant très profondément dans le soubassement du Mont. Des deux côtés du passage était aligné du sol au plafond de quoi payer la rançon d'un roi en vins de Muldemar, des millésimes remontant à des centaines d'années, jusqu'à la nuit des temps. Une antique porte d'acier séparait la pièce du reste de l'édifice. Il n'y avait aucune partie du manoir de Muldemar où Dekkeret et lui auraient pu trouver un plus grand isolement.

Il avait demandé au maître de chai d'Abridant de leur laisser une bouteille d'eau-de-vie sur la table de dégustation. Il était amusant de voir que la bouteille que celui-ci avait choisie, une coupe renflée et soufflée à la main, était scandaleusement précieuse, recouverte d'une

poussière qui avait sûrement plus d'un siècle et que son étiquette datait du règne de lord Gobryas, prédécesseur de lord Prankipin comme Coronal. Prestimion versa deux rasades généreuses et ils sirotèrent un moment en silence, savourant l'eau-de-vie d'un air songeur.

— Je suis profondément peiné de la perte que vous avez subie, Prestimion, dit enfin Dekkeret. J'aimais beaucoup Teotas. Je suis vraiment désolé que ce merveilleux alcool, si j'ai la chance de pouvoir un jour y goûter de nouveau, me rappelle toujours le souvenir de sa mort.

Prestimion acquiesça d'un grave signe de tête.

— Je n'aurais jamais cru que je lui survivrais. Même s'il vieillissait rapidement, et paraissait beaucoup plus âgé qu'il ne l'était, il y avait une grande différence d'âge entre nous. Et ensuite qu'une chose pareille arrive... ce...

— Oui, dit Dekkeret. Mais peut-être n'était-il pas destiné à vivre longtemps. Comme vous le dites, il vieillissait rapidement. Il avait toujours un feu intérieur en lui. Comme s'il avait eu un fourneau à l'intérieur de la poitrine et se consumait comme combustible. Ce caractère qu'il avait... son impatience...

— J'ai moi-même quelques-unes de ces caractéristiques, vous le savez, fit Prestimion. Mais seulement dans une faible mesure. Lui les avait sous forme complète.

Il se consacra un moment à son eau-de-vie d'un air pensif. Sa texture était merveilleusement douce, mais sa saveur longtemps retenue explosait en bouche comme une galaxie en éruption. Puis il ajouta, comme s'il jugeait que le silence avait assez duré :

— Il s'est tué, c'est cela, Dekkeret ? Que pourrait-ce être d'autre qu'un suicide ? Mais pourquoi ? Pourquoi ? Il subissait une forte pression, oui, mais quelle sorte de pression pourrait conduire un homme tel que Teotas à s'ôter la vie ?

— Je pense qu'il a été assassiné, Prestimion, répondit calmement Dekkeret.

— *Assassiné ?*

Prestimion n'aurait pas été plus abasourdi si Dekkeret l'avait giflé.

— Ou, disons, qu'il a été placé par une force extérieure dans un état d'esprit où mourir lui paraissait plus souhaitable que vivre ; ensuite il a été amené sous influence dans un endroit où la mort était très facile à trouver.

Prestimion se pencha en avant le regard fixe, intense. Les paroles de Dekkeret le traversèrent comme une tornade. Ce n'était pas une idée à laquelle il voulait croire. Mais la vie ne vous laisse pas croire uniquement ce que vous décidez de croire.

— Continuez, dit-il. Dites-moi tout.

— Il est venu me trouver dans mon bureau, dit Dekkeret, le dernier après-midi de sa vie. Comme vous le savez, je lui avais proposé d'être mon Haut Conseiller, voilà en quelle estime je le tenais, Prestimion, mais il ne se décidait pas à me faire savoir s'il acceptait ou non cette fonction, et finalement, j'ai demandé à le voir pour faire pression sur lui à ce sujet.

— Pourquoi hésitait-il autant ? Était-ce à cause de Fiorinda ?

— C'est la raison que Teotas a donnée, oui. Que lady Varaile avait prié lady Fiorinda de l'accompagner au Labyrinthe, et qu'il ne laisserait pas ses propres ambitions y faire obstacle. Mais il y avait également les rêves qu'il faisait. Toutes les nuits, apparemment, un assaut de cauchemars au-delà de ce que l'on peut imaginer.

— Oui. Fiorinda en a parlé à Varaile... Il y a beaucoup de mauvais rêves dans l'air, en ce moment, vous savez. Ma propre fille, Tuanelys, est perturbée par eux. Et Varaile aussi, depuis peu.

— Même elle ? dit Dekkeret.

Il parut enregistrer l'information avec un profond intérêt.

— Rien d'aussi brutal que ce qui affligeait Teotas, je l'espère sincèrement. Cet homme était totalement anéanti lorsque nous sommes rencontrés. Pâle, les yeux injectés de sang, tremblant. Il m'a confié sans ambages qu'il redoutait chaque nuit de s'endormir, par peur des rêves. Toute solution au problème avec Fiorinda que nous aurions pu essayer de mettre au point devenait impossible à discuter, car ses rêves l'avaient réduit à l'ombre de lui-même. Il a déclaré avoir été convaincu, par ses rêves, de ne pas être digne d'être Haut Conseiller. Il m'a supplié de le délivrer de cette désignation. Ce que, j'imagine, j'aurais dû faire, vu l'état dans lequel il était. Mais c'est lui que je voulais, Prestimion, je le voulais désespérément. Je lui ai finalement demandé de laisser de côté toute cette histoire pendant une semaine de plus, et il m'a semblé lorsqu'il m'a quitté qu'il l'avait accepté.

— Au lieu de quoi, se sentant terriblement honteux et coupable de vous avoir dit qu'il voulait décliné cette nomination, et ne voulant pas revivre cette épreuve avec vous la semaine suivante, il est allé directement de votre bureau à une flèche isolée du Château, l'a péniblement escaladée jusqu'au sommet, et a sauté.

— Non.

— C'est ce que l'on m'a dit qu'il avait fait.

— Il a sauté, oui. Mais pas aussitôt après son entrevue avec moi. Je l'ai vu dans l'après-midi. C'est au milieu de la nuit qu'il a plongé vers sa mort.

— Oui. Je le savais, à vrai dire. Il a été question de somnambulisme. Ce qui en ferait un accident, plutôt qu'un suicide.

— Ce n'était ni l'un ni l'autre, Prestimion.

— Vous pensez réellement qu'il a été assassiné ?

— Il existe un appareil – un petit casque de métal, vous en souvenez-vous ? – qui permet à quelqu'un de traverser de grandes distances et d'interférer avec le fonctionnement de l'esprit d'une autre personne. De mes propres yeux, je vous ai vu utiliser un tel casque, il y a quinze ans.

— Bien sûr. Celui que votre ami Dinitak a volé à son père, et nous a apporté pour que nous l'utilisions contre Dantirya Sambail.

— Qui était la copie d'un autre plus ancien, rappelez-vous, que le père de Dinitak, Venghenar, avait volé au Vroon qui l'avait inventé, et qu'il employait pour le compte du Procureur.

— Depuis cette époque, tous ces casques meurtriers ont été gardés sous scellés au Trésor. Votre idée est-elle que quelqu'un en a dérobé un et l'utilisait contre Teotas ?

— Les casques Barjazid sont toujours au Château à leur place, et restent tous sous notre surveillance répondit Dekkeret. Mais il y a d'autres Barjazid en dehors de Dinitak dans le monde, Prestimion. Et d'autres casques.

— Êtes-vous sûr que ce soit vrai ?

— Dinitak est ma source. Le frère cadet de son père, du nom de Khaymak Barjazid, est encore vivant, et s'y entend toujours dans la fabrication des casques. C'est ce Khaymak qui construisait ces appareils pour Venghenar lorsqu'ils habitaient tous à Suvrael, il y a longtemps. Les plans et les croquis qu'il utilisait sont restés en sa possession. Alors que vous étiez encore Coronal, il est venu au Château pour vous proposer un nouveau modèle amélioré, mais Dinitak l'a appris le premier et l'a chassé, ne voulant pas voir quelqu'un de son espèce fourrer son nez à la cour. Aussi Khaymak s'est-il rendu à Zimroel et a vendu les plans du casque à un certain Mandralisca, dont je pense que vous vous rappellerez le nom.

Les paroles de Dekkeret eurent sur Prestimion un effet dévastateur.

— Le goûteur ? Il est toujours vivant ?

— À l'évidence oui. Et au service de cinq frères extraordinairement répugnants qui se trouvent être les neveux de notre vieil ami Dantirya Sambail. Et, ainsi que je viens de le découvrir, ils se sont lancés dans une espèce d'insurrection locale contre notre autorité, dans un district désert du cœur de Zimroel.

— Cela commence à aller trop vite pour moi, dit Prestimion.

Il remplit de nouveau leurs coupes d'eau-de-vie et but lentement une longue gorgée.

— Revenons un peu en arrière. Ce Khaymak Barjazid a mis entre les mains du goûteur Mandralisca un casque qui permet de contrôler l'esprit ?

— Oui.

— Et, assurément, c'est ici que vous vouliez m'amener avec toute cette histoire, Mandralisca a utilisé ce casque pour atteindre l'esprit de Teotas et le conduire au bord de la folie. *Par-dessus* le bord, en fait, au point qu'il s'est ôté la vie.

— Oui, Prestimion. Exactement.

— Quelle preuve avez-vous ?

— J'ai autorisé Dinitak à prendre un des vieux casques au Trésor et à mener une petite enquête avec. Il m'a rapporté qu'il émane des émissions mentales d'une personne aux alentours de Ni-moya. Il pense que l'utilisateur n'est autre que Mandralisca, qui semble avoir frappé au hasard de par le monde. Et pas toujours au hasard, puisque l'une de ses émissions était destinée à Teotas, avec les résultats que nous avons tous pu constater.

— Vous pensez que ce qu'affirme Dinitak est vrai ?

— Oui.

— Et depuis combien de temps le savez-vous ?

— Environ trois jours.

Une fois de plus, Prestimion sentit des tourbillons de chaos gronder dans son esprit.

— Vous m'avez entendu dire que ma petite fille. Tuanelys, fait de mauvais rêves. Varaile également, de temps à autre. Mon frère, ma fille, ma femme : se peut-il que Mandralisca ait découvert un moyen de prendre pour cible la propre famille du Pontife ?

— C'est bien possible.

— Et ensuite le Pontife ? Ou le Coronal ?

— Personne n'est à l'abri, Prestimion. Personne.

Mon frère. Ma fille. Ma femme.

Prestimion ferma les yeux et appuya le bout de ses doigts contre ses paupières. Une tempête d'émotions tumultueuses déferla en lui : fureur, principalement, mais tristesse, également, un sentiment accablant d'épuisement mental et même de la peur. Le Divin avait-il jeté un sort sur la totalité de son règne, se demanda-t-il. D'abord l'usurpation de Korsibar, puis la vague de folie qui avait été la conséquence de sa décision arbitraire d'effacer de la mémoire du monde tout souvenir de la guerre civile, ensuite la tentative de Dantirya Sambail pour le renverser. Et à présent ces nouvelles vermines, ces cinq frères, encouragés à une autre rébellion par le diabolique Mandralisca, qui semblait avoir une douzaine de vies... et, pire que tout, une menace invisible atteignant jusqu'à sa famille...

Lorsqu'il regarda de nouveau Dekkeret, il vit que son cadet le considérait avec inquiétude, et même tendresse. En hâte, Prestimion s'efforça de reprendre son attitude de sang-froid majestueux.

— Je me rappelle, dit-il lentement, calmement, la prophétie de

Maundigand-Klimd sur le fait qu'un Barjazid parviendrait à être une Puissance du Royaume. Je vous en ai parlé, non ? Oui. Vous pensiez qu'il pouvait parler de Dinitak, et vous vous en êtes moqué, et je vous ai déconseillé de prendre sa prophétie trop littéralement. Eh bien, nous n'avons pas de Barjazid en Puissance du Royaume à proprement parler, je pense, mais en voici certainement un qui exerce son pouvoir au sens abstrait. Nous le localiserons avant qu'il ne fasse davantage de mal, lui prendrons ses casques et veillerons à ce qu'il ne puisse plus en fabriquer d'autres. Et nous nous occuperons enfin de ce serpent de Mandralisca, également, et lui arracherons ses crochets.

— Nous le ferons.

— Vous me rendrez compte chaque jour, Dekkeret, de toute nouvelle découverte que Dinitak pourrait faire.

— Absolument.

Dekkeret finit son eau-de-vie.

— Le soulèvement, ou quoi que soit ce dont il s'agisse, à Zimroel doit aussi être résolu. Je pourrais m'y rendre en personne pour m'en charger.

Prestimion leva un sourcil.

— Sous couvert d'un Grand Périple, vous pensez ? Si tôt dans votre règne ? Et si loin ?

— Je devrais faire tout ce qui semble approprié, Prestimion. Je n'en suis qu'à réfléchir à ce en quoi ça consistera. Reprenons cette discussion, si vous le voulez bien, après les funérailles... Comptez-vous rester longtemps ici à Muldemar ?

— Quelques jours seulement. Une semaine au plus.

— Puis retour au Labyrinthe, n'est-ce pas ?

— Non. L'île du Sommeil, répondit Prestimion. Ma mère demeure là-bas. Pour la deuxième fois, elle a perdu un fils. Cela lui fera du bien que je lui rende visite en ces heures sombres. Nous devrions rejoindre la compagnie au-dessus, je pense, dit-il en se levant. Envoyez chercher Dinitak, et rencontrons-le ici dans les prochains jours.

— Je le ferai, Prestimion.

— Je note que vous êtes venu avec lady Fulkari, dit Prestimion alors qu'ils gravissaient l'escalier. J'ai trouvé ce fait quelque peu surprenant, après la conversation que vous et moi avons eue à son sujet.

— Nous sommes fiancés, dit Dekkeret avec un petit sourire.

— La surprise est encore plus grande. J'avais eu l'impression que Fulkari rejetait l'idée de devenir l'épouse du Coronal, et que vous cherchiez un moyen de rompre avec elle. Avais-je tort ?

— Pas du tout. Mais nous avons eu d'autres discussions. Nous nous sommes expliqués plus clairement... Bien entendu, il n'y aura pas d'annonce de projet de noces royales avant que la douleur de ce qui

est arrivé à Teotas n'ait eu une chance de s'atténuer.

— Naturellement. Mais j'espère que vous me préviendrez lorsque le moment sera venu. J'aurais aimé que Confalume officie à mon mariage, si les événements l'avaient permis.

Prestimion s'arrêta et prit un instant la main de Dekkeret.

— Cela me ferait grand plaisir d'officier au vôtre.

— Le Divin fasse que ce soit le cas, dit Dekkeret. Ce serait d'ailleurs une bonne chose que le prochain voyage du Pontife du Labyrinthe au Mont du Château ait lieu pour une occasion plus heureuse que celle-ci.

— Monseigneur, puis-je entrer ? demanda Abrigant à Dekkeret, qui était venu lui ouvrir la porte. Les funérailles de Teotas avaient eu lieu trois jours plus tôt. Dinitak était descendu du Château sur la requête de Prestimion. Prestimion, Dekkeret et lui étaient en réunion depuis plus d'une heure. Celle-ci ne se déroulait pas sans heurts. Quelque chose n'allait pas, bien que Dekkeret n'ait pas idée de ce dont il s'agissait. Prestimion semblait d'une humeur sombre, froide et soucieuse, parlant peu, accordant parfois une importance curieusement excessive à une déclaration par ailleurs anodine. On aurait dit qu'un changement s'était fait en lui, le jour où Dekkeret avait évoqué l'éventualité que le casque de Barjazid fût responsable de ce qui était arrivé à Teotas.

L'arrivée d'Abrigant offrait une rupture de tension bienvenue. Dekkeret se dirigea rapidement vers la porte de l'appartement de Prestimion pour voir qui avait frappé, laissant Prestimion et Dinitak penchés sur le casque que Dinitak avait apporté du Château au manoir de Muldemar. Prestimion examinait de près le casque, le poussant du doigt, murmurant dans sa barbe, le fixant avec une haine manifeste comme s'il s'agissait d'un être vivant et malveillant exhalant des gaz toxiques. Le Pontife irradiait des sentiments d'une telle intensité que Dekkeret fut ravi d'avoir une excuse pour s'éloigner un moment de lui.

— J'imagine que vous cherchez votre frère, dit Dekkeret.

Il fit du pouce un geste vers l'arrière.

— Prestimion est là-bas.

Abrigant parut surpris, et peut-être consterné, de découvrir Dekkeret ouvrant la porte de Prestimion.

— Aurais-je interrompu une affaire officielle, monseigneur ?

— Nous avons une réunion assez importante en cours, oui. Mais je pense que nous pouvons faire une pause un moment.

Dekkeret entendit des pas derrière lui. Prestimion, sourcils froncés, apparut.

— Le Pontife a visiblement la même impression.

— Prestimion, je ne savais pas que toi et le Coronal étiez en conférence, dit Abrigant tournant son regard vers son frère, l'air un peu dépité, sinon je ne me serais certainement jamais permis de...

— Une petite suspension de séance était de mise, de toute façon, répondit Prestimion.

Son ton était relativement affable. Mais sa bouche et ses mâchoires crispées prouvaient à quel point il était contrarié de l'interruption.

— Y a-t-il des nouvelles urgentes dont je doive prendre connaissance, Abridant ?

— Des nouvelles ? Aucune nouvelle, non. Juste des affaires de famille. Ça ne prendra pas plus d'une minute ou deux.

Abridant semblait interloqué. Il lança un rapide regard à Dekkeret, puis à Dinitak, qui venait à son tour de se montrer.

— Ceci peut vraiment attendre, tu sais. Ce n'était guère mon intention de...

— Aucune importance, le coupa Prestimion. Si nous pouvons régler la question aussi vite que tu le dis...

— Dinitak et moi devons-nous retourner dans l'autre pièce, et vous laisser le salon ? demanda Dekkeret.

— Non, restez, dit Abridant. Il ne s'agit de rien qui requière l'intimité, j'imagine. Avec votre permission messeigneurs : je ne prendrai qu'un moment. Mon frère, ajouta-t-il à l'attention de Prestimion, je viens de parler à Varaile. Elle m'a dit qu'elle et toi partirez dans un jour ou deux : pas pour le Labyrinthe, cependant, mais pour l'Île du Sommeil. Est-ce vrai ?

— En effet.

— J'avais pensé me rendre moi-même à l'Île, en fait, dès que j'aurais réglé les affaires courantes ici. Notre mère ne devrait pas rester seule en de telles circonstances.

Prestimion eut l'air irrité et confus.

— Es-tu en train de dire que tu aimerais m'accompagner là-bas, Abridant ?

Le visage d'Abridant reflétait à présent la perplexité de Prestimion.

— Ce n'est pas exactement ce que j'avais à l'esprit. L'un de nous doit assurément aller la voir ; et je supposais simplement que la responsabilité d'effectuer ce voyage m'incomberait. Le Pontife, je le croyais, a vraisemblablement des fonctions officielles importantes au Labyrinthe qui l'empêchent de faire un si long voyage. Il n'est certainement pas courant pour les Pontifes, ajouta-t-il avec un malaise croissant, d'aller sur l'île, je présume. Ni pour les Coronals, d'ailleurs.

— Quantité d'événements qui ne sont pas courants sont survenus ces dernières années, répliqua doucement Prestimion. Et je peux exercer le Pontificat partout où je me trouve.

Son visage s'assombrit.

— Je suis l'aîné de ses fils, Abridant. Je pense que c'est à moi que revient cette tâche.

— Au contraire, Prestimion...

Dekkeret commençait à trouver de plus en plus embarrassant d'écouter cette conversation entre les deux frères. Il en avait été le témoin involontaire au début ; et à présent qu'elle tournait à la discussion tendue, il ne voulait vraiment pas l'entendre malgré lui. Il se passait là quelque chose que seul un membre de la famille pouvait entièrement comprendre, et qu'aucun étranger ne pouvait saisir.

Si Abrigant, qui avait renoncé à toutes fonctions publiques depuis l'accession au trône de Dekkeret, et avait davantage de temps libre pour les affaires de famille que son royal frère en cette époque, pensait devoir être celui qui réconforterait leur mère en cette période sombre... eh bien, Dekkeret reconnaissait qu'il avait de bonnes raisons de penser ainsi. Mais Prestimion était l'aîné. Ne devrait-ce pas être à lui de décider lequel des deux se rendrait dans l'île ?

Et Prestimion était le Pontife aussi. Personne, pensait Dekkeret, pas même le frère du Pontife, ne devrait dire une chose telle que « *Au contraire* » à un Pontife.

En fin de compte ce fut l'argument décisif. Prestimion écouta quelques instants de plus, faisant face à Abrigant les bras croisés et se maîtrisant avec une expression trop manifeste de patience appliquée, tandis qu'Abrigant plaidait sa cause.

— Je comprends tes sentiments, mon frère, dit-il ensuite simplement. Mais j'ai d'autres raisons, des raisons d'État, pour me trouver à l'extérieur en ce moment. L'île ne sera que la première étape de mon voyage.

Il dévisageait à présent inflexiblement Abrigant.

— Ce que je dois régler, reprit Prestimion, est la question dont nous discutons à l'instant, lorsque tu as frappé à la porte. Puisqu'il serait tant pratique que souhaitable pour moi d'aller sur l'île, il n'y a pas besoin que tu fasses également le déplacement.

Abrigant accueillit cette réponse d'un instant ou deux de silence et avec un regard déconcerté. Il sembla réaliser petit à petit que les paroles de Prestimion équivalaient à un ordre.

Dekkeret ne doutait pas un seul instant que le frère du Pontife fût toujours mécontent. Mais il n'était pas possible de poursuivre cette conversation plus longtemps. Abrigant afficha un sourire qui n'avait qu'une chaleur hivernale.

— Eh bien, dans ce cas, Prestimion, je dois céder, non ? Très bien, je cède. Transmets mon affection à notre mère, si tu le veux bien, et dis-lui que mes pensées ont été pour elle dès le début de cette tragédie.

— Je le ferai. Et ta tâche est maintenant de réconforter lady Fiorinda. Je la confie à tes soins.

Abrigant ne semblait pas non plus préparé à cela. Il était déjà contrarié par sa capitulation devant Prestimion quant au voyage sur

l'île, et une nouvelle perplexité apparut sur son visage à cette dernière déclaration de Prestimion.

— Quoi ? Fiorinda va rester ici, alors ? Elle n'accompagne pas Varaile dans tes déplacements ?

— Ce ne serait pas une bonne idée, à mon avis. Varaile l'enverra chercher lorsque nous serons de retour au Labyrinthe. Jusque-là, je préfère qu'elle reste à Muldemar.

Puis, dans un geste qui parut à Dekkeret davantage une démonstration de force impériale que d'amour fraternel, Prestimion tendit avec raideur les bras vers Abridant.

— Allons, mon frère, embrasse-moi, et ensuite je devrai retourner à cette réunion.

Lorsque Abridant eut quitté la pièce et qu'ils se retrouvèrent seuls à l'intérieur, Dekkeret se tourna vers Prestimion et, pour mettre fin au vide et au silence inconfortable qui s'attardait après le départ d'Abridant lui demanda :

— De quels voyages vouliez-vous parler, il y a un instant, Votre Majesté ? Si je puis vous le demander.

— Je n'ai pas encore pris de décision définitive. La voix de Prestimion restait coupante.

— Mais il est indéniable que vous et moi allons nous déplacer au cours des mois à venir.

Il ramassa le casque, qu'il avait laissé sur la table et fit passer la douce dentelle métallique de la main droite à la main gauche, comme une poignée de pièces d'or.

— Pouah ! Je n'aurais jamais pensé devoir manipuler à nouveau ce sale appareil. Cela m'a presque tué, une fois. Vous en souvenez-vous ?

— Nous ne l'oublierons jamais, Votre Majesté, répondit Dinitak. Nous vous avons vu tomber à genoux sous l'effort, la fois où vous l'avez utilisé pour envoyer votre esprit partout sur le monde, pour guérir les gens de la folie.

Prestimion eut un pâle sourire.

— Oui. Et vous avez dit à Dekkeret : « Ôtez-le-lui de la tête », comme je m'en souviens, et Dekkeret a répondu qu'il était interdit de traiter de la sorte un Coronal, sur quoi vous lui avez dit de l'enlever quand même, ou le monde aurait très rapidement besoin d'un nouveau Coronal. Et Dekkeret l'a donc ôté de ma tête... Je me demande, Dinitak, si vous me l'auriez vous-même enlevé si Dekkeret n'avait pas finalement accepté de le faire ?

— La question est déloyale, Prestimion, dit rapidement Dekkeret, sans se soucier de dissimuler la contrariété dans sa voix. Pourquoi lui demander une telle chose ? Je vous ai *effectivement* ôté le casque

lorsque j'ai vu ce qu'il vous faisait.

— Je n'ai aucune objection à émettre à la question du Pontife, dit calmement Dinitak en se tournant vers Dekkeret. Je l'aurais enlevé, oui, Votre Majesté, répondit-il à Prestimion. La personne du Coronal est tenue pour sacrée, jusqu'à un certain point. Mais on ne reste pas inactif lorsque la vie du Coronal est en danger. Je comprenais la puissance de ce casque mieux que vous tous. Vous y mettiez toutes vos forces, Majesté, et vous l'aviez suffisamment longtemps utilisé. Il vous mettait en grand péril.

Le visage de Dinitak s'était violemment empourpré.

— Je n'aurais pas hésité à l'enlever de votre front si Dekkeret n'avait pu se résoudre à le faire. Et si Dekkeret avait essayé de m'en empêcher, je l'aurais repoussé.

— Bien parlé, dit Prestimion en mimant des applaudissements. J'aime la façon dont vous dites : « *Je l'aurais repoussé.* » Vous n'avez jamais été très fort pour la diplomatie ou le tact, n'est-ce pas, Dinitak ? Mais vous êtes assurément un honnête homme.

— Le seul que sa famille ait réussi à engendrer en dix mille ans, dit Dekkeret, en riant.

Dinitak, après un instant, se mit également à rire de bon cœur.

Seul Prestimion garda la mine sombre. L'étrange tension qui l'avait saisi depuis le tout début de leur réunion de cet après-midi-là avait augmenté après le départ d'Abrigant. Il semblait à présent parcouru par un puissant courant sous-jacent d'énervement, comme s'il luttait contre une force intérieure explosive qu'il contenait à peine.

Mais sa voix était relativement calme lorsqu'il reposa le casque sur la table.

— Eh bien, le Divin me préserve de devoir un jour porter à nouveau cet appareil ! Je ne me rappelle que trop bien sa puissance. Un homme de mon âge n'a pas intérêt à s'en approcher. Lorsque nous en aurons à nouveau besoin, c'est vous, Dinitak, qui ferez le travail, hein ? Pas moi.

Il regarda ensuite son Coronal.

— Et pas vous non plus, Dekkeret !

— L'idée ne m'était pas venue, je vous l'assure répondit Dekkeret.

Il tenait beaucoup à revenir au thème que Prestimion avait si négligemment écarté.

— Prestimion, vous avez dit il y a une minute que nous nous déplacerions tous les deux. Où pensez-vous aller ?

— J'ai l'intention de faire ce que les Pontifes font rarement. C'est-à-dire voyager ici et là dans le pays, sans plan défini. Ceci afin de mettre ma famille hors d'atteinte de la malveillance de notre ami Mandralisca.

— Sage décision, je trouve, acquiesça Dekkeret.

— J'irai d'abord sur l'île, bien entendu, probablement par la route du nord, en partant d'Alaisor : on me dit qu'en cette saison, les vents dominants y seront plus favorables. Une fois que j'aurai vu ma mère, je reviendrai sur le continent par la voie du sud, via Stoien ou Treymone. Stoien, je pense, ce serait mieux. Si je choisis alors de retourner au Labyrinthe, la route sera plus directe. Mais où je me rendrai, une fois que j'aurai atteint Alhanroel, dépendra des agissements de Mandralisca et de ses cinq brutes de maîtres, des ennuis qu'ils ont l'intention de créer, du danger dans lequel je me trouverai.

— Je prie pour que vous ne vous trouviez pas en danger, dit avec ardeur Dekkeret.

Il observa attentivement Prestimion. Le Pontife avait toujours cet air étrange. Quelque chose l'agaçait encore et encore.

— Et quels voyages avez-vous en tête pour moi, si je puis vous le demander ?

— Vous avez vous-même dit, juste avant les funérailles, que vous envisagiez de vous rendre à Zimroel et d'y étudier vous-même la situation, répondit Prestimion. Seul le temps nous dira si une telle mesure est nécessaire. J'espère que non : un nouveau Coronal a trop à faire au Château pour aller se balader sur l'autre continent. Mais vu les circonstances actuelles, vous devriez assurément vous rendre à un endroit qui vous permettra d'y aller le plus vite possible, si besoin est.

— Vous voulez parler de la côte occidentale.

— Exactement. Pendant que je ferai voile vers l'île, vous devriez suivre ma trace en zigzaguant dans les territoires de l'Ouest, jusqu'à Alaisor également.

— Vous voulez que je vous suive par voie de terre, en ce cas ?

— Oui, allez-y par le continent. Montrez-vous au peuple. La venue du Coronal dans une ville suscite toujours de bons sentiments. Votre prétexte non déguisé sera de faire une sorte de Périple, pas le Grand avec banquets et représentations de cirque, mais une espèce de préliminaire ; le nouveau Coronal fait un rapide tour des plus importantes cités du centre et de l'ouest d'Alhanroel. Emmenez Dinitak avec vous, à mon avis. Vous aurez besoin de surveiller de très près les événements de l'autre continent, et son casque vous permettra de le faire. Une fois que vous aurez atteint Alaisor, descendez la côte, et finissez par Stoien, disons, où vous attendrez que je revienne de ma visite à ma mère. Lorsque j'en aurai fini sur l'île, je vous retrouverai à Stoien ou dans les environs, nous nous entretiendrons et évaluerons la situation telle qu'elle sera à ce moment-là. Il sera peut-être nécessaire que vous alliez à Zimroel pour y ramener les choses sous contrôle. Ou peut-être pas. Qu'en pensez-vous ?

— C'est parfaitement conforme à mes idées.

— Bien. Bien.

Prestimion saisit la main de Dekkeret et la serra avec une force surprenante.

Puis, enfin, son sang-froid glacial se brisa. Il se détourna brusquement, et se mit à arpenter rapidement la pièce à grands pas furieux, les poings serrés, les épaules raides. Dekkeret comprit soudain la nature de l'aura de tension qui entourait Prestimion ce jour-là : il avait pendant tout ce temps été envahi par une rage à peine contenue. Ce n'était que trop évident à présent. Le fait que sa propre famille soit l'objet d'une agression, sa femme, sa fille et bien sûr Teotas, était une situation qu'il ne pouvait et ne voulait tolérer. Le visage du Pontife était gris de fatigue, mais une vive étincelle de colère brillait dans ses yeux.

Un torrent de mots passionnés qui avaient été retenus trop longtemps sortait à présent en bouillonnant de sa bouche.

— Par le Divin, Dekkeret, pouvez-vous imaginer chose plus intolérable ! Encore une autre rébellion ? De tels événements ne nous seront jamais épargnés ? Mais cette fois nous materons à la fois la rébellion et les rebelles. Nous pourchasserons ce Mandralisca, et mettrons définitivement fin à ses agissements, et aussi ces cinq frères et tous ceux qui leur jurent allégeance. Prestimion s'agitait à travers la pièce durant tout ce discours, s'arrêtant à peine pour regarder en direction de Dekkeret.

— Je vous le dis, Dekkeret, le peu de patience qu'il me restait est épuisé. J'ai passé les vingt ans de mon règne, tant comme Coronal que comme Pontife, à me battre contre des ennemis tels qu'aucun souverain de Majipoor depuis l'époque de Stiamot n'a eu à en affronter. Ils veulent rendre mon frère fou, n'est-ce pas ? Pénétrer dans les rêves de ma petite fille, même ? Non. *Non !* J'en ai assez et plus qu'assez. Nous les terrasserons. Nous les éliminerons totalement. Totalement, Dekkeret !

Dekkeret n'avait jamais vu Prestimion dans une telle rage. Mais ensuite le Pontife sembla retrouver une partie de son calme. Il interrompit son va-et-vient enragé et prit position au milieu de la pièce, laissa pendre ses bras, respira lentement et profondément. Puis il indiqua avec brusquerie la porte à Dekkeret et Dinitak. Sa voix était plus calme, désormais, mais elle était froide, et même glaciale.

— Partez, maintenant, tous les deux. Partez ! J'ai besoin de parler à Varaile, de lui expliquer ce qui nous attend.

Dekkeret était plus qu'heureux d'être excusé de la présence du Pontife. Ce Prestimion était nouveau et effrayant. Il était conscient que Prestimion avait toujours été un homme passionné et impulsif, sa prudence et sa perspicacité intrinsèque constamment aux prises avec

son impatience et son caractère houleux. Mais cela avait toujours été tempéré par la bonne humeur et l'esprit badin qui lui permettaient de trouver de nouvelles réserves de force même dans les moments de crise les plus ardues.

La modération face à l'adversité avait été la caractéristique déterminante de Prestimion tout le temps de son règne long et difficile. Dekkeret avait déjà remarqué qu'avec la cinquantaine, il semblait être devenu bourru et conservateur, comme c'est souvent le cas chez les hommes, et avait perdu une grande partie de son ressort. Prestimion semblait prendre toute cette histoire avec Mandralisca comme une offense personnelle, plutôt que comme l'attaque du caractère sacré de l'État qu'elle était réellement.

Peut-être est-ce pour cette raison, songea Dekkeret, que nous avons un système de double monarchie. Lorsque le Coronal vieillit et devient plus inflexible, il monte sur le trône suprême et est remplacé au Château par un homme plus jeune, et ainsi, la sagesse et l'expérience de l'âge sont associées à la flexibilité et la vigueur de la jeunesse pleine d'entrain.

Fulkari accueillit Dekkeret d'une étreinte chaleureuse lorsqu'il revint à leurs appartements après avoir quitté Dinitak. Elle venait de se baigner, semblait-il, et ne portait qu'un peignoir d'épaisse fourrure et un torque doré et brillant. Un doux parfum de sels de bain s'élevait de ses seins et de ses épaules. Il sentit un peu de la tension de la réunion avec Prestimion commencer à refluer.

Mais à l'évidence, elle put voir au premier coup d'œil que les choses ne se passaient pas bien.

— Tu as l'air bien étrange, dit-elle. Les choses se sont-elles mal passées entre Prestimion et toi ?

— La réunion a permis de traiter un large éventail de questions difficiles.

Dekkeret se laissa tomber avec insouciance sur un divan recouvert de velours. Il craqua de protestation lorsque le grand corps atterrit.

— Prestimion lui-même devient assez difficile.

— De quelle façon ? demanda Fulkari, en s'asseyant au pied du divan.

— D'une douzaine de façons. La longue lassitude causée par l'exercice de hautes fonctions fait son effet sur lui. Il rit beaucoup moins qu'il ne le faisait étant plus jeune. Des choses qui autrefois lui auraient paru amusantes ne l'amuse plus. Il se fâche très facilement. Abrigant et lui ont eu une curieuse petite dispute qui n'aurait jamais dû avoir lieu devant moi. Qui n'aurait jamais dû avoir lieu tout court.

Dekkeret secoua la tête.

— Je ne veux pas dire de mal de lui. C'est toujours un homme extraordinaire. Et nous ne devons pas oublier que son plus jeune frère

vient de connaître une mort horrible.

— Il n'est guère étonnant qu'il se conduise ainsi, alors.

— Mais c'est pénible à voir. Je partage sa peine, Fulkari.

Elle sourit avec espièglerie. Lui prenant un pied, elle commença à le pétrir et le masser.

— Deviendras-tu toi aussi grincheux et désagréable lorsque tu seras Pontife, Dekkeret ?

Il lui fit un clin d'œil.

— Bien sûr. J'aurais l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche chez moi, autrement.

Pendant un instant, malgré son clin d'œil, elle parut le prendre au sérieux. Puis elle rit.

— Bien. Je trouve les hommes grincheux et désagréables très séduisants. Presque irrésistibles, en réalité. Cette seule pensée me met en émoi.

Elle se hissa sur le divan et alla se nicher dans le creux de son bras. Dekkeret pressa son visage contre ses cheveux couleur de cuivre brillant, en respira le parfum et l'embrassa légèrement sur la nuque. Il glissa une main dans son peignoir, suivit doucement la ligne de sa clavicule de ses doigts, puis laissa sa main descendre plus bas pour entourer l'un de ses seins. Ils restèrent ainsi un moment, aucun des deux n'étant pressé de passer à l'étape suivante.

— Nous retournons demain au Château, dit-il au bout d'un moment.

— Vraiment, maintenant ? fit Fulkari d'un air songeur. C'est bien. Même si on est bien ici aussi. Ça ne me dérangerait pas de rester une semaine ou deux.

Elle se tortilla pour se coller plus étroitement contre lui.

— Il y a beaucoup de travail qui m'attend à la maison, insista Dekkeret, se demandant pourquoi il s'obstinait à vouloir détruire l'ambiance qui s'installait. Et une fois que j'aurai rattrapé mon retard, nous aurons un petit voyage à faire.

— Un voyage ? Mm, c'est bien aussi.

Elle semblait presque sur le point de s'endormir. Elle était lovée contre lui parfaitement détendue, chaude et tendre, comme un chaton ensommeillé.

— Où irons-nous, Dekkeret ? À Stee ? High Morpin ?

— Plus loin. Beaucoup plus loin... À Alaisor, en fait.

Cette réponse la réveilla brutalement. Elle releva la tête et le regarda avec stupeur.

— Alaisor ? répéta-t-elle, en clignant des yeux. Mais c'est à des milliers de kilomètres ! Je n'ai jamais été aussi loin du Mont de ma vie ! Pourquoi Alaisor, Dekkeret ?

— Parce que, répondit-il en souhaitant profondément avoir gardé

ces révélations pour plus tard.

— Juste *parce que* ? À l'autre bout d'Alhanroel, juste *parce que* ?

— C'est à la demande du Pontife, en réalité. Affaire d'État.

— Tu veux parler du sujet dont vous étiez en train de discuter ?

— Plus ou moins.

— Et de quel sujet s'agit-il exactement ?

Fulkari s'était à présent extirpée de son étreinte et s'était retournée pour lui faire face, assise en tailleur au pied du divan.

Dekkeret comprit que la prudence s'imposait. Il n'était guère en position de partager une grande partie de la véritable histoire avec elle... la rébellion qui avait censément commencé à Zimroel, la réapparition de Mandralisca, la possibilité que le casque Barjazid ait été utilisé pour conduire Teotas à la mort. Ce n'étaient pas des sujets qu'il pouvait discuter avec elle. Fulkari était toujours une simple citoyenne. Un Coronal pouvait partager de telles informations avec sa femme, mais Fulkari n'était pas sa femme.

— Quelques événements bizarres ont eu lieu ces derniers temps de l'autre côté de la mer, dit Dekkeret, choisissant ses mots judicieusement. Leur nature n'est pas particulièrement importante pour le moment. Mais Prestimion veut que je me dirige vers l'ouest et m'installe quelque part sur la côte, afin d'avoir déjà fait une partie du chemin s'il s'avère nécessaire que je me rende à Zimroel dans un avenir proche.

— Zimroel !

Elle prononça le nom comme s'il parlait d'un voyage sur la Grande Lune.

— À Zimroel, oui. Peut-être. Il n'en sera peut-être rien, tu comprends. Mais le Pontife pense que nous devons cependant nous renseigner. Par conséquent, il nous a demandé, à Dinitak et moi, de nous diriger vers Alaisor et...

— Dinitak aussi ? demanda Fulkari, en haussant les sourcils.

— Dinitak voyagera avec nous, oui. Il fera des recherches particulières pour le gouvernement, en utilisant un certain équipement de détection qui...

Non, il ne pouvait guère parler de cela non plus.

— En utilisant un certain équipement particulier, finit-il maladroitement. Il me fera des rapports quotidiens. Tu aimes bien Dinitak, non ? Cela ne te dérangera pas qu'il nous accompagne.

— Bien sûr que non... Et Keltryn ? Qu'en est-il d'elle ? demanda-t-elle.

— Je ne comprends pas, fit Dekkeret. De quoi veux-tu parler ?

— Va-t-elle venir également avec nous ? Il se sentit perdu.

— Je ne te suis pas, Fulkari. Es-tu en train de me dire que chaque fois que nous irons quelque part, tu voudras que Keltryn vienne avec

nous ?

— Certainement pas. Mais nous serons partis au moins plusieurs mois, non, Dekkeret ?

— Pour le moins, oui.

— Ne crois-tu pas qu'ils vont se manquer, s'ils doivent rester loin de l'autre si longtemps ?

C'était absolument incompréhensible.

— Tu veux parler de Dinitak et Keltryn ? Se manquer ? Je ne comprends absolument rien à ce que tu dis. Se connaissent-ils seulement autrement que de vue ?

— Tu veux dire que tu ne sais pas ? dit Fulkari en riant. Il ne t'en a pas dit le moindre mot ? Et sincèrement, tu n'avais rien remarqué ? Dinitak et Keltryn ? Franchement, Dekkeret ! Franchement !

Keltryn se trouvait dans la petite chambre de son appartement de la Galerie Setiphon, disposant les cartes pour ce qu'elle pensait être sa trois millièmè partie de solitaire depuis que le Pontife avait fait appeler Dinitak au manoir de Muldemar pour les funérailles de Teotas.

Quatre de Comètes. Six de Constellations. Dix de Lunes.

Pourquoi était-il nécessaire que Dinitak assiste aux funérailles de Teotas ? Dinitak n'avait aucun poste officiel dans le gouvernement, et n'était pas non plus membre de l'aristocratie du Mont du Château. Son seul rôle au Château était d'être l'ami de Dekkeret et son occasionnel compagnon de voyage. Et, pour ce qu'en savait Keltryn, Teotas et Dinitak n'étaient que de vagues connaissances, rien de plus, jusque très récemment. Il n'avait aucune raison d'assister aux funérailles. Il n'avait jamais été question que Dinitak se rende au manoir de Muldemar, lorsque les obsèques avaient été organisées.

Mais ensuite, juste la veille des funérailles, un messenger en uniforme Pontifical était brusquement arrivé, disant que Prestimion requérait immédiatement la présence de Dinitak Barjazid à Muldemar. Pourquoi ?

Avec un délai si court, pensait Keltryn, il était peu vraisemblable que Dinitak puisse parvenir là-bas à temps pour la cérémonie. Il devait donc s'agir de quelque chose d'autre. Et pourquoi le message convoquant Dinitak venait-il du *Pontife*, plutôt que de son bon ami lord Dekkeret ? Dekkeret aussi se trouvait là-bas, après tout. Tout ceci était bien mystérieux. Et elle espérait que Dinitak se presserait de rentrer, à présent que les funérailles étaient terminées, supposait-elle, et que Teotas était en sécurité dans sa tombe.

Avec mauvaise humeur, elle distribua les cartes.

Pontife des Nébuleuses. Quelle barbe ! Elle avait déjà le Coronal des Nébuleuses sur la table. Le Pontife n'aurait pas pu sortir cinq minutes plus tôt ? *Neuf des Lunes. Valet des Nébuleuses.* Elle glissa le Valet sous le Coronal des Nébuleuses. *Trois de Comètes.* Keltryn fit la grimace. Même lorsque les cartes sortaient dans le bon ordre elle n'y prenait aucun plaisir. Elle en avait assez du solitaire. Elle voulait Dinitak. *Cinq des Lunes. Reine des Constellations. Sept de...* Quelqu'un frappa !

— Keltryn ? Keltryn, tu es là ! Elle balaya les cartes sur le sol.

— Dinitak ! Tu es enfin de retour !

Elle courut vers la porte, se souvint au dernier moment qu'elle ne

portait rien d'autre que sa culotte, et saisit hâtivement un peignoir. Dinitak était si horriblement pointilleux sur de tels détails, si *moral*. Malgré tout ce qui s'était passé entre eux depuis qu'ils étaient devenus amants, il serait choqué qu'elle vienne ouvrir la porte quasiment nue. Le peignoir devait être sur elle avant d'être enlevé : voilà comment il était. Par ailleurs, Dekkeret pourrait se trouver avec lui. Ou le Pontife Prestimion, pour ce qu'elle en savait.

Elle ouvrit la porte. Il était là, seul. Elle lui saisit le poignet et le tira à l'intérieur, puis elle se retrouva dans ses bras enfin, enfin, enfin. Elle le couvrit de baisers. Elle avait l'impression qu'il était parti depuis au moins six mois.

— Eh bien ! dit-elle, finalement, en le relâchant. Es-tu heureux de me voir ?

— Tu sais que oui.

Ses yeux brillaient d'ardeur, luisaient comme des flambeaux dans son visage étroit et anguleux. Il s'humecta la lèvre inférieure d'un mouvement rapide de la langue. Aussi collet monté et âme noble qu'il puisse parfois se montrer, il paraissait pour le moment tout à fait prêt à lui ôter son peignoir.

Elle fut prise d'une humeur friponne. Elle décida de le faire attendre un peu. Cela mettrait à l'épreuve leur force d'âme, à l'un comme à l'autre.

— Ton ami le Pontife et toi aviez-vous beaucoup de choses intéressantes à vous raconter ? demanda-t-elle en reculant de quelques pas.

Dinitak parut très mal à l'aise. Ses paupières battirent trois ou quatre fois très rapidement, presque comme s'il avait eu un tic, et un muscle se contracta dans l'une de ses joues maigres et brunies par le soleil.

— Ce... n'est pas un sujet dont je peux réellement discuter, dit-il. Pas maintenant, en tout cas.

Sa voix semblait forcée et rauque.

— Nous avons eu des réunions, le Pontife, le Coronal et moi, il y a des problèmes, des problèmes politiques pour lesquels ils veulent que je fournisse une assistance technique...

Il continuait à la convoiter du regard pendant tout ce temps. Keltryn adorait cela, cette façon ardente dont il la regardait. Ces yeux sombres et brillants, ce regard ferme, cette *intensité* formidable en lui, la puissante force magnétique qui émanait de lui, la tension semblable à celle d'un ressort : ces facettes qui l'avaient fascinée depuis le début.

— Et les funérailles ? demanda-t-elle, continuant délibérément à le maintenir à distance. Comment se sont-elles déroulées ?

— Je suis arrivé trop tard pour cela. Mais c'était sans importance. Ce n'est pas pour les obsèques qu'ils m'avaient demandé de descendre,

tu sais. C'était pour cette autre chose, la mission technique.

— La chose dont tu ne veux pas me parler.

— La chose dont je ne *peux* pas te parler.

— Très bien, ne me dis rien. Cela m'est égal. C'est probablement atrocement ennuyeux, de toute façon. Fulkari m'a parlé de toutes ces choses officielles que lord Dekkeret fait à longueur de journée, maintenant qu'il est Coronal. Elles sont *colossalement* ennuyeuses. Je ne voudrais pas être Coronal pour tout l'or du monde. On pourrait agiter devant moi la couronne de la constellation, le collier de Vildivar, l'anneau de lord Moazlimon et tout le reste des bijoux de la couronne, je ne voudrais *toujours* pas...

Tout à coup elle en eut assez de ce jeu.

— Oh, Dinitak, Dinitak, tu m'as tellement manqué tout ce temps où tu étais à Muldemar ! Et ne dis pas que ça n'a duré que quelques jours. Pour moi ça semblait des siècles.

— Pour moi aussi, dit-il. Keltryn... Keltryn...

Il tendit les bras vers elle et elle s'avança spontanément vers lui. Le peignoir tomba. Il fit courir ses mains sur son corps avec avidité alors qu'elle l'attirait sur le sol couvert de tapis.

Leur couple était encore assez jeune pour que la partie physique de leur relation ait une urgence fougueuse, presque compulsive. Keltryn, pour qui tout cela n'avait rien de familier, ne ressentait pas seulement l'excitation qui accompagnait la libération de désirs refoulés mais aussi le sentiment puissant de vouloir rattraper le temps perdu, à présent qu'elle s'était enfin autorisée à vivre cet aspect de la vie d'adulte.

Il y aurait suffisamment d'occasions plus tard, elle le savait, pour les conversations profondes et sérieuses, les longues promenades main dans la main dans les couloirs tranquilles du Château, les dîners aux chandelles, etc. Il restait en elle suffisamment de l'ancienne Keltryn aux manières de garçon manqué, de l'élève en escrime vierge qui était si experte pour garder les garçons à distance, pour qu'elle se dise de temps à autre qu'ils ne devraient pas permettre que leurs rapports soient entièrement faits de corps à corps moites et de copulations sauvages et enfiévrées ; mais à présent qu'elle avait eu un avant-goût de corps à corps moites et de copulations sauvages et enfiévrées, elle se sentait tout à fait prête à renvoyer ces conversations profondes et sérieuses, ces longues promenades main dans la main, à quelque future étape de leur relation.

Dinitak, en dépit de tout l'ascétisme qui semblait faire partie intégrante de son tempérament, paraissait penser la même chose. Son propre appétit pour l'amour physique, désormais déchaîné après qu'il savait quelle longue période de restriction, était au moins aussi grand que le sien. Avec plaisir ils se poussèrent mutuellement au bord de

l'épuisement, et au-delà.

Mais établir ce genre de relations n'avait pas été aisé à réaliser. Pendant les deux premières semaines suivant leur rencontre initiale accidentelle à l'extérieur de la Rotonde de lord Haspar, ils s'étaient vus quasiment chaque jour, mais il n'avait jamais rien fait qui puisse s'apparenter à des avances, et Keltryn n'avait pas la moindre idée de la façon d'en susciter. Elle n'était devenue que trop coutumière des attentions non sollicitées de camarades de classe tels que Polliex et Toraman Kanna ; mais comment provoquait-on des attentions *désirées* ? Elle commençait à se demander si Dinitak n'était pas le même genre d'homme que Septach Melayn, et si son destin personnel serait de ne tomber amoureuse que d'hommes qui par leur nature innée n'étaient pas disponibles pour elle.

Elle n'avait aucun doute quant au fait qu'elle *était* amoureuse de lui. Dinitak ne ressemblait à aucune autre personne de sa connaissance, ni durant son enfance à Sipermit, ni au Château. Sa beauté ténébreuse et tourmentée, son allure maigre et tendue d'homme de Suvrael, qui lui venait de sa jeunesse sous le soleil brûlant et implacable du continent désertique, exerçaient sur elle un charme puissant, presque irrésistible. Qu'il soit mince, presque trop léger, d'une ossature et d'une stature à peine supérieures aux siennes ne la dérangeait pas. Lorsqu'elle le regardait, elle sentait, dans ses genoux, dans sa poitrine, dans ses reins, une sensation d'attraction insurmontable d'un genre qu'elle n'avait jamais ressenti auparavant.

Il était étrange d'autres façons également. Il y avait une brusquerie, une rudesse même, dans sa manière de traiter les gens qui devait tenir à son éducation à Suvrael, pensait Keltryn. C'était un roturier, d'une part ; ce qui le rendait très différent des garçons avec lesquels elle avait grandi. Mais il y avait autre chose. Elle en savait très peu sur ses origines, mais il circulait des rumeurs selon lesquelles son père avait été un criminel quelconque, que ce père avait tenté de jouer un mauvais tour à Dekkeret, lorsque celui-ci était un jeune homme en voyage à Suvrael, et que Dinitak, consterné par les machinations de son père, s'était retourné contre lui et avait aidé Dekkeret à le faire prisonnier.

Keltryn ne savait absolument pas si c'était vrai ou faux, mais cela *donnait l'impression* d'être vrai. D'après plusieurs déclarations que Dinitak avait faites, à elle et à d'autres gens au Château, elle savait qu'il avait de la vie une vision réaliste et sévère, qu'il n'avait aucune patience envers les comportements irréguliers, dans un éventail allant de la simple paresse et la négligence à un bout de l'échelle, à la criminalité de l'autre, il semblait conduit par un impératif moral puissant : en réaction, disaient d'aucuns, au manque de respect de son père pour la loi. Il était idéaliste, honnête au point d'en être parfois

brutal. Il était prompt à dénoncer les manques de vertu des autres, et à son grand crédit, il ne semblait en commettre aucun lui-même.

Une telle personne, pensait Keltryn, n'aurait que trop facilement pu devenir prude, moralisatrice et satisfaite de soi. Cependant, bizarrement, Dinitak ne lui faisait pas l'effet d'être ainsi. Il était de bonne compagnie, sémillant, amusant et gracieux à sa façon, et pouvait faire preuve d'un esprit acéré. Il n'était pas étonnant que lord Dekkeret l'apprécie autant. Quant au puissant sens du bien et du mal de Dinitak, il fallait admettre qu'il vivait selon ses propres principes : il était aussi dur envers lui-même qu'envers les autres, et n'en attendait pas de louanges. Il semblait naturellement droit et incorruptible. C'était simplement sa façon d'être. Il fallait prendre une personne telle que lui comme elle était. Mais une telle personne, se demandait-elle, était-elle trop noble pour se laisser aller à la passion physique ? Car elle avait elle-même finalement décidé qu'il était temps de donner libre cours à une telle passion, et avait finalement trouvé quelqu'un avec qui elle aimerait s'abandonner, et lui semblait absolument inconscient des sentiments qu'elle éprouvait.

Dans son désespoir, elle finit par penser qu'elle avait un expert en ce domaine dans sa propre famille. Et elle consulta donc sa sœur, Fulkari.

— Tu pourrais essayer de le mettre dans une situation qui ne lui laisserait vraiment que peu de choix et voir comment il réagit, suggéra Fulkari.

À l'évidence, Fulkari savait comment s'y prendre ! Ainsi donc, un après-midi, Keltryn invita Dinitak à venir nager avec elle à la piscine de la Galerie Setiphon ce soir-là. Quasiment personne ne semblait utiliser la piscine à ce moment-là, et absolument personne, Keltryn l'avait vérifié, n'y allait le soir. Afin d'en être certaine, cependant, elle prit la peine de verrouiller la porte de la piscine de l'intérieur, une fois que Dinitak et elle s'y trouvèrent.

Il avait naturellement apporté un maillot de bain. *Maintenant ou jamais*, pensa Keltryn. Alors qu'il se dirigeait vers l'un des vestiaires, elle dit :

— Oh, nous n'avons pas réellement besoin de mettre de maillot de bain ici, non ? Je n'en apporte jamais. Je n'en ai pas pris ce soir.

Et elle se glissa rapidement hors des quelques vêtements qu'elle portait, courut gaiement devant lui, le cœur battant si violemment qu'elle crut qu'il allait lui briser les côtes, et exécuta un plongeon parfait dans le bassin de porphyre rose. Dinitak n'hésita qu'un instant. Puis il se déshabilla également – elle le regarda depuis la piscine, admirant avec émerveillement et crainte la beauté de son corps mince à la taille étroite – et sauta derrière elle.

Ils barbotèrent un moment dans l'eau chaude au parfum de

cannelle. Elle le défia à la course, et ils nagèrent côte à côte d'un bout à l'autre du bassin, finissant à ce qu'ils ne purent que qualifier d'égalité. Puis elle se hissa hors de la piscine, trouva quelques serviettes à étendre sur le rebord carrelé et lui fit signe de venir la rejoindre.

— Et si quelqu'un vient ? demanda-t-il.

Elle ne tenta pas de dissimuler la gaieté malicieuse qui la gagnait.

— Personne ne viendra. J'ai verrouillé la porte.

Elle n'aurait pu mieux lui faire comprendre, allongée ainsi nue sur une pile de serviettes moelleuses, dans la salle humide et chaude qu'ils avaient pour eux seuls, qu'elle l'avait amené ici afin de se donner à lui. S'il la dédaignait à présent, ce serait le signe on ne peut plus manifeste qu'il n'éprouvait aucun intérêt à devenir son amant, qu'il la trouvait physiquement peu séduisante, ou qu'il n'était pas un homme sensible aux femmes, ou encore que sa propre sensibilité morale hyper-développée ne lui permettait pas d'apprécier les plaisirs charnels de façon émancipée.

Aucune de ces possibilités n'était exacte. Dinitak s'allongea près d'elle, la prit tranquillement et expertement dans ses bras, posa ses lèvres sur les siennes, laissa une de ses mains errer sur ses petits seins fermes puis vers l'endroit où se rejoignaient ses cuisses, et Keltryn sut que ça allait enfin lui arriver, qu'elle était sur le point de traverser la frontière immense qui sépare les jeunes filles des femmes, que Dinitak allait l'initier ce soir aux mystères qu'elle n'avait jamais osé explorer auparavant.

Elle se demanda si cela lui ferait mal. Elle se demanda si elle saurait s'y prendre.

Mais il s'avéra qu'il n'y avait pas besoin de penser à la façon de s'y prendre. Dinitak savait visiblement ce qu'il faisait, elle suivit son exemple facilement, et au bout d'un moment elle put se contenter de laisser son propre instinct prendre la suite. Quant à la douleur, elle ne dura qu'un court instant, rien de semblable à ce qu'elle avait craint, bien que ce fût un peu alarmant pendant une seconde et qu'elle laissât effectivement un petit cri sortir de ses lèvres. Ensuite il n'y eut plus de problèmes. Ce qui se produisait était une impression bizarre, oui. Mais très agréable. Fantastique. Inoubliable. Il lui sembla qu'elle venait de franchir un seuil qui l'avait conduite dans un nouveau monde totalement inconnu, où tout luisait d'une aura brillante de délice.

Cet unique petit cri mena cependant à quelques complications par la suite. Lorsque tout fut terminé, Keltryn se renversa dans un brouillard confus de plaisir et de stupéfaction, et ce n'est que petit à petit qu'elle se rendit compte que Dinitak la dévisageait d'un air abasourdi, comme s'il était frappé d'horreur.

— Quelque chose ne va pas ? murmura-t-elle au bord des larmes.

T'ai-je déplu ?

— Oh, non, non, non ! Tu étais merveilleuse ! répondit-il. Plus que merveilleuse. Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était la première fois ?

Son front était noué par l'angoisse. C'était donc ça ! Sa maudite moralité encore !

— Cette idée ne me serait jamais venue à l'esprit. Si tu te le demandais, j' imagine que tu pouvais toujours poser la question.

— On ne pose pas de telles questions, déclara-t-il sévèrement.

On aurait dit qu'elle avait fait quelque chose de terriblement inconvenant, pensa-t-elle. Comment tout ceci était-il devenu sa faute à elle ?

— D'ailleurs, continua-t-il, je n'avais aucune raison de le soupçonner. Pas alors que tu m'avais ainsi attiré à la piscine, avais jeté tes vêtements de façon si impudique... et...

Il chercha ses mots, ne parut pas en trouver d'appropriés et bafouilla finalement.

— Tu aurais dû m'en parler, Keltryn ! Tu aurais dû me le dire !

C'était déconcertant. Elle commença à sentir la colère monter en elle.

— Pourquoi ? Quelle différence y aurait-il-eue à ce que tu le saches ?

— Parce que je me sens tellement coupable de ce qui s'est passé, maintenant. Consciemment ou pas, j'ai fait quelque chose que je ne peux pas me pardonner. Prendre la virginité d'une jeune femme, Keltryn... c'est une sorte de vol, d'une certaine façon...

Elle avait l'impression que la situation devenait de plus en plus aberrante.

— Tu ne m'as rien pris. Je te l'ai donnée.

— Il n'empêche... on ne fait tout simplement pas une telle chose.

— *On* ne fait pas ? Tu veux dire que *toi*, tu ne le fais pas. Tu parles vraiment comme un homme préhistorique, Dinitak. Crois-tu que le Château soit un sanctuaire sacré de la pureté ? J'ai passé des mois au milieu d'une bande de garçons stupides, qui bavaient littéralement à l'idée de faire avec moi exactement ce que toi et moi venons de faire, et je leur ai dit non à tous, et la première fois où je décide de dire oui, tu me reproches de ne pas t'avoir informé à l'avance que je... que...

Les larmes lui montaient à nouveau aux yeux, mais il s'agissait cette fois-ci de larmes de rage, non de peur. L'imbécile ! Comment osait-il se sentir *coupable* dans un moment aussi merveilleux ? Quel droit avait-il de s'attendre à ce qu'elle lui donne des détails sur son expérience sexuelle ?

Mais elle savait qu'elle devait repousser sa colère et faire quelque

chose pour réparer ce malentendu, et vite, sinon leur amitié n'y survivrait jamais.

— Je ne veux pas que tu penses avoir fait quoi que ce soit de mal, Dinitak, dit Keltryn du ton le plus doux qu'elle put adopter. En ce qui me concerne, ce que tu as fait était bien à cent pour cent. Oui, j'étais vierge, et je ne saurais te dire à quel point j'en avais assez de le rester, et je pense que je serais devenue folle si je l'étais demeurée une heure de plus.

Mais cette explication ne fit qu'aggraver la situation. À présent, c'est lui qui était furieux.

— Je vois. Tu voulais te débarrasser de cette gênante innocence qui était la tienne, et par conséquent tu as trouvé un instrument pratique pour t'aider à en disposer. Eh bien, je suis ravi d'avoir pu me rendre utile.

— *Instrument* ? Non ! Non ! Quelle horrible chose à dire. Tu ne comprends rien, n'est-ce pas ?

— Vraiment ?

— Je t'en prie. Tu es en train de tout gâcher. Tout cet outrage pieux. Cette vertueuse indignation déchaînée. Je sais que tu ne peux pas t'en empêcher, que tu prends toutes ces questions de morale extrêmement au sérieux. Mais regarde la pagaïe que tu es en train de semer entre nous ! C'est tellement stupide et inutile !

Il voulut répondre, mais elle lui mit la main sur la bouche.

— Ne comprends-tu pas que je *t'aime*, Dinitak ? Que c'est pour cette raison que tu es ici avec moi ce soir, et non Polliex, Toraman Kanna ou un autre garçon du cours d'escrime de Septach Melayn ? Toutes ces semaines que nous avons passées ensemble, où tu n'as jamais fait le moindre geste, où j'étais assise à prier désespérément que tu le fasses, mais tu étais soit trop timide, soit trop pur, soit trop autre chose, alors, finalement... finalement... ce soir, nous deux à la piscine, j'ai pensé : je vais le mettre dans une situation où il *ne pourra pas* me résister, et voir ce qui se passe... Enfin il comprit.

— Je t'aime, Keltryn. C'est la seule raison pour laquelle j'attendais. Je pensais que le moment pour ce genre de choses n'était pas encore venu. Je ne voulais pas déprécier notre amitié en me comportant comme tous les autres. Et là je suis désolé de m'être autant trompé.

Keltryn sourit largement.

— Ne le sois pas. Tout est réglé et terminé. Et maintenant...

— Maintenant...

Il tendit le bras vers elle. Elle échappa à ses mains, roula sur le bord de la piscine, se jeta à l'eau dans une gerbe sonore. Il plongea derrière elle. Elle nagea jusqu'au milieu du bassin de toutes ses forces, trait rose fendant l'eau rose, et Dinitak la suivit à toute allure. À

l'autre bout, elle se hissa de nouveau sur le rebord, en riant, et tendit les bras vers lui.

Ce fut le début. Tout fut beaucoup moins compliqué pour eux par la suite. Keltryn commença à comprendre que son côté singulièrement puritain avait ses propres limites, que le rigoureux code de valeurs selon lequel il vivait ne pouvait être représenté en simples tons de noir et de blanc. Dinitak n'était pas un ascète. Loin de là ; la passion et le désir n'étaient certes pas étrangers à son caractère. Mais il fallait que tout se passe selon son sens unique de ce qui était convenable, et Keltryn prit conscience qu'elle ne saurait pas toujours prévoir en quoi cela consistait.

Au cours des semaines suivantes, ils passèrent nuit après nuit dans les bras l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'il parût souhaitable de se réserver un peu de temps pour dormir. Le voyage de Dinitak à Muldemar fournit cette occasion. En fournit une trop grande occasion, trouva Keltryn, le deuxième jour de son absence. Elle n'en avait jamais assez de lui ni, semblait-il, lui d'elle.

Elle continuait ses séances d'escrime, deux fois par semaine, avec Audhari de Stoienzar. Après le départ de Septach Melayn pour le Labyrinthe, la classe d'escrime s'était dispersée, mais Audhari et elle poursuivaient leurs rencontres, malgré tout. Fulkari avait un temps été convaincue qu'une idylle était en train de se former ; mais Fulkari avait tort à ce sujet. Keltryn n'avait jamais considéré le grand et facile à vivre Audhari autrement que comme un ami.

Il devina immédiatement que quelque chose avait changé dans sa vie. Peut-être étaient-ce les cernes sombres sous ses yeux, ou bien un certain ralentissement de ses réflexes qui s'était manifesté, à présent qu'elle s'accordait si peu de sommeil. Ou encore, pensait Keltryn, peut-être y avait-il une sorte d'émanation qui se dégageait chez les filles qui avaient commencé à coucher avec des hommes, une aura visible de lascivité, que tout homme pouvait facilement déceler.

Et finalement, il lui en toucha un mot.

— Il y a quelque chose de différent en toi ces temps-ci, observa Audhari, alors qu'ils s'affrontaient au fleuret.

— Vraiment ? Et de quoi pourrait-il s'agir ?

— Je ne pourrais le dire.

Ils abandonnèrent le sujet là. Il parut regretter de l'avoir soulevé, et elle n'avait certes pas envie de prolonger cette conversation.

Elle s'interrogea, cependant, sur ses paroles ambiguës. *Pourquoi* ne pouvait-il le dire ? Était-ce parce qu'il n'avait sincèrement pas idée de ce qui avait changé en elle ? Ou se sentait-il mal à l'aise de lui en parler ? Bien qu'il n'y fit pas d'autre référence, elle eut cependant l'impression qu'un ton plus personnel avait commencé à se glisser

dans ses remarques : flirteur même. Il remarqua qu'elle ne paraissait pas dormir autant qu'elle en avait besoin. Il fit observer qu'il y avait une nouvelle sensualité dans sa démarche. Il ne lui avait jamais fait de telles réflexions auparavant.

Elle questionna Fulkari à ce sujet. Fulkari lui répondit que les hommes changent souvent leur manière de s'adresser à une femme, lorsqu'ils décident qu'elle est devenue plus disponible qu'elle ne l'était.

— Mais je ne suis *pas* disponible ! déclara-t-elle avec indignation. Pas pour lui, du moins.

— Il n'empêche. Ta façon d'être est différente, à présent. Il a peut-être observé cela.

Keltryn n'aimait pas beaucoup l'idée que tous les hommes du Château puissent se rendre compte d'un seul coup d'œil qu'elle couchait avec quelqu'un. Elle était encore trop néophyte dans le monde des hommes et des femmes mûrs pour s'y sentir complètement à l'aise ; elle voulait couvrir jalousement sa relation avec Dinitak, ne partager son passage à l'âge adulte avec personne, excepté, peut-être, sa sœur. L'idée qu'Audhari, ou n'importe qui d'autre, puisse la regarder et savoir immédiatement qu'elle *l'avait fait* avec quelqu'un, et par conséquent qu'elle pourrait pour une raison ou une autre avoir envie de le faire avec lui aussi, était insultant et gênant pour elle.

Peut-être, pensa Keltryn, avait-elle mal compris. Elle espérait que c'était le cas. La dernière chose dont elle avait envie, à présent, était que son ami Audhari, gentil et honnête, se mette à lui faire des avances romantiques.

Sur une suggestion de sa servante, cependant, elle se rendit un Steldi dans les bas niveaux du Château, dans le secteur du marché, et acheta à un vendeur d'articles de sorcellerie une petite amulette de fil de fer délicatement soudé connue sous le nom de focalo, qui avait la propriété de prévenir les attentions non désirées des hommes. Elle l'épingla au col de sa veste d'escrime lors de sa rencontre suivante avec Audhari. Il le remarqua immédiatement et rit.

— À quoi sert cet objet, Keltryn ?

Elle s'empourpra violemment.

— C'est seulement quelque chose que j'ai commencé à porter, c'est tout.

— Quelqu'un t'a-t-il importunée ? C'est généralement pour cette raison que les jeunes filles portent des focalos, non ? Pour envoyer le message « n'approchez pas ».

— Eh bien...

— Allez. Ce ne peut être moi qui t'inquiète, Keltryn !

— En réalité, dit-elle, se sentant à présent indiciblement embarrassée, mais comprenant qu'elle n'avait pas d'autre choix que de

le lui dire, je commençais à penser que les événements prenaient une tournure un peu bizarre entre nous ces derniers temps. Du moins, c'est ce qu'il me semblait. Tu m'as dit que je marchais de façon plus sensuelle maintenant, des choses comme ça. Peut-être suis-je dans l'erreur, mais... oh, Audhari, je ne sais pas ce que j'essaye de te dire...

Il était plus amusé que contrarié.

— Je ne pense pas le savoir non plus, en fait. Mais il y a une chose dont je suis sûr : tu n'as pas besoin de focalo avec moi. J'ai bien vu dès le début que je ne t'intéressais pas.

— Si, comme ami. Et comme partenaire d'escrime.

— Oui. Mais rien de plus. C'était très facile à voir... De toute façon, tu as un amant à présent, non ? Alors pourquoi voudrais-tu t'engager avec moi ?

— Tu peux voir cela aussi ?

— C'est écrit sur ton visage, Keltryn. Un enfant de dix ans pourrait s'en apercevoir. Très bien, tant mieux pour toi, voilà ce que j'en dis ! Quel qu'il soit, il a beaucoup de chance.

Audhari mit son masque.

— Mais nous devrions vraiment nous mettre au travail, maintenant, je crois. En garde, Keltryn ! Une ! Deux ! Trois !

— Je ne voudrais pas m'ingérer dans ta vie privée, Dinitak, dit Dekkeret. Mais Fulkari m'a appris que tu as souvent vu sa sœur ces dernières semaines.

— C'est exact. Keltryn et moi avons passé beaucoup de temps ensemble récemment. *Vraiment* beaucoup.

— Keltryn est une fille charmante.

— Oui. Oui. J'avoue que je la trouve absolument fascinante.

Ils dînaient ensemble sur l'invitation de Dekkeret, seuls tous les deux, dans les appartements privés du Coronal. Le grand écuyer de Dekkeret avait disposé un repas somptueux devant eux, bols de poissons épicés, champignons doux aux teintes pastel de Kajith Kabulon, et cuissot rôti de bilantoon cuisiné avec des baies de thokka de la lointaine Narabal, accompagné d'un vin généreux et de caractère de la région de Sandaraina. Dekkeret mangea copieusement ; Dinitak, agité et crispé, ne semblait pas avoir faim du tout. Il ne fit que picorer sa nourriture et ne goûta pas au vin.

Dekkeret l'examina attentivement. De temps à autre au cours des années passées, il le savait, Dinitak avait eu une aventure avec telle ou telle femme, mais elles n'avaient jamais mené nulle part. Il avait l'impression que Dinitak ne l'avait pas souhaité, qu'il était un homme ayant peu besoin de relations suivies avec une femme. Mais d'après ce que lui avait dit Fulkari, quelque chose de totalement différent semblait à présent en cours.

— En réalité, dit Dinitak, je compte la voir ce soir, après vous avoir quitté. Donc, si vous n'avez pas à discuter affaires avec moi, Dekkeret...

— Si. Mais je promets de ne pas te retenir trop tard. Je ne voudrais pas que des questions d'affaires se mettent en travers de l'amour véritable.

— Un tel sarcasme est indigne de vous, monseigneur.

— Étais-je sarcastique ? Je croyais dire la simple vérité. Mais passons aux affaires sérieuses, de toute façon. Ce qui concerne Keltryn, d'ailleurs.

— Vraiment ? De quelle manière ? demanda Dinitak, sourcils froncés.

— Les plans, tels que je les entends, expliqua Dekkeret, sont que nous nous mettions en route pour les provinces occidentales Terdi prochain. Puisque nous serons absents pour plusieurs mois, voire plus, peut-être même beaucoup plus, la raison pour laquelle je voulais discuter avec toi ce soir est que je veux te demander si tu aimerais inviter Keltryn à nous accompagner dans ce voyage.

Dinitak eut l'air stupéfait. Il se leva à demi de son siège et son visage prit une teinte écarlate sous son hâle sombre de Suvrael.

— Je ne peux faire cela, Dekkeret !

— Je ne suis pas sûr de te comprendre. Que veux-tu dire par : « Je ne peux faire cela » ?

— Je veux dire que c'est absolument hors de question. L'idée est scandaleuse !

— Scandaleuse ? répéta Dekkeret, plissant les yeux d'un air dérouté.

Au bout de plus de vingt ans d'amitié, il était toujours incapable de prédire à quel moment il risquait de toucher quelque bizarre nerf de morale tatillonne chez Dinitak.

— Pour quelle raison ? Que n'ai-je pas vu ? D'après Fulkari, Keltryn et toi êtes absolument fascinés l'un par l'autre. Mais lorsque je te propose un moyen d'éviter une séparation longue, et sans doute pénible, tu t'empportes comme si j'avais suggéré quelque chose de monstrueusement obscène.

Dinitak parut se calmer, mais il était encore visiblement bouleversé.

— Réfléchissez à ce que vous dites, Dekkeret. Comment puis-je possiblement emmener Keltryn avec moi dans ce voyage ? Cela indiquerait à tout le monde que je ne la considère comme rien de plus qu'une concubine.

Dekkeret ne l'avait jamais vu aussi obtus. Il eut envie de se pencher par-dessus la table et de le secouer.

— Comme une compagne, Dinitak. Pas une concubine. Je vais

emmener Fulkari avec moi, tu le sais. Crois-tu que je la considère également comme une concubine ?

— Chacun sait que vous épouserez Fulkari, une fois la période de deuil de Teotas terminée. Dans la pratique, elle est déjà votre femme. Mais Keltryn et moi... il n'y a rien d'établi entre nous. J'ai le double de son âge, Dekkeret. Je ne suis même pas sûr qu'il soit convenable de faire ce que nous faisons. En aucun cas je ne pourrais envisager de faire un voyage prolongé à travers le continent en compagnie d'une jeune fille célibataire.

Dekkeret secoua la tête.

— Tu m'ébahis, Dinitak.

— Vraiment ? Eh bien, alors je vous ébahis. Ainsi soit-il. Elle ne peut venir avec nous. Je ne le permettrai pas.

Ce n'était en rien ce qu'avait prévu Dekkeret. En fait, au début du repas, il s'était demandé si Dinitak finirait, avec hésitation et embarras, par amener la conversation sur une requête autorisant Keltryn à se joindre à eux dans leur expédition. La faire venir avec eux lui semblait parfaitement logique. La fille *était* très jeune, oui, mais au dire de tous, elle était plus posée que son âge et mûrissait rapidement. En outre, Fulkari et elle n'étaient pas seulement sœurs mais amies intimes, et il aurait été utile que Keltryn tienne compagnie à Fulkari pendant que Dinitak et lui auraient été occupés aux véritables tâches de leur mission. Et l'on aurait pu supposer que Dinitak aurait trouvé plaisir à l'idée qu'elle soit tout près pendant le trajet. Mais il n'aurait pu se tromper davantage.

Sans l'ombre d'un doute, Dinitak était sérieux sur cette histoire de concubine, aussi folle soit-elle. Dekkeret était trop avisé pour essayer de discuter avec lui une question de subtilités morales. Lorsque de tels sujets se présentaient, Dinitak vivait dans un monde à part.

Dekkeret soupira.

— Comme tu le voudras, dit-il. La petite reste à la maison.

C'est à Fulkari que revint la tâche d'annoncer la nouvelle à Keltryn. Dekkeret et elle étaient convenus que s'ils laissaient Dinitak s'en charger, ses explications maladroites rendraient Keltryn furieuse à un point tel que leur relation n'y survivrait pas.

Mais elle fut néanmoins furieuse.

— L'imbécile ! s'écria-t-elle. Le petit saint grotesque ! Si pieux que je ne peux voyager avec lui, c'est bien cela ? Très bien, alors. Je lui épargnerai cette honte. Je ne veux plus jamais le revoir !

— Mais si, répondit Fulkari.

Ce serait la cinquième visite de Prestimion à l'île du Sommeil. C'était déjà exceptionnel en soi, et plus encore à présent qu'il était Pontife. Mais Prestimion avait été un monarque exceptionnel depuis le tout début de son règne.

Un Coronal pouvait se rendre sur l'île une ou deux fois au cours de son règne, généralement pendant un Grand Périple : la fonction de Dame de l'île étant, après tout, normalement exercée par la mère du Coronal, il était raisonnable que le Coronal veuille rendre visite à sa mère de temps à autre.

Mais en ce qui le concernait, retourner sur l'île une fois devenu Pontife était une affaire très différente. Le Pontife n'avait normalement aucune raison officielle d'aller là-bas. Les Pontifes effectuaient en général peu de déplacements, et le peu qu'ils faisaient était habituellement confiné au continent d'Alhanroel.

Si le règne du Pontife précédent avait été très long, sa mère risquait fort de ne plus être vivante à la fin de celui-ci : tel avait été le cas avec lord Confalume, dont la sœur aînée, Kunigarda, avait officié comme Dame de l'île durant la seconde moitié de sa charge au Château. Toute Dame qui vivait suffisamment longtemps pour voir l'accession de son fils au trône suprême restait selon la coutume sur l'île, même après avoir quitté sa fonction pour laisser place à la mère du nouveau Coronal. Les anciennes Dames de l'île habitaient un vaste domaine qui leur était réservé sur la Terrasse des Ombres de la Troisième Falaise de l'île.

Peut-être son fils, le Pontife, déciderait-il d'aller la voir une fois bien habitué aux responsabilités de ses nouvelles fonctions. Mais, le plus souvent, il négligerait de faire le voyage jusqu'à ce qu'il soit trop tard : sa mère mourait avant qu'il n'ait trouvé l'occasion d'y aller, ou lui-même devenait trop vieux pour vouloir voyager. Des siècles entiers s'étaient écoulés depuis la dernière visite d'un Pontife sur l'île.

Prestimion, qui avait toujours entretenu les meilleures et les plus chaleureuses relations avec sa mère, la Dame Therissa, s'était rendu sur l'île du Sommeil au cours des premières années de son règne en tant que Coronal lord afin de lui présenter son épouse, Varaile, et de s'assurer du soutien maternel dans sa lutte contre le rebelle Dantirya Sambail. Il y était de nouveau allé la cinquième année de son règne, ayant alors arrêté de faire son premier Grand Périple dans le but de se

présenter au peuple, suite au chaos qu'avaient engendré les deux insurrections du Procureur Dantirya Sambail. Cette fois-ci il avait traversé Alhanroel par voie de terre, exactement comme il le faisait à présent, et avait pris un bateau à Alaisor à destination de l'île, puis de là était parti à Zimroel, en faisant halte à Piliplok sur la côte orientale et à Ni-moya à l'intérieur des terres.

Au cours de sa onzième année, Prestimion avait décidé de faire un deuxième Grand Périple, celui-ci suivant un trajet similaire, mais l'emmenant au-delà de Ni-moya, traversant Zimroel jusqu'à la cité claire comme le cristal de Dulorn, et au-delà jusqu'aux lointaines cités occidentales de Pidruïd, Narabal et Til-omon, où les visites de Coronal étaient rares et très espacées. Prestimion avait trouvé dans ce voyage l'occasion d'une autre visite à sa mère. Puis dans la seizième année de son règne de Coronal, il avait entrepris un troisième et dernier Grand Périple, celui-là réellement extraordinaire, qui l'avait emmené du fond d'Alhanroel à Stoïen, puis de nouveau à l'île, et de là, à la stupéfaction du monde entier, au sud, dans le sinistre continent désertique de Suvrael, qui n'avait pas vu de Coronal depuis trois cents ans. Il était à présent sur le point d'arriver sur l'île une fois de plus. Là, devant lui sur la mer se dressait la colossale masse familière de cet endroit, ce phénoménal mur de craie blanche et brillante s'élevant très haut au-dessus de l'eau, ses trois immenses gradins montant de plus en plus haut en cercles décroissants jusqu'au sanctuaire sacré du sommet, le Temple Intérieur, où résidaient la Dame et ses millions d'acolytes. Le soleil, à cette heure de la journée, était presque au zénith, et la façade lisse de l'île luisait d'un éclat au reflet quasiment insoutenable sous sa lumière intense.

Aussi grande que soit l'île, et sur toute autre planète que Majipoor elle aurait été considérée comme un continent, non comme une île, elle n'était accessible par bateau que dans deux ports, Taleis sur la face occidentale tournée vers Zimroel, et Numinor du côté nord-est de l'île regardant Alhanroel. Prestimion était toujours venu sur l'île par l'entrée de Numinor. Le port de Taleis était un endroit qu'il n'avait jamais vu. Il s'apercevait à présent, debout sur le pont du vaisseau rapide qui l'avait amené là cette fois et examinant à nouveau le brillant rempart blanc qui entourait le port de Numinor, qu'il ne le verrait sans doute jamais.

Cette visite, pensait Prestimion, serait la dernière qu'il ferait jamais à l'île du Sommeil. Il n'irait pas non plus à Zimroel lorsqu'il en aurait fini là, ce qui aurait pu justifier un bref arrêt à Taleis pour satisfaire sa curiosité. Le monde appartenait à Dekkeret désormais : les Pontifes n'entreprenaient pas de Grand Périple ; dans les années à venir, alors qu'il prendrait de l'âge, il s'installerait de plus en plus profondément dans sa vie au Labyrinthe.

Une brise douce et chaude soufflait dans leur direction tandis que leur bateau glissait vers Numinor. L'été éternel était la règle sous ces latitudes. L'île était perpétuellement en fleurs : même à cette distance, Prestimion imaginait pouvoir discerner les couleurs vives des bosquets d'eldirons et de tanigales, ainsi que les thwales aux fleurs pourpres qui poussaient à profusion sur la multitude de terrasses de calcaire.

Alors qu'ils approchaient de l'île, Varaile se tenait au côté de Prestimion, ainsi que Septach Melayn et Gialaurys qui avaient accompagné le Pontife dans cette traversée. Les princes Taradath, Akbalik et Simbilon flanquaient leurs père et mère sur le pont. La jeune lady Tuanelys, qui n'avait aucune disposition pour les déplacements sur l'océan, était restée en bas, dans sa cabine, comme elle l'avait fait pendant la majeure partie du passage.

Le capitaine du bateau, un massif Skandar à la fourrure gris-pourpre, cria de jeter l'ancre.

— Pourquoi jetons-nous l'ancre si loin ? demanda le prince Simbilon.

Prestimion voulut répondre, mais Taradath, qui avait fait la traversée jusqu'à l'île avec son père lors du dernier Grand Périple de Prestimion, répondit avant lui.

— Parce qu'aucun bateau assez rapide pour nous conduire ici depuis Alaisor en un temps convenable n'est assez petit pour entrer dans le port, dit-il, un peu trop paternaliste au goût de Prestimion. Le port de Numinor est un endroit minuscule et ils devront nous y emmener par ferry. Tu vas voir.

Le protocole, lors de l'arrivée d'un Coronal en visite débarquant à Numinor, voulait qu'il s'arrête d'abord au pavillon des invités royaux connu sous le nom des Sept Murs, un bâtiment de plain-pied en pierre gris-noir situé sur la digue du rempart du port. Il devait y accomplir différents rites de purification avant de commencer l'ascension jusqu'au niveau supérieur des trois falaises, où la Dame l'attendrait. Il était généralement de coutume pour le Coronal d'aller vers la Dame, rarement que la Dame descende jusqu'au rivage pour l'accueillir.

Mais Prestimion était désormais Pontife, et non plus Coronal, et il n'avait pas la moindre idée du genre de dispositions qui seraient prises. Il ne s'était pas non plus renseigné. Peut-être les Sept Murs étaient-ils réservés aux seuls Coronals, et les Pontifes étaient logés ailleurs. Cela ne faisait aucune différence. Laissons-nous surprendre, pensa-t-il.

Tout sembla d'abord se passer comme d'habitude. Le transfert sur le ferry se passa en douceur, le pilote de celui-ci les conduisit avec habileté entre les récifs et les hauts-fonds du chenal jusqu'au débarcadère du port de Numinor ; un petit groupe de hiérarques de la Dame, solennelles dans leurs robes dorées à la bordure rouge,

attendait comme toujours pour le saluer. Elles lui firent respectueusement le symbole en spirale du Labyrinthe, accueillirent de façon officielle lady Varaile, le porte-parole Septach Melayn et le Grand Amiral Gialaurys, et les conduisirent à terre, emmenant Prestimion et sa famille selon l'habitude aux Sept Murs, et les autres dans une hostellerie dans la direction opposée.

Puis les événements commencèrent à sortir de la routine.

— La Dame elle-même vous attend dans le pavillon des invités, Votre Majesté, lui dit l'une des hiérarques, alors qu'ils approchaient de l'édifice.

La première réaction de Prestimion fut la surprise que sa mère, qui lors de sa dernière visite paraissait enfin se plier au caractère inéluctable de la vieillesse, se soit astreinte à l'effort de descendre du haut de son sanctuaire au sommet de l'île gigantesque, alors qu'il aurait été beaucoup moins fatigant pour elle de le laisser monter vers elle. Puis il se rappela que sa mère n'était plus Dame de l'Île. La femme qui l'attendait aux Sept Murs était la nouvelle titulaire du titre, la mère de Dekkeret, la Dame Taliesme.

Pourquoi, se demanda-t-il, Taliesme était-elle venue à lui ? Peut-être ne se sentait-elle pas encore fermement établie dans la grandeur qui était désormais la sienne, et, confrontée à l'arrivée d'un Pontife en visite, se trouvait contrainte par la crainte révérencielle que lui inspirait sa haute fonction à descendre vers lui plutôt que d'exiger de lui qu'il monte vers elle. Mais ensuite, une autre éventualité, beaucoup plus inquiétante, vint à l'esprit de Prestimion, lorsqu'il vit Taliesme arriver vers lui dans la cour des Sept Murs.

Sa mère, Therissa, avait toujours été une femme d'une force d'âme invincible. Mais les années laissaient sans doute des traces. Elle devait sûrement avoir ressenti la mort de Teotas comme un coup dur. Peut-être sa santé en avait-elle été ébranlée. Peut-être, aussi difficile à croire que ce soit, avait-elle subi une sorte d'effondrement moral, ou même physique. Elle pouvait être gravement malade, mourante peut-être. Ou même déjà morte. Et Taliesme ne voulait pas qu'il fasse l'ascension jusqu'au Temple Intérieur sans être informé de l'état de la Dame Therissa. Elle était donc venue à lui dans le but de lui apprendre la nouvelle.

Cependant, Prestimion ne sentit aucune atmosphère de désastre absolu autour de Taliesme lorsqu'elle s'avança pour le saluer. Elle marchait à pas rapides comme un oiseau : une petite femme énergique en robe blanche, le diadème d'argent de sa fonction ceignant son front. Ses yeux étaient brillants et étincelants, ses mains tendues de bon cœur.

— Votre Majesté, dit-elle, je vous souhaite à vous et à votre famille la bienvenue sur notre île.

— Nous vous en remercions, ma Dame.

— Et vous avez, bien entendu, toute ma sympathie face à la grande perte que vous avez subie.

Il ne pouvait attendre davantage.

— Ma mère, je l'espère, l'a bien supportée ?

— Aussi bien que l'on pouvait le souhaiter, dirais-je. Elle est impatiente de vous voir.

— Je la trouverai donc en bonne santé ? demanda Prestimion d'une voix tendue.

Il n'y eut que la plus infime hésitation.

— Vous ne la trouverez pas aussi solide que vous vous la rappelez, Votre Majesté. La mort du Prince Teotas a été pénible pour elle. Je ne prétendrai pas le contraire. Et il y a eu d'autres petits problèmes inquiétants dont nous devons parler avant que vous ne montiez au Temple Intérieur. Mais d'abord, je pense que des rafraîchissements seraient de rigueur, voulez-vous entrer, Votre Majesté ?

Un léger repas avait été disposé pour eux aux Sept Murs : des flacons de vin doré, des plateaux d'huîtres et de poisson fumé, des coupes de fruits. Il sembla à Prestimion que Taliesme était aussi à l'aise pour jouer les hôtes pour le Pontife qu'elle aurait pu l'être en recevant des voisins de longue date dans sa vieille maison de Normork, dont Dinitak lui avait un jour dit qu'il s'agissait véritablement d'un endroit petit et fort humble.

Il était fasciné par la façon dont elle s'était transformée, et restait néanmoins la même, au cours de son élévation au titre de Dame.

Elle n'aurait pu avoir un comportement plus différent de celui de sa devancière sur l'île. Il y avait un monde de contrastes entre la simplicité et la modestie sans affectation de Taliesme et la majesté aristocratique de la Dame Therissa. Cependant, une noblesse indéniable l'avait investie depuis qu'elle assumait ses fonctions.

Depuis le moment de ses premières visites au Château, à l'époque où Dekkeret n'était que Coronal-désigné, Prestimion avait été impressionné par la confiance en soi, le sang-froid et la sérénité de Taliesme. À présent qu'elle était la Dame de l'île, une certaine aura de grâce et d'assurance, qui était presque invariablement caractéristique de chaque femme qui occupait la fonction de Dame, s'était ajoutée à ces qualités. Mais son moi essentiel paraissait fondamentalement inchangé, en aucune façon écrasé par la dignité qui lui avait été accordée lors de l'ascension au trône de Dekkeret.

Prestimion eut l'impression de voir son jugement sur son fils confirmé à nouveau à travers elle. Une fois de plus, comme cela s'était si souvent avéré le cas par le passé, la mère de l'homme qui avait été jugé digne du titre de Coronal lord de Majipoor était elle-même une

candidate appropriée au rôle de Dame de l'île.

La conversation, dont Prestimion lui laissa la direction, roula aisément sur une grande variété de thèmes. Ils discutèrent d'abord de la mort tragique de Teotas : qu'il était ahurissant, déconcertant qu'un homme d'un tel tempérament, avec de telles dispositions, puisse être victime d'une telle dépression.

— Le monde entier pleure votre frère, Votre Majesté, et éprouve une grande tristesse pour vous et votre famille, lui assura Taliesme. Je sens leur peine et leur chagrin en permanence.

Elle toucha le diadème qui la maintenait en contact avec les milliards d'esprits endormis de Majipoor, nuit après nuit.

Puis, lorsqu'il fut opportun de changer de sujet, elle passa habilement à son fils, Dekkeret, demandant de ses nouvelles dans son nouveau rôle de Coronal.

— Il sera l'un de nos plus grands rois, lui dit Prestimion, en lui faisant un résumé sommaire des projets qu'avait Dekkeret pour son règne, du moins ce qu'il en avait jusque-là révélé. Il aborda également, légèrement, très légèrement, la question de Dekkeret et lady Fulkari, signalant seulement que leur relation souvent complexe et parfois orageuse semblait entrer dans une phase nouvelle et plus heureuse.

Finalement, après que Taliesme eut saisi l'occasion de louer la grâce des trois fils et la beauté que promettait d'être la jolie fillette de Prestimion, celui-ci jugea qu'il était temps de revenir au sujet qui l'intéressait le plus.

Un long regard de côté vers Taradath suffit à faire comprendre au jeune garçon que le moment serait bien choisi pour aller faire une promenade sur la digue de Numinor avec ses frères et sa sœur.

— Vous avez mentionné, lorsque nous sommes arrivés, certains petits problèmes inquiétants qu'aurait ma mère, dit-il après leur départ. J'aimerais en discuter maintenant, si c'est possible.

— À vrai dire, je pense que c'est nécessaire, Votre Majesté.

Taliesme se redressa sur son siège comme pour se préparer à ce qui allait se dire.

— J'ai le regret de vous informer que votre mère est, depuis plusieurs mois maintenant, affligée par des rêves. De très mauvais rêves : des rêves que je ne peux décrire autrement que comme des cauchemars. Qui ont eu d'assez graves répercussions sur son état de santé général.

Prestimion retint son souffle, horrifié et plein de stupeur. Sa mère aussi ? L'audace de Mandralisca n'avait pas de limites. Il avait déjà manifesté sa volonté de frapper quasiment n'importe quel membre de la famille royale.

Mais à présent sa mère également ? Sa *mère* ? Elle qui pendant vingt ans avait été la Dame bien-aimée du monde, et ne souhaitait

désormais rien de plus que de vivre paisiblement sa retraite ? C'était intolérable.

Avant qu'il ait pu répondre, cependant, Varaile mit fin à un long silence.

— Ma fille Tuanelys a également eu des rêves agités récemment, ma Dame.

Bien qu'elle se soit adressée à la Dame Taliesme, elle ne regardait personne en particulier. Elle avait les yeux caves et hagards, ayant elle-même fait de nouveau un rêve déprimant la nuit précédente.

— Elle crie, elle tremble de frayeur, elle se met à transpirer. Ce sont des rêves de ce genre, nuit après nuit, qui ont conduit le prince Teotas à s'ôter la vie. Et même moi... moi aussi...

Varaile frissonnait, Taliesme la regarda surprise et bouleversée.

— Oh... ma pauvre, ma chère...

Prestimion s'approcha de sa femme et posa doucement les mains sur ses épaules pour l'apaiser. Mais il garda une voix calme pour déclarer, comme s'il songeait à l'ironie de la chose :

— La Dame de l'île qui reçoit des messages au lieu de les envoyer ? Je veux dire *l'ancienne* Dame. Mais il n'empêche, cela semble tellement étrange... Ma mère vous a-t-elle décrit ces rêves ?

— Pas très clairement, Majesté. Soit elle est incapable d'être précise, soit elle ne le souhaite pas. Tout ce que je tire d'elle sont de vagues propos au sujet de démons, de monstres, d'images sombres ; et autre chose, quelque chose de plus profond, plus subtil et fortement perturbant dont elle refuse absolument de parler.

Taliesme toucha du bout des doigts son diadème d'argent.

— Je lui ai proposé d'entrer dans son esprit et d'en chercher la source, ou de demander à l'une des hiérarques les plus expérimentées de l'Île de le faire. Mais elle ne le permet pas. Elle dit que lorsque l'on a été Dame de l'Île, on ne doit pas s'ouvrir au diadème de la Dame. Est-ce vrai, Majesté ? Existe-t-il un interdit à cela ?

— Rien dont j'aie entendu parler, dit Prestimion. Mais l'île a ses propres coutumes et peu de gens de l'extérieur les connaissent. J'en discuterai avec elle lorsque je la verrai.

— Vous le devriez, dit Taliesme. Je n'irai pas par quatre chemins, Majesté. Elle souffre terriblement. Elle devrait profiter de toute l'assistance disponible, elle plus que toute autre devrait savoir que nous sommes là, prêtes à l'aider.

— Oui. Absolument.

— Une dernière chose encore, Majesté. Ces rêves, qui se glissent si librement dans votre famille, ils sont très répandus de par le monde. Maintes et maintes fois, mes acolytes me disent que lorsqu'ils surveillent les esprits des dormeurs, ils détectent la douleur, l'horreur, le supplice. Je vous le dis, Votre Majesté, nous passons presque tout

notre temps maintenant avec de telles personnes, à les chercher, à essayer de soulager leur souffrance par des messages...

Ainsi, c'était encore pire que ce qu'il avait imaginé. Prestimion laissa ses paupières se fermer et s'assit en silence pendant un moment.

— Diriez-vous que c'est presque semblable à une épidémie de folie, ma Dame ? reprit-il enfin, d'un ton très calme.

— Une épidémie, en effet, répondit Taliesme.

— Nous avons déjà connu un tel phénomène sur Majipoor, autrefois. Cela s'est passé dans les premières années de mon règne en tant que Coronal. J'ai découvert ce qui l'avait causé, et j'ai pris des mesures pour y mettre fin. Ceci, je pense, est un fléau d'un genre quelque peu différent, mais je crois savoir ce qui cause celui-ci également, et je vous assure, de la façon la plus officielle qui soit, que j'y mettrai fin également. Un de mes vieux ennemis est en liberté dans la nature. Nous nous chargerons de lui... Quand pourrai-je voir ma mère, ma Dame ?

— La journée est trop avancée maintenant pour commencer l'ascension jusqu'à la Troisième Falaise, répondit Taliesme.

Son visage était sombre et déterminé et il n'y avait plus d'étincelle dans ses yeux à présent. Ils étaient tous deux très loin des agréables politesses qu'ils échangeaient une heure plus tôt. Chacun comprenait désormais qu'un sérieux défi les attendait tous. La note de farouche résolution dans la voix de Prestimion semblait avoir eu un puissant effet sur elle. En quelques mots seulement, il lui avait communiqué l'essentiel de la crise en cours, des grands événements qui requerraient sa participation à elle, à un moment où elle commençait à peine à maîtriser les grands pouvoirs de l'Ile.

— Je vous conduirai à elle demain matin.

Prestimion fit lui-même des rêves cette nuit-là.

Pas des cauchemars, pas lui, car il était certain que l'intrigant goûteur de Zimroel n'oserait pas s'approcher de l'esprit du Pontife Prestimion. Il s'agissait de rêves produits par son propre esprit. Mais il s'agissait tout de même de rêves épuisants, car il y gravissait les blanches falaises de l'Ile du Sommeil toujours et encore, grimpant continuellement, sans jamais atteindre le sommet, un voyage sans fin et frustrant qui durait toute la journée de terrasse en terrasse, et qui se terminait inmanquablement en le ramenant exactement à l'endroit d'où il était parti. Au matin, Prestimion se sentait dans le même état que s'il avait passé toute sa vie à escalader la muraille de cette île. Mais il dissimula cette nuit de sommeil agité à Varaile. Elle était préoccupée par Tuanelys : elle était allée dans la chambre de la petite fille plus d'une fois au cours de la nuit, bien qu'il se soit avéré, à chaque fois, que Varaile avait imaginé entendre Tuanelys crier, alors que l'enfant dormait profondément.

Il était à présent temps pour eux de commencer leur ascension pour de bon. Le Divin nous accorde un voyage plus facile que ceux que j'ai faits toute la nuit, pria Prestimion.

Il tint lady Tuanelys sur ses genoux dans le flotteur qui allait les emmener au sommet du mur vertical qu'était la paroi de la Première Falaise. Varaile s'assit d'un côté de lui, la Dame Taliesme de l'autre, et les garçons derrière. Lorsque le flotteur commença son ascension étourdissante, Tuanelys, effrayée, se tortilla pour enfouir son visage contre le torse de son père ; mais Prestimion entendit un sifflement appréciateur de la part du prince Akbalik, alors qu'ils s'élançaient silencieusement et rapidement vers le haut à l'encontre de l'attraction de la gravité. Ce qui le fit sourire : Akbalik était d'habitude si sérieux et maître de lui. Mais peut-être le garçon commençait-il à changer, en entrant dans l'adolescence.

Sur l'aire d'atterrissage, au sommet, Prestimion montra du doigt le port de Numinor, loin en contrebas, et les bras avancés de la digue où le ferry les avait débarqués. Tuanelys ne voulut pas regarder. Les deux garçons les plus jeunes étaient éblouis, cependant, de l'altitude à laquelle ils s'étaient élevés.

— Ce n'est rien, dit dédaigneusement Taradath. Nous n'avons que

commencé l'ascension.

Prestimion trouvait que les enfants étaient une distraction bienvenue au cours de ce long trajet. Il s'inquiétait à l'idée que Taliesme ait pu cacher les détails les plus alarmants de la santé de la Dame Therissa, et il ne voulait pas réfléchir trop profondément à ce qui l'attendait en haut. Il prenait donc grand plaisir à observer Taradath, qui avait déjà vu tout cela, endosser le rôle de guide touristique pour ses frères et sa sœur, et leur expliquer avec condescendance, qu'ils veuillent ou non le savoir, qu'ici se trouvait la Terrasse de l'Évaluation, où tous les pèlerins de l'île étaient conduits en premier lieu, là la Terrasse des Commencements, et là encore la Terrasse des Miroirs, et ainsi de suite tout au long de la journée. Il était également amusant de voir à quel point les trois autres se souciaient peu d'être instruits par leur je-sais-tout de frère aîné.

— Nous nous arrêtons toujours ici pour la nuit, sur la Terrasse des Miroirs, dit solennellement Taradath, comme s'il s'agissait d'un voyage qu'il faisait tous les six mois ou presque. Demain à la première heure, nous monterons à la Deuxième Falaise. Cela donne le vertige, on le fait si vite. Mais la vue de là-haut est fantastique. Attendez de voir.

Du coin de l'œil, Prestimion surprit le prince Simbilon faisant une grimace à Taradath dans le dos de celui-ci, et sourit.

Taradath aurait bientôt dix-sept ans, songea Prestimion. Il prit mentalement note de discuter avec Varaile de son renvoi au Château l'année suivante, comme chevalier-initié. Il n'y avait aucune raison obligeant le fils adulte d'un Pontife à rester avec sa famille dans le Labyrinthe ; et cela ferait probablement du bien à Taradath que d'autres jeunes hommes du Château lui rabattent le caquet. Prestimion avait fait de son mieux pour apprendre à Taradath qu'une fois qu'il serait entré dans la vie adulte, il ne bénéficierait d'aucun privilège ou égard particulier pour la seule raison qu'il était le fils du Pontife, mais peut-être la leçon serait-elle mieux retenue si elle était donnée par ses pairs.

Des flotteurs les attendaient pour les transporter de l'aire d'atterrissage de la Deuxième Falaise jusqu'au dernier terminal au pied de la Troisième Falaise. Ils traversèrent rapidement les Terrasses de la Deuxième Falaise, où les pèlerins achevaient leur formation afin de pouvoir devenir acolytes au plus haut niveau de l'île, et d'assister la Dame dans sa tâche. Là-haut, sur la Troisième Falaise, le nombreux personnel de la Dame ceignait chaque nuit les diadèmes d'argent qui permettaient à un esprit d'en toucher un autre à distance, et envoyaient leurs esprits guérir par des rêves bienveillants ceux dont les âmes étaient en peine : pour les guider, les conseiller, les consoler. Lors de ses visites précédentes, Prestimion, émerveillé, avait observé les légions de la Dame au travail. Mais cette fois, il n'aurait pas le

temps pour de telles distractions.

Les voyageurs atteignirent le dernier dépôt de flotteurs en milieu de matinée. À présent le saut final allait les amener au sommet plat de l'île, à des centaines de mètres au-dessus de leur point de départ, au niveau de la mer.

Les garçons les plus jeunes étaient enthousiasmés par l'incroyable limpidité de l'air de la Troisième Falaise, et la luminosité du soleil qui donnaient à tout un étrange éclat céleste. Dès que le flotteur eut atterri, ils se précipitèrent dehors et se mirent à se pourchasser autour du dépôt de flotteurs, tandis que Taradath criait.

— Hé, attention vous deux ! L'air est raréfié à cette hauteur !

Ils ne lui prêtèrent aucune attention. Le sommet du Mont du Château était infiniment plus haut que celui-ci, après tout. Mais l'air du Mont du Château était artificiel : ce qu'ils respiraient ici était naturel, avec un taux d'oxygène réduit par l'altitude, et bientôt Simbilon et Akbalik en ressentirent les effets, ralentirent et, à présent tout essoufflés, chancelèrent de vertige.

Prestimion, qui se tenait à côté de Taradath, se pencha vers lui et murmura :

— Ne le dis pas.

Taradath parut ne pas comprendre.

— Ne pas dire quoi, père ?

— « Je vous l'avais bien dit. » Ne le dis pas, c'est tout.

Prestimion mit un peu de verve dans sa voix.

— D'accord ? Ils savent maintenant que l'air est différent ici. Tu n'as pas besoin de remuer le couteau dans la plaie.

Taradath cligna plusieurs fois des yeux.

— Oh, dit-il, et le rouge lui monta aux joues, lorsqu'il commença à saisir le message de Prestimion. Bien sûr, je ne le ferai pas, père.

— Bien.

Prestimion se détourna et mit la main devant sa bouche pour cacher son sourire. Un autre petit pas dans l'éducation du garçon, se dit-il. Mais il y en aurait encore beaucoup à faire.

La Terrasse des Ombres, où la Dame Therissa avait établi sa résidence depuis qu'elle avait renoncé aux pouvoirs qui avaient été les siens, était située à l'intérieur du mur qui séparait l'enceinte du sanctuaire qu'était le Temple Intérieur du reste de la Troisième Falaise. Varaile et les enfants restèrent en arrière, dans le pavillon des invités de la Troisième Falaise.

— La maison de votre mère se trouve de l'autre côté du Temple Intérieur, dit Taliesme à Prestimion.

Elle le conduisit dans le jardin impeccable qui entourait le charmant bâtiment octogonal en marbre qui était à présent sa

demeure, à travers une pelouse verdoyante et bien entretenue, et un secteur boisé au-delà duquel Prestimion n'était jamais allé auparavant.

Aucun bâtiment n'était visible de là : seulement une rangée incurvée d'arbres assez petits, d'une espèce qu'il ne reconnut pas, qui se dressait droit devant lui. Ils avaient un tronc épais, lisse et d'un brun roux, qui était bizarrement renflé au milieu, et une couronne touffue de feuilles bleu-vert brillantes et redressées si bien que l'on eût cru des mains levées. Les arbres avaient été plantés si serré, un gros tronc enflé blotti contre le suivant, qu'ils constituaient pour ainsi dire un mur. Il ne restait qu'un espace étroit en un seul endroit, marqué par des dalles de marbre blanc, qui permettait d'entrer dans le secteur très privé qui s'étendait derrière ce bosquet.

— Venez, Majesté, dit Taliesme en faisant signe à Prestimion de la suivre.

C'était sombre et mystérieux à l'intérieur. Prestimion se retrouva dans un autre jardin, de forme moins régulière, et pas aussi soigneusement manucuré que celui qui entourait le Temple Intérieur. Il était surtout planté d'arbres qui ressemblait à des palmiers : ils avaient de minces troncs striés qui s'élevaient à une hauteur phénoménale sans branchage, et explosaient loin au-dessus des têtes en énormes grappes de feuilles en forme d'éventail, si gigantesques qu'elles semblaient devoir empêcher les rayons du soleil de percer le bouclier qu'elles formaient. Pourtant, ces feuilles gigantesques étaient attachées à des tiges tendineuses et frémissantes qui s'agitaient considérablement à la plus légère brise, si bien que des trouées s'ouvraient en permanence dans la voûte feuillue au-dessus des têtes, et permettaient à de vifs traits de lumière chatoyants de pénétrer en salves de flèches, créant un motif changeant d'ombres en dessous.

— Voici la maison de votre mère, dit Taliesme, en désignant une villa basse et étendue droit devant eux.

C'était une belle construction au toit plat qui avait été bâtie avec la même pierre lisse et blanche qui avait été utilisée pour l'édification du Temple Intérieur. Des bâtiments secondaires, de conception similaire, la flanquaient : les habitations des domestiques, supposait Prestimion. D'autres maisons étaient vaguement visibles plus loin. Il s'agissait des foyers des hiérarques les plus âgées, lui expliqua Taliesme.

— La Dame Therissa vous attend. La hiérarque Zenianthe, qui est sa dame de compagnie, vous mènera à elle.

Zenianthe, une femme pleine de dignité, mince, aux cheveux blancs, qui paraissait avoir environ l'âge de sa mère, l'attendait sous un portique bordé de fougères en pots. Elle fit à Prestimion le symbole du Labyrinthe et lui fit gracieusement signe d'entrer.

La maison était plus petite vue de l'intérieur qu'elle ne le

paraissait de dehors, et modestement meublée : le foyer de quelqu'un qui a renoncé aux fastes de la vie à l'extérieur. La hiérarque mena Prestimion le long d'un corridor étonnamment simple, dépassant plusieurs petites pièces qui semblaient au premier coup d'œil être quasiment vides, puis dans une sorte de serre au cœur de la maison, au toit de verre, avec un petit bassin rond en son centre et des pots de verdure disposés sur son rebord. La mère de Prestimion était tranquillement debout au bord du bassin.

Leurs yeux se rencontrèrent. Le choc qu'il ressentit à ce premier regard fut beaucoup plus grand que celui auquel il s'attendait.

Il avait fait ce qu'il avait pu pour se préparer à cette rencontre. La Dame Therissa avait à présent cinq ans de plus que la dernière fois qu'il l'avait vue ; elle avait subi une perte accablante avec la mort de son plus jeune fils, et elle était par ailleurs victime des supplices diaboliques, quels qu'ils soient, qu'exerçait Mandralisca contre elle la nuit. Prestimion savait que les conséquences de tout ceci seraient certainement tristes à voir.

Il pensait cependant avoir réussi à se blinder contre les pires surprises ; mais à présent qu'il était enfin en sa présence, aux prises avec la vision qu'il avait, il se rendait compte qu'aucune préparation, aussi poussée soit-elle, n'aurait sans doute pu suffire.

Le plus étrange était que sa grande beauté semblait n'avoir pas souffert. Elle avait toujours eu l'air beaucoup plus jeune que son âge : une femme mince, majestueuse, d'une grâce et d'une élégance magnifiques, célèbre pour sa peau pâle et lisse, ses cheveux sombres et brillants, son esprit calme et inébranlable.

Ces détails, savait Prestimion, étaient les manifestations extérieures de la perfection de son âme. D'autres femmes pouvaient entretenir une jeunesse éternelle en ayant recours aux incantations et potions des sorciers, mais en aucun cas la Dame Therissa. Elle gardait la même allure, au fil des années, parce qu'elle était elle-même. Ni son veuvage prématuré, ni la guerre civile qui avait failli priver son fils aîné, Prestimion, de la couronne qui était légitimement sienne, ni la mort de son fils puîné, Taradath, dans cette même guerre, ni les grandes responsabilités qui lui avaient été dévolues lorsqu'elle était devenue Dame de l'île, ni l'ultérieur ébranlement qui avait secoué le monde durant la période de la vague de folie, n'avaient été capables de laisser sur elle la moindre marque externe.

À présent, il était merveilleux de le voir, ses cheveux étaient presque toujours aussi noirs, et sans artifice, Prestimion en était certain. Son visage, bien que les rides aient commencé à y apparaître des années plus tôt, n'était pas flétri : c'était le visage de la plus belle des femmes, rendu encore plus charmant, si cela était possible, par l'œuvre du temps. Et alors qu'il contournait le bassin et s'avançait

pour la saluer, elle se tenait en l'attendant aussi droite que jamais, son maintien tout entier aussi digne d'une reine. En tout point, la Dame Therissa semblait être une femme de vingt ou trente ans plus jeune qu'elle ne l'était en réalité.

Puis, la regardant de près dans les yeux, il vit où avaient eu lieu les véritables changements.

Son regard. C'était le seul endroit : nulle part ailleurs que dans son regard. Une autre personne, n'ayant jamais plongé son regard dans le sien, aurait pu ne rien y remarquer d'absent. Mais pour Prestimion, la transformation du regard de sa mère présentait une amplitude si stupéfiante et atterrante qu'il pouvait à peine en croire ses yeux.

Dans ce visage encore beau, son regard était devenu d'une singularité flamboyante, effroyable, qui démentait la beauté dans laquelle il était inséré. C'était le regard d'une femme qui a vécu cent ans, mille ans. Profondément enfoncés à présent, bordés d'un réseau complexe de fines ridules, ces yeux transformés le regardaient avec froideur et fixité, sans ciller, brillant d'une intensité anormale, surnaturelle, les yeux de quelqu'un qui a vu les murs du monde s'écarter pour révéler quelque royaume d'horreurs inimaginables qui existe derrière lui.

Disparus à présent l'expression d'incroyable sérénité, le merveilleux éclat, la manifestation extérieure de la perfection intérieure qui était, pour lui, sa caractéristique la plus significative. Prestimion voyait à présent une angoisse terrifiante dans les yeux de sa mère. Il y voyait une souffrance énorme : une souffrance intolérable, mais néanmoins supportée. Il lui fallut faire appel à toute la puissance de sa volonté pour éviter de se soustraire au regard étincelant et terrible de ces yeux désespérés.

Il prit ses mains dans les siennes. Un tremblement qui n'existait pas avant agitait ses doigts. Ses mains étaient froides au toucher. Il prit alors totalement conscience de son âge et de son épuisement.

Cette faiblesse le surprit. Il l'avait toujours considérée comme son ultime source de force. Il en avait été ainsi au cours de la guerre contre Korsibar, il en avait été ainsi lorsqu'il avait écrasé la rébellion de Dantirya Sambail. À présent, il comprenait que cette source était tarie. *J'obtiendrai vengeance pour ceci*, se dit Prestimion.

— Mère..., sa voix était rauque, voilée, indistincte.

— Te fais-je peur, Prestimion ?

Résolu à ne pas lui laisser voir la consternation qu'il éprouvait, il se força à sourire et affecta un ton jovial.

— Bien sûr que non, mère.

Se penchant, il l'embrassa légèrement.

— Comment pourrais-tu me faire peur ?

Elle ne s'y trompa pas.

— Je l'ai vu sur ton visage dès que tu as été assez près de moi pour bien me regarder. Tu as eu un petit mouvement rapide d'un côté de la bouche : cela m'a tout fait comprendre.

— Peut-être ai-je été un peu surpris, concéda-t-il. Mais *effrayé* ? Non. Non. Tu sembles un peu plus âgée, j'imagine. Eh bien, moi aussi. Et tout le monde aussi. Cela arrive. Ce n'est pas important.

Elle sourit et la dureté glaciale de son regard s'adoucit juste un peu.

— Oh, Prestimion, Prestimion, Prestimion, est-ce bien le moment, pour toi ou pour moi, que tu commences à mentir à ta mère ? Ne crois-tu pas qu'il y ait des miroirs dans cette maison ? Je me fais parfois peur à moi-même, lorsque je les regarde.

— Mère... oh, mère...

Il renonça à toute comédie et l'attira à lui, la prit dans ses bras et l'enlaça doucement, lui apportant tout le réconfort qu'il pouvait.

Elle était devenue très mince, découvrit Prestimion. Presque fragile, comme si elle n'avait plus que la peau sur les os : il eut peur de la serrer trop fort, craignant de la blesser d'une façon ou d'une autre. Mais elle s'appuya avec plaisir contre lui. Il entendit ce qui aurait pu être un sanglot, un son qu'il ne l'avait jamais entendue émettre auparavant, de toute sa vie ; mais peut-être n'était-ce qu'une inspiration, pensa-t-il.

Lorsqu'il la lâcha et s'écarta, il fut satisfait de voir que le regard fixe et dur s'était encore un peu relâché, et qu'un peu de son ancien éclat chaleureux était revenu dans ses yeux.

Elle lui fit signe de la suivre et le conduisit dans une antichambre voisine très simple, où un flacon de vin et deux coupes les attendaient sur une petite table de pierre avec une incrustation de nacre brillante sur le pourtour. Prestimion remarqua que sa main tremblait légèrement lorsqu'elle leur versa du vin.

Ils burent leurs premières gorgées en silence. Il la dévisageait et ne tentait plus d'éviter ses yeux, aussi pénible que ce soit pour lui.

— Est-ce le fait de perdre Teotas qui t'a fait cela, mère ?

Elle répondit d'une voix ferme et inébranlable.

— J'ai perdu un fils, auparavant, Prestimion. Il n'y a rien de pire pour une mère que de survivre à son enfant ; mais je sais maintenant comment gérer le chagrin.

Elle secoua la tête.

— Non, Prestimion. Non. Ce n'est pas seulement à cause de Teotas que j'ai autant vieilli.

— J'ai été informé des rêves que tu fais. Taliesme m'en a parlé.

— Tu ne sais rien de ces rêves, Prestimion. *Rien*.

Son visage s'était assombri, et sa voix semblait à présent plus

basse d'une octave.

— Tant que tu n'en as pas vécu un toi-même, tu ne peux pas savoir. Et je prie le Divin qu'il t'épargne quoi que ce soit de ce genre... Tu n'en as pas, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas. Je rêve de Thismet, parfois. Ou que j'erre dans une étrange partie du Château où je suis perdu. La nuit d'avant-hier, j'ai rêvé que je gravissais encore et encore la Troisième Falaise en flotteur, sans jamais parvenir ici. Mais tout le monde fait des rêves de ce genre, mère. De simples rêves banals et agaçants que l'on préférerait ne pas faire, mais que l'on sait que l'on oubliera dans les cinq minutes, une fois réveillé.

— Mes rêves sont d'un tout autre genre. Ils affectent profondément ; et ils perdurent. Laisse-moi te parler de mes rêves, Prestimion. Et alors, peut-être comprendras-tu.

Elle but une longue gorgée de vin et baissa les yeux vers sa coupe, qu'elle fit tourner doucement. Prestimion attendit, sans dire un mot. Il avait une vague idée de ce qu'avaient dû être les rêves mortels de Teotas, ceux de Varaile, et même, jusqu'à un certain point, de Tuanelys. Mais il voulait d'abord entendre ce que sa mère avait à dire de ses propres rêves, avant de lui parler de ces autres cas.

Elle resta un moment silencieuse. Puis, enfin, la Dame Therissa le regarda à nouveau. Ses yeux avaient repris le regard froid, dur, féroce, qu'ils avaient lorsqu'il avait plongé dedans la première fois. S'il n'avait été aussi averti, il aurait pu penser qu'il s'agissait des yeux d'une folle.

— Voilà comment cela se déroule, Prestimion. Je me couche, je ferme les yeux, je me laisse glisser dans le sommeil comme je le fais chaque nuit depuis plus d'années que je n'ai envie d'y penser.

Elle parlait doucement, calmement, de façon impersonnelle, comme si elle racontait une simple histoire, quelque fable concernant une personne ayant vécu cinq cents ans plus tôt.

— Et, cela survient peut-être une fois par semaine, ou deux, parfois trois, peu après l'endormissement je ressens une étrange chaleur derrière mon front, une chaleur qui augmente encore et encore au point que je crois que mon esprit est en feu. J'ai des élancements dans la tête, ici et là... Elle toucha ses tempes et le sommet de son crâne.

— Une sensation également d'un rayon lumineux brillant et brûlant qui me traverse le front et s'y enfonce profondément. S'enfonce dans mon *âme*, Prestimion.

— Oh... mère..., c'est épouvantable, mère...

— Ce que je t'ai décrit jusqu'ici est la partie la plus facile. Après la chaleur, la douleur, vient le rêve lui-même. Je suis dans un tribunal. Je passe en jugement devant une foule hurlante. Je suis accusée d'abus de confiance de l'espèce la plus répugnante, des mensonges les

plus écoeurants, de trahison contre ceux que j'ai été choisie pour servir. C'est une destitution, Prestimion. On me démet de mes fonctions de Dame de l'île pour avoir négligé mes devoirs.

Elle s'interrompt alors, et but un peu de vin, le sirotant sans se presser. L'effort qu'elle faisait pour lui parler de tout cela la vidait manifestement de ses forces.

Prestimion était désormais pratiquement certain que ce qui l'affligeait devait être des messages de Mandralisca. Mais une partie de lui ne voulait pas y croire : voulait s'accrocher à la vaine illusion que le goûteur n'avait pas réussi à établir de contact avec l'esprit de sa mère.

— Pardonne-moi de te le dire, mère, mais je ne vois que peu de différence entre ce rêve et l'un de ceux dans lesquels je poursuis Thismet dans un couloir où claquent un millier de portes, dit-il, se raccrochant désespérément à un semblant d'espoir. Nos esprits endormis génèrent des absurdités ridicules pour nous torturer. Mais lorsque je me réveille du rêve de Thismet, je sais qu'elle est morte depuis longtemps, et le rêve se volatilise comme le songe creux qu'il est ; et lorsque tu te réveilles du rêve où tu es passée en jugement, tu devrais savoir que tu n'as jamais...

— Non.

L'unique syllabe trancha ses mots comme un couteau.

— Ton rêve, je suis d'accord, n'est rien de plus que la résurgence des décombres branlants du passé, comme un objet dérivant dans le courant. Tu te réveilles et c'est terminé, ne laissant qu'un résidu inquiétant qui ne s'attarde qu'un instant. Le mien est tout autre, Prestimion. Il a la force de la réalité. Je me réveille convaincue de ma propre culpabilité et de mon déshonneur, totalement et inébranlablement convaincue. Et ce sentiment subsiste longtemps. Il se répand en moi comme le venin d'un serpent. Je reste allongée, transpirant, tremblant, *sachant* que j'ai trahi le peuple de Majipoor, que durant la période où j'ai été Dame de l'île, je n'ai rien fait de bien, mais seulement un mal incalculable, à des millions de gens.

— Tu en es convaincue.

— C'est absolument indiscutable. Cela devient davantage qu'un rêve. Cela devient un élément de mon existence, aussi réel pour moi que le nom et le visage de ton père. Une partie de moi fondamentale, que rien ne pourrait supprimer.

Les derniers doutes de Prestimion sur la nature et l'origine des sombres rêves de sa mère s'évanouirent. Comment pouvait-il continuer à nier l'évidence ? Il avait déjà entendu parler d'impressions fort semblables, par Dekkeret, décrivant les rêves de Teotas. *La culpabilité, la honte, un sentiment dominant d'indignité, d'échec, d'avoir trahi ceux que l'on avait juré de servir...*

Elle l'observait. Ces yeux... ces yeux... !

— Tu ne dis rien, Prestimion. Comprends-tu de quelque façon ce que je te dis ?

Il acquiesça d'un signe de tête las.

— Oui. Oui, je comprends. Je comprends très bien. Ce sont des messages que tu reçois, mère. Une force malveillante atteint ton esprit depuis l'extérieur et y plante ces idées, plus ou moins comme la Dame de l'île plante des rêves chez ceux qu'elle sert. Mais la Dame n'envoie que des rêves bienveillants qui n'ont d'autre force que celle de la suggestion. Tes rêves ont une puissance bien supérieure. Ils ont la force de la réalité. Ils sont quelque chose que tu n'as d'autre choix que de croire réel.

La Dame Therissa parut légèrement surprise.

— Ainsi donc, tu es déjà au courant !

De nouveau, il acquiesça.

— Et je sais aussi qui les envoie.

— Comme je le sais.

Elle toucha son front du bout des doigts.

— J'ai toujours le diadème que je portais lorsque j'étais Dame de l'île. Je l'ai utilisé pour atteindre la source de mes rêves et l'identifier. C'est Mandralisca, une fois de plus à sa tâche maléfique.

— Je sais.

— Il a tué Teotas, je pense, en lui envoyant des rêves qu'il n'était pas en mesure de supporter.

— Je le sais également, dit Prestimion. Dekkeret l'a découvert, petit à petit, avec l'aide de son ami, Dinitak Barjazid. Il y a un autre Barjazid en liberté dans la nature, le frère de celui que j'ai tué à Stoenzar. Il s'est allié au goûteur, qui est lui-même allié à la parentèle de Dantirya Sambail, et ces casques diaboliques qui permettent de contrôler les pensées sont à nouveau fabriqués. Ils ont été utilisés contre Teotas et contre toi, et aussi, à mon avis, Varaile, et même, peut-être, contre ma petite fille, Tuanelys.

— Mais, jusqu'ici, pas contre toi.

— Non. Et je ne pense pas que cela se produise. Je pense qu'il a peut-être peur de me défier ouvertement. Attaquer le Pontife c'est attaquer Majipoor : le peuple ne le suivrait pas. Non, mère, ce qu'il veut c'est m'intimider en frappant ceux qui me sont chers, à mon avis, en espérant pouvoir me forcer à conclure un accord d'une sorte ou d'une autre avec lui et les gens qu'il sert. Pour leur accorder le contrôle politique de Zimroel, peut-être. Pour les rétablir au pouvoir que j'ai retiré au Procureur Dantirya Sambail.

— Il te tuera s'il le peut, dit la Dame Therissa.

Prestimion balaya cette idée d'un geste de la main.

— C'est une éventualité qui ne me fait absolument pas peur. Je

doute qu'il le tente ; je sais que s'il essayait, il n'y parviendrait pas.

Il quitta son siège et s'accroupit à côté d'elle, posant légèrement une main sur son avant-bras et levant la tête vers ses yeux dévastés.

— Celui qui mourra, mère, est Mandralisca, ajouta-t-il d'une voix tendue. Tu peux en être certaine. Je le tuerais, rien que pour ce qu'il a fait à Teotas. Mais maintenant que je sais ce qu'il t'a fait à toi...

— Ton plan est donc de lui livrer bataille, dit-elle, présentant cela comme une affirmation, non une question.

— Oui.

— De lever une armée, d'envahir Zimroel et de détruire cet homme de tes propres mains ? C'est ce que j'entends dans ta voix. Est-ce ce que tu as l'intention de faire, Prestimion ?

— Pas moi-même, répondit rapidement Prestimion, car il voyait où elle voulait en venir.

Ses sentiments contradictoires transparaissaient clairement sur son visage, sa farouche répugnance envers Mandralisca et tout ce qu'il représentait d'un côté, contre ses craintes pour la vie de son fils aîné de l'autre.

— Ah, ce que je donnerais pour être celui qui l'abattra ! Je n'essaierai pas de t'abuser à ce sujet. Mais l'époque où je combattais est révolue depuis longtemps, j'en ai bien peur, mère. Dekkeret est mon épée, maintenant.

Dekkeret était au seizième jour de son voyage à travers la large plaine centrale d'Alhanroel vers la grande cité de la côte nord-ouest, Alaisor. Il se trouvait à présent dans la cité de Shabikant, sur la rivière Haggito, un cours d'eau limoneux coulant en direction du sud depuis le Iyann. La seule information que connaissait Dekkeret sur Shabikant était que c'était à cet endroit que poussaient les célèbres arbres du Soleil et de la Lune.

— Nous devrions aller les voir tant que nous en avons l'occasion, dit-il à Fulkari. Il se peut que nous ne repassions jamais par ici.

Ainsi que Prestimion l'avait suggéré, le Coronal et sa suite avaient emprunté la voie de terre vers Alaisor. Il aurait été beaucoup plus rapide de descendre le Mont du Château par bateau en suivant l'Uivendak et ses affluents jusqu'au rapide fleuve Iyann, qui les aurait emmenés jusqu'aux rivages de la Mer Intérieure. Mais il n'y avait nul besoin de se hâter, puisque Prestimion ferait la longue traversée jusqu'à l'Île avant de revenir à Alhanroel, et que Dekkeret et lui étaient convenus qu'il y aurait des avantages à ce que le nouveau Coronal se présente officiellement aux diverses cités les plus importantes sur son chemin vers l'ouest, plutôt qu'en passant rapidement devant elles par bateau, sans rien d'autre qu'un geste de la main et un sourire pour les millions de gens devant lesquels il passerait.

Par conséquent, il avait pris la Grand Route Occidentale jusqu'au sinistre centre commercial de Sisivondal, au cœur des terres arides et sèches de Camaganda, un parcours excessivement laid mais qui leur évitait la difficile traversée des Montagnes Trikkala aux contours déchiquetés, puis de Sisivondal, par le sein incurvé de Majipoor en traversant Skeil, Kessilroge, Gannamunda et Hunzimar jusqu'au verdoyant Val de Gloyn, où de gigantesques troupeaux d'animaux étranges paissaient placidement dans d'immenses savanes d'herbe gattaga couleur cuivrée, et au-delà de Gloyn, à mi-chemin entre le Mont du Château et Alaisor, plus ou moins en direction du nord-nord-ouest, s'arrêtant ici et là pour honorer de la présence du nouveau Coronal tel duc de province ou tel maire de village. Sans jamais dire un mot à quiconque, bien entendu, des troubles croissants à Zimroel. Pour le moment, ce n'était l'affaire de personne, hormis du Coronal. Ces bonnes gens du centre ouest d'Alhanroel n'avaient certes pas

besoin d'être informés de l'agitation mineure sur l'autre continent.

Dinitak, en ceignant chaque jour son casque, donnait connaissance à Dekkeret de ce qui se passait là-bas. Les cinq neveux de Dantirya Sambail étaient revenus de leur errance dans le désert, et avaient installé leur quartier général dans la cité de Ni-moya, ce qu'il ne leur était pas formellement interdit de faire, mais n'en constituait pas moins une provocation. Et il s'avéra qu'ils avaient pris le contrôle de Ni-moya et de ses environs immédiats, ce qui, si les rapports que Dinitak établissait en écumant les esprits étaient exacts, violait bel et bien le décret pris par Prestimion vingt ans plus tôt pour retirer à jamais à Dantirya Sambail et à ses héritiers tout pouvoir politique sur Zimroel.

Dekkeret n'avait pas l'impression que ceci exigeât une réaction gouvernementale instantanée. Il s'attendait à recevoir rapidement confirmation des rapports de Dinitak par des canaux plus orthodoxes, avec de plus amples informations sur ce qui se passait réellement, et il attendrait que ces rapports lui parviennent. Ensuite, Prestimion et lui, lorsqu'ils se seraient retrouvés ainsi qu'ils l'avaient prévu dans le mois à venir ou le suivant, dans la cité côtière de Stoien, pourraient établir ensemble une stratégie adaptée pour s'occuper de ces agitateurs de Ni-moya.

Le groupe royal atteignit Shabikant peu après midi, alors que la cité, s'étalant devant eux sur des kilomètres au nord et au sud dans la large plaine sablonneuse qui bordait la rive orientale de l'Haggito, était baignée par la lumière chaude et brillante du soleil du cœur du pays.

Shabikant était une cité de quatre ou cinq millions d'habitants, à l'évidence une sorte de métropole par rapport aux autres cités de la région : un bel endroit avec des bâtiments gracieux de stuc rose ou bleu coiffés de toits de tuiles vertes très ornementés. Le maire et un comité de représentants municipaux s'avancèrent pour saluer Dekkeret et ses compagnons, et il y eut force révérences, symboles de la constellation et beaux discours avant qu'ils ne soient finalement escortés en ville.

Le maire – son titre était héréditaire et en grande partie honorifique, murmura à Dekkeret l'un de ses assistants – était un petit homme replet, rubicond, aux yeux verts, du nom de Kriskinnin Durch, qui semblait, dans l'ensemble, comblé à l'idée de jouer l'hôte du Coronal lord de Majipoor. Apparemment, lord Dekkeret était le premier Coronal à avoir visité Shabikant depuis plusieurs siècles. Kriskinnin Durch paraissait incapable de revenir du fait que ce grand événement se déroulait pendant son propre mandat. Mais il ne laissa toutefois pas passer l'occasion de faire savoir à Dekkeret que lui-même descendait du côté de sa mère de l'un des plus jeunes frères du Pontife

Ammirato, un monarque pas spécialement marquant de quatre siècles plus tôt, se souvenait Dekkeret.

— En ce cas, vous êtes d'une lignée bien plus distinguée que la mienne, lui dit aimablement Dekkeret, amusé plutôt que contrarié par la prétention éhontée de l'homme. Car je ne descends de personne de particulier.

Kriskinnin Durch parut ne pas avoir la moindre idée de la façon de réagir à une déclaration aussi narquoise sur ses origines modestes venant du Coronal lord de Majipoor. Il choisit par conséquent de faire comme si Dekkeret n'avait rien dit.

— Vous irez, bien sûr, voir les Arbres du Soleil et de la Lune, pendant votre séjour parmi nous ? poursuivit-il.

— C'était bien mon intention, dit Dekkeret.

— Il semble que tous ces maires de coins perdus descendent de frères de Pontifes du côté de leur mère, dit Fulkari, parlant de façon que lui seul l'entende. Et de mendiants, de voleurs et de faussaires par leur père ; mais l'un compense l'autre, n'est-ce pas ?

— Chut, lui fit Dekkeret, avec un rapide clin d'œil et en lui serrant légèrement la main.

En guise d'hostellerie royale, Fulkari et lui eurent droit à une charmante villa aux murs roses tout au bord de la rivière, qui d'habitude devait probablement servir à loger les maires des cités avoisinantes et autres fonctionnaires régionaux du même genre lorsque ceux-ci venaient rendre visite à Kriskinnin Durch. Dinitak et le reste du personnel de Dekkeret furent conduits vers des logements plus modestes à proximité.

— J'espère sincèrement que vous trouverez tout à votre convenance, monseigneur, dit obséquieusement le maire, et, reculant, il s'éloigna en faisant la révérence et les laissa seuls.

Ses appartements, constata Dekkeret, étaient vastes mais leur conception manquait d'élégance. Ils étaient meublés dans un style surchargé qui avait été populaire près d'un siècle plus tôt, dans les premières années du règne de lord Prankipin : chaque meuble recouvert de tapisserie de lourd brocart et reposant sur des pieds courtauds et disgracieux. Quelques tableaux grossiers et ternes, qui devaient assurément être l'œuvre d'artistes locaux, décoraient les murs, la plupart pendus légèrement de guingois. Cet endroit tout entier était presque exactement tel qu'il s'y attendait. Pittoresque, pensa Dekkeret, très pittoresque.

Le maire avait avec délicatesse attribué à lord Dekkeret et lady Fulkari des suites séparées, puisque aucune rumeur de mariage royal n'avait atteint la cité de Shabikant, et que les gens avaient tendance à se montrer très tatillons sur de telles questions dans ces provinces agricoles. Mais les deux suites étaient, au moins, adjacentes et il y

avait une porte de communication, verrouillée, qu'il ne fut en rien difficile d'ouvrir. Dekkeret commença à penser que le maire n'était peut-être pas tout à fait aussi stupide qu'il le paraissait de prime abord.

— Que sont ces Arbres du Soleil et de la Lune ? lui demanda Fulkari, lorsqu'ils eurent fini de s'installer dans leurs chambres et que les différents chambellans et dames d'honneur eurent rejoint leurs propres quartiers.

Dekkeret avait repoussé les verrous et était entré dans la suite de Fulkari où il l'avait trouvée en train de se prélasser dans une immense baignoire de pierre bleue, se frottant avec indolence le dos avec une énorme brosse, dont le long manche avait une forme en zigzag si étrange qu'il aurait tout aussi bien pu être une sorte d'instrument de sorcellerie.

— D'après ce que j'ai compris, dit-il, il s'agit d'un couple d'arbres phénoménalement vieux qui sont supposés avoir le don d'oracle. Non que quiconque les ait entendus au cours des quelque trois mille dernières années, je m'empresse de l'ajouter. Mais à un moment donné de cette époque, un Coronal du nom de Kolkalli est venu ici en faisant un Grand Périple, est allé voir les arbres, et précisément au coucher du soleil l'arbre mâle a parlé et dit...

— Ces arbres ont un sexe ?

— L'Arbre du Soleil est masculin et l'Arbre de la Lune est féminin. Je ne saurais dire comment on le sait. Qu'importe, le Coronal est allé voir les arbres au coucher du soleil et leur a demandé de lui prédire l'avenir, et au moment où le soleil sombrait derrière l'horizon, l'arbre mâle a prononcé treize mots dans une langue que le Coronal n'a pas comprise. Kolkalli s'est beaucoup agité et a demandé aux prêtres des arbres de les lui traduire, mais ils ont prétendu que personne à Shabikant ne parlait plus la langue des arbres. En réalité, ils la comprenaient, mais ils avaient peur de le dire, car ce que l'arbre avait annoncé était une prophétie sur la mort imminente du Coronal. Laquelle survint trois jours plus tard, lorsqu'il fut piqué au doigt par un gijimong venimeux et mourut en cinq minutes environ, ce qui est pour l'essentiel le seul fait que l'on se rappelle sur le Coronal lord Kolkalli.

— Tu crois à cela ? demanda Fulkari.

— Que le Coronal fut piqué au doigt par un gijimong et mourut ? Cela figure dans les livres d'histoire.

L'un des règnes les plus courts de l'histoire de Majipoor.

— Que l'arbre parla réellement, et que ce fut pour une prophétie de sa mort ?

— Verkausi raconte cette histoire dans l'un de ses poèmes. Je me rappelle l'avoir appris à l'école. J'avoue que je ne vois pas bien

comment un arbre pourrait avoir le don de la parole, mais qui sommes-nous pour discuter de vraisemblance avec le sans pareil Verkausi ? J'adopte quant à moi une position neutre sur ce sujet.

— Eh bien, si les arbres disent *effectivement* quelque chose ce soir, Dekkeret, tu ne devras pas laisser les gens du cru escamoter la traduction du message.

Fulkari brandit les poings en un simulacre d'attitude féroce.

— « Traduisez sinon... » leur diras-tu ! « Traduisez ou mourez ! Votre Coronal vous l'ordonne ! »

— Et s'ils m'apprennent que l'arbre vient de dire qu'il me reste trois jours à vivre ? Que fais-je ensuite ?

— Je me tiendrais à l'écart des gijimongs, pour commencer, répliqua Fulkari.

Elle tendit un long bras mince vers lui.

— Aide-moi à sortir de la baignoire, veux-tu ? Le fond est très glissant.

Il lui prit la main et elle sauta agilement par-dessus le bord de la baignoire, dans l'immense serviette qu'il lui tenait. Doucement, tendrement, il la sécha tandis qu'elle se blottissait contre lui. Puis il jeta la serviette.

Pour la cinquantième fois de la journée, Dekkeret fut frappé par sa beauté radieuse, l'éclat de ses cheveux, l'étincelle de ses yeux, la force et la vigueur de ses traits, l'harmonieux compromis auquel son corps était parvenu entre sveltesse athlétique et volupté féminine. Et elle était par ailleurs une compagne tellement merveilleuse : intelligente, vive, sensible et pétulante.

Il était en permanence ébahi à l'idée qu'ils avaient failli se séparer. Il entendait encore, bien trop souvent, l'écho des paroles qui avaient alors été prononcées : *Dekkeret, je ne veux pas être l'épouse d'un Coronal*, lui avait-elle déclaré dans le bosquet de la forêt du Mont du Château. Et lui, à Prestimion, dans la Cour des Trônes du Labyrinthe : *Il est parfaitement clair qu'elle n'est pas une femme pour moi*. Il était difficile à présent de croire qu'ils avaient pu prononcer de telles paroles. Mais ils l'avaient fait. Ils l'avaient fait. Aucune importance, pensa Dekkeret : le temps avait passé et les circonstances étaient différentes à présent. Ils se marieraient dès que cette fâcheuse histoire avec Mandralisca serait terminée.

Leurs yeux se rencontrèrent, et il vit une lueur friponne dans les siens.

— Mais nous n'avons pas le temps maintenant, dit-il d'un ton plaintif. Nous devons nous habiller. Son Excellence le maire nous attend pour déjeuner, faire le tour de la ville, et au coucher du soleil nous devons aller voir les célèbres arbres parlants.

— Tu vois ? Tu vois ? Il est tout le temps question de travail, pour

le Coronal et son épouse !

— Pas *tout* le temps, dit Dekkeret, parlant très doucement, enfouissant son visage dans le creux de son épaule.

Elle était chaude et parfumée par le bain. Il fit légèrement courir ses mains le long de son dos mince, sur son doux postérieur, le long de ses flancs. Elle frémissait contre lui. Mais elle se maîtrisait, tout comme lui.

— Lorsque les beaux discours d'aujourd'hui seront terminés, dit-il, il n'y aura que nous deux ici, et nous aurons toute la nuit pour nous. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui. Oh, oui, Dekkeret, je sais ! Mais d'abord, le devoir nous appelle !

Elle frotta doucement ses lèvres contre les siennes pour lui dire qu'elle s'était réconciliée avec cette idée, qu'elle comprenait que le plaisir d'un roi devait attendre que le devoir d'un roi soit accompli.

Puis elle se glissa hors de son étreinte et lui ouvrit la porte séparant leurs suites, souriant largement, faisant de petits gestes pour le chasser de là, et le renvoyer dans ses appartements pendant qu'elle s'occupait de s'apprêter pour les événements publics qui les attendaient. Il lui envoya un baiser et partit s'habiller lui aussi : la robe royale aux couleurs verte et dorée emblématiques de son haut statut, l'anneau, le pendentif, tous les petits signes et symboles extérieurs qui le désignaient comme le roi du monde.

Elle a changé, songea-t-il. Elle est entrée dans son rôle. Nous serons très heureux ensemble.

Mais d'abord, comme l'avait dit Fulkari, le devoir les appelait.

L'après-midi était déjà fort entamé lorsque toutes les cérémonies publiques de la visite royale à Shabikant furent terminées : le déjeuner du maire à l'hôtel de ville s'était, évidemment, avéré être un interminable banquet auquel assistaient tous les notables de la ville, avec une succession de discours de bienvenue et de vœux pour un règne long et glorieux, puis enfin, Dekkeret et Fulkari, accompagnés de Dinitak et de plusieurs assistants de Dekkeret, furent ramenés vers la rivière pour voir la plus grande attraction de Shabikant : les Arbres du Soleil et de la Lune. Le maire, Kriskinnin Durch, qui ne se tenait quasiment plus de joie, trotta à côté d'eux. Une demi-douzaine de dignitaires qui se trouvaient au banquet l'accompagnaient, portant à présent de larges cordons pourpres en travers de la poitrine qui les désignaient, leur expliqua le maire, comme les représentants de l'ordre des arbres. C'était une distinction purement honorifique à présent, ajouta-t-il : puisque les arbres étaient restés silencieux depuis des milliers d'années et que le culte de leur vénération était tombé en désuétude, « l'ordre » était en fait devenu une confrérie mondaine pour les hommes les plus en vue de Shabikant.

Fulkari, laissant un petit éclair de malice traverser son visage, prétendait à présent avoir des doutes quant à cette visite.

— Crois-tu que ce soit si sage, Dekkeret ? Et s'ils décident de parler de nouveau, après tout ce temps, et te disent quelque chose que tu aurais préféré ne pas entendre ?

— Je crois que la langue des arbres est sans doute oubliée maintenant, non ? Mais sinon, nous pouvons toujours choisir de ne pas écouter la traduction. Et s'il s'agit d'une prophétie réellement mauvaise, les prêtres prétendront certainement qu'ils ne comprennent pas ce que dit l'arbre, tout comme ils l'ont fait avec Kolkalli.

Le crépuscule était à présent proche. Le soleil, d'un vert de bronze à cette heure, était bas au-dessus de l'Haggito, et, sous ces latitudes, donnait l'illusion d'être curieusement élargi et aplati dans les derniers moments de sa descente vespérale dans le ciel occidental.

Les arbres étaient enclos dans un petit parc oblong au bord de la rivière. Une palissade de poteaux métalliques noirs terminés par des pointes aiguës les protégeait. Ils se tenaient côte à côte, deux silhouettes solitaires découpées sur le ciel s'assombrissant, dans un terrain autrement vide.

Le maire se livra à toute une cérémonie pour déverrouiller la porte et faire entrer les invités du Mont du Château.

— L'Arbre du Soleil est à gauche, déclara-t-il d'un ton vibrant de fierté. L'Arbre de la Lune est à droite.

Les arbres étaient des myrobolans, découvrit Dekkeret, mais ils étaient de loin les plus grands qu'il ait jamais vus, des titans de leur espèce, et devaient assurément être très anciens en vérité. Très vraisemblablement, ils devaient déjà être extrêmement impressionnants à l'époque de lord Kolkalli.

Mais il était facile de voir que ces deux arbres gigantesques arrivaient finalement au terme de leur existence.

Les motifs vifs et distincts à rayures vertes et blanches qui marquaient le tronc des myrobolans en bonne santé avaient perdu leur éclat et s'étaient déformés sur ces deux-là en taches informes et floues, et les grands et épais troncs avaient eux-mêmes développé d'inquiétantes courbures, l'Arbre du Soleil penchant dangereusement vers le sud, l'Arbre de la Lune allant dans l'autre direction. Leurs couronnes aux nombreuses branches étaient quasiment nues, avec seulement quelques rares feuilles grises en forme de croissant pour les couvrir. L'érosion du sol au pied des deux arbres avait dénudé leurs racines noueuses brunes, bien qu'une tentative ait été faite pour les dissimuler en jonchant la zone autour de chaque arbre de petites bannières, de rubans et de tas de talismans. L'aspect tout entier de cet endroit paraissait triste, voire pathétique, à Dekkeret.

Fulkari et lui furent gratifiés de talismans pour contribuer à

l'amoncellement. À l'instant précis du coucher du soleil, ils étaient censés s'avancer et les offrir aux arbres, qui pourraient alors réagir – ici le maire fit un grand clin d'œil – par des déclarations sibyllines. Ou, dit-il, ils ne le feraient pas.

Le bord inférieur du soleil touchait à présent la rivière. Il commença à s'y enfoncer doucement. Dekkeret attendit, en se représentant mentalement l'immense masse de la planète tournant pesamment sur son axe, emmenant inexorablement cette région dans l'obscurité. Le soleil avait à présent à moitié disparu. Il n'en restait désormais plus que l'éclat cuivré de son croissant supérieur. Dekkeret retint son souffle. Toute conversation avait cessé chez les citadins. L'air paraissait soudain étrangement immobile. Il y avait une certaine intensité dramatique dans cette scène, dut-il admettre.

Le maire leur indiqua d'un signe de tête qu'ils devaient se préparer à avancer dans un instant.

Dekkeret jeta un regard à Fulkari et ils avancèrent solennellement vers les arbres, lui vers l'arbre féminin, elle vers l'arbre masculin, s'agenouillèrent et déposèrent leurs talismans sur les monticules, juste au moment où le dernier miroitement du soleil s'évanouissait à l'ouest. Dekkeret inclina la tête. Le maire lui avait donné pour instruction de s'adresser aux arbres dans le secret de son cœur et de leur demander conseil.

Un silence profond s'ensuivit alors que les dernières lueurs du jour disparaissaient dans le ciel. Personne dans le groupe de citadins debout derrière lui ne paraissait ne serait-ce que respirer.

Et dans ce silence, Dekkeret, stupéfait, pensa effectivement entendre quelque chose : un son grinçant, rouillé, si faible qu'il passait à peine le seuil de son audition, un son qui aurait pu s'élever du sol par les racines de l'arbre devant lequel il était agenouillé. L'énorme vieil arbre oscillait-il dans la première brise de la soirée ? Ou bien l'oracle – comment cela était-il possible ? – avait-il réellement parlé, offrant au nouveau Coronal quelques syllabes murmurées d'une inintelligible sagesse ?

Il jeta un regard à Fulkari. Il y avait une expression étrange dans ses yeux, comme si elle aussi avait entendu quelque chose.

Mais alors Kriskinnin Durch rompit le charme par des applaudissements joyeux et vigoureux.

— Très bien, monseigneur, très bien ! Les arbres se réjouissent de vos présents, et vous ont, je l'espère, transmis leur sagesse ! Quel honneur pour nous, après toutes ces années, qu'un Coronal rende hommage à nos arbres merveilleux ! Quel honneur extraordinaire !

— Tu n'as rien entendu de réel, n'est-ce pas ? demanda Fulkari à voix basse, tandis qu'elle et Dekkeret s'éloignaient.

Avait-il entendu ? Non. Non. Bien sûr que non, décida-t-il.

— Le murmure du vent, voilà ce que j'ai entendu, dit-il. Et peut-être un mouvement dans les racines. Mais tout cela est très théâtral, n'est-ce pas ? Et même effrayant.

— Oui, répondit Fulkari. Effrayant.

— Le sabre aujourd'hui ? demanda Audhari, surpris, en entrant dans la salle du gymnase où Keltryn et lui faisaient leur séance d'escrime deux fois par semaine. Toi et moi ne nous sommes jamais affrontés au sabre auparavant.

— Nous le ferons aujourd'hui, déclara Keltryn, d'une voix dure et tendue par la colère.

Elle était arrivée dans la salle d'escrime avec cinq minutes d'avance pour choisir son arme et se familiariser avec sa longueur et son poids plus importants. Septach Melayn avait pensé qu'elle était trop frêle pour travailler le sabre. Peut-être avait-il raison à ce sujet. Elle avait essayé une ou deux fois sans y faire montre de beaucoup d'aptitude, et il l'avait ensuite dispensée des exercices au sabre.

Mais ce jour-là, elle n'avait pas envie des poses et affectations élégantes des exercices à la rapière. Ce jour-là, elle voulait une arme lourde. Elle voulait taillader, rudoyer et percuter, infliger des dégâts et en subir s'il le fallait. Ce désir de violence n'avait rien à voir avec Audhari. Elle bouillait de rage contre Dinitak, et celle-ci montait encore et encore jusqu'à déborder, et c'est ce qui la poussait ce jour-là à l'action.

Keltryn avait perdu le compte du nombre de semaines écoulées depuis que Dinitak était parti dans l'Ouest avec le Coronal et Fulkari. Était-ce quatre semaines ? Cinq ? Elle ne pouvait le dire. Elle avait l'impression que c'était il y a plus d'une éternité. Quelle qu'en soit la durée, cela paraissait un espace de temps beaucoup plus long que celui qu'avait duré toute sa petite idylle avec Dinitak.

Ces quelques étranges semaines avec Dinitak semblaient désormais n'être rien de plus qu'un rêve. Avant qu'il n'arrive, elle avait défendu son corps comme s'il avait été un temple dont elle aurait été la grande prêtresse. Ensuite, elle n'était même pas sûre de savoir pourquoi – était-ce une véritable attirance physique, ou bien l'impatience de son corps en plein épanouissement, ou encore quelque chose d'aussi banal que le désir de faire finalement ses premiers pas dans le genre d'existence que menait sa sœur depuis si longtemps ? –, elle s'était finalement livrée à Dinitak, et lui avait permis de pénétrer dans tous les sens du terme dans son sanctuaire, et il l'avait conduite dans des royaumes de plaisir et d'excitation bien au-delà de tout ce qu'elle avait imaginé dans ses fantasmes virginaux.

Mais il y avait davantage que du sexe dans cette relation, du moins l'avait-elle cru. Pendant ces quelques semaines, elle avait enfin cessé de penser à elle-même sous forme de *je* et avait commencé à devenir *nous*.

Et ensuite, avec autant de désinvolture que si elle avait été un vêtement usé, il s'était débarrassé d'elle. *Débarrassé*. Aucun autre mot n'était applicable, en ce qui la concernait. Aller se balader comme ça dans l'Ouest avec Dekkeret et Fulkari, et la laisser derrière parce qu'il était – que lui avait dit Fulkari ? –, parce qu'il était « politiquement incorrect » pour lui d'être accompagné d'une femme célibataire lorsqu'il voyageait dans l'entourage du Coronal...

Il était difficile de croire qu'un homme en proie aux passions du début d'une histoire d'amour adopterait une telle position. Dinitak était connu pour son franc-parler, pour son honnêteté bourrue : il était sûrement capable de dire ce qu'il pensait, même à lord Dekkeret, et de lui déclarer : « Je suis désolé, Votre Seigneurie, mais si Keltryn n'y va pas, moi non plus. »

Mais il n'avait rien dit de tel. Elle doutait que le Coronal aurait été le moins du monde dérangé par sa présence lors de ce voyage. C'était l'idée de Dinitak de la laisser en arrière, Dinitak, Dinitak, Dinitak. Comment pouvait-il faire une telle chose ? se demandait Keltryn. Et la réponse, déplaisante, ne se fit pas attendre : *Parce qu'il en a déjà assez de moi. Je dois être trop ardente, trop exigeante, trop... jeune. Et c'est sa façon de me jeter.*

— Tu as totalement tort, avait dit Fulkari. Il est fou de toi, Keltryn. Je t'assure, il *déteste* te laisser ainsi au Château. Mais il est simplement trop collet monté pour emmener une jeune femme comme toi avec lui dans un déplacement officiel. Il dit que ce serait dégradant pour toi, que cela te donnerait l'air d'une concubine.

— Une concubine !

— Tu sais qu'il a des idées extrêmement démodées.

— Pas démodées au point de refuser de coucher avec moi, Fulkari.

— Tu m'as toi-même dit qu'il semblait assez hésitant sur ce sujet aussi.

— Eh bien...

Keltryn dut admettre que Fulkari marquait un point. Elle avait quasiment dû se jeter sur Dinitak, ce jour-là à la piscine, avant qu'il ne soit finalement prêt à accepter ce qu'elle lui offrait. Et même à ce moment-là, il y avait eu cette singulière réaction de consternation et de dépit, ensuite, lorsqu'il avait réalisé qu'elle lui avait offert sa virginité. Il est vraiment trop compliqué pour moi, avait décidé Keltryn. Mais cela ne l'aidait pas à surmonter sa rage d'être exclue de l'excursion dans l'Ouest, ou d'être séparée pendant autant de semaines

de l'homme qu'elle aimait, alors que leur histoire en était encore à la passion de ses tout débuts.

Dans les jours qui suivirent, sa colère contre lui fut intermittente. Parfois elle pensait avoir cessé de s'intéresser à lui, que Dinitak n'avait été qu'une phase de la fin de son adolescence sur laquelle elle se retournerait à la longue avec amusement et nostalgie. En de tels moments, elle se sentait absolument calme pendant des heures d'affilée. Mais ensuite elle devenait furieuse à l'idée qu'il avait gâché sa vie. Elle lui avait donné plus que son innocence, se disait-elle : elle lui avait donné son *amour*. Et il le lui avait renvoyé au visage de façon narquoise.

Ce jour-là était un de ces jours de colère. Keltryn avait fait de lui un rêve très frappant, où ils étaient ensemble ; elle avait imaginé qu'il était avec elle dans son lit, elle avait tendu les bras vers lui avec avidité, pour découvrir qu'elle était seule. Et s'était réveillée dans un brouillard rouge de frustration et de rage.

Ce jour-là, elle devait faire de l'escrime avec Audhari. Le sabre, pensa-t-elle. Oui. Taillader, rudoyer et percuter. Elle déchargerait sa colère en ferraillant avec une lourde lame.

Le grand jeune homme de Stoienzar au visage couvert de taches de rousseur eut l'air déconcerté et stupéfié par son désir d'utiliser cette arme lourde. Non seulement elle n'avait aucune expérience de son maniement, mais sa taille et sa force à lui lui donneraient un avantage infiniment plus conséquent au sabre qu'à la rapière ou au bâton, où la technique et la rapidité du temps de réaction comptaient autant que la force pure. Mais elle ne se laissa pas contrarier.

— En garde ! cria-t-elle.

— Rappelle-toi, Keltryn, au sabre on utilise le tranchant autant que la pointe. Et tu dois protéger ton bras de...

Elle baissa son masque et lui lança un regard flamboyant.

— Ne sois pas condescendant avec moi, Audhari. J'ai dit : en garde !

Mais la partie était néanmoins inégale. Le sabre était bien un peu trop lourd pour son bras mince. Et elle n'avait qu'une idée des plus vagues quant à la technique correcte. Elle savait que les escrimeurs devaient se tenir plus loin l'un de l'autre que lorsqu'ils utilisaient la rapière, mais cela signifiait qu'il lui était impossible de l'atteindre d'une simple botte. Elle devait avoir recours à de grossiers et inélégants balayages latéraux qui auraient sûrement arraché des glapissements d'indignation à Septach Melayn, s'il avait été là pour voir ce spectacle.

C'était satisfaisant, d'une certaine façon. Elle pouvait en effet donner libre cours à une partie de son courroux. Mais ce qu'elle faisait n'était absolument pas de l'escrime. Il n'y avait aucun style, aucune

manière, aucune forme. Elle aurait atteint exactement le même résultat en saisissant une hachette et en coupant du bois pour le feu. Audhari, désorienté par ses assauts frénétiques, dut abandonner sa technique bien maîtrisée et parer comme il le pouvait. Chaque fois qu'il interceptait sa lame lors de l'assaut, le choc envoyait dans la main et le bras de Keltryn un tressaillement déchirant de douleur. Et finalement il bloqua si brutalement l'une de ses charges que son sabre tomba avec fracas sur le sol.

Elle s'agenouilla pour le ramasser et resta encore un moment à genoux pour reprendre son souffle.

— Que se passe-t-il ici aujourd'hui ? demanda Audhari.

Il repoussa son masque et s'approcha d'elle.

— Tu sembles être dans tous tes états. Ai-je fait quelque chose de mal ?

— Toi ? Non... Non... Audhari...

— Alors, de quoi s'agit-il ? Tu as choisi une arme qui est de toute évidence trop lourde pour toi, et tu la balances comme une hache d'armes au lieu d'essayer de tirer convenablement le sabre avec moi. Les meilleurs sabreurs l'utilisent quasiment comme une rapière, tu sais. Ils font dans la légèreté et la vitesse, pas dans la puissance brute.

— J'imagine que je ne serai jamais un bon sabreur, alors, dit-elle d'un air renfrogné en accentuant la terminaison masculine.

Elle aussi avait retiré son masque.

— Il n'y a guère de honte à avoir, cependant. Écoute, Keltryn, oublions cette histoire de sabre et essayons quelque chose de plus léger, et...

— Non. Attends.

Elle le fit taire d'un geste impatient de la main. Une idée nouvelle et étrange lui venait à l'esprit.

Il est temps de passer à l'après-Dinitak.

Dinitak avait rempli son rôle dans sa vie. Quoi qu'il ait pu exister entre eux, c'était fini et bien fini, comme il le découvrirait lorsqu'il reviendrait de son voyage dans l'Ouest. Elle n'avait plus besoin de lui. Elle serait idiote de continuer à soupirer ainsi après un homme qui pouvait l'abandonner d'un cœur aussi léger.

— Peut-être devrions-nous simplement oublier l'escrime ce matin, dit-elle à Audhari. Nous pourrions faire d'autres choses.

Son ton était espiègle mais sans ambiguïté. Audhari la dévisagea sans comprendre, plissant les yeux comme si elle parlait une langue d'un autre monde. Keltryn le regarda droit dans les yeux et lui adressa un sourire d'une ardeur si appuyée qu'elle était certaine qu'il ne pourrait l'interpréter que d'une seule façon. Il semblait à présent que la lumière se faisait en lui.

Sa propre impudence la surprit. Mais il était très agréable de jouer

à ce jeu, et de le faire de sa propre initiative, sans pour une fois compter sur les conseils de Fulkari. Elle était à présent heureuse que Fulkari ne soit pas au Château. L'heure était venue, comprit-elle, d'apprendre à faire son chemin dans le tourbillon de la vie.

— Viens, Audhari ! s'écria-t-elle. Montons !

— Keltryn...

Audhari paraissait totalement abasourdi. Il était tout rouge du col de sa veste d'escrime jusqu'à la racine des cheveux. Ses lèvres remuèrent, mais aucune réponse n'en sortit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle enfin. Tu n'en as pas envie, c'est cela ?

Il secoua la tête.

— Tu es tellement bizarre ce matin, Keltryn !

— Je ne suis pas attirante, c'est cela ? Tu trouves que je suis laide ? C'est ce que tu penses, Audhari ? Je ne voudrais pas m'imposer à un homme qui me trouve peu séduisante, tu sais.

Il n'était que trop évident qu'à ce moment précis Audhari aurait préféré être dans les profondeurs du Labyrinthe plutôt que d'avoir cette conversation.

— Tu es l'une des plus belles filles que j'aie jamais vues, Keltryn.

— Alors, quel est le problème ?

— Le problème est que ce n'est pas suffisant. Quoi que nous puissions faire à l'étage, ce serait totalement dénué de sens. Tu n'as jamais montré le moindre intérêt pour moi, de ce genre-là, je le sais et je le respecte. Et maintenant tu changes d'avis comme ça ? Ce n'est pas normal. Ça ne tient pas debout. On dirait que tu veux seulement te servir de moi.

— Et alors, si c'était le cas ? Tu peux te servir de moi aussi. Serait-ce si terrible ?

— Je ne suis pas comme ça, Keltryn. Et il n'en sortirait rien de bon. Pas plus que ta tentative de pratiquer l'escrime avec un sabre.

C'était à présent elle qui était abasourdie. Après tout ce qu'elle avait entendu en grandissant sur les hommes qui n'étaient que des monstres de luxure, pourquoi fallait-il qu'elle ait la malchance de ne tomber que sur ceux qui se souciaient autant de moralité, de respectabilité et de bienséance ? Pourquoi était-il si difficile de trouver un peu de débauche pure et simple quand elle en avait envie ?

— S'il te plaît, poursuivit Audhari, toujours empourpré, pouvons-nous tout simplement abandonner cette conversation, d'accord ? S'il te plaît. Si tu veux tirer l'épée, allons-y, sinon, non. Mais nous sommes de très bons amis depuis si longtemps, et maintenant, ce que tu fais en ce moment est si fichtrement déroutant, Keltryn ! Je t'en supplie, arrête. Arrête.

Elle lui lança un regard noir. C'était la dernière chose à laquelle

elle se serait attendue.

— Oh, je te déroute, hein ? Bien, bien. Je te demande humblement de me pardonner, dit-elle d'un ton glacial. Je ne voudrais en aucun cas avoir l'impression d'être coupable d'avoir dérouté mon cher et tendre ami Audhari.

Remettant son sabre sur le râtelier des armes, elle sortit de la pièce sans un mot de plus.

Elle savait qu'elle était cruelle, et que c'était *elle* qui était déroutée. Cela n'avait aucune importance. Elle le détestait de l'avoir repoussée dans un moment de...

Besoin ? Dépit ? Elle ne savait pas de quoi il s'agissait. Mais ce qu'elle savait, c'est qu'elle comprenait beaucoup moins les hommes qu'elle ne le croyait quelques mois plus tôt.

Elle bouillait toujours de rage, une demi-heure plus tard, lorsqu'elle traversa la Cour Pinitor et aperçut Polliex d'Estotilaup, son ancien partenaire du cours d'escrime, venant de la direction opposée. Alors qu'il approchait, il lui sourit machinalement, de façon impersonnelle, mais sans montrer de signe de vouloir s'arrêter pour lui parler. Depuis son dernier refus, particulièrement catégorique, d'une invitation à le rejoindre pour un week-end d'amusement et d'ébats dans la cité des plaisirs de High Morpin, il avait adopté une attitude de bienséance la plus rigoureuse lors des contacts sporadiques qu'ils avaient eus. Il était, après tout, fils de duc et savait comment se comporter après avoir été éconduit.

Mais Polliex savait aussi comment se comporter lorsqu'une séduisante jeune femme, même une qui l'avait traité plus tôt avec dédain, indiquait plus tard que ses attentions seraient les bienvenues. Keltryn le salua avec une chaleur sur laquelle elle se doutait qu'il ne se méprendrait pas, et il réagit très calmement sans révéler le moindre soupçon de surprise lorsqu'elle se mit à parler de High Morpin, ses tunnels d'énergie, ses glisse-glaces et ses mastodontes, et exprima le regret de n'avoir jamais trouvé le temps d'y aller ne serait-ce qu'une fois depuis qu'elle était sur le Mont du Château.

Polliex était remarquablement beau, et ses façons courtoises et raffinées étaient extrêmement agréables comparées aux manières gamines et maladroites d'Audhari, et à la vertu rigoureuse et stricte de Dinitak. Ses trois jours et nuits avec lui à High Morpin furent remplis de délices. Mais pourquoi, se demanda-t-elle, ne pouvait-elle, comme elle le découvrit à plusieurs reprises, apprécier pleinement ce que Polliex lui offrait ? Et pourquoi le souvenir de Dinitak se glissait-il dans son esprit, même à ce moment, même à cet endroit, même alors qu'elle était avec quelqu'un d'autre ? Elle en avait fini avec Dinitak. Et cependant... *Oh, qu'il soit maudit !* pensa-t-elle. *Qu'il soit maudit !*

À Thilambaluc, une cité de taille moyenne, six cents kilomètres plus loin sur la route d'Alaisor, Dekkeret, se souvenant de ce que Prestimion lui avait raconté avoir fait au cours des premiers mois de son propre règne, se rendit au milieu de la journée sur la place du marché dans la tenue grise d'un simple voyageur, pour entendre ce qu'il y avait à entendre. Il est parfois utile pour le Coronal, avait dit Prestimion, d'avoir une connaissance de première main de ce qui se dit sur le marché. Le Château au sommet de son Mont se trouvait trop haut dans le ciel pour donner une vision suffisamment claire du monde réel.

Dinitak fut le seul à l'accompagner. Ils s'éclipsèrent pendant un moment tranquille de la matinée, sans que Dekkeret ne dise mot à personne de son entourage de ce qu'il avait en tête. Quant à Fulkari, elle se sentait légèrement mal ce jour-là, et s'était retirée dans sa chambre à l'hostellerie. Il ne lui parla pas non plus de cette sortie.

Bien que Prestimion lui ait dit avoir fait ces excursions costumé, allant jusqu'à porter perruques et fausses barbes, Dekkeret ne voyait pas l'utilité de subterfuges aussi compliqués. Prestimion, parce qu'il avait l'air si distingué, facilement identifiable au curieux contraste entre sa taille étonnamment peu impressionnante et sa présence écrasante, royale et impérieuse, aurait couru le risque d'être reconnu, même parmi des gens qui n'avaient pas encore eu l'occasion de voir son portrait. Son regard seul le désignait comme ce qu'il était.

Mais Dekkeret croyait qu'il était moins vraisemblable que lui-même soit démasqué là, si loin du Château. Les nouvelles pièces à son effigie n'avaient pas encore été mises en circulation, et de toute façon, qui aurait pu identifier un Coronal d'après ses traits stylisés sur la monnaie ? Les portraits du nouveau Coronal accrochés dans chaque vitrine de magasin n'étaient pas non plus particulièrement réalistes ; Dekkeret lui-même y reconnaissait à peine son image. Revêtu de la tenue ordinaire et grossière qu'il avait empruntée à l'un des palefreniers de la suite royale, avec un capuchon de drap informe rabattu sur la tête, il n'aurait l'air de rien de plus qu'un ouvrier itinérant costaud de plus, un grand homme simple qui serait venu en ville pour chercher du travail comme cantonnier, bûcheron ou tout autre métier aussi adapté à un homme de sa taille et de sa force. Il n'attirerait pas de second regard. Et personne n'aurait aucune raison

de reconnaître Dinitak Barjazid.

La place du marché de Thilambaluc était un ovale à double lobe avec une route pavée passant au milieu des deux secteurs. Tout y était entassé pêle-mêle, chaque échoppe coincée entre ses voisines. Dans la moitié orientale du marché se trouvaient des dizaines d'éventaires consacrés aux fruits et légumes, ainsi que les étals des bouchers, de la viande rouge fraîche empilée partout et des ruisseaux de sang s'écoulant. Une zone affectée à la vente de petits gâteaux sucrés et de boissons légèrement mousseuses menait à une autre, où les tables étaient surmontées de piles de vêtements bon marché, en face de laquelle s'étendait une rangée des petits fourneaux branlants des omniprésents Lii vendeurs de saucisses.

De l'autre côté, à l'extrémité opposée de la route centrale, les marchandises étaient encore plus variées : des tonneaux et des sacs d'épices et de viandes sèches, des bacs de poissons vivants, des baraques où étaient suspendus de simples colliers et bracelets chatoyants, des tas de livres et d'opuscules d'occasion, usés et effilochés, des monticules de chaises d'osier et de tables piètrement laquées du même genre, s'élevant à trois mètres ou trois mètres cinquante du sol, des batteries de cuisine et autres instruments de cuisine de toutes sortes, un coin où des jongleurs et d'autres amuseurs faisaient leurs numéros, un autre où des écrivains publics tenaient leur stand, un autre faisant la réclame d'articles de sorcellerie et de magie. Les vendeurs comme les acheteurs constituaient un vaste mélange de races autres qu'humaine : un grand nombre de Ghayrogs squameux ici, quelques Hjorts couleur de cendre, un occasionnel et imposant Skandar ou Su-suheris traversant la cohue.

Dekkeret ne se souvenait pas de la dernière fois où il s'était trouvé sur une place de marché public. L'organisation joliment encombrée de l'endroit le fascinait. Tout était si bondé, si affairé. Il se souvenait vaguement de celle de Normork dans son enfance comme étant plus spacieuse, les marchandises généralement plus raffinées, les clients mieux habillés, mais bien sûr, Normork était une cité du Mont du Château et ceci une insignifiante ville de province au milieu de nulle part.

— Eh bien, y allons-nous ? fit-il à Dinitak.

Comme il s'y attendait, personne n'eut l'air de savoir qui il était. Il se déplaçait sans but précis sur la place, s'arrêtant à ce stand pour examiner une pyramide de melons bleus à la peau lisse disposés avec adresse, à celui-ci pour renifler un insolite fruit jaune semblable à de la crème, à celui-ci pour accepter du vendeur un petit morceau d'une viande fumée savoureuse. Aux endroits où la foule était particulièrement dense, celle-ci s'ouvrait devant lui, comme le font généralement les foules lorsqu'un homme de la taille et de la masse de

Dekkeret approche, mais sans aucune sorte de déférence autre que celle inspirée par sa corpulence supérieure.

Il prêtait l'oreille partout, dans l'espoir d'entendre les opinions sur le nouveau Coronal, ou des références à des rêves récents, bizarres et déplaisants, ou des plaintes concernant de fortes taxes, n'importe quoi qui puisse l'amener à mieux comprendre la vie quotidienne dans le monde sur lequel il régnait à présent. Mais ces gens n'étaient pas venus au marché dans le but de faire la conversation. Excepté les échanges incessants entre acheteurs et vendeurs au sujet du prix et de la qualité des marchandises, ils ne parlaient que très peu.

À l'extrémité opposée à celle par laquelle Dinitak et lui étaient entrés, où se produisaient différents artistes, ils virent quinze ou vingt personnes rassemblées autour d'un homme émacié, à la barbe grise, en robe rouge et vert, qui semblait être un conteur professionnel, à en juger par sa voix claire et ferme et la sébile pleine de pièces posée par terre, bien en vue, à côté de lui.

— Les serviteurs de cet homme, disait-il, alors que Dekkeret et Dinitak approchaient, disposaient de magnifiques coupes en or remplies à ras bord de bon vin, et sur un signe du grand magicien, les coupes s'envolaient et se proposaient à tous les passants, et ceux qui le souhaitaient pouvaient y boire à volonté. Je vis aussi que ce magicien était capable de faire marcher les statues, de sauter dans le feu sans être brûlé, de présenter deux visages en même temps, de rester en l'air pendant plusieurs minutes assis en tailleur sans tomber, et d'accomplir de nombreux autres tours qui défiaient mon entendement.

Un homme râblé aux cheveux roux, au visage hâlé et sillonné de rides, se tenant juste à gauche de Dekkeret écoutait avec un respect mêlé d'effroi, la mâchoire tombante.

— De qui parle-t-il, mon ami ? demanda Dekkeret se tournant vers lui.

— Le maître mage Gominik Halvor de la cité de Triggoïn, maître. Celui-là vient juste de rentrer de Triggoïn, et fait le récit des choses merveilleuses qu'il a vues là-bas.

— Ah ! dit Dekkeret.

Il connaissait ce nom, Gominik Halvor : il était de Triggoïn en effet, expert parmi les experts sorciers, et avait servi de mage à la cour de Prestimion au Château il y avait longtemps, avant que Dekkeret ne s'y installe. Mais pour autant que Dekkeret le sût, Gominik Halvor était mort depuis dix ans ou plus. Bah, pensa Dekkeret un bon conteur n'a pas à se soucier de tels détails insignifiants, tant qu'il plaît à son public. Et le cliquetis régulier des pièces de cuivre dans la sébile de l'homme, voire l'occasionnel éclair étincelant d'une pièce d'argent, prouvait que c'était exactement ce qu'il faisait.

— Un jour, je me tenais sur la place du marché de Triggoïn, tout

comme vous vous trouvez ici avec moi, poursuivit le conteur, quand un sorcier apparut : un Skandar à la fourrure bleue, presque aussi grand qu'une montagne, il prit une balle de bois avec de longues cordes solidement tressées passant dans plusieurs trous qui y étaient faits, et la jeta si haut qu'elle disparut totalement à la vue, tandis qu'il tenait le bout de la corde. Puis il fit signe à un garçon de douze ans qui était son assistant, et lui ordonna de grimper à la corde ; le garçon monta, de plus en plus haut jusqu'à ce que lui non plus ne soit plus visible.

— Le Skandar cria alors trois fois au garçon de revenir, mais le garçon ne reparut pas. Alors le Skandar prit à sa ceinture un couteau à la pointe aiguisée de cette taille – le conteur montra alors avec ses mains une lame de la taille d'une épée – et taillada violemment l'air avec, une, deux, trois, quatre, cinq fois. Au cinquième coup, l'un des bras tranchés du garçon tomba sur le sol devant lui, un instant plus tard une jambe, puis l'autre bras, l'autre jambe, et ensuite, alors que nous avions tous le souffle coupé par la stupeur et l'horreur, la tête du garçon. Le Skandar rangea alors son couteau et frappa dans ses mains, le torse du garçon tomba du ciel ; et tandis que nous regardions, les membres et la tête tranchés se rattachèrent immédiatement au tronc, et le garçon se leva et salua ! Nous fûmes si ébahis que nous nous précipitâmes pour presser le sorcier d'accepter les pièces que nous avions, non seulement des pesants et des couronnes, mais certains d'entre nous offrirent même des pièces de cinq royaux, ce qui était bien le moins que nous puissions donner pour une représentation aussi remarquable.

— Je pense qu'il doit s'agir d'une allusion subtile à notre intention, déclara Dinitak. Mais cinq royaux seraient sans doute exagérés. Voyons voir si j'ai moins.

Il prit une poignée de pièces dans sa bourse, choisit une pièce brillante d'un royal et la jeta dans le bol. Les autres spectateurs applaudirent. Ici en province, même un seul royal avait un substantiel pouvoir d'achat.

— Un autre jour, continua le conteur avec un regard reconnaissant à Dinitak. J'ai vu une démonstration d'un genre similaire par le grand mage Wiszmon Klemt, qui a produit une épaisse chaîne de bronze de cinquante mètres de long, l'a lancée dans le ciel aussi facilement que vous jetteriez votre chapeau en l'air. Elle est restée toute droite, comme si elle était attachée à un point invisible au-dessus de nos têtes. Puis des animaux furent amenés : un jakkabole, un morven, un kempile, un gleft et même un haigus. L'un après l'autre, ils ont escaladé la chaîne jusqu'au sommet où ils ont immédiatement disparu. Lorsque la dernière bête se fut évanouie, le mage claqua des doigts et la chaîne dégringola et atterrit proprement

enroulée à ses pieds ; mais on n'a plus revu les animaux qui avaient disparu.

— Ceci est très divertissant, dit Dekkeret, mais pas particulièrement utile, à mon avis. Continuons-nous ?

— J'imagine que nous le devrions, reconnut Dinitak.

Alors qu'ils empruntaient le sentier qui menait au-delà du quartier des amuseurs, un homme grassouillet, à la peau huileuse, en robe écarlate souillée, se détacha de la foule et se planta devant eux. Dekkeret vit qu'il avait une petite amulette astrologique du genre appelé rohilla épinglée sur la poitrine, des fils d'or bleu enroulés autour d'un morceau de jade rose. Confalume, cet homme superstitieux, en avait porté une constamment. Autour de la gorge de cet homme se trouvait une amulette d'une autre sorte que Dekkeret ne put nommer. Un pendentif en ivoire triangulaire plat sous lequel étaient suspendues de mystérieuses runes gravées. Il était raisonnable de penser qu'il s'agissait d'un mage professionnel.

Ce qui fut rapidement confirmé.

— Je vous dis l'avenir, mon maître ? proposa l'homme en regardant Dekkeret droit dans les yeux.

— Nan, je pense pas, répondit Dekkeret en affectant l'inflexion vulgaire de l'Est.

La dernière chose qu'il souhaitait était qu'un mage, même un qui, comme celui-ci, était visiblement un charlatan, vienne scruter son âme en ce lieu.

— J'ai pas plus que quelques pièces de cuivre à moi, et vous voudriez plus que ça, hein, maître ?

— Peut-être votre riche ami, alors. Je l'ai vu lancer cette grosse pièce dans le pot.

— Nan, il est pas intéressé non plus, dit Dekkeret, qui ajouta pour Dinitak : On y va maintenant ?

Mais le mage ne se laissa pas si facilement démonter.

— Vous deux pour cinquante pesants ! Simplement la moitié d'une couronne, le tiers de mon prix habituel, parce que les affaires ne marchent pas beaucoup aujourd'hui. Qu'en dites-vous, mes maîtres ? Cinquante pesants, pour vous deux ? Une bagatelle. Une somme dérisoire. Et je vous esquisserai une carte de la route qui se dessine devant vous.

De nouveau Dekkeret secoua la tête.

Dinitak cependant rit.

— Pourquoi pas ? Voyons ce que nos étoiles nous réservent, Dekkeret !

Et avant que Dekkeret n'ait pu protester davantage, Dinitak sortit de nouveau sa bourse, y prit cinq pièces de cuivre carrées, des pièces de dix pesants, et les mit dans la main du sorcier. Le mage, souriant

trionphalement, saisit le poignet de Dinitak dans sa main, scruta ses yeux et commença à murmurer des paroles censées passer pour une formule de divination.

En dépit de ses doutes, Dekkeret se surprit à se demander ce que l'homme allait leur dire. Vu son scepticisme envers tout ce qui se rapportait à la magie et l'aspect général peu reluisant de ce mage de marché, il ne s'attendait pas à entendre une quelconque information utile. Mais le degré d'inexactitude des prédictions de cet homme pourrait être amusant. S'il voyait Dinitak ouvrir un magasin à Alaisor et devenir un riche marchand, disons. Ou entreprendre un voyage vers quelque endroit fabuleux qu'il avait toujours rêvé de voir, comme le Mont du Château.

Cependant, ce qui arriva ensuite fut déconcertant et pas le moins du monde amusant. Au milieu de la récitation murmurée de la formule, le sourire disparut, le mage interrompit brutalement son chant et mit la main sur sa bouche comme s'il allait être malade. Ses yeux exorbités dévisagèrent Dinitak avec une expression d'horreur absolue, de choc et de peur. C'était la façon dont on aurait pu regarder quelqu'un qui viendrait de révéler qu'il était porteur d'une maladie mortelle.

— Voilà, dit l'astrologue.

Sa voix était pleine d'effroi.

— Gardez vos cinquante pesants, mon maître ! je suis incapable de distinguer votre horoscope. Je n'ai d'autre choix que de vous rendre votre argent.

D'une poche de sa robe, il sortit les cinq pièces de Dinitak. Puis, saisissant le poignet de Dinitak, le mage laissa tomber les pièces dans sa paume et s'éloigna en toute hâte, se retournant une ou deux fois pour lui lancer le même regard horrifié avant de se perdre dans la foule.

Le visage bistré de Dinitak était singulièrement pâle et il se mordait fortement la lèvre inférieure. Ses yeux étaient écarquillés de stupeur. Dekkeret ne l'avait jamais vu aussi ébranlé. Dinitak paraissait abasourdi par l'abrupte fin de la consultation.

— Je ne comprends pas, dit-il. Suis-je si effrayant ? Qu'a-t-il vu ?

— Thastain, et quelqu'un venu rencontrer le comte Mandralisca, annonça Thastain au garde Ghayrog aux yeux froids qui se tenait devant l'édifice qui était autrefois la procuratie.

Le Ghayrog ne lui accorda qu'un bref regard, pour la forme.

— Entrez, dit-il automatiquement en s'écartant. Après tout ce temps, Thastain avait toujours du mal à accepter le fait que tout ce qu'il avait à faire était de dire son nom, pour être admis dans le fabuleux palais qui avait autrefois été le foyer du Procureur Dantirya Sambail. Il lui était même assez difficile de croire qu'il vivait réellement dans la cité de Ni-moya. Pour un garçon qui avait grandi dans une insignifiante petite ville de province comme Sennec, une simple *visite* à Ni-moya était l'ambition de toute une vie. « Voir Ni-moya et mourir », disait le proverbe, dans la partie du pays dont il venait. Se retrouver en plein cœur de la plus grande de toutes les cités, vivant à quelques centaines de mètres du palais et pouvoir entrer et sortir de cette extraordinaire demeure sans être interpellé était fantastique.

— Êtes-vous déjà venu à Ni-moya ? demanda-t-il à l'étranger qu'il accompagnait jusqu'au comte.

— Ceci est ma première visite, répondit l'homme.

Il avait un bizarre accent épais que Thastain était incapable d'identifier : *Seussie het mah preumierre vizit*. Ses papiers indiquaient comme lieu de résidence Uulisaan. Thastain n'avait aucune idée d'où cela pouvait se situer. Peut-être était-ce dans une région reculée de la côte méridionale, bien au-delà de Piliplok. Thastain savait que les gens de Piliplok parlaient avec un accent étrange, peut-être ceux qui vivaient encore plus bas sur la côte parlaient-ils encore plus étrangement.

Mais il y avait bien peu de détails sur ce visiteur que Thastain ne trouvât pas étranges. Au cours des derniers mois, tout un cortège de personnages curieux était venu voir le comte Mandralisca pour affaires. C'était la fonction de Thastain de les rencontrer à l'hostellerie où la plupart de ces visiteurs étaient logés, de les conduire au quartier général officiel du Mouvement de la Voie Gambinérianne, d'y vérifier leurs titres de convocation, et de les mener au palais pour leur rendez-vous avec le comte. Il s'était habitué à voir toutes sortes de types marginaux passer, un singulier assortiment d'individus qui, de toute

évidence, évoluaient dans les sphères les plus mystérieuses et les moins claires de la société. Mandralisca paraissait avoir un fort goût pour les gens de ce genre. Celui-ci, cependant, était peut-être le plus curieux de tous.

Il était très grand et mince, presque fragile d'aspect, vêtu d'une façon particulière, un lourd et grossier surcot noir à l'épais rembourrage de duvet sur une légère tunique de soie vert passé. L'expression de ses yeux était singulière, paraissant tout à la fois arrogante et inquiète. Les yeux eux-mêmes étaient singuliers, presque jaunâtres là où ils auraient dû être blancs, et d'un pourpre sinistre au centre. Singulier aussi son visage, large et pâle, avec de petits traits concentrés au milieu. La façon dont il tenait ses épaules, remontées contre ses oreilles. La façon dont il marchait, comme s'il craignait que sa tête puisse être en danger imminent de se détacher du cou. Même son nom : Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp. Quel genre de nom était-ce là ? Tout dans cet homme était déroutant. Mais ce n'était pas la tâche de Thastain d'émettre un jugement sur les visiteurs de Mandralisca, seulement de les amener jusqu'au bureau du comte.

— C'est une cité admirable, Ni-moya, constata Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp, alors que Thastain le conduisait dans la partie du palais tournée vers l'intérieur.

Ils traversaient une galerie qui reliait une aile à la suivante et comportait une longue fenêtre de quartz clair, offrant une vue stupéfiante sur le cœur de la métropole qui s'élevait de niveau en niveau sur les collines.

— Fort en ai entendu parler. Une des plus belles cités au monde, à mon avis.

Thastain acquiesça.

— La plus belle, à ce que l'on dit. Elle n'a aucune rivale, pas même sur le Mont du Château.

Il se glissa facilement dans sa fonction de guide touristique. Sans qu'il sache pourquoi, cela diminua les tensions que cet étranger troublant avait suscitées en lui.

— Avez-vous eu l'occasion de la visiter ? Voici le musée des Mondes, au sommet de cette colline. La Galerie Gossamer, là-bas à gauche. Vous pouvez tout juste apercevoir le dôme du Grand Bazar d'ici, et le début du Boulevard de Cristal, derrière.

Il avait presque l'impression d'être né là, en montrant de loin, en passant, de telles grandes attractions à ce visiteur. En vérité, Thastain éprouvait toujours autant d'admiration mêlée de crainte devant Ni-moya et ses merveilles que lorsque les Cinq Lords avaient transporté ici leur capitale du désert de Gornevon plusieurs mois plus tôt. Mais en son for intérieur, il aimait faire semblant d'être un véritable enfant de la gigantesque cité, à l'expérience du monde, à l'esprit vif et

sophistiqué.

Lorsqu'ils arrivèrent au bout de la galerie de quartz, Thastain tourna à gauche et se dirigea vers le passage couvert qui les emmènerait vers le côté fluvial du palais, qui était le secteur réservé à Mandralisca dans le bâtiment.

— Nous allons de ce côté, dit-il, alors que le visiteur commençait à s'égarer vers les quartiers privés du Lord Gaviral.

Officiellement, la procuratie était désormais la résidence du Lord Gaviral, mais Mandralisca avait pris la moitié de l'aile sud, celle avec les plus belles vues sur le fleuve, pour son propre usage. Il y avait eu une époque où les Cinq Lords traitaient Mandralisca plus ou moins de la façon dont ils traitaient leurs domestiques, mais cette époque était révolue à présent. Il semblait à Thastain que ces jours-ci, Mandralisca donnait les ordres et que les Cinq Lords faisaient à peu près ce qu'il disait.

Un autre garde était en faction au bout du passage : il s'agissait d'un Skandar, nul autre que l'ancienne Némésis de Thastain, Sudvik Gorn, qui lui avait tellement empoisonné la vie longtemps auparavant, lorsqu'ils étaient allés dans le Nord brûler le donjon du seigneur Vorthinar. Thastain ne lui accordait que le plus vague des regards, à présent. Le cours du temps avait fait de Thastain l'un des membres du cercle intérieur des assistants du comte Mandralisca, alors que Sudvik Gorn n'était rien d'autre qu'un garde de couloir.

— Un visiteur pour le comte, dit Thastain au Skandar. Et il ajouta de nouveau à l'attention de Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp : Nous allons de ce côté.

Il montra une rampe en colimaçon menant à une succession étourdissante d'escaliers en coude qui montaient toujours plus haut.

Au début, Thastain avait craint de ne jamais parvenir à s'orienter à l'intérieur de la procuratie. Mais, aussi gigantesque soit-elle, il en avait pris la mesure à présent.

La première fois qu'il l'avait vue depuis le fleuve, elle lui avait paru aussi immense qu'il imaginait que devait l'être le château du Coronal, mais il savait désormais que la majeure partie de la hauteur du palais venait du brillant socle blanc qui l'élevait bien au-dessus du niveau de la berge du fleuve. La succession de galeries et d'escaliers externes que l'on voyait d'en dessous lui donnait l'apparence d'un énorme labyrinthe, mais c'était trompeur. L'édifice lui-même, un enchaînement complexe de pavillons, balcons et vérandas imbriqués les uns dans les autres, était assurément vaste, mais son plan intérieur était d'une logique frappante, et Thastain avait rapidement maîtrisé les itinéraires qui en traversaient l'intérieur.

Mandralisca avait choisi comme bureau la magnifique salle où le Procureur Dantirya Sambail avait vécu en grand seigneur, à l'époque

où il régnait avec une magnificence quasi royale sur le continent de Zimroel. Dantirya Sambail était mort depuis plus de vingt ans à présent, plus longtemps que n'avait vécu Thastain, mais la présence de cet homme plus grand que nature semblait subsister dans cette salle immense. La splendeur de son sol étincelant, une plaque polie de marbre rose incrusté d'obliques tourbillons entrecroisés en pierre d'un noir de jais éblouissant, le croissant brillant du gigantesque bureau incurvé de jade écarlate, le blanc éclatant des tentures en somptueuse et épaisse fourrure de steetmoy, tout témoignait avec éloquence du célèbre goût du Procureur pour le luxe.

Du côté du fleuve, le mur de la salle était entièrement constitué d'une unique et immense bulle de quartz de la plus belle qualité, aussi limpide que l'air. À travers celle-ci, on avait une vue sur le gigantesque méandre majestueux du fleuve Zimr, qui en cet endroit était si large que l'on pouvait à peine voir les verts faubourgs de la rive opposée. Une kyrielle d'énormes bateaux aux couleurs vives chargés de passagers et de marchandises voguaient paisiblement le long du chenal principal du fleuve. En contrebas de la fenêtre, une longue rangée de bâtiments bas aux brillants toits de tuiles et aux murs ornés de mosaïques fleuries bordait le quai sur une distance considérable, scintillant sous le soleil de la mi-journée : d'humbles bureaux des douanes, voilà ce qu'ils étaient, dont Dantirya Sambail avait fait refaire la décoration en dépensant de nombreux milliers de royaux, afin qu'ils soient plus plaisants à son œil lorsqu'il les regardait d'en haut.

Le comte Mandralisca se trouvait derrière son bureau lorsque Thastain entra. Le petit casque de brillante dentelle métallique qu'il gardait toujours près de lui se trouvait à son coude. Ses deux autres fidèles compagnons se tenaient à côté de lui : à sa gauche, triant une pile de documents, le petit aide de camp aux jambes arquées, Jacomin Halefice, et à droite l'homme de Suvrael au regard fuyant, Khaymak Barjazid, celui qui concevait et fabriquait les casques contrôlant les pensées pour Mandralisca.

Nous trois, pensa Thastain, sommes les seules personnes au monde à qui le comte Mandralisca fasse confiance, pour autant qu'il fit confiance à quelqu'un.

— Eh bien, dit Mandralisca, avec la fausse jovialité qu'il aimait souvent affecter. Voici le duc Thastain. Et qui nous avez-vous amené cette fois-ci, mon bon duc ?

Au cours des premières semaines de Thastain au service du comte Mandralisca, alors qu'il n'était rien d'autre qu'un naïf garçon de province, le comte, avec cette énigmatique malice qui le caractérisait et pouvait parfois paraître si menaçante, lui avait arbitrairement conféré un titre honorifique de noblesse : comte de Sennec et

Horvenar. Et par la suite, il s'adressa souvent à Thastain en utilisant le titre de « comte Thastain ». C'était sans signification, juste un exemple de plus du sens de l'humour railleur et sardonique de Mandralisca. Thastain était trop avisé pour s'en offenser. C'était simplement le style de Mandralisca, froid et souvent cruel, toujours fantasque. Thastain avait rapidement compris que, pour le comte, la froideur, la cruauté et ce côté fantasque étaient purement des manières utiles d'entretenir sa puissance et son autorité. Il ne pouvait en aucune façon obliger les gens à l'aimer, mais engendrer la peur par l'imprévisibilité pouvait être tout aussi efficace.

Récemment, cependant, Mandralisca avait pris l'habitude d'appeler Thastain « duc », à la place. Une nouvelle fantaisie, se demandait Thastain, ou bien était-ce autre chose ? Peut-être était-ce le signe qu'il progressait dans l'estime de Mandralisca. Ou peut-être était-ce tout simplement l'indication que Mandralisca se souvenait seulement s'être amusé un jour, il y avait bien longtemps, à octroyer au garçon de Sennec un titre de pure invention, mais avait oublié de quel titre il s'agissait.

Plus probablement cette dernière possibilité, décida Thastain : bien qu'il ait des raisons de se considérer comme l'un des préférés de Mandralisca, il savait qu'il était idiot de croire qu'il avait davantage d'intérêt pour le comte que ses bottes en cuir ou les couverts qu'il utilisait pour dîner. Thastain comprenait à présent parfaitement qu'il n'était là que pour servir à Mandralisca. La seule personne dont l'existence avait la moindre importance continue dans l'esprit de Mandralisca était Mandralisca lui-même.

— Voici Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp, déclara Thastain, trébuchant sur ce nom difficile, bien qu'il ait fait de son mieux pour prolonger et rouler les voyelles doubles comme le visiteur l'avait fait. D'Uulisaan.

— Ah ! D'Uulisaan, répéta Mandralisca en savourant le mot avec un réel plaisir.

Il sembla s'enfoncer dans une humeur de contemplation méditative pendant quelques instants. Puis s'adressant à Thastain :

— Par hasard, sauriez-vous où se trouve Uulisaan, cher duc ?

Le visage de Thastain resta sans expression. Cette histoire de *duc* commençait à l'agacer.

— Absolument pas, Votre Excellence. Mandralisca lança un regard vers Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp, qui était resté sur le seuil de la porte en voûte, debout, appuyé contre le mur dans cette curieuse position inconmode, le corps raide.

— C'est à Piurifayne, n'est-ce pas, mon ami ? La partie sud-ouest de la province, du côté des Gonghars ?

— C'est exact, milord Mandralisca, répondit Viitheysp Uuvitheysp

Aavitheysp.

Piurifayne ?

Le nom transperça l'esprit de Thastain comme une épée brûlante. Piurifayne était la province des Métamorphes, des Changeformes, la race qui avait dominé la planète avant que n'arrivent les premiers colons humains. Piurifayne, oui. Personne ne s'y rendait jamais ; mais tout le monde la connaissait, cette forêt tropicale sauvage du cœur de Zimroel, située entre les montagnes de l'intérieur et la rapide rivière Steiche, où les Changeformes avaient été obligés de vivre au cours des sept mille dernières années. Lord Stiamot avait ordonné qu'ils y soient parqués après les avoir totalement vaincus dans la Guerre contre les Changeformes ; et ils y étaient restés, énigmatiques et distants, vivant complètement à l'écart des autres races qui étaient venues coloniser la planète qui était autrefois la leur, et généralement craints par elles.

Comment cet homme pouvait-il être originaire de Piurifayne ? Personne d'autre que les Changeformes ne vivait à Piurifayne. Et les Changeformes avaient l'interdiction par l'ancienne loi de la quitter, même s'il était de notoriété publique qu'ils le faisaient de temps à autre, déguisés en humains ou parfois en Ghayrogs, pour se déplacer subrepticement lors de courses mystérieuses à travers les cités du monde colonisé.

Donc cela ne pouvait que signifier...

— Maintenant, comprenez-vous, mon bon duc ? dit Mandralisca en accordant à Thastain son sourire le plus glacial.

— Peut-être serait-il plus confortable pour vous de prendre une autre forme, mon ami..., ajouta-t-il à l'intention de Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp.

— S'il était sûr de le faire ici... dit le Métamorphe en jetant de rapides regards vers Thastain, Jacomin Halefice et Khaymak Barjazid.

— Ce sont mes collègues, déclara Mandralisca avec grandiloquence. N'ayez aucune crainte.

Et sur cette assurance, Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp se mit immédiatement à changer de forme, abandonnant son apparence humaine.

C'était un phénomène que Thastain n'avait jamais vu. Il n'avait même jamais rêvé qu'il le verrait. Comme presque toutes les personnes qu'il connaissait, il regardait les Changeformes avec horreur et une sorte d'effroi : des créatures terrifiantes, archaïques, insondables, inconnaissables, tapies là-bas dans leurs jungles, pleines d'un ressentiment pernicieux envers le peuple qui les avait déplacées sur leur propre planète, complotant qui savait quelle revanche ultime de cette déportation. L'idée de se trouver réellement dans la même pièce que l'un d'eux lui donnait la chair de poule.

Mais il observa avec stupéfaction, incapable de détourner les

yeux, tandis que le Métamorphe se tordait et tressaillait dans ses vêtements étranges et mal ajustés comme une créature se préparant à muer, que les traits de son curieux visage semblaient se ramollir, devenir flous et indistincts, en fait ils devenaient liquides, et que ses épaules commençaient une danse singulière, se contractant et se déformant comme si elles essayaient de se positionner à angle droit avec sa colonne vertébrale.

Quelques instants de plus et la transformation était terminée. L'homme que Thastain avait amené dans cette pièce avait disparu, et à sa place se tenait un être différent, d'aspect fragile, allongé et anguleux, avec une peau cireuse, légèrement verdâtre, des yeux en amande qui n'avaient pas de paupières, des pommettes saillantes, des lèvres pareilles à une fente et un nez minuscule, presque invisible.

Un Métamorphe. Un Changeforme.

Thastain avait encore du mal à le croire : une créature venue de l'interdite Piurifayne, debout à moins de quatre mètres de lui. Là, dans le bureau du comte Mandralisca, sur invitation formelle du comte lui-même.

Le seigneur Vorthinar, là-haut dans le Nord, avait été allié aux Changeformes, Thastain y en avait vu un lui-même, patrouillant devant le donjon, la première et unique fois avant celle-ci. Mais c'était l'une des raisons, pensait-il, pour lesquelles les Cinq Lords avaient jugé souhaitable de briser la puissance du seigneur Vorthinar. On ne frayait pas avec les Métamorphes. C'était comme de s'allier avec des démons. Mais à présent, Mandralisca lui-même... un Changeforme ici même dans la procuratie...

Thastain tourna son regard vers Jacomin Halefice, puis vers Khaymak Barjazid. Mais ils ne trahissaient aucun signe de surprise ou de désarroi. Soit ils maîtrisaient l'art de dissimuler de tels sentiments en présence du comte, soit ils étaient déjà au courant de l'identité du mystérieux visiteur.

Mandralisca tint le casque de Barjazid dans ses mains en coupe, de la façon dont on pourrait tenir un petit tas de pièces, et les tendit devant lui.

— Voici notre petite arme, dit-il au Métamorphe, l'appareil avec lequel nous libérerons notre continent de la poigne de nos maîtres d'Alhanroel. Nos expériences ont été très fructueuses jusqu'ici.

Il fit un signe de tête vers Khaymak Barjazid.

— C'est grâce à cet homme que nous disposons de celui-ci.

— Et avec ce petit appareil, dit Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp, il est possible d'atteindre n'importe quel esprit au monde, dites-vous ?

L'accent épais et déformé avait disparu, à présent que le Métamorphe avait repris sa propre forme. Sa voix était devenue douce comme de la soie.

— Et de prendre le contrôle de cet esprit ?

— Il semble bien.

— L'esprit du Coronal ? Celui du Pontife ?

Le Métamorphe s'interrompt.

— Ou celui de la Danipiur, disons ?

— Il m'a paru somme toute trop dangereux, trop provocateur, d'interférer avec les esprits du Coronal ou du Pontife, répondit calmement Mandralisca. Je vous assure que je pourrais le faire si je le décidais ; mais je n'en ai pas décidé ainsi. Je vous dirai cependant que j'ai réussi à atteindre l'esprit de certains membres de la famille du Pontife : son frère, sa mère, son épouse, son enfant. Pour lui faire connaître nos moyens, pour ainsi dire... Vous comprenez que ceci est on ne peut plus strictement confidentiel, à ne partager avec personne d'autre que la Danipiur elle-même. Quant à la Danipiur... non, non, bien sûr, je n'essaierais jamais de toucher à l'esprit de la grande reine dont vous êtes l'ambassadeur.

— Mais vous le pourriez si vous le vouliez ?

— Je le pourrais très certainement. Mais dans quel but ? Cette initiative ne ferait qu'offenser et inspirer de la répulsion. Les Piurivars sont nos amis. Comme vous le savez, nous vous considérons comme des alliés dans notre grande lutte.

Thastain fut aussi abasourdi par cette déclaration tranquille qu'il l'avait été à la première révélation de l'identité du Changeforme. *Alliés ?* Était-ce là ce que Mandralisca avait en tête ? Les humains et les Métamorphes combattant côte à côte les forces du Pontife et du Coronal ?

Forcément, pensa Thastain. Pour quelle autre raison cette créature serait-elle là ? Et pour quelle autre raison Mandralisca parlerait-il avec autant de respect de la reine des Changeformes, ou désignerait-il si poliment les Changeformes par le nom qu'ils se donnaient ?

— Aimerez-vous voir une petite démonstration de notre casque ? demanda aimablement Mandralisca.

Il fit osciller l'appareil en direction de Thastain.

— Tenez, duc Thastain. Et si vous glissiez ceci sur votre tête et montriez à notre ami comment il fonctionne.

— Moi ?

— Pourquoi pas ? Vous êtes un garçon à l'esprit vif. Vous comprendrez en un rien de temps. Tenez. Tenez.

Thastain était atterré. Il n'avait même jamais touché le casque. Pour autant qu'il sache, personne d'autre que Mandralisca, et, supposait-il, Khaymak Barjazid, n'avait la permission de s'en approcher. L'utiliser nécessitait un entraînement particulier, et on disait par ailleurs que c'était difficile et épuisant, et que son maniement était très risqué pour une personne inexpérimentée. Il leva

les deux mains, paumes en avant, et dit d'un air hébété.

— Je vous supplie de m'en dispenser, Votre Grâce. Je n'ai aucune compétence pour ce genre de chose.

Mais Mandralisca insista. Une fois de plus, il tendit la main tenant le casque vers Thastain. Il y avait dans ses yeux une froide détermination que Thastain n'avait que trop souvent vue auparavant, mais jamais dirigée contre lui.

— Tenez, mon petit duc, répéta Mandralisca. *Tenez.*

Mettre le casque équivaldrait à un suicide. Était-ce le résultat que voulait obtenir le comte ? Ou était-ce simplement un autre de ces petits jeux fantasques auxquels il semblait prendre tant de plaisir à jouer ?

Thastain s'interrogeait toujours sur la façon de négocier la situation lorsque Khaymak Barjazid se pencha vers Mandralisca et lui parla à voix basse, presque un murmure.

— Si je peux faire une remarque, Votre Grâce, permettez-moi de souligner qu'un utilisateur non familier des fonctions du casque pourrait l'endommager s'il ne l'utilise pas correctement.

Cette information parut surprendre le comte.

— Ah bon, vraiment ? Eh bien, dans ce cas, nous ne voudrions pas abîmer notre casque, n'est-ce pas ?

Il caressa le petit appareil avec tendresse et affection comme à son habitude.

— Peut-être passerons-nous la démonstration. Je ne suis pas d'humeur à travailler avec le casque moi-même pour l'instant. À moins que vous, Barjazid... non, n'y pensez plus. Pas de démonstration. Je satisferai votre curiosité à propos du casque une autre fois. Ce pour quoi j'ai demandé à discuter avec vous aujourd'hui est la nature exacte de l'alliance que j'ai proposée à la Danipiur, ajouta-t-il à l'attention du Métamorphe.

— Elle est impatiente d'entendre votre proposition dit Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp.

Thastain écouta avec une stupeur frisant l'incrédulité tandis que Mandralisca exposait rapidement son plan pour instaurer l'indépendance du continent de Zimroel. Il comptait faire très prochainement une proclamation au nom du Lord Gaviral, dit-il, dissolvant les anciens liens qui liaient Zimroel au continent oriental dominant. Dans le même temps, une nouvelle constitution serait promulguée selon laquelle Zimroel deviendrait une entité séparée avec Ni-moya comme capitale et les héritiers du Procureur Dantirya Sambail comme monarques. Le Lord Gaviral prendrait le titre de Pontife de Zimroel, et l'un de ses frères, encore à choisir, serait désigné Coronal de Zimroel. Le continent de Suvrael, ajouta Mandralisca, proclamerait sa propre indépendance en même temps, et

instituerait un gouvernement séparé dont Khaymak Barjazid serait le premier roi.

— C'était, dit Mandralisca, le grand espoir du Lord Gaviral que les nouveaux gouvernements de Zimroel et Suvrael soient rapidement reconnus par les souverains d'Alhanroel, et que les relations pacifiques entre les trois continents continuent telles qu'elles étaient depuis des temps immémoriaux. Mais le Lord Gaviral n'était pas naïf au point de croire que des hommes tels que Prestimion et lord Dekkeret salueraient la sécession par une réaction aussi bienveillante. Au contraire, poursuivit Mandralisca, il était beaucoup plus probable que le gouvernement d'Alhanroel lancerait une invasion militaire de Zimroel pour tenter de restaurer sa suprématie par la force.

— Ce serait voué à l'échec, dit sans hésiter Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp. Les distances de la ligne d'approvisionnement sont trop grandes. Cette tentative coûterait jusqu'à la dernière couronne du trésor impérial pour couvrir les frais d'envoi d'une armée assez grande pour accomplir cette tâche.

— Précisément, dit Mandralisca. Et même s'ils essayaient néanmoins, cette armée se trouverait confrontée à l'opposition enflammée des milliards de citoyens patriotiques de Zimroel. Qui sont loyaux à la famille du Procureur Dantirya Sambail et immuablement hostiles à l'exploitation autoritaire du Pontife. Les armées de Prestimion devraient combattre pour chaque pouce de terrain, dès le moment de leur débarquement sur nos côtes.

— Ah ! fit le Métamorphe d'un ton pensif. Ainsi la traditionnelle allégeance du peuple de Zimroel au gouvernement Pontifical disparaîtrait du jour au lendemain, alors. Vous en êtes certain, comte Mandralisca ?

— Totalemement.

— Peut-être avez-vous raison.

Le ton du Métamorphe indiqua que les questions de loyautés du peuple de Zimroel étaient un sujet de complète indifférence pour lui.

— Mais, je dois vous le demander, en quoi cette histoire concerne-t-elle la Danipiur et ses sujets ?

— En ceci, répondit Mandralisca.

Il se pencha avec une vive attention et joignit les mains.

— Quel est, ici, l'endroit où débarquer le plus probable pour une force d'invasion venant d'Alhanroel ? Piliplik, bien entendu : le principal port de notre côte orientale. C'est la porte de tout Zimroel, comme tout le monde en est conscient. Par conséquent, Prestimion et Dekkeret s'attendent à ce que nous la fortifions contre toute attaque. Et pour la même raison, ils ne choisiront pas d'accoster à Piliplik.

— Il n'y a aucun autre endroit où une armée puisse toucher terre, dit le Métamorphe.

— Il y a Gihorna.

Une inflexion que Thastain interpréta comme de la surprise se fit dans la voix de Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp.

— Gihorna ? Il n'y a de port de première catégorie nulle part tout le long de la côte de Gihorna.

— Mais il y en a de troisième classe, dit Mandralisca. Prestimion n'a jamais été du genre à suivre la voie la plus simple, ou celle que l'on aurait attendue. Je pense qu'ils débarqueront en cinq ou six endroits de Gihorna en même temps, et se mettront en marche vers Ni-moya. Ils auront deux itinéraires possibles. L'un remonte le long de la côte, passe par Piliplok, puis de là suit le Zimr jusqu'à la capitale. Mais il les amènera en présence des armées dont ils doivent savoir qu'elles les attendront, précisément pour empêcher un tel débarquement à Piliplok. Le seul autre itinéraire, comme vous l'avez sûrement déjà compris, emprunte la Steiche et la vallée alentour. Ce qui les conduirait près des frontières de la province de Piurifayne.

Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp reçut cette déclaration avec la même manifestation d'indifférence qu'auparavant. Les yeux bridés laissèrent transparaître une expression qui aurait presque pu être de l'ennui.

— Je vous le demande à nouveau, quelle importance cela a-t-il pour nous ? dit le Changeforme. Même Prestimion n'oserait pas traverser Piurifayne dans le but de faire la guerre contre Ni-moya.

— Qui sait ce que Prestimion ferait ou pas ? Mais voilà ce que je sais : toute incursion dans les jungles de Piurifayne, entreprise pour le moins difficile pour une armée aussi bien équipée soit-elle, serait cinquante fois plus pénible si les Piurivars devaient se lancer dans une campagne de guérilla pour garder les forces impériales loin de leurs villages. De fait, une ligne de guerriers Piurivars positionnés tout le long de la Steiche réussirait très vraisemblablement à empêcher l'armée impériale de pénétrer à Piurifayne. Alors, mon ami ? Qu'en pensez-vous ?

Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp répondit par un silence si long et si profond que Thastain, qui écoutait la conversation avec une incrédulité croissante, le sentit résonner dans ses oreilles. Mandralisca était-il sérieux ? Le comte était-il réellement en train de dire à l'ambassadeur de la Danipiur qu'il voulait que les Métamorphes entrent en guerre au service des Cinq Lords contre le gouvernement d'Alhanroel ? La tête de Thastain lui tournait. Tout ceci ressemblait à un rêve très étrange.

Puis enfin, le Changeforme parla calmement.

— Si Prestimion ou Dekkeret devaient envoyer une armée traverser notre province, nous aurions alors tout lieu de nous en préoccuper, bien sûr. Mais je vous le répète encore, je pense qu'ils ne

feront rien de tel. Et fortifier notre frontière le long de la Steiche dans le but de les empêcher de la traverser constituerait un acte de guerre contre le gouvernement impérial, qui aurait des conséquences graves pour mon peuple. Pourquoi devrions-nous nous y exposer ? Quel intérêt avons-nous à prendre parti dans une lutte entre le Pontife d'Alhanroel et le Pontife de Zimroel ? Ils sont pareillement détestables pour nous. Qu'ils se battent tout leur content. Nous continuerons à vivre nos vies à Piurifayne, que votre lord Stiamot a eu la bonté de nous accorder comme petit sanctuaire il y a longtemps.

— Piurifayne se trouve en Zimroel, mon ami. Un gouvernement indépendant à Zimroel, reconnaissant de l'assistance Piurivar pendant la guerre de libération, pourrait prouver sa gratitude de façon intéressante.

— Telle que ?

— La citoyenneté à part entière pour votre peuple ? Le droit de circuler librement partout où il vous plairait, d'avoir des propriétés en dehors de Piurifayne, de vous lancer dans toutes sortes de commerces ? La fin de toute forme de discrimination envers votre race, voilà ce que j'offre. Une égalité totale sur tout le continent. Êtes-vous intéressé, Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp ? Cela vaudrait-il la peine de disposer des troupes le long de la Steiche ?

— Ce serait le cas si nous pouvions nous fier à votre promesse, comte Mandralisca. Mais le pouvons-nous ? Ah, le pouvons-nous, comte Mandralisca ?

— Je vous en ferai le serment, déclara pieusement Mandralisca. Et ainsi que mes bons amis ici présents en témoigneront, mon serment est un engagement sacré. N'en est-ce pas ainsi, Jacomin ? Khaymak ? Duc Thastain, je vous demande de parler en mon nom. Je suis un homme d'honneur. N'est-ce pas, mes amis ?

À Kesmakuran, une petite cité élégante de quelque cinq cent mille âmes, à huit cents kilomètres plus à l'intérieur dans l'Ouest, avec rangées après rangées de maisons basses aux toits carrés construites principalement en belle pierre doré rosâtre, Dekkeret s'arrêta pour aller se recueillir devant le tombeau de Dvorn, le premier Pontife. Se rendre sur le lieu de sa sépulture était l'idée de Zeldor Luudwid.

— Dvorn est très vénéré dans ces régions, dit le chambellan. Il pourrait bien être considéré comme sacrilège, ou tout au moins une insulte sérieuse, que le Coronal vienne par ici sans aller déposer une gerbe sur sa tombe.

— Le tombeau de Dvorn, répéta Dekkeret émerveillé. Est-ce réellement possible ? J'ai toujours pensé que Dvorn était un personnage entièrement mythique.

— Il a bien fallu que *quelqu'un* soit le premier Pontife, remarqua Fulkari.

— Je te l'accorde. Il aurait même pu s'appeler Dvorn, j'imagine. Cela ne signifie toujours pas que tout ce que nous savons de lui a le moindre fond de vérité, cependant. Pas au bout de treize mille ans. Nous parlons d'une personne qui a vécu presque aussi longtemps avant l'époque de lord Stiamot que Stiamot est éloigné de nous.

Mais Zeldor Luudwid était persuasif à sa façon tranquille et effacée, et Dekkeret était trop avisé pour ignorer ses conseils. En sa qualité de premier rapporteur de l'administration de lord Prestimion, il était mieux versé dans les menus détails du royaume que nul autre dans l'entourage du nouveau Coronal.

Et, selon Zeldor Luudwid, le Pontife Dvorn était pratiquement adoré comme un dieu dans cette région, l'endroit présumé de sa naissance. Le culte de Dvorn avait des adeptes dans un rayon de mille cinq cents kilomètres. C'était précisément là, à Kesmakuran, prétendait-on, que Dvorn avait lancé son insurrection contre le nébuleux gouvernement pré-pontifical, quel qu'il ait été, qui existait au début de l'occupation de Majipoor par les colons humains ; et il avait été enterré là après un règne remarquable de presque cent ans. Des pèlerins venaient en permanence sur son tombeau, l'informa Zeldor Luudwid, et s'agenouillaient devant les vases sacrés où étaient conservés quelques-uns de ses cheveux et même une de ses dents, et suppliaient le grand Pontife d'intercéder auprès du Divin afin de

préserver le bien-être et la sécurité des citoyens de Majipoor.

Dekkeret n'en avait jamais entendu parler auparavant. Mais il était impossible pour un Coronal de se familiariser avec la multitude de cultes qui avaient surgi depuis que Prankipin avait commencé sa politique d'encouragement des superstitions de toute nature.

Ce que Dekkeret connaissait en revanche c'étaient les histoires légendaires : comment en une époque troublée, cinq ou six cents ans après l'arrivée des premiers colons humains sur Majipoor, un dirigeant provincial du nom de Dvorn avait rassemblé une armée quelque part dans l'Ouest et traversé province après province, prêchant pour une unité et une stabilité planétaire, et obtenant l'allégeance de tous ceux qui s'étaient inquiétés des conflits entre un district et un autre, jusqu'à ce qu'il se soit rendu maître de tout le continent d'Alhanroel. Il avait pris le titre de Pontife, utilisant un mot qui signifiait « bâtisseur de pont » dans l'une des langues de l'Ancienne Terre, et avait choisi Barhold, un jeune officier de l'armée, pour gouverner le monde en association avec lui, avec le titre de Coronal lord. C'était Dvorn qui avait décrété qu'à la mort du Pontife, le Coronal lord lui succéderait à cette fonction et désignerait un nouveau Coronal pour prendre sa place. Ainsi, il veillait à ce que la monarchie ne devienne jamais héréditaire : chaque Pontife choisirait le membre le plus qualifié de son entourage comme successeur, s'assurant que le monde resterait entre des mains compétentes, de génération en génération.

Tout ceci était raconté dans le troisième chant de l'immense poème épique qui était le cauchemar de tous les écoliers, *Le Livre des Changements*, d'Aithin Furvain. Mais il était clair que Dvorn n'était qu'un nom, même pour Furvain. Nulle part dans le troisième chant, ni ailleurs, le poète ne faisait la moindre tentative pour le décrire en tant qu'individu. Il ne fournissait aucun indice sur ce à quoi pouvait avoir ressemblé Dvorn, il ne rapportait aucune anecdote qui donnât un aperçu du caractère de Dvorn. Dvorn n'existait dans le poème qu'à travers sa fonction de fondateur du gouvernement et législateur originel.

En ce qui concernait Dekkeret, Dvorn était purement mythique, un héros culturel traditionnel, une figure emblématique que quelqu'un avait inventée pour expliquer les origines du système Pontifical. Dekkeret soupçonnait que les historiens médiévaux, ressentant le besoin d'attacher un nom à un guerrier, par ailleurs inconnu, qui avait permis d'instaurer ce système, et dont la vie, les actes et même l'identité s'étaient depuis longtemps perdus dans les brumes du fond des âges, avaient décidé de l'appeler Dvorn.

Comme Fulkari l'avait évoqué, il avait bien fallu que *quelqu'un* soit le premier Pontife. Alors, appelons-le Dvorn. Il ne serait jamais venu à l'esprit de Dekkeret qu'il puisse exister un véritable tombeau

de Dvorn en quelque endroit reculé du centre-ouest d'Alhanroel, pourvu de véritables reliques du corps du premier Pontife (plusieurs de ses dents, disait-on, une ou deux phalanges, et aussi – au bout de treize mille ans ! – quelques-uns de ses cheveux), ou qu'il soit vénéré comme une sorte de dieu par les gens de la région.

Et pourtant, le Coronal lord Dekkeret se trouvait là, à Kesmakuran, debout devant l'authentique tombeau du Pontife Dvorn, se préparant à se présenter devant la statue de l'ancien monarque, et à demander humblement la bénédiction de Dvorn sur son règne.

Il se sentait incroyablement stupide. Prestimion ne l'avait jamais prévenu qu'être Coronal pourrait impliquer de voyager dans le pays et de s'agenouiller devant des idoles de province, des arbres oracles sacrés et toutes sortes d'autres idioties invraisemblables, demandant la miséricorde à des choses inanimées. Il en voulait à Zeldor Luudwid de l'avoir entraîné dans cette comédie. Mais il n'était plus temps de se dérober : il était de son devoir, en sa qualité de Coronal, supposait-il, de participer aux croyances et observances de son peuple, chaque fois qu'il décidait de quitter la tranquillité du Mont du Château et de se montrer parmi eux ; peu importait à quel point ces croyances et observances pouvaient être ineptes.

Le tombeau était une caverne artificielle qui avait été creusée, personne ne semblait savoir combien de temps auparavant, dans le flanc d'une montagne de basalte noir de belle taille, juste en dehors de la ville. Deux étranges structures de bois qui ressemblaient beaucoup à des cages étaient fixées au mur de la grotte de chaque côté de l'entrée du tombeau, haut au-dessus du sol et uniquement accessibles par une étroite échelle de barreaux de bois reliés par des cordes. Chaque cage contenait une roue de bois installée à la verticale, semblable à la roue hydraulique qu'utiliserait un meunier.

Deux jeunes femmes, ne portant rien d'autre qu'un pagne, escaladaient en permanence les aubes de ces roues, les faisant tourner sans cesse. Leurs corps minces et nus luisaient de transpiration, mais elles marchaient inlassablement, maintenant une allure cadencée, comme si elles étaient de simples rouages de la machinerie qui les entourait. Leurs visages arboraient l'expression figée des somnambules ; leurs yeux regardaient très loin, dans d'autres univers.

Deux autres femmes habillées tout aussi sommairement se tenaient en dessous, près des échelles de cordes, surveillant attentivement le couple peinant sur les roues. Dekkeret avait appris plus tôt qu'un corps de femmes consacrées, au nombre de huit au total, travaillait jour et nuit pour garder ces roues perpétuellement en mouvement. Chacune des opératrices de la roue marchait pendant une période longue de plusieurs heures, sans jamais s'arrêter pour manger ni même boire une gorgée d'eau. Les deux au pied des échelles étaient

les femmes de l'équipe suivante, attendant là, prêtes à prendre leur service en avance, au cas où l'une des femmes dans les cages se fatiguerait et chancellerait ne serait-ce qu'un instant.

Dekkeret comprit que servir sur ces roues était une distinction des plus honorifiques à Kesmakuran. Chaque jeune femme de la cité aspirait à être l'une de celles qui seraient désignées pour une durée d'un an à l'intérieur des cages de bois. Le rite, l'avait-il appris, était une prière ininterrompue au Pontife Dvorn, l'implorant de maintenir une tranquillité permanente dans l'État qu'il avait créé. Même la plus courte interruption dans leur ascension incessante, la plus légère altération du rythme de leurs pas, pourrait mettre en danger la survie du monde.

Dekkeret ne put cependant trop s'attarder à observer leur remarquable performance. Le moment était venu pour lui d'entrer dans le tombeau. Les six Gardiens du Tombeau – ils ne se donnaient pas le nom de prêtres – se tenaient à ses côtés, trois à sa droite, trois à sa gauche. Les gardiens étaient des hommes de grande taille, presque aussi grands que Dekkeret lui-même, qui portaient des robes noires avec une bordure écarlate, les couleurs du Pontife. Ils étaient apparemment frères, leur âge allant de cinquante à soixante ans, se ressemblant si fortement que Dekkeret avait du mal à se souvenir qui était qui. Il était capable de distinguer le Gardien Principal des autres, uniquement parce que celui-ci portait la gerbe tressée et très ornée que Dekkeret allait placer devant la statue de Dvorn.

Il avait lui-même revêtu sa robe de fonction pour l'occasion, et il portait le petit diadème doré qui lui tenait lieu de couronne à la constellation à la place de la version complète lors de ce voyage. Fulkari et Dinitak ne l'accompagneraient pas à l'intérieur ; il leur jeta à chacun un regard alors qu'il s'apprêtait à entrer, et leur fut à tous deux reconnaissant de garder une expression figée du plus grand sérieux. Un espiègle petit clin d'œil de Fulkari, ou une rapide grimace de scepticisme de Dinitak aurait immédiatement brisé l'allure hautement solennelle que Dekkeret s'efforçait si difficilement de garder.

Il pénétra dans le tombeau par une entrée rectangulaire imposante de quelque six mètres de haut et au moins neuf de large. Un épais tapis de pétales rouges au doux parfum avait été étalé sur le sol. Des dizaines de flotteurs lumineux dérivant au-dessus des têtes fournissaient une douce lumière verdâtre qui illuminait les reliefs picturaux détaillés qui avaient été sculptés dans les murs, du sol au plafond. Des scènes de la vie de Dvorn, devina Dekkeret : des représentations des triomphes militaires du grand monarque, de son couronnement comme Pontife, de l'élévation de Barhold au rang de Coronal. Ils semblaient très bien faits et Dekkeret aurait souhaité

pouvoir les examiner de plus près. Mais les six Gardiens marchaient d'un pas ferme et soutenu à côté de lui, leurs visages tournés avec raideur vers l'avant, et il lui parut mieux valoir d'en faire autant, ainsi, tout ce qu'il vit de ces reliefs fut ce qu'il put en apercevoir du coin de l'œil.

Puis Dvorn lui-même, dans toute sa grandeur et sa magnificence royale, se dressa devant lui, silhouette colossale de marbre patiné couleur crème, enchâssée dans une grande niche au fond de la caverne.

La représentation assise du Pontife faisait trois mètres de haut, voire plus, une noble statue dont la main gauche reposait sur son genou, et la main droite était levée et tendue vers l'entrée de la grotte. L'expression du visage sculpté de Dvorn était d'une sublime placidité et bienveillance : pas seulement un visage royal mais tout simplement divin, les traits sereins et souriants parfaitement composés, calmes, rassurants, réconfortants.

C'était, songea Dekkeret, une sculpture absolument magistrale. Il était surpris qu'un tel chef-d'œuvre soit si peu connu en dehors de sa propre région.

C'était ainsi que l'on aurait pu représenter le visage du Divin, se dit-il, à condition qu'un artiste ait décidé de considérer le Divin comme un être humain, plutôt que comme l'esprit abstrait et éternellement inconnaissable de la création. Mais personne n'avait jamais tenté de dépeindre le Divin sous une apparence si concrète. Une telle chose était-elle ce que l'auteur inconnu de cette magnifique œuvre avait à l'esprit : montrer Dvorn comme une véritable divinité ? Il y avait assurément là quelque chose de presque sacrilège dans la sérénité quasi divine dont le sculpteur avait doté le visage du Pontife Dvorn.

À droite et à gauche de l'immense statue se trouvaient deux niches plus petites, situées haut dans le mur de la caverne, qui contenaient de larges coupes d'agate polie brillant comme des miroirs. Celles-ci, soupçonna Dekkeret, étaient les vases dans lesquels étaient conservées les reliques du Pontife Dvorn : les cheveux, la dent, les phalanges et le reste. Il ne se proposait toutefois pas de s'enquérir de ce genre d'informations.

Le Gardien Principal tendit la gerbe à Dekkeret. Elle était constituée de roseaux de diverses couleurs et textures, entrelacés en un schéma complexe et déconcertant qui devait avoir demandé de nombreuses heures de travail au tisseur qui l'avait réalisée, et liée tous les dix centimètres environ par de fines bandelettes de métal sur lesquelles étaient inscrits des caractères d'un genre très ancien et inintelligible pour Dekkeret. Il était censé déposer la gerbe dans un trou peu profond qui avait été taillé dans le sol de la grotte

directement devant la statue, et y mettre le feu à l'aide d'une torche que le Gardien Principal lui tendrait. Ensuite, tandis qu'elle se consumerait lentement, il avait pour instruction de s'agenouiller, d'entrer en phase de contemplation, et de remettre son âme au soin du grand Pontife fondateur.

Ce serait un acte singulier à exécuter pour lui, un homme qui n'accordait aucune foi aux événements surnaturels. Mais les paroles de Prestimion quelques mois plus tôt, alors qu'ils se tenaient tous deux dans l'immensité de la salle du trône Pontifical dans les profondeurs du Labyrinthe, lui revenaient à présent :

Pour les quinze milliards de gens sur qui nous régnerons, nous sommes l'incarnation de tout ce qui est sacré ici. Ainsi, ils nous mettent sur ces trônes et s'inclinent devant nous, mais qui sommes-nous pour dire non à toute cette pompe, si elle facilite un peu notre tâche pour gouverner cette immense planète ? Pensez à eux, Dekkeret, chaque fois que vous accomplirez quelque rituel absurde, ou quand vous vous hisserez sur un fauteuil surchargé de décorations. Nous ne sommes pas des juges de paix de province, vous savez. Nous sommes les principaux ressorts du monde.

Qu'il en soit ainsi, pensa Dekkeret. Telle était la tâche requise du Coronal lord de Majipoor ce jour-là. Il n'en discuterait pas.

Il déposa la gerbe dans son trou, accepta la torche du Gardien Principal et toucha du bout de la flamme le sommet des roseaux.

S'agenouilla ensuite. Inclina la tête devant la statue.

Les Gardiens reculèrent, disparaissant dans les ombres derrière lui. Rapidement Dekkeret perdit conscience de leur présence. Même le clic-clac continu des roues à prières tournant à l'extérieur de la grotte, qu'il avait encore entendu quelques instants plus tôt, s'évanouit du crible de ses perceptions.

Il était seul avec le Pontife Dvorn.

Bien, et ensuite ? Prier Dvorn ? Comment pouvait-il faire cela ? Dvorn était un mythe, un être fabuleux, un vague personnage des premiers chants du *Livre des Changements*. Même dans l'intimité de ses pensées Dekkeret était incapable de se résoudre à prier un mythe. Il n'était d'ailleurs pas habitué à prier du tout.

Il avait foi en le Divin, oui. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il était le fils de sa mère. Mais il ne s'agissait pas d'une foi très profonde. Comme n'importe qui d'autre, peut-être même Mandralisca, il adressait de petites requêtes au Divin dans les conversations courantes et remerciait le Divin pour telle ou telle faveur accordée. Mais il ne s'agissait que d'une banale façon de parler. Aux yeux de Dekkeret, le Divin était la grande force créatrice de l'univers, une puissance distante et incompréhensible, guère susceptible de prêter attention aux insignifiantes requêtes individuelles d'aucune des créatures de cet univers. Ni les prières

pressantes du Coronal lord de Majipoor, ni les cris de panique d'un bilantoon effrayé poursuivi par un haigus vorace dans la forêt ne susciteraient de merci particulière du Divin, qui avait fait naître toutes les créatures dans des desseins dépassant les connaissances des êtres mortels, et les avait laissées faire toutes seules leur chemin dans la vie, jusqu'à ce que l'heure vienne pour elles d'être rappelées à la Source.

Mais pourtant... il sentait qu'il se passait là quelque chose... quelque chose d'étrange...

La gerbe brûlait à présent, lançant des flammes dansantes bleuâtres et pourpres, et des anneaux emmêlés de fumée noire. Un doux parfum, qui rappelait à Dekkeret l'arôme du vin jaune pâle de Stoienzar, lui emplît les narines. Il le respira profondément. Cela paraissait être approprié. Et alors qu'il se répandait dans ses poumons, il fut pris d'un puissant vertige.

Il regarda pendant un temps infini, interminable, le serein visage de pierre qui se dressait là devant lui. Regarda le visage merveilleux, regarda encore et encore, *regarda*. Et brusquement il lui parut nécessaire de fermer les yeux.

Il lui semblait à présent entendre une voix dans sa tête, qui parlait non avec des mots, mais avec des enchaînements abstraits de sensations. Dekkeret n'aurait pu les traduire en phrases claires ; mais il n'en était pas moins certain qu'ils renfermaient une sorte de signification conceptuelle, ainsi qu'une faculté d'oracle manifeste. Qui, *quoi*, qui lui parlât en esprit, l'avait reconnu comme étant Dekkeret de Normork, Coronal lord de Majipoor, qui serait un jour Pontife dans la lignée directe de Dvorn.

Et il lui disait que de grands labeurs l'attendaient et qu'à la fin de ces labeurs, il était destiné à apporter une transformation de l'État, un changement dans le monde presque aussi formidable que celui qu'avait accompli Dvorn lui-même, lorsqu'il avait créé le système de gouvernement Pontifical. La nature de ce changement ne fut pas précisée. Mais ce serait lui, Dekkeret de Normork, semblait indiquer la voix, qui accomplirait cette formidable transformation.

Ce qui se répandait dans son esprit avait la force de la révélation authentique. Sa force était irrésistible. Dekkeret resta immobile pendant ce qui aurait pu être des semaines, des mois ou des années, incliné devant la statue, la laissant envahir son âme.

Au bout d'un moment, sa puissance se mit à refluer. Il ne devinait plus rien d'essentiel dans ce qu'il sentait. Il était toujours plus ou moins en contact avec la statue, mais ce qui en émanait désormais n'était plus qu'un écho primitif et lointain qui se répétait jusque dans les recoins de son esprit, *boum, boum, boum*, un son qui était emphatique, puissant et d'une certaine façon lourd de sens, mais qui ne véhiculait aucune signification qu'il puisse comprendre. Il se fit de

moins en moins fréquent puis disparut.

Il ouvrit les yeux.

La gerbe était presque carbonisée, à présent. Les minces anneaux de métal qui l'avaient auparavant liée étaient éparpillés au milieu d'une fine couche de cendres à l'odeur âcre.

Boum, une fois de plus. Et après un instant, de nouveau, *boum*. Puis plus rien. Mais Dekkeret resta là où il était, à genoux devant la statue de Dvorn, incapable ou peut-être simplement non désireux de se relever déjà.

Tout ceci était très étrange, songeait-il : venir ici en se sentant idiot de participer à une telle mômérie, et ensuite, alors que l'événement se déroulait, se découvrir pris d'un sentiment très proche de la crainte religieuse.

Alors que son esprit commençait à s'éclaircir, il se retrouva en train de réfléchir à ce qu'avait été ce singulier voyage à travers le continent. Les arbres oracles de Shabikant qui lui avaient, peut-être, parlé au moment du coucher du soleil. L'astrologue, sur la place du marché de Thilambaluc, qui avait jeté cet unique regard dans les yeux de Dinitak et s'était enfui frappé d'horreur. Et maintenant ceci. Mystère après mystère, une succession de présages et de prémonitions inexplicables. Il perdait pied. Brusquement Dekkeret eut envie de quitter cet endroit, de reprendre son chemin vers la côte et de rejoindre Prestimion, le bon, robuste et sceptique Prestimion, qui trouverait une explication rationnelle à tous ces incidents. Mais pourtant... pourtant... il restait fasciné par ce qu'il venait de vivre, ce sentiment écrasant de crainte révérencielle, cette voix à vous donner le frisson, silencieuse et sans parole sonnant dans son esprit.

Lorsqu'il émergea de la caverne, il fut manifeste que Fulkari et Dinitak se rendirent compte au premier coup d'œil qu'il lui était arrivé quelque chose d'inhabituel. Ils prirent rapidement place à ses côtés de la façon dont on se dirige vers un homme qui semble sur le point de tomber à terre. Dekkeret leur fit signe de s'écarter, déclarant avec insistance qu'il allait bien. Fulkari, l'air inquiet, lui demanda ce qui s'était passé dans la grotte, mais il ne répondit que par un haussement d'épaules. Il ne s'agissait pas d'un sujet dont il avait envie de discuter si tôt, ni avec elle, ni avec quiconque. Qu'y avait-il à dire ? Comment pourrait-il expliquer un événement qu'il avait à peine compris lui-même ? Et même cela, pensa-t-il, était inexact. Il s'agissait, en réalité, d'un événement qu'il n'avait absolument pas compris.

— C'est dans cette pièce que se tenait notre quartier général de guerre durant la campagne contre Dantirya Sambail, dit Prestimion sombrement, en regardant la mer au-dehors. Dekkeret, Dinitak, Maundigand-Klimd, ma mère et moi nous trouvions ici avec le casque de Barjazid, tandis que vous deux étiez dans la jungle, vous rapprochant de son camp. Mais nous étions alors encore jeunes, hein ? Maintenant nous avons tant d'années de plus, et nous devons à nouveau recommencer toute cette guerre, semble-t-il. Comme mon âme se rebelle à cette idée ! Comme je bous de rage contre ces hommes monstrieux et malveillants qui refusent de laisser le monde vivre en paix !

Derrière lui se fit entendre la voix de Gialaurys, à l'accent monotone, prononcé, de Piliplok.

— Nous avons détruit le maître, monseigneur, et nous détruirons les laquais également.

— Oui. Oui. Bien entendu. Mais quel abominable gâchis de devoir mener encore une guerre ! Quel épuisement ! Quelle inutilité !

Puis Prestimion parvint à esquisser un mince sourire.

— Et tu dois vraiment cesser de m'appeler « monseigneur », Gialaurys. Je sais que c'est une vieille habitude, mais je te rappelle que je ne suis plus Coronal. Le titre est « Votre Majesté », si tu y tiens. Tout le monde semble l'avoir appris maintenant. Ou tout simplement « Prestimion », entre nous.

— Il est très difficile pour moi de me souvenir de ces subtilités raffinées, dit Gialaurys d'un ton aigre et grincheux.

Son visage large à la mâchoire charnue, toujours dépourvu de toute tromperie, laissait clairement voir sa contrariété.

— Mon esprit n'est plus aussi vif qu'il l'était autrefois, tu sais, Prestimion.

Et d'un autre coin de la pièce s'éleva le petit rire espiègle de Septach Melayn.

Il y avait à présent une semaine que la suite Pontificale avait effectué la traversée de l'océan entre l'île du Sommeil et le continent d'Alhanroel pour le rendez-vous voulu par Prestimion avec lord Dekkeret. Le Coronal lui-même se trouvait encore sur la côte, plus au nord, selon les dernières nouvelles, quelque part un peu au sud d'Alaisor, aux alentours de Kikil ou Kimoise, mais se dirigeait vers la

cité de Stoien aussi rapidement que possible. Plus qu'un jour ou deux, et il serait sans doute là.

Ils s'étaient réunis tous les trois cet après-midi-là dans l'un des appartements les plus modestes de la suite royale au sommet du Pavillon de Cristal, qui était le plus grand bâtiment de la cité de Stoien, s'élevant haut au-dessus du cœur de ce charmant port tropical. Un mur de soixante mètres de long de vitres continues offrait des vues spectaculaires depuis chaque chambre, la cité et toute sa multitude saisissante de piédestaux et de tours d'un côté, l'immense front bleu transparent comme du verre du Golfe de Stoien de l'autre.

C'était l'une des pièces donnant sur le golfe. Au cours des dix dernières minutes, Prestimion s'était tenu devant cette grande fenêtre, regardant farouchement la mer, comme s'il pouvait la traverser jusqu'à Zimroel et frapper à mort Mandralisca et ses Cinq Lords de ses seuls yeux flamboyants. Mais bien sûr, Zimroel, inconcevablement loin à l'ouest, était au-delà de la portée des yeux, soient-ils les plus terrifiants. Il se demandait à quelle hauteur devrait s'élever ce bâtiment pour qu'il puisse véritablement voir aussi loin. Aussi haut que le Mont du Château, soupçonnait-il. Plus haut.

Tout ce qu'il pouvait voir de là était de l'eau et encore de l'eau, s'incurvant à l'infini. Ce point distant sur l'horizon, s'interrogea Prestimion, pouvait-ce être l' le de la Dame, de laquelle il était si récemment revenu ? Probablement pas. Même l' le était probablement trop loin pour l'apercevoir de là.

Une fois de plus, il trouva que songer à l'immense taille de Majipoor était un fardeau. Rien que d'y penser constituait un poids sur son esprit. Quelle folie que de prétendre qu'une planète aussi gigantesque pouvait être gouvernée par seulement deux hommes en robes luxueuses assis sur de splendides trônes ! Ce qui permettait au monde de tenir était le consentement de ceux qui étaient gouvernés et s'en remettaient de leur propre choix à l'autorité du Pontife et du Coronal. Et ce consentement semblait désormais se briser, du moins à Zimroel. Il faudrait, apparemment, le restaurer par la force militaire. Et, se demandait Prestimion, quelle sorte de consentement serait-ce là ?

Depuis des jours et des jours, Prestimion était le plus souvent d'humeur sinistre, une sinistrose qui ne le quittait que rarement plus de quelques instants. Il ne pouvait dire quelle partie en était due à la tension des nombreux voyages récents, lui qui devait finalement admettre qu'il n'était plus jeune, et quelle partie au désespoir qu'il ressentait face à l'inévitabilité d'une nouvelle guerre.

Car il y *aurait* une guerre.

C'est ce qu'il avait dit à sa mère, des semaines plus tôt sur l' le du Sommeil, et c'est ce qu'il croyait dans chaque parcelle de son être.

Mandalisca et sa faction devaient être éliminés, ou le monde tomberait en pièces. La grande bataille finale contre l'infamie que représentaient ces gens serait menée, même s'il devait marcher sur Nimoya lui-même. Mais Prestimion espérait ne pas avoir à en arriver là. *Dekkeret est mon épée, maintenant*, voilà ce qu'il avait dit à la Dame Therissa, et c'était assez vrai. Lui-même aspirait à la paix du Labyrinthe. Cette pensée le surprit alors même qu'elle se formait dans son esprit. Mais c'était la vérité, la vraie vérité du Divin.

Une main derrière lui toucha son épaule, le plus léger et le plus rapide des effleurements.

— Prestimion... ?

— Que se passe-t-il, Septach Melayn ?

— Il est temps, je voudrais le suggérer, que tu cesses de fixer la mer et que tu t'éloignes de cette fenêtre. Il est temps de boire un peu de vin, peut-être. Une partie de dés, même ?

Prestimion sourit largement. Tant de fois, au fil des années, la frivolité tombant à point nommé de Septach Melayn l'avait arraché à l'abattement.

— Les dés ! Ce serait parfait, dit-il : le Pontife de Majipoor et son porte-parole à genoux sur le sol de la suite royale comme des gamins, espérant obtenir les triples yeux, ou la main et la fourchette ! Quelqu'un pourrait-il le croire ?

— Je me rappelle un jour, dit Gialaurys comme s'il parlait aux murs, où Septach Melayn et moi jouions aux dés sur le pont du bateau qui nous faisait remonter le Glayge depuis le Labyrinthe, après que Korsibar eut volé le trône, et alors qu'il faisait un double dix, j'ai levé les yeux et il y avait cette nouvelle étoile, bleu-blanc, jetant un vif éclat dans le ciel, si brillante que pendant un temps les gens l'ont appelée l'Etoile de lord Korsibar. Puis le duc Svor est monté sur le pont – ah, quel homme insaisissable ce petit Svor ! –, a vu l'étoile et déclaré : « Cette étoile est notre salut. Elle signifie la mort de Korsibar et l'élévation de Prestimion. » Ce qui était la vraie vérité du Divin. Cette étoile brille toujours avec éclat aujourd'hui. Je l'ai encore vue la nuit dernière, très haut, entre Thorius et Xavial. L'étoile de Prestimion ! L'étoile de ton ascension, voilà ce qu'elle est, et elle brille toujours ! Regardez ce soir, Votre Majesté, et elle vous parlera et vous redonnera espoir.

Il était à présent face au Pontife.

— Je t'en supplie, chasse cette tristesse, Prestimion. Ton étoile est toujours là.

— Tu es très aimable, dit doucement Prestimion.

Il était plus touché qu'il n'aurait su le dire. Au cours de ses trente ans d'amitié avec le massif, lent et peu loquace Gialaurys, il ne l'avait jamais entendu faire preuve d'une telle éloquence.

Mais bien entendu, Septach Melayn mit fin à ce moment.

— Il y a un instant seulement, Gialaurys, tu nous as dit que ton bel esprit perdait de sa vivacité, dit l'escrimeur. Et cependant, tu te rappelles une partie de dés que nous avons faite il y a la moitié d'une vie, et tu nous cites avec fidélité les paroles exactes prononcées par le duc Svor ce soir-là. N'est-ce pas particulièrement contradictoire de ta part, cher Gialaurys ?

— Je me rappelle ce qui est important pour moi, Septach Melayn, répliqua Gialaurys. Ainsi je me souviens d'événements d'il y a la moitié d'une vie plus clairement que de ce qui m'a été servi au dîner d'hier, ou de la couleur de la robe que je portais.

Et il jeta à Septach Melayn un regard comme si, après toutes ces décennies passées à faire les frais des plaisanteries de cet homme plus vif, il aurait volontiers saisi Septach Melayn dans ses énormes mains pour briser en deux son corps mince. Mais il en avait toujours été ainsi entre ces deux-là.

Prestimion riait à présent, pour la première fois depuis bien trop longtemps.

— Le vin est une bonne idée, Septach Melayn, dit-il. Mais pas, je pense, la partie de dés.

Il traversa la pièce jusqu'au buffet, où se trouvaient quelques flacons de vin, et après un instant de réflexion intérieure, choisit le jeune vin doré et velouté de Stoién, qui vieillissait si vite qu'il n'était jamais exporté au-delà de la cité de sa production. Il en versa trois pleins verres et ils restèrent assis en silence pendant un moment, buvant lentement ce vin épais, riche et fort.

— S'il *doit* y avoir une guerre, dit Septach Melayn au bout de quelque temps, avec une étrange tension dans la voix, alors j'ai une faveur à te demander, Prestimion.

— Il y aura une guerre. Nous n'avons d'autre alternative que d'éradiquer ces créatures.

— Alors dans ce cas, lorsque la guerre commencera, reprit Septach Melayn, j'espère que tu me permettras d'y prendre part.

— Et moi également, dit rapidement Gialaurys.

Prestimion ne trouva rien d'étonnant à ces requêtes.

Bien entendu, il n'avait pas l'intention d'y accéder ; mais il lui plaisait de voir que l'ardeur du courage brûlait toujours avec autant de vigueur chez ces deux-là. Ne comprenaient-ils pas, se demanda-t-il, que l'époque où ils combattaient était révolue ?

Gialaurys, comme nombre d'hommes de forte carrure et à l'énorme force physique, n'avait jamais été réputé pour sa souplesse ou son agilité, bien que cela n'ait pas importé pendant ses années de guerrier. Mais, comme cela avait également tendance à arriver à nombre d'hommes de sa constitution, il s'était beaucoup empâté avec

l'âge, et avait à présent une démarche extrêmement lente et précautionneuse.

Septach Melayn, maigre comme un coup de trique et éternellement leste, paraissait aussi vif et souple qu'il l'était longtemps auparavant, pour l'essentiel inchangé par les années. Mais le réseau de fines lignes autour de ses yeux bleus et pénétrants racontait une tout autre histoire, et Prestimion soupçonnait que la célèbre cascade de boucles comportait désormais plus d'un cheveu blanc parmi les blonds. Il n'était guère possible qu'il puisse encore avoir les réflexes foudroyants qui l'avaient rendu invincible lors des combats en corps à corps.

Prestimion savait que le champ de bataille n'était la place d'aucun des deux, à présent, pas plus que la sienne.

— La guerre, comme je pense que vous le comprenez, devra être menée par Dekkeret, pas par moi ni par vous, dit-il avec délicatesse. Mais il sera informé de vos offres. Je sais qu'il voudra tirer parti de vos compétences et expériences.

Gialaurys rit grassement.

— Je nous vois entrer dans Ni-moya et balayer toute opposition. Quel jour ce sera, lorsque nous défilerons à six de front sur la Promenade Rodamaunt ! Et ç'aura été mon grand plaisir de conduire personnellement les troupes vers le nord depuis Piliplok. L'armée d'invasion *débarquera* à Piliplok, bien entendu... Et tu sais, Prestimion, ce que nous, les rudes hommes de Piliplok, pensons de ces mous habitants de Ni-moya et de leur éternelle recherche de plaisir. Quelle joie ce sera pour nous d'abattre leurs piètres portes et de pénétrer dans leur jolie cité !

Il se leva et fit les cent pas dans la pièce, en faisant des gestes si affectés et efféminés qu'un éclat de rire ravi s'empara de Septach Melayn.

— Irons-nous dans la Galerie Gossamer acheter une belle robe, aujourd'hui, mon cher ? dit Gialaurys d'une voix étranglée et haut perchée. Puis ensuite, dîner sur l'île de Narabal. *J'adooore* tellement cette poitrine de gammigammil avec la sauce de thognis ! Les huîtres de Pidruïd ! Oh, mon cher... !

Prestimion aussi se tenait les côtes. Il ne se serait jamais attendu à ce genre de numéro de la part du bourru Gialaurys.

— Qu'en penses-tu, Prestimion ? demanda Septach Melayn plus sérieusement, lorsque l'hilarité se fut un peu calmée. Dekkeret choisira-t-il vraiment de débarquer à Piliplok, comme le dit Gialaurys ? Je pense que cela présenterait quelques problèmes.

— Il y a des problèmes dans tout ce que nous faisons, dit Prestimion, et son humeur s'assombrit de nouveau alors qu'il envisageait les réalités de la guerre qu'il était si passionnément

déterminé à déclencher.

C'était bien beau de réclamer la fin des iniquités des Sambailid et de leur venimeux Premier ministre, enfin. Mais il n'avait pas la moindre idée de la véritable étendue du soutien dont bénéficiaient les Cinq Lords à Zimroel. Supposons qu'il ait déjà été possible à Mandralisca de rassembler une armée d'un million de soldats pour défendre le continent occidental contre une attaque du Coronal ? Ou de cinq millions ? Comment Dekkeret pourrait-il lever une armée assez grande pour affronter de telles forces ? Comment ces troupes seraient-elles transportées jusqu'à Zimroel ? Le transport d'un si grand nombre d'hommes serait-il même possible ? Et, si oui, à quel prix ? L'armement nécessaire, les bateaux, les provisions...

Et ensuite, l'invasion elle-même : l'étincelle dans les yeux de Gialaurys, lorsqu'il parlait des rudes hommes de Piliplok abattant les piètres portes de Ni-moya, n'entraînait aucun frisson de plaisir correspondant chez Prestimion. Ni-moya était l'une des merveilles du monde. Valait-il la peine d'incendier cette incomparable cité dans le seul but de maintenir le système mondial actuel de lois et de souverains ?

Il ne se laisserait pas fléchir dans sa conviction qu'il était nécessaire et inévitable de partir en guerre. Mandralisca était un fléau pour le monde, un fléau qui ne pourrait que se propager encore et encore, s'il restait impuni. Il ne pouvait être toléré, il ne pouvait être apaisé, il devait être anéanti.

Mais, songeait tristement Prestimion, les peuples de l'avenir le lui pardonneraient-ils jamais ? Il avait voulu que son règne soit connu comme un âge d'or. Il avait consacré tous ses efforts à ce but. Et cependant, sans qu'il sache comment, les années de son ascension avaient été marquées par une succession de catastrophes : la guerre contre Korsibar, la vague de folie qui s'était ensuivie, la rébellion de Dantirya Sambail, et à présent, il semblait certain que l'ultime accomplissement de son règne serait soit la destruction de Ni-moya, soit la partition de ce qui avait été un monde paisible en deux royaumes indépendants et hostiles l'un envers l'autre.

Les deux options paraissaient également détestables. Mais alors Prestimion se rappela son frère, Teotas, frappé de terreur jusqu'à la folie suicidaire et escaladant péniblement dans un brouillard de panique le sommet de quelque dangereux parapet du Château. Sa petite fille, Tuanelys, se tordant de frayeur dans son propre lit. Et combien d'autres personnes innocentes à travers le monde, victimes aléatoires de la malveillance de Mandralisca ?

Non. Il fallait que la chose soit faite, à n'importe quel prix. Il se força à aguerir son âme à cette idée.

Quant à Gialaurys et Septach Melayn, ils étaient déjà gagnés par

l'impatience à l'idée de la glorieuse campagne militaire qui, ils l'espéraient, couronnerait leur vie. Et, comme d'habitude, ils n'étaient pas d'accord, entendit Prestimion.

— Cette idée de vouloir débarquer à Piliplok est parfaitement idiote, mon cher ami, déclara Septach Melayn, les yeux étincelants. Ne crois-tu pas que Mandralisca puisse comprendre que c'est là que nous devrions toucher terre ? Piliplok est le port le plus facile du monde à défendre. Il aura un demi-million d'hommes en armes nous attendant au port, et le fleuve en amont sera bloqué par un millier de bateaux. Non, mon bon Gialaurys, nous devons faire accoster nos troupes bien plus au sud. Je dirai à Gihorna. Gihorna !

Gialaurys arbora une expression de profond mépris.

— Gihorna est une terre à l'abandon, un marais lugubre, inhabitable, absolument épouvantable. Même les Changeformes ne s'en approchent pas. Mandralisca n'aura même pas besoin de le fortifier. Nos hommes s'enfonceront dans la boue et disparaîtront dès qu'ils quitteront leurs chalands de débarquement.

— Au contraire, mon cher Gialaurys. C'est précisément *parce que* la côte de Gihorna est si peu attrayante qu'il est peu probable que Mandralisca pense que nous y débarquerons. Mais nous le pouvons, et nous le ferons. Et ensuite...

— Et ensuite nous marcherons vers le nord pendant des milliers de kilomètres sur les rives du continent jusqu'à Piliplok, que selon toi nous devrions éviter parce que c'est le port le plus facile du monde à défendre et que l'armée de Mandralisca nous attendra là-bas, ou bien nous prendrons à l'ouest, droit dans les jungles obscures de la réserve des Changeformes et nous dirigerons par ce chemin vers Ni-moya. Est-ce vraiment ce que tu veux, Septach Melayn ? Envoyer une armée entière dans l'inconnu de la dangereuse Piurifayne dans sa route vers le nord ? Quel genre de folie est-ce là ? Je préférerais prendre le risque de débarquer directement à Piliplok et d'y mener toute bataille que nous aurons à mener. Si nous suivons l'itinéraire qui traverse la jungle, ces sales Métamorphes nous sauteront dessus et...

— Arrêtez, vous deux ! dit Prestimion avec un emportement si fougueux que Septach Melayn et Gialaurys se retournèrent tous deux vers lui, les yeux écarquillés. Toutes ces querelles sont totalement inutiles. Ce sera *Dekkeret* le général commandant cette guerre. Pas vous. Ni moi. C'est à lui qu'il revient de décider de ces questions de stratégie.

Ils continuèrent à le dévisager. Ils avaient tous les deux l'air secoué ; et pas seulement, pensa Prestimion, à cause de la dureté avec laquelle il venait de leur parler. C'était son renoncement au commandement, soupçonna-t-il, qui les stupéfiait autant. Cela ne ressemblait en rien au Prestimion qu'ils connaissaient depuis tant

d'années de mettre fin à ce genre de discussion en disant qu'une telle question de haute politique était en dehors de sa juridiction. Il se surprenait lui-même.

Mais Dekkeret était désormais Coronal, et plus Prestimion ; Dekkeret était celui qui devrait entreprendre cette guerre, c'était à Dekkeret de concevoir la meilleure façon de la faire. Prestimion, en sa qualité de monarque suprême, pourrait proposer ses conseils, et le ferait. Mais c'est à Dekkeret qu'incomberait la responsabilité finale du succès de la guerre, et c'est lui qui aurait le dernier mot sur la stratégie à adopter.

Prestimion se dit qu'il en était heureux. Le système de gouvernement auquel il s'était consacré, l'antique système qui avait si bien fonctionné depuis que le Pontife Dvorn l'avait inventé, l'exigeait de lui. Aussi longtemps que Dekkeret, son successeur désigné en tant que Coronal, conduirait bravement et efficacement la guerre, il était juste et normal que Prestimion lui-même, en tant que Pontife, s'entienne à un second rôle dans ce conflit. Et Prestimion n'avait aucun doute que Dekkeret le ferait.

— Un peu plus de vin, messieurs ? fit-il d'un ton plus calme.

Mais quelqu'un frappa à la porte. Septach Melayn alla ouvrir.

Il s'agissait de lady Varaile, qui était partie depuis un moment pour être avec les enfants. Tuanelys était toujours perturbée par des rêves ; et Varaile elle-même avait l'air rongée par les soucis et fatiguée, brusquement plus vieille que son âge. Le seul fait de la voir dans cet état suffit à enflammer la colère de Prestimion une fois de plus : il tuerait Mandralisca de ses propres mains, s'il en avait l'occasion.

Elle tenait un bout de papier.

— Il y a un message de Dekkeret, dit-elle. Il est à Klai, à moins d'une journée de voyage d'ici. Et espère être là demain.

— Bien, déclara Prestimion. Excellent. A-t-il autre chose à dire ?

— Seulement qu'il envoie au Pontife son affection et ses respects, et attend avec impatience la réunion avec lui.

— Moi aussi, dit Prestimion avec chaleur.

Il prit conscience, soudain, de la grande lassitude qu'il éprouvait devant les grandes responsabilités du pouvoir, et à quel point il en était venu à s'en remettre à la vigueur et la force de la jeunesse de Dekkeret. Il serait bon de le voir, oui. Et particulièrement de découvrir comment lui, Dekkeret, comptait venir à bout de cette crise. Car ce n'est plus ma tâche mais la sienne, songea Prestimion, et que j'en suis content !

Le moment viendra où vous serez impatient de devenir Pontife, lui avait jadis prédit Confalume, dans les appartements de l'ancien Pontife dans le Labyrinthe, seulement quelques jours avant sa mort.

Oui. Et c'était désormais le cas. Pour la première fois, Prestimion comprit la portée de ce que lui avait dit le vieil homme ce jour-là.

La dernière fois que Dekkeret s'était trouvé dans la cité de Stoien, c'était lors de la deuxième ou troisième année du règne de Prestimion comme Coronal ; à l'époque il n'était qu'un jeune et sérieux nouveau venu dans les cercles intérieurs du Mont du Château, sans le moindre espoir de devenir lui-même Coronal un jour. Stoien éveillait de vieux souvenirs en lui, et ils n'étaient pas tous plaisants.

La beauté surnaturelle et inoubliable de la cité, au milieu d'un site incomparable sur cent cinquante kilomètres de superbes plages blanches, au bord de la Péninsule de Stoienzar : tout était resté bien vivace dans son esprit au cours de ces années. Et Stoien n'avait absolument pas changé. Ses cieux étaient toujours sans nuages. Ses étranges bâtiments, s'élevant partout au-dessus du sol plat de la péninsule sur des plate-formes artificielles de trois mètres à plusieurs dizaines de mètres de haut, éblouissaient toujours autant le regard qu'autrefois, sa végétation luxuriante, la densité des omniprésents fourrés aux feuilles brillant d'éclats asymétriques d'indigo, de topaze, de saphir, de cobalt, de bordeaux et de vermillon, enflammait toujours l'âme de plaisir. Les dommages qu'avaient pu causer les incendies déclenchés par les fous durant le chaos de l'épidémie de folie avaient depuis longtemps été réparés.

Mais c'était à Stoien que Dekkeret avait pour la dernière fois pris congé de son cher ami et mentor Akbalik de Samivole, Akbalik qui avait été son guide pendant ses toutes premières années au service de Prestimion au Château. Akbalik que Dekkeret avait aimé plus qu'aucun autre homme, même Prestimion, Akbalik qui, selon toute probabilité, serait à présent Coronal, s'il avait vécu ; c'était là, à Stoien, qu'Akbalik était venu, claudiquant et souffrant d'une morsure d'un crabe des marais qu'il avait reçue en pourchassant le fugitif Dantirya Sambail dans l'étuve des jungles à l'est de la cité, et qui le tuerait peu de temps après. « Cette blessure n'est rien », avait dit Akbalik à Dekkeret lorsque celui-ci était arrivé à Stoien après un passage à l'île, où il était allé, porteur de messages urgents pour lord Prestimion. « Cette blessure guérira. »

Mais peut-être Akbalik savait-il qu'il n'en serait rien, car il avait également extorqué à Dekkeret un serment, la promesse qu'il s'élèverait contre tout ce que lord Prestimion pourrait vouloir faire qui mettrait sa vie en danger, comme de pourchasser Dantirya Sambail

dans cette même jungle où Akbalik avait été mordu : « Même s'il doit sortir de ses gonds, même si tu dois mettre ta carrière en péril, tu dois le dissuader de commettre une telle folie. » Ce que Dekkeret avait promis, même si, en son for intérieur, il trouvait que ce devrait être la tâche d'Akbalik, non la sienne, de parler de la sorte au Coronal ; et ensuite, Akbalik s'était mis en route vers l'Est, traversant Alhanroel depuis Stoiën, escortant lady Varaïle, alors enceinte du futur prince Taradath, jusqu'au Mont du Château. Mais il n'était pas allé plus loin que Sisivondal, sur le plateau intérieur, avant que le poison de sa blessure ne le tue.

Tous ces événements s'étaient passés fort longtemps auparavant. À présent, les aléas de la fortune avaient fait de Dekkeret le Coronal. Seules les personnes d'âge mûr se rappelaient le prince Akbalik de Samivole. Le seul prince Akbalik que connaissaient la plupart des gens était le fils cadet de Prestimion, nommé ainsi en l'honneur de cet autre Akbalik. Mais la vue de cette myriade de tours étranges et merveilleuses de Stoiën lui ramena en mémoire, comme s'il était là, le premier Akbalik, cet homme calme, sage, aux yeux gris, qui avait tant compté pour Dekkeret, et une grande tristesse l'envahit à ce souvenir.

Pour aggraver encore la situation, Prestimion et sa famille étaient installés exactement dans les mêmes appartements que lors de cette première occasion, la suite royale du Pavillon de Cristal, et on y avait également mis Dekkeret et ses compagnons. Rien n'aurait pu être mieux conçu pour l'obliger à revivre les épuisants derniers moments de la guerre contre Dantirya Sambail, lorsque Prestimion, faisant usage du casque de Barjazid, avait frappé le Procureur depuis ce même édifice, assisté dans la mesure du possible par un Dinitak, Maundigand-Klimd, la Dame Therissa et Dekkeret lui-même.

Mais il n'y avait pas d'autre possibilité, vraiment. Le Pavillon de Cristal était le plus important bâtiment de Stoiën, le seul endroit de la cité convenable pour loger un monarque en visite. Ou, dans le cas présent, deux monarques : car le Coronal et le Pontife se trouvaient tous deux à Stoiën au même moment, circonstance qui ne s'était jamais produite auparavant, et qui avait, Dekkeret l'apprit alors qu'il était depuis moins de dix minutes à Stoiën, jeté les fonctionnaires de la municipalité dans un tel état de panique et de confusion qu'ils n'auraient pas trop du reste de leur vie pour s'en remettre.

La soirée était déjà bien avancée lorsque Dekkeret et sa suite arrivèrent. Il fut légèrement pris au dépourvu en découvrant que Prestimion voulait le rencontrer sur-le-champ. Dekkeret avait eu un voyage mouvementé en descendant la côte depuis Alaisor : il n'avait pas prévu que Prestimion reviendrait si vite de l'île sur le continent, et il réclama une heure ou deux de répit, pour se reposer et se rafraîchir avant de voir le Pontife.

Fulkari voulut savoir pourquoi il était nécessaire de tenir immédiatement une conférence.

— Est-ce réellement si urgent ? Ne pouvons-nous d'abord avoir le temps de dîner puis une bonne nuit de sommeil ?

— Peut-être est-il survenu de nouveaux événements que j'ignore à Zimroel, dit Dekkeret. Mais je ne pense pas. C'est tout simplement sa nature, mon amour. Tout est urgent avec Prestimion. Il est l'homme le plus impatient qui soit.

Elle accepta la situation de mauvaise grâce, et lorsqu'il se fut baigné, il monta aux appartements de Prestimion. Septach Melayn et Gialaurys se trouvaient avec lui, ce à quoi Dekkeret ne s'attendait pas.

Il ne s'attendait pas non plus à la rapidité avec laquelle le Pontife en vint au sujet de la réunion. Prestimion l'étreignit avec chaleur, comme un père pourrait embrasser un fils depuis longtemps perdu, mais presque aussitôt ils étaient plongés dans une discussion sur la question de Zimroel. Prestimion ne se souciait guère d'entendre raconter le voyage de Dekkeret à travers le continent, ses étranges aventures à Shabikant, Thilambaluc et les autres endroits obscurs sur sa route vers l'Ouest. Deux ou trois questions brutales, suivies de brèves interruptions pour les réponses de Dekkeret, et ils se retrouvèrent à discuter de Mandralisca et des Cinq Lords, et de la façon dont Prestimion pensait que devait être résolue la crise à Zimroel.

Ce qui consistait, apprit rapidement Dekkeret, à envoyer une grande armée de l'autre côté de l'océan, une armée conduite par le Coronal lord Dekkeret en personne, pour mettre bon ordre à la situation par la force, si nécessaire.

— Nous devons enfin briser Mandralisca et le briser de telle sorte qu'il ne puisse jamais s'en remettre, dit Prestimion.

Alors qu'il prononçait ces paroles, ses traits subirent une extraordinaire transformation, son intense regard vert glauque à présent étrangement enflammé d'une colère froide que Dekkeret n'y avait jamais vue auparavant, ses lèvres minces serrées dans une grimace tendue, ses narines s'enflant d'une étonnante rage vindicative.

— Qu'il n'y ait pas de malentendu à ce sujet : nous devons le détruire, sans regarder à la dépense, ainsi que tous ceux qui suivent sa bannière. Il n'y aura pas d'espoir de paix dans le monde, tant que cet homme n'aura pas rendu son dernier souffle.

Le ton de Prestimion était incroyablement belliqueux, inflexible, farouche. Dekkeret en resta interdit, même s'il fit de son mieux pour dissimuler sa surprise et son désarroi au Pontife. Assurément, Prestimion savait, mieux que nul autre homme, ce que signifiait une guerre civile sur Majipoor. Et pourtant, il était là, tremblant d'une fureur à peine maîtrisée, donnant pour instruction à son Coronal

d'embraser tout Zimroel, si nécessaire, dans le but de mettre fin à la rébellion des Sambailid !

Peut-être ai-je mal compris, pensa Dekkeret, espérant en dépit de toute probabilité.

Peut-être ne préconise-t-il pas une véritable guerre, mais seulement un impressionnant étalage de pompe et de force impériales, à la faveur duquel nous pourrions encercler pacifiquement Mandralisca et l'enlever.

C'était Dekkeret lui-même qui le premier avait suggéré, quelques mois plus tôt, qu'il pourrait s'avérer nécessaire qu'il se rende à Zimroel et mette un terme aux troubles qui s'y préparaient. Et Prestimion avait convenu que cela pourrait être une bonne idée. Mais Dekkeret avait eu l'impression qu'ils envisageaient tous deux un Grand Périple ou quelque chose du même style : le Coronal effectuant une visite d'État officielle sur le continent occidental, avec tout l'apparat qu'une telle visite entraînait, et par conséquent, rappelant au peuple de Zimroel l'antique convention par laquelle toutes les régions du monde vivaient ensemble en paix. Au cours de cette visite, Dekkeret serait à même de juger de l'importance de l'insurrection de Mandralisca et, par le pouvoir et l'autorité de sa seule présence, de prendre des mesures, des mesures *politiques*, des mesures *diplomatiques*, pour y mettre fin.

Mais Prestimion venait de parler d'envoyer une armée, une *grande* armée, à Zimroel pour s'occuper de Mandralisca.

Il n'avait jamais été question, pour autant que Dekkeret s'en souvienne, qu'il entreprenne le voyage à Zimroel à la tête d'une quelconque sorte de force militaire. Quand la réflexion de Prestimion était-elle passée de l'utilisation de moyens pacifiques contre les rebelles à une guerre totale ? Dekkeret était curieux de savoir ce qui avait transformé si brutalement le Pontife en attiseur de feu. Personne n'avait davantage de raisons que Prestimion de haïr la guerre, et pourtant... pourtant... ce regard dans ses yeux... le crépitement de colère dans sa voix... pouvait-il y avoir le moindre doute sur leur signification ? *Il doit y avoir une guerre*, était l'essence de ce que disait Prestimion. *Et vous serez celui qui la fera pour nous*. Cela ressemblait beaucoup à une consigne : un ordre direct du monarque suprême.

Dekkeret se demanda comment il allait résoudre ce problème.

Assurément, Mandralisca devait être écarté : il n'y avait aucun doute à ce sujet. Mais la guerre était-elle la seule solution ? Brusquement, Dekkeret sentit son esprit tourbillonner dans un torrent de conflits agités. La guerre était pour lui un concept tout aussi répugnant que pour n'importe quel être doué de raison. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que son règne pourrait, comme celui de Prestimion, débiter sur le champ de bataille.

Il lança un rapide coup d'œil pour chercher conseil auprès de Septach Melayn et Gialaurys. Mais le visage à la forte mâchoire de Gialaurys était un masque de pierre sévère et sombre de froide détermination, et même le désinvolte et badin Septach Melayn avait à ce moment précis un étrange air sérieux. Ils étaient tous deux résolus à la guerre, réalisa Dekkeret. Peut-être ces deux-là, les plus vieux amis de Prestimion, étaient-ils justement ceux qui avaient amené le Pontife à cette attitude.

Dekkeret s'exprima prudemment, espérant que Prestimion ne remarquerait pas l'ambiguïté de la formulation.

— Je prends l'engagement, Votre Majesté, de faire tout ce qui devra être fait afin de restaurer l'autorité de la loi à Zimroel.

Prestimion acquiesça. Il semblait à présent plus calme, le visage moins empourpré qu'un instant plus tôt, un peu de tension s'en étant évacuée.

— Je suis persuadé que vous le ferez, Dekkeret. Et pour ce qui est d'un plan d'action précis... ?

— Dès que possible, Majesté.

Encore plus d'ambiguïté, mais Prestimion ne parut pas en éprouver de contrariété.

— Il ne serait pas sage que je prenne de décisions à la va-vite en ce moment. La mort de votre frère m'a privé de mon Haut Conseiller, et je n'ai pas eu l'occasion d'en désigner un nouveau. Par conséquent, Votre Majesté...

— Vous êtes bien cérémonieux avec moi aujourd'hui, Dekkeret.

— Si je le suis, c'est parce que nous discutons de sujets aussi importants que la guerre et la paix. Vous avez été mon ami pendant de nombreuses années ; mais vous êtes aussi mon Pontife, Prestimion. Et – il fit un signe vers Septach Melayn – nous sommes également en présence de votre porte-parole.

— Oui. Oui, bien sûr. C'est une affaire sérieuse et qui réclame du sérieux... Je vous en prie, Dekkeret prenez quelques jours pour réfléchir à tout ceci.

Prestimion sourit pour la première fois au cours de cette réunion.

— Du moment que vous choisissez une voie qui me débarrasse de Mandralisca.

Fulkari dut se rendre immédiatement compte, lorsque Dekkeret revint dans leur appartement, à l'étage en dessous de celui de Prestimion, de l'effet qu'avait eu sur lui l'entretien avec le Pontife. Elle lui versa rapidement une coupe de vin et attendit sans rien dire pendant qu'il la buvait d'un trait.

— Il y a des problèmes, n'est-ce pas ? dit-elle ensuite.

— Apparemment, oui.

Il pouvait à peine se résoudre à en parler. Il se sentait un peu étourdi par la lassitude, la faim et la fatigue causée par cet entretien bizarre et tendu.

— À Zimroel ?

— À Zimroel, oui.

Fulkari le dévisageait étrangement. Il n'avait jamais vu un air de si profonde inquiétude dans ses beaux yeux gris. Dekkeret savait qu'il devait être effrayant à voir. Tout son corps était crispé. Il avait des élancements derrière les yeux. Les muscles de ses joues étaient douloureux : trop de sourires hypocrites, supposa-t-il. Il accepta une deuxième coupe de vin et la but presque aussi vite que la première.

— Veux-tu en parler ? s'enquit-elle doucement, lorsqu'un moment se fut écoulé en silence.

— Non. Je ne peux pas. Je ne le *peux* pas, Fulkari. Il s'agit de hautes affaires d'État.

Dekkeret était à présent devant la fenêtre et lui tournait le dos, regardant dans la nuit. Toute la mystérieuse beauté de la cité de Stoien se déployait devant lui, les bâtiments élancés sur leurs hauts socles de brique, les variations de niveau, les collines artificielles s'élevant au loin, l'éblouissante profusion de la végétation tropicale, Fulkari, quelque part à l'autre bout de la pièce, ne dit rien. Il savait qu'il l'avait blessée par la dureté de ses paroles. Elle était après tout sa compagne dans la vie. Elle n'était pas encore son épouse, mais elle le serait, dès que les pressions de cette crise inattendue se relâcheraient suffisamment longtemps pour qu'un mariage royal puisse avoir lieu. Et cependant, il lui avait parlé comme si elle n'était qu'une simple passade pour la soirée, avec laquelle il était inimaginable de partager la moindre information sur ce qui s'était passé entre le Pontife et le Coronal. Il prit conscience qu'il lui demandait de supporter tous les fardeaux d'une épouse royale sans la mettre dans le secret des défis quotidiens de ses fonctions.

Il laissa passer quelques instants.

— Très bien, dit-il alors. Ça ne rime à rien de te le cacher. Prestimion est si bouleversé par cette histoire avec Mandralisca, cette *rébellion*, qu'il compte la réprimer par la force. Il parle d'envoyer une armée à Zimroel pour l'écraser. Sans même lancer d'ultimatum, si je l'ai bien compris : juste envahir et attaquer.

— Et tu n'es pas d'accord, c'est cela ?

Dekkeret se retourna pour lui faire face.

— Évidemment que je ne suis pas d'accord ! Qui conduirait cette armée, à ton avis ? Qui aurait la charge de faire débarquer les troupes à Piliplok, puis de remonter le fleuve jusqu'à Ni-moya ? Ce n'est pas Prestimion qui le fera, Fulkari. Ce n'est pas Prestimion qui se tiendra devant les portes de Ni-moya, exigera qu'on les lui ouvre, et devra les

faire fracasser dans le cas contraire.

Elle le regardait à présent avec sérieux et assurance.

— Bien sûr, dit-elle d'une voix calme. De telles fonctions seraient la responsabilité du Coronal. Je le comprends.

— Et crois-tu que le peuple de Zimroel va saluer une armée d'invasion les bras ouverts, avec affection et effusions ?

— Ce serait une sale histoire, je suis d'accord, Dekkeret. Mais quelle alternative y a-t-il ? Je sais une partie de ce que Dinitak t'a rapporté : le casque que cet homme, ce Mandralisca, utilise, ce qu'il fait avec, la façon dont il a incité ces cinq horribles frères à proclamer l'indépendance de Zimroel. Que peut faire d'autre le Pontife, face à une rébellion ouverte, que d'envoyer une armée pour redresser la situation ? Et s'il y a des victimes... eh bien, que peut-on y faire ? L'État doit être protégé.

C'était à présent lui qui la dévisageait.

Il était là en présence d'une Fulkari qu'il n'avait jamais entièrement vue auparavant ; lady Fulkari de Sipermit, une femme de haute lignée aristocratique, qui faisait remonter ses ancêtres de génération en génération jusqu'à lord Makhario. *Naturellement*, elle ne trouvait rien de mal à écraser la rébellion des Sambailid par le recours à la force armée. Il lui apparut avec la force brutale de la révélation, qu'après toutes ces années de vie au Château, même après être lui-même devenu Coronal, il voyait pour la première fois, discernait réellement la différence essentielle entre les aristocrates du Mont et un roturier comme lui.

Mais il n'en dit rien.

— Je ne veux pas faire la guerre à Zimroel, répondit-il simplement. Je ne veux pas tuer d'innocentes personnes. Je ne veux pas brûler des villes et des villages. Je ne veux pas abattre les portes de Ni-moya.

— Et Mandralisca ?

— Doit être arrêté. *Détruit*, pour employer les mots de Prestimion. Je n'ai rien à redire à cela. Mais je veux trouver un autre moyen d'y parvenir, autrement qu'en menant une guerre totale contre le peuple de Zimroel.

Dekkeret regarda du côté du buffet et du reste de vin, mais décida de ne pas prendre une troisième coupe.

— Je vais faire chercher Dinitak. J'ai besoin de discuter avec lui.

— Maintenant ? demanda Fulkari, en lui accordant un regard de feinte horreur.

— Il aura des conseils précieux à me donner. Il est ce que j'ai de plus proche d'un Haut Conseiller, en ce moment, Fulkari.

— Tu m'as moi, également. Et je te donne ce haut conseil : il y a maintenant deux heures et demie que nous sommes arrivés ici, ou un

peu plus, et nous n'avons toujours pas réussi à trouver le temps de manger quelque chose. La nourriture est une bonne solution lorsque l'on a faim. La nourriture est importante. La nourriture est une notion agréable.

— Nous l'inviterons à se joindre à nous, dans ce cas.

— Non, Dekkeret ! Non.

— Qu'est-ce que c'est ? Avons-nous là une provocation ouverte ? dit-il, plus amusé qu'ennuyé par son audace.

Les yeux de Fulkari aussi brillaient d'une lueur d'amusement.

— Ce pourrait bien être le mot. En dehors de cette pièce, tu es mon Coronal lord, oui, mais ici... ici... oh, Dekkeret, ne sois pas si bête ! Tu ne peux pas être Coronal à chaque instant de la journée. Même un Coronal a besoin d'un peu de repos, et nous avons voyagé tout le jour. Tu es trop fatigué pour réfléchir correctement à la situation, ou pour en discuter avec Dinitak. Je propose que nous nous fassions préparer à souper, enfin. Puis que nous allions au lit.

Une nouvelle sorte d'éclat apparut dans son regard.

— Que nous dormions là-dessus. Prions pour un rêve utile. Tu pourras parler à Dinitak dans la matinée.

— Mais Prestimion espère...

— Chut.

Elle mit sa main sur sa bouche. Elle s'appuya contre lui et, malgré lui, il la prit dans ses bras et fonda dans son étreinte. Elle leva ses lèvres vers les siennes. Il fit descendre ses mains sur son dos doux et lisse.

Fulkari a raison, pensa-t-il. Rien n'exige que je sois Coronal à chaque instant de la journée.

Dinitak peut attendre. Prestimion peut attendre. Et Mandralisca aussi peut attendre.

Pendant la nuit, alors que Dekkeret dormait, des fragments de souvenirs remontèrent du fin fond de sa mémoire et vinrent danser dans son esprit, de petits morceaux du passé récent qui paraissaient tenter de s'assembler en un tout cohérent.

Il est à Shabikant, à genoux devant les deux arbres oracles, les très vieux Arbres du Soleil et de la Lune. Et de ces arbres montent les sons les plus faibles, un son lointain, grinçant, rouillé, comme si les arbres, après des siècles de silence, essayaient une fois de plus de rassembler leurs forces pour parler au roi nouvellement couronné et lui dire quelque chose qu'il doit savoir.

* * *

Il est à Kesmakuran, dans le tombeau du premier Pontife, Dvorn,

cette fois-ci agenouillé devant l'immense statue souriante de l'ancien monarque, et la douce brume de fumée des herbes brûlant dans le trou devant lui lui emplit les poumons et envahit son esprit, il ferme les yeux et entend une voix dans sa tête lui parler d'une façon étrange, sans paroles, lui dire avant de se dissoudre en un *boum, boum, boum*, sans signification, qu'il est destiné à apporter un grand changement, qu'il accomplira une transformation du monde presque aussi formidable que celle qu'a accomplie Dvorn lui-même lorsqu'il a créé le Pontificat.

* * *

Il est sur la place du marché de Thilambaluc, lui et Dinitak, et un astrologue de marché miteux dit l'avenir à Dinitak pour le prix de cinquante pesants, mais le diseur de bonne aventure a à peine commencé quand les yeux lui sortent de la tête sous le coup de l'horreur et de la peur, il remet brutalement ses pièces dans la main de Dinitak, en prétendant ne pas pouvoir faire de prédiction sur son avenir et ne pas vouloir prendre son argent, puis s'éloigne rapidement en courant. « Je ne comprends pas, dit Dinitak. Suis-je si effrayant ? Qu'a-t-il vu ? »

* * *

Il erre seul dans le Château, les premiers jours de son règne, il se tient devant la salle des jugements qu'a fait construire lord Prestimion et le mage Su-suheris Maundigand-Klimd arrive vers lui, lui demande une audience privée et lui dit qu'il a eu une révélation mystérieuse dans laquelle il a vu les Puissances du Royaume réunies devant le Trône de Confalume pour accomplir un rituel de grande importance, mais une mystérieuse quatrième Puissance était présente dans la vision du Su-suheris à côté du Pontife, du Coronal et de la Dame de l'île. Dekkeret en reste perplexe, car comment peut-il y avoir une quatrième Puissance du Royaume ? Et Maundigand-Klimd déclare : « J'ai un autre détail à ajouter, monseigneur. » L'aura de cette inconnue quatrième porte également l'empreinte d'un membre de la famille Barjazid, dit le Su-suheris.

Dans l'esprit en train de rêver de Dekkeret, ces fragments de souvenirs tournèrent encore et encore, jusqu'à ce que soudain, ils s'assemblent en un unique enchaînement et que le dessin devienne clair : le son mystérieux et lointain venant d'un mouvement dans les racines des arbres oracles, les propos sans paroles de la statue du premier Pontife, la peur dans les yeux de l'astrologue du marché, la

révélation faite à Maundigand-Klimd...

Oui.

Il s'assit d'un seul coup, complètement réveillé, aussi éveillé qu'il l'avait jamais été, le cœur battant, la sueur coulant de chacun de ses pores.

— Une quatrième Puissance ! s'écria-t-il. Un Roi des Rêves ! Oui ! Oui !

Fulkari, couchée à côté de lui, s'agita et ouvrit les yeux.

— Dekkeret ? demanda-t-elle confusément. Que se passe-t-il, Dekkeret ? Quelque chose ne va pas ?

— Debout ! Prends un bain, habille-toi, Fulkari ! Je dois parler immédiatement à Dinitak.

— Mais nous sommes au milieu de la nuit. Tu as promis, Dekkeret...

— J'ai promis de dormir là-dessus et de prier pour un rêve utile. C'est ce que j'ai fait, et le rêve est venu. Et m'a apporté quelque chose qui ne peut attendre jusqu'à demain matin.

Il était sorti du lit et cherchait son peignoir. Fulkari était à présent assise, clignant des yeux et se frottant les paupières, marmonnant entre ses dents. Il l'embrassa légèrement sur le bout du nez et partit dans le couloir trouver le maître d'hôtel de nuit.

— Allez me chercher Dinitak Barjazid, cria Dekkeret. Je veux le voir à l'instant !

Dinitak ne mit pas longtemps à arriver. Il était entièrement habillé et parfaitement réveillé. Dekkeret se demanda s'il avait même dormi. Dinitak était un tel ascète, dans tant de domaines : le sommeil devait lui paraître une perte de temps.

— Je t'aurais fait venir aussitôt après avoir vu Prestimion, commença Dekkeret, mais Fulkari a su me convaincre d'attendre d'avoir eu la possibilité de me reposer un peu. Ce qui était aussi bien.

Rapidement, il esquissa pour Dinitak un résumé de sa conférence avec Prestimion la nuit précédente. Dinitak ne parut surpris de rien, ni de la haine non dissimulée de Prestimion envers Mandralisca, ni du farouche désir du Pontife d'anéantir la rébellion des Sambailid par la force des armes. C'était, dit-il, exactement ce à quoi l'on pouvait s'attendre de la part d'un homme qui avait été éprouvé par le clan Sambailid autant que le Pontife Prestimion l'avait été.

— Je te le dis franchement, je déteste l'idée de partir en guerre contre Zimroel, déclara Dekkeret. La Dame Taliesme y sera certainement opposée aussi. Je pense que Prestimion ressent secrètement le même sentiment.

— Je soupçonne qu'il est possible que vous ayez raison sur ce point. Il n'a pas de passion pour la guerre.

— Mais il est si inquiet des attaques contre sa propre famille que

l'oblitération de Mandralisca est sa plus haute priorité et il ne se soucie pas de la façon de procéder. *Allez à Zimroel, Dekkeret, m'a-t-il dit. Prenez la plus grande armée possible. Redressez la situation là-bas. Et détruisez Mandralisca.* La guerre, voilà ce qu'il veut, Dinitak. J'ai espoir de pouvoir fléchir sa décision à ce sujet.

— Vous devrez lutter sur ce point, à mon avis.

— Je le pense aussi. Le Pontife n'est pas réputé pour sa patience. Il a l'impression que son règne en tant que Coronal a été entaché par les complots de ses ennemis, et il croit, sans doute avec raison, que cet homme, ce Mandralisca, était derrière la plupart, voire derrière tous ces ennuis. Maintenant que les problèmes ont à nouveau éclaté, il veut être débarrassé de Mandralisca, une bonne fois pour toutes. Eh bien, qui ne le voudrait pas ? Mais la guerre, pour moi, est le dernier recours. Et c'est moi qui devrais commander les troupes, après tout, pas Prestimion.

— Cela ne lui importerait pas. Vous êtes le Coronal. Le Pontife décrète la politique, et le Coronal exécute les décrets. Il en a toujours été ainsi.

Dekkeret haussa les épaules.

— Néanmoins, si je peux éviter cette guerre, je le ferai, Dinitak. J'irai à Zimroel, oui. Et je veillerai à ce qu'il soit mis fin aux jours de ce fauteur de troubles de Mandralisca, exactement comme le souhaite Prestimion. C'est de ce qui se produira *après* que Mandralisca sera éliminé de la scène que je veux discuter avec toi maintenant.

La porte de la chambre s'ouvrit et Fulkari en sortit, vêtue d'une belle robe de matinée verte. Elle accorda un aimable sourire à Dinitak, comme pour lui signifier qu'elle ne voyait rien de mal à ce que Dekkeret tienne une conférence politique à cette heure de la nuit. Dekkeret lui fit un clin d'œil reconnaissant. Tranquillement elle s'assit sur un fauteuil près de la fenêtre. Les faibles premières lueurs pourpres de l'aube étaient visibles à l'est.

— Pacifiquement ou autrement, dit Dekkeret, le problème Mandralisca a été résolu, supposons-nous. L'insurrection des cinq Sambailid a été contenue, et on leur a fait comprendre qu'ils feraient mieux de ne plus avoir de telles idées à l'avenir. Sans Mandralisca pour réfléchir à leur place, ils ne le feront sans doute pas. Très bien. La question qui reste posée, Dinitak, est celle-ci : que pouvons-nous faire pour éviter l'émergence de futurs Mandralisca ? Lui et son maître Dantirya Sambail ont apporté au monde une génération entière de conflits. Nous ne pouvons pas laisser une telle situation se produire à nouveau. Et ainsi... une idée, une idée très étrange, au milieu de la nuit...

— Vous êtes duc ? demanda le Changeforme, alors que Thastain le raccompagnait hors du bureau de Mandralisca. Véritablement duc ? Vous êtes si jeune pour être duc.

Thastain grimaça.

— Cela l’amuse de m’appeler ainsi. Ou comte, parfois : il m’appelle aussi comme ça. Je ne suis ni duc, ni comte, ni quoi que ce soit, cependant. Mon père était fermier dans un endroit appelé Sennec, à l’ouest d’ici. Il est mort, nous n’avons pas pu régler les dettes et avons perdu la ferme, alors je suis entré au service des Cinq Lords.

— Mais il vous appelle duc, répéta Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp. Vous êtes le fils d’un fermier, et il vous appelle duc. Ce n’est qu’une plaisanterie, dites-vous. Une plaisanterie bizarre, voilà ce que je pense. Cela paraît presque être une sorte de raillerie. Je ne saisis pas les plaisanteries humaines. Mais, enfin, pourquoi le devrais-je ? Suis-je le moins du monde humain ?

— Seulement sous votre apparence actuelle, répondit Thastain. Mais naturellement, ça peut changer... Par ici, monsieur. Descendons ces marches, si vous le voulez bien.

Je suis en train d’avoir une conversation polie avec un Métamorphe, pensait-il, abasourdi. Je viens de l’appeler « monsieur ». La vie est pleine de surprises, semble-t-il.

Une fois son entretien avec Mandralisca terminé, l’ambassadeur de la Danipiur, car c’était ce qu’il était, comprit Thastain, l’ambassadeur de la reine des Changeformes, avait repris son apparence humaine d’emprunt pour le trajet de retour vers son logement. Il était donc de nouveau un homme aux longues jambes et à l’aspect singulier, qui marchait comme s’il n’avait appris à le faire que la semaine précédente, et parlait avec un accent épais et sourd que Thastain avait bien du mal à comprendre. Il lui semblait que Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp avait l’air presque aussi étrange sous son apparence pseudo-humaine que sous sa propre forme.

Comme n’importe quel garçon de ferme du nord de Zimroel, Thastain avait été élevé dans la crainte et l’horreur des Changeformes. Ils étaient les redoutables êtres étrangers des jungles de Piurifayne au sud-est, qui bouillaient de haine à cause de la perte de leur monde au profit des envahisseurs humains, treize mille ans plus tôt, et ne seraient jamais en repos avant d’en avoir récupéré le contrôle d’une

façon ou d'une autre. Bien que lord Stiamot les ait confinés dans leur réserve de la forêt tropicale, tout le monde savait que leur aptitude à changer de forme leur permettait de se glisser hors de Piurifayne à volonté et de se mêler secrètement aux humains, pour accomplir toutes sortes de dégâts : empoisonner les puits, voler les montures et les blaves, kidnapper des bébés et les élever comme des esclaves dans leurs villages de la jungle. Du moins, telles étaient les histoires qui avaient bercé l'enfance de Thastain.

Il n'avait jamais parlé à un Métamorphe auparavant, pas en toute connaissance de cause. Il n'en avait même jamais vu de près. Et à présent : *Par ici, monsieur. Descendons ces marches, si vous le voulez bien.* Merveille des merveilles. *Par ici, monsieur.*

Ils émergèrent de la procuratie dans la lumière vive et claire d'une nouvelle journée parfaite à Ni-moya. L'hostellerie où Mandralisca logeait ses visiteurs venus d'une autre ville était à dix minutes à pied du fleuve : en haut de la colline, au-delà du quartier général du Mouvement, et de l'immeuble d'habitation où vivait Thastain, tourner à gauche, entrer dans un passage souterrain qui devenait rapidement un large escalier de pierre montant au niveau supérieur des terres. Et l'hostellerie était là, une grande tour blanche, semblable à la plupart des immeubles de ce quartier de Ni-moya, s'élevant au milieu d'une rangée de tours similaires qui formaient une solide phalange le long de l'artère connue sous le nom de Boulevard Nissimorn. Quatre des Cinq Lords avaient des hôtels particuliers plus loin sur le Boulevard Nissimorn, où les tours d'habitation cédaient place aux résidences privées des personnes fortunées. Tout le monde connaissait le Boulevard Nissimorn. C'était une rue si célèbre que la première fois qu'il l'avait vue, Thastain s'était demandé si ses pieds allaient se mettre à fourmiller lorsqu'ils entreraient en contact avec la chaussée.

— Le comte Mandralisca vous tourne en ridicule, poursuit le Métamorphe alors qu'ils gravissaient l'escalier de pierre, et cependant vous faites partie des personnes les plus importantes pour lui. N'est-ce pas exact que vous êtes un des ses proches assistants ?

— L'un des plus proches. Vous avez vu à l'instant les deux autres. Jacomin Halefice, Khaymak Barjazid et moi : nous constituons son cercle d'intimes, les gens auxquels il fait le plus confiance.

C'était la vérité, plus ou moins, songea Thastain. Le comte était davantage à l'aise avec Halefice, Barjazid et lui qu'avec n'importe qui d'autre. Il leur avait confié des détails qu'il avait tenus secrets à tout autre sur sa vie, son enfance, son père, son service auprès de Dantirya Sambail. Cela devait signifier une certaine intimité.

Mais Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp continua, surprenant Thastain par l'acuité de sa perception.

— Vous êtes les gens auxquels il fait le plus confiance, d'accord,

mais à quel point vous fait-il confiance ? À vous ou à quiconque ? Et quelle confiance lui accordez-vous ?

— Je ne peux rien répondre à ces questions, monsieur.

— C'est un homme difficile, à mon avis, votre comte Mandralisca. Fier, soupçonneux, dangereux. Il nous offre une alliance. Il nous fait des promesses.

Thastain comprit ce qui allait suivre. Il conserva un silence gêné.

— Nous n'avons pas eu de chance avec les promesses des gens de votre peuple par le passé, dit le Changeforme. Il y a eu des Pontifes et des Coronals qui nous ont juré de rendre nos vies plus agréables, de nous accorder tel ou tel privilège qui nous avait été ôté par lord Stiamot, de nous permettre de sortir librement de nos territoires. Vous voyez comment nous vivons aujourd'hui.

— Le comte Mandralisca n'est ni Pontife ni Coronal. Ce qu'il cherche est la libération du peuple de ce continent de l'autorité de tels rois. Il veut dire *tous* les peuples de ce continent, y compris le vôtre.

— Peut-être bien, dit le Changeforme. Diriez-vous que votre comte Mandralisca est un homme honorable ?

Honorable ?

Ce terme n'était pas le premier qui viendrait à l'esprit pour décrire Mandralisca, songea Thastain. Insensible, oui. Cruel, peut-être. Effrayant. Farouche. Déterminé. Sans pitié. Mais honorable ? Honorable ? Thastain avait connu quelques hommes indiscutablement honorables lorsqu'il vivait à Sennec, des hommes bons, forts, simples, dont la parole valait un contrat. Liaprand Strume, par exemple, le commerçant, qui accordait toujours un crédit plus important à quelqu'un en difficulté. Safiar Syamilak, le régisseur de son père, le gardien dévoué de leurs terres. Et le grand homme à la barbe rousse, de la ferme juste en amont de la leur, celui qui s'était brisé le dos en soulevant la charrette qui était tombée sur ce petit garçon, Gheivir Maglisk, c'était son nom. Trois hommes honorables, aucun doute là-dessus. Il était difficile de voir ce que le comte Mandralisca avait en commun avec ces trois-là.

D'un autre côté, ce n'était pas à lui de parler durement du comte Mandralisca à ce Métamorphe, ou à n'importe qui d'autre. C'était au service de Mandralisca qu'il était, pas à celui du Métamorphe. Si cette créature voulait découvrir à quel point Mandralisca était ou non digne de confiance, il devrait le faire tout seul.

— Le comte est un homme extraordinaire, répondit finalement Thastain.

Ce n'était pas un mensonge, ça.

— Quand ce pays qui est le nôtre sera libéré de l'oppression des Pontifes, vous verrez comment le comte Mandralisca tient ses promesses.

Ce qui était également la vérité, pour ce qu'elle valait.

— Regardez de ce côté, monsieur, reprit Thastain, tentant désespérément une diversion. La façon dont la lumière du début de l'après-midi frappe le Boulevard de Cristal.

— C'est très beau, oui, dit Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp d'une voix voilée, en abritant ses étranges yeux du flot éclatant et brillant que renvoyaient des batteries de réflecteurs tournants depuis les pavés luisants du Boulevard de Cristal. C'est la plus belle des cités, votre Nimoya. Je suis reconnaissant au comte Mandralisca de m'avoir permis de venir ici. Mon espoir est qu'un jour je puisse amener les membres de mon clan la voir aussi, lorsque votre comte aura gagné sa guerre contre le Pontife et le Coronal. Car telle est sa promesse, que nous aurons le droit de venir.

— Telle est sa promesse, oui, convint Thastain.

Jacomin Halefice se trouvait dans le bâtiment du quartier général du Mouvement lorsque Thastain y revint après avoir raccompagné le Changeforme à son hostellerie. Thastain fut heureux de le voir. Récemment, une sorte d'amitié s'était fait jour entre Thastain et l'aide de camp, fondée, apparemment, sur les craintes d'Halefice que Khaymak Barjazid ne le supplante dans l'affection de Mandralisca. Halefice, savait Thastain, connaissait depuis longtemps Mandralisca : depuis l'époque où tous deux étaient au service de Dantirya Sambail. Ils avaient combattu ensemble contre l'armée de Prestimion lors de la rébellion du Procureur.

Mais c'était Barjazid, que Mandralisca ne connaissait que depuis peu, qui contrôlait les casques si fondamentaux. Souvent, désormais, le comte paraissait favoriser le petit homme de Suvrael plutôt qu'Halefice ; et ainsi, manifestement, Halefice avait décidé de cultiver l'amitié du jeune et rapidement montant Thastain, formant une alliance non déclarée contre tout nouvel accroissement de l'influence de Khaymak Barjazid auprès de Mandralisca.

Thastain, aussi jeune soit-il, était suffisamment intelligent pour se rendre compte qu'Halefice se comportait comme un idiot. Il n'y avait nul besoin pour personne de s'inquiéter au sujet de la place qu'il tenait dans « l'affection » de Mandralisca. Mandralisca *n'avait* pas d'affection, seulement des plans, des désirs, des buts ; il gardait à ses côtés les gens qui pouvaient l'aider à accomplir ceux-ci, les voyait uniquement comme les instruments des objectifs envisagés, les écartait s'ils ne lui étaient plus utiles. S'imaginer être une sorte d'ami de Mandralisca, ou que lui soit le vôtre, était une illusion.

Malgré tout, Thastain fit bon accueil aux ouvertures d'Halefice. Travailler pour le comte Mandralisca était très éprouvant pour les nerfs. On ne savait jamais quand on allait faire une erreur capitale, ou

même mineure, qui le ferait se tourner vers vous avec toute son effrayante férocité. Thastain ne s'était pas vraiment attendu à se retrouver poussé dans une telle proximité avec le terrible comte, lorsqu'il avait décidé d'entrer au service des Cinq Lords. Jacomin Halefice atténuait cette proximité. L'aide de camp était un homme affable, facile à vivre, dont la compagnie était un agréable soulagement après une heure ou deux avec le comte. Et peut-être l'aide de camp pourrait-il même le protéger de la colère de Mandralisca s'il devait un jour en devenir la cible. Tôt ou tard, après tout, tout le monde l'était.

— Tu as raccompagné le Changeforme, alors ? demanda Halefice. Ç'a été une surprise, hein, de voir le comte inviter l'un d'eux à une conférence ! Mais il s'alliera à n'importe qui et n'importe quoi, notre comte, s'il pense que cela servira ses besoins.

— Et cela servira-t-il ses besoins, à votre avis, de faire entrer les Changeformes dans la lutte contre Alhanroel ? Comment pouvez-vous faire confiance à de telles créatures ?

— C'est un tas de serpents glissants, oui, dit Halefice, avec un sourire et un signe de tête. Je ne les aime pas plus que toi, mon garçon. Mais je vois pourquoi Mandralisca peut vouloir tenter de faire cause commune avec eux, malgré tout. Ils ont beaucoup plus de raisons de haïr le Pontificat que lui, sais-tu. Et l'ennemi de ton ennemi, souviens-t'en, est ton ami. Mandralisca croit que lorsque le moment viendra, le peuple de Piurifayne fera tout ce qu'il pourra pour rendre la vie difficile à Prestimion et Dekkeret.

— Alors comme ça, nous avons les Métamorphes pour amis, maintenant !

Thastain haussa les épaules.

— C'est de plus en plus bizarre chaque jour... Le Métamorphe ne fait pas beaucoup confiance au comte, au fait. Il n'est pas entièrement convaincu qu'il tiendra ses promesses de leur accorder l'égalité une fois que la guerre sera gagnée.

— Il te l'a dit, vraiment ? C'est très confiant de sa part. Je n'en ferais toutefois pas part à Mandralisca, si j'étais toi.

— Pourquoi pas ?

— Quel bien cela fera-t-il ? Si Mandralisca a l'intention de doubler les Changeformes lorsqu'il n'aura plus besoin d'eux, il le fera sans se soucier des soupçons qu'ils peuvent avoir. Mandralisca ne s'attend d'ailleurs pas à ce que quelqu'un lui fasse confiance. Et si tu lui rapportes que le Changeforme a glissé à *ton* oreille des confidences comme celles dont tu viens de me parler, le comte commencera à s'inquiéter de ta fraternisation avec ses nouveaux amis Métamorphes. Garde ça pour toi, voilà mon conseil. Ne me le dis même pas. Tu ne me *l'as pas* dit. Compris ?

— Compris, dit Thastain.

— Et si nous allions sur la Promenade chercher quelques saucisses et de la bière, maintenant ? suggéra Halefice.

Thastain apprécia ce retour sous la chaude lumière du soleil. La tête lui tournait. Il ne s'était pas attendu à une quelconque conversation privée avec le Changeforme, et le fait que Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp ait paru vouloir le prendre comme confident était troublant et inquiétant. Si les Métamorphes se méfiaient des promesses de Mandralisca, qu'ils en parlent avec Mandralisca lui-même, songea-t-il, au lieu de le murmurer à l'oreille de son assistant le plus jeune et le moins assuré.

Et, même s'il n'avait pas trouvé ces brefs moments de contact avec le Changeforme aussi horribles et répugnants qu'il s'y attendait – il avait, en réalité, commencé au cours de cette brève conversation à considérer les Changeformes comme de vraies personnes avec de vrais sujets de plainte, plutôt que comme de redoutables monstres –, il était toujours indigné du fait que Mandralisca l'avait si allègrement poussé à un tel contact. Ce n'était pas bien de lui demander cela. Son ancien conditionnement était encore puissant. Il ne recherchait pas la compagnie des Métamorphes. Il n'était pas du tout sûr de vouloir être au service d'un homme qui trouvait souhaitable de conclure une alliance avec eux.

Thastain, en fait, se lassait de Mandralisca et de ses manières glaciales. Mandralisca le traitait relativement bien, semblait même trouver sa compagnie quelque peu amusante, mais il savait le peu d'importance que cela avait réellement. Même le Métamorphe avait su voir le mépris derrière l'utilisation par le comte du faux titre de « duc ».

— As-tu remarqué, dit Jacomin Halefice, tandis qu'ils se tenaient sur la promenade du bord du fleuve à manger leurs saucisses, à quel point le comte est tendu ces jours-ci ? Non qu'il ait jamais été un homme facile à vivre. Mais la moindre provocation suffit maintenant à le faire vibrer comme une corde de harpe tendue à bloc.

— En effet, dit Thastain sans se compromettre.

Il avait depuis longtemps appris la grande valeur de l'écoute, de l'acquiescement et de la loquacité lorsque le comte Mandralisca était l'objet de la conversation.

— Khaymak pense qu'il utilise trop le casque, poursuivit Halefice. Nuit après nuit, il parcourt le monde avec, entre dans les esprits des gens et y fait ce qu'il leur fait. Barjazid dit que le casque est fatigant à utiliser, lorsqu'on l'utilise autant. Et qui pourrait mieux le savoir ?

— Qui, en effet, dit Thastain.

— Mais je crois qu'il n'y a pas que le casque qui provoque cette réaction. Ce n'est pas une bagatelle de se proposer de faire la guerre

contre le Coronal. Je pense que le comte craint parfois d'avoir peut-être été trop loin. Il doit dresser tous les plans lui-même, tu sais. Les Cinq Lords sont des créatures bonnes à rien. Et maintenant, cette histoire d'enrôler les Métamorphes dans notre cause... c'est toujours dangereux de négocier avec *eux*, bien sûr. Il faut surveiller ses arrières à tout moment. Le comte le sait. Et, à mon avis l'ambassadeur de la Danipiur sait qu'il doit considérer le comte de la même manière. Quel couple formidable ils font ! Une autre tournée de saucisses, Thastain ?

— Quelle bonne idée, répondit Thastain.

— Bien sûr, dit Halefice, la question principale n'est pas de savoir si le comte a l'intention de doubler les Changeformes, mais si eux *nous* doubleront. Si le comte n'a pas convaincu le Changeforme que ses promesses sont sincères, quelle chance y a-t-il qu'ils aident notre cause lorsque le jour viendra d'agir ? Suppose qu'ils décident que ses discours sur l'égalité civile ne doivent pas davantage être crus que tout ce que Ceux Qui Ne Changent Pas ont pu leur dire au fil des années, et nous laissent mener nos batailles entre nous.

— Ceux Qui Ne Changent Pas ?

— L'expression par laquelle ils nous désignent. Le comte fait peut-être une sérieuse erreur, s'il accorde une trop grande confiance à la bonne volonté de ses nouveaux amis Métamorphes... Mais bien entendu, nous n'avons pas cette discussion, Thastain. Nous sommes simplement là pour déguster nos saucisses.

— En vérité, dit Thastain.

Et il songea : ainsi Halefice croit lui aussi que Mandralisca et Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp se défient l'un de l'autre ? Il a sûrement raison à ce sujet. Ils sont de la même espèce, d'une certaine façon : des serpents glissants et traîtres, exactement comme Halefice le dit. Eh bien, ils ont l'un et l'autre ce qu'ils méritent.

Mais est-ce que je mérite l'un d'eux ?

— Une réunion au petit déjeuner, voilà ce qu'il veut, dit Prestimion. Une discussion de la plus haute priorité, dit-il, juste nous deux, le Pontife et le Coronal ensemble. Ni Septach Melayn, ni Gialaurys, ni même toi, Varaile. Et la nuit dernière seulement, il demandait davantage de temps pour préparer son plan d'invasion, parce qu'il travaille sans Haut Conseiller. Qu'a-t-il pu lui arriver pendant la nuit, à ton avis ?

Varaile sourit.

— Il te connaît très bien, Prestimion. Il sait combien tu apprécies peu ce genre de délais.

— Je ne crois pas que ce soit cela. Je suis peut-être un homme impatient, impulsif, mais Dekkeret ne l'est certainement pas. Et là, je ne l'ai pas pressé, pour une fois. J'ai admis, hier, qu'il serait bon qu'il prenne trois ou quatre jours pour réfléchir à la situation. Au lieu de quoi il revient vers moi dès le matin suivant. Il doit y avoir une raison à cela. Et je ne suis pas sûr qu'elle va me plaire lorsque je découvrirai de quoi il retourne.

La réunion se tint dans une salle à manger privée, adjacente aux appartements du Pontife, du côté est du bâtiment, face à la glorieuse lumière matinale du soleil vert doré. Sur l'ordre de Prestimion, le repas avait été servi en une seule fois, plateaux de fruits, poisson fumé, une pile de gâteaux de stajja bruns sucrés, un vin léger de petit déjeuner. Ni l'un ni l'autre n'y toucha beaucoup. Dekkeret paraissait être d'humeur très étrange, tendu, extrêmement crispé, et avec cependant les yeux brillants, une expression bizarrement exaltée dans le regard, comme s'il avait eu une vision d'extase au cours de la nuit.

— Laissez-moi vous expliquer mon plan, commença-t-il, lorsque les brèves amabilités mondaines furent terminées. Avec les modifications que j'y ai apportées, conséquences d'une nuit de réflexion.

Il y avait quelque chose de quasi théâtral dans la façon dont Dekkeret avait fait cette déclaration. Prestimion en fut perplexe.

— Poursuivez, dit-il.

— Ce que je me propose, dit Dekkeret, est d'entreprendre immédiatement le premier Grand Périple de mon règne. Cela me donnera un prétexte pratique et qui ne prête pas à controverse pour

me rendre à Zimroel. Puisque je suis déjà ici sur la côte occidentale, j'annoncerai qu'il s'agit de ma première étape. Je me mettrai en route dès que possible. Je voguerai directement jusqu'à Piliplok, remonterai le Zimr jusqu'à Ni-moya, continuerai dans les lointaines terres occidentales, en faisant halte à Dulorn, Pidruid, Narabal, Til-omon, toutes ces cités de l'Ouest où « lord Dekkeret » n'est rien d'autre qu'un nom.

Il s'interrompt alors, comme pour donner à Prestimion une chance de manifester son approbation.

— Je vous rappelle, Dekkeret, qu'il y a une insurrection là-bas, objecta Prestimion, de plus en plus abasourdi par les paroles et l'attitude du Coronal. Ce dont nous avons parlé hier était que vous envahissiez Zimroel avec une armée importante, afin de réprimer ce soulèvement. Une campagne de guerre contre les rebelles qui défient notre autorité. La guerre. C'était un événement très différent d'un Grand Périple.

— Prestimion, c'est *vous* qui avez parlé d'une invasion, répondit sereinement Dekkeret. Je ne l'ai jamais fait. Envahir Zimroel, lever la main pour faire la guerre à son peuple, qui est mon peuple : ce ne sont pas des politiques sur lesquelles je peux être d'accord.

— Ainsi vous vous opposez à l'idée de traiter cette rébellion par la force ?

— On ne peut plus catégoriquement, Majesté.

Prestimion sentit le sang commencer à bouillir dans ses veines. Il était autant ébahi par l'air d'aimable et calme assurance de Dekkeret que par la franche insubordination exprimée par ses paroles.

Il se contrôla avec quelques efforts.

— Je pense que vous n'avez pas le choix, monseigneur. Comment pouvez-vous ne serait-ce que penser à un Grand Périple sous la forme habituelle en une telle époque ? Pour ce que vous en savez, vous arriverez à Piliplok et découvrirez qu'ils ont juré allégeance à l'un de ces frères Sambailid, l'ont acclamé comme Procureur, ou peut-être même comme Pontife, et ne vous laisseront pas débarquer. Imaginez la scène : le Coronal de Majipoor repoussé au port ! Que ferez-vous alors, Dekkeret ? Ou bien vous irez jusqu'à Ni-moya et le fleuve sera bloqué par une flotte hostile, et on vous dira que vous êtes en territoire Sambailid et n'êtes pas le bienvenu. Et ensuite ? Ne considérerez-vous pas cela comme un motif de guerre ?

— Pas nécessairement. Je leur rappellerai l'alliance qui engage leur loyauté.

Prestimion le regarda fixement.

— Et s'ils vous rient au nez, quel genre d'action entreprendrez-vous ?

— Je vous ai promis, Prestimion, de faire tout ce qui devrait être

fait afin de restaurer l'autorité de la loi à Zimroel. J'ai l'intention de tenir cette promesse.

— Par des mesures qui cependant ne vont pas jusqu'à la guerre totale.

— Je n'ai jamais dit ça. J'aurai des troupes avec moi. Je les utiliserais si je le devais. Mais je ne pense pas qu'une guerre sera nécessaire.

— Si je vous dis que je la considère comme la seule solution, nous nous retrouverons en conflit direct, vous et moi, n'est-ce pas ?

Prestimion parlait toujours sur un ton mesuré, mais sa colère enflait de seconde en seconde. C'était un événement qu'il n'avait jamais imaginé. Au cours de toutes ces années, depuis l'émergence de Dekkeret comme choix évident de prochain Coronal, Prestimion n'avait jamais pensé que Dekkeret et lui pourraient ne pas partager la même opinion sur une quelconque grande question d'État. Voir son propre protégé s'élever contre lui en temps de crise semblait être l'ultime trahison.

— Je ne saurais que trop vous recommander de repenser à ce que vous venez de déclarer.

— Vous êtes le Pontife, Majesté. Je vous obéis en toute chose et le ferai toujours. Mais je vous le dis, Prestimion, je m'oppose à votre guerre de toute mon âme.

— Ah ! fit Prestimion. De toute votre âme.

Prestimion ne s'était pas senti aussi déconcerté depuis le moment, longtemps auparavant, où il avait regardé le fils de Confalume, Korsibar, placer la couronne de la constellation sur sa propre tête, de ses propres mains, et se proclamer roi. Qu'est censé faire le Pontife, se demanda-t-il, lorsque son Coronal lui renvoie ses ordres au visage ? Confalume ne l'avait pas préparé à une telle situation. Soudain, Prestimion vit la relation entre lui en sa qualité de Pontife et Dekkeret en celle de Coronal telle que devait l'avoir vue le vieillissant et de plus en plus incompetent Confalume, cédant à contrecœur le pouvoir au jeune et énergique lord Prestimion, à sa propre époque.

Il lutta pour contenir sa colère montante. Encore un instant et il se mettrait à hurler et tempêter. Cela ne devait pas se produire. Pour gagner du temps, il rompit un gâteau de stajja en deux, le grignota sans intérêt et le fit passer avec du vin doré frais.

— Très bien, reprit enfin Prestimion. Vous pensez pouvoir éviter la guerre. Nul doute que vous le puissiez, si vous êtes résolu à ne pas en déclencher une. Mais il nous reste toujours le problème de Mandralisca et de son soulèvement. Vous avez promis de les mater tous deux. Comment comptez-vous donc y parvenir, si ce n'est par la force militaire ?

— De la même façon dont nous avons procédé lors de la campagne contre le Procureur. Mandralisca a un casque. Nous avons également des casques. Il a un Barjazid ; j'ai un Barjazid. Mon Barjazid se montrera plus habile que son Barjazid et lui fera quitter la scène ; ce qui laissera Mandralisca à ma merci.

— Je trouve que c'est naïf de votre part, Dekkeret.

La colère flamba alors un instant dans les yeux de son cadet.

— Et je pense que votre soif de guerre contre vos propres citoyens est véritablement inconvenante pour quelqu'un qui se prend pour un grand monarque, Prestimion. Tout particulièrement quand il s'agit d'une guerre que vous mènerez par personnes interposées, à de nombreux milliers de kilomètres du champ de bataille.

Il était difficile à Prestimion de croire que Dekkeret avait réellement dit une telle chose.

— Non ! rugit-il, frappant la table du plat de la main, si violemment qu'il fit sauter les couverts et voler le flacon de vin par-dessus le bord. Injuste ! Injuste ! Buté et injuste !

— Prestimion...

— Laissez-moi parler, Dekkeret. Ceci exige une réponse.

Prestimion s'aperçut qu'il serrait les poings. Il les mit hors de vue.

— Je ne suis pas assoiffé de guerre, dit-il aussi calmement qu'il le put. Vous le savez. Mais dans ce cas précis, je pense que la guerre est inévitable. Et je la mènerai moi-même, Dekkeret, si vous n'y avez aucune propension. Croyez-vous que j'ai oublié comment me battre ? Oh, non, non : retournez au Château, monseigneur, et j'emmènerai les troupes à Zimroel, je prendrai fièrement ma place en première ligne avec Gialaurys et Septach Melayn, comme nous l'avons fait au bon vieux temps. Sa voix s'enflait de nouveau. Qui est-ce qui a défait les armées de Korsibar, ce jour-là à Thegomar Edge, alors que vous n'étiez guère plus qu'un enfant ? Qui est-ce qui a mis le casque pour contrôler les pensées sur sa propre tête dans ce même bâtiment, et s'en est servi pour écraser Venghenar Barjazid dans les jungles de Stoiénzar ? Qui est-ce qui a...

Dekkeret leva les deux mains pour l'interrompre.

— Doucement, Votre Majesté. Doucement. S'il doit y avoir une autre guerre, le Divin nous en préserve, vous savez que je la conduirai et que je la gagnerai. Mais restons-en là pour le moment, je vous en prie. J'ai d'autres informations à vous communiquer, et leurs implications ont une portée qui dépasse de loin les problèmes actuels.

— Parlez, alors, dit Prestimion, d'une voix caverneuse.

Son explosion de rage l'avait laissé hébété. Il regrettait à présent d'avoir renversé le vin.

— Vous souvenez-vous, Prestimion, lorsque nous avons discuté tous les deux dans la salle de dégustation du manoir de Muldemar,

seuls comme nous le sommes ce matin, que vous m'avez rappelé cette étrange prophétie de Maundigand-Klimd qu'un Barjazid deviendrait la quatrième Puissance du Royaume ? demanda Dekkeret. Ni vous ni moi n'y trouvions de sens alors, et nous l'avons rejeté comme une impossibilité. Mais la nuit dernière, j'en ai compris la signification. Une quatrième Puissance est nécessaire. Et avec votre consentement, je ferai de Dinitak Barjazid cette Puissance, une fois que le problème de Mandralisca et des cinq Sambailid sera réglé.

— Je vois que vous avez perdu l'esprit, dit Prestimion, toute rancœur disparue, son ton n'exprimant plus que la tristesse.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, je vous en prie. Jugez vous-même de ma folie une fois que j'aurai parlé.

La seule réponse de Prestimion fut un haussement d'épaules résigné.

— Nous n'avons jamais connu sur Majipoor une prospérité comparable à celle que nous avons dans cette ère moderne, reprit Dekkeret. L'ère de Prankipin et de lord Confalume, de Confalume et de lord Prestimion, de Prestimion et de lord Dekkeret, si vous le permettez. Mais nous n'avons jamais connu une telle agitation, non plus. L'avènement des mages et des sorciers, l'émergence de nouveaux cultes, les auteurs de troubles Dantirya Sambail et Mandralisca, tous ces événements sont nouveaux pour nous. Peut-être l'un ne va-t-il pas sans l'autre, la prospérité et l'agitation, les incertitudes de la fortune récente et les mystères de la magie. Ou peut-être sommes-nous tout simplement devenus trop nombreux, aujourd'hui : avec quinze milliards d'individus sur une planète, aussi gigantesque soit-elle, peut-être est-il inévitable qu'il y ait des discordes et même des conflits.

Prestimion s'assit tranquillement, attendant de voir ce qui allait suivre. Il était évident que Dekkeret avait répété son discours à maintes reprises en esprit pendant la moitié de la nuit : il lui incombait, surtout après l'éclat de colère qu'il avait eu quelques instants plus tôt, d'y accorder un minimum d'attention avant de rejeter l'idée, aussi insensée et irrationnelle soit-elle, que son Coronal-désigné avait réussi à pondre.

— Dans les premiers temps de troubles, dont nous parlons comme de l'époque de Dvorn, poursuivit Dekkeret, les deux premières Puissances furent créées, avec un commandement conjoint : le Pontife, l'aîné, le monarque le plus sage à qui était accordée la responsabilité d'établir la politique, et le Coronal, le cadet, un homme plus vigoureux qui avait pour tâche d'exécuter cette politique. Plus tard, lorsqu'une merveilleuse nouvelle invention le rendit possible, vint la troisième Puissance, la Dame de l'île qui, avec sa multitude d'acolytes, entre dans l'esprit de grands nombres de gens chaque nuit pour leur offrir réconfort, conseil et guérison. Toutefois l'équipement qu'utilise

la Dame a ses limites. Elle peut s'adresser aux esprits, mais elle est incapable de les orienter ou de les dominer. Alors que ces casques que les Barjazid ont inventés...

— Ont volés, plutôt. Un petit Vroon pleurnichard et déloyal du nom de Thalnap Zelifor a inventé ces appareils. L'une des nombreuses erreurs pour lesquelles je devrai un jour rendre des comptes est que j'ai remis ce Vroon et ses casques entre les mains de Venghenar Barjazid, pour notre plus grand préjudice depuis lors.

— Les Barjazid, en particulier Khaymak Barjazid, les ont construits d'après les plans du Vroon et ont fortement augmenté leurs capacités. J'ai été l'un des premiers, vous vous en souviendrez, à sentir le pouvoir de ce casque, il y a longtemps, alors que je voyageais à Suvrael. Mais ce que j'ai ressenti alors, aussi fort que cela ait été, n'était rien par rapport à la puissance disponible dans la version ultérieure du casque que vous avez utilisé pour abattre Venghenar Barjazid en Stoienzar, il y a tant d'années. Et le casque qui a conduit votre frère à la folie, et en a blessé tant d'autres récemment de par le pays, est beaucoup plus puissant encore. C'est en vérité une arme terrible.

Dekkeret se pencha en avant, le regard intensément braqué sur Prestimion.

— Le monde, dit-il, a besoin d'un gouvernement plus rigoureux que par le passé, sans quoi nous aurons continuellement de nouveaux Mandralisca. Ce que je propose est ceci : que nous incorporions les casques dans le gouvernement, les donnions à Dinitak Barjazid et lui confiions la responsabilité de chercher les malfaiteurs, de les contenir et de les punir en utilisant son casque pour transmettre de puissants messages mentaux. Il surveillera les esprits du monde, et tiendra en échec les malfaisants. Pour ceci, il aura besoin du statut et de l'autorité d'une Puissance du Royaume. Nous l'appellerons, disons, le Roi des Rêves. Son rang sera égal au nôtre. Dinitak sera le premier du titre ; et il passera de génération en génération à ses héritiers par la suite. Voilà, vous savez tout, Votre Majesté.

Ahurissant, pensa Prestimion. Incroyable.

— Dinitak, il me semble, n'a pas de descendants pour le moment, répondit-il immédiatement. Mais c'est le moindre des points sur lesquels je trouve à redire dans votre plan.

— Et les autres ?

— C'est de la tyrannie, Dekkeret. Nous gouvernons aujourd'hui par le consentement des peuples, qui ont librement choisi de faire de nous leurs rois. Mais si nous avons une arme qui nous permet de dominer leurs esprits...

— De *guider* leurs esprits. Seuls les malfaisants auront à la craindre. Et l'arme est déjà disponible dans le pays. Mieux vaut en

faire notre exclusivité, l'interdire à tout autre, que de l'y laisser pour de futurs Mandralisca. Nous, au moins, sommes dignes de confiance. Du moins, je préfère le croire.

— Et votre Dinitak ? L'est-il, *lui* ? C'est un Barjazid, je vous le rappelle.

— Du même sang, précisa Dekkeret, mais pas de la même nature. J'ai pu le constater à Suvrael, lorsqu'il a pressé son père, Venghenar, de venir avec moi au Château et de vous montrer le premier casque. Plus tard, nous l'avons à nouveau vu lorsqu'il est venu nous trouver à Stoien, apportant un casque que nous pourrions utiliser contre son père dans la rébellion. Vous étiez alors soupçonneux à son égard, vous en souvenez-vous ? Vous avez dit : « Comment pouvons-nous lui faire confiance ? » quand il est arrivé, apportant le casque. Vous pensiez qu'il pourrait s'agir de quelque nouvelle intrigue complexe de Dantirya Sambail.

« Faites-lui confiance, monseigneur », voilà ce que je vous ai dit alors. « Faites-lui confiance ! » Et vous l'avez fait. Avons-nous eu tort ?

— Pas à ce moment-là, convint Prestimion.

— Nous n'aurons pas tort maintenant non plus. Il est mon meilleur ami, Prestimion. Je le connais mieux que quiconque. Il est conduit par un ensemble de convictions morales qui nous fait tous ressembler à des coupeurs de bourse. Vous l'avez souligné vous-même à Muldemar, vous en souvenez-vous, la fois où il vous a fait cette réponse véridique, mais un peu trop brutale ? « Vous n'êtes pas diplomate, Dinitak, mais vous êtes un honnête homme », ou quelque chose de ce genre... Avez-vous remarqué que bien qu'il soit venu avec moi dans cette excursion, Keltryn n'est pas là ?

— Keltryn ?

— La sœur cadette de Fulkari. Dinitak et elle ont une petite idylle, mais comment le sauriez-vous, Prestimion ? Vous étiez dans le Labyrinthe lorsqu'elle a commencé. Qu'importe, il a refusé d'emmener Keltryn avec lui, a déclaré qu'il serait indécent de voyager avec une femme célibataire. *Indécent !* Quand avez-vous entendu un tel mot pour la dernière fois ?

— Un jeune homme très saint, je suis d'accord. Trop saint, peut-être.

— Mieux vaut cela que le contraire. Nous le marierons à Keltryn tôt ou tard, si elle accepte, du moins ; Fulkari me dit qu'elle est furieuse contre lui de l'avoir laissée en arrière, et ils commenceront une tribu de jeunes et saints Barjazid qui pourront succéder à leur grand ancêtre comme Rois des Rêves dans les siècles à venir. Et la peur des durs rêves que peut envoyer le Roi des Rêves maintiendra la paix dans ce pays pour l'éternité.

— Jolie invention, n'est-ce pas ? Mais cette idée me met très mal

à l'aise, Dekkeret. Une fois j'ai pris sur moi de toucher aux esprits de tout le monde sur Majipoor en un seul grand coup, à Thegomar Edge, lorsque j'ai demandé à mes mages d'effacer tout souvenir du soulèvement de Korsibar. Je pensais alors que c'était une bonne solution, mais j'avais tort, et cela m'a coûté très cher. Aujourd'hui vous proposez une nouvelle sorte d'ingérence dans les esprits, une surveillance continue et suivie... Je ne le permettrai pas, Dekkeret, point final. Vous auriez besoin de l'approbation du Pontife pour établir un tel système, et cette approbation vous est ici refusée. Maintenant, si nous pouvons revenir au problème de Mandralisca...

— Vous nous condamnez tous au chaos, Prestimion.

— Allons, vraiment ?

— Le monde est devenu trop compliqué pour continuer à être gouverné depuis le Labyrinthe et le Château. Zimroel est devenu riche et agitée sous Prankipin, Confalume et vous. Et ils savent combien de temps il faut pour envoyer des troupes depuis Alhanroel pour régler n'importe quelle sorte de problème là-bas. L'élévation de Dantirya Sambail au rang de quasi-roi de Zimroel a été le début d'un mouvement sécessionniste. À présent nous sommes passés à l'étape suivante. Il y aura une menace permanente de division et d'insurrection de l'autre côté de la mer à moins que nous n'ayons un moyen direct et immédiat d'intervenir. Toute la structure s'écroulera.

— Et vous pensez réellement qu'utiliser le casque de Barjazid soit le seul moyen que nous ayons de maintenir le gouvernement mondial ?

— Oui. Le seul moyen autre que de transformer Zimroel en camp armé avec des garnisons impériales stationnées dans chaque cité, oui. Pensez-vous que ce serait mieux ? Le pensez-vous, Prestimion ?

Prestimion se leva abruptement et alla à la fenêtre. Il n'avait qu'une seule envie, mettre fin à cette discussion exaspérante. Pourquoi Dekkeret ne voulait-il pas céder, même face au refus Pontifical ? Pourquoi ne voyait-il pas l'impossibilité de sa grande idée ?

Ou bien, songea Prestimion, est-ce moi qui refuse de voir ?

Pendant un long moment, il regarda en silence les rues de la cité de Stoien. Il se souvint d'une époque où il observait d'une autre fenêtre de ce même bâtiment les colonnes de fumée s'élevant des feux allumés par les déments lors de l'épidémie de folie, une épidémie qu'il avait, bien qu'indirectement, amenée lui-même sur le monde.

Voulait-il, se demanda-t-il, voir à nouveau de tels incendies dans les cités de Majipoor ? À Zimroel : dans la merveilleuse Ni-moya, la magique cité cristalline de Dulorn, et la tropicale Narabal aux douces brises du large ?

Vous nous condamnez tous au chaos, Prestimion...

Une quatrième Puissance du Royaume.

Un Roi des Rêves.

Le jeune Barjazid portant le casque, parcourant la nuit pour découvrir ceux qui menaçaient de rompre la paix, les avertissant avec sévérité des conséquences, et les punissant s'ils désobéissaient.

Du même sang mais pas de la même nature.

Ce serait une transformation majeure. L'oserait-il ? Combien il serait moins risqué de simplement opposer son veto Pontifical à ce plan insensé, de l'écarter et d'envoyer Dekkeret à Zimroel pour écraser ce nouveau soulèvement et précipiter enfin Mandralisca dans sa tombe. Pendant que lui-même retournerait au Labyrinthe et y vivrait agréablement le reste de ses jours, au milieu de l'apparat et des cérémonies impériales, comme Confalume l'avait fait si longtemps, sans jamais avoir besoin de se colleter avec les questions difficiles de gouvernement, puisqu'il avait un Coronal qui pouvait se colleter avec de tels problèmes pour lui.

Une menace permanente de division et d'insurrection de l'autre côté de la mer. Toute la structure s'écroulera.

— Je tiens à souligner, Votre Majesté, que nous devons tenir ici compte de la vision de Maundigand-Klimd, dit Dekkeret, quelque part derrière lui. Et aussi, lors de mon voyage à travers Alhanroel, il y a eu plusieurs occasions où j'ai moi-même eu des expériences visionnaires, à ma grande surprise, qui paraissaient indiquer...

— Chut, dit doucement Prestimion, sans se retourner. Vous savez ce que je pense des visions, des oracles, de la thaumaturgie et de tout le reste. Taisez-vous et laissez-moi réfléchir, Dekkeret. Je vous en prie, mon ami, laissez-moi seulement réfléchir.

Un Roi des Rêves. Un Roi des Rêves. Un Roi des Rêves.

— La première mesure à prendre, à mon avis, est de discuter avec Dinitak, dit-il finalement. Envoyez-le-moi, Dekkeret. Les pouvoirs que vous voulez lui confier sont encore plus grands que les nôtres, le réalisez-vous ? Vous dites que nous pouvons lui faire confiance, et vous avez très probablement raison, mais je ne peux agir uniquement sur vos dires. J'ai le sentiment de devoir découvrir à quel point il est saint. Et s'il était *trop* saint, hein ? Et s'il pensait que même vous et moi sommes de misérables pécheurs qui ont besoin d'être mis sous surveillance ? Que lâcherions-nous sur le monde, dans ce cas ? Envoyez-le-moi pour une petite discussion.

— Vous voulez dire, maintenant ? demanda Dekkeret.

— Maintenant.

— Voici le plan, dit Dekkeret à Fulkari, deux heures plus tard. Nous allons appeler cela un Grand Périple, tout simplement. Ce ne sera en aucun cas présenté comme une expédition militaire. Mais il s'agira d'un Grand Périple qui *ressemblera* beaucoup à une expédition militaire. Le Coronal sera non seulement accompagné de sa propre garde, mais d'un contingent de troupes Pontificales, un nombre *substantiel* de troupes Pontificales. Ce qui donne à toute l'entreprise l'aspect d'une mission de maintien de la paix, puisqu'un Grand Périple ne comporterait normalement que du personnel du Château, et que les forces du Pontife n'y prendraient pas place. Le message que nous transmettrons ainsi sera : « Voici votre nouveau Coronal, saluez-le comme votre roi. Mais si quiconque parmi vous a des idées de trahison, d'insurrection, vous êtes prévenus qu'une armée se tient là, derrière lui, qui vous ramènera à la raison. »

— Était-ce l'idée de Prestimion ou la tienne ?

— La mienne. Fondée sur sa suggestion, il y a longtemps, qu'une bonne façon d'obtenir des informations de première main sur la situation à Zimroel était de m'y rendre sous le prétexte d'un Grand Périple. J'ai réussi à l'instant à le convaincre que nous ferions mieux de conserver l'option d'une véritable guerre comme dernier recours, que nous pourrions toujours utiliser si j'ai droit à une mauvaise réception lorsque je serai là-bas.

— Zimroel ! s'écria Fulkari, secouant la tête d'étonnement. C'est un endroit que je n'ai même jamais rêvé de voir. On ne pouvait se tromper sur l'éclat d'excitation de ses yeux. C'était comme si elle ne l'avait pas entendu mentionner la perspective d'être mêlé à une guerre. Nous irons à Ni-moya, bien entendu. Et Dulorn ? On dit que Dulorn semble tout droit sorti d'un conte de fées, une cité entière construite en cristal blanc. Et Pidruïd ? Til-omon ? Oh Dekkeret, quand prenons-nous la mer ?

— Pas avant quelque temps, j'en ai peur.

— Mais s'il s'agit d'une situation aussi urgente...

— Même ainsi. C'est à Alaisor que les bateaux à destination de Zimroel embarquent leurs passagers, nous devons donc retourner là-bas d'abord. La flotte devra être constituée, les troupes impériales rassemblées. Cela prendra du temps, peut-être tout le reste de l'été. Entre-temps, les proclamations officielles d'un Grand Périple seront

établies et expédiées à chaque cité de Zimroel où je me rendrai, afin qu'ils soient à même de me recevoir avec tout le faste avec lequel les Coronals sont généralement reçus lorsqu'ils arrivent dans une ville.

Il sourit.

— Oh, un dernier détail : toi et moi devons nous marier, aussi. Vers la fin de la semaine, c'est probablement le meilleur moment. Prestimion lui-même a accepté de célébrer...

— *Nous marier ?* Oh, Dekkeret... !

Il y avait un mélange de plaisir et de perplexité dans sa voix. Mais c'était la perplexité qui dominait. Sa lèvre inférieure tremblait un peu.

— Ici, à Stoiën ? Nous n'aurons pas un mariage au Château ? Tu sais que je t'épouserai où tu voudras. Mais pourquoi un si court délai, cependant ?

Il prit ses mains entre les siennes.

— Les gens de Zimroel ont tendance à être très conventionnels, à ce que l'on m'a dit. Il ne leur semblerait tout simplement pas convenable que le Coronal se présente lors de son premier Grand Périple accompagné de... d'une...

— Une concubine ? Est-ce le mot que tu cherches ?

Fulkari recula et rit.

— Dekkeret tu parles exactement comme Dinitak, maintenant. Indécent ! Inconvenant ! Honteux !

— Disons « maladroit », dans ce cas. La situation à Zimroel est si délicate que je ne peux pas risquer d'embarras politique lorsque je serai là-bas. Mais si la réponse est non, Fulkari, mieux vaudrait me le dire maintenant.

— La réponse est oui, Dekkeret, répondit-elle sans hésiter. Oui, oui, oui ! Tu le savais.

Puis la lueur radieuse disparut de ses yeux, elle détourna la tête et poursuivit sur un ton très différent.

— Mais, néanmoins... j'ai toujours pensé... la façon dont se déroule une noce, tu sais, au Château, dans la Chapelle de lord Apsimar, où les Coronals sont censés se marier, et la réception ensuite dans la cour du Clos de Vildivar...

Dekkeret comprit. C'était la lointaine arrière-petite-fille de lord Makhario qui parlait, lady Fulkari de Sipermit, chez qui les coutumes de l'aristocratie du Château étaient une seconde nature. Craignant à présent d'être inexplicablement spoliée de la splendide et magnifique cérémonie de mariage qu'elle avait toujours imaginée être la sienne depuis le moment de leurs fiançailles.

— Nous pourrions nous marier à nouveau au Château plus tard, dit-il gentiment. En grand tralala, je te le promets, Fulkari, avec tout le cérémonial dû à l'événement, avec ta sœur comme demoiselle d'honneur et Dinitak comme garçon d'honneur, la cour entière y

assistant, et une seconde lune de miel à High Morpin dans l'appartement réservé au Coronal pour ses loisirs privés. Mais nous passerons notre *première* lune de miel à Ni-moya. Et un mariage célébré par le Pontife lui-même, ici et maintenant, avant qu'il ne prenne le chemin du retour pour le Labyrinthe... Qu'en dis-tu ?

— Eh bien, évidemment, le Coronal lord de Majipoor ne peut pas accomplir le Grand Périple en compagnie d'une quelconque petite traînée, n'est-ce pas ? Je t'en prie, officialisons notre situation, dans ce cas. Je t'épouserai où et quand tu voudras, comme tu penseras que c'est le mieux.

Cette adorable étincelle de ravissement et de malice était revenue dans ses yeux.

— Mais ensuite, monseigneur, lorsque nous serons rentrés au Château : satin et velours, la Chapelle de lord Apsimar et la cour du Clos de Vildivar...

Ce fut une cérémonie simple, presque pour la forme, de façon si absurde pour un rite d'État aussi solennel que le mariage d'un Coronal : elle se tint dans la suite de Prestimion, le Pontife officiant, Varaile et Dinitak servant de témoins, Septach Melayn et Gialaurys jouant les spectateurs.

Le tout ne dura pas plus de cinq minutes. Prestimion portait bien sa robe de cérémonie écarlate et noir, et la couronne de la constellation ceignait le front de Dekkeret, mais pour le reste, il aurait aussi bien pu s'agir du mariage d'un commerçant et de sa jeune et jolie vendeuse dans le bureau du magistrat municipal. Toutes les personnes présentes comprenaient la raison d'une telle hâte. Un mariage royal digne de ce nom suivrait en temps et lieu, oui : une fois qu'il aurait été répondu au défi des Cinq Lords de Zimroel. Mais pour le moment, les convenances élémentaires auraient été respectées. Lord Dekkeret et lady Fulkari se rendraient à Zimroel avec des anneaux de mariage au doigt, et nul sur le continent occidental ne pourrait piper mot sur la dépravation de la moralité du Château.

Le banquet du mariage, en tout cas, fut carrément somptueux, avec des vins de cinq couleurs, et une succession de plateaux d'huîtres de Stoenzar, de viande fumée et de fruits piquants au vinaigre dont les habitants de ces territoires tropicaux raffolaient. Septach Melayn chanta l'ancien hymne de mariage d'une voix de ténor honorable bien que nasillarde, et Fulkari, un peu éméchée, donna à Prestimion un baiser si passionné et inattendu que les yeux du Pontife s'écarquillèrent et que lady Varaile applaudit dans une feinte admiration ; et au moment approprié, Dekkeret prit son épouse dans ses bras et l'emporta dans leur suite, à l'étage au-dessous, en affichant une ardeur puerile d'une telle pétulance que l'on aurait aisément pu

penser que ce serait la toute première nuit qu'ils passeraient ensemble.

Quelques jours plus tard, le Pontife et sa suite se mirent en route pour retourner au Labyrinthe : par bateau le long de la côte nord de la Péninsule de Stoienzar jusqu'à Treymone et ses célèbres maisons-arbres, et à partir de là par voie de terre à travers la Vallée de Velalisier et le Désert du Labyrinthe jusqu'à la capitale impériale. Dekkeret se tenait avec Prestimion sur le quai royal du port de Stoien pour de brefs adieux tandis que Varaile et les enfants du Pontife embarquaient dans leur vaisseau. Septach Melayn et Gialaurys restèrent avec tact à l'écart. Sur la requête de Dekkeret, ils l'accompagneraient à Zimroel dans son Grand Périple.

Dekkeret exprima brièvement ses regrets pour les paroles dures qu'ils avaient échangées peu de temps auparavant ; mais Prestimion les écarta en disant qu'il regrettait au moins autant sa propre colère pendant la réunion du petit déjeuner, et qu'il valait mieux se sortir cet épisode entier de l'esprit. Il en avait résulté, souligna-t-il, un accord global entre eux sur l'une des questions d'État les plus importantes qu'un Coronal et un Pontife aient jamais eues à considérer.

Prestimion n'eut pas besoin d'ajouter qu'il laissait l'ensemble de tactiques particulières à employer pour régler le problème de Zimroel entre les mains de Dekkeret. Ils le savaient tous deux : il s'agissait de la tâche du Coronal, pas de celle du Pontife.

Quant à l'avènement de la quatrième Puissance du Royaume et à la désignation de Dinitak comme Roi des Rêves, ils en passèrent également le résumé sous silence. Dekkeret savait que Prestimion n'était toujours pas à l'aise avec ce concept, mais qu'il ne constituerait pas un obstacle à son exécution... au bout du compte. Prestimion avait eu son entretien avec Dinitak, bien qu'aucun des deux hommes n'ait discuté avec Dekkeret de ce qui s'était dit. À l'évidence, tout s'était bien passé, en conclut Dekkeret. La campagne contre Mandralisca avait la priorité, cependant.

À la fin, ils s'embrassèrent, avec cordialité, même si, comme à l'accoutumée, ce fut une affaire délicate à cause de leur différence de taille. Prestimion prit congé de Dekkeret, le félicita une fois de plus de son mariage, lui souhaita un bon Grand Périple, et lui dit qu'ils se verraient de nouveau au Château une fois que le travail en cours aurait été accompli. Puis il se retourna et embarqua avec toute sa dignité impériale à bord du vaisseau qui le transporterait à Treymone, sans un regard en arrière.

Dekkeret lui-même, son épouse, ses compagnons, Dinitak Barjazid, Septach Melayn et Gialaurys, ainsi que le reste de l'entourage royal se mirent en route cinq jours plus tard. Eux aussi commencèrent leur voyage par bateau, voguant vers le nord de Stoien

en traversant le Golfe jusqu'au petit port tranquille de Kimoise sur la côte occidentale. Des flotteurs rapides les attendaient là pour leur faire remonter la côte jusqu'à Alaisor en passant par Klai, Kikil et Steenorp, la reconstitution à l'envers de l'itinéraire qu'ils avaient suivi pour descendre à Stoien pour le rendez-vous de Dekkeret avec le Pontife. Mais il y aurait une longue attente à Alaisor pendant que la flotte serait rassemblée et les troupes mobilisées.

Car il *s'agissait* bien d'une mobilisation. Dekkeret ne se faisait aucune illusion à ce sujet. Il savait qu'il devait effectuer la traversée jusqu'à Zimroel en étant prêt à faire la guerre. Mais le grand test de son règne serait de savoir s'il réussirait à éviter cette guerre. Serait-ce possible ? Il l'espérait du fond du cœur. Il était le Coronal lord de Zimroel tout autant que celui d'Alhanroel, mais il ne voulait pas gagner la loyauté des citoyens du continent occidental par l'épée.

Il s'agissait de la quatrième visite de Dekkeret à Alaisor, la principale métropole du centre de la côte occidentale. Mais il n'avait jamais eu le temps lors de ses trois séjours précédents de véritablement visiter l'immense cité.

Lors de sa première visite, se rendant à Zimroel avec Akbalik de Samivole, des années plus tôt alors qu'il n'était encore qu'un jeune chevalier-initié, il s'était arrêté là juste le temps d'attraper le bateau qui leur ferait traverser la Mer Intérieure. Il était à nouveau passé par Alaisor, un ou deux ans plus tard, cette fois pour une durée encore plus brève, car c'était au moment de frénésie où il traversait toute la planète pour rejoindre l'île du Sommeil, et informer lord Prestimion que Venghenar Barjazid s'était échappé de la prison du Château et avait l'intention de remettre au rebelle Dantirya Sambail ses casques permettant de contrôler les pensées. Lors de sa visite la plus récente, à peine quelques mois plus tôt, Dekkeret n'avait séjourné là que quelques jours avant de recevoir la nouvelle de l'arrivée à Stoien de Prestimion qui requérait sa présence immédiate. Il avait à peine eu l'occasion de déposer une gerbe sur la tombe de lord Stiamot, avant qu'il ne soit nécessaire de reprendre son chemin.

À présent, cependant, il avait plus que largement le temps de découvrir les merveilles d'Alaisor. Dekkeret aurait été ravi de se mettre sans délai en route pour Zimroel. Mais il y avait des bateaux à faire venir d'autres ports, de nouveaux à construire, des soldats à enrôler dans les provinces environnantes. Que cela lui plaise ou non, son séjour à Alaisor allait être prolongé cette fois.

La cité était superbement située, un port de mer idéal. Le fleuve Iyann, coulant vers l'ouest dans la partie supérieure d'Alhanroel, rejoignait à cet endroit la mer. En creusant un lit profond au milieu d'une haute ligne d'abruptes falaises de granit noir qui se dressait parallèlement au littoral, le fleuve avait créé une liaison entre les

régions de l'intérieur et la grande baie en forme de croissant au pied des montagnes. Cette baie à l'embouchure du Iyann était devenue le port d'Alaisor. La cité elle-même s'était à l'origine élevée le long de la bande côtière, avec des vrilles de colonies urbaines s'enfonçant dans les collines pour former le faubourg exceptionnellement situé des Hauts d'Alaisor.

Dekkeret et Fulkari étaient logés dans l'appartement de quatre étages construit sur le toit de la tour de trente étages de la Bourse du commerce d'Alaisor, où séjournaient habituellement les membres de la famille royale en visite. De leurs fenêtres, ils pouvaient voir les rayons noirs des grands boulevards qui se dirigeaient vers le front de mer depuis tous les coins de la cité, convergeant juste en dessous d'eux dans le cercle délimité par six obélisques monumentaux qui signalaient l'emplacement de la sépulture de lord Stiamot. Stiamot était en route pour Zimroel à un âge avancé, disait l'histoire, pour demander le pardon de la Danipiur des Métamorphes pour la guerre qu'il avait menée contre son peuple, lorsqu'il était tombé mortellement malade à Alaisor. Il avait demandé à être enterré face à la mer. Du moins, c'est ce que racontait l'histoire.

— Je me demande s'il est réellement enterré ici, fit Dekkeret, alors qu'ils observaient d'en haut l'antique tombeau.

Des gens d'Alaisor se déplaçaient entre les obélisques, répandant des poignées de fleurs de couleurs vives. La tombe était ornée de fleurs fraîches chaque jour.

— Et d'ailleurs, a-t-il même jamais existé ?

— Ainsi tu doutes aussi de lui, de la même façon dont tu doutais de Dvorn lorsque nous étions devant *son* tombeau ?

— La question est la même. J'admets que quelqu'un dont le nom était Dvorn a probablement été Pontife à une époque ou à une autre, il y a longtemps. Mais était-il celui qui a fondé le Pontificat ? Qui le sait ? Cela se passait il y a treize mille ans ; au bout de tant d'années, disposons-nous d'un moyen sûr pour distinguer l'Histoire du mythe ? De même pour lord Stiamot : tout ça remonte à si longtemps que nous ne pouvons être sûrs de rien.

— Comment peux-tu parler ainsi ? Il a vécu il y a seulement sept mille ans. Sept c'est très différent de treize. Par rapport à Dvorn, il est presque notre contemporain !

— Vraiment ? Sept mille ans... treize mille ans... ce sont des nombres incroyables, Fulkari.

— Alors, il n'y a jamais eu de lord Stiamot ?

Dekkeret sourit.

— Oh, d'accord, il y a eu un lord Stiamot. Et soit lui, soit quelqu'un du même nom, a probablement été celui qui a vaincu les Métamorphes et les a envoyés vivre à Piurifayne, j'imagine. Mais est-

ce l'homme qui est enterré sous ces obélisques noirs ? Ou bien, a-t-on simplement enterré *quelqu'un* ici, il y a cinq ou six mille ans, quelqu'un d'important à cette époque, et petit à petit, l'idée s'est répandue que la personne dans cette tombe était lord Stiamot ?

— Tu es terrible, Dekkeret !

— Seulement réaliste. Crois-tu que le véritable Stiamot ressemblait en quoi que ce soit à l'homme que nous décrivent les poètes ? Le héros surhumain, traversant la planète d'un bout à l'autre, de la façon dont toi ou moi traverserions la rue ? D'après moi, le lord Stiamot du *Livre des Changements* est une fable à quatre-vingt-quinze pour cent.

— Et penses-tu que la même chose t'arrivera ? Le lord Dekkeret des poèmes qui seront écrits dans cinq mille ans sera-t-il une fable à quatre-vingt-quinze pour cent ?

— Bien sûr. Lord Dekkeret et lady Fulkari aussi. Quelque part dans *Le Livre des Changements*, Aithin Furvain déclare lui-même que Stiamot entendit un jour quelqu'un chanter une ballade sur l'une de ses victoires sur les Métamorphes, et pleura parce que tout ce que l'on disait de lui dans cette chanson était faux. Et même *cela* est probablement une fable. Varaile m'a dit une fois que sur la place du marché des chansons étaient chantées sur la lutte de Prestimion contre Dantirya Sambail, et que le Prestimion qu'elles chantaient ne ressemblait absolument pas au Prestimion qu'elle connaissait. Il en sera de même pour nous un jour, Fulkari. Tu peux me faire confiance sur ce point.

Les yeux de Fulkari brillaient.

— Imagine cela : des poèmes sur nous, Dekkeret, dans cinq mille ans d'ici ! La saga héroïque de ta grande campagne contre Mandralisca et les Cinq Lords ! J'adorerais en lire un... pas toi ?

— J'adorerais savoir ce que le poète nous apprend du dénouement de la situation pour lord Dekkeret, en tout cas, dit Dekkeret, baissant sombrement les yeux vers la sépulture ancienne sur l'esplanade en contrebas. La saga s'achève-t-elle sur une fin heureuse pour le vaillant Coronal, je me le demande ? Ou bien est-ce une tragédie ?

Il haussa les épaules.

— Enfin, au moins, nous n'aurons pas à attendre cinq mille ans pour le découvrir.

Il ne fut pas possible d'échapper à une nouvelle cérémonie sur la tombe cette fois, ni à une visite du temple de la Dame au sommet des Hauts d'Alaisor, le second lieu le plus sacré de la Dame sur la planète, et un grand dîner dans la célèbre Salle des Topazes dans le palais du maire d'Alaisor, Manganan Esheriz. Puis alors que les semaines

passaient, il y eut également d'autres événements officiels, en une succession étourdissante, tandis qu'Alaisor profitait pleinement du phénomène extraordinaire de la présence prolongée du Coronal en ses murs.

Mais Dekkeret passa le plus de temps possible à planifier son expédition à Zimroel : le débarquement à Piliplik, la remontée du Zimr, l'entrée à Ni-moya. Il apprit les noms des fonctionnaires locaux, il étudia les cartes, il chercha à identifier les poches d'agitation potentielle sur la route. L'astuce consisterait à arriver à la tête d'une immense armée, tout en continuant à entretenir l'illusion qu'il ne s'agissait que d'un pacifique Grand Périple, entrepris dans le but de présenter le nouveau Coronal à ses sujets occidentaux. Bien entendu, s'il trouvait une armée rebelle l'attendant lorsqu'il débarquerait à Piliplik, ou si Mandralisca avait été jusqu'à bloquer la mer devant lui, il n'aurait d'autre choix que de répondre à la force par la force. Mais cela restait à voir.

L'été se passa. Dekkeret savait que bientôt viendrait le moment où, avec le changement de saison, les vents tourneraient et deviendraient contraires, soufflant si violemment depuis l'ouest que ce départ devrait être reporté pour de nombreux mois. Il se demanda s'il avait mal calculé la durée nécessaire, avait passé tant de temps à assembler sa flotte que l'invasion devrait être retardée jusqu'au printemps, ce qui donnerait autant de délai à ses ennemis pour se retrancher.

Mais enfin, tout sembla propice au départ, et les vents étaient toujours favorables.

Son vaisseau amiral s'appelait le *Lord Stiamot*. Évidemment : le héros local, le Coronal dont le nom était synonyme de triomphe. Dekkeret soupçonna que le bateau devait avoir eu précédemment un nom moins ronflant et avait été rebaptisé en toute hâte en son honneur, mais il n'y vit pas de mal.

— Que ce nom soit le présage de notre succès à venir, s'exclama Gialaurys avec une exubérance bourrue, en désignant les lettres dorées sur la coque alors qu'ils embarquaient. Le conquérant ! Le plus grand des guerriers !

— En effet, dit Dekkeret.

Gialaurys se montra également exubérant, en fait il fut le seul à l'être, lorsque le port de Piliplik fut finalement en vue, de nombreuses semaines plus tard, après une lente et venteuse traversée de la Mer Intérieure, rendue remarquable par la présence d'une grande troupe de dragons de mer qui resta tout près pendant la majeure partie du temps. Les gigantesques animaux aquatiques qui folâtraient et s'ébattaient jour après jour autour de la flotte de Dekkeret avec une

alarmante espièglerie, cinglant la mer bleu-vert légèrement agitée de leur énorme nageoire caudale, s'élevant parfois au-dessus de l'eau, la queue la première, pour montrer presque en entier leur corps impressionnant. Leur spectacle était à la fois passionnant et effrayant. Mais enfin les dragons disparurent à tribord, s'évanouissant vers l'étape suivante des mystérieux trajets, quels qu'ils soient, qu'avaient coutume de suivre les dragons de mer au cours de leurs interminables tours du monde.

Puis la couleur de la mer changea, s'assombrissant en un gris boueux, car les voyageurs avaient atteint le point du large où les premières traces de sédiments et de débris déversés par le Zimr dans l'océan étaient décelables. Au cours de sa traversée de Zimroel, longue de onze mille kilomètres, l'immense fleuve charroyait des tonnes incalculables de tels matériaux vers l'est. Dans sa gigantesque embouchure large de cent kilomètres et plus, toute sa formidable charge était répandue dans la mer, la teignant sur des centaines de kilomètres depuis la côte. Voir cette tache signifiait que la cité de Piliplok ne pouvait plus se trouver bien loin.

Et enfin, le littoral de Zimroel apparut. Le promontoire crayeux d'un kilomètre et demi de haut, juste au nord de Piliplok, qui signalait l'endroit où la grande embouchure du Zimr rencontrait la mer se dressait brillamment sur l'horizon.

Gialaurys fut le premier à apercevoir la cité elle-même.

— Piliplok en vue ! brailla-t-il. Piliplok ! Piliplok !

Piliplok, oui. Une flotte hostile l'attendait-elle, se demanda Dekkeret.

Il n'en paraissait rien. Les seuls vaisseaux visibles étaient des marchands, vaquant à leurs occupations comme si de rien n'était. À l'évidence Mandralisca, à moins qu'il n'ait gardé une surprise en réserve, n'avait pas l'intention de contester au Coronal de Majipoor le droit de débarquer sur le sol de Zimroel. Défendre la totalité du périmètre du continent contre une invasion était après tout une tâche énorme, probablement au-delà des moyens des rebelles. Mandralisca devait établir une ligne plus près de Ni-moya, décida Dekkeret.

Gialaurys pouvait à peine contenir son plaisir en voyant apparaître le lieu de sa naissance. Il applaudit joyeusement.

— Ah, voilà une cité pour vous, Dekkeret ! Admirez, monseigneur ! N'est-ce pas ce que l'on appelle une cité, hein, monseigneur ?

Eh bien, il avait les meilleures raisons de sourire au spectacle de sa cité natale. Mais Dekkeret, qui s'était déjà rendu à Piliplok lors de son voyage avec Akbalik, savait à quoi s'attendre, et il salua la ville sans rien de l'allégresse du vieux Grand Amiral. Piliplok ne correspondait pas à sa conception de la beauté urbaine. C'était une

cité que seuls ses habitants pouvaient aimer.

Et Fulkari eut carrément le souffle coupé de saisissement lorsqu'ils entrèrent dans le port et qu'elle la vit pour la première fois.

— Je savais qu'elle n'était pas censée être belle, mais il n'empêche, Dekkeret, il n'empêche, est-ce possible qu'un dément ait conçu cette ville ? Un mathématicien fou, amoureux de ses propres plans insensés ?

Dekkeret avait eu la même réaction, cette autre fois, et la cité n'avait pas embelli au cours des vingt et quelques années de son absence. Du point central de son superbe port se déployaient ses onze grands axes en rayons parfaitement rectilignes, traversés avec une précision infaillible par des rangées de rues incurvées. Chaque rangée délimitait un secteur à la fonction distincte : les entrepôts maritimes, le quartier commerçant, la zone d'industrie légère, les faubourgs résidentiels, et cetera, et à l'intérieur de chaque secteur, tous les bâtiments étaient du même style architectural particulier à ce secteur, chaque structure ressemblant exactement à ses voisines. Le style dominant de chaque secteur n'avait qu'un seul point commun avec le style de ses voisins, qui était qu'ils étaient tous caractérisés par une conception singulièrement lourde et laide qui accablait l'œil et oppressait le cœur.

— À Suvrael, où pratiquement aucun arbre ou arbuste des continents septentrionaux ne peut survivre à la chaleur et à la puissante lumière de notre soleil, commenta Dinitak, nous plantons ce que nous pouvons, des palmiers, de robustes plantes grasses, et même les pauvres végétaux décharnés du désert, dans le but d'apporter quelque beauté à nos cités. Mais ici, sous ce climat côtier bienveillant, où absolument n'importe quoi peut pousser, les bonnes gens de Piliplok choisissent de ne rien cultiver du tout ! Secouant la tête, il désigna le littoral.

— Voyez-vous une tige quelque part, Dekkeret, une branche, une feuille, une fleur ? Rien. Rien !

— C'est partout pareil, confia Dekkeret. Des chaussées, des chaussées et encore des chaussées. Des immeubles, des immeubles et encore des immeubles. Du béton, du béton et encore du béton. Je me souviens d'avoir vu un ou deux arbustes, la dernière fois. Sans aucun doute, ils les auront enlevés maintenant.

— Bah, nous ne sommes pas venus en tant que colons, n'est-ce pas ? fit Septach Melayn avec légèreté. Alors faisons semblant d'adorer cet endroit, si on nous le demande, et ensuite partons d'ici le plus vite possible.

— J'appuie cette motion, déclara Fulkari.

— Regardez, fit Dekkeret. Voici notre comité d'accueil.

Une demi-douzaine de vaisseaux avaient quitté le port. Dekkeret,

toujours inquiet, fut soulagé de voir qu'ils n'avaient pas l'air de bâtiments militaires : il reconnut les bateaux de pêche à l'aspect étrange de Piliplok qui portaient le nom de dragonniers, somptueusement ornés de figures de proue bizarres aux longs crocs et aux sinistres queues hérissées de pointes, avec des rangées de dents blanches et d'yeux écarlates et jaunes peints de façon criarde sur les flancs, avec une mâture multiple et complexe portant des voiles noires et cramoisies, où des pavillons de bienvenue se déployaient, arborant les couleurs vert et or symbolisant l'autorité du Coronal.

Il pouvait, bien sûr, s'agir d'une manœuvre trompeuse de Mandralisca, soupçonna Dekkeret. Mais il en doutait. Et il ressentit davantage de réconfort en entendant une forte voix résonner à travers les eaux dans un tuyau acoustique, criant le salut traditionnel.

— Dekkeret ! Dekkeret ! Vive lord Dekkeret !

Il s'agissait sans conteste du grave grondement de la voix d'un Skandar. Il y avait une plus forte concentration de ces gigantesques êtres à quatre bras à Piliplok que nulle part ailleurs sur la planète. Dekkeret savait que le maire de Piliplok lui-même, du nom de Kelmag Volvol, était un Skandar.

Et c'était indiscutablement Kelmag Volvol, une immense silhouette hirsute de quelque deux mètres soixante-dix, vêtue de la tenue rouge de maire, debout sur l'étrave du premier dragonnier, faisant des bouquets de symboles de la constellation, quatre à la fois, et indiquant par signes qu'il souhaitait monter à bord du *Lord Stiamot* pour une discussion. S'il s'agissait d'un piège, songea Dekkeret, le maire de la cité aurait-il accepté de l'appâter de sa propre personne ?

Les deux vaisseaux amiraux s'alignèrent flanc contre flanc. Kelmag Volvol se hissa péniblement dans une nacelle de transport en osier. Une corde épaisse qui se terminait par un massif crochet à lard incurvé, normalement utilisé pour dépecer les dragons de mer, fut descendue du gréement et le crochet fut attaché à la nacelle. La corde fut ensuite montée sur des poulies afin que la nacelle contenant le maire Kelmag Volvol puisse être hissée et passée par-dessus le bastingage. Lentement et régulièrement elle traversa l'espace séparant les vaisseaux, Kelmag Volvol restant tout ce temps bien droit et solennel, puis le déposa adroitement à côté du cabestan de proue sur le *Lord Stiamot*.

Dekkeret leva les deux mains en signe de bienvenue. L'imposant Skandar, presque une fois et demie plus grand que le Coronal, s'agenouilla devant lui et le salua à nouveau.

— Monseigneur, soyez le bienvenu à Piliplok. Notre cité se réjouit de votre présence.

Le protocole requérait à présent un échange de petits cadeaux. Le Skandar avait apporté un collier étonnamment délicat d'os de dragon

habilement entrelacés, que Dekkeret mit au cou de Fulkari, et Dekkeret lui offrit un magnifique manteau de brocart de la manufacture de Makroposopos, pourpre et vert avec le monogramme et la constellation royale au centre.

Le partage cérémoniel de nourriture dans la cabine du Coronal était le rituel suivant. Ce qui posa certains problèmes techniques, étant donné que le *Lord Stiamot* n'avait pas été conçu à l'intention des Skandars, et que Kelmag Volvol réussit à peine à négocier l'escalier des cabines qui menait sous le pont. Et il dut se pencher et tendre le cou pour tenir dans la cabine royale elle-même, assez spacieuse pour Dekkeret et Fulkari, mais que le maire Kelmag Volvol remplissait presque jusqu'à déborder. Septach Melayn et Gialaurys, qui les avaient accompagnés sous le pont, furent forcés de rester dans la coursive, dehors.

— Je dois commencer cette réunion par des nouvelles pénibles, monseigneur, dit le Skandar, dès que les formalités furent accomplies.

— Concernant Ni-moya, c'est cela ?

— Concernant Ni-moya, oui, dit Kelmag Volvol.

Il lança un regard embarrassé vers les deux hommes à l'extérieur.

— Il s'agit d'une affaire extrêmement délicate, monseigneur.

— Rien qui ne doive être dissimulé au Grand Amiral Gialaurys et au porte-parole Septach Melayn, je pense, répondit Dekkeret.

— Eh bien, en ce cas.

Kelmag Volvol avait l'air profondément mal à l'aise.

— Il en est ainsi et je regrette d'être le porteur de telles informations. La poursuite de votre voyage vers Ni-moya : je dois vous la déconseiller. Un cordon a été disposé tout autour de la cité et du territoire immédiatement avoisinant, sur une distance de quelque cinq cents kilomètres dans toutes les directions.

Dekkeret hocha la tête. Il avait deviné juste : Mandralisca avait revu à la baisse son grandiose projet initial de revendiquer tout Zimroel dès le début, et restreignait la sphère de sa rébellion à une région qu'il pouvait facilement défendre. Mais il n'empêche qu'une rébellion est une rébellion.

— Un cordon, répéta Dekkeret pensivement, comme si ce n'était qu'un son absurde qui ne lui disait rien. Et que signifie, je vous prie, ce cordon autour de Ni-moya ?

La douleur dans les yeux cerclés de rouge de Kelmag Volvol était indubitable. Ses quatre épaules remuaient sous le coup de l'embarras.

— Une zone, monseigneur, protégée par des forces militaires, dans laquelle les représentants du gouvernement impérial ne peuvent entrer, parce qu'elle est maintenant sous l'administration du Lord Gaviral, Pontife de Zimroel.

Un grognement d'étonnement parvint de Septach Melayn.

— Pontife, lui ! De Zimroel !

— Nous l'écorcherons et clouerons sa peau sur la porte de son propre palais, monseigneur ! Nous..., commença Gialaurys.

Dekkeret leur fit signe à tous deux de se calmer.

— Pontife, répéta-t-il du même ton songeur. Pas simplement Procureur, le titre que son oncle Dantirya Sambail se contentait de porter, mais Pontife ? *Pontife* ! Ah, très bien ! Très audacieux ! Il ne revendique pas le propre trône de Prestimion, si ? Il se contente de gouverner le continent occidental, notre nouveau Pontife, en commençant par le territoire autour de Ni-moya ? Eh bien, dans ce cas, j'applaudis sa retenue !

Les Skandars, se souvint Dekkeret une seconde trop tard, n'avaient littéralement aucune disposition à l'ironie. Kelmag Volvol réagit aux paroles enjouées de Dekkeret par une telle manifestation bafouillante d'ahurissement et de détresse qu'il fut immédiatement nécessaire de lui assurer que le Coronal considérerait effectivement les événements de Ni-moya avec la plus grande inquiétude.

— Lequel des frères est-ce, ce Gaviral ? demanda Dekkeret à Septach Melayn, qui avait récemment rassemblé des renseignements concernant les neveux de Dantirya Sambail.

— L'aîné. Un petit homme rusé, avec une certaine intelligence rudimentaire. Les quatre autres sont à peine plus que des brutes avinées.

— Oui, dit Dekkeret. Comme leur père Gaviundar, le frère du Procureur. Je l'ai rencontré une fois, lorsqu'il est venu au Château du temps où Prestimion était Coronal, pleurnichant pour une faveur au sujet de terres. C'était un animal. Un gigantesque animal, énorme et vulgaire, hideux et puant abominablement.

— Qui nous a trahis lors de la bataille de Stymphinor pendant la guerre contre Korsibar, dit sombrement Gialaurys, lorsque Navigorn a failli réduire notre armée en pièces, et que Gaviundar et son frère Gaviad, alors nos alliés, ont honteusement retenu leurs troupes. Et sa progéniture revient nous hanter aujourd'hui !

Dekkeret se retourna vers le Skandar, qui avait l'air déconcerté par toutes ces histoires de batailles inconnues, mais luttait pour cacher sa confusion.

— Dites-moi la suite. Quelles sont véritablement les revendications territoriales de ce Gaviral ? Seulement Ni-moya, ou n'est-ce qu'un début ?

— D'après ce que nous en savons, ici, reprit Kelmag Volvol, le Lord Gaviral – c'est le titre qu'il utilise, le Lord Gaviral – a décrété l'indépendance de tout ce continent vis-à-vis du gouvernement impérial. Ni-moya est apparemment déjà passée sous son contrôle. Maintenant, il envoie des ambassadeurs dans les districts

environnants, expliquant ses intentions et réclamant des serments d'allégeance. Une nouvelle constitution sera prochainement publiée. Le Lord Gaviral choisira bientôt le premier Coronal de Zimroel. On pense qu'il nommera l'un de ses frères à cette fonction.

— Le nom d'un certain Mandralisca a-t-il été mentionné ? demanda Dekkeret. Figure-t-il dans tout ceci d'une manière ou d'une autre ?

— Sa signature était sur la proclamation que nous avons reçue, répondit Kelmag Volvol. Comte Mandralisca de Zimroel, oui, en tant que conseiller privé de Sa Majesté le Lord Gaviral.

— *Comte*, pas moins, marmonna Septach Melayn. Comte Mandralisca ! Conseiller privé de Sa Majesté le Pontife Lord Gaviral ! Il en a fait du chemin, celui-là, depuis l'époque où il goûtait le vin du Procureur pour vérifier s'il était empoisonné !

— Vous m'avez demandé, Votre Grâce ? fit Thastain.

Mandralisca fit un bref signe de tête.

— Amenez-moi le Changeforme, si vous le voulez bien, mon bon duc.

— Mais il est parti, monsieur.

— Parti ? *Parti* ?

Mandralisca ressentit un accès passager de rage et de désarroi, d'une intensité si violente que sa force le surprit. Seulement pour un instant ; mais pendant cet instant, il lui sembla qu'il était balayé dans l'air face à un ouragan. C'était une réaction disproportionnée et effrayante, et pas la première de son espèce au cours des derniers jours.

Il détestait ces périodes de vertige de l'âme qui avaient commencé à le prendre récemment. Il se détestait d'y succomber. Elles étaient une marque de faiblesse.

Le garçon devait l'avoir remarqué également. Il le dévisageait.

Mandralisca se força à continuer plus calmement.

— Parti où, Thastain ?

— Reparti à Piurifayne, je pense, monsieur. Rappelé chez lui par la Danipiur pour lui remettre son rapport, je crois.

Stupéfié. Mandralisca sentit un nouveau tourbillon rugir dans son esprit à ces nouvelles.

Il chercha à tâtons sa cravache qui était toujours posée sur son bureau, agrippa son manche jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent et la jeta de côté. Pour se maîtriser, il alla à la fenêtre et regarda dehors. Mais cela ne fit qu'empirer son humeur, car il se retrouva en train de regarder la pluie tomber. Depuis trois jours, Ni-moya connaissait de surprenantes pluies battantes, un déluge dépassant tout ce à quoi l'on aurait pu s'attendre si tard dans l'été, alors que la longue saison sèche de l'automne et de l'hiver devrait arriver. Derrière la fenêtre, tout n'était qu'un mur gris aveugle. Le fleuve, bien qu'il se trouvât juste en contrebas, était totalement invisible. On ne voyait que du gris, du gris et encore du gris. Et le tambourinement incessant de la pluie sur l'immense fenêtre de quartz commençait déjà à le rendre fou. Encore une journée et il se mettrait à hurler.

Du calme. Reste calme.

Mais comment ? Dekkeret, la nouvelle venait de lui parvenir,

avait débarqué en toute tranquillité à Piliplok, avec de nombreuses troupes. Et Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp était reparti à Piurifayne pour bavarder avec sa reine.

— Il est *parti*, dit Mandralisca, sans que j'en sois avisé ? Et pour quelle raison ? Nous avons lui et moi une importante réunion prévue aujourd'hui.

La colère montait de nouveau en un flux rouge.

— L'ambassadeur Métamorphe prend inopinément le chemin du retour sans se donner la peine de s'arrêter à mon bureau pour prendre congé du conseiller privé, et personne ne m'en informe !

— Je ne... savais pas, monsieur... je n'ai jamais pensé...

— Tu n'as jamais pensé ! Tu n'as jamais pensé ! Exactement Thastain : tu n'as jamais pensé.

Il avait voulu que les mots sonnent d'un ton glacial, mais ils sortirent en une espèce de cri rauque et étranglé. Mandralisca avait l'impression que sa tête allait exploser. Khaymak Barjazid lui avait encore dit l'autre jour qu'il était risqué d'utiliser le casque autant qu'il le faisait. Peut-être en était-il ainsi ; peut-être cela le rendait-il un peu instable, pensa-t-il. Ou peut-être s'agissait-il de la tension qu'il ressentait, à présent que l'heure de la guerre d'indépendance dont il rêvait depuis si longtemps approchait. Mais il n'avait jamais eu autant de difficultés à garder son sang-froid. Et ce n'était pas le moment de perdre sa maîtrise. Pas avec Dekkeret à Piliplok. Et l'ambassadeur Métamorphe parti.

Pour la seconde fois en une minute et demie, Mandralisca résista à ses émotions surmenées et lutta pour examiner la situation par le menu.

Le plan de fortifier la totalité de la côte contre le Coronal avait depuis longtemps été abandonné. En fin de compte, Mandralisca avait renoncé à cette idée, au motif qu'inviter le peuple de Zimroel à rejoindre les souverains de Ni-moya dans une déclaration d'indépendance générale était une chose, et que c'en était une autre de leur demander, si tôt dans le soulèvement, de véritablement lever la main sur un Coronal oint. Mieux valait laisser les Changeformes assoiffés de vengeance s'occuper de Dekkeret, avait finalement décidé Mandralisca, après des semaines de débats intérieurs. Mais soudain cette décision commençait à prendre des allures d'erreur stratégique, de pari qui tournait mal. La force des guérilleros Changeformes dont Mandralisca avait négocié le positionnement dans les forêts le long de l'itinéraire probable de Dekkeret n'existait plus. Et à présent, l'ambassadeur des Changeformes lui-même s'était évaporé. Son indispensable allié. Son arme secrète contre le gouvernement d'Alhanroel.

La Danipiur connaissait déjà l'essence de la proposition de

Mandralisca, la liberté civile pour son peuple en échange de leur assistance militaire contre Dekkeret. Peut-être Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp était-il simplement rentré pour discuter avec la Danipieur des dernières affectations nécessaires pour le déploiement de troupes que demandait Mandralisca.

Peut-être.

Pourquoi, cependant, le Changeforme ne lui en avait-il pas parlé en premier lieu ? Il se passait probablement quelque chose de plus inquiétant : du style changement d'avis des Changeformes sur l'opération tout entière. Ce qui avait paru si simple auparavant commençait à présenter des défis inattendus.

Mais la colère n'était pas la réaction appropriée, il le savait. La peur, le désespoir, l'angoisse : tout ceci ne servait à rien. On était beaucoup trop tôt dans la campagne pour céder à la panique. Il y aurait toujours des surprises, des revers, des mauvais calculs.

— J'aurais dû être averti sur-le-champ, Thastain, dit Mandralisca du ton le plus doux qu'il put. Je regrette de ne pas l'avoir été. Mais on ne peut plus rien y changer maintenant, n'est-ce pas ? N'est-ce pas, Thastain ?

— Non, Votre Grâce. Le plus faible murmure.

Le garçon était blême et tremblant. Il paraissait avoir le plus grand mal à soutenir le regard de Mandralisca. S'attendait-il à être frappé pour sa négligence ? La cravache, peut-être ? Mandralisca n'avait pas vu Thastain si apeuré depuis les premiers jours au quartier général dans le désert de la Plaine des Fouets.

Mais terroriser les subalternes n'avait à présent aucune utilité. Le brusque départ de Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp pouvait ou non être un événement grave, même s'il ne faisait que soulever la possibilité de sérieuses complications et de confusion. Mais qu'importe ce que pouvait manigancer le Changeforme, se dit Mandralisca, il était en ce moment fort peu sensé de s'aliéner des membres de valeur de son propre personnel. Et Thastain était de valeur. Ce garçon était loyal, ce garçon était serviable, ce garçon était intelligent.

— Ce que je veux que tu fasses, maintenant, Thastain, reprit Mandralisca, c'est que tu ailles au grand bazar, que tu parles à un des commerçants et lui dises que je veux qu'il te mette en contact avec un membre haut placé de la Guilde des Voleurs... Tu connais la guilde des voleurs officiels de Ni-moya, Thastain ? La façon dont ils opèrent dans le bazar en coopération avec les marchands, prélevant un certain pourcentage déterminé de marchandises pour eux-mêmes, et en échange ils protègent l'endroit contre les voleurs indépendants et cupides qui ne comprennent pas quand le taquet est atteint ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Parle aux voleurs, donc. Ils sont en relation avec la

communauté locale de Changeformes. Cette cité grouille de Changeformes, tu sais. Ils sont plus nombreux que tu ne le croirais, tapis partout. Entre en rapport avec eux. Utilise mon nom. Si tu dois distribuer de l'argent, distribue-le sans compter. Dis-leur que j'ai un besoin urgent de transmettre un message à la Danipiur par leur entremise, *un besoin urgent*, Thastain, et lorsque tu trouveras quelqu'un de disposé à transporter ce message pour moi, amène-le-moi ici. Est-ce clair, Thastain ?

Thastain acquiesça. Mais il y avait une expression étrange sur son visage.

— Tu n'aimes pas beaucoup les Changeformes, n'est-ce pas, Thastain ? fit Mandralisca. Eh bien, qui les aime ? Mais nous avons besoin d'eux. Nous avons besoin d'eux, tu comprends ? Leur coopération est nécessaire à la cause. Alors bouche-toi le nez et file au bazar, sans perdre de temps.

Il sourit. La tempête intérieure semblait passer ; il se sentait presque lui-même à nouveau.

— Oh, et pendant que ta y seras, dis à Khaymak Barjazid que je veux le voir ici, sur-le-champ.

Barjazid regarda le paquet ramassé de dentelle métallique qu'était le casque permettant de contrôler les pensées, dans la main de Mandralisca, puis Mandralisca, puis de nouveau le casque. Il n'avait rien répondu à la requête que venait de faire Mandralisca.

— Eh bien, Barjazid ? Vous ne dites rien et j'attends. Tenez, prenez le casque. Mettez-vous au travail.

— Une attaque directe contre l'esprit de lord Dekkeret ? Croyez-vous que ce soit sage, Votre Excellence ?

— Vous l'aurais-je demandé si je ne le pensais pas ?

— C'est un changement de plan important. Nous étions convenus, je le croyais, qu'aucune tentative ne serait effectuée contre les Puissances elles-mêmes.

— Il y a eu plusieurs changements de plan importants, récemment, dit Mandralisca. Certaines concessions aux réalités financières et politiques ont dû être faites. Nous n'avons pas installé de blocus en mer pour empêcher la flotte de Dekkeret de débarquer, bien que nous en ayons parlé à un moment donné. Nous n'avons pas non plus établi d'avant-postes tout le long de la côte. Et nous avons supposé que nous obtiendrions l'assistance non négligeable des troupes de Changeformes, mais il semble brusquement qu'il y ait des doutes sur ce point également. Ainsi Dekkeret est maintenant à Piliplik et se dirigera très bientôt vers nous. Il a amené une armée avec lui.

— Puis-je vous rappeler, Votre Grâce, que nous avons une armée

nous aussi ?

— Ah, mais va-t-elle combattre ? Voilà toute la question, Khaymak, va-t-elle combattre ? Que se passera-t-il si Dekkeret s'avance vers nos frontières et déclare « Me voici, je suis votre Coronal lord » et que nos hommes s'agenouillent et se mettent à lui faire le symbole de la constellation ? C'est un risque que je n'ai pas très envie de courir. Pas alors que nous disposons de *ceci*.

Il ouvrit son poing et tendit le casque.

— En l'utilisant, j'ai conduit le frère de Prestimion au-delà des limites de la folie, et de nombreux autres également. Il est temps de travailler sur Dekkeret. Prenez-le, Khaymak. Mettez-le. Envoyez votre esprit à Piliplok, attachez-le à celui de Dekkeret et commencez à le mettre en pièces. Ce pourrait être notre seul espoir.

Une fois de plus, Khaymak Barjazid regarda le casque dans la main de Mandralisca, mais ne fit aucun geste pour s'en saisir.

— Il est clair depuis longtemps, Votre Excellence, que vos propres capacités à faire fonctionner le casque sont supérieures aux miennes, dit-il doucement. Votre plus grande intensité de concentration, votre plus grande force de caractère...

— Êtes-vous en train de me dire que vous refusez de le faire, Khaymak ?

— Contre un centre d'énergie aussi puissant que doit assurément l'être l'esprit de lord Dekkeret, il serait peut-être souhaitable que ce soit vous qui...

Mandralisca sentit les tourbillons recommencer en lui. Je ne dois pas permettre cela, pensa-t-il, en y mettant un frein. Reste calme. Calme. Calme.

— Vous m'avez signalé, il y a seulement quelques jours, que j'utilisais peut-être trop le casque, dit-il d'un ton froid et cinglant. Et je constate effectivement chez moi certains signes de tension qui pourraient bien en être la conséquence.

Sa main s'égara vers la cravache.

— Ne gaspillez pas davantage mon énergie en discutant, Khaymak. Prenez le casque. Maintenant. Et occupez-vous de Dekkeret.

— Oui, Votre Grâce, dit Barjazid, l'air véritablement très malheureux.

Soigneusement, il attacha le casque, ferma les yeux, parut entrer dans l'état pour ainsi dire de transe dans lequel on faisait fonctionner l'appareil. Mandralisca l'observa, fasciné. Même à présent, le casque de Barjazid lui semblait toujours être une sorte de miracle : un si fragile petit réseau de fils dorés, et pourtant on pouvait l'utiliser pour parcourir des milliers de kilomètres, pénétrer l'esprit d'autres personnes, n'importe quel esprit, même celui d'un Pontife ou d'un Coronal, et lui imposer sa volonté... en prendre le contrôle...

Plusieurs minutes s'étaient à présent écoulées. Barjazid transpirait. Son visage avait rougi sous son fort hâle de Suvrael. Sa tête était inclinée, ses épaules voûtées en signe manifeste de tension. Avait-il atteint Dekkeret ? Envoyait-il des rayons de fureur rouge dans l'esprit impuissant du Coronal ? Encore une minute... une autre... Barjazid releva la tête. Les mains tremblantes, il ôta le casque de son front.

— Alors ? demanda Mandralisca.

— Très étrange, Votre Grâce. *Très*. Sa voix était rauque et hachée. J'ai bien atteint Dekkeret. Je suis sûr de l'avoir fait. L'esprit d'un Coronal... ce n'est certes semblable à nul autre. Mais il était... *défendu*. C'est le seul terme que je puisse utiliser. C'était comme s'il s'abritait, je ne sais comment, contre ma pénétration.

— Est-ce possible, techniquement parlant ?

— Oui, bien sûr : s'il porte également un casque, et sait comment s'en servir. Et il a, bien entendu, accès aux casques, ceux confisqués à mon frère il y a longtemps, qui ont été mis sous clef au Château. Il est évidemment possible que Dekkeret en ait apporté un avec lui. Mais qu'il sache s'en servir avec une telle maîtrise... qu'il sache même s'en servir tout simplement...

— Et que par hasard il le porte précisément au moment où vous essayez de l'attaquer, dit Mandralisca. Oui. Une telle coïncidence est des plus improbables. Peut-être aviez-vous raison, à l'instant, en disant que vous n'aviez pas assez de puissance intérieure, de force mentale, quel que soit son nom, pour briser les défenses de Dekkeret. J'imagine que je dois essayer.

Barjazid ne fut que trop content de rendre le casque.

Mandralisca le tint dans ses mains en coupe pendant un moment, se demandant si tout ceci était réellement une bonne idée. Toute la journée il avait été évident que les pressions de la campagne commençaient à affaiblir considérablement sa vitalité. Utiliser le casque impliquait une forte ponction d'énergie. En consommer davantage en ce moment pourrait bien être préjudiciable.

Mais il pourrait être encore plus préjudiciable de laisser voir à Barjazid à quel point il était las. Et s'il pouvait réussir, d'un grand coup de force mentale, à anéantir l'esprit de l'ennemi qui autrement se dirigerait bientôt vers lui depuis Piliplok...

Il mit le casque. Ferma les yeux. Entra en transe.

Envoya son esprit rôder vers le sud, vers l'est, vers Piliplok.

Dekkeret.

Assurément c'était lui. Une boule d'énergie d'un rouge ardent, comme un second soleil, là-bas sur la côte.

Dekkeret. Dekkeret. Dekkeret.

Et maintenant... frapper...

Mandalisca fit appel à la moindre parcelle de vigueur en lui. Il s'agissait de l'acte dont il s'était abstenu si longtemps, de l'attaque directe contre son adversaire principal, de l'assaut brutal contre le seul homme qui rassemblait les forces royales. Pour des raisons qui n'avaient jamais été claires, même pour lui – prudence, stratégie, voire même peur ? –, il n'avait pas frappé Prestimion lorsque celui-ci était Coronal, et il n'avait pas non plus frappé Dekkeret. Il avait cherché à atteindre ses buts par des moyens plus détournés, petit à petit, plutôt que par un coup d'État scandaleux. Telle était, supposait-il, sa nature : silence, patience, fourberie. Mais toutes ces hésitations tombaient à présent. Le moment était venu de toucher Dekkeret et de le détruire. Le moment... de... frapper... Le moment... le moment...

Il frappait, mais rien ne se passait. Cette boule d'un rouge ardent était impossible à atteindre. Ce n'était pas une question de force insuffisante, il en était certain. Mais ses éclairs furieux ricochaient comme de faibles fléchettes frappant la roche. Il en lança encore et encore ; et chaque fois il fut repoussé.

Puis son dernier réservoir de force fut épuisé. Il balaya le casque de son front et se pencha en avant sur son bureau, tendu, frémissant, appuyant la tête sur ses bras.

Au bout d'un moment il releva la tête. L'expression du visage de Khaymak Barjazid était épouvantable. Le petit homme le regardait, les yeux exorbités d'horreur et de saisissement.

Votre Grâce... vous sentez-vous bien, Votre Grâce.

Mandalisca acquiesça d'un signe de tête, hébété de fatigue.

— Que s'est-il passé, Votre Grâce ?

— Protégé... exactement comme vous l'avez dit. Impossible de s'approcher de lui. Entièrement défendu.

Il appuya le bout de ses doigts contre ses yeux douloureux.

— Peut-il être une sorte de surhomme, à votre avis ? Je ne connais ce Dekkeret, ce Coronal, que de réputation, nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais rien de ce que j'ai entendu dire à son sujet ne me conduit à penser qu'il ait des pouvoirs mentaux particuliers. Et pourtant... la façon dont il m'a détourné... cette facilité...

Khaymak Barjazid secoua la tête.

— Je n'ai connaissance d'aucun pouvoir mental humain qui puisse parer les bottes du casque. Plus vraisemblablement, ils ont mis au point une nouvelle version de l'appareil. Mon neveu, Dinitak, vous savez, se trouve dans l'entourage du Coronal. Il s'y connaît en casques. Et il peut en avoir modifié un de façon à pouvoir l'utiliser pour protéger son maître.

— Évidemment, dit Mandalisca. Tout était parfaitement clair désormais.

— Dinitak, qui a vendu son propre père à Prestimion en lui apportant les casques, et qui recommence vingt ans plus tard. Ce neveu à vous a toujours été une source d'irritation constante pour moi. Il m'a causé grand tort : et grande sera sa souffrance quand je commencerai enfin à lui rendre la monnaie de sa pièce, Khaymak !

Thastain rentra à la tombée de la nuit, chiffonné et sali après sa journée passée dans le dédale de tunnels, de galeries et de passages étroits qui constituait le Grand Bazar de Ni-moya, et trempé jusqu'à la moelle par la pluie implacable. Mandralisca vit immédiatement que le garçon devait avoir échoué dans sa mission, car il semblait à la fois triste et craintif et était revenu seul, au lieu de ramener un Changeforme avec lui, comme Mandralisca l'avait ordonné. Mais il écouta avec une sorte de patience lasse le long récit de Thastain : sa tournée dans le vaste marché labyrinthique, ses conversations avec tel et tel marchand, jusqu'à ce qu'enfin il obtienne la coopération d'un certain Gaziri Venemm, négociant en fromages et huiles, qui après maintes hésitations et circonlocutions accepta, après versement d'une bourse pleine de royaux, de faire le nécessaire pour que Thastain soit conduit à un de ses collègues dont on pensait, *pensait*, qu'il s'agissait d'un Changeforme se faisant passer pour un homme de la cité de Narabal.

Et en effet, rapporta Thastain, le supposé homme de Narabal paraissait bien, à ses façons fuyantes et à son accent incertain, être un Métamorphe déguisé. Mais il refusa, à tout prix, d'accepter d'entreprendre une mission auprès de la Danipiur.

— J'ai mentionné votre nom, Votre Grâce. Cela l'a laissé indifférent. J'ai mentionné le nom de Viitheysp Uuvitheysp Aavitheysp. Il a tenté de prétendre qu'il n'avait jamais entendu ce nom auparavant. Je lui ai montré une bourse de royaux. Tout a été vain.

— Et est-il le seul Changeforme du bazar ? demanda Mandralisca.

— J'ai parlé à quatre autres, dit Thastain, et d'après son expression de dégoût, Mandralisca vit que c'était vrai, et que cela n'avait pas été une tâche agréable. Ils refusent de le faire. Deux ont nié, très indignés, être des Métamorphes ; et j'ai bien vu qu'ils mentaient et qu'ils savaient que je savais qu'ils mentaient, et ne s'en souciaient pas. Un troisième a allégué des problèmes de santé. Un quatrième a tout simplement refusé avant que j'aie dit six mots. Je peux retourner au bazar demain, Votre Excellence, et peut-être alors, trouverai-je...

— Non, l'interrompit Mandralisca. Ce n'est pas la peine. Il s'est passé quelque chose. L'ambassadeur de la Danipiur a décidé de ne pas nous aider, et est retourné à Piurifayne le lui dire. J'en suis certain.

Il fut surpris de son propre sang-froid. Peut-être était-il sorti de la

zone de turbulences, à présent.

— Va me chercher Halefice, dit-il.

— Il y a de nouvelles difficultés, Jacomin, déclara immédiatement Mandralisca lorsque l'aide de camp arriva.

— Autres que l'arrivée de Dekkeret et la disparition du Métamorphe, Votre Excellence ?

— Autres que celles-là, oui.

Mandralisca lui fournit un bref résumé de ses propres tentatives contrecarrées contre Dekkeret avec le casque, et de la recherche infructueuse d'un Métamorphe coopératif dans le bazar par Thastain.

— Très bientôt, j'imagine, le Coronal se dirigera vers nous. L'assistance Changeforme sur laquelle je comptais ne se matérialisera à l'évidence pas. Quant aux forces militaires que nous avons pu lever nous-mêmes, elles sont suffisantes pour défendre Ni-moya, j'imagine, mais pas pour nous permettre d'aller au-delà du périmètre des terres que nous détenons déjà.

Halefice eut une expression affligée.

— Alors, qu'allons-nous faire, Votre Grâce ?

— J'ai un nouveau plan.

Mandralisca fit passer son regard de Halefice à Barjazid, de Barjazid à Thastain, laissant ses yeux s'attarder sur chacun d'eux, les éprouvant attentivement, cherchant à évaluer leur loyauté.

— Vous trois serez les premiers à l'entendre, et vous serez également les derniers. Le voici : le Lord Gaviral invitera Dekkeret à des pourparlers à un endroit à mi-chemin de Piliplok et Ni-moya, lui disant que nous voulons parvenir à une solution pacifique à nos différends, un compromis qui prenne en compte les doléances de Zimroel, sans endommager la structure du gouvernement impérial. Je sais que cela le séduira. Nous nous assiérons ensemble autour d'une table et essaierons de régler la situation. Nous lui ferons part de nos conditions et écouterons les siennes.

— Et ensuite ?

— Et ensuite, reprit Mandralisca, juste au moment où les négociations se passeront aussi bien que possible, Jacomin, nous le tuerons.

— Des pourparlers, dit Dekkeret, fasciné par l'étrangeté de l'idée. On nous invite à des pourparlers !

— D'abord il essaie de vous frapper à l'aide de son casque, et ensuite il vous invite à des pourparlers ? résuma Septach Melayn, en riant. Je vois que cet homme est prêt à tout. Vous allez refuser, bien sûr.

— Je ne pense pas, répondit Dekkeret. Il nous a testés. Et maintenant que nous lui avons prouvé que Dinitak peut repousser ses attaques, je crois qu'il a compris de quel bois nous sommes faits, et veut changer de ton pour en prendre un nouveau, plus doux. Nous devrions écouter et voir à quoi il ressemble, non ?

— Mais des pourparlers ? Des *pourparlers* ? Monseigneur, le Coronal ne négocie pas de conditions de paix avec ceux qui contestent son autorité sacrée, se récria Gialaurys de son ton le plus grave et le plus rigoureusement solennel. Il les détruit tout simplement. Il les balaye d'un geste comme des mouchérons. Il n'entame pas de discussions avec eux au sujet des concessions qu'ils lui demandent de faire, du territoire qu'ils espèrent qu'il va céder, ou quoi que ce soit d'autre. Un Coronal ne peut absolument rien concéder, jamais, à de pareilles créatures.

— Et je ne le ferai pas non plus, dit Dekkeret, en souriant légèrement devant la fervente rigueur à toute épreuve du vieux Grand Amiral. Mais refuser catégoriquement d'écouter les propositions du vertueux comte Mandralisca, ou, plutôt, celles du grand et puissant Pontife Gaviral, puisque je vois que c'est Gaviral qui nous convie à cette réunion, non, je pense que nous aurions tort d'adopter cette position. Nous devrions au moins écouter. Ces pourparlers les attireront hors de Ni-moya, ce qui nous évitera la peine de faire le siège de la cité, et peut-être de l'endommager. Nous discuterons avec eux ; et ensuite, s'il le faut, nous combattons, mais nous avons tous les avantages de notre côté.

— Vraiment ? demanda Dinitak. Nous avons une armée, oui. Mais je vous rappelle, Dekkeret, que nous sommes en terre ennemie, très loin de chez nous. Si Mandralisca a pu réunir des forces de taille comparable aux nôtres...

— Terre ennemie ? s'écria Gialaurys. Non ! Non ! Que dites-vous ? Nous sommes à Zimroel, où la monnaie de Sa Majesté le Pontife a

toujours cours, et je parle du Pontife Prestimion, pas de cette stupide marionnette aux mains de Mandralisca. Les ordonnances impériales constituent toujours la loi ici, Dinitak. Lord Dekkeret ici présent est roi de cette terre. En outre, je suis né ici, à moins de cent kilomètres de ce que vous appelez une terre ennemie. Comment pouvez-vous ne serait-ce que prononcer de telles paroles ? Comment...

— Du calme, mon bon Gialaurys, dit Dekkeret, tout prêt à éclater de rire à présent. Il y a une certaine vérité dans ce que dit Dinitak. Nous ne sommes peut-être pas en terre ennemie ici même, mais nous ne savons pas jusqu'où nous pourrions avancer en amont du fleuve avant que cela ne change. Ni-moya a proclamé son indépendance : par la Dame, elle a nommé son propre Pontife ! A commencé à frapper sa propre monnaie avec le visage idiot de Gaviral dessus, pour ce que nous en savons. Jusqu'à ce que nous ayons mis bon ordre à la situation, nous devons considérer Ni-moya comme une cité ennemie, et les terres environnantes comme un territoire hostile.

Ils avaient établi leur campement sur la rive nord du Zimr, à peu de distance de Piliplok, dans une campagne agréable et banale de collines ondulées et de fermes bien entretenues. L'air y était chaud, un vent sec soufflait du sud, et vu la couleur fauve de la végétation, il était clair que dans cette région, les pluies du printemps et du début de l'été avaient depuis longtemps cessé. Une multitude de petites cités florissantes s'alignaient le long des deux rives du fleuve dans cette région, et jusqu'ici dans chacune d'elles Dekkeret avait été salué avec plaisir et vive émotion par la foule. Quoi qu'il se passât d'étrange à Ni-moya, les représentants locaux ne semblaient en avoir que la plus vague idée, et ils en parlaient à Dekkeret avec un embarras et un malaise évidents. Ni-moya se trouvait à des milliers de kilomètres, dans une autre province, pour ces gens de la campagne, Ni-moya était sophistiquée jusqu'à la décadence ; si Ni-moya avait décidé de se lancer dans une quelconque sorte de chambardement politique particulier, il s'agissait d'une affaire entre Ni-moya et le Coronal, et sans aucun doute, le Coronal prendrait très rapidement des mesures pour ramener la situation à la normale là-bas.

— Relisez-moi les revendications des seigneurs Sambailid, voulez-vous, monseigneur ? demanda Septach Melayn.

Dekkeret parcourut les feuillets de parchemin élégamment calligraphiés.

— Mmmm... voilà. Pas de revendications, exactement. Des propositions. Le Lord Gaviral – titre intéressant ; qui donc l'a nommé lord de quoi que ce soit ? – déplore l'éventualité d'un conflit armé qui pourrait se déclarer entre les forces du peuple de Zimroel et celles du Coronal lord Dekkeret d'Alhanroel – remarquez bien qu'ici, je suis Coronal d'Alhanroel, non de Majipoor – et invite à de pacifiques

négociations pour résoudre le conflit entre les aspirations légitimes du peuple de Zimroel, et l'autorité tout aussi légitime du gouvernement impérial d'Alhanroel.

— Du moins concède-t-il qu'il s'agit d'un gouvernement légitime, souligna Septach Melayn. Même s'il continue à parler du gouvernement d'Alhanroel, et non de Majipoor.

— Quoi qu'il en soit, dit Dekkeret avec un haussement d'épaules, il part du principe qu'il s'agit d'une discussion entre puissances de même rang, et cela, bien entendu, nous ne pouvons le permettre. Mais laissez-moi poursuivre : il veut, ah oui, ici, le principal point dont il veut discuter lors de notre réunion est la restauration du titre de Procureur de Zimroel, héréditaire pour sa famille. Espère que nous pourrons parvenir à un accord pacifique concernant les pouvoirs dudit Procureur. Laisse entendre que son titre actuel de Pontife de Zimroel n'est que provisoire, et qu'il serait disposé à renoncer à toute revendication à un Pontificat séparé, en échange d'un compromis constitutionnel accordant une plus grande autonomie à Zimroel en général et à la province de Ni-moya en particulier, tout ceci sous une procuratie Sambailid.

— Eh bien, dit Septach Melayn, voilà qui est déjà moins exagéré que ce dont nous avons entendu parler la première fois. Cela me paraît signifier qu'il serait prêt à prendre simplement le titre de Procureur et le contrôle politique de Ni-moya et de ses environs. Ce que détenait plus ou moins Dantirya Sambail.

— Un titre dont Prestimion l'a dépouillé, dit Gialaurys. Et a juré qu'il n'y aurait plus jamais de Procureurs à Zimroel.

Le visage à la mâchoire carrée de Gialaurys rougit, et des grondements montèrent du fond de sa gorge. Il avait l'air, songea Dekkeret, d'un immense volcan se préparant à entrer en éruption.

— Allons-nous rendre à ce neveu qui ne vaut rien ce que Prestimion a pris à son oncle, juste parce que le neveu le dit ? Dantirya Sambail, au moins, était un grand homme, à sa manière. Celui-ci n'est qu'un porc insensé, reprit-il.

— Dantirya Sambail un grand homme ? fit Dinitak, très surpris. D'après tout ce que j'ai entendu, c'était le pire des monstres !

— C'est vrai aussi, dit Dekkeret. Mais un meneur astucieux et brillant. Il n'a pas été un instrument mineur du passage de Zimroel dans le monde moderne, à l'époque où Prankipin et Confalume gouvernaient, et où ce continent était une mosaïque de petites principautés. Il a bien travaillé pour le Château et le Labyrinthe pendant quarante ans, jusqu'au jour où il s'est mis dans la tête d'être celui qui nommerait le nouveau Coronal, et ensuite plus rien n'a été pareil.

Il ajouta à l'attention de Gialaurys :

— Vous êtes de toute façon trop avisé pour croire que nous allons réellement accorder le pouvoir à ce Gaviral, seigneur Amiral. Cette lettre est l'œuvre de Mandralisca. C'est Mandralisca qui serait le véritable Procureur, si nous permettions au titre de renaître.

— Et cependant, vous avez l'intention de parlementer, monseigneur, sachant que vous discutez en réalité avec ce serpent de Mandralisca, qui une fois déjà a essayé de vous ôter la vie ? demanda Gialaurys.

Septach Melayn caressa sa petite barbiche frisée et rit.

— Te souviens-tu, Gialaurys, du moment où nous étions tous déployés à Thegomar Edge, juste avant la dernière bataille de la guerre contre Korsibar, et qu'un héraut portant un drapeau blanc est venu de la part du prince Gonivaul, qui était alors Grand Amiral, dire que lord Korsibar espérait toujours une solution pacifique aux conflits et demandait des pourparlers ?

— Oui, il a suggéré que ce soit le duc Svor qui soit envoyé pour en discuter les conditions avec lui ? répondit Gialaurys, en souriant à ce souvenir.

— Svor était le moins guerrier et le plus retors de nous tous, expliqua Septach Melayn à Dinitak. Et il avait été un bon ami de Korsibar avant que les factions ne se divisent. Nous ne voyions aucune utilité à ces pourparlers, mais Prestimion a dit : « Cela ne peut pas faire de mal d'écouter », exactement comme Dekkeret vient de le faire aujourd'hui. Ainsi Svor est parti à dos de monture rencontrer Gonivaul à mi-distance, en terrain découvert, et Gonivaul lui a fait une proposition, qui était que Svor attende que la bataille ait commencé et se déplace à ce moment-là parmi les capitaines de Prestimion pour leur dire que lord Korsibar les ferait tous ducs ou princes, s'ils abandonnaient Prestimion au plus fort des combats et passaient à l'usurpateur. C'était l'idée que se faisait Korsibar de pourparlers.

— Et que fit Svor ? demanda Dekkeret.

— Il est revenu à notre camp et nous a dit ce qui avait été proposé, et nous avons tous bien ri, puis la bataille a commencé. Au cours de laquelle Svor est mort valeureusement, comme cela arrive, en se battant au nom de Prestimion, bien que le petit homme matois n'ait jamais été réputé pour sa bravoure avant ce jour-là.

— Et rirons-nous aussi bien, fit Dinitak, lorsque nous découvrirons quelle est l'idée que se fait Mandralisca de pourparlers ?

— C'est ce que j'espère, répondit Dekkeret.

— Vous êtes donc résolu à aller jusqu'au bout ? demanda Gialaurys.

— En effet, dit Dekkeret. Où est le héraut du Lord Gaviral ? Dites-lui que j'accepte l'invitation. Nous nous mettrons immédiatement en route pour l'endroit convenu.

Le lieu de rendez-vous était situé à cinq mille kilomètres plus en amont sur le Zimr, près d'une ville appelée Salvamot, où dans l'ancien temps le Procureur Dantirya Sambail avait entretenu une résidence tranquille à la campagne, appelée château de Mereminene. Le domaine était resté dans la famille après la chute du Procureur, et, apparemment, était désormais la propriété du Sambailid qui se donnait le nom de Lord Gavahaud.

— Lequel est-ce ? demanda Dekkeret à Septach Melayn. Leurs noms se ressemblent tous pour moi. Est-ce le grand ivrogne ?

— Celui-là c'est Gavinius, monseigneur. Gavahaud est le fat, le pompeux parangon de style et de goût, un véritable Mont du Château de vanité et d'une arrogance insensée. J'ai hâte de m'instruire auprès de lui des raffinements de la mode.

Dekkeret gloussa.

— Nous avons tous beaucoup à apprendre de ces gens, je pense.

— Et ils apprendront un peu de nous, monseigneur, ajouta Gialaurys.

Il n'était pas habituel pour des navires de mer de s'engager dans des voyages fluviaux, mais il n'y aurait pas eu assez de bateaux pour transporter toutes les troupes de Dekkeret, et le Zimr était si large et si profond qu'il pouvait sans difficulté accueillir les vaisseaux plus larges de la flotte maritime du Coronal. Le seul problème concerna la navigation commerciale régulière du Zimr, qui ne s'attendait pas à trouver une telle armée d'immenses bâtiments de haute mer accaparant le lit du fleuve. Ils se dispersèrent de part et d'autre, tandis que le gigantesque cortège serré de l'armada de lord Dekkeret progressait vers le nord.

Le paysage était pratiquement immuable ; une large plaine riveraine, de basses collines ondulées au-delà, et une succession de petites villes agricoles affairées échelonnées sur les deux berges, avec jour après jour un ciel brillant et un chaud soleil. Il y eut des rapports de fortes pluies à Ni-moya, des pluies torrentielles inhabituelles pour la saison, mais Ni-moya était loin, et là, sur la basse vallée du Zimr, ne régnaient qu'un temps sec et une chaleur incessante.

Il s'agissait, en théorie, du Grand Périple de l'intronisation de Dekkeret, mais il ne se rendit dans aucune des villes fluviales, se tint simplement à la proue du *Lord Stiamot* et salua la foule assemblée alors qu'il passait devant elle. Même lors d'un Grand Périple, il était impossible au Coronal de se rendre ailleurs que dans les cités les plus importantes, sinon, il aurait passé le reste de ses jours à aller de ville en ville, à engraisser aux banquets des maires, sans plus jamais revoir le Château. Et l'affaire de Mandralisca et des Cinq Lords était trop urgente pour permettre de telles haltes à présent, même dans des endroits relativement importants comme Port Saikforge, Stenwamp ou

Gablemorn.

Ils allaient toujours de l'avant, ville après ville, traversant la paisible vallée du Zimr : Dambmuir, Orgeluisse, Impemond, Haunfort Major, Cerinor, Semirod et Molagat, Thibbildorn, Coranderk, Maccathar. Septach Melayn, qui s'était institué conservateur des cartes, les désignait chacune par leur nom lorsqu'elles apparaissaient. Mais elles se ressemblaient toutes, de toute façon : la promenade au bord du fleuve, l'embarcadère où les foules de passagers attendaient le prochain bateau, les entrepôts et les bazars, les denses plantations de palmiers, d'alabandinas et de tanigales. Tandis qu'un endroit après l'autre passait devant lui dans une tache agréable, Dekkeret se retrouva une fois de plus à songer à l'immensité absolue de cette planète gigantesque qu'était Majipoor : la kyrielle de ses provinces, sa myriade de cités, ses milliards d'habitants, éparpillés sur trois grands continents si étendus que ç'aurait été l'œuvre de toute une vie, et quelques autres, de les traverser tous. Dans cette vallée à la forte densité de population, qu'importait Ni-moya, ou les Cinquante Cités du Mont du Château ? Pour ces gens, la basse vallée du Zimr était un monde à part entière, un petit univers, même, grouillant de vie et d'activité. Et cependant il y avait des dizaines, des vingtaines, des centaines de tels petits univers partout sur la planète.

C'était un miracle, pensa-t-il, qu'une planète si vaste et si peuplée ait si bien réussi à vivre en harmonie avec elle-même, du moins jusqu'à ces récents temps de troubles. Et vivrait encore en paix, jura-t-il, une fois que l'irruption pernicieuse du mal dans le monde que représentaient Mandralisca et ses pareils aurait été jugulée et excisée.

— Voici Gourkaine, dit Septach Melayn, par un matin brillant et sans nuages, alors qu'une nouvelle ville fluviale apparaissait.

— Et quelle est donc l'importance de Gourkaine ? demanda Dekkeret, car Septach Melayn avait prononcé le nom avec une emphase et des fioritures certaines.

— Absolument aucune, monseigneur, si ce n'est qu'il s'agit de la ville en aval de Salvamot, et que Salvamot est l'endroit où nos amis les Cinq Lords de Zimroel nous attendent. Nous touchons donc presque au terme de notre voyage.

Salvamot était une ville comme toutes les autres, excepté qu'il n'y avait pas de foules de citoyens rassemblés sur les embarcadères, impatients de saluer le Coronal lorsque son armada approcherait de leur cité, comme cela avait été le cas partout ailleurs jusque-là, même dans la proche Gourkaine. Il ne flottait pas non plus de bannières portant le portrait de lord Dekkeret et les couleurs royales. Seul un petit groupe de représentants municipaux était visible, ramassé en un petit noyau compact et à l'air anxieux sur le quai principal.

— On dirait que nous avons franchi une sorte de frontière, dit Dekkeret. Mais nous sommes encore à des milliers de kilomètres de Ni-moya. L'autorité des Cinq Lords s'étend-elle sur toute cette distance, je me le demande ?

— Gardez à l'esprit, monseigneur, que Dantirya Sambail venait fréquemment dans ses terres, rappela Septach Melayn, et sa parentèle également, je parierais. Les gens d'ici doivent ressentir une loyauté particulière envers cette tribu maintenant. Par ailleurs, regardez de ce côté...

Il indiqua un quai un peu en amont de la ville. Une douzaine ou plus de gros bateaux y étaient amarrés, et à leurs mâts battaient les longues bannières cramoisies du clan Sambailid, avec leur emblème de croissant de lune rouge sang blasonné. Il semblait que d'autres bateaux de la même sorte se trouvaient un peu au nord, derrière un léger méandre que le Zimr faisait là. Ainsi, les Cinq Lords, ou certains d'entre eux, en tout cas, étaient déjà sur place à Salvamot, et avec leur propre armada. Il n'était guère étonnant que l'ensemble des habitants ne salue l'arrivée du Coronal qu'avec une certaine dose de retenue.

Un détachement de la garde du Coronal précéda lord Dekkeret à terre. Rapidement, le capitaine des gardes revint, accompagné par un petit homme au cou épais portant la tenue noire et la chaîne dorée de sa fonction, qui se présenta comme étant Veroalk Timaran, Premier Magistrat de la municipalité de Salvamot.

— Je porterais le titre de maire, dans un autre lieu, monseigneur, informa-t-il gravement Dekkeret.

Il exprima son grand plaisir et sa satisfaction que sa cité ait été choisie pour accueillir cette conférence historique. Il s'inclina de façon si extravagante devant lady Fulkari que les veines ressortirent sur la large colonne de son cou et que son visage s'empourpra. Il allait, dit-il, escorter personnellement le Coronal et ses compagnons jusqu'au domaine du Lord Gavahaud. Le Lord Gavahaud avait fourni des floteurs pour la suite royale, signala le Magistrat Veroalk Timaran, et ils attendaient un peu plus loin.

Il n'y avait que trois petits véhicules, avec une capacité de peut-être quinze occupants, et quasiment pas de place pour la garde du Coronal.

— Nous avons apporté nos propres floteurs, Votre Honneur, dit aimablement Dekkeret. Nous préférons y voyager. Je serais ravi que vous montiez avec moi dans le mien.

Le Premier Magistrat n'était pas préparé à cela, et il eut l'air troublé, sans doute pas tant de la distinction d'être invité à monter dans le floteur personnel du Coronal, que de réaliser que cette journée s'écarterait déjà du scénario qui lui avait été remis. Mais il n'était pas en position de s'opposer aux souhaits du Coronal, et il

observa avec ce qui semblait être une consternation croissante les hommes de Dekkeret procéder au déchargement d'une vingtaine de flotteurs du vaisseau amiral, autant du deuxième bâtiment, et continuer à en décharger d'autres encore du troisième : suffisamment de véhicules pour transporter l'intégralité du corps de garde du Coronal et un bon nombre de troupes impériales également.

— Si vous le voulez bien, Votre Honneur, dit Dekkeret en indiquant au Premier Magistrat Veroalk Trimaran un flotteur portant les armoiries de la constellation.

La cité, la ville, quelle que soit sa dénomination, de Salvamot s'éclaircit rapidement dès qu'ils s'éloignèrent du fleuve, et Dekkeret se retrouva très vite en train de parcourir une rase campagne monotone parsemée de bouquets clairsemés d'arbres élancés qui avaient un tronc brun-roux et des feuilles pourpres, puis en train de faire une ascension sinueuse sur un terrain plus fortement boisé vers un plateau bas à l'est. Le domaine du Lord Gavahaud, dit le Magistrat, se trouvait au sommet.

Fulkari se trouvait aux côtés de Dekkeret, ainsi que Dinitak. Dekkeret l'aurait volontiers laissée en arrière à Piliplok pour qu'elle l'y attende, car il n'avait aucune idée des dangers qui le guettaient lors de cette conférence, ni si elle ne se terminerait pas en une sorte de conflit armé. Mais elle ne voulut pas en entendre parler. Les Cinq Lords, dit-elle, n'oseraient pas s'en prendre à un Coronal oint. Et même s'ils tentaient le moindre acte de violence, ajouta-t-elle – et il était clair qu'elle aussi était consciente de ce risque –, quel genre d'épouse royale serait-elle si elle se dérobaît alors que son seigneur était en péril ? Elle préférerait mourir valeureusement avec lui, dit-elle, que de repartir dans un lâche veuvage au Château.

— Il n'y aura pas de veuvage pour toi pour l'instant, lui déclara Dekkeret. Ces hommes manquent de courage, et nous les ferons bientôt plier le genou devant nous.

En son for intérieur il n'en était pas aussi certain.

Mais cela ne faisait aucune différence. Fulkari ne serait pas écartée, et, quoi qu'il advienne, elle serait à ses côtés jusqu'à la fin de cette aventure.

Septach Melayn se trouvait dans le deuxième flotteur, Gialaurys dans le troisième, et les autres suivaient de près. C'était une force considérable, des centaines d'hommes en armes, et d'autres prêts sur le débarcadère au cas où un signal de détresse serait envoyé. Si nous nous dirigeons vers une embuscade, pensa Dekkeret, nous allons leur faire payer cher leur trahison.

Mais tout semblait assez paisible lorsque les flotteurs franchirent la grande porte en voûte du château Mereminene. Il y avait une abondance de bannières au croissant de lune, et une foule d'hommes

portant la livrée verte des Sambailid, certains armés, mais seulement à la façon ordinaire des hommes d'armes qui protègent un grand domaine. Dekkeret ne vit pas de bataillons dissimulés, ni d'armes cachées attendant leur heure.

Un homme roux, grand et costaud, remarquablement laid, silhouette pomponnée, se pavanant en grande cape marron pourpré balayant le sol et collants jaunes d'une élégance affectée et beaucoup trop étroits, s'avança dans un cliquetis d'éperons dorés. Il fit à Dekkeret et Fulkari une impressionnante révérence outrée, qui s'acheva par des symboles de la constellation immodérés lorsqu'il se redressa.

— Monseigneur, madame, vous nous faites un grand honneur. Je suis le Lord Gavahaud, dont c'est le grand plaisir de vous montrer les logements qui seront les vôtres durant votre séjour. Mon noble frère sera enchanté de vous saluer ensuite, une fois que vous serez installés.

— Quelle sorte d'accent est-ce là ? demanda Fulkari à voix basse. Il articule tout par le nez. Est-ce la façon de parler à Ni-moya ? Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

— La fausse grandeur est la langue pratiquée ici, répondit Dekkeret. Nous devons faire attention à ne pas ricaner, quelle que soit la provocation.

Le pavillon des invités du château de Mereminene avait des parquets brillants et adamantins, des murs carrelés vermillon et des fenêtres à facettes enchâssées de façon complexe dans le plomb, de loin digne d'accueillir un Coronal en visite. La maison principale doit certainement être encore plus grandiose, songea Dekkeret. Et ce n'était qu'un domaine campagnard. Le vieux Dantirya Sambail n'était pas du genre à lésiner, semblait-il. Mais pourquoi l'aurait-il fait ? En son temps, il avait été roi de Zimroel, dans les faits, et sans aucun doute avait voulu égaler en une seule génération tout ce que les Coronals du Mont du Château s'étaient construit au cours de milliers d'années.

L'hospitalité de ce Gavahaud n'était pas chiche non plus. Le pavillon grouillait de pelotons de serviteurs faisant des courbettes, des vins rares et des fruits exotiques étaient fournis à profusion pour la délectation des invités s'ils souhaitaient se rafraîchir à leur arrivée, les draps de lit étaient de la plus belle qualité, des soies et des satins chatoyants aux chaudes nuances.

Un chambellan se présenta au bout d'une heure pour les informer qu'un dîner officiel aurait lieu ce soir-là, ajoutant que selon le vœu du Lord Gaviral aucune discussion portant sur des sujets graves ne se tiendrait avant le jour suivant.

Le Lord Gaviral, lui qui se faisait appeler Pontife de Zimroel, se rendit au pavillon des invités une heure plus tard, seul, habillé simplement, sans arme et à pied.

Dekkeret fut surpris de voir à quel point ce Gaviral était petit, pas plus grand que Prestimion et bâti de façon beaucoup moins robuste : d'aspect fragile, en réalité, avec des yeux constamment en mouvement et se tordant les lèvres comme un homme à l'esprit inquiet. Il avait entendu dire que ces Sambailid étaient des hommes laids, lourds et massifs, comme l'étaient le vieux Procureur et ses frères, et assurément Gavahaut correspondait à cette description, mais pas celui-ci, il avait une partie de la laideur mais rien de la taille. Seuls son panache touffu de cheveux roux orangé et son nez épaté aux larges narines confirmaient sa parenté avec la tribu de Dantirya Sambail.

Mais il était assez raffiné, s'exprimait bien et faisait preuve de beaucoup de respect envers son visiteur royal, ne se comportant en aucun cas comme quelqu'un qui s'est autoproclamé Lord et même Pontife au mépris de tout l'ordre naturel des choses. Il s'enquit simplement de savoir si le Coronal trouvait le logement à sa convenance, et souhaita que l'appétit de sa seigneurie soit à même de faire honneur au festin qui l'attendait.

— Je regrette que deux de mes frères soient dans l'incapacité de se joindre à nous pour cette réunion, dit Gaviral. Le Lord Gavinius est indisposé et n'a pas pu quitter Ni-moya. Le Lord Gavdat, qui pratique l'art de la magie, est également resté en arrière, car il se livre actuellement à d'importants calculs de vaticination et a le sentiment de ne pas devoir les interrompre, même pour une conférence aussi primordiale que celle-ci.

— Je déplore leur absence, répondit courtoisement Dekkeret, bien que Septach Melayn lui ait déjà dit que Gavinius était un imbécile et un ivrogne répugnant, et que l'autre, Gavdat, était à l'évidence un imbécile d'une autre espèce, perpétuellement absorbé dans la phraséologie des études de géomancie.

Mais la courtoisie ne lui coûterait rien ; et il n'était que trop conscient que cela ne faisait aucune différence qu'il rencontre un seul frère Sambailid, cinq ou cinq cents. Mandralisca était la force qu'il fallait prendre en considération. Et de Mandralisca, rien jusque-là n'avait été dit.

Le soir était venu. L'heure du banquet.

Comme Dekkeret l'avait soupçonné, feu le Procureur avait bel et bien vécu là sur un train proprement royal. La maison principale était constituée d'un édifice de pierre massif avec quelque sept ou dix salles aux fenêtres magnifiques rayonnant à partir de son centre, et la salle de banquet était la plus grande de toutes, une immense galerie à la conception ancienne et sans raffinement, aux poutres apparentes de brillant bois rouge de thembar, et aux murs épais et rugueux faits de grosses pierres assemblées au mortier sur une hauteur ahurissante. Et

c'était là le domaine campagnard d'un petit seigneur de province ; à quoi ressemblait la procuratie de Ni-moya, se demanda Dekkeret, si la petite maison tranquille à la campagne de Dantirya Sambail était un tel endroit ?

La grande pièce était comble : la cour entière des Cinq Lords doit se trouver là, pensa Dekkeret. Le protocole fut quelque peu mis à rude épreuve à la table d'honneur. Dekkeret, en sa qualité de Coronal, avait droit à la place centrale, avec Fulkari à son côté. Mais le Lord Gaviral prétendait, du moins pour le moment, être le Pontife de ce continent, quoi que cela puisse signifier, et le Lord Gavahaud, son frère, en sa qualité de véritable propriétaire du château de Mereminene, était l'hôte putatif de cette réunion. Lequel des deux s'assiérait à la droite du Coronal ? Il y eut beaucoup de chuchotements, et au bout du compte, Gavahaud s'inclina devant Gaviral, et le laissa prendre la place d'honneur à côté de Dekkeret, mais pas avant qu'il n'y ait eu davantage de confusion concernant le troisième frère, le Lord Gavilomarin, qui était apparu entretemps, un lourdaud clignant de ses yeux larmoyants, au sourire idiot et à l'allure générale de faible d'esprit. Il prit le fauteuil central sans rien demander, le choisissant apparemment au hasard, et dut être déplacé jusqu'au bout de l'estrade, près de Septach Melayn et de Gialaurys. Dinitak était assis à l'autre bout.

Où, s'interrogeait Dekkeret, était donc l'infâme Mandralisca ?

Son nom n'avait même pas été mentionné jusque-là. Cela paraissait très étrange. Dans les premiers moments de gêne après avoir pris son siège, Dekkeret s'adressa à Gaviral, sur le ton de la vaine conversation.

— Et votre conseiller privé, dont j'ai tellement entendu parler ? Il doit certainement être ici ce soir, mais où ?

— Il n'aime pas l'attention dont bénéficie l'estrade, répondit Gaviral. Vous le trouverez là-bas à gauche, contre le mur.

Dekkeret regarda dans la direction indiquée par Gaviral, à l'autre bout de la pièce, à une table ordinaire au milieu de beaucoup d'autres. Bien qu'il n'ait jamais vu Mandralisca, il le reconnut immédiatement. Il se détachait de tous ceux qui l'entouraient comme la mort à un banquet de noces : un homme pâle, sombre, au visage dur, aux lèvres minces, revêtu d'un costume ajusté de cuir noir et luisant sans le moindre ornement à l'exception d'un large et brillant pendentif en or, manifestement l'emblème de sa charge, au bout d'une chaîne à son cou. Son regard dur et flamboyant était braqué droit sur Dekkeret, et il ne le détourna pas lorsque les yeux du Coronal se posèrent sur lui.

Ainsi voilà Mandralisca, pensa Dekkeret. Après tout ce temps, lui et moi ne sommes pas à plus de trente mètres l'un de l'autre.

Il était fasciné par le visage froid et repoussant de l'homme et par

son aura sinistre. Il avait un magnétisme indiscutable, une force diabolique. Son immense volonté démoniaque transparaissait sur ses traits. Dekkeret comprenait désormais comment cet homme, l'incarnation de tout ce qui avait tourmenté Prestimion au cours de son règne par ailleurs glorieux, pouvait avoir causé autant de dégâts dans le monde pendant tant d'années. C'était une âme réellement sombre ; voilà un être dont la simple existence faisait s'interroger sur le dessein poursuivi par le Divin en le créant.

Au bout d'un long moment, le contact entre le Coronal de Majipoor et le conseiller privé du Lord de Zimroel cessa, et ce fut Mandralisca qui le premier détourna le regard, afin de faire une remarque à ses compagnons de table. Ils étaient trois : un homme d'une cinquantaine d'années ou peut-être un peu plus, quelconque et au visage rond, un jeune garçon séduisant, au visage ouvert et aux cheveux couleur d'or blanc qui ne devait pas avoir plus de dix-huit ou dix-neuf ans, et un individu petit, au teint hâlé, atteint de strabisme, qui devait incontestablement être l'oncle honni de Dinitak, le fabricant des casques, Khaymak Barjazid de Suvrael.

Des serviteurs apportèrent du vin, et remplirent toutes les coupes. Dekkeret se demanda négligemment si la vieille coutume de Dantirya Sambail d'emmener un goûteur partout où il se rendait n'aurait pas été appropriée dans le cas présent. Bien que cela lui parût absurde, il posa sa main sur celle de Fulkari lorsqu'elle voulut la tendre pour prendre machinalement sa coupe de vin et la retint.

Elle lui lança un regard interrogateur.

— Nous devons attendre le toast, murmura-t-il, ne sachant que dire d'autre.

— Oh ! Bien sûr, dit-elle, d'un air légèrement confus.

Le Lord Gaviral était à présent debout, sa coupe de vin dans la main. La salle fit silence.

— Aux bonnes relations, dit-il. À l'harmonie. À l'entente. À l'amitié éternelle entre les continents.

Il se tourna vers Dekkeret et but. Dekkeret, prenant conscience que son vin avait été versé du même flacon que celui de Gaviral, se leva et lui rendit son toast avec les mêmes banalités creuses, et but également. Il s'agissait d'un vin magnifique. Quoi qu'il puisse se passer ici au château de Mereminene, ils ne seraient pas empoisonnés ce soir-là, décida-t-il.

Tout autour de la salle, les Sambailid se tenaient debout, tous des hommes, remarqua Dekkeret, levant leur coupe et s'écriant : « Aux bonnes relations ! À l'harmonie ! À l'entente ! » Même Mandralisca s'était joint au toast, bien que ce qu'il tînt à la main fût un verre d'eau et non une coupe de vin.

— Votre conseiller privé n'a pas de goût pour le vin, hein ? fit

Dekkeret à Gaviral.

— Il l'exècre, en fait. Il refuse d'y toucher. Il a dû en boire trop, j'imagine, quand il était le goûteur de mon oncle, le Procureur.

— Je vois ce que vous voulez dire. Si je pensais qu'il risque d'y avoir du poison dans chaque coupe de vin que l'on me tend, je pourrais en perdre le goût, moi-même, au bout d'un an ou deux, dit Dekkeret, qui rit et but une autre gorgée.

Il lui semblait toujours très étrange que Mandralisca ne se soit pas avancé pour être présenté. Le plus simple maire de province était toujours imprudent de décliner son nom et son ascendance à un Coronal en visite ; et voilà un homme qui occupait le rang de conseiller privé auprès de quelqu'un qui se donnait le titre de lord et prétendait au pouvoir sur la totalité de Zimroel, et il décidait de s'installer plutôt avec ses propres compagnons à une table éloignée. Mais c'était apparemment le style de Mandralisca : se tapir à l'arrière-plan et laisser à quelqu'un d'autre la gloire visible. C'est ainsi qu'il avait opéré du temps de Dantirya Sambail, et il semblait qu'il opérait toujours ainsi à présent.

Dekkeret fit à nouveau observer la timidité évidente de Mandralisca à Gaviral à un moment de la soirée, en disant qu'il était curieux qu'il ne soit pas à la table d'honneur.

— C'est un homme de très humble origine, vous savez, dit Gaviral avec dévotion. Il considère que sa place n'est pas ici avec ceux d'entre nous dont les ancêtres étaient si grands. Mais vous le rencontrerez demain, monseigneur, quand nous nous réunirons tous sur le pré pour étudier en détail le traité que nous souhaitons vous soumettre.

On était au milieu de la journée, brillante et chaude, lorsque parvint la convocation de se rassembler sur le pré pour la conférence qui avait amené le Coronal en ce lieu. Quand Dekkeret arriva sur le site, une large plaine verdoyante éloignée de la maison principale, bordée de trois côtés par une forêt sombre et dense et sur le quatrième par un agréable ruisseau, il vit qu'une table de conférences faite de larges planches de bois noir poli, fixées sur une base de poutres épaisses jaunâtres terminée en pointe, avait été dressée parallèlement au ruisseau. Un alignement bien ordonné de papiers et de parchemins y était disposé, maintenus par des sphères de cristal pour les empêcher de s'envoler dans la douce brise, ainsi que des encriers, des plumes de milufta et différents autres articles pour écrire. Dekkeret vit également un assortiment de flacons de vin, des vins d'une demi-douzaine de couleurs différentes, et une rangée de coupes attendant d'être remplies. Une fois que le traité aurait été présenté et, ainsi que Gaviral l'espérait si manifestement, accepté, on pensait que les parties signataires célébreraient vraisemblablement l'événement séance tenante.

Le Lord Gaviral, resplendissant dans un justaucorps métallique qui ressemblait presque à une armure complète et des jambières écarlates magnifiquement ouvragées passepoilées de fils dorés, était déjà sur place, debout près de la table. Ses frères Gavahaud et Gavilomarin, superbement habillés eux aussi, le flanquaient.

Quant à Mandralisca, il se tenait tout à côté de son maître, vêtu à présent non plus du cuir noir ajusté de la nuit précédente, mais d'un costume beaucoup plus tape-à-l'œil : une veste rouge et vert arrivant au genou avec un large col plat agrémenté de fourrure blanche de steetmoy et des manches tombantes qui étaient fendues pour permettre à ses bras de passer, sur des chausses gris foncé du plus fin tissu, avec une large ceinture de mailles à la taille soutenant une bourse à glands fantaisie. C'était le genre de costume à l'élégance affectée qu'aurait pu choisir Septach Melayn, pourtant le spectacle du visage pâle, dur et sinistre de Mandralisca s'élevant au-dessus du col évasé atténuait plus qu'un peu l'extravagance de la tenue. Les trois compagnons de Mandralisca, le petit aide de camp rondelet aux jambes arquées, le grand jeune homme blond et Barjazid, efflanqué et l'air malfaisant, se trouvaient à peu de distance derrière lui.

Dekkeret avait revêtu sa robe officielle vert et doré pour la réunion, ainsi que le mince diadème doré qu'il ceignait souvent à la place de la couronne à la constellation. Gialaurys, à côté de lui, portait une armure complète, mais sans casque. Septach Melayn s'était contenté d'un pourpoint et de jambières claires. Le symbole en spirale du Labyrinthe sur sa poitrine était son seul ornement. Dinitak portait son habituelle tunique très simple, et Fulkari avait également choisi une mise sans apprêt. Une rangée de gardes de Dekkeret, triés sur le volet, se tenaient à quelque distance en retrait. Gaviral avait aussi une garde d'honneur derrière lui, à la même distance.

— Une journée propice, monseigneur ! s'écria Gaviral, alors que Dekkeret s'approchait. Une journée où l'harmonie sera réalisée !

Sa voix était joyeuse mais paraissait forcée et tendue : en outre il avait quelque chose de crispé dans son allure, ses lèvres remuaient et son regard cillait constamment. Eh bien, songea Dekkeret, l'enjeu d'aujourd'hui est considérable pour lui : il a amené le Coronal lord loin à l'intérieur de ce territoire inconnu, pour exiger de lui des concessions sans précédent, et le Coronal a donné tout lieu de croire qu'il écouterait les revendications des Sambailid avec sérieux et y accèderait peut-être, mais il n'a aucune assurance certaine de ce que le Coronal a réellement en tête. Et je n'en ai pas non plus à son sujet, pensa Dekkeret. Nous jouons tous deux un jeu très serré.

— L'harmonie, oui. Espérons que c'est ce que nous créerons ici aujourd'hui, dit Dekkeret à Gaviral, en lui accordant son sourire le plus chaleureux.

Tout en parlant, il laissa ses yeux se fixer sur ceux de Gaviral, qui étaient injectés de sang et troublés ; mais le Sambailid détourna rapidement la tête, et s'appliqua à arranger les papiers et le matériel pour écrire disposés sur la table, comme s'il était une sorte de secrétaire plutôt que le prétendu Pontife de Zimroel. Le regard de Dekkeret se déplaça vers Mandralisca, qui eut une réaction totalement différente, et le dévisagea froidement et fixement, plein de menace et d'aversion, ce que Dekkeret admira pour sa sincérité non dissimulée, faute d'autre chose.

— Boirons-nous à une conclusion fructueuse de nos discussions, Votre Seigneurie, avant de nous mettre au travail, de vous exposer nos propositions et d'écouter vos réponses ? demanda Gaviral.

— Je ne vois aucune raison de ne pas le faire, répliqua Dekkeret, et les coupes de vin furent remplies.

Une fois de plus, il ne put s'en empêcher, Dekkeret surveilla subrepticement pour vérifier que sa coupe et celle de Gaviral étaient remplies avec le même flacon, et une fois de plus elles le furent. De fait, les coupes étaient remplies sans aucune distinction de haut en bas de la table et il aurait été difficile d'avoir recours au poison, à moins

que Gaviral ne se soucie pas de perdre certains de ses hommes en même temps que ses visiteurs.

Gaviral porta le même toast aux bonnes relations et à l'entente que la veille, et ils burent tous une petite gorgée de vin, toute symbolique. Mandralisca, comme la fois précédente, ne but pas.

— Nous avons préparé ce document pour que vous l'étudiez, monseigneur, dit ensuite Gaviral... Voici notre conseiller privé, comme vous le savez, le comte Mandralisca. Il vous montrera le texte, dont il est l'auteur, et répondra à toute question qui pourrait être soulevée, clause par clause.

Dekkeret acquiesça d'un signe de tête. Mandralisca, suivi comme à l'accoutumée par ses trois favoris, fit ostensiblement le tour de la longue table pour rejoindre Dekkeret. Dekkeret vit alors que l'aide de camp portait un rouleau de parchemin coincé sous le bras, qu'il prit et tendit à Mandralisca. Le conseiller privé le déroula, le tint devant lui et l'examina comme s'il souhaitait s'assurer que l'aide de camp avait bien apporté le bon ; puis enfin, apparemment satisfait, il se pencha et le posa sur la table devant Dekkeret.

— Si vous voulez bien vous donner la peine, monseigneur, dit Mandralisca, d'un ton étrange où se mêlaient, pensa Dekkeret, une obséquiosité voulue et une rage à peine maîtrisée.

Un grand silence se fit alentour, tandis que Dekkeret commençait à lire le document.

Lire ce parchemin n'était pas une mince affaire. Le texte était très serré et prolixe, la calligraphie en était enjolivée et d'un style particulièrement ancien, avec force fioritures irritantes et volutes décoratives. Il requérait une attention soutenue, confinant presque au déchiffrement. Dekkeret, avançant péniblement, découvrit bientôt qu'il s'ouvrait sur un préambule interminable et truffé de circonlocutions, laissant entendre que, peut-être, les Sambailid ne réclamaient rien de plus que l'autonomie de la province et la remise en vigueur du titre de Procureur. Mais s'ensuivaient d'autres clauses qui contredisaient cela, des clauses paraissant faire valoir qu'ils revendiquaient en réalité bien davantage : en fait la fin de toute autorité impériale sur tout le continent de Zimroel, une complète indépendance, un retrait total du régime existant.

— Y a-t-il un problème, monseigneur ? demanda Mandralisca, se balançant près de l'épaule de Dekkeret et se penchant tout contre lui.

— Un problème ? Non. Mais je trouve qu'il y a un certain manque de clarté dans vos déclarations d'ouverture. Je vais les réexaminer, je pense.

Fronçant les sourcils, il reprit au début, cherchant à démêler une clause d'une autre, séparant chaque déclaration de son contraire soigneusement accouplé. C'était une tâche qui réclamait la plus

grande concentration, et Dekkeret s'efforçait d'y consacrer l'attention la plus grande.

Pas si grande, cependant, qu'il manquât de voir du coin de l'œil l'éclat brillant de la lame que Mandralisca venait soudain de tirer de la bourse à pompons à sa ceinture, ni d'entendre le halètement de peur immédiat de Fulkari. Mais tout arriva si vite qu'il ne put rien faire d'autre que de se pencher sur le côté, pour s'écarter du coup qui venait dans sa direction par l'arrière.

C'est alors, en une fraction de seconde, que le garçon aux cheveux longs, le propre assistant de Mandralisca, tendit la main en avant, s'empara prestement de la coupe de vin près de Dekkeret et en lança le contenu dans les yeux de son maître. En même temps, de son autre main, il eut un geste vif pour saisir le bras qu'abattait Mandralisca. Mandralisca, esquivant la main du garçon, virevolta à l'aveuglette, et d'un geste furieux passa la dague en travers de la gorge du garçon, provoquant un jaillissement rouge. Le garçon parut s'effondrer et disparut. Ensuite, au milieu du tumulte général, Septach Melayn apparut aux côtés de Dekkeret, l'épée tirée à la main, et dans un terrible rugissement ordonna à Mandralisca de s'écarter de la présence du Coronal.

Mandralisca, à demi aveuglé, le vin dégoulinant sur son visage, recula effectivement, mais seulement jusqu'à l'endroit où se tenait le Lord Gavahaud, bouche bée de saisissement et de terreur. Du fourreau de Gavahaud, il arracha l'épée d'apparat minutieusement ciselée dont le vaniteux Sambailid avait agrémenté son costume, et se retourna rapidement, continuant à cligner des yeux pour essayer d'en faire disparaître le vin en faisant face à Septach Melayn qui se ruait sur lui.

— Tenez, dit froidement Septach Melayn, s'arrêtant et lui jetant un mouchoir qu'il gardait dans sa manche. Essuyez-vous le visage. Je ne vais pas tuer un homme incapable de voir clair.

Il laissa à Mandralisca, surpris, le temps d'éponger le vin, puis s'avança de nouveau, maniant sa rapière en mouvements vifs.

Dekkeret, encore abasourdi et dérouté par tout ce qui venait d'avoir lieu, se leva à moitié de son fauteuil à la table de conférences. Mais aucune intervention n'était possible. Septach Melayn et Mandralisca étaient déjà à l'œuvre, se déplaçant régulièrement sur le pré en combattant. Dekkeret n'avait jamais vu deux épées bouger avec une telle rapidité. Septach Melayn était l'homme le plus vif qui soit avec une épée ; mais Mandralisca lui rendait botte pour botte, parade pour parade, une démonstration effrénée d'escrime entre virtuoses, feintes, pivots, déplacements, toujours à la vitesse de l'éclair. Il n'était aucun coup auquel Septach Melayn ne puisse répondre et le dévier, mais cependant... cependant... voir Septach Melayn tenu en échec, incapable de percer la défense de son adversaire...

Puis Mandralisca, se détournant abruptement de Septach Melayn, se baissa et ramassa une poignée du sol doux et meuble de la prairie et la jeta au visage de Septach Melayn. Contrairement à Septach Melayn, il n'éprouvait aucun scrupule à se battre contre un homme qui ne voyait pas clair. La motte de terre éclata en atterrissant sur Septach Melayn et il en reçut dans les yeux, dans les narines, dans la bouche ; il resta un instant déconcerté, à tousser, cracher et se frotter les yeux, Mandralisca se précipita en avant en une attaque forcenée et déchaînée, dirigeant sa lame vers le centre de la poitrine de Septach Melayn.

Dekkeret observait avec horreur. Leur vitesse transformait l'épée de Mandralisca et celle de Septach Melayn en taches floues. Pendant un instant, il fut impossible de voir ce qui se passait. Puis Dekkeret aperçut Septach Melayn parant l'attaque désespérée de Mandralisca et écartant l'épée de Mandralisca d'un grand mouvement vers le haut dont il avait le secret. Un instant plus tard, Septach Melayn allongea une botte qui atteignit Mandralisca à la gorge.

Les deux hommes restèrent une seconde figés.

Il y avait une expression totalement singulière, quelque chose d'étrange qui était presque un air de triomphe sur le visage de Mandralisca lorsqu'il mourut. Septach Melayn retira son épée du corps basculant de Mandralisca et se retourna pour être face à la table de conférences et à Dekkeret. Mais alors, Dekkeret prit conscience que, à un moment donné dans la mêlée finale, Septach Melayn avait également été blessé. Le sang ruisselait sur le devant de son pourpoint, un filet d'abord, puis davantage, au point que le petit emblème doré du Labyrinthe fut intégralement caché par le flot abondant.

La prairie tout entière avait désormais sombré dans le chaos, des troupes Sambailid dissimulées étaient sorties de leurs cachettes dans la forêt, les propres gardes de Dekkeret s'étaient précipités en avant pour le protéger, et le reste des soldats de Dekkeret arrivait également à présent, de la lisière du champ où ils avaient attendu un signal de leur roi, se joignant au combat lorsqu'ils entendirent l'ordre hurlé par Dekkeret. Au milieu de tout ceci, le Coronal courut vers Septach Melayn, qui chancelait et vacillait, mais parvenait encore, on ne sait comment, à rester sur ses pieds.

— Monseigneur, commença Septach Melayn. Puis il s'interrompit, car un spasme de douleur parut le prendre ; mais il se ressaisit un peu et reprit en souriant :

— La bête est morte, non ? Que j'en suis heureux.

— Oh, Septach Melayn...

Dekkeret l'aurait bien rattrapé à ce moment-là, car il semblait être sur le point de tomber. Mais Septach Melayn l'écarta d'un geste.

— Prenez ceci, monseigneur, dit-il en tendant son épée à

Dekkeret. Utilisez-la pour vous défendre contre ces barbares. Je n'en aurai plus besoin.

Puis il ajouta, après un regard vers Mandralisca à terre :

— J'ai accompli ce pour quoi j'avais été mis au monde.

Septach Melayn tituba alors et se mit à basculer. Dekkeret le saisit par les épaules et le maintint debout en une étreinte affectueuse. Il avait l'impression que Septach Melayn ne pesait presque rien, en dépit de sa grande taille. Dekkeret le tint de la sorte suffisamment longtemps pour entendre un léger petit soupir émaner de lui, puis le rôle de la mort. Il l'allongea ensuite doucement sur le sol.

Se retournant, Dekkeret embrassa la scène de folie tout autour de lui d'un seul regard. Un essaim de ses gardes se tenait en un cercle d'épées autour de Fulkari ; elle était sauve. Un second groupe formait un mur autour de lui. Gialaurys se dressait comme une montagne à côté de la table de conférences, enserrant la gorge du Lord Gaviral d'une énorme main et le Lord Gavahaud de la même manière de l'autre. Dinitak avait trouvé un poignard quelque part et le brandissait contre la poitrine de son oncle, et Khaymak Barjazid avait les mains levées bien haut pour montrer qu'il était le prisonnier de son neveu. Partout sur le champ, les guerriers Sambailid, se rendant désormais compte que leurs chefs étaient pris, jetaient leurs armes et levaient les mains en gestes identiques de reddition.

Puis Dekkeret baissa les yeux et vit le garçon qui avait jeté le vin au visage de Mandralisca, couché pratiquement à ses pieds, avec le petit aide de camp grassouillet de Mandralisca agenouillé au-dessus de lui. Le sang ruisselait de la terrible blessure à la gorge.

— Est-il vivant ? demanda Dekkeret.

— À peine, monseigneur. Il ne lui reste que quelques instants.

— Il m'a sauvé de la mort, fit Dekkeret, et un frisson sinistre le secoua alors qu'un souvenir d'un autre jour, il y avait longtemps, à Normork, lui revenait en mémoire, un autre Coronal faisait face à la lame d'un assassin, et le balancement irréflechi, fortuit, de cette lame avait pris la vie de sa cousine et, d'une étrange façon, l'avait simultanément placé sur le chemin du trône.

Ainsi tout s'était à nouveau reproduit, une vie sacrifiée pour qu'un Coronal puisse vivre. Dekkeret, tournant son regard vers Fulkari, vit à la place le fantôme de Sithelle, frémit et se retrouva au bord des larmes.

Mais le garçon était encore en vie, plus ou moins. Ses yeux étaient ouverts et il dévisageait Dekkeret. Pourquoi, se demanda Dekkeret, s'était-il mystérieusement retourné contre son maître de cette façon fatale dans ce moment décisif ? Et il obtint immédiatement la réponse, exactement comme s'il avait posé la question à voix haute. Car le garçon déclara dans le plus léger des murmures.

— Je ne pouvais pas en supporter davantage, monseigneur. Savoir qu'il avait l'intention de vous tuer ici, aujourd'hui... de tuer le roi du monde...

— Chut, mon garçon, fit Dekkeret. N'essaye pas de parler. Il faut te reposer.

Mais il ne parut pas avoir entendu.

— Et savoir aussi que j'avais suivi la mauvaise voie dans la vie, que je m'étais idiotement choisi le plus malfaisant des maîtres...

Dekkeret s'agenouilla à côté de lui et lui répéta de se reposer ; mais c'était inutile, désormais, car la faible voix était réduite au silence et les yeux grands ouverts étaient aveugles. Dekkeret leva la tête vers l'aide de camp.

— Quel était son nom ?

— Thastain, monseigneur. Il venait d'un endroit appelé Sennec.

— Thastain de Sennec. Et le vôtre ?

— Jacomin Halefice, Votre Seigneurie.

— Emmenez-le au pavillon, en ce cas, Halefice, et faites préparer son corps pour son enterrement. Nous lui ferons des funérailles de héros, à ce Thastain de Sennec. Du genre que l'on ferait pour un duc ou un prince qui est tombé en se battant pour son seigneur. Et il y aura un grand monument érigé à son nom à Ni-moya, cela j'en fais le serment.

Il se rendit ensuite jusqu'à l'endroit où gisait Septach Melayn. Gialaurys, agrippant toujours les deux Sambailid comme s'ils étaient de vulgaires sacs de blé, y était également allé, traînant ses deux captifs avec lui, et baissait les yeux sur le corps de son ami. Il pleurait de terribles grosses larmes silencieuses qui coulaient comme des rivières sur son visage large et charnu.

— Nous allons l'emmener loin de cet endroit haïssable, Gialaurys, et le ramènerons au Château, où est sa place, dit doucement Dekkeret. Vous transporterez son corps là-bas et veillerez à ce qu'il reçoive une sépulture digne de celles de Dvorn et de lord Stiamot, avec une inscription disant : « Ici repose Septach Melayn, dont la noblesse faisait l'égal de n'importe quel roi qui vécut jamais. »

— Je le ferai, monseigneur, répondit Gialaurys, d'une voix qui paraissait elle-même venir d'outre-tombe.

— Et nous trouverons également un barde à la cour, je vous charge aussi de cette tâche, Gialaurys, pour écrire un poème épique sur sa vie, que les écoliers, dans dix mille ans, connaîtront par cœur.

Gialaurys acquiesça d'un signe de tête. Il fit signe à deux gardes de se charger de ses prisonniers, tomba à genoux, prit Septach Melayn dans ses bras et l'emporta lentement hors du pré.

Dekkeret désigna ensuite le corps de Mandralisca, le visage dans l'herbe.

— Emportez ça, dit-il au capitaine des gardes, et veillez à ce que ce soit brûlé, à l'endroit quel qu'il soit où les ordures de cuisine de cette maison sont brûlées, et faites enfouir les cendres dans la forêt, là où personne ne les trouvera jamais.

— Je le ferai, monseigneur.

Dekkeret rejoignit enfin Fulkari, qui était debout, blême et accablée à côté de la table de conférences.

— Nous en avons terminé ici, madame, dit-il doucement. Ceci a été une triste journée, oui. Mais nous n'en connaissons jamais de plus triste, je pense, avant d'arriver au terme de notre vie.

Il glissa ses bras autour d'elle. Elle tremblait comme si elle s'était tenue dans un vent glacial. Il la serra contre lui le temps que le tremblement se calme quelque peu avant de reprendre.

— Viens, mon amour. Nous avons terminé ce que nous avons à faire, et j'ai d'importants messages à envoyer à Prestimion.

Depuis sa chambre aux nombreuses fenêtres tout en haut de la Bourse du commerce d'Alaisor, Keltryn observait la mer, surveillant le grand bateau à voiles rouges de Zimroel alors qu'il entrait au port. Dinitak se trouvait à bord de ce bateau. On l'avait envoyée là en toute hâte, dans un rapide flotteur royal, en une poursuite à couper le souffle sur toute la largeur d'Alhanroel, afin qu'elle soit à Alaisor lorsqu'il y arriverait, et on l'avait installée dans cette vaste suite à la magnificence royale qui, à ce qu'on lui avait dit, était habituellement réservée aux Puissances du Royaume ; et à présent, elle se tenait là, et *il* était là, à bord de ce majestueux vaisseau au large, se rapprochant d'elle à chaque instant qui passait.

Elle était encore stupéfaite d'être simplement là.

Non seulement parce qu'elle était dans la fabuleuse cité d'Alaisor, si éloignée du Mont du Château, avec ces extraordinaires falaises noires derrière elle et le gigantesque monument de lord Stiamot sur l'esplanade juste en dessous de sa chambre. Tôt ou tard, supposait-elle, elle aurait trouvé une raison de voir le monde et ses voyages auraient bien pu l'amener ici, dans cet endroit magnifique.

Mais qu'elle soit venue ici en courant sur l'ordre de Dinitak, après tout ce qui s'était passé entre eux...

Elle ne se souvenait que trop bien avoir déclaré à Fulkari, en apprenant qu'il la laissait en arrière lorsqu'il irait à Zimroel : « Je ne veux plus jamais le voir ! »

Et Fulkari répondant d'un air suffisant : « Mais si. »

Elle avait alors pensé que Fulkari avait tort, tout simplement tort. Elle ne pourrait jamais avaler une telle humiliation. Mais le temps avait passé, les jours, les semaines, les mois, temps pendant lequel elle avait eu le loisir de se plonger dans les souvenirs de ces promenades main dans la main dans les couloirs du Château, de ces dîners aux chandelles, de ces nuits de passion époustouflante. Le temps de réfléchir, également, à la nature unique de Dinitak, à son sens étrangement profond du bien et du mal. Le temps de penser que, peut-être, elle pourrait presque comprendre ses raisons de partir à Zimroel sans elle.

Et alors, par courrier spécial, ces deux messages de l'autre continent...

Dinitak Barjazid, à Keltryn de Sipermit, disant dans son style

particulier et cérémonieux : *Je reviens par Alaisor, et je vous prie instamment de vous y trouver lorsque j'arriverai, ma chérie, car nous avons à discuter de sujets de la plus grande importance, et nous en discuterons mieux là-bas.* « Je vous prie instamment ! » Cela ne ressemblait pas beaucoup à Dinitak, de prier le moins du monde, et instamment qui plus est. « Ma chérie. » Oui.

Le second message, dans la même bourse, était de Fulkari, et ce que disait Fulkari était : *Il va te demander de le rejoindre à Alaisor. Va le retrouver là-bas, petite sœur. Il t'aime. Il t'aime plus que tu ne pourrais le croire possible.*

Elle ne put réprimer la flambée de colère instantanée qui fut sa première réaction. Comment osait-il ? Comment osait-elle ? Pourquoi retomber dans le même vieux piège ? Faire tout le trajet jusqu'à *Alaisor*, pas moins, sur son ordre, pour son confort à lui ? Pourquoi ? Pourquoi ? *Il t'aime.*

Il t'aime plus que tu ne pourrais le croire possible.

Et Dinitak :

Je vous prie instamment.

Ma chérie. Ma chérie. Ma chérie.

On frappa à la porte.

— Madame ?

C'était Ekkamoor, le chambellan du Château, qui s'était occupé d'elle lors de ce voyage fou jusqu'à la pointe du continent.

— Le bateau est sur le point d'arriver à quai, madame. Souhaitez-vous être sur la jetée lorsqu'il le fera ?

— Oui, répondit-elle. Oui, bien sûr !

Il arborait l'étendard vert et doré du Coronal, et l'emblème de la constellation du Coronal se trouvait sur la proue. Mais il y avait également un pavillon jaune de deuil flottant à son mât, et Keltryn, observant depuis la salle d'attente tandis que la passerelle était mise en place, fronça les sourcils en voyant une garde d'honneur aux visages solennels quitter les premiers le navire, portant un cercueil, qui d'après son apparence devait être un cercueil de la fabrication la plus coûteuse. Marchant derrière se tenait un homme aux larges épaules, à la carrure puissante qu'elle reconnut, après un instant, comme étant le Grand Amiral Gialaurys, le vieil ami et compagnon d'armes de Septach Melayn, mais un Gialaurys qui paraissait avoir vieilli de cent ans depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu au Château, à l'époque du couronnement de lord Dekkeret. Sa tête était baissée, son visage sombre et sinistre. Alors que la procession portant le cercueil passait devant elle, il n'eut pas l'air de la remarquer le moins du monde. Mais pourquoi l'aurait-il dû ? Si tant est qu'il la connût, ce n'était qu'en tant que l'une des innombrables jeunes dames de la cour. Et il était manifestement si accablé par son chagrin qu'il ne pouvait

prêter aucune attention à ceux devant lesquels il passait en débarquant.

Mais qui est mort ? se demanda-t-elle, en se retournant sur la morne procession alors que celle-ci disparaissait à la vue.

— Keltryn ! Keltryn ! s'écria ensuite une voix familière.

— *Dinitak !*

Il avait changé d'une certaine façon. Pas au-dehors : il était le même homme mince, ramassé, avec le même visage assombri par le soleil, et le même air de force tendue, prête à jaillir. Mais quelque chose était différent. Il y avait – quoi ? – une sorte de grandeur en lui, à présent, une attitude presque royale d'accomplissement et de résolution. Keltryn s'en aperçut immédiatement. Elle courut vers lui, il lui ouvrit les bras, la serra fort contre lui, et le toucher ranima des souvenirs doux et chauds, mais même à ce moment-là, elle avait aussi cette impression inexplicable que des changements s'étaient faits en lui.

Évidemment. Il était allé à Zimroel avec le Coronal. Il avait pris part à une sorte de terrible lutte contre les ennemis du trône.

— Eh bien, me voilà, Dinitak ! dit-elle au bout d'un moment, en reculant.

— Te voilà, oui. Comme c'est merveilleux.

— Et Zimroel, tu me raconteras ?

— En temps voulu. C'est une très longue histoire. Et il y a bien davantage à dire également.

Un curieux sourire traversa ses sombres traits comme une flamme dansante.

— Je vais devenir une Puissance du Royaume, Keltryn. Et si tu m'acceptes, tu seras, comme ta sœur, l'épouse d'une Puissance.

Ces paroles n'avaient aucun sens pour elle. Elle resta là, à se les répéter mentalement, encore et encore, mais il n'y avait pas moyen qu'elle leur trouve une signification.

— C'est entendu, pour Dekkeret, Prestimion et la Dame, dit-il. Je vais porter le casque, pénétrer dans les esprits comme le fait la Dame, et chercher ceux qui voudraient faire du mal aux autres. Et avec le casque je les avertirai des conséquences de leurs actes, et les punirai s'ils s'y livrent en dépit de cet avertissement. Le Roi des Rêves sera mon titre ; et il se transmettra à mes enfants, et aux enfants de mes enfants à tout jamais, qui seront entraînés à utiliser le casque. Ainsi il n'y aura plus de Mandralisca dans ce monde. Tu vois, comme cela, je vais être une Puissance. Mais seras-tu la femme d'une Puissance, Keltryn ?

— Tu me demandes de t'épouser ? fit-elle, sidérée.

— Si le Roi des Rêves doit avoir des enfants qui hériteront de ses fonctions, il faut qu'il ait une reine, n'est-ce pas ? Nous vivrons à

Suvrael. C'est la décision de Prestimion, pas la mienne, que cette nouvelle Puissance devra établir sa résidence loin des trois autres ; mais ce n'est pas le pire endroit du monde, Suvrael, et je pense que tu t'y habitueras beaucoup plus vite que tu ne le crois. Si tu le veux, nous pouvons retourner au Château pour nous marier, ou nous rendre au Labyrinthe pour que Prestimion célèbre la cérémonie, mais Dekkeret et moi sommes d'accord qu'il vaut mieux que j'aille à Suvrael aussi vite que possible, afin que je puisse...

Elle écoutait à peine et ne comprenait quasiment rien. Une Puissance du Royaume ? Roi des Rêves ?

Suvrael ? Tout ceci tournoyait follement dans son esprit.

— Keltryn ? fit Dinitak.

— Trop... Si étrange...

— Réponds à cette question, au moins : veux-tu m'épouser, Keltryn ?

Elle pouvait se concentrer sur ce point. Elle aurait tout le temps, ensuite, de comprendre le reste, Roi des Rêves et Suvrael, et tout ça, et ce qui s'était passé tandis que lui, Dekkeret et les autres étaient à Zimroel, et de qui Gialaurys avait escorté le corps hors du bateau.

— Oui, dit-elle comprenant ce sujet. *Il t'aime. Il t'aime plus que tu ne pourrais le croire possible.* Oui, Dinitak, oui, oui, oui, oui !

— Gialaurys est allé d'Alaisor à Sisivondal avec le corps, et se met en route pour le Mont, dit Prestimion, les yeux fixés sur la dépêche qui venait de lui être remise. Nous devons donc également nous mettre nous-mêmes en route pour le Château dans un jour ou deux, Varaile.

Elle sourit.

— Je savais que tu trouverais une excuse pour t'éloigner du Labyrinthe avant longtemps, Prestimion. Je ne pense pas que nous ayons jamais passé autant de mois consécutifs en aucun endroit, comme cela a été le cas depuis que nous sommes revenus de Stoien.

— En réalité, je me suis tout à fait habitué à la vie au Labyrinthe, mon amour. Confalume avait dit que ce serait le cas, tôt ou tard ; et il avait raison sur ce point, comme sur tant d'autres. C'est lorsque l'on est Coronal que l'on est un vagabond. À ce moment-là, on a le sang chaud. Le Pontife préfère une vie plus tranquille, et le Labyrinthe a la particularité de se faire apprécier petit à petit, ne crois-tu pas ?

Il fit un grand geste autour de lui d'une main puis de l'autre, montrant toutes les possessions familières de leur ménage au Château, tout ce qui était désormais confortablement installé dans les appartements du Labyrinthe qui étaient autrefois ceux de Confalume et étaient désormais les leurs, et avaient l'air d'être en place depuis des décennies plutôt que des mois.

— En tout cas, cela n'a pas été ma décision d'enterrer Septach

Melayn au Château. C'était celle de Dekkeret. Devant laquelle je m'incline volontiers.

— C'était ton ami, Prestimion. Et le porte-parole du Pontife, également. N'aurait-il pas été plus approprié qu'il repose, ici au Labyrinthe ?

Prestimion secoua la tête.

— Septach Melayn n'a jamais été un homme du Labyrinthe, non. Il n'est venu ici que par loyauté envers moi. Le Mont du Château était son foyer, et c'est là qu'il reposera. Je ne vais pas m'opposer à Dekkeret sur ce sujet. Il est mort en sauvant la vie de Dekkeret ; ce seul fait donne à Dekkeret le droit de choisir où il sera enterré.

Il prit conscience qu'il parlait très calmement de ces détails concernant l'enterrement de Septach Melayn, comme s'il s'agissait de quelque point ordinaire d'une affaire du royaume, et pendant un instant, Prestimion pensa réellement que la douleur de la perte de son ami pourrait avoir commencé à guérir. Mais ensuite elle revint de plein fouet, il grimaça et se détourna. Ses yeux lui piquaient. Que Septach Melayn, de tous les hommes, ait dû être perdu lors de la lutte contre Mandralisca... qu'il ait dû renoncer à la vie pour débarrasser le monde de ce... ce...

— Prestimion..., dit Varaile, tendant la main vers lui.

Il lutta pour reprendre le contrôle de lui-même et y parvint.

— Nous n'avons pas besoin de discuter de cela, Varaile. Nous ne le devrions pas. Dekkeret a décrété des funérailles au Château et un enterrement au Château, Gialaurys l'emmène là-haut et le monument est déjà en cours de conception, j'officierai à la cérémonie, et donc toi et moi devrions commencer à faire nos bagages pour le voyage sur le Glayge. Qu'il en soit ainsi.

— Je me demande quel genre d'enterrement Dekkeret a décrété pour Mandralisca.

— Je le lui demanderai, si j'y pense, lorsqu'il reviendra de son Grand Périple. J'aurais donné son corps à une bande de jakkaboles affamés, pour ma part. Dekkeret est un homme plus bienveillant que moi, mais j'aime à penser qu'il en aura fait autant.

— Ce Dekkeret est un homme royal.

— Oui. Oui, c'est ce qu'il est, dit Prestimion. Un roi entre tous. J'ai laissé le monde en de bonnes mains, je crois. Il m'a dit qu'il écraserait Mandralisca sans partir en guerre, et c'est ce qu'il a fait, et il a fait rentrer ces cinq horribles frères dans la boîte dont ils avaient jailli, et tout Zimroel chante les louanges de lord Dekkeret, désormais, apparemment.

Prestimion rit. La pensée des actes de Dekkeret à Zimroel avait égayé son humeur.

— Sais-tu, Varaile, ce pour quoi je serai célèbre, dans les temps à

venir ? La grande chose dont on se souviendra à mon sujet ? Ce sera que j'ai découvert le garçon qui allait devenir lord Dekkeret, un jour alors que j'étais à Normork, et que j'ai eu le bon sens de le prendre avec moi et d'en faire mon Coronal. Oui. Ce que l'on dira de moi sera que j'étais le roi qui a donné au monde lord Dekkeret... Et maintenant, préparons-nous pour ce voyage au Château, mon amour, et pour l'affaire assez triste que nous devons y régler, avant de rentrer dans l'époque heureuse de nos règnes.

Ils avaient remonté le Zimr pendant des semaines et des semaines, cité après cité, Flegit, Clarischanz, Belka, Larnimisculus et Verf, et Dekkeret et Fulkari étaient à présent à Ni-moya, enfin, installés dans le magnifique palais qui avait autrefois appartenu à Dantirya Sambail, complètement ébahis, parcourant au hasard sa multitude de pièces, se récriant d'admiration sur la splendeur de son architecture.

— En réalité, il vivait bel et bien comme un roi, murmura Fulkari.

Ils avaient atteint l'aile la plus occidentale du bâtiment, où une colossale fenêtre d'un seul panneau offrait une vue circulaire allant du bord de l'eau, à gauche, aux tours blanches des collines de Ni-moya, à droite, et l'immense giron du gigantesque fleuve se déroulant devant eux jusque loin dans les régions reculées du continent.

— Que vas-tu faire de cet endroit, maintenant, Dekkeret ? Tu ne vas pas le faire démolir, non ?

— Non. Jamais. Je ne peux tenir le bâtiment pour responsable des crimes de Dantirya Sambail et de ses cinq pitoyables neveux. Ces crimes seront oubliés, tôt ou tard. Mais quel crime contre la beauté ce serait de détruire le palais du Procureur.

— Oui. Tout à fait.

— Je désignerai un duc pour régner sur Ni-moya, je ne sais pas qui ce sera, mais il s'agira de quelqu'un n'ayant pas la moindre goutte de sang Sambailid en lui, et lui et ses héritiers pourront vivre ici, sachant qu'ils le peuvent grâce à la générosité du Coronal.

— Un duc. Pas un Procureur.

— Il n'y aura plus de Procureur ici, Fulkari. C'était le décret de Prestimion, que je renouvellerai. Nous réformerons le gouvernement de Zimroel pour le décentraliser à nouveau : une seule autorité ici est trop dangereuse, trop menaçante pour le gouvernement impérial lui-même. Des ducs de province, la loyauté à la couronne, des Grands Périples fréquents pour souligner l'allégeance de Zimroel à la constitution : c'est ainsi que ce sera, oui.

— Et les Cinq Lords ? demanda-t-elle.

— Ne sont plus Lords, tu peux en être sûre. Mais ce serait un péché de mettre de tels idiots à mort. Lorsqu'ils auront suffisamment fait pénitence pour leur petit soulèvement, ils pourront retourner dans

leurs palais dans le désert, et ils y resteront définitivement. Je doute qu'ils causent d'autres troubles. Et si la pensée leur en vient quand même, le Roi des Rêves s'occupera d'eux.

— Le Roi des Rêves, dit Fulkari en souriant. Notre frère Dinitak. C'était un plan brillant. Bien que tu m'aies fait perdre ma sœur en l'expédiant à Suvrael.

— Et moi j'ai perdu un ami, dit Dekkeret. On ne pouvait rien y faire. Prestimion a insisté : le Roi des Rêves doit établir son quartier général là-bas. Nous ne pouvons pas avoir trois des quatre Puissances regroupées à Alhanroel. Il fera bien son travail, à mon avis. Il est né pour cela... As-tu jamais imaginé, Fulkari, que ton farouche garçon manqué de sœur épouserait une Puissance du Royaume ?

— Ai-je jamais imaginé que je le ferais ? demanda-t-elle, et ils rirent et se rapprochèrent l'un de l'autre près de la grande fenêtre.

Dekkeret regarda au-dehors. La nuit commençait à présent à tomber. Quelque part, là-bas à l'Ouest, se trouvait un autre monde de merveilles qu'ils allaient aussi visiter : Khyntor et ses grands geysers de vapeur, la cristalline Dulorn où le Cirque Perpétuel offrait son carnaval de prodiges nuit et jour, jour et nuit, et l'ancienne Pidruid en pavés au-delà sur la côte, et Narabal, Til-omon, Tjanggalagala, Cibairil, Brunir, Banduk Marika et toutes ces fabuleuses cités de l'Ouest lointain.

Ils les visiteraient toutes. Il était déterminé à aller partout. À se tenir devant le peuple et à lui dire : *Me voici, Dekkeret, votre Coronal lord, qui consacrera sa vie à votre service.*

— Quel superbe coucher de soleil, dit doucement Fulkari. Tant de couleurs : or, pourpre, rouge, vert, tourbillonnant toutes ensemble.

— Oui. Vraiment superbe.

— Mais ce n'est en fait que le milieu de la journée à Khyntor, non ? Et le matin à Dulorn. Le milieu de la nuit dernière, à Pidruid. Oh, Dekkeret, le monde est si vaste ! Le Château semble si loin, en ce moment !

— Le Château *est* loin, mon ange.

— Combien de temps resterons-nous partis pour ce Grand Périple, crois-tu ?

Dekkeret haussa les épaules.

— Je l'ignore. Cinq ans ? Dix ? L'éternité ?

— Sérieusement, Dekkeret.

— Je te le dis, Fulkari : je l'ignore. Aussi longtemps qu'il le faudra. Le Château se passera de nous, si c'est nécessaire. Je suis le Coronal lord partout où je me trouve être sur Majipoor. Et nous avons une planète entière à visiter.

Le ciel changeait et alors qu'ils regardaient, les couleurs se firent plus foncées, le rouge cédant la place au bronze, le pourpre se nuancant de bordeaux. Bientôt il ferait nuit ici, et ce serait l'aube à

l'ouest. Les étoiles commencèrent à apparaître. L'une des lunes mineures se leva et jeta un faisceau de lumière argentée sur les eaux du fleuve. Le bras de Dekkeret se resserra autour des épaules de Fulkari, et ils restèrent silencieux un moment.

— Regarde, dit-il ensuite, lorsque enfin toutes les couleurs se furent fondues dans le noir. Voici Majipoor devant nous, et la nuit est aussi belle que le jour.

FIN DU TOME VII